

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1893

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1893

TABLE DES MATIERES

Pensées sur une nouvelle année	6
Confessez Christ devant les hommes	6
Rachetant le temps.....	7
Méditation sur Luc 15.....	10
Lettres de Darby J.N.....	15
Lettre de J.N.D. n° 59 - ME 1893 page 19	15
Lettre de J.N.D. n° 60 - ME 1893 page 59	15
Lettre de J.N.D. n° 61 - ME 1893 page 98	16
Lettre de J.N.D. n° 62 - ME 1893 page 119	17
Lettre de J.N.D. n° 63 - ME 1893 page 119	17
Lettre de J.N.D. n° 64 - ME 1893 page 139	18
Lettre de J.N.D. n° 65 - ME 1893 page 139	18
Lettre de J.N.D. n° 66 - ME 1893 page 139	18
Lettre de J.N.D. n° 67 - ME 1893 page 159	19
Lettre de J.N.D. n° 68 - ME 1893 page 178	19
Lettre de J.N.D. n° 69 - ME 1893 page 197	21
Lettre de J.N.D. n° 70 - ME 1893 page 216	22
Lettre de J.N.D. n° 71 - ME 1893 page 218	23
Lettre de J.N.D. n° 72 - ME 1893 page 238	24
Lettre de J.N.D. n° 73 - ME 1893 page 255	25
Lettre de J.N.D. n° 74 - ME 1893 page 268	28
Lettre de J.N.D. n° 75 - ME 1893 page 281	30
Lettre de J.N.D. n° 76 - ME 1893 page 283	31
Lettre de J.N.D. n° 77 - ME 1893 page 301	33
Lettre de J.N.D. n° 78 - ME 1893 page 331	34
Lettre de J.N.D. n° 79 - ME 1893 page 359	35
Lettre de J.N.D. n° 80 - ME 1893 page 371	36
Lettre de J.N.D. n° 81 - ME 1893 page 395	37

Lettre de J.N.D. n° 82 - ME 1893 page 435	38
Lettre de J.N.D. n° 83 - ME 1893 page 438	39
Lettre de J.N.D. n° 84 - ME 1893 page 475	40
Lettre de J.N.D. n° 85 - ME 1893 page 477	41
Pensées	42
ME 1893 page 20	42
ME 1893 page 100	42
ME 1893 page 160	42
ME 1893 page 200	42
ME 1893 page 260	42
ME 1893 page 332	42
ME 1893 page 351	43
ME 1893 page 358	43
ME 1893 page 400	43
ME 1893 page 440	43
ME 1893 page 478	43
Quelques notes sur l'épître aux Hébreux	44
Chapitre 1	44
Chapitre 2	48
Chapitre 3	54
Chapitre 4	57
Chapitre 5	62
Chapitre 6	67
Chapitre 7	71
Chapitre 8	76
Chapitre 9	78
Chapitre 10	86
Chapitre 11	95
Chapitre 12	106
Chapitre 13	119
Le sentier de Dieu dans les temps difficiles	129
1. L'état de choses autrefois	129

2. L'état de choses actuel.....	133
3. Témoignages de la parole de Dieu quant à la ruine	138
4. Quel est le sentier de la foi dans un temps de ruine?	144
Les paraboles de Luc 15.....	157
Le Fils de l'homme	164
Genèse 22	169
Un mot sur le baptême.....	171
Josué 5	176
Le Seigneur dans la gloire	178
Méditations de Darby J.N.	184
Méditation de J.N.D. n° 51 – ME 1893 page 273.....	184
Méditation de J.N.D. n° 52 – ME 1893 page 287	185
Méditation de J.N.D. n° 53 – ME 1893 page 305.....	187
Méditation de J.N.D. n° 54 – ME 1893 page 309.....	188
Méditation de J.N.D. n° 55 – ME 1893 page 337.....	190
Méditation de J.N.D. n° 56 – ME 1893 page 347.....	191
Méditation de J.N.D. n° 57 – ME 1893 page 369.....	193
Méditation de J.N.D. n° 58 – ME 1893 page 391.....	194
Méditation de J.N.D. n° 59 – ME 1893 page 414.....	195
Méditation de J.N.D. n° 60 – ME 1893 page 432.....	197
Fragments	200
ME 1893 page 300	200
ME 1893 page 339	200
Enoch - Rossier H.	201
La foi donnée pour le mauvais jour	209
Les types	217
Réponse à un correspondant.....	218
Notes sur l'épître aux Colossiens.....	219
Chapitre 1	221
Chapitre 2	240
Chapitre 3	253
Chapitres 3: 22 à 4: 1	267

Chapitre 4 (suite)	269
Psaume 84.....	279
Soupirer en esclavage et soupirer sous la grâce	281

Pensées sur une nouvelle année

«J'irai dans la puissance du Seigneur Eternel; je ferai mention de ta justice, de la tienne seule» (Psaumes 71: 16).

ME 1893 page 3 - Un frère nous demandant la reproduction de cet article publié en [1863 dans le Messenger](#), nous sommes heureux de répondre à son désir.

Encore une station de notre court voyage passée; et si nous en faisons la revue, combien n'y trouverions-nous pas de choses propres à exciter en nous des émotions mêlées de reconnaissance et de douleur! Quand nous jetons un regard en arrière sur *tout le chemin*, dans lequel le Seigneur nous a conduits, les innombrables miséricordes de notre Dieu devraient, en effet, remplir nos coeurs de gratitude et nos lèvres de louanges; tandis que le souvenir de nos propres infidélités devrait produire en nous une profonde contrition et la confusion de face. La vie chrétienne consiste:

1. A ne pas vivre pour nous-mêmes.
2. A vivre pour celui qui est mort et ressuscité pour nous (2 Corinthiens 5: 15).

Le seul motif qui nous rende capables de vivre de cette manière, c'est l'amour de Christ nous étreignant. Puissions-nous connaître toujours plus l'amour du Seigneur Jésus, afin que désormais nous ayons moins affaire avec la puissance de l'égoïsme et que nous considérions comme notre plus grand bonheur cette obéissance absolue et ce service sans réserve, demandés par Celui qui «nous a aimés et qui s'est donné lui-même pour nous!» Que le Seigneur nous donne de sonder et d'éprouver nos voies et de découvrir toutes les «racines d'amertume», par lesquelles il a été jusqu'ici déshonoré.

«*Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites TOUT au nom du Seigneur Jésus*» (Colossiens 3: 17). Quand nous méditons l'amour merveilleux dont Jésus nous a aimés, en nous rachetant de toute iniquité, et en nous procurant l'adoption et l'héritage d'enfants de Dieu, pouvons-nous être un seul instant dans le doute pour savoir si nous nous donnerons entièrement à lui! Cher lecteur, puissiez-vous connaître toujours mieux l'heureuse liberté de *vivre pour celui qui mourut pour nous*; puissiez-vous donc commencer une nouvelle année en nouveauté de vie. Et comme vous n'êtes pas à vous-mêmes, mais que vous avez été achetés à prix, glorifiez donc Dieu dans votre corps et dans votre esprit qui appartiennent à Dieu (1 Corinthiens 6: 19, 20).

Confessez Christ devant les hommes

1° En portant l'opprobre de Christ et en prenant chaque jour votre croix. Rendez, par paroles et par oeuvres, témoignage au monde que ses oeuvres sont mauvaises et que sa fin est la perte. «N'ayez rien de commun avec les oeuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les. Ne vous conformez pas à ce siècle. Ne vous mettez pas sous un joug mal

assorti avec les infidèles». Si dans ces choses vous suivez réellement Christ, *il faut* que vous portiez la croix, car «tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés». La lumière de l'Eglise est obscurcie par la conformité extérieure de ses membres au monde. Le corps de Christ (l'Eglise) devrait être une représentation fidèle de sa glorieuse Tête. Ce n'est qu'autant que les croyants manifestent le caractère de Christ, que leur lumière luit devant les hommes et que leur Père céleste est glorifié. C'est pourquoi *montrez clairement* par votre marche que vous n'êtes pas du monde, de même que Jésus n'était pas du monde (Jean 17: 16).

2° En manifestant un esprit d'amour et de sainte communion avec tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus et qui marchent dans la vérité, sans permettre que les divergences peu importantes puissent empêcher une réalisation de votre unité en Christ. Autant qu'il est en vous, travaillez à avancer l'union des frères sur le principe scripturaire de l'unité, cette union pour laquelle le Rédempteur a prié, *afin que le monde croie* que c'est le Père qui l'a envoyé (Jean 17: 21).

3° En ne négligeant aucune occasion de parler aux inconvertis sur le salut de leurs âmes. Rappelons-nous «que celui qui aura ramené un pécheur de l'égarement de son chemin, sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés». C'est pourquoi «enseignez avec douceur les opposants, disant *la vérité dans l'amour*».

Le renoncement chrétien doit également être maintenu en continuel exercice, en

Rachetant le temps

1° Relativement à *nos pensées*. Efforcez-vous de garder vos pensées en sujétion, et de bannir les pensées vaines et vagabondes. Priez Dieu d'ôter de vos coeurs toute imagination ambitieuse et toute orgueilleuse opinion, cherchez sincèrement à amener toute pensée captive à l'obéissance du Christ. La confession du Seigneur Jésus s'étend non seulement à nos paroles et à nos actions, mais encore à toute notre marche intérieure, à tout ce qui se passe sous l'oeil de Dieu. Ce ne sont pas toujours ceux qui sont le plus activement occupés à des devoirs extérieurs, qui rendent le plus gloire à Dieu, ce sont plutôt ceux qui marchent dans la lumière en secret avec le Seigneur, ceux dont «la communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ». «Nous avons été faits un spectacle *pour les anges* et pour les hommes» (1 Corinthiens 4: 9). — Ces témoins invisibles ont sans aucun doute plus d'accès dans nos esprits que nos semblables; et c'est probablement par là aussi qu'est «donnée à connaître, par le moyen de l'assemblée, aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, la sagesse de Dieu, si diversifiée dans ses formes» (Ephésiens 3: 10). Purifiez donc ces «chambres couvertes de peintures», afin que le courant ordinaire et favori de vos pensées puisse être sanctifié par la connaissance de Christ, et que votre vie cachée rende témoignage à «la vérité telle qu'elle est en Jésus».

2° Rachetez le temps relativement aux conversations sans profit. «Que votre parole soit toujours dans un esprit de grâce assaisonnée de sel, afin qu'elle communique la grâce à ceux

qui l'entendent». Quand des chrétiens se réunissent ensemble, Satan y vient aussi avec eux (Job 1: 6), pour les porter à des discussions sans objet ou à de vaines paroles, et pour entraver ainsi leur édification spirituelle. Prenez bien garde à ses machinations. «Parlez souvent l'un à l'autre» (Malachie 3: 16), dans la crainte du Seigneur; vous exhortant l'un l'autre, et cela d'autant plus que vous voyez *le jour approcher*.

3° Rachetez le temps relativement aux occupations sans utilité. Quelques chrétiens, on peut le craindre, vivent systématiquement pour eux-mêmes pendant certaines portions de leurs journées, tout en essayant de vivre pour le Seigneur pendant les autres heures, mais le renoncement chrétien s'étend à *tout l'ensemble* de notre marche et de notre manière de vivre. Appliquez ce précepte si général à chacune de vos occupations: «Quelque chose que vous fassiez, faites tout à la gloire de Dieu». L'Esprit de vérité vous rendra capables de discerner ce qui est réellement à la gloire de Dieu, et *alors* «tout ce que tu auras moyen de faire, fais-le selon ton pouvoir».

Exercez le renoncement à vous-mêmes relativement à vos dépenses personnelles. Souvenez-vous des membres affligés du corps de Christ, et si vous ne pouvez pas remplir votre bourse de vœux, ne la videz pas pour des vanités. Puisse la nouvelle année commencer pour vous par des désirs sincères de consacrer, comme de fidèles administrateurs, vos biens au Seigneur, qui mesure l'étendue de vos dons, non d'après la valeur de ce que vous donnez à autrui, mais d'après celle que vous retenez pour vous-mêmes. Votre Sauveur mesure également votre amour pour lui, d'après votre amour pour ceux qui lui appartiennent: «En tant que vous n'avez pas fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères, vous ne me les avez pas faites non plus».

Plusieurs d'entre nous ne connaissent guère ce qu'est le vrai renoncement à soi-même. Comme un homme pieux le disait sur son lit de mort: «Nous ne sommes qu'à moitié réveillés. Même les vierges sages «sommeillèrent et s'endormirent». Ce ne fut que lorsque le cri se fit entendre: «Voici, l'époux vient!» qu'elles se levèrent et préparèrent leurs lampes». Chaque année successivement semble répéter, avec une force croissante, cette recommandation du Sauveur: «*Trafiquez jusqu'à ce que je vienne!*». «Le temps est court désormais», court quant aux saints pour travailler et quant aux pécheurs pour être sauvés.

Chers et bien-aimés dans le Seigneur, puisse l'année nouvelle être pour nous tous un an de grâce et de riches bénédictions spirituelles.

Puissions-nous «connaître davantage l'amour du Christ, lequel surpasse toute connaissance», et abonder en amour envers tous les hommes à cause de lui! Mais «qui est suffisant pour ces choses?» Béni soit Dieu, la Parole de sa grâce nous donne la réponse à cette question: «Notre capacité vient de Dieu. Ma grâce te suffit». Puissent *vos coeurs* être «affermis par la *grâce!*» Toute vraie paix, toute force pour le service ne peut provenir que d'une intelligence claire de l'oeuvre accomplie de Christ POUR VOUS; oeuvre par laquelle «tous ceux qui croient sont justifiés de toutes choses et ont la paix avec Dieu». Une vue claire de cette oeuvre dans toute son étendue donnera toujours *beaucoup de paix*; une vue

incomplète ou indistincte ne procure que *peu de paix*. Si vous désirez ardemment de jouir plus habituellement et plus pleinement de cette paix, et de devenir plus conformes à l'image de votre Sauveur, ne regardez pas, dans un esprit de constant découragement, à votre méchant coeur, mais regardez à Jésus; et en considérant sa grâce et son amour infinis, «en contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, vous serez journallement transformés en la même image de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18).

«*Veillez pour prier*». Que les tentations vous trouvent veillant et priant. Cultivez une communion continuelle avec Dieu en Christ, de même que l'habitude de prières courtes et fréquentes. Autant que cela vous sera possible, mettez à part quelques moments, le matin, pour prier et lire les Ecritures. Recherchez des frères dans le but de prier avec eux, en vous appuyant sur cette miséricordieuse promesse: «Si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, *elle leur sera faite* par mon Père qui est aux cieux».

Ne vous laissez pas agiter et inquiéter par beaucoup de choses. Faites en sorte que votre renoncement ne se manifeste pas par un air sombre ou austère, car Dieu aime celui qui donne *gaiement*. «Servez le Seigneur Christ». Rejetez sur lui tout votre souci. Il n'est pas un Maître dur et sévère qui «moissonne ce qu'il n'a pas semé». «Il donne une plus grande grâce». Conservez un oeil simple, dirigé sur le Seigneur, vous rappelant combien il importe peu d'être jugé d'un jugement d'homme.

L'année que nous venons de terminer a apporté à tous sa portion de peine, d'épreuves ou de jugements, tout en ayant été riche en témoignages de la bonté de Dieu. Que chacun de nous se demande si nous avons méprisé «la discipline du Seigneur» et si nous avons été reconnaissants de ses gratuités; si nous sentons vivement toute notre responsabilité, si nous sommes fidèles à nos convictions, humiliés de nos péchés passés, et désireux de recevoir de nouvelles forces pour agir comme de bons serviteurs de Christ!

Les signes des temps et la lumière de la prophétie nous avertissent que «la venue du Seigneur est proche». «Ce n'est pas à nous de connaître les temps et les saisons», mais c'est à nous «d'être attentifs à la parole prophétique, rendue plus ferme, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur» (2 Pierre 1: 19). Les nuages qui s'amoncellent sur le monde peuvent être les avant-coureurs du dernier et redoutable conflit entre les puissances de la lumière et celles des ténèbres. Avant qu'une autre courte année n'ait fini son cours, les saints peuvent être «enlevés à la rencontre du Seigneur en l'air» (1 Thessaloniens 4: 17).

Bien-aimés, «que vos reins soient ceints et vos lampes allumées. Demeurez en Christ, afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance et que nous ne soyons pas couverts de honte de par lui, à sa venue» (1 Jean 2: 28).

Méditation sur Luc 15

ME 1893 page 12

On pourrait s'étonner que je prenne pour sujet de méditation un chapitre si connu, mais deux choses m'y engagent. Il y a d'abord quelques points dans ce chapitre, sur lesquels je désire attirer l'attention; et puis on n'est jamais fatigué de contempler la grâce souveraine et parfaite, un Dieu qui se donne de la peine pour faire pénétrer dans le coeur des hommes cette grâce selon laquelle il agit. Maintenant est le jour du salut; un temps viendra où il faudra que le jugement s'exécute.

Plus on lit dans les évangiles l'histoire du Seigneur, plus on est frappé de cette vérité que Dieu travaille. Il n'a pas de repos dans ce monde, au milieu du péché et de la misère: Dieu travaille. — Quant à l'homme, sa pensée est d'avoir une justice à lui, devant Dieu. En effet, il devrait l'avoir et ne l'a pas. Mais cela ne lui a pas fait perdre son orgueil et sa confiance en lui-même. Tel était le fils aîné, il n'entrait pas dans les pensées de la grâce. Voilà bien toujours l'esprit de l'homme. On vante sa propre justice, on veut garder sa réputation et on méprise ceux qui n'en ont pas.

A côté des propres justes, il y a parmi les hommes des enfants prodiges; ce qui les caractérise, c'est l'état de dégradation du péché. Sans doute, tous les hommes ne sont pas également dégradés, tous n'en sont pas venus à manger les gousses des pourceaux, mais tous cherchent et aiment le mal qui est dans ce monde plus que Dieu, tous tournent le dos à Dieu, quoiqu'ils ne veuillent pas nier ouvertement le nom de Jésus, et espèrent qu'en fin de compte tout ira bien devant le tribunal de Christ. Ils ignorent que Jésus est venu chercher et sauver ce qui était perdu, qu'il est venu en amour *parce que tous étaient perdus. C'est ainsi que la grâce et l'amour le plus excellent sont le témoignage le plus fort que nous étions perdus.* Dieu n'a pas besoin du jour du jugement pour nous faire savoir qu'il n'y a point de justes. Quant à son état, le monde est déjà jugé. Etre sauvé par grâce est une autre chose, mais quant à notre condition naturelle, Dieu a déjà prononcé le jugement, et il agit dans sa grâce pour que notre conscience prenne connaissance de cet état. Il n'y a pas un juste, pas un seul juste dans cette salle! Vous aimez ce qui n'est pas Christ; vous vous dites chrétiens, vous dites que Jésus est venu souffrir pour vous, et vous ne vous en occupez pas le moins du monde. Vous aimez la parure, l'argent, le plaisir, votre coeur n'appartient pas à Christ, vous aimez ce qui est contre Lui, vous restez froids quand il s'agit d'affection pour lui. — Vous acceptez la loi? Elle vous condamne tous. Avez-vous aimé Dieu et votre prochain comme vous-même aujourd'hui? Et quel jour l'avez-vous jamais fait? Vous auriez, n'est-ce pas, de la peine à en trouver un seul. Eh bien! la loi vous maudit, et si vous persistez dans cet état loin de Christ, il n'y a pour vous que la condamnation finale. Il est utile d'apprendre à la lumière de la loi ce que nous sommes. Dans l'état naturel, ce n'est pas Christ que l'on aime, ou plutôt, on aime tout au monde mieux que lui. On s'en rend peut-être compte, on espère que cela ira mieux, ou que Dieu ne tiendra pas plus compte

du péché que nous-mêmes, on parle de sa bonté d'une manière générale, mais alors à quoi bon le don de Jésus? Dieu est infiniment, bon, mais non pas de manière à ne pas tenir compte du péché. Dieu est *juste*. Qu'est-ce donc que le coeur de l'homme? Si vous mettiez ce soir la moitié des hommes dans le ciel, ils en sortiraient de suite, ils n'y trouveraient rien qui pût leur convenir. On leur entend dire tous les jours qu'on sera heureux dans le ciel. Non, si vous pouviez y entrer, vous y seriez malheureux, car la présence de Dieu est terrible pour la conscience; mais en dehors même de cette question, placez une telle personne dans le ciel, elle y serait malheureuse, parce qu'elle ne trouverait pas au ciel une seule des choses qu'elle porte dans son coeur, qui le remplissent et qu'elle aime.

Dieu a donné la loi dans le but de nous faire sentir ce que nous sommes. Si vous voulez être justes devant Dieu, la loi est une règle parfaite de cette justice-là, que personne ne possède.

Pour se tirer d'affaire, l'homme cherche à couvrir son péché, mais la manière dont Dieu agit à notre égard est tout l'opposé. Au lieu d'attendre au jour du jugement où nous aurons à répondre pour nous-mêmes, il nous annonce maintenant que nous sommes perdus et envoie son Fils dans le monde pour nous sauver. Hélas! le monde d'alors blâmait le Seigneur de ce qu'il venait manger avec des gens de mauvaise vie; le blâmerait-il moins aujourd'hui?

Il est très important de considérer ensemble les trois paraboles de ce chapitre. J'y trouve la trinité à l'oeuvre, mais je voudrais insister sur les principes qui précèdent l'exposé de ce qui se passe dans le coeur de l'individu. On trouve premièrement que *Dieu ne veut pas renoncer à sa grâce*. C'est la joie de Dieu d'avoir des pécheurs. Qui est heureux d'avoir retrouvé la brebis? Le berger. — Qui est heureux d'avoir retrouvé la drachme? — La femme. — Qui est celui qui dit: Il faut se réjouir? — Le père. — C'est la joie de Dieu, comme Dieu d'amour, de nous recouvrer quand nous étions loin de lui. Le Seigneur cherche et trouve ce qui était perdu. Il vient au milieu des pécheurs; les pharisiens le blâment, mais il ne veut pas renoncer à sa bonté. Il insiste là-dessus auprès de ces malheureux qui ne veulent pas de lui. Tel est le grand principe de ces trois paraboles: *Dieu vient me persuader que son bonheur à lui est de m'avoir*.

Un autre principe, c'est qu'avant d'en arriver à une oeuvre quelconque dans le coeur de l'individu, Dieu prend l'initiative. Quand la brebis vagabondait dans les montagnes, c'est le berger qui la cherche. *La première activité vient de Dieu lui-même, il cherche*. La chose est doublement importante ici, car qui est-ce qui a fait venir Christ dans ce monde? L'avons-nous cherché? Quand il est venu, l'homme l'a cloué à la croix. Sa venue était la pensée de Dieu, à lui tout seul. Moi qui ne pouvais entrer dans le ciel à cause de mes péchés, je trouve la source de mon salut dans le coeur de Dieu, et en cela je connais que Dieu est amour. Dès ce moment je connais Dieu, quoique j'aie encore beaucoup à apprendre. C'est son coeur qui est la source de tout. Le coeur de Dieu n'est connu que par le don de Jésus. C'est entièrement une oeuvre de grâce. Le berger cherche, trouve et rapporte sa brebis; Christ est un Sauveur complet, parfait. Dans la deuxième parabole, nous trouvons l'activité de l'amour pratique pour chercher

les âmes par la lumière de l'Évangile. Quels cœurs que les nôtres, qui restent sourds à cette manifestation de l'amour de Dieu! *Il veut que nous comprenions que la source, l'énergie, la puissance, l'activité, l'oeuvre, sont de lui.* N'avons-nous donc eu aucune part à la croix? *Oui; la malice et la haine qui ont rejeté et crucifié Christ et encore les péchés qu'il a portés.* On commence souvent l'évangile par la parabole du fils prodigue en omettant les deux autres; et cependant, la joie et l'activité de Dieu précèdent son oeuvre dans le coeur.

Passons aux détails de la troisième parabole. Le fils aîné est le seul qui ne soit pas entré pour jouir de la joie de la maison; c'est l'homme à propre justice, et cependant tout ce que le père avait était à lui. Les juifs avaient la loi, l'alliance, les promesses, Christ selon la chair; — ils avaient tout cela, mais ils ne voulaient pas de la grâce. Maintenant, remarquez le cas du fils prodigue. Dieu prend pour exemple un homme qui est allé jusqu'à la *dégradation du péché*; tout le monde n'en est pas arrivé là, et l'on s'en vante, mais notez que, lorsqu'il s'agit du *péché* lui-même, le fils prodigue était tout aussi pêcheur quand il quittait la maison paternelle que lorsque, être dégradé, il mangeait les gousses des pourceaux. Les hommes, nous l'avons déjà dit, ne sont pas tous dégradés au même point, mais nous avons tous tourné le dos à Dieu pour faire notre propre volonté. Dieu, dans sa miséricorde, peut me garder de la dégradation, mais quant au péché le jeune homme était tout aussi souillé avec toute sa fortune que lorsqu'il était avec les pourceaux. L'apôtre dit: «Il n'y a pas de différence». Prenez deux sauvageons, l'un portera dix pommes sauvages, l'autre cent; sans doute, les cent feront plus de mal aux enfants qui les mangent, mais cela ne fait pas que l'un de ces arbres soit moins sauvageon que l'autre. Le péché, c'est que le coeur aime tout au monde plutôt que Dieu, et qu'il aime à faire sa propre volonté. N'est-ce pas notre image, celle de nos enfants, l'état de notre âme? On a tourné le dos à Dieu, et tout en professant qu'on a un Sauveur, on n'en veut pas pour son coeur. Quand le jeune homme dépensait toute sa fortune, il avait l'air, de mener une vie gaie et charmante... La famine arrive. Remarquez que la famine n'est pas la conversion, et que ce n'est pas la famine, mais la grâce, qui nous tourne vers Dieu. Il y a bien des âmes affamées, des âmes qui éprouvent de la sécheresse, qui, après avoir cherché la joie dans le monde, n'y ont rien trouvé. La gaîté fuit et, à la place, il n'y a qu'un coeur vide. Pourquoi a-t-on besoin de tant d'amusements, des théâtres, des concerts? *Parce que le coeur est vide.* Les distractions sont l'effort que font les hommes pour remédier à la famine dans le coeur. Mais ils n'y réussissent pas; ils sont dans le pays de Satan, et dans ce pays-là, on ne donne rien. Satan vend aux hommes les plaisirs au prix de leur âme. Le prodigue se joint à un citoyen de ce pays-là, c'est le diable.

Maintenant arrive la grâce; il ne s'agit plus seulement du vide du coeur, qui cherche à se combler, mais du sentiment: «Je péris de faim», de la conviction qu'on périt loin de Dieu. La famine sévit toujours, mais on comprend qu'il y a du bonheur auprès de Dieu. «Combien de mercenaires de mon Père ont du pain en abondance!» Il est impossible que Dieu se révèle à l'âme sans donner le sentiment de l'amour qui est en lui. Ce sentiment peut être très faible, très obscur; il y a *assez pour inspirer la confiance et attirer le coeur, mais pas assez pour donner la paix.* C'est Dieu lui-même qui se révèle au coeur: un Dieu lumière qui convainc de péché,

mais en même temps un Dieu d'amour qui attire. Nous trouvons cette double révélation lors de la conversion de Pierre, dans le cas de la femme pécheresse, du brigand. Il se peut que ce soit la lumière qui prédomine dans l'âme ou que ce soit l'amour, mais ces deux choses ne se séparent pas; sans elles, le coeur ne connaît pas Dieu. Il est impossible que Dieu soit révélé au coeur sans lui donner la conviction de péché et, à un certain point, sans l'attrait de sa bonté qui produit de la confiance; mais ce n'est pas encore la paix.

S'il en restait là, le fils prodigue était perdu pour toujours. Il se met en route, il cherche Dieu, *mais il n'a pas de paix. La grâce avait agi dans son coeur; il n'avait pas encore rencontré son père.* Au fond, il n'y a personne qui cherche Dieu, c'est Dieu qui cherche; l'homme cherche quand la grâce agit en lui.

On trouve chez le fils prodigue la confiance, mais en réalité, aucune idée des conseils de Dieu. Il compte lui dire: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Certes, il n'avait pas du tout les pensées de Dieu, ni *une vraie* connaissance de Dieu. Il mesure ses relations avec Dieu, *en partie par la bonté de Dieu et en partie par son état.* Quand il pense à dire: Traite-moi comme l'un de tes mercenaires, il prétend juger comment Dieu doit le traiter. Cela montre bien qu'il n'avait pas encore rencontré Dieu, car il n'a pas dit ces mots quand il s'est trouvé en présence de son Père. Mais à ce moment, il n'était pas à la hauteur des pensées de son Père, il ne savait ce qui était dans son coeur, il n'avait pas encore trouvé Dieu. Combien d'âmes convaincues de péché, se tournent vers Dieu, le cherchent et prétendent tirer des conséquences sur la manière dont il les recevra, *à moitié d'après ce qu'elles sont, à moitié d'après ce que Dieu est.* Il se demande quel accueil le père lui fera quand il le rencontrera. Ah! c'est qu'il ne l'avait pas rencontré!

Le père le voit: ici, plus un mot de ce qui se passe dans le coeur du jeune homme sauf qu'il confesse son péché, c'est le coeur du père qui se montre. Le père court à lui, se jette à son cou, le traite comme un fils; il est trop tard pour dire: Traite-moi comme l'un de tes mercenaires. Quant à son état devant Dieu, il ne différait pas encore de ce qu'il était dans le pays éloigné; le prodigue n'avait que ses haillons, témoins de sa dégradation. Mais la relation entre le jeune homme et le père dépendait de ce que son père était pour lui, non pas de ce qu'il était lui, pour son père. S'il recevait ce qu'il avait mérité, selon la pure justice, c'était une condamnation certaine; mais s'agissait-il de la grâce, il fallait bien qu'il laissât Dieu faire comme il l'entendait. Dieu agit selon son coeur à lui, selon les richesses de sa grâce (non pas qu'il veuille des haillons dans sa maison); il se jette au cou de son fils, le traite comme tel; c'est la grâce; mais il n'est pas encore *propre pour la maison du Père.* Ce que Dieu est en Christ est *propre pour moi pécheur.* Quand j'étais dans mes haillons, le voilà qui donne son Fils. Dieu constate ainsi son amour: quand je ne pouvais venir à lui, lui vient vers moi. Son amour s'élève au-dessus de ce que j'étais. Le père se jette à mon cou, c'est l'amour parfait envers le pauvre pécheur, tel qu'il est; mais le pécheur n'est pas encore propre pour la maison, ne peut pas entrer dans le ciel. Comment Dieu recevrait-il des pécheurs dans son ciel? Où trouver quelqu'un qui soit propre pour le ciel? *En Christ homme dans le ciel.* Christ s'y trouve en vertu de ce qu'il a fait et de ce qu'il est. Il s'y trouve pour moi. La plus belle robe, c'est Christ lui-

même. Cette robe ne faisait pas partie des objets du fils, mais des trésors du Père. Le fils n'y avait aucun droit quelconque; la plus belle robe est le fruit du coeur de Dieu. Nous sommes revêtus de Christ: «Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu *en lui*». Quand la pure grâce infinie de Dieu agit dans notre pauvre coeur, il nous introduit en sa présence *sans nos haillons*, mais il est venu à nous quand nous étions *dans nos haillons*: c'est l'amour. Mais il faut encore la justice divine: je me trouve en Christ devant Dieu fait justice de Dieu en lui. «Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus Christ». Nous sommes revêtus de la meilleure robe, par l'opération d'une vie nouvelle. Dieu ayant la joie de me retrouver, veut que je sois revêtu de la dignité de fils dans la maison. Nous sommes introduits devant Dieu selon l'efficace de ce que Dieu a fait, et en Christ lui-même; rendus agréables dans le Bien-aimé. Le fils s'assied à table, se nourrit du veau gras... désormais il n'a plus aucun goût pour les gousses des pourceaux.

Le fils aîné qui prétend être juste, n'a aucune sympathie avec la joie de la maison du Père. La grâce ne lui va pas, il veut sa justice à lui et reste dehors. Le prodigue est dans la maison, confondu de tant de grâces, avec la conscience que c'est la joie de son père de l'y voir. Une femme de mauvaise vie, un brigand, se trouvent dans la même gloire que le Fils de Dieu! Voilà comment il montre dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce. Il y a une différence entre le changement du coeur du prodigue et le fait qu'il a la dignité d'un fils dans la maison de son père. Au lieu d'être traité comme un mercenaire, il a la vie, la meilleure robe, l'anneau, l'honneur d'un fils, et c'est là que nous en sommes si nous avons compris la grâce. Désormais, notre responsabilité découle de la position dans laquelle nous nous trouvons; soyons imitateurs de Dieu comme ses chers enfants, marchons d'une manière digne de Dieu, digne de sa maison.

Chers amis, avez-vous un vrai besoin de retourner vers Dieu? Vous contenteriez-vous seulement d'un petit coin dans le ciel? Le fait que vous avez ce désir, est la preuve que vous n'avez pas rencontré Dieu en grâce. La position de l'enfant prodigue ne dépend pas de ce qu'il était, mais de ce qu'était le père. Ce n'est pas de l'humilité, d'ignorer quelles sont les pensées de Dieu à votre égard; ni de raisonner sur son accueil; vous n'en avez pas le droit. Dieu fait grâce comme il l'entend. La grâce règne par la justice, non pas votre justice, mais celle de Dieu. Ne confondez pas l'oeuvre qui se fait en vous avec l'oeuvre qui vous place dans la maison. Une fois à Christ, vous pourrez parler de le glorifier en toutes choses. C'est la conséquence du fait que nous sommes rachetés et que nous ne nous appartenons plus à nous-mêmes. Nous avons mérité d'être exclus, et c'est en Christ que Dieu nous place!

Que Dieu vous donne de comprendre cette grâce infinie, et ce qu'il y a de merveilleux dans le fait que Dieu cherche à persuader aux hommes qu'il veut rester bon, qu'il ne veut pas abandonner sa grâce, qu'il veut nous avoir à lui. — Que nul ne néglige un tel amour, qui s'adapte si parfaitement à nos besoins!

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 59 - ME 1893 page 19

à Mr L.B.

4 mai 1851

Prenez courage, cher frère, vous serez heureux lorsque l'oeuvre que Dieu fait en vous, sera achevée, et pas auparavant; mais il la fait, et j'espère qu'il la fera vite. Confiez-vous dans sa bonté. Tout ce qu'il fait maintenant, il le fait en grâce. Nos misères ne sont que l'occasion de l'exercice de sa grâce. Cela ne dit pas qu'il ne châtie pas, mais il châtie ceux qu'il aime. Prenez la Parole dans ses parties pratiques; et si elle vous condamne en quoi que ce soit, ou vous dise que, dans ces cas d'épreuve, Dieu vous châtie à cause du mal, occupez-vous de ce fait, et non à scruter ce que Dieu veut faire; ce qu'il fait, il le fait pour le passé; pour le présent, c'est ce dont nous avons à nous occuper, responsables que nous sommes; le reste est entre les mains de Dieu, et il agira en amour, car il n'est rien d'autre.

Lettre de J.N.D. n° 60 - ME 1893 page 59

à Mr L.B.

1851

... Au reste, qui sait apprécier le péché, hormis Dieu lui-même? Sans doute, *nous* pouvons être confondus de ce que nous découvrons en nous-mêmes et l'apprécier dans la présence de Dieu dans la mesure où l'âme sait le faire devant lui, comme placée dans la lumière qui lui montre le péché et qui l'effraie. Ce qui donne la paix, c'est que *Dieu* a apprécié le péché sur la croix, lorsqu'il l'a ôté. Ce n'est pas pour dire que cette conviction de péché en sa présence ne soit pas nécessaire à la vraie paix, à une paix solide et durable de la part de Dieu; certes, oui. Mais ce n'est pas là une appréciation calme et juste du péché; cette dernière vient, autant que nous pouvons y parvenir, lorsque nous jouissons de la pleine communion de Dieu et que nous pouvons contempler la lumière sans crainte en y marchant. — La conviction de péché, bien que ce sentiment soit au fond le même, se mêle dans notre esprit avec les conséquences. Ce n'est pas là une appréciation juste du péché. Les théoriciens voudraient qu'on haïsse le péché d'une manière abstraite, parce qu'il est ce qu'il est: cela arrive en effet avec la nouvelle nature, existante en principe dès le moment où cette nouvelle nature est en nous. Mais l'oeuvre vivifiante de l'Esprit qui communique cette nature, réveille la conscience; alors on sent *son* péché, — non seulement on apprécie le péché pour ce qu'il est, — on le sent devant Dieu; on voit le jugement de Dieu à son égard. Dieu veut que nous le sentions ainsi; et c'est beaucoup plus humble et humiliant de le sentir de cette manière que de l'apprécier, si cela se pouvait, selon le jugement du nouvel homme, c'est-à-dire par l'Esprit de Dieu. Je suis pécheur, *moi*: voilà ce qui me place devant Dieu, ou plutôt ce qui est l'effet d'être placé devant lui. On ne fait

pas de la théorie; on est quelque chose, et Dieu, nous le voyons, est quelque chose qui ne permet pas que nous soyons ce que nous sommes, qui ne l'accepte pas, qui ne nous accepte pas. Nous sommes moralement ce péché, identifiés avec lui; il a été dans nos pensées, dans nos affections. La Parole nous autorise maintenant (quoique nous n'ayons pas encore pu remporter la victoire) à dire: «Ce n'est plus moi qui fais cela, mais le péché qui habite en moi» (Romains 7: 17, 20). Mais c'est l'oeuvre de la grâce; c'est la grâce même qui nous permet de le dire à cause de la nouvelle nature qu'elle communique. — Ainsi, nous apprenons à haïr le péché comme des pécheurs et non pas comme des philosophes. Etant en paix, et marchant dans la communion de Dieu, nous voyons combien il est détestable, mais non sans le sentiment que nous étions sous ce joug, tout en étant maintenant délivrés.

Lettre de J.N.D. n° 61 - ME 1893 page 98

à Mr L.B.

Amwell, Angleterre, 13 mars 1852

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle vraie joie j'apprends que vous avez reçu la paix: aussi je ne veux pas remettre ma réponse. Lorsque Dieu nous a dépouillés de nous-mêmes, il n'a plus, dans sa bonté, qu'à nous donner la paix: c'est ce que l'on voit partout dans la Parole. Une fois l'âme dans *le vrai*, devant Dieu, il y a toujours pour elle la ressource de «la grâce;» rien que la grâce.

Mais maintenant, sans douter de l'autour de Dieu, vous avez quelques précautions à prendre, vu la manière dont vous avez été secoué. Je suis bien aise que vous trembliez à l'idée que vous pourriez perdre votre bonheur. C'est une chose sérieuse, quelle que soit la bonté de Dieu, que de trouver la paix avec un Dieu de sainteté. Christ a fait la paix; mais il veut que nous sentions ce que c'est que d'en avoir besoin, afin que nous le connaissions. Nos coeurs sont si rusés, si méchants, qu'après avoir reçu la paix ils se laissent aller à la négligence. Auparavant, nous craignons le péché; maintenant, déchargés de ce lourd fardeau, il nous arrive plus facilement de marcher en avant à la légère. Jouissez devant Dieu, et non pas sans Dieu, de la paix qu'il vous a donnée. Réjouissez-vous en tremblant: c'est le moyen, par la grâce, de conserver la paix.

En outre, prenez bien garde de ne jamais rien dire qui dépasse votre expérience: rien n'est plus important pour notre propre âme. Que l'oeuvre ne vous entraîne pas non plus à vous occuper d'autrui, de manière à négliger vos propres besoins. C'est devant Dieu que vous avez trouvé la paix, c'est aussi devant Dieu qu'on garde la paix, j'entends la jouissance et la vraie assurance de sa faveur. «Prends garde, dit l'apôtre, à *toi-même* et à la doctrine» (1 Timothée 4: 16), «car en faisant cela, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent». Si vous faites ainsi, ce sera une leçon pour les frères, et une leçon plus réelle que beaucoup de prédications. Oui, cher frère, par-dessus tout, conservez votre âme devant Dieu.

Ne pensez pas que l'oeuvre dépende de vous: vous voyez qu'elle a été faite sans vous. Cela ne veut pas dire que ce ne soit une grande bénédiction de travailler à l'oeuvre du

Seigneur, mais nous le faisons en disant: Nous sommes des serviteurs inutiles, et en sentant que Dieu seul fait l'oeuvre tout entière. Travaillez donc, édifiez les autres, mais ne travaillez pas au delà de votre communion. Rien ne serait plus propre à vous faire perdre la paix. Cherchez à marcher dans la crainte du Seigneur; c'est le commencement de la sagesse; c'est ce qui accompagne la consolation du Saint Esprit, dans les Actes.

D'un autre côté, ne soyez pas surpris ni découragé, si vous ne sentez pas toujours toute la joie que vous avez éprouvée au commencement. La joie a des choses plus profondes que cette première satisfaction, parce qu'elles tiennent plus immédiatement à la communion de Dieu lui-même; mais, pour ce qui est de la joie en nous, il est selon la nature humaine que la première impression s'affaiblisse. Ne vous contentez pas de cela. Cherchez à ce qu'elle soit remplacée par une communion plus profonde, par une révélation plus complète de Dieu, mais ne vous découragez pas.

Reposez-vous sur ce que Christ est, et non sur ce que vous en sentez. C'est là que vous avez trouvé la paix; c'est là que vous la garderez.

Lettre de J.N.D. n° 62 - ME 1893 page 119

à Mr L.B.

25 mars 1852

A l'égard du témoignage, ou plutôt de sa réception, je pense qu'il y a une différence entre la foi en la parole d'un homme et la foi en la parole de Dieu. Cette dernière est bien, sans doute, l'acceptation d'un témoignage comme étant vrai: on a mis son sceau que Dieu est véritable; on a cru Dieu; mais de plus, il y a un changement moral, complet quand, croyant Dieu, on croit en un Dieu saint et véritable. L'âme a reçu Dieu dans son témoignage, elle s'est mise en relation avec Dieu, et sa position est totalement changée. La vie qui connaît Dieu est là; Dieu est révélé. Quel changement que celui-là! On a reconnu que *Dieu est véritable*; le voile est ôté; on est dans la lumière, dans la présence de Dieu; on a la vie éternelle.

Lettre de J.N.D. n° 63 - ME 1893 page 119

à Mr L.B.

Angleterre, 29 juillet 1852

Je comprends que votre foi ne puisse pas se reposer sur une paix que vous avez eue, et qui s'en est allée. Mais il est certain que l'incrédulité n'est pas de Dieu, en sorte que si je doute de vos pensées actuelles et que je ne leur attribue pas plus d'autorité qu'aux précédentes, vous ne pouvez vous en étonner. Vos pensées actuelles ne sont pas divines, ni divinement données; elles sont de vous, — par conséquent, ne valent rien. Autrement, si la conviction du péché est divinement donnée, vous êtes sauvé, quoique vous n'ayez pas la paix. Je crois, certes, que votre condamnation est juste, comme la mienne le serait, eu égard à ce que je suis; mais là n'est pas la question; il s'agit de la grâce que Dieu fait à celui qui a mérité la

condamnation. Pour ma part, je crois que vous êtes sous la discipline de Dieu, et je n'en doute nullement, — discipline amère, j'en conviens. Je crois que votre corps y est pour quelque chose; mais lors même que cela serait vrai, vous êtes entre les mains de Dieu, de sorte que cela n'empêche pas que ce ne soit sa discipline. Il y a un gouvernement de Dieu. Outre cela, Dieu ne peut, parce qu'il agit toujours moralement, dire le mot que vous demandez, jusqu'à ce que votre âme soit amenée au point où il peut se rencontrer avec vous. Lisez Job, voyez le discours d'Elihu, et vous comprendrez ce qui en est. Seulement, de temps en temps, Dieu soulage au milieu de la discipline, pour faire comprendre que la grâce est là, et pour rafraîchir. Le moment passé, cela ne donne nullement la paix, mais cela soutient le coeur qui succomberait s'il n'y avait pas un moment de relâche.

Lettre de J.N.D. n° 64 - ME 1893 page 139

à Mr L.B.

1852

Je ne m'étonne pas que l'Ennemi vous ait ravi la paix en vous faisant regarder à vous-même. Il est impossible d'avoir la paix en regardant à soi et en mettant en question sa relation avec Dieu. C'est en lui qu'on trouve la paix dans la grâce, et la grâce est en lui: il l'a manifestée en Jésus. Si la conscience parle et cherche à détruire cette confiance, la réponse est dans l'oeuvre de Christ. Au reste, il arrive toujours qu'après un violent orage, alors que le vent est tombé, la mer n'étant plus soulevée, reste encore longtemps houleuse. Mais Dieu est fidèle, et, en regardant à lui, vous trouverez la paisible et permanente assurance de sa bonté. Il ne peut pas nous faire défaut.

Lettre de J.N.D. n° 65 - ME 1893 page 139

à Mr L.B.

Lausanne, le 7 septembre 1852

Il est vrai que l'homme ne peut rien donner, mais il n'en est pas moins vrai que Dieu emploie le ministère de l'homme pour l'accomplissement de son oeuvre...

Lettre de J.N.D. n° 66 - ME 1893 page 139

à Mr L.B.

Amwell (Angleterre), 27 novembre 1852

Ce qui m'a souvent frappé, c'est que la Bible ne fournit pas nos expériences. On en trouve un peu, sans qu'elles en aient la forme, dans l'épître aux Philippiens; puis aussi, dans l'épître aux Romains, les principes qui expliquent le terrain sur lequel une âme, sous la loi, se trouve placée; mais la Parole de Dieu ne donne pas l'expérience de l'homme. Elle expose bien ce que l'homme est; elle expose, non pas ce qu'il pense dans son propre esprit à l'égard de lui-même, mais ce que Dieu pense de lui; elle légitime le jugement de Dieu; elle montre ce qu'il daigne

faire en grâce, et dans ce but elle donne ce qu'il faut de l'histoire de l'homme. Vous trouverez dans la Bible les choses qui vous ont jeté dans cette pénible expérience, et la réponse à l'état qui en a été la cause. Nous n'avons pas besoin d'une révélation pour savoir ce que nous sentons nous-mêmes, mais pour savoir ce que nous sommes, ce que Dieu pense de nous, ce qu'il est, ce qu'il a fait pour nous. La chose est certaine, et la raison en saute aux yeux. — Les Psaumes font un peu exception à cette remarque. Nous y voyons soit Christ, soit un peuple fidèle au fond, entouré de ténèbres, ou se trouvant dans la lumière. Dieu nous montre qu'il s'y intéresse. Je me rappelle le temps où le Psaume 88 seul me consolait un peu, parce que dans ce psaume il n'y avait point de consolation; je me disais: C'est un saint qui l'a composé; ainsi moi-même je puis être un saint, puisque Lui a pu en être là, criant nuit et jour sans être consolé...

Lettre de J.N.D. n° 67 - ME 1893 page 159

à Mr L.B.

1852

Dieu a la haute main sur tout; sa faveur gardera les frères. On apprend dans les temps où nous vivons, à s'appuyer sur lui. Mais rien n'arrêtera sa main, ni ne fermera la porte qu'il voudra tenir ouverte. C'est là depuis longtemps ma confiance. Des orages, il y en aura, mais jamais quelque chose sans sa volonté, pas un cheveu de nos têtes ne tombera sans elle.

Ne vous étonnez pas de vous trouver quelquefois abattu; le Seigneur lui-même l'a été. Attristés par la vue du péché qui est en nous? C'est ce que nous devrions être. L'incrédulité ne s'en mêle que lorsque ce sentiment détruit notre confiance en Dieu. Au reste, quand on a traversé un fort orage, la mer demeure toujours houleuse pour quelque temps, bien qu'il ne vente plus.

Ne dites pas un mot au delà de votre foi personnelle, de votre jouissance du Seigneur, et restez appuyé sur cette oeuvre dont la valeur ne change pas. Nous sommes la justice de Dieu en lui, et d'autre part sa bonté demeure à toujours. Gardez soigneusement votre propre coeur, non par des questions à l'égard de son amour, mais par la grâce, et en cherchant sa présence. Dieu n'aime pas le mal, mais il nous aime, tout mauvais que nous soyons, des «impies», «sans force». Ce n'est pas que Dieu n'ait pas voulu l'obéissance, mais c'est Christ qui la lui a présentée. Voilà le fondement de la paix, ce qui soutient le coeur dans les combats, tout en nous donnant la force pour combattre, parce que nous savons ainsi que Dieu est pour nous. Le sentiment d'affection particulière découle de la communion, et celle-ci est fondée sur la croix. «Il m'a aimé», n'est pas le fondement de la foi; c'est la joie du coeur qui connaît Christ...

Lettre de J.N.D. n° 68 - ME 1893 page 178

à Mr L.B.

29 décembre 1854

... Quant à votre état actuel, j'ai encore un mot à vous dire. Vous dites avec raison, et vous savez bien que c'est ma pleine conviction, que Dieu seul peut agir efficacement dans l'âme. Mais il est important que vous détourniez vos regards de vous-même et les portiez vers Celui qui en est le digne objet. Ce qui me console dans votre cas, c'est que je pense à ce que Dieu est. Si je pense à vous, votre état est triste, les moyens paraissent inefficaces. Mais en pensant à l'amour de mon Père, je suis tranquille, parce qu'il est tout puissant, et qu'il est amour. Je compte sur lui sans penser aux difficultés que présente votre âme. Elles sont nulles pour lui; petites ou grandes lui sont égales; toutes ensemble elles ne sont rien. Il crée. Vous parlez ainsi, me direz-vous, parce que vous le connaissez. Oui, je puis le dire, parce que je le connais, mais la chose n'est pas ainsi, parce que je le connais: je le connais, parce qu'il est tel; et il est tel pour nous. Vous cherchez une oeuvre en vous, une réponse en vous; c'est très bien dans un sens, mais la réponse même serait de diriger vos yeux sur Christ. Vous cherchez une oeuvre en vous. Ne la cherchez plus, regardez à Christ lui-même, à ce qu'il a été, et ce qu'il a été pour chacun sur la terre, est ce qu'il est toujours. Portez vos regards sur lui seul; vous trouverez ce qu'il est en lui-même, sans question d'oeuvre en vous, ou même de ce qu'il est pour vous. Ce qu'il est, est notre consolation, notre refuge, quand nous nous réfugions auprès de lui, parce que nous sommes méchants, parce que nous ne trouvons point de changement, parce que nous n'avons point de consolation. Il ne peut pas être, et il n'est pas autre chose que ce qu'il est, tel qu'il s'est manifesté sur la terre. Il faut aller à lui, avec tous ses péchés, toutes ses fautes, toute sa dureté, tout son désespoir, sans le moindre changement: et si nous ne sommes pas changés, et ne pouvons nous changer, lui n'est pas changé, et ne peut ni changer, ni se renier. Ne pensez pas à votre foi ni à ce que vous pouvez trouver comme réponse à vos demandes, allez à lui; confiez-vous à *la manifestation qu'il a donnée de lui-même* dans ce monde. Il ne se reniera pas. Confiez-vous en lui, tel que vous êtes, sans aucun changement. Vous verrez bien que Dieu s'est manifesté là en chair. Reposez-vous sur ce qu'il est, ainsi manifesté, sans autre. Il est tel, et vous le connaissez tel. Vous n'avez qu'à vous abandonner sans effort à l'action et à l'influence de ce qu'il a été, et de ce qu'il est encore. Si vous vous abandonnez à lui, tel qu'il s'est manifesté sur la terre devant les hommes, il se renierait lui-même s'il ne vous bénissait pas. Il est venu n'imputant pas les péchés. Tel était Jésus Christ. — Il ne peut pas être autre. Sans doute, si on ne veut pas le recevoir comme tel, on ne l'a pas; mais ce n'est pas votre cas. Vous pensez que vous ne pouvez pas l'avoir, mais vous aimeriez bien l'avoir — indignement, pauvrement, sans foi en la valeur de son amour et de son oeuvre, d'accord; mais vous le voudriez bien. L'oeuvre est faite, je le répète, il s'agit de ce qu'il est. Il ne peut pas être autre pour vous; peu importe ce que vous êtes. Assurément il n'existe pas de bien en nous; c'est pourquoi nous nous reposons sur ce qu'il est, car il n'y a que du bien en lui. Regardez à Christ; il ne *peut* pas être, et il n'est pas autre chose pour vous que ce qu'il est, que ce qu'il s'est manifesté être sur la terre, peu importe ce que vous êtes, sans penser à l'oeuvre en vous ou à un changement quelconque. Tels que nous sommes, — il est pour nous ce qu'il est. Ce dont je parle est précisément ce que fit la pauvre Syrophénicienne. Elle n'était pas du peuple élu (autant que l'homme pouvait parler d'élection); elle n'avait pas droit aux promesses, et le Seigneur la repoussait sur ce terrain-là; mais se disant elle-même un chien,

elle se reposait, en dépit de tout, sur ce que Dieu était en lui-même. Faisant abstraction de ce qu'elle était, elle se reposait sur ce que lui était, et lui ne pouvait pas dire qu'*il ne l'était pas*. Il aurait renié Dieu, — c'était impossible: Il *était Dieu*.

Lettre de J.N.D. n° 69 - ME 1893 page 197

à Mr L.B.

Dillenbourg, 1857

... Vous comprendrez bien que le temps m'ait fait défaut tous ces jours-ci, car j'ai dû m'occuper de la traduction du Nouveau Testament. Elle est aujourd'hui terminée et avant d'entreprendre avec la même assiduité la tâche de la révision, déjà d'ailleurs à moitié faite, j'ai quelques moments pour vous écrire.

Je m'étonne de ma tranquillité à l'égard de cette traduction, j'espère que c'est un signe que Dieu est avec moi. Nous l'avons faite, je le crois, avec beaucoup de soin, — c'était un devoir évident, — mais je n'ai jamais eu un moment de souci ni d'inquiétude. Je ressentais un peu au commencement mon éloignement du travail actif du coeur au milieu des frères; mais Dieu m'a soulagé de ce poids en le lui présentant après les premiers jours; et j'ai fait ma tâche journalière sans autre sentiment que le désir de la bien faire.

Le mardi et le vendredi, nous avons des réunions ici, et j'en ai eu à Barmen et ailleurs. Je suis allé à la campagne tous les dimanches, car je médite maintenant la Parole en allemand, pourvu que ce soit devant des frères; j'ai eu l'occasion de le faire devant un nombre considérable d'entre ceux qui ne rompent pas le pain avec nous. Il y a beaucoup de chrétiens dans ces contrées, soit en relation avec le nationalisme, soit avec les frères, et on vient de fonder une église indépendante à la façon de Genève, seulement plus baptiste. Il y a aussi des baptistes étroits, et beaucoup d'entre eux sous la loi: leur nombre n'est pas grand, mais ils sont actifs; cependant leur état n'est pas satisfaisant, ils ne dépassent pas, si tant est qu'ils y parviennent, l'état des dissidents anglais.

Quant à Krummacher, il est à Berlin. Il a écrit une assez triste lettre à son ancien troupeau d'ici, prônant leur état, comme étant au-dessus de tout éloge, — ce qui se comprend, du reste, par l'état de sa congrégation à Berlin, où, dit-il, il ne peut faire allusion à la parole de Dieu dans ses discours, car personne ne saurait de quoi il s'agit: on ne l'a jamais lue. Quant à Kirchentag, il a beaucoup recommandé la liturgie à Francfort, et quelqu'un lui a répondu qu'on avait plus besoin de Christ que de tout cela. Il a certainement été béni ici, ainsi que d'autres hommes moins connus; mais il suit le courant religieux comme tant d'autres, cela n'exclut pas la bénédiction, car Dieu est miséricordieux, et il bénit malgré nos misères et nos fautes.

La Parole est toujours reçue à la campagne, et en Hollande les portes s'ouvrent. A dix heures d'ici, sept personnes ont été converties depuis mon départ. Il y a moins de vie à Elberfeld, à Barmen, et par ici, qu'ailleurs: ils sont habitués au christianisme, triste évidence de ce que sont nos pauvres coeurs. Cependant, j'ai été très heureux à Dillenbourg, ces temps-ci, en rompant le pain; et j'espère que Dieu accomplit, par ces réunions, une oeuvre

d'approfondissement dans les âmes. Il y a plus de communion, plus de sérieux; tous avaient été sous la loi; ils ont été affranchis individuellement, mais l'oeuvre qui lie, qui met le coeur en rapport personnel avec Christ, manquait encore, du moins en profondeur. J'ai bon espoir que Dieu agira encore; au reste, les frères marchent bien, ils sont unis et en paix, mais ils se voient peu, car ils sont en général pauvres, et le travail accapare leur temps...

Je ne sais si je pourrai me rendre à Pau cette fois-ci. J'ai passé longtemps ici, car le travail qui nous a occupés, ne pouvait se faire à la hâte. Maintenant que nous n'avons plus qu'à corriger, cela ira plus vite. Matthieu est à peu près imprimé.

D'une manière générale, Dieu agit. Sachons nous attendre à lui et le chercher; sachons attendre son Fils du ciel, Jésus qui nous délivre de la colère à venir. J'espère, Dieu aidant, pousser jusqu'en Suisse, et voir en passant les frères de Montbéliard, visités des plus sérieusement par le choléra.

De la Parole, je ne vous dis pas grand-chose. J'attends que Dieu lui-même agisse... Je suis sûr qu'il faut être dépouillé de soi et apprendre à connaître la pure grâce...

Lettre de J.N.D. n° 70 - ME 1893 page 216

à Mr G.

Nîmes, 3 janvier 1872

Cher frère,

L'étude que nous allons faire de la Parole n'est pas une chose nouvelle. Il y a trente ans à peu près que douze frères sont restés une année à Lausanne pour la lire de la même manière avec moi. Je le fis sur la demande de deux frères, et je craignais au commencement, que cela ne m'empêchât de travailler moi-même, mais je ne voulus pas refuser. D'autres vinrent ensuite. Je ne me mêlais nullement de leur consécration à l'oeuvre. Il y en eut que je ne croyais pas appelés de Dieu à cette oeuvre, mais je leur en laissais la responsabilité. Le résultat vérifia mon jugement en certains cas. Croyant que je pouvais leur être en aide quant à l'intelligence de la Parole, ils m'ont demandé de la lire avec moi, et je ne m'y suis pas refusé. Il en est de même actuellement; car je ne sais pas quels frères vont venir ici. Communiquer ce que Dieu m'a donné, à ceux qui se vouent à l'oeuvre, est une chose assez simple, me semble-t-il. Le dévouement et le développement du don sont autre chose; ce dernier vient de la proximité de Dieu dans laquelle l'âme se trouve. C'est ainsi seulement qu'on acquiert ce que Dieu donne. Pour cela, il faut la fidélité de l'âme sous la grâce, de la diligence, même pour profiter de ce qu'on apprend. Je trouve dans la Parole, que ce sont les âmes qui s'attachent au Sauveur, qui se trouvent dans la position où elles peuvent recevoir de vraies lumières. Ce que V. cite est bien dans la Parole, que Timothée devait communiquer ce qu'il avait appris à des hommes fidèles. Il ne les rendait pas fidèles, il ne leur communiquait aucun don; et il ne pouvait, sinon par les moyens ouverts à tout chrétien: la prière, l'exhortation, etc., développer leurs dons; il leur communiquait les vérités qu'il avait apprises.

Je veux croire que ces amis sont sincères en se vouant à l'oeuvre, et je sais que la grâce seule peut les en rendre capables; je ne juge pas de leurs dons, et je ne le puis pas. Je me fie à eux et au Seigneur; je les sers de mon mieux par ce que Dieu m'a donné, et j'espère que Dieu les bénira. Je crois qu'il a mis sa bénédiction en quelque mesure sur ce qui s'est fait il y a trente ans.

A Londres dernièrement, tous les mardis soirs, une trentaine de frères se réunissaient ainsi, tous plus ou moins occupés de l'oeuvre. Ils ont trouvé beaucoup de bénédiction. Dans ce cas, comme dans l'autre, nous avons simplement étudié la parole de Dieu.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 71 - ME 1893 page 218

à Mr G.

Pau, 25 mars 1872

Merci beaucoup de votre lettre, cher frère.

J'espère aimer les frères sans distinction, mais nos entretiens à Nîmes m'ont doublement intéressé à ceux qui s'y trouvaient; j'ai donc été très heureux de recevoir de vos nouvelles. Je me réjouis fort de la bénédiction que notre Dieu a accordée dans vos contrées. Qu'il daigne garder ces chers jeunes hommes.

Il me paraît que Dieu ranime son oeuvre en France. Jamais je n'ai eu dans les Cévennes de réunions semblables. A Ganges, à l'heure du dîner, le local était tout rempli, et dans les montagnes, il n'y a pas assez de place. A Clairac, nous avons eu, je l'espère, une réunion utile; on y est venu des deux Charentes, qui sont assez loin, et du Béarn. Tous les soirs sauf un, j'ai tenu des réunions; la salle, qui est assez vaste, était comble; il y avait beaucoup d'hommes; à la dernière soirée, quand presque tous les frères étaient partis, les auditeurs se tenaient debout à la porte et aux fenêtres; il y avait des incrédules, même l'un des ministres, des gens de l'église libre, etc. J'espère bien que Dieu a été dans ces réunions. Les frères aussi ont été encouragés et stimulés. MM. T., H., et B., sont encore dans les Cévennes. M. T. a visité Ganges, St-Jean, St-André, Lassalle, St-Hippolyte et St-Laurent. Il a été très heureux du désir qu'il a rencontré d'étudier la Parole, et semble encouragé dans son travail. Je suis bien aise que ces amis soient ainsi visités. J'espère que l'état des frères dans le Midi sera un peu relevé et que notre séjour à Nîmes sera aussi béni à cet égard. Quoiqu'il en soit, le Seigneur, notre cher Sauveur, poursuit son oeuvre.

Nous faisons l'expérience de notre faiblesse. Les pleurs sont mêlés avec le travail, hélas! on les trouve quelquefois comme suite de la paresse. Lui ne nous fait jamais défaut; vous le savez, cher frère, mais souvenez-vous qu'être hors de sa présence, ou plutôt de la réalisation de sa présence, fait une différence du tout au tout quant à l'état de l'âme. On ne doute pas de son salut, soit, mais quant au discernement, à la connaissance de soi-même, à la force pour marcher, quant à estimer toutes choses comme des ordures, tout est changé: et de plus, il

nous faut être avec lui, pour comprendre la douceur de son amour et l'empire qu'il exerce sur le coeur, rendant aussi notre oeil net.

J'espère que vous étudiez la Parole pour vous-même; ce n'est pas que, pour un évangéliste, la connaissance vienne en premier lieu, comme pour celui qui enseigne, mais l'évangile même devient plus clair, il est reçu plus directement de Dieu, quand nous sommes nourris de sa Parole; puis notre propre âme en ressent l'effet, ce qui est de toute importance. Une âme sèche ne donnera jamais un évangile d'eau vive, et pour nous-mêmes quelle douceur d'être près de lui, de jouir de son amour et de sa communion, d'être dirigés par son oeil et par les conseils intimes de sa grâce! Nous trouvons ces choses dans la prière et dans l'étude de la Parole. Aussi rien ne remplace cette communion individuelle avec le Seigneur. Posséder ce qui vient de lui-même, est le plus grand bonheur en travaillant, et la prière et la Parole sont également nécessaires pour cela.

Paix vous soit, cher frère. Saluez affectueusement tous les frères. J'espère que ceux qui ont été à Nîmes auront un aussi doux souvenir de notre séjour, que celui que j'en rapporte, en pensant aux relations que nous avons entretenues ensemble. Dieu a été bien bon pour nous, qu'il vous garde près de lui.

Votre affectionné en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 72 - ME 1893 page 238

à Mr G.

Boston, 9 septembre 1874

Bien cher frère,

J'ai été très heureux d'avoir de vos nouvelles, j'espère que Dieu vous garde près de lui. Qu'il maintienne la fraîcheur de sa grâce et de son amour dans votre âme; nous avons besoin d'être constamment renouvelés, l'énergie spirituelle ne se maintient pas sans cela: «Leur jeunesse», est-il dit, «se renouvelle comme celle de l'aigle». Ce n'est pas le progrès dans la connaissance qui fait cela, bien que ce progrès soit profitable pour enseigner les chrétiens, et même pour rendre plus pur l'évangile que nous prêchons. Le tout, c'est de se tenir près de Dieu: là l'amour se maintient et croit, son amour dans nos âmes, trouvant son activité et sa satisfaction à s'exercer envers les pauvres pécheurs et envers les saints; on cherche la gloire du Seigneur dans les âmes et leur avancement spirituel. Que Dieu nous donne de jouir de lui! Il se révèle à nous, non seulement comme ayant le bonheur infini en lui-même, mais aussi dans l'activité de son amour dans laquelle il trouve ses délices. Quand son amour est répandu dans nos coeurs, nous jouissons certainement de lui; mais cet amour est actif aussi en nous par sa grâce. L'activité, là où l'on ne se retrempe pas dans sa communion, peut être sincère, mais elle dégénère en routine et dans l'habitude d'agir, et est même dangereuse, car l'âme est loin de Dieu sans s'en douter; mais l'énergie spirituelle se soutient quand nous demeurons dans son amour. Si nous demeurons en Jésus, et que sa Parole demeure en nous, nous

pouvons compter sur une réponse aux requêtes que nous lui adressons au cours de notre oeuvre.

Ici, je ne vois pas un grand mouvement dans les âmes; le peu qu'elles ont ne les détourne pas des voies humaines dans le sentier chrétien, et les pousse à l'activité avec des doctrines antiscrituraires. Parmi les frères, il n'y a pas d'activité dans l'évangile. Ils marchent très bien, mais il n'y a pas de dons, et le frère qui agissait est très malade. En général, il y a passablement de besoins dans ce vaste pays, et même les conversions ne manquent pas. L'état des églises est scandaleux, les âmes pieuses gémissent, mais où trouver des instruments pour les conduire dans le bon chemin? Dieu en a suscité quelques-uns; plusieurs ministres même ont quitté leurs systèmes, mais c'est une goutte d'eau dans une vaste mer. En outre, il y a un grand effort pour retenir les âmes dans les divers systèmes en se servant des lumières que possèdent les frères, et en prêchant leurs doctrines. Ils ne s'en cachent même pas. Un des plus actifs parmi eux, qui a visité l'Ecosse, a dit là aux ministres, qu'ils ne pourraient tenir tête aux frères s'ils ne lisaient pas leurs livres, mais en même temps il fait tout son possible pour empêcher les âmes de quitter les divers systèmes dits «églises»: c'est là une nouvelle ruse de l'Ennemi. Grâce à Dieu, cela ne me décourage pas. J'ai vu que Dieu est au-dessus de toutes ces choses, seulement c'est une difficulté de plus. S'il y avait l'activité de la grâce chez les frères, il y aurait encore pour eux une victoire à remporter. On cherche aussi à retenir les âmes, en présentant une fausse perfection comme le but à atteindre, une perfection qui n'en est pas une, et où Christ, le précieux Sauveur, est terriblement voilé.

J'ai eu une très bonne réunion hier soir, et des étrangers sont venus écouter. Je ne doute pas que, si un don s'exerçait ici d'une manière suivie, il y aurait du bien, mais la moisson est grande et les ouvriers sont en petit nombre; nous savons où il faut s'adresser pour en avoir. Que Dieu nous donne de le faire avec foi.

Cher frère, étudiez la Bible avec prière, et cherchez-y le Seigneur et non la connaissance; celle-ci viendra en même temps; mais le coeur est bien dirigé, quand il cherche le Seigneur; l'oeil est net, et ainsi tout le corps est plein de lumière. Saluez affectueusement tous les frères. Mon ardent désir est qu'ils soient très près du Seigneur, et le Seigneur très près d'eux; qu'ils ne se conforment pas au monde, mais soient transformés par le renouvellement de leur entendement. Christ est tout; plus on chemine ici-bas dans ses voies, plus on le sent.

Votre affectionné frère en lui.

Lettre de J.N.D. n° 73 - ME 1893 page 255

à Mr G.

Commencée à Chicago, le 30 juin,
terminée à Brandford, juillet 1876

Bien cher frère,

J'ai été heureux de recevoir votre lettre et des nouvelles de l'oeuvre dans vos contrées.

La Nouvelle Zélande m'a tenu un peu éloigné de toute l'oeuvre en Europe, de corps, mais pas de coeur. Maintenant je suis sur mon retour, espérant arriver avant l'hiver. Quand votre lettre m'est parvenue, je venais de faire 31 jours de mer, plus 5 jours et 6 nuits de chemin de fer. Sauf la chaleur des deux derniers jours un peu éprouvante, je suis très bien, par la bonté de Dieu, et j'ai trouvé, grâce à Dieu, les frères d'ici, heureux et en paix. Ils manquent un peu, me semble-t-il, d'activité envers ceux de dehors, mais ils sont spirituels, pieux, unis, ayant soin les uns des autres.

A San Francisco aussi, cela ne va pas mal; l'assemblée avait été fondée un peu à la légère et avait dû être criblée, mais Dieu y a mis sa bonne main pour la rétablir.

A Détroit, il y a du progrès. Je ne m'y suis pas beaucoup arrêté, ensuite je suis venu à Brandford, dans le Canada, pour prendre part à une conférence. Nous étions très nombreux; il y avait beaucoup de nouveaux frères des Etats-Unis où l'oeuvre s'étend tous les jours. La présence de Dieu s'est fait sentir, et ces frères s'en sont retournés pleins de reconnaissance, n'ayant pas cru qu'il se trouvât parmi les chrétiens une bénédiction pareille. Tous ont senti la bonté de Dieu. Nous avons eu aussi des Indiens. Leur assemblée est dans le voisinage, à une quinzaine de kilomètres d'ici. Cette réunion aussi a été criblée, mais on y est encouragé, les âmes reviennent, et il y a des besoins chez ceux qui n'étaient jamais venus. C'est donc en général un temps de louanges; non qu'il n'y ait pas de combats, car sans doute il y en aura jusqu'à la fin. Mais comment ne se réjouirait-on pas, quand on voit Dieu faire son oeuvre?

A Boston et à New York, il y a progrès sensible, et l'oeuvre s'étend bien au delà de leurs limites.

De nouvelles réunions se forment, soit dans le Canada, soit dans les Etats-Unis, mais le manque d'ouvriers pour soigner ceux qui sont jeunes dans la foi est un sujet de sollicitude continuelle. Toutefois Dieu nous en a suscité quelques-uns récemment. L'un, solide, me semble-t-il, chassé de l'école normale de son pays, parce qu'il avait enseigné les vérités que nous chérissons dans une salle de la ville; le second, maître d'école aussi. Ils ne marchaient pas encore avec les frères. Nous craignons d'autre part qu'un frère, béni au commencement parmi les noirs de la Jamaïque, mais, à ce qu'il m'a semblé, longtemps sans boussole, ne tombe dans la doctrine du salut universel; toutefois, nous espérons encore.

Il y a là-bas des Français, très braves frères; ils sont avertis de ces choses, ainsi que des frères américains qui ne veulent pas de ces doctrines mais tout cela montre que nous ne sommes pas encore dans le repos. Cela nous fait sentir notre entière dépendance de Dieu. J'espère que le frère dont j'ai parlé sera ramené. On voit toujours, dans ces cas, des raisonnements remplacer la soumission à la parole de Dieu et la simplicité de la foi qui reçoit la vérité, au lieu d'imposer à Dieu une certaine ligne de conduite.

Mais les hérésies fourmillent dans les Etats-Unis; chacun croit ce qu'il veut. Néanmoins la Parole prend sur les chrétiens sérieux un empire qu'elle n'a jamais eu. Je crois aussi qu'en général les frères attendent le Seigneur plus réellement. Je ne parle pas de doctrine, mais

d'une attente réelle. D'un autre côté, à mesure que leur nombre augmente, ils sont plus en danger de mondanité.

Voici deux ans que je suis loin d'Europe et je n'ai pas beaucoup de détails sur ce qui s'y passe.

Les frères qui sont à l'oeuvre en Palestine sont encouragés, bien que l'oeuvre soit petite et difficile, mais la vérité fait du progrès, et de petites assemblées se forment. Les dernières nouvelles que j'ai reçues de la France m'ont bien consolé; je craignais qu'il n'y eût division aux Ollières, mais il paraît que, bien que quelques-uns eussent subi l'influence de G., il n'en est rien actuellement. Dieu en soit béni; il est plus facile de faire des divisions que de les guérir. Le commencement de la contention est comme quand on laisse couler les eaux; c'est-à-dire que cela grandit. Mais Dieu est au-dessus de tout le mal et de toute la puissance de l'ennemi.

Je ne sais jusqu'à quel point les frères autour de vous comprennent l'unité du corps, et ce qui est appelé l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix; la manifestation de l'unité du corps par la puissance du Saint Esprit agissant pour unir d'une manière pratique les frères dans ce monde.

Que Dieu nous donne, cher frère, de nous dévouer entièrement au Seigneur, — c'est notre privilège, comme affranchis par lui, — et de ne chercher que sa volonté, c'est tout ce qui restera de notre vie quand la fin arrivera. Quand on est beaucoup avec lui, et qu'on le consulte constamment dans l'humilité comme serviteur, on a la conscience d'être dirigé de lui, et cela, tout en faisant de nous des serviteurs de tous pour l'amour de lui, nous donne beaucoup de courage.

Quant à votre question, cher frère, je ne sache pas qu'il soit dit formellement «le Fils de Dieu est mort». On ne peut pas dire Dieu est mort, parce qu'alors on introduit la pensée de la divinité à part. Mais Fils de Dieu est, pour ainsi dire, un nom de sa personne. Le centenier a dit: «Certainement celui-ci était le Fils de Dieu», et il est dit en Galates 2: «Le Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi». Même comme homme, il est dit de lui: «Cette sainte chose qui naîtra de toi sera appelée Fils de Dieu». Généralement en Jean, quand il est dit Fils de Dieu, il s'agit du côté divin de sa personne. Je ne crois pas qu'il soit dit que le Fils de Dieu mourut; mais si l'on se servait de ce terme comme d'un nom de sa personne, cela ne me troublerait pas. D'ordinaire il est dit: Le Fils de l'homme doit souffrir, etc.; il est clair que c'est comme homme qu'il est mort.

Je comprends que l'absence du cher frère M. fasse un grand vide, mais nous en sommes là; encore des peines et des douleurs devant nous, mais Celui qui nous a aimés et s'est donné pour nous, a vaincu, et nous l'attendons. De plus, si nous sommes absents du corps, nous sommes présents avec le Seigneur. On reconnaît la tristesse, mais pas un passereau ne tombe à terre sans notre Père, puis nous attendons que le Seigneur prenne tout entre ses mains. Je ne désire pas m'en aller jusqu'à ce que j'aie achevé ce qu'il me donne à faire, mais c'est une pensée douce que cela tend vers la fin, et par-dessus tout que je verrai Celui qui nous a aimés, face à face.

Saluez affectueusement tous les frères. Que nous soyons à lui en l'attendant du ciel.

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 74 - ME 1893 page 268

à Mr G.

Belfast, 1^{er} janvier 1878

Bien cher frère,

Ma réponse à votre bonne lettre a été retardée plus que je ne pensais par un travail non interrompu en corrigeant les épreuves de publications (qui ne me plaisaient guère non plus) et qu'un frère m'a envoyées, — c'étaient des choses que j'avais écrites, mais que je n'avais aucune intention de publier, et qui étaient tombées entre ses mains. Tout cela s'ajoutant à mon travail ordinaire, je n'avais plus un moment à moi.

Commençons par vos passages Ephésiens 4: 16 et Colossiens 2: 19. La même question m'a été faite d'Ecosse. Les Ephésiens n'offrent aucune difficulté, parce que l'apôtre a parlé (versets 11-15) des dons permanents; les deux premiers sont le fondement (conf. 2: 20), les autres toujours encore en exercice sont l'effet des soins continuels de Christ qu'il dispense à son corps. Puis le verset 16 montre ce qui sert à nourrir et à lier ensemble les divers membres du corps. Je pense que l'apôtre a en vue l'activité des frères, mais je ne nie pas que le sens général du verset 16, ne puisse aussi se rapporter aux soeurs, parce qu'il dit «chaque jointure», «tout le corps s'édifie». Toutefois dans ces temps-là, il y avait des soeurs qui prophétisaient, seulement elles devaient se taire dans l'assemblée; les jointures et les liens sont deux choses; ils nourrissent et lient ensemble toutes les parties du corps. La seule difficulté est que le mot traduit jointure, est aussi employé en grec pour les nerfs et la sensibilité qui en découle; mais cela ne modifie guère le sens, et le terme est employé plutôt ici pour jointure. En tout cas, fournissement et lien sont les mots qui, quoiqu'il en soit, déterminent le sens. Mais en général, nous trouvons les dons positifs aux versets 11-15, et tout ce qui peut servir à l'édification du corps, au verset 16. Les versets 11, 12, indiquent les dons; seulement la première phrase du verset 12: «en vue de la perfection des saints», est le but positif et direct; il est individuel. Les deux dernières phrases sont plus générales, s'appliquant à l'ensemble comme moyen et résultat. Colossiens 2: 19, est plus général. Mais remarquez, dans les Ephésiens, cher frère, le magnifique fondement du service chrétien en Christ: 1° chapitre 4: 8, il a emmené captive toute la puissance de l'ennemi, et quant à ceux qui étaient captifs de celui-ci, il en fait des vases de sa force dans la guerre qui continue toujours pour gagner du terrain sur l'ennemi; 2° lui, le Messie ici-bas, descend dans les parties les plus basses de la terre, puis il monte au-dessus de tous les cieux, et depuis la mort jusqu'au trône de Dieu il remplit tout de la puissance de la rédemption. De là-haut, il donne les dons pour le salut et pour l'édification.

Quant à 1 Corinthiens 12, il faut se souvenir que lorsqu'il y avait des dons qui manifestaient l'action miraculeuse du Saint Esprit, quoique bien moins fréquents, les soeurs les possédaient aussi, mais les dons dans le sens général (voyez Romains 12) passent

insensiblement des dons exercés publiquement, à des services d'amour. Là les soeurs sont plus en avant que les frères. Dans 1 Corinthiens 12, l'apôtre a en vue, d'une manière générale, les dons qui se manifestent dans l'assemblée, mais toute soeur est membre du corps, comme un homme. Le ministère lui est interdit dans l'assemblée, ainsi que l'enseignement, et l'autorité sur l'homme; mais les femmes peuvent aider, comme en Romains 16: 12, puis si le don est exercé en particulier et selon la modestie qui est l'ornement d'une femme, elle peut montrer de la sagesse, mais ce n'est pas un jugement public et indépendant. Je trouve les femmes très honorées dans la Parole; on y voit plus de dévouement au Seigneur que chez les hommes, mais elles ne sont jamais envoyées pour agir en public. En 1 Corinthiens 6: 15, il s'agit de la moralité individuelle. Nos corps comme nos âmes sont pour le Seigneur et appartiennent au Christ; l'homme tout entier est membre de Christ, et il prostitue ce corps saint en le livrant à des convoitises pécheresses et en souillant ce qui appartient au Christ.

La soeur donc est membre du corps de Christ comme le frère; mais dans le service elle a sa part et lui la sienne: l'activité publique et les dons qui s'y rapportent, sont la part de l'homme, mais dans tout ce qui est service d'amour ou de sagesse, la femme peut glorifier le Seigneur par son dévouement, sa propre maison, si elle en a une, étant tout premièrement la sphère de son service chrétien. Remarquez que, dans la première épître aux Corinthiens, les dons sont des dons du Saint Esprit et sont gouvernés dans leur emploi par la Parole de Dieu. En Ephésiens 4, ils sont donnés par Christ qui prend soin de son Eglise, et il n'est question que de ceux qui se rapportent au fondement, à ce perfectionnement des saints, et à l'édification du corps.

Vous avez très bien fait de me donner des nouvelles des frères et de l'oeuvre; cela m'intéresse toujours très réellement. Il paraît que Dieu, dans sa grâce, soutient l'oeuvre; je l'en bénis du fond de mon coeur. Dieu sait s'il me permettra de voir les frères encore une fois.

J'ai reçu de bonnes nouvelles de l'Isère ces jours-ci.

L'oeuvre en Angleterre continue, des réunions se forment partout, et en général les frères vont bien, mais je crains le monde, à mesure que leur nombre s'accroît. On reconnaît qu'il y a de la force et de la vérité dans leur position. L'oeuvre s'étend au dehors. On rompt le pain à Nazareth. Dans les îles Baléares, il y a une cinquantaine de pauvres catholiques qui rompent le pain, et cette oeuvre se rattache maintenant aux frères.

En Hollande aussi l'oeuvre va bien. Mais les temps se hâtent.

En Angleterre et en Ecosse, l'incrédulité porte le front haut, et envahit le pays. Les ministres évangéliques se montrent excessivement lâches et abandonnent l'inspiration de la Parole au gré des méchants. Les dissidents sont incrédules, et là où ils ne le sont pas, ils sont indifférents quant à l'incrédulité des autres. Le nationalisme est partagé entre l'incrédulité et le puseyisme. Mais Dieu a les siens et il agira, et il agit même beaucoup au milieu de tout ce mal.

Saluez affectueusement les frères. Ce serait une joie pour moi de les revoir. Que Dieu vous garde et vous soutienne, cher frère.

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 75 - ME 1893 page 281

à Mr G.

Londres, 1^{er} mars 1880

Bien cher frère,

Je pensais vous écrire quand votre lettre est arrivée. Il m'est toujours précieux de recevoir de vos nouvelles et de celles des frères.

Je me rappelle très bien de la soeur F.; elle est heureuse; c'est là aussi que nous allons. Je me rappelle moins C., mais lui aussi est dans le repos. Tout en sentant la perte pour nous-mêmes, il est doux de suivre une âme jusqu'à la porte du ciel, et de la voir, pour ainsi dire, y entrer.

Dieu nous a frappés dernièrement dans les ouvriers; voici B. qu'il a repris subitement, et qui était la cheville ouvrière en Italie, puis H., un Suédois, très bon frère, et que j'aimais beaucoup, sage et dévoué, travaillant dans son pays avec beaucoup de bénédiction; aujourd'hui il n'y a personne parmi les ouvriers qui sache même la langue; sa jeune femme tout à fait dévouée, anglaise, mais qui parle le suédois, y reste.

Quand nous avons appris la mort de B., quoiqu'il fût un frère propre pour l'Italie, calme, doux, patient, ferme et désintéressé, généreux même autant qu'il le pouvait, j'eus, je ne sais pourquoi le sentiment: «Dieu va bénir l'Italie».

Quant à H., j'étais sûr que Dieu faisait toutes choses parfaitement bien, et que son amour ne fait jamais défaut; toutefois c'était une chose bien sérieuse, mais ma confiance en Dieu demeure, grâces lui en soient rendues, il ne peut manquer ni en sagesse, ni en amour, et pas un passereau ne tombe en terre sans lui.

Moi-même j'ai été retenu à la maison depuis mon arrivée, par une bronchite, puis par la goutte; mais c'était un repos que je désirais beaucoup, et j'ai travaillé à la maison, heureux avec Dieu tout en sentant ma faiblesse spirituelle. J'ai joui ces temps-ci profondément de la pensée que le Père nous a donnés à son Fils, à celui qui fait l'objet de ses infinies et éternelles délices, pour que nous en soyons l'objet avec lui. Puis le Fils a tout fait pour nous rendre propres pour cela, lui-même étant notre vie pour en jouir. Il s'en est allé à son Père et notre Père, à son Dieu et notre Dieu. Quelle position, et combien alors tout est grâce; mais nous, nous ne sommes rien sauf en lui. C'est la doctrine de Jean. Nous l'avons bien dans les écrits de Paul, comme par exemple à la fin d'Ephésiens 3, mais Paul présente davantage toutes choses au point de vue des conseils et des dispensations. Christ se présente l'Eglise à lui-même; c'est une grâce de plus, mais qui a un autre caractère; c'est une relation spéciale et intime, non pas la plénitude de Dieu, ni la révélation du Fils avec le Père; il y a quelque chose de cela au commencement d'Ephésiens 1, mais ce sont les pensées divines, les conseils, plutôt que la nature de Dieu. Nous vivons par la foi, cher frère, travaillons, à condition que nous le faisons

réellement, avec le secret de Dieu dans nos coeurs. — La foi est en lui, et lui est au-dessus de toutes les difficultés. Dans ce sens, rien ne peut être un empêchement pour nous, quand nous avons trouvé le chemin de sa volonté. Mais il s'agit non seulement de nous tenir près de lui pour l'état de nos propres âmes, mais de puiser ce qu'il faut dans les ressources de sa grâce: s'agit-il de le servir ici-bas, tout est là. C'est tout ce que nous avons de positif sur la terre; car il agit en grâce à notre égard; tout le reste est dans le ciel. Que nos coeurs y soient, — là où Christ nous a devancés.

Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'en ai reçu une du cher M. Saluez-le; je lui écrirai aussitôt que j'aurai un moment pour le faire.

Saluez tous les frères. Que Dieu vous bénisse tous.

Votre affectionné frère en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 76 - ME 1893 page 283

à Mr G.

Londres, 26 janvier 1882

Bien cher frère,

Il est temps que je réponde à votre lettre. J'ai été occupé presque au delà de mes forces, qui, dans ma quatre-vingt-deuxième année, ne sont pas ce qu'elles étaient. Je travaille toutefois comme toujours, seulement pas autant d'heures dans la journée. Quoique je ne me sois pas directement mêlé aux questions qui ont exercé les frères d'ici, ayant la conviction que Dieu agissait, j'ai eu, malgré moi, une correspondance volumineuse, puis des visites. Maintenant, on est beaucoup plus tranquille; on ne peut dire que tout soit fini, mais ce n'est pas loin de l'être. Dieu a agi; c'était son oeuvre. Tout ce remue-ménage a été en grande bénédiction aux frères: il y a chez eux plus de sérieux, moins de mondanité, plus de conscience de leur position, la conscience en général plus en exercice, et le mal qui pesait sur leur témoignage est à peu près écarté. Les frères n'avaient pas assez d'énergie spirituelle pour mettre le mal dehors, et Dieu, dans sa bonté, les a criblés pour atteindre ce but. Il se peut que nous ayons des difficultés locales, mais le ciel s'éclaircit. Il y a eu l'effort d'un parti organisé pour produire une réaction, mais en général le caractère des agents et des choses a trop mis en évidence de quoi il s'agissait, pour que cela ait pu produire grand effet. Nous étions, semblait-il, tranquilles avant ce dernier effort, et en général les trois royaumes le sont maintenant. Je ne connais guère d'endroit où l'affaire ne soit pas réglée.

On a cherché à entraîner la Suisse et l'Allemagne, mais je crois que Dieu les a gardées. Son nom en soit loué! Le fait est, cher frère, que les frères s'étaient plus ou moins mondanisés; ce n'était pas là précisément le mal, mais cela les a rendus incapables de s'y opposer avec succès, quand il est entré. Mais, dans sa souveraine bonté, Dieu a agi pour eux et a fait ce qu'ils ne pouvaient faire.

En considérant ce qui s'est passé (voici la troisième fois que je recommence ma lettre), la manière dont Dieu a agi est merveilleuse. Dans sa souveraine bonté, il a voulu conserver ce témoignage, mais il a mis de côté une masse de personnes qui ne pouvaient pas de droit pied porter un témoignage contre le monde, et cela par leurs propres actes. Quelques-uns ont été entraînés par l'affection personnelle. Mais la bénédiction a été très grande; le témoignage avait besoin d'être purifié, et Dieu, qui seul pouvait le faire, l'a fait. Je parle, cher frère, comme passant en revue tout ce qui a lieu, car si vous étiez en visite à Londres seulement pour un peu de temps, vous seriez tranquille comme à T...

Nous avons eu d'Amérique la visite de plusieurs frères à l'oeuvre, visite dont, à ce qu'il paraît, ils ont beaucoup joui, comme les frères d'ici, de leur présence.

Après la conférence dans laquelle la présence du Seigneur s'est beaucoup fait sentir, ils ont parcouru les provinces, et la bénédiction du Seigneur a été avec eux. L. avait grande envie de visiter la France, mais il n'a pu. Il s'en est peu fallu qu'il fût perdu sur l'océan, leur machine s'est rompue dans un grand orage, mais Dieu les a gardés, et ils ont pu retourner sans autre mal à leur point de départ.

Le temps presse, cher frère, et si nous voulons le Seigneur, il s'agit de vous tenir près de lui. Là sont nourries les affections qui sont en exercice dans son service, là même les objets dont il veut nous occuper en particulier se présentent à notre esprit. Là, en rapport avec sa personne, l'intelligence de la Parole se développe en nous.

On m'avait engagé à écrire une espèce de préface ou d'introduction, à notre traduction française de la Bible. Je l'ai fait, mais je doute fort que cela aille; pour une introduction, c'est trop long; c'est une espèce de résumé de tout l'Ancien Testament, et comment, par la grâce, cela fait face au Nouveau, l'homme ayant manqué à sa responsabilité. Je pense qu'on la publiera d'une manière ou d'une autre; je la fais copier à présent pour l'envoyer à Pau. Pour moi-même, j'en ai joui en l'écrivant.

J'ai été de nouveau malade depuis le second commencement de cette lettre; enrhumé, ce qui, dans l'état actuel de mes poumons, a été sérieux, et affaiblit extraordinairement. De nouveau depuis bien des semaines, je ne puis plus m'allonger dans mon lit, mais j'ai appris à dormir sur mon séant; je n'ai pas non plus la même force pour travailler longtemps de suite, mais le Seigneur est avec moi, et sa force s'accomplit dans la faiblesse.

J'ai été tout étonné de lire ce que vous me dites de C.; dites-lui le plaisir que cela me fait, et que j'en bénis Dieu. Est-ce que tout est réglé à R.?

Saluez affectueusement tous les frères, et qu'on me dise comment va B. Je crains l'hiver pour lui; ici il fait un temps extraordinairement doux.

Il paraît que cette publication spéciale de la Bible a très bien réussi. Les frères en Angleterre s'y sont intéressés.

Saluez L., et vos chers parents aussi. Le cher M. chemine un peu avec moi vers la fin.

Votre affectionné frère en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 77 - ME 1893 page 301

à Mlle M.B.

18...

Aussi longtemps que nous ne sommes pas fondés sur la justice de Dieu, la foi n'est pas solidement établie quant à la conscience; alors, qu'un mal quelconque s'établisse dans l'âme, et qu'ainsi la jouissance directe de la bonté de Dieu vienne à manquer, la confiance est détruite. En temps ordinaire, on ne s'aperçoit pas du fond d'incrédulité qui nous reste, on va son train, s'occupant d'une manière vague des vérités auxquelles on croit sincèrement, jouissant des bonnes choses qu'on entend, mais ne connaissant pas l'état véritable de son âme dans ses rapports avec Dieu. Mais survienne une chose qui place l'âme en la présence de Dieu: une prédication, une maladie ou tout autre moyen que Dieu emploie, on découvre que l'âme n'est pas en règle avec Dieu pour elle-même. Ce n'est pas qu'il y ait manque de sincérité, ni qu'on ne croie pas aux vérités que le précieux évangile de Christ nous enseigne, mais le lien avec Dieu, que ces vérités forment par la grâce, n'est pas net et clair dans l'âme. Les affections divines ne courent pas librement; il y a malaise, doute, détresse. Le mal présent, le mauvais état d'âme, ou du moins le mauvais état dans lequel elle a été, est bien une cause de ce malaise; on a raison, en tout cas, de se reprocher amèrement tout ce qui ne répond pas à la croix de notre précieux Sauveur; mais *la forme* que prend ce malaise tient à ce qu'on n'est pas bien fondé dans la grâce, dans cette grâce qui règne par la justice.

Je crois que vous avez fait des progrès, et que notre bon Dieu veut rendre son oeuvre plus profonde dans votre coeur; mais je ne sache pas que votre âme soit réduite à un tel sens de ce que c'est que le péché, à un tel sens de votre état de péché, que vous ayez renoncé à vous-même en fait de justice (en théorie, vous l'avez fait très sincèrement, je n'en doute pas), que vous ayez été dépouillée de vous-même, de manière à vous reposer dans une sainte humilité sur une justice autre que la vôtre, la justice *de Dieu*, mais qui est votre par la foi. Ce dépouillement de soi-même est une oeuvre profonde, opérée par Dieu, et par la révélation de ce qu'il est. La conviction particulière du péché et la découverte de notre insuccès en luttant contre lui, ne sont que le moyen d'y arriver. Je trouve d'abord que le résultat de mes efforts pour atteindre la sainteté (efforts qui ne peuvent manquer dans une âme vivifiée par Dieu), n'est que la découverte que je ne l'atteins pas. Puis, arrivé dans mes haillons en la présence de Dieu qui ne veut autre chose en nous, dans sa maison, qu'une parfaite conformité à Christ, je suis forcé de me soumettre à voir Dieu se jeter à mon cou lorsque je suis encore dans mes haillons, à le voir me revêtir (parce que cela plaît à sa grâce) de la meilleure robe, de Christ lui-même. Cette robe n'était à moi ni avant mon péché, ni après; ce n'est ni la robe d'Adam innocent, ni celle d'Adam pécheur, mais une robe qui a été et qui est dans les trésors de Dieu pour ceux qui sont appelés par la grâce. *Après cela*, je suis appelé à marcher comme fils de la maison, c'est-à-dire comme Christ a marché. Si dans cette condition l'on manque, on se le reproche mille fois plus que lorsqu'on était encore dehors, n'ayant que l'espérance d'entrer dans la maison; mais mon manquement ne soulève pas la question de savoir si je suis de la

maison: c'est parce que j'en suis, que le péché a un caractère si horrible à mes yeux, si horrible, quand je pense à ce que Christ a souffert à cause du péché, et que je m'humilie de mon inconséquence à moi, enfant de Dieu, ainsi vêtu. Vous avez été convertie et je vois que la grâce a aidé au développement de votre caractère, mais vous n'avez pas été dépouillée de vous-même et vous êtes restée dans une ignorance plus ou moins grande de votre propre coeur. — Dieu vous parle maintenant par les circonstances qu'il vous fait traverser: soyez sûre que c'est en amour, et parce qu'il vous aime. Souvenez-vous que Christ est votre justice *de la part de Dieu*, mais la justice d'une âme convaincue de deux choses, d'abord qu'elle n'a point de justice, et ensuite, qu'elle a besoin de justice, besoin d'être en paix avec Dieu. Ce besoin est produit par la conscience de votre péché, sans la velléité d'un désir que Dieu abandonne quelque chose de sa sainteté. C'est pourquoi j'ai dit que c'est une oeuvre profonde; elle rend l'âme simple, mais elle ne la trouve pas telle. Je ne m'attends pas à ce que vous vous en rendiez compte intellectuellement, mais à ce que la chose se produise en vous et que, dépouillée de vous-même par la découverte du péché, vous soyez appuyée sur la justice de Dieu, qu'il a fait nôtre en nous donnant Christ, notre précieux Sauveur. Paix vous soit donc au nom de ce sang précieux qui purifie de tout péché, qui fait ma confiance à moi, pauvre pécheur, comme il m'inspire toute confiance pour vous. — Veillez, et regardez à Dieu, en lui ouvrant tout votre coeur dans une entière confiance. C'est ce qui met la vérité dans l'âme; il est digne de cette confiance par sa bonté parfaite envers nous.

Ne vous étonnez pas, si quelquefois vous ne vous trouvez pas disposée à lire la Parole. Il y a deux espèces de ce manque de disposition on n'est pas disposé du tout, ce qui est fâcheux ou bien, on ne trouve, en se mettant à lire, ni entrain, ni impressions produites. Le premier cas est le signe d'un mauvais état d'âme; le second a deux sources: un état de sommeil spirituel, ou bien, que Dieu n'agit pas sur l'état actuel de l'âme, par le moyen de passages que nous lisons. Mais j'ai toujours trouvé qu'en demandant à Dieu de me donner quelque chose pour mon âme, j'ai reçu de lui quelque chose. Quoiqu'il en soit, il faut persévérer à demander à Dieu de disposer nos coeurs, et d'agir par son Esprit... Pensez beaucoup à Jésus, ensuite vous le trouverez dans la Parole. Vous trouvez votre coeur sec, en la lisant, — hélas! je puis dire de même, plus souvent que je ne voudrais, quoique la Parole fasse mes délices.

Enfin, veillez diligemment contre tout ce qui peine le coeur de Christ, contre tout ce qui contriste l'Esprit qui *demeure en nous*. Si cela ne détruit pas l'efficace du sang de l'Agneau, cela détruit l'action de l'Esprit en nous, et nous prive de la communion; cela nous éloigne de Dieu quant à notre conscience et à notre coeur, et met des armes entre les mains de l'ennemi pour affaiblir notre confiance en Dieu et dans son amour. On a de la peine à se sentir sien, quand on se sent tout différent de ce que les siens doivent être; je ne justifie pas les doutes, mais je dis que c'est le moyen d'en avoir.

Lettre de J.N.D. n° 78 - ME 1893 page 331

à Mlle M.B.

27 octobre 1860

J'attire particulièrement votre attention sur ce que nous lisons en Colossiens 2: 10, 11: «Vous êtes accomplis en lui, qui est le chef de toute principauté et autorité, en qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision faite sans main, dans le dépouillement du corps de la chair, par la circoncision du Christ;» et puis sur les conséquences pratiques qui en découlent, et qui nous sont données dans le verset 20 du même chapitre et verset 1 du chapitre 3 — les versets 1-17 du chapitre 3, viennent ensuite, — le tableau le plus complet, je crois, que nous fournisse la Parole, de la vie chrétienne, depuis la mortification du péché, jusqu'à ses principes les plus élevés et à ses traits les plus bénis. Mais ces exhortations sont fondées sur la position qui a été *faite* au chrétien, dans le verset 10 du chapitre 2; et c'est la conscience de cette position, par la foi, qui donne la force pour profiter des exhortations. Les expériences qui précèdent servent à nous faire apprendre la leçon si difficile que nous sommes privés *de toute force*; Christ est mort pour des impies; et lorsqu'on est affranchi, le combat continue, mais dans la liberté divine d'une nouvelle nature à sa place devant Dieu, en vertu de l'oeuvre de Christ. Cherchez Christ, Christ lui-même. Occupez-vous de la beauté et de la perfection de sa personne et de ses voies. Cherchez de l'instruction pour votre conscience dans les épîtres, et la nourriture de votre coeur dans les évangiles. Si vous êtes encore dans les combats d'une âme non affranchie, vous trouverez du soulagement dans les Psaumes, mais il ne faut pas en rester là.

Lettre de J.N.D. n° 79 - ME 1893 page 359

à Mme B.

Le 20 mars 186.

Chère soeur,

Oui, sans doute, la perte de votre chère M. sera un coup douloureux, une grande brèche dans votre famille, mais, je ne sais, depuis de longues années, je me suis habitué à la mort en Christ, et pour le chrétien elle me sourit. En elle-même, la mort est une chose terrible, j'en conviens pleinement, mais elle est maintenant un gain. Dieu nous veut dans la parfaite lumière. Pour Christ, à cause de nous, le chemin de la vie était à travers la mort; il ne l'est pas nécessairement pour nous, car la mort est complètement vaincue, mais Christ qui a vaincu est là avec nous, s'il nous faut prendre cette route-là pour sortir du mal et de la souillure, pour entrer dans la lumière et la parfaite joie de sa présence. S'il y a quelque chose que notre âme n'ait pas vidé avec Dieu, il peut y avoir un moment pénible, car il faut que l'âme réponde à la joie qui nous est préparée, mais en elle-même la mort n'est que le dépouillement de ce qui est mortel et le passage de l'âme dans la lumière, dans la présence de Jésus. On quitte ce qui est souillé et en désordre; quelle joie que celle-là! plus tard le corps se retrouvera dans sa vigueur, et sa gloire incorruptible et immortelle; il nous faut attendre encore un peu pour cela.

Saluez avec beaucoup d'affection tous vos enfants. Je sens bien la perte pour eux; votre M. aurait fait la joie de quelque famille que ce fût, dans laquelle elle se serait trouvée. Elle va faire la joie de celle de Christ, car nous avons le droit de le dire; c'est une consolation pour

ceux qui sont encore en route ici-bas. Dieu nous prépare pour le ciel, en tranchant peu à peu les liens qui nous attachent encore à la terre, comme enfants d'Adam. Christ remplace tout, et ainsi tout va bien, tout va mieux.

Que Dieu daigne bénir pour toute votre famille cette peine de coeur si réelle, mais où Dieu toujours plein de bonté a mêlé tant de ménagements et de grâces à l'amertume de la coupe.

Je vous envoie une petite lettre pour M., j'ai craint de la faire trop longue, mais je suis sûr que, par la bonté de Dieu, elle jouira de ce petit moment en la lisant à son loisir et comme sa force le lui permettra. Elle pensera à Christ et, sera rafraîchie.

Que Dieu vous bénisse et vous fasse sentir sa bonté dans cette perte même.

Lettre de J.N.D. n° 80 - ME 1893 page 371

Mlle M.B.

20 mars 186.

Chère M.,

J'aurais beaucoup aimé vous voir encore une fois ici-bas avant votre départ, mais Celui qui dirige tout avec un amour parfait en a ordonné autrement.

Vous allez dans le ciel avant moi. La mort n'est pas un accident qui arrive sans la volonté de Dieu, elle n'a plus d'empire sur nous: Celui qui est ressuscité en tient les clefs. — Quel bonheur immense que de savoir qu'il a remporté une victoire complète et finale sur la mort et sur tout ce qui était contre nous, et que la délivrance est entière! Nos corps exceptés, nous sommes délivrés hors de la scène où le mal avait son empire, et transportés dans une région où la clarté de la face de Dieu luit toujours en amour, où il n'y a que lumière et amour, où Dieu remplit la scène selon la faveur qu'il porte à Christ, comme à Celui qui l'a glorifié en accomplissant la rédemption, et selon les perfections qui ont été mises en évidence par le moyen de cette oeuvre. Dieu a dû être manifesté dans ces perfections en réponse à l'oeuvre de Christ; il a dû répondre, à cette oeuvre en amour, en gloire, dans l'expression des délices qu'il y a trouvées; en vertu de cette oeuvre, le nom de son Dieu et Père en amour s'est dévoilé dans toute sa splendeur: «Tu m'as répondu d'entre les cornes des licornes». Il a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Or Christ déclare ce nom à ses frères, et le loue au milieu de l'assemblée (Psaumes 22: 22). C'est là que je voulais vous amener par ces remarques qui pourraient paraître un peu abstraites. Toute cette faveur luit sur vous; ce que Dieu a été pour Christ homme, parce qu'il l'a glorifié à l'égard du péché qui le déshonorait; ce qu'il a été en introduisant Christ dans sa présence en gloire, Dieu l'est pour vous. Christ a acquis cette gloire, est entré dans la jouissance de la clarté de la face de son Père, à cause de ce qu'il a fait pour vous. Ainsi vous y êtes. Tout ce que le Père est pour Christ, il l'est pour vous, fruit du travail de son âme. Pensez-y, chère soeur; puis Christ nous est devenu infiniment cher à cause de ce qu'il a fait pour nous. Il s'est livré lui-même, parce qu'il avait pour nous un amour sans

bornes; il n'y a rien en Christ qui ne soit à vous; il ne peut donner plus que lui-même, et quel don! Je vous ai écrit dans le temps que c'est en pensant à lui, à lui-même, qu'on a de la joie. Vous n'êtes pas une chrétienne joyeuse, je le comprends, je le sais; il y a discipline en cela. Christ n'a pas eu la place qu'il aurait dû avoir dans votre âme.

Vous le voyez, je ne vous cache rien; mais tout n'est pas là, vous n'avez pas assez de confiance dans sa grâce. Reconnaissez tout ce qui pourrait être un nuage entre votre âme et son amour. — Vous le faites, je le sais, mais la grâce, l'amour profond, parfait, de Jésus, l'amour qui est au-dessus de toutes nos fautes, qui s'est donné pour tous nos péchés, l'amour qui a trouvé dans nos faiblesses l'occasion de montrer sa perfection, vous n'y pensez pas assez. Cet amour divin, mais aussi personnel du Sauveur, remplira votre coeur; Jésus le remplira, et vous serez non seulement en paix, mais joyeuse. J'attache plus d'importance à la paix qu'à la joie; je désirerais vous voir habituellement dans une joie plus profonde qu'éclatante, mais si Jésus est au fond de votre coeur, ce Jésus qui a effacé toute trace de mal en nous, car en lui nous vivons devant Dieu, votre joie sera plus profonde. Qu'il en soit ainsi! Oh! que votre coeur soit rempli de Jésus lui-même et de son amour, et du sentiment de sa grâce! Il vous a sauvée, il vous a lavée, il est devenu votre vie, afin que vous jouissiez de Dieu. Que voulez-vous de plus que lui? Vous pouvez voir sa bonté dans la paix qu'il vous donne et dans la manière dont il vous entoure de soins et d'affections. Pour moi, ce n'est qu'un membre de la famille qui se transporte un peu à l'avance là où toute la famille va demeurer. Partout ailleurs on n'est qu'en passage. Bientôt tout sera fini pour vous. Quel bonheur, quand toute trace de ce qui nous a tenus liés, d'une manière ou d'une autre, à ce monde de misère et de mal aura complètement disparu, et que nous nous trouverons dans la lumière où tout est parfait! Confiez-vous donc dans son amour. Je le répète, il a complètement vaincu tout ce qui est entre nous et la pure lumière, comme il a parfaitement effacé tout ce qui, en nous, ne convenait pas à cette lumière. Qu'il est bon! Quelle grâce! et vous allez être avec lui! quel bonheur! Réjouissez-vous, chère M., bientôt nous serons tous là; encore un peu de travail, et ce sera fini, dans la pure gloire et dans l'amour. Vous nous devancez; il vous faudra attendre dans le ciel, pendant que les autres attendent et accomplissent leur tâche sur la terre.

Que Dieu soit avec vous, chère M., que la présence de ce fidèle Jésus, tout bon, vous soutienne et réjouisse votre coeur.

J'espère qu'une si longue lettre ne vous aura pas fatiguée. Je pourrais vous dire encore bien des choses: bientôt vous les saurez mieux que moi; c'est un grand sujet de joie, et quelle grâce immense!

Paix vous soit! Je demande à Dieu de vous bénir, et cela fait du bien au coeur.

Lettre de J.N.D. n° 81 - ME 1893 page 395

à Mme B.

9 avril 186.

Ainsi notre chère M. est déjà dans le ciel. Je vous remercie, chère soeur, de m'avoir donné ces détails. J'en avais besoin, car je l'aimais bien sincèrement, mais j'y vois aussi le tableau très vrai de l'oeuvre de l'Esprit en elle, en rapport avec toute sa vie. Quand je dis vrai, je veux dire que ce n'est pas seulement quelques sentiments que des amis reproduisent pour faire valoir la piété d'un défunt, mais une véritable oeuvre de Dieu telle qu'il en produit dans une âme avec les expériences réelles de cette chère M. Cela vaut beaucoup mieux que quelques fleurs artificielles qu'on jette sur une tombe. Je comprends que sa mort fasse une grande brèche dans sa famille, pour vous-même et pour tous: mais Dieu dispose de tout, et il fait tout bien.

Elle va être déposée, au moins sa dépouille mortelle, auprès de son père. Eh bien! ils ressusciteront ensemble. Nous ne nous avançons pas beaucoup les uns les autres en quittant ce monde; nous serons tous ensemble, Dieu soit béni, quand nous nous relèverons de la poussière.

Que j'ai de plaisir à penser que ce cher B. se réveillera là où il n'y a point de souci ni de peine. Il sera auprès de son Sauveur, puis M. avec lui, puis tant d'autres, sur lesquels la tombe s'est fermée et qui ont disparu de cette scène agitée. Il me semble qu'il y a un certain changement dans ma manière de sentir à l'égard de ceux qui meurent plus jeunes que moi. Il y avait un temps où je me disais: Si ceux-là s'en vont, mon tour devrait être là. Maintenant, j'ai plus le sentiment d'être mort et de les voir défiler devant moi, pour arriver auprès du Seigneur; vieux ou jeunes, n'importe; et moi, je reste ici pour servir, peut-être jusqu'à ce que le Seigneur vienne; pauvre dans mon service, j'en conviens bien, mais ayant cela, et cela seul comme motif de ma vie. Immense privilège, si l'on savait seulement le réaliser, car il nous rend étrangers partout, ce qui est un vrai gain, même pour le temps présent.

Lettre de J.N.D. n° 82 - ME 1893 page 435

à Mlle C.B.

186.

Je comprends que vous sentiez que vous êtes plus loin de la conversion que jamais, je ne dis pas que vous le soyez, mais que vous le sentez. Je sais et vous le savez que vous avez l'esprit très vif, et que vous avez de la peine à vous gouverner... c'est un mal, un mal devant Dieu, et un mal qui vous rendra souvent malheureuse; mais vous avez déjà fait l'expérience de la grande difficulté qu'il y a à résister, quand le mal nous assaille. L'irritation est au dedans, dans notre nature, quoique l'occasion soit en dehors de nous. Votre volonté n'est pas brisée, et vous en avez beaucoup. Vous voyez que je ne vous flatte pas. Mais voici comment nous pouvons tourner à profit, même nos fautes et nos chutes. Nous apprenons que nous n'avons pas de force. Je ne doute pas que vous voudriez être douce. («Que votre douceur soit connue de tous les hommes», vous vous rappelez ce passage); et voilà que vous ne réussissez pas. C'est une preuve humiliante que le péché nous a privés de la force comme de la justice: si le vouloir est bien présent avec nous, nous ne trouvons pas le moyen d'accomplir le bien. Triste position! Quelle en est la conséquence? Au lieu de faire de vains efforts, lorsque nous avons

déjà tout essayé et que nous ne pouvons pas surmonter, notre méchante nature, si vraiment nous désirons la sainteté et d'être avec Dieu, nous sommes forcés de nous humilier en confessant que nous n'y pouvons rien, et qu'il nous faut nous soumettre à cette grâce qui nous a aimés lorsque nous n'étions que pécheurs. Croyez-vous que le Seigneur, puisse vous aimer, lorsque vous êtes méchante? Si non, vous ne serez jamais aimée de lui. Quelle consolation, lorsque nous sommes vraiment humiliés de nos fautes et de la méchanceté de nos coeurs, de savoir que Dieu nous aime tendrement malgré tout. C'est là la grâce; c'est ce qui nous fait haïr le mal, ce qui nous donne, par la grâce, de nouvelles forces contre le mal. Mais il faut que nous reconnaissons que nous sommes méchants, privés de toute force, que tout est grâce, que nous avons besoin de cette grâce; et que nous nous rejetions complètement sur Dieu, qui n'a pas épargné son Fils pour nous, lorsque nous n'étions que pécheurs.

Je vous demande encore une fois: croyez-vous que ce tendre et bon Sauveur puisse vous aimer lorsque vous êtes une pécheresse? C'est la grâce, c'est l'Evangile. La loi exige que nous soyons justes et parfaits comme hommes; la grâce nous visite, lorsque nous ne le sommes pas, et lorsque nous sommes perdus. C'est à cela qu'il vous faut penser, même pour avoir de la force, — que l'amour de Dieu est pour ceux qui *en ont besoin*, qui n'ont ni justice, ni force, pour l'acquérir. C'est votre cas: vous êtes déjà perdue et loin de Dieu, vous n'avez pas de force en vous-même pour guérir votre méchante disposition. Il faut regarder à Jésus qui nous aime, lorsque nous n'avons rien de bon en nous. Lisez la vie de Jésus, et voyez s'il était autre chose qu'amour, même pour ceux qui étaient d'indignes pêcheurs. C'est à cela qu'il vous faut penser, savoir à l'amour de Dieu pour vous, *telle que vous êtes*. Allez ainsi vers ce tendre Sauveur. Faites-le; peut-être en apparence ne trouverez-vous pas tout, au moment où *vous* le voudriez? Mais le Seigneur nous fait apprendre ce que nous sommes, il nous convainc que nous avons besoin de lui, et nous attire par son amour jusqu'à ce que nous comprenions qu'il nous a *parfaitement* sauvés. Alors, et pas avant, nous trouvons de la force contre le péché qui est en nous. Allez à Lui, vous trouverez qu'il est amour.

Lettre de J.N.D. n° 83 - ME 1893 page 438

à Mlle C.B.

1866

L'âme dont vous parlez a été subitement enlevée de ce monde. Nous pouvons laisser tout cas semblable entre les mains de Celui à qui jamais la miséricorde ne manque, et qui est plein d'amour et de bonté. Bientôt nous comprendrons toutes ses voies et nous en reconnaitrons la sagesse, et même la bonté... Souvent nous avons à apprendre que les voies de Dieu sont inscrutables, mais son amour nous a été démontré de la manière la plus absolue. Il nous fait sentir qu'il est Dieu, mais un Dieu qui veut que nous sentions qu'il est amour, et que nous ayons confiance en lui. Je ne saurais douter que vous ne soyez chrétienne depuis que j'ai parlé avec vous. Vous n'êtes pas toujours joyeuse, je le comprends très facilement. Ni votre caractère, ni vos circonstances, ne tendent à vous rendre simplement joyeuse; mais Dieu, soyez-en sûre, adapte les circonstances à votre caractère: Il fait contribuer toutes choses au

bien de ceux qui l'aiment. Il y a des choses à vaincre chez vous; au reste, c'est le cas de nous tous, et en particulier de ceux qui sont jeunes, comme vous pouvez le voir en 1 Jean 2. Mais fiez-vous à Dieu dans ces doutes. «Il ne retire pas ses yeux de dessus les justes». Il vous a rendue parfaitement agréable dans le Bien-aimé; et maintenant, il vous façonne pour votre propre bonheur avec lui. Pensez à une telle grâce! il n'y a pas un instant dans lequel Dieu ne s'occupe de vous, pour vous rendre éternellement heureuse avec lui. Qu'on doive passer par des luttes et des peines qui nous font faire connaissance avec nous-mêmes, c'est une conséquence de ses soins. Voyez Job; c'est à la suggestion de Dieu, et non pas de Satan, que toutes ces choses lui sont arrivées. Job perd tous ses enfants à la fois, cependant le fond de son coeur n'est pas encore atteint, et Dieu continue. Il y a des voies de Dieu envers les siens: — vous avez entendu parler de la patience de Job, et vous avez vu *la fin* du *Seigneur*, que le Seigneur est plein de miséricorde. Vous verrez la fin du Seigneur avec *vous*. Quelle glorieuse fin, quelle grâce souveraine! Ensuite, considérez Christ, sa grâce, sa douceur, sa débonnairerie, toute sa divine perfection dans ce monde, ce coeur touché de compassion... il n'est pas changé. Il n'a pas dit seulement: «Venez à moi;» mais «Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de coeur, et vous trouverez le repos de vos âmes». Oui, pensez à lui, à lui tel qu'il a été ici-bas, navré, froissé, toujours prêt à penser aux autres et à vous aussi... C'est un monde de tristesse que celui-ci. Vous êtes jeune pour l'apprendre, mais c'est une excellente leçon. Le Seigneur l'a apprise par expérience. Vous ne l'apprendrez jamais comme il l'a apprise; du reste, il en a ôté toute l'amertume. Pensez à cet homme de douleurs, et vous serez soulagée, — à l'homme glorieux qui vous représente dans le ciel, et vous serez relevée et encouragée. Au reste, vous lui appartenez, et vous possédez bien des choses pour lesquelles vous avez à le bénir; faites-le; cela relève le coeur. Un cantique de louanges chasse souvent notre misérable «moi».

Lettre de J.N.D. n° 84 - ME 1893 page 475

à Mlle C.B.

Toronto (Canada) 18..

Dites à votre mère, si elle est encore avec vous, de regarder beaucoup à Christ lui-même, à Christ humilié. C'est ce qui inspire de la confiance et des affections. On voit quelqu'un (Dieu manifesté en chair) qui est témoin à tout instant de l'amour de Dieu, — amour qui s'adapte à nos besoins, qui cherche à nous inspirer de la confiance, qui demande que nous ayons cette confiance en lui, que nous ouvrons notre coeur à un coeur qui est tout à nous. Le Christ, c'est Dieu ici-bas, fait homme pour gagner nos coeurs à lui-même quand nous étions perdus, perdus, parce que nous avions eu plus de confiance en notre propre volonté et dans le diable, qu'en Lui, pour nous rendre heureux. Il est au-dessus de nous et de nos misères pour regagner cette confiance. Le coeur se repose en regardant à lui. — Dites à votre chère malade d'être comme un enfant qui se jette dans les bras de sa mère, convaincu qu'elle n'a rien à faire qu'à le soigner: ce n'est pas la force, c'est la confiance. Puis, qu'elle regarde au Christ glorifié: là, nous voyons l'oeuvre achevée, le résultat atteint, et, dans la gloire, Celui qui a porté nos

péchés. Cela scelle notre paix, et reporte l'âme en haut. Il est frappant que l'apôtre ne parle pas d'aller au ciel, bien qu'il y allât, mais d'être présent avec le Seigneur, d'être avec Christ. C'est en pensant à Lui, qu'on trouve la joie et l'élan du coeur dans les choses célestes, car Celui qui nous aime et que nous aimons, nous a devancés, et se trouve là pour nous recevoir, selon la parole d'Etienne: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit». J'ai vu une âme qui se savait déjà pardonnée, rayonner de joie en saisissant la pensée qu'elle allait trouver le Seigneur qu'elle avait appris à aimer, et le voir là, devant elle, en haut, quand elle s'en irait... Souvenez-vous aussi pour vous-même, que Dieu ne trace jamais de sillons dans nos coeurs, si ce n'est pour y semer de bonne semence; qu'il veut nous sevrer des choses d'ici-bas, pour nous attacher à lui par des liens qui ne se rompent pas. Le coup de hache peut être fort pénible; mais c'est pour nous rendre libres, libres dans les parvis célestes. Votre chère malade y va; peut-être, quand vous recevrez ces lignes, sera-t-elle partie. Quelle joie et quel repos pour elle! Quelle part que d'être avec le Seigneur!

Lettre de J.N.D. n° 85 - ME 1893 page 477

à Mme B.

Toronto (Canada) 18..

Dans toutes nos peines, les consolations du Seigneur nous fortifient et nous soutiennent. Si l'homme extérieur dépérit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. J'espère que vous jouissez de la paix; Christ a fait la paix, une paix parfaite par le sang de sa croix; et dans toutes les choses où nous nous sommes éloignés de lui, il restaure l'âme. Si notre âme est tout à fait ouverte devant lui, nous trouvons qu'il la retrempe dans sa grâce.

J'ai été très malade moi-même, fatigué de travaux à New York. J'ai été atteint d'une inflammation violente du poumon, mais au fond c'était le surcroît de fatigue. Pendant deux jours, je ne savais si je me remettrais. J'ai repassé ce qui a occupé mon esprit ces derniers temps, puis j'ai pu beaucoup adorer Dieu en lui-même, et penser à ce que je sentirais si le Seigneur était là devant moi, ce qui, par la grâce, m'a été fort précieux. Une chose est toujours certaine: Il est amour et bonté, et plein de compassion pour nous. Regardez à Lui, — je ne doute pas que vous ne le fassiez, — et vous en serez illuminée; et, tout en vous sondant comme il le fait toujours, il vous révélera toute la plénitude de sa grâce.

Pensées

ME 1893 page 20

Ce qui nous empêche de nous réjouir (Philippiens 4: 4), c'est, non pas des difficultés, mais des coeurs partagés. S'il va avec le monde, le chrétien a à subir les reproches de sa conscience. S'il rencontre des chrétiens spirituels, il est mal à l'aise avec eux. De fait, il n'est heureux nulle part.

ME 1893 page 100

La prophétie est la politique de Dieu; — elle nous sauve de la politique de l'homme, — une grande grâce.

ME 1893 page 160

Il n'est pas une vanité, pas un bout de ruban ou quelques pièces de monnaie, qui n'aient plus de pouvoir sur le coeur de l'homme, que tout ce que Christ est ou a fait.

Si Christ est ressuscité, ses saints doivent l'être aussi, car une tête ne peut être ressuscitée sans son corps; ce serait monstrueux.

La foi d'Abraham avait tout laissé, sa chair ne trouvait rien en échange.

ME 1893 page 200

Nous avons moins à juger ce qui est mal dans ce monde, qu'à faire ce qui est bien. La position d'Abraham jugeait plus réellement le mal, que l'affliction de Lot.

ME 1893 page 260

En Philippiens 1, l'apôtre avait à choisir ou Christ et le service ici-bas, ou Christ et le repos là-haut.

L'écharde n'était pas la puissance, mais le chemin de la puissance. La chair est brisée complètement, afin que Christ puisse se manifester.

ME 1893 page 332

Le chrétien est environné de certitudes.

ME 1893 page 351

Luther disait du clergé: «Ils ne sont pas gens à savoir ce que Dieu est et ce que nous sommes».

ME 1893 page 358

Il est toujours parlé du Saint Esprit comme étant maintenant sur la terre, et c'est ce qui donne à l'Eglise de Dieu son vrai et tout spécial caractère.

ME 1893 page 400

Constamment le coeur de l'homme attend que Dieu lui rende témoignage à lui-même, mais Dieu rend témoignage à son Fils et non à ce que nous sommes. Si Dieu rendait témoignage à notre égard, ce serait à notre péché et à notre incrédulité. Il est de toute importance de voir que si Dieu rend témoignage, c'est à son Fils et à ce qu'il est pour le pécheur. En croyant cela, vous avez la paix.

ME 1893 page 440

«Si du moins nous retenons ferme jusqu'au bout le commencement de notre assurance» (Hébreux 3: 14). Si je retiens, je suis digne de confiance. Il faut qu'à tout moment je sois dans une dépendance positive. J'apprends cela. La misère de l'état du coeur est que, quant à sa volonté, l'homme est devenu indépendant. Toute notre affaire est d'en arriver à dépendre absolument d'une fidélité infaillible et d'un amour intarissable, pour nous amener au but.

ME 1893 page 478

Il y a la culpabilité et la connaissance de soi-même: Je suis coupable — et: Je suis perdu!

Quand l'Eglise professante prend ici-bas le caractère du «camp», la place du fidèle est nécessairement dehors.

Le Père a un monde à lui, qu'il nous a donné; monde dans lequel il a introduit Christ, pour qu'il en soit le centre: c'est la nouvelle création.

Quelques notes sur l'épître aux Hébreux

ME 1892 page 230 - ME 1893 page 25

Cette épître s'adresse à des chrétiens sortis du judaïsme, qui restaient encore attachés à son culte et à ses cérémonies et qui, ne voyant pas la réalisation de leurs espérances en Christ comme Messie terrestre, exposés au contraire à la persécution, étaient en danger de se décourager et de retourner en arrière vers l'ancien ordre de choses. L'Esprit Saint leur fait voir que cet ordre de choses terrestre n'était que transitoire, et établit la supériorité du christianisme, du nouvel ordre de choses où tout est céleste et permanent. Pour cela, tout en montrant en quoi les deux systèmes, tous deux établis de Dieu sont semblables, il fait ressortir leurs contrastes, et démontre ainsi que le premier, consistant en ombres et figures, a dû faire place au second qui ne renferme que les réalités.

Dans son discours, l'auteur de l'épître procède progressivement. Il enlève du judaïsme pièce après pièce, pour le remplacer par quelque chose de plus excellent, jusqu'au dernier chapitre où il conclut par la nécessité d'abandonner décidément un ordre de choses qui a fini son temps, pour se trouver avec Christ hors du camp en portant son opprobre. Il montre finalement que ceux qui restent attachés aux ordonnances judaïques, ne peuvent participer à l'autel des chrétiens, de même que, dans le corps de l'épître, il avait averti ses lecteurs des terribles conséquences résultant de l'abandon du christianisme après l'avoir connu. Quelle grâce aussi de la part du Seigneur de détacher du judaïsme ces chrétiens hébreux, au moment où la ruine finale de Jérusalem et du temple mettait effectivement fin aux ordonnances! Quel bonheur pour eux d'être rattachés à un Christ céleste, le même hier et aujourd'hui et éternellement!

L'auteur de l'épître ne se nomme pas. Il ne se présente pas comme apôtre, parce qu'il veut diriger nos regards vers le grand Apôtre, Jésus (chapitre 3: 1). Il se place au milieu de ceux auxquels il s'adresse, comme faisant partie avec eux d'une classe de personnes qui sont en relation avec Dieu depuis longtemps. Telle était, en effet, la position des Juifs: pour eux, le christianisme, nouvelle relation avec Dieu, se soude, pour ainsi dire, à une relation antérieure. Il n'en était pas de même des gentils qui, à proprement parler, n'avaient eu de relations antérieures qu'avec les démons (1 Corinthiens 10: 20-22).

Chapitre 1

(Verset 1). *Dieu a parlé*, ainsi commence notre épître. Quel fait immense! Dieu a donné à l'homme une *Révélation* de lui-même et de ses desseins. Et il l'a fait de deux manières successives — par les prophètes, puis directement dans le Fils. «Aux pères par les prophètes», cela nous rappelle que c'est aux Juifs que «les oracles de Dieu ont été confiés». Privilège grand de toute manière, dit l'apôtre (Romains 3: 2). Dieu avait donc parlé autrefois ou anciennement aux pères — aux pères, aux ancêtres du peuple juif d'alors, expression que nous trouvons

souvent dans le Nouveau Testament (Jean 7: 22; Actes des Apôtres 13: 32; Romains 9: 5; etc.). Et il leur avait parlé à plusieurs reprises et en plusieurs manières, leur donnant des révélations successives et progressives des desseins qu'il voulait accomplir. C'était par les prophètes, ces saints hommes de Dieu qui, poussés par l'Esprit Saint, ont parlé (2 Pierre 1: 21); les prophètes, à commencer depuis Moïse, le plus éminent de tous, selon ce qui est dit: «Et il ne s'est plus levé en Israël de prophète tel que Moïse» (Deutéronome 34: 10), jusqu'à Malachie, durant un espace de plus de mille années. Tous ces prophètes annonçaient Celui qui devait venir accomplir leurs paroles, et cela dans des révélations toujours plus précises. Moïse avait dit: «L'Eternel, ton Dieu, te suscitera un prophète tel que moi» (Deutéronome 18: 15), et Malachie termine l'Ancien Testament par cette parole: «Voici, j'envoie mon messenger, et il préparera le chemin devant moi; et le Seigneur que vous cherchez viendra soudain à son temple, et l'Ange de l'alliance en qui vous prenez plaisir, — voici il vient» (Malachie 3: 1). Dieu ayant ainsi parlé aux pères par les prophètes durant cette longue période de temps, quand elle a été terminée — «à la fin de ces jours» — «nous a parlé *dans* le Fils» — c'est la révélation des pensées de Dieu par lui-même *dans le Fils*; Dieu est là qui parle lui-même, et non plus médiatement, par l'intermédiaire d'hommes «poussés par l'Esprit Saint». Quelle immense supériorité dans cette révélation, dans cette nouvelle relation de Dieu avec les Juifs; elle devait les saisir: mais on voit en même temps qu'elle se rattache à l'ancienne. Dans les deux cas, c'est Dieu qui a parlé, voilà la similarité; mais le contraste est en ce que, dans le second cas, c'est Dieu lui-même qui a parlé, et, dans le premier, qu'il l'a fait par l'intermédiaire d'autres (*).

(*) «Dieu, en parlant *par* (ou *dans*) les prophètes, reste distinct de ceux-ci; il se sert d'eux comme d'une bouche pour lui. En parlant *dans* (le) Fils, littéralement: *en fils*, non pas, exactement, *comme fils* (parce que cette expression donnerait le caractère de la manière de parler), Dieu parle lui-même, non par un autre, non comme le Père, ni en la personne du Père, non pas seulement par le Saint Esprit en se servant d'une personne non divine, mais comme Personne divine lui-même, et cette Personne étant *le Fils*». (Note du Nouveau Testament, version Pau-Vevey, 1872)

Le fait que Dieu a parlé dans le Fils introduit immédiatement l'idée de l'incarnation, mais en établissant toute la gloire de sa Personne. Et il faut remarquer, en effet, que ce qui ressort dans ce chapitre, au sujet de la dignité de la Personne du Fils, c'est sa divinité dans l'humanité: le Dieu homme a parlé; Dieu est descendu au milieu de nous.

Ainsi, au verset 2: Dieu a «*établi*» le Fils «héritier de toutes choses»; cela implique aussi son humanité; car c'est après avoir souffert et avoir été exalté à la droite de Dieu comme homme ressuscité, que Dieu, selon ses conseils, met toutes choses sous ses pieds et lui en donne la possession (Philippiens 2: 6-11; Psaumes 2: 8). Mais c'est comme *Fils* qu'il doit ainsi posséder glorieusement toutes choses.

Mais de plus, il est le Créateur. C'est par lui que Dieu a fait «les mondes», c'est-à-dire tous les vastes systèmes de cet univers: tout ce qui existe dans le temps et dans l'espace. Vérité sur laquelle insistent à plusieurs reprises et avec force les écrivains sacrés (Jean 1: 3, 10; Colossiens 1: 15, 16), et qui nous fait connaître la gloire et la puissance du Fils. Les mondes qui circulent dans les cieux et disent la gloire de Dieu, c'est lui qui les a faits et c'est lui qui nous a parlé.

Aussi est-il (verset 3) «le resplendissement de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance», autre trait de sa grandeur divine. Il est dans sa Personne la révélation de Dieu lui-même. De même que la lumière nous est révélée par son resplendissement, par son éclat, de même en Christ nous voyons briller les rayons de la gloire, c'est-à-dire des perfections de Dieu. Il nous révèle ainsi Celui «qui habite la lumière inaccessible» (1 Timothée 6: 16). Il est l'empreinte de sa substance ou de son être, de ce que Dieu est en lui-même. Comme un sceau apposé sur de la cire reproduit exactement tous les traits du sceau lui-même, ainsi en Christ se montrait, d'une manière parfaite, tout ce que Dieu est, et tout cela a été vu dans sa Personne ici-bas, dans ce qu'il disait et dans ce qu'il faisait. «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Et «celui qui m'a vu», dit Jésus, «a vu le Père» (Jean 1: 18; 14: 9).

De plus, il soutient «toutes choses par la parole de sa puissance». Sa parole a cette puissance divine par laquelle, non seulement il a tiré toutes choses du néant, et les a bien ordonnées, mais par laquelle il maintient leur existence et leur ordre, et les gouverne. Sans elle, sans son action constante, elles cesseraient d'exister; elles tomberaient dans la confusion et le néant. Les effets de cette puissance se manifestaient quand il était sur la terre. Il tançait le vent et disait à la mer: «Fais silence, tais-toi!» (Marc 4: 39). C'est sur son ordre tacite que les poissons venaient remplir les filets de Pierre (Luc 5: 4-6).

Telle est sa gloire divine personnelle. Mais il y a une autre partie de sa gloire, divine aussi, sans doute, mais manifestée dans la nature humaine, et ne pouvant l'être que là (chapitre 2: 10, 14). Il a «*fait par lui-même la purification des péchés*». C'est l'oeuvre de la rédemption accomplie sur la croix, mais c'est sa propre oeuvre, une oeuvre divine dont toute la gloire lui revient personnellement. Les pécheurs qui en bénéficient ne sont pas en vue ici. C'est une oeuvre que lui seul pouvait accomplir, lui, Dieu et homme en même temps, et dont la gloire s'ajoute à celle de ses oeuvres en création, bien qu'infiniment supérieure et d'un autre ordre. Chose merveilleuse que le Fils, l'héritier de toutes choses, le Créateur, en qui se montre la splendeur de la gloire de Dieu et son parfait caractère, soit Celui qui «*fait par lui-même la purification des péchés*». Combien ce qu'il est rehausse la grandeur de cette oeuvre!

L'ayant ainsi accomplie, et en vertu de cette oeuvre même, «*Il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux*». Telle est actuellement sa position comme Homme, mais toujours Dieu. Remarquons qu'ici, dans ce passage, il n'est pas envisagé comme le Fils de l'homme dépendant de Dieu pour sa résurrection et son exaltation en haut, ainsi que nous le voyons dans les Actes et dans les Ephésiens; c'est lui-même qui, ayant fait la purification des péchés par lui-même, par son sacrifice (chapitre 9: 26), vient prendre cette place comme lui appartenant de droit. Il est le Fils, le Créateur, une Personne divine, la révélation de Dieu; il est aussi le Rédempteur, exalté maintenant à la droite de Dieu. Telle est sa gloire personnelle, telle sa position glorieuse. C'est bien le Messie, mais le Messie occupant une position céleste, après avoir accompli l'oeuvre du salut. Quelle chose propre à détacher les chrétiens juifs du judaïsme en les rattachant au ciel, et quel effet aura aussi sur nos coeurs de contempler là haut notre Jésus!

(Verset 4). «Etant devenu d'autant plus excellent que les anges, qu'il a hérité d'un nom plus excellent qu'eux». L'auteur de l'épître va maintenant établir l'excellence de Jésus au-dessus des anges, ces créatures célestes, «puissants en force». Et il le fait, ainsi qu'il le fera à l'égard de tous les traits du système juif, pour montrer la supériorité du christianisme. Dieu s'était fréquemment servi du ministère des anges dans ses rapports avec le peuple d'Israël et avec ses ancêtres. Les Juifs avaient «reçu la loi par la disposition des anges», et ils s'en glorifiaient (Actes des Apôtres 7: 53; Hébreux 2: 2; Galates 3: 19). L'apôtre va montrer la supériorité de Christ, par divers passages de l'Ancien Testament et d'abord en ce qu'il a hérité comme d'une chose qui lui est propre, d'un nom plus excellent que celui d'ange; un nom par lequel Dieu a révélé ce qu'il est. C'est ce que nous apprend le verset suivant.

(Verset 5). «Car auquel des anges a-t-il jamais dit: Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré?» C'est là le caractère qui distingue, d'une manière absolue, Christ des anges. Il est Fils. Il est bien vrai que les anges, comme créatures sortant des mains de Dieu, sont appelés «fils de Dieu» (Job 1: 6), mais ils ne se trouvent pas avec Dieu dans cette relation spéciale qu'implique le mot *engendré*, et l'ensemble des paroles: «Tu es *mon* Fils»; ce qui indique qu'il est Fils d'une manière exclusive. Il est Fils de toute éternité; mais ce nom qui lui est donné ici, tout en indiquant cette relation, s'applique au Christ comme né sur la terre. «Je t'ai *aujourd'hui* engendré»; c'est sa relation avec Dieu dans le temps. Fils unique et éternel avant que rien n'existât, il a acquis cette position ici-bas par sa naissance miraculeuse, ainsi que l'ange l'annonce à Marie: «La sainte chose qui naîtra, sera appelée Fils de Dieu» (Luc 1: 35), et Jésus a été déterminé tel par la résurrection des morts (Romains 1: 3, 4). A cette citation du Psaume 2, l'écrivain sacré ajoute: «Moi, je lui serai pour père, et lui me sera pour fils», paroles qui, dans leur sens littéral et immédiat, s'appliquaient à Salomon, mais qui, appliquées ici à Christ par l'Esprit Saint, montrent bien qu'il s'agit de sa relation avec Dieu comme homme. C'est comme Messie, Roi en Sion, Celui dont Salomon était le type, que ces paroles désignent Christ. Et tout cela montre combien excellent est le nom dont il a hérité; combien il est au-dessus des anges.

(Verset 6). Un autre témoignage est rendu à la dignité du Seigneur. Introduit comme Premier-né dans le monde habitable, les anges même, les créatures les plus élevées, les plus rapprochées de Dieu, doivent l'adorer. Cette expression de Premier-né exprime la prééminence, comme on le voit au Psaume 89: 27. Ici, ce n'est pas comme en Romains 8: 29, «premier-né entre plusieurs frères», mais plutôt comme dans l'épître aux Colossiens, où cette expression indique sa suprématie sur toutes les choses créées.

(Versets 7-12). Les anges ne sont que des serviteurs; Dieu fait d'eux ce qu'il veut. Il en est autrement du Fils: Dieu déclare ce qu'il est. Et l'auteur de l'épître cite pour le montrer deux passages remarquables des Psaumes s'appliquant au Messie. Dans l'un, tiré du Psaume 45, sa divinité est déclarée d'une manière positive: «Ton trône, ô Dieu»; «ô Dieu, ton Dieu t'a oint»; et comme tel, bien que comme Messie, il doive avoir un trône terrestre, qu'il remettra, il a un trône éternel, un trône qui demeure aux siècles des siècles. Comme Messie, il régnera en justice, selon son caractère personnel exprimé par ces paroles: «Tu as aimé la justice et haï

l'iniquité». Une félicité parfaite, une huile de joie, sera son partage après ses souffrances; il s'associera des «compagnons», les amis de l'époux, pour partager cette joie — ce sera le résidu d'Israël — mais il demeure dans sa joie, comme en toutes choses, au-dessus de ses compagnons (voyez Hébreux 12: 2; Jean 3: 29).

Le second passage, tiré du Psaume 102, exprime d'une manière sublime et plus précise encore la gloire divine du Messie. Dans le Psaume, les versets 23 et 24 qui précèdent la citation, font entendre le cri de détresse du Messie souffrant, «retranché au milieu de ses jours», puis vient la réponse de l'Eternel, témoignage merveilleux rendu à la Personne de Christ: «Toi, dans les commencements, Seigneur, tu as fondé la terre, etc.» Ce Messie humilié, abattu, est le Créateur qui existait avant toutes choses, et qui subsistera dans l'éternité, quand il aura changé tout ce qui est muable. Pour lui, au milieu de la création, changeante et passagère, il est le même, Celui qui est et qui ne change pas, titre qui appartient à Dieu seul.

(Versets 13, 14). Un dernier trait vient compléter ce déploiement des gloires de Christ. C'est sa position actuelle. La citation est tirée du Psaume 110, que le Seigneur s'applique à lui-même (Matthieu 22: 43-45). En vertu de l'accomplissement de son oeuvre, après ses souffrances et sa mort, en vertu aussi de l'excellence divine de sa Personne, Dieu l'appelle à occuper la place suprême d'honneur et d'autorité: «Assieds-toi à ma droite», en attendant la manifestation publique de cette position glorieuse, quand Dieu mettra ses ennemis pour marchepied de ses pieds. Auquel des anges Dieu a-t-il adressé une telle parole? Auquel a-t-il donné une telle place? A aucun. Le contraste est grand entre leur position et la sienne. Toutes choses lui seront assujetties, et en attendant il est à la droite de Dieu, les anges, qui l'adorent, ne sont tous que des esprits administrateurs, aux ordres de Dieu, des serviteurs de Dieu, exerçant leur ministère en faveur des héritiers du salut. Nous avons des exemples de ce service dans plusieurs passages du livre des Actes (Actes des Apôtres 5: 19; 12: 7-10; 27: 23), et nul doute que, bien qu'invisibles à nos yeux, nous ne soyons encore au bénéfice de leurs soins. Mais il est préférable que nous ne les voyions pas, car l'homme est toujours enclin à s'attacher à l'instrument que Dieu emploie, au lieu de s'élever jusqu'à Dieu lui-même. Il vaut mieux loger des anges sans le savoir.

Tout dans ce chapitre exalte donc la gloire divine du Christ, du Fils devenu un Homme sur la terre. Puissent nos coeurs la contempler en adorant!

Chapitre 2

On peut remarquer dans toute l'épître que l'exposition de chacune des parties du sujet est suivie par une exhortation ou un appel adressé à la conscience, au coeur, ou à la responsabilité du lecteur. C'est ce que nous trouvons dans les quatre premiers versets de notre chapitre.

(Verset 1). Si Dieu nous a parlé dans le Fils, dont la grandeur divine vient d'être placée sous nos yeux, quelle attention ne devons-nous pas porter aux choses que nous avons entendues de sa bouche, avec quelle énergie ne devons-nous pas nous y attacher! Nous

sommes sans cela en danger de nous «écarter», ou de «glisser loin», comme un navire qui, au moment d'entrer dans le port, est entraîné par le courant et risque de périr.

(Verset 2). «La parole prononcée par les anges». Souvent des messagers célestes furent employés sous l'ancienne alliance pour apporter des communications divines, mais ici il s'agit spécialement de la loi. Elle a été «ordonnée par des anges», dit Paul (Galates 3: 19). «Vous qui avez reçu la loi par la disposition des anges», dit Etienne (Actes des Apôtres 7: 53). Or cette loi a été inexorable à l'égard de toute transgression et de toute désobéissance, comme le démontre l'histoire entière d'Israël.

(Versets 3, 4). Comment donc échapper à une juste rétribution, au châtement et à la condamnation, si l'on méprise la grâce qui apporte un si grand salut? La grandeur de ce salut ressort de toutes manières. Il est grand en lui-même, car il s'étend à tout ce qui nous concerne: aux transgressions, aux difficultés journalières du chemin, à la délivrance finale du résidu, à la délivrance de notre corps d'humiliation. Que trouver à sa place, si nous le négligeons? Comment échapper? Mais il est grand surtout, quand nous considérons Celui qui nous l'a apporté et qui l'a annoncé. C'est le Seigneur, le grand Apôtre de Dieu, qui l'a proclamé de son vivant et l'a accompli dans sa mort. Ensuite les apôtres, qui l'avaient entendu annoncer de sa bouche, l'ont confirmé dans leur prédication après sa mort, sa résurrection et son ascension. Mais il y a plus encore: Dieu lui-même a rendu témoignage avec eux. Le Saint- Esprit qui était en eux manifestait sa puissance divine par des signes, des prodiges et des miracles — distributions diverses de cet Esprit, selon qu'il plaisait à Dieu. Tout cela fait ressortir la grandeur du salut apporté par l'évangile.

Il est beau de voir ici l'auteur de l'épître, Paul, se placer au milieu de ceux à qui il s'adresse, comme étant lui-même au bénéfice du ministère des douze — «*nous a été confirmé*», dit-il. Paul n'avait point part à ce témoignage, dont le Seigneur dit, en Jean 15: 27: «Et vous aussi, vous rendrez témoignage; parce que *dès le commencement* vous êtes avec moi». Il fallait, comme le dit Pierre, avoir été avec ceux que Jésus avait d'abord choisis, pendant tout le temps que le Seigneur Jésus entraînait et sortait au milieu d'eux, depuis le baptême de Jean jusqu'à son ascension. Il fallait avoir été témoin de sa résurrection (Actes des Apôtres 1: 21, 22). Or Paul n'avait point été dans ce cas. Son témoignage était autre. Il avait vu Christ dans la gloire. Quand il s'agit de la révélation du mystère, de l'Eglise comme corps de Christ, Paul est le plus grand apôtre. Il n'avait rien reçu des autres quant à son ministère spécial; ceux même qui étaient des colonnes ne lui avaient rien communiqué (Galates 2). Mais ici, se plaçant au milieu des Hébreux croyants, il est, comme eux, un disciple des douze. C'est un bel exemple de la dépendance des ministères entre eux (comparez 2 Pierre 3: 15, 16).

(Verset 5). L'auteur reprend ici la suite de son discours sur la supériorité infinie du Fils comparé aux anges. Ceux-ci disparaissent devant sa gloire comme Fils de l'homme.

En Israël, les anges, comme nous l'avons vu, avaient une administration spéciale. Dans le monde actuel, dont Satan est le prince, mais où Dieu gouverne tout par sa providence, les anges ont un service à accomplir en faveur des rachetés (1: 14). Ils ont même servi le Seigneur

comme homme ici-bas (Marc 1: 13; Matthieu 4: 11). Mais il y a un «monde à venir». C'est non pas l'état éternel, car alors Christ «aura remis le royaume à Dieu le Père» (1 Corinthiens 15: 24), mais c'est le monde millénaire qui ne sera pas assujetti aux anges, mais au Fils de l'homme. Les anges participeront, sans doute, aux événements qui prépareront ce règne (Matthieu 13: 41; 2 Thessaloniens 1: 7, etc.), mais une fois qu'il sera établi, ils n'ont plus d'office médiateur. Tout est assujetti au Fils de l'homme et à ses saints (1 Corinthiens 6: 2; 2 Timothée 2: 12).

(Versets 6-9). Le Saint Esprit, par la bouche du roi-prophète David, au Psaume 8, a annoncé d'avance cette grande vérité de l'assujettissement de toute la création à l'homme dans la personne de Christ. «Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui, ou le fils de l'homme que tu le visites?» C'est là ce qu'il dit en comparant la splendeur des oeuvres de Dieu dans les cieux, avec la petitesse et l'a misère actuelle de l'homme. Dieu l'avait créé, sans doute, «à son image, selon sa ressemblance». Il l'avait établi sur les oeuvres de ses mains et lui avait donné la domination sur toutes choses (Genèse 1: 26). Il lui avait donné une âme immortelle, en soufflant dans ses narines une respiration de vie (Genèse 2: 7). Mais Adam, *le premier homme*, est tombé par le péché. Il a souillé et traîné dans la poussière l'honneur que Dieu lui avait conféré. Il a ainsi tout perdu et a été assujetti à la mort et à Satan, lui qui devait avoir tout sous ses pieds. Mais Dieu, dans ses compassions, s'est souvenu de lui et l'a visité. Il a introduit le second Homme, en qui se réalise d'une manière parfaite tout le dessein de Dieu quant à l'homme. Le Saint Esprit nous le présente dans la personne de Jésus; c'est comme si Dieu disait: «Pour moi, le voilà, l'homme». En cela encore nous avons le contraste déjà signalé. La première manière dont Dieu a parlé fait place à la parole du Fils; la loi disparaît devant le grand salut; le premier homme est remplacé par le second, et les anges disparaissent devant la gloire du Fils de l'homme.

Comme nous le voyons plus loin (verset 9), Jésus, le fils de l'homme, le second Homme, a dû passer par la mort, comme Sauveur, et a été ainsi fait un peu moindre que les anges qui, eux, ne subissent pas la mort. Mais, par la foi, nous le voyons maintenant là où il est, où Dieu l'a placé, couronné de gloire et d'honneur, Dieu ayant assujetti toutes choses sous ses pieds. Tout ce qui est créé, sans réserve, lui est assujetti, et non pas aux anges. Il est vrai que nous ne le voyons pas encore réalisé: ce temps n'est pas venu. Mais la chose est assurée pour les temps glorieux du millénium, quand son royaume sera manifesté. La preuve en est qu'il est déjà maintenant à la droite de Dieu couronné de gloire et d'honneur.

Il est là après avoir souffert la mort, — fait par lequel il a été inférieur aux anges. Et cette mort, il l'a soufferte par la grâce de Dieu pour tout. Nous devons passer par la mort à cause de notre péché; lui, l'a endurée, par un effet de la grâce de Dieu, pour notre péché. Il a goûté la mort, afin qu'elle perde pour nous son amertume; il l'a goûtée pour *tout*, c'est-à-dire pour tout ce qui bénéficiera de sa mort, personnes et choses (Colossiens 1: 20-22).

(Verset 10). Le dessein de Dieu, par qui et pour qui sont toutes choses, était d'amener plusieurs fils à la gloire, la gloire dans laquelle se trouve déjà le Fils de l'homme, et qui sera manifestée quand il viendra et que toutes choses lui seront assujetties. Eux, ses cohéritiers,

seront alors participants de la même gloire dans le monde à venir (Romains 8: 18, 19). Qu'étaient-ils, ceux que Dieu élève à cette dignité de fils? De pauvres pécheurs condamnés et perdus, assujettis au péché, à la mort et au diable. Il convenait donc à la majesté de Dieu que Celui qui prenait en main leur cause, qui leur frayait la voie du salut, qui marchait en avant contre tout ce qui s'y opposait, le péché, la mort et Satan, que le Chef de leur salut, en un mot, fût consommé, ou rendu propre à cet office, par les souffrances qu'il a subies dans sa course ici-bas, dans son agonie en Gethsémané, et dans sa mort sur la croix. Ainsi il a remporté la victoire, et sa victoire est la nôtre. C'est de cette manière qu'il est le Chef de notre salut.

(Verset 11). Celui qui sanctifie, c'est Christ; ceux qui sont sanctifiés sont les siens, ses rachetés, qu'il met à part. Il les associe à lui-même, et ainsi ils sont tous d'un devant Dieu. Au Psaume 16, où l'Esprit, par avance, nous fait entendre les paroles de Christ, il ne dit pas de tous les hommes: «En eux sont toutes mes délices», mais c'est «aux saints qui sont sur la terre, aux excellents», qu'il parle. C'est ce qu'ils étaient, en contraste avec le reste des hommes; ils étaient donc des «sanctifiés», mis à part des autres hommes.

Nous voyons au baptême de Jean, l'application de ce qui précède. Quand le Seigneur vient se faire baptiser, il se met à la Tête du résidu repentant. Il s'associe à eux en grâce. Il prend ses délices en ceux qui se mettaient à leur vraie place devant Dieu; pour lui, ce sont les excellents de la terre. Ainsi ils étaient des «sanctifiés», mis à part par lui, pour lui et avec lui, «tous d'un». De même aujourd'hui, nous sommes les sanctifiés. Christ a été par excellence l'homme mis à part, et les siens le sont avec lui.

Ce terme de «sanctifié», ou ceux qui s'y rapportent, se retrouve souvent dans cette épître. Rappelons-nous à ce sujet qu'il y a une sanctification qui précède la justification. Dieu nous prend à un moment donné et nous sépare pour lui, et il se peut qu'à ce moment tout soit à faire en nous (voir 1 Corinthiens 6: 11; 1 Pierre 1: 2). Il y a ensuite une sanctification pratique qui suit la justification. A ces sanctifiés, parce qu'ils sont «tous d'un» avec lui, le Seigneur n'a point honte de donner le nom de «frères». L'auteur de l'épître cite à ce sujet le Psaume 22: 22: «J'annoncerai ton nom à mes frères; au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges». Ce passage s'applique tout d'abord au résidu d'Israël, bien que ce soit après sa résurrection que Jésus prononce ces paroles (comparez Jean 20: 17). Pendant sa carrière au milieu d'Israël, le Seigneur revendique ce titre de frères pour ceux qui écoutaient la parole de Dieu et qui la mettaient en pratique (Matthieu 12: 49, 50; Marc 3: 33-35; Luc 8: 20, 21). En Matthieu 25: 40, il appelle de ce nom les messagers qui plus tard iront prêcher l'évangile du royaume à toutes les nations. Ils sont ses frères, mais, sans contredit, ce ne seront pas des saints de l'économie actuelle, des fils dans le sens chrétien. Il faut donc distinguer entre l'acceptation de ce nom de «frères» donné au résidu, et ce que ce nom signifie pour les chrétiens qui sont avec le Père dans la même relation filiale que Christ, relation dont le Saint Esprit est le sceau et le témoin dans leurs coeurs. En somme, les passages qui, littéralement, s'appliquent au résidu d'Israël, comme le verset 22 du Psaume 22, s'appliquent aussi spirituellement aux chrétiens, les vrais fils du Père, ainsi que nous le voyons en Jean 20: 17: «Va vers mes frères, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père». D'un autre côté, les

passages directement applicables aux chrétiens ne le sont pas au résidu. Tel est Romains 8: 29.

En attendant que le résidu de la fin bénéficie des précieuses déclarations que renferme pour lui la Parole, ces déclarations ont leur application actuelle et immédiate aux croyants chrétiens. Le résidu tiré de la nation juive et composé de ceux qui avaient cru au Seigneur avant sa mort et sa résurrection, devient, après la descente du Saint Esprit, l'assemblée chrétienne à laquelle s'ajoutaient ceux qui devaient être sauvés, le résidu d'Israël que Dieu épargnait (Actes des Apôtres 2: 47). Les croyants auxquels notre épître s'adresse, étaient donc bien considérés comme le vrai résidu de l'époque.

(Verset 13). Ici se trouvent citées les paroles d'Esaïe 8: 17, 18. C'est de ses propres enfants que le prophète parle, au moment où les deux maisons d'Israël et de Juda, cette dernière en particulier, cherchaient leur appui dans des alliances charnelles. Mais ces enfants étaient donnés pour «signes et pour prodiges en Israël de la part de l'Eternel». Ils étaient des signes représentant l'un le résidu qui reviendra (Esaïe 7: 3), et l'autre annonçant la délivrance de ce résidu. Le prophète et avec lui le résidu, déclare qu'il s'attendra à l'Eternel qui cache sa face de la maison de Jacob, et donne pour motif de sa confiance les enfants que Dieu lui a donnés et avec lesquels il se présente. Mais dans notre verset, l'Esprit Saint montre que les paroles d'Esaïe ont en vue Christ, Emmanuel; le prophète et ses enfants n'étant que des figures. Christ, comme homme, se confiait en Dieu (Psaumes 16: 1), et nous le voyons ici se plaçant à la tête du résidu, de ceux qui avec lui se confient en Dieu, et les présentant à Dieu comme ceux qui lui ont été donnés et avec lesquels il s'associe: «Me voici, *moi et les enfants* que Dieu m'a donnés». Il est le Chef de leur salut; il les a mis à part avec lui; il n'a pas honte de les appeler frères; et ils sont ensemble une sainte compagnie de témoins devant Dieu.

Le verset 14 place devant nos âmes une autre merveille de la divine grâce. Christ avait voulu devenir le Sauveur de ces sanctifiés, de ces frères, de ces enfants que Dieu lui avait donnés. Or, ils avaient eu part au sang et à la chair (la nature humaine); c'était leur condition héréditaires. Lui, pour devenir leur Sauveur, a voulu y participer. Lui, la Parole, est devenu chair (Jean 1: 14). Eux y ont eu part, ils étaient placés dans cette condition comme leur commun lot; lui n'y avait point de part; ce n'était pas sa condition, mais il a voulu participer à la nature humaine, afin de pouvoir comme homme, entrer personnellement dans la mort pour eux, afin de les délivrer entièrement. Il est descendu dans la mort, cette forteresse de Satan, afin d'ôter à celui-ci sa puissance.

«Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort» (Romains 5: 12); en péchant, l'homme s'était donc placé sous l'empire de la mort. Mais il avait péché à l'instigation du diable, qui ainsi a acquis le pouvoir de la mort et la présente comme un épouvantail devant l'âme de l'homme. La crainte de la mort et par suite de la condamnation, est donc une servitude à laquelle l'homme est assujetti. Pour les justes eux-mêmes, sous l'ancienne alliance, la mort était une chose redoutable, ainsi que nous le voyons par les paroles d'Ezéchias (Esaïe 38) et par plusieurs passages des Psaumes. La mort ouvrait le shéol, lieu d'obscurité, où tout était fini de ce qui fait la joie, où on ne loue plus l'Eternel. Aussi était-elle

«le roi des terreurs» (Job 18: 14). Quel contraste avec le langage du chrétien affranchi qui peut dire avec Paul: «Mourir m'est un gain... ayant le désir de déloger et d'être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur!» (Philippiens 1: 21, 23).

Il est vrai que des méchants peuvent, par endurcissement, arriver à être exempts de la crainte de la mort (voir Psaumes 73: 4), et mourir comme des êtres dépourvus de raison. Mais combien sera terrible leur réveil! On trouve aussi, hélas! des chrétiens qui ne sont pas délivrés de cette crainte de la mort. Mais s'ils avaient saisi par la foi la grande vérité proclamée ici, — la victoire complète de Christ sur Satan, — comment craindraient-ils encore? Remarquez les expressions: «afin que, par la mort, il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort». Pour ceux qui sont libérés par la mort de Christ, Satan n'a plus ce pouvoir, il a été rendu impuissant, son pouvoir a été brisé à la croix, où Christ a expiré.

(Verset 16). Ce verset dit un dernier mot au sujet des anges et se rattache ainsi au verset 5. Le monde à venir, les souffrances et la mort de Christ pour amener des fils à la gloire, son triomphe sur Satan, tout cela ne concerne pas les anges; Christ n'a pas pris leur cause en main, il ne les avait pas en vue quand il a participé à la chair et au sang. Les anges fidèles n'avaient pas besoin de salut. Ce qu'il a été et ce qu'il a fait concerne l'homme pécheur qu'il est venu délivrer. «Il prend la semence d'Abraham», c'est-à-dire les croyants. Ce sont eux qu'il avait en vue, et c'est pourquoi il dut devenir un homme.

(Verset 17). C'est ce que nous montre encore ce verset. Christ est représenté ici comme un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur en faveur de ceux qui sont encore ici nommés ses frères; il devait donc en toutes choses leur être rendu semblable, participer à leur condition (à part le péché, bien entendu). La sacrificature de Christ pour les croyants occupe une grande place dans l'épître aux Hébreux. Nous la voyons paraître ici pour la première fois. Christ est devenu un homme ici-bas, afin de pouvoir accomplir cet office de sacrificateur dans le ciel. Premièrement, il a accompli ici sur la terre, tout ce qu'il fallait pour expier les péchés: cela concernait Dieu, sa justice, sa sainteté et sa gloire. Notre Sauveur a été en cela miséricordieux envers nous qui, sans cela, périssions; et il a été fidèle à l'égard de Dieu pour accomplir sa volonté et le glorifier (voir chapitre 10: 7, 9).

(Verset 18). Mais en passant sur la terre, il a passé par des douleurs et des épreuves de divers genres, auxquelles nous-mêmes nous sommes exposés comme chrétiens dans un monde ennemi de Dieu. Il a souffert dans son coeur, il a rencontré l'opposition des hommes, il a été tenté — non par le péché — mais éprouvé dans son caractère d'homme obéissant et dévoué, il a été exercé de toutes manières, et c'est ainsi qu'en sympathie profonde, il peut nous secourir dans ces exercices, ces épreuves, ces tentations, par lesquelles nous avons à passer. Ainsi maintenant il se montre constamment un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur. Combien il est précieux pour le coeur et encourageant pour l'âme de le contempler ainsi dans le ciel, s'intéressant à nous devant Dieu.

Dans l'épître aux Hébreux, nous remarquerons qu'en général, quand l'auteur parle des sacrifices et de l'office des sacrificateurs, il fait allusion à ce qui se passait au grand jour des

expiations, selon ce qui est développé en Lévitique 16. C'est ce que l'on voit dans ces paroles: «Pour faire propitiation pour les péchés du peuple» (comparez Lévitique 16: 17, 24, 33, 34)., En ce jour-là, Aaron remplissait un double office: il offrait des victimes et en même temps portait leur sang au dedans du voile, afin que propitiation fût faite devant Dieu pour les péchés du peuple.

En résumé, ce chapitre nous présente Christ accomplissant le dessein de Dieu d'amener plusieurs fils à la gloire, en devenant le Chef de leur salut. Pour cela, il a revêtu la nature humaine, 1° afin que, par ses souffrances, il satisfît à ce qui exigeait la sainteté et la majesté de Dieu quant à l'état où se trouvaient ceux qu'il venait sauver; 2° afin de mourir, et par sa mort de rendre impuissant celui qui avait l'empire de la mort, le diable, et ainsi délivrer les saints de la crainte de la mort; 3° afin d'être pour eux un souverain sacrificateur qui les secoure, lui-même ayant été tenté comme ils le sont.

Chapitre 3

Le verset 1 est la conclusion de ce qui a été présenté dans les deux premiers chapitres. Nous y avons vu la gloire infinie de la Personne du Fils au-dessus des anges, puis son incarnation. Devenu un homme, il vient nous parler comme apôtre ou envoyé de Dieu. Ayant participé à la chair et au sang, à la condition où étaient les siens, il souffre et meurt pour les délivrer; puis nous le voyons, lui, Fils de l'homme, couronné de gloire et d'honneur à la droite de Dieu, en attendant que de fait toutes choses soient mises sous ses pieds. Et enfin, comme homme encore, il est un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur qui, ayant souffert, étant tenté, est à même de secourir ceux qui sont tentés. C'est donc sous ce double caractère d'apôtre et de souverain sacrificateur que nous avons à considérer Jésus, et il est remarquable qu'il nous soit présenté ici sous son nom personnel. C'est en effet Celui qui porte ce nom sur la terre au milieu des hommes, qui fut l'apôtre, l'envoyé de Dieu (Jean 20: 21), et dans le ciel où il exerce la sacrificature suprême, c'est toujours Jésus, le nom élevé au-dessus de tout nom. Cela convient à l'exhortation: «Considérez», et parle au coeur.

Mais il est l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre *confession* ou *profession*, c'est-à-dire du christianisme. Les Hébreux confessaient ou professaient être chrétiens. Tel est le terrain où l'écrivain sacré les prend toujours. La profession cependant pouvait n'être pas réelle chez tous, de là les avertissements qui abondent dans l'épître; toutefois ils sont supposés sincères.

Ils avaient à considérer Jésus là où il est maintenant — à la droite de la Majesté dans les cieux. A cause de cela, ayant à faire avec un Christ céleste, bien qu'étant le vrai résidu d'Israël, ils étaient participants à l'appel céleste, en contraste avec l'appel terrestre d'Israël. Comme tels encore, ils étaient saints — mis à part.

(Versets 2-6). Nous trouvons ici un troisième caractère de Christ: il est, comme Fils, établi sur sa propre maison. Et dans cet office, il est présenté en comparaison avec Moïse, dont les Hébreux auraient pu revendiquer la grandeur comme serviteur de Dieu, en se fondant sur le

témoignage de l'Eternel en Nombres 12: 7. Mais la comparaison fait aussi ressortir le contraste. Moïse a été fidèle comme *serviteur* dans toute la maison de Dieu — la maison d'Israël dont il fut le libérateur et le législateur. Son caractère comme tel a été la fidélité envers Dieu, dont il exécutait et faisait exécuter les ordres et dont il rapportait les paroles à Israël. Mais Christ est fidèle comme *Fils*, non comme serviteur, fidèle à Celui qui l'a établi apôtre et souverain sacrificateur. Il l'est sur sa propre maison — la maison chrétienne. Ce n'est pas ici l'Eglise comme corps, mais tout ce qui professait la foi chrétienne. De plus, Christ est *Dieu*, autre gloire qui montre son infinie supériorité sur Moïse. Comme tel, c'est lui qui a bâti la maison, c'est-à-dire qui l'a établie avec tout ce qui lui appartient et en dépend. Moïse n'était qu'un fidèle serviteur dans la maison de son Maître; bien qu'occupant une place éminente, il faisait partie de la maison. Christ comme Fils est établi sur sa propre maison, qu'il a fondée. Moïse a passé, Christ demeure et administre sa propre maison, celle dont nous faisons partie, et nous pouvons compter sur lui, sur cet administrateur toujours fidèle. Quelle grâce et quel encouragement.

(Verset 6). «Et *nous sommes sa maison*», dit l'auteur de l'épître, se plaçant toujours au nombre des croyants hébreux auxquels il s'adresse. C'est bien la maison de Dieu, mais envisagée sous le point de vue de l'administration plutôt que comme habitation de Dieu. Or, puisqu'il s'agit de la profession, tous les Hébreux qui professaient le christianisme, faisaient partie de cette maison. Mais la fin de la course devait manifester ceux qui auraient retenu ferme la confiance et la gloire de l'espérance. Les professants sans vie restent en route, mais les professants qui possèdent la vie sont stimulés à tenir ferme jusqu'au bout, soutenus par la confiance que donne le christianisme et l'espérance glorieuse qui s'y rattache.

(Versets 7-11). «C'est pourquoi», encore ici est introduite par ces mots une exhortation fondée sur ce qui précède et surtout sur l'importance capitale de persévérer jusqu'au bout. Au premier verset, c'était «*considérez-le*», ici, c'est «*écoutez-le*».

«Comme dit l'Esprit Saint». Plusieurs fois, dans cette épître, nous trouvons des expressions semblables quand l'Ancien Testament est cité: «L'Esprit Saint dit»; «L'Esprit Saint indique»; «L'Esprit Saint rend témoignage». Nous avons ainsi un témoignage rendu à la divine inspiration de l'Ancien Testament, comme du reste l'établissent d'autres passages amenés par «Dieu dit»; «Il dit». Et cela en parfaite harmonie avec les paroles qui ouvrent l'épître: «Dieu ayant autrefois parlé par les prophètes», ainsi qu'avec le témoignage du Seigneur. En ces temps d'incrédulité, il est bon de le remarquer.

Le but de l'exhortation est de mettre en garde les chrétiens hébreux contre le danger d'abandonner leur confiance et leur espérance. Dans cette pensée, l'écrivain sacré leur cite les paroles du Psaume 95, où le psalmiste rappelle les révoltes du peuple au désert, la cause de cette révolte — l'incrédulité — et les conséquences — l'exclusion de Canaan. Puis il les applique à ceux auxquels il écrit en leur disant:

(Verset 12). «Prenez garde, frères, etc.». La source de l'incrédulité est dans le cœur. L'effort de l'ennemi consiste à agir sur ce cœur mauvais, pour y jeter la défiance à l'égard de

Dieu et de ses promesses. Israël, au désert, bien qu'ayant vu les oeuvres de Dieu, sa puissance et ses soins, céda à son mauvais coeur, se laissa aller à l'incrédulité, perdit ainsi de vue l'assurance que Dieu lui avait donnée d'entrer en Canaan et d'y trouver le repos, et il se révolta. C'est la pente naturelle du coeur. Les Hébreux devaient prendre garde, afin que la séduction de l'ennemi ne les entraînaît dans le même péché. L'incrédulité est un péché, et le péché est toujours une séduction du coeur. Et combien est solennel le résultat de l'incrédulité? On abandonne «le Dieu vivant», on se plonge ainsi dans la mort, et que reste-t-il?

(Verset 13). En même temps que chacun devait prendre garde à lui-même et aux ruses de son propre coeur, ils devaient aussi s'exhorter et s'encourager mutuellement, et cela «chaque jour». Tout chrétien a à exercer ce devoir d'amour envers ses frères; c'est pour lui et pour eux une force. On a plus d'énergie et de courage en combattant ensemble que séparément. Le «chaque jour» est aussi bien à propos, puisque chaque jour, jusqu'à ce que nous soyons au but de la course, se rencontrent les épreuves, les difficultés et les tentations. Et c'est pourquoi il est ajouté: «Aussi longtemps qu'il est dit: *Aujourd'hui*». Ce mot est répété jusqu'à cinq fois, dans les chapitres 3 et 4; il nous est montré ainsi l'importance que l'Esprit Saint y attache, C'est le moment présent, le seul qui nous appartienne — demain n'est point à nous. Chaque jour est «aujourd'hui», jusqu'à ce que nous soyons au bout de la course, dans le glorieux repos. «Aujourd'hui», la voix de Dieu par sa parole se fait entendre, non seulement pour appeler les pécheurs au salut, mais aussi pour encourager les chrétiens à la vigilance et à la persévérance. «Aujourd'hui» nous dit qu'un radieux demain se lèvera, mais non sur cette terre. Et c'est ainsi, en prenant garde et en nous exhortant mutuellement «aujourd'hui», que nous serons préservés de l'endurcissement de coeur, résultat de la séduction du péché.

(Verset 14). «Nous sommes devenus les compagnons du Christ», voilà le privilège précieux et glorieux du vrai chrétien. Ces compagnons sont déjà nommés au verset 9 du premier chapitre. Ils ont part à sa vie et auront part à sa gloire. Ils marchent dans le sentier qu'il a frayé et où il a marché et arriveront au même but. Seulement, comme ils sont mêlés à un peuple professant, il y a une restriction: «*Si du moins* nous retenons ferme jusqu'au bout le commencement de notre assurance». Cette place de compagnons du Christ est la nôtre, si nous retenons ferme jusqu'au bout, l'assurance que donne au commencement la réception du christianisme. Cela ne touche en rien la sécurité du vrai croyant. Nous dépendons de Dieu à chaque instant, et il sera fidèle jusqu'au bout; mais nous avons à tenir ferme jusqu'au bout.

Le verset 15 se lie à ce qui précède, et nous y trouvons un motif pressant de retenir jusqu'à la fin l'espérance qui nous a soutenus dès le commencement: «Selon qu'il est dit». L'épître est ainsi remplie d'exhortations et d'avertissements auxquels nous avons à prêter une sérieuse attention.

Les versets 16-19 forment une parenthèse qui présente la marche et la chute d'Israël dans le désert, comme exemple de ce qui peut arriver à ceux qui professent le christianisme. Le peuple était sorti d'Egypte sous la conduite de Moïse. Ils avaient tous entendu la voix de Dieu, et malgré cela ils se révoltèrent contre lui et l'irritèrent. Durant quarante années l'indignation

de Dieu contre eux subsista, et selon, le jugement qu'il avait prononcé, à cause de leur péché, leurs corps tombèrent dans le désert (voyez surtout Nombres 14: 22, 23, 29, 32). Ils n'entrèrent pas dans le repos promis; leur incrédulité les en empêcha. L'avertissement s'applique à ceux qui, professant le christianisme, se laissent décourager et, par incrédulité, ne restent pas fermes jusqu'au bout. Cela avait une application plus directe aux Hébreux, qui s'étaient mis en route en recevant Jésus comme le Messie promis, mais que les difficultés du chemin, épreuves et persécutions, semblaient décourager. Ils sont donc exhortés à tenir ferme par la foi l'espérance promise, et à prendre garde que l'abandonnant, ils ne jouissent pas au bout du repos de Dieu. C'est ce repos qui sera le sujet du chapitre suivant. Rappelons encore une fois que ces exhortations, ces avertissements, ces «si», répétés, ne touchent en rien la sécurité des saints, qui repose sur Dieu lequel ne peut manquer. Ils profitent des avertissements donnés à tous les professants, et veillent à tenir ferme jusqu'à la fin de la course.

Chapitre 4

Abandonner Dieu par incrédulité, s'endurcir par la séduction du péché, comme les Israélites dans le désert, a eu pour conséquence d'irriter Dieu et de leur fermer l'entrée du repos en Canaan. Cette pensée du repos étant introduite, donne lieu aux exhortations adressées aux croyants hébreux.

(Verset 1). Une promesse a été laissée aux croyants d'entrer dans le repos de Dieu. Cette promesse peut être sous-entendue dans le «aujourd'hui» du passage des Psaumes qui a été cité plus haut, et qui a été énoncé plusieurs siècles après l'entrée des Israélites en Canaan (voyez verset 7). Or les Israélites sortis d'Egypte tombèrent dans le désert à cause de leur incrédulité, «craignons donc que quelqu'un d'entre vous», devant lesquels une promesse de repos est aussi placée, «*paraisse* ne pas l'atteindre», semble rester en arrière. — Chercher à s'établir ici-bas afin de s'y reposer à l'aise, en évitant les souffrances et le bon combat qui se rattache au pèlerinage de la foi, c'est bien *paraître* avoir perdu de vue le repos de Dieu qui se trouve à la fin de la course.

(Verset 2). «Nous avons été évangélisés, de même que ceux-là»; à nous aussi, de même qu'aux Israélites, a été annoncée la bonne nouvelle du repos non temporel, comme à eux, mais éternel. La parole même de Dieu assurait au peuple l'entrée dans le bon pays de Canaan. Ils entendirent cette parole, mais elle ne leur servit de rien, parce qu'ils ne la crurent point, comme nous le voyons au chapitre 13 des Nombres. Le récit des espions fut la pierre de touche qui manifesta leur incrédulité; ils se rebellèrent et périrent dans le désert. Sans la foi mêlée dans le cœur avec la parole, à quoi servent les promesses de Dieu? A rien, répond notre verset. Et c'est une chose bien sérieuse.

(Verset 3). Nous avons ici le côté positif de la vérité énoncée dans le verset précédent. «Car nous qui avons cru (ou nous, les croyants), nous entrons dans le repos», en opposition avec ceux que leur incrédulité a exclus du repos. «Nous qui avons cru», est le caractère de

ceux qui entrent dans le repos; repos encore à venir, mais qui leur appartient — ils y entrent par la foi; ils en ont l'assurance. C'est un repos promis par Dieu et qui est son repos.

(Verset 4). Les oeuvres de Dieu étaient accomplies dès la fondation du monde. Il se reposa ensuite; c'est le repos de Dieu après la création, le septième jour. Ce repos nous fait connaître le caractère de celui qui est à venir. Ce sera un repos après le travail, mais c'est le repos *de Dieu*. Dieu se reposera dans son amour (Sophonie 3: 17). Et il a voulu, chose merveilleuse! que d'autres partagent ce repos, y entrent.

(Versets 5-7). Dieu se reposa le septième jour. Ce repos était non seulement la cessation de son oeuvre, mais aussi la joie souveraine du Créateur dans ce qu'il avait appelé à l'existence: «Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très bon». L'homme, sa créature intelligente, celle qui était à la tête de la création, était destinée à entrer dans ce repos de Dieu, à participer à cette félicité. Dieu avait mis pour cela à part le septième jour. Mais l'homme n'est pas entré dans le repos de Dieu à la création, car premièrement il n'avait pas travaillé, et ensuite, par son péché, il introduisit la souillure et le désordre dans la création de Dieu. Les Israélites, par leur incrédulité et leur rébellion, se privèrent aussi d'entrer dans le repos en Canaan, alors Dieu, qui dans sa grâce n'abandonne pas son dessein d'amour envers l'homme, mais qui, celui-ci ayant manqué, introduit quelque chose de plus excellent, «détermine encore une fois un certain jour» où quelques-uns entrent dans son repos; ce sont les croyants. Ce repos de Dieu est celui dont la foi s'empare dès maintenant et dont le croyant aura la possession dans l'avenir, repos non terrestre, mais céleste.

(Verset 8). L'introduction d'Israël par Josué dans la terre promise, ne fut pas le repos définitif; ce n'en fut que l'image. L'auteur de l'épître le prouve par le passage qu'il a cité, où David, longtemps après Josué, parle d'un autre jour. Quelle consolation et quel encouragement pour ces chrétiens ébranlés dans leur foi, de recevoir l'assurance qu'il y avait un repos à venir pour eux. C'est la conclusion tirée au verset suivant. Mais remarquons encore ici comme tout ce qui se rapporte à l'ancien ordre de choses est mis de côté, pour être remplacé par quelque chose de plus excellent.

(Verset 9). «Il reste donc un repos sabbatique (un sabbatisme) pour le peuple de Dieu». Consolante vérité! C'est encore à venir, mais c'est certain: «*il reste*» un repos après le travail, les luttes, les fatigues; le peuple de Dieu y entrera. Et c'est «un sabbatisme», c'est-à-dire quelque chose de permanent: la célébration d'un sabbat ou repos éternel que rien ne viendra plus troubler. Le millénium sera le vrai repos terrestre pour le peuple terrestre, Israël, et pour la terre entière, bénie sous le règne de Christ. Le ciel sera le repos pour le peuple céleste. Mais l'état éternel, où Dieu sera tout en tous, sera le repos parfait et définitif pour Dieu et pour tous les rachetés de tous les temps et de toutes les économies. Alors Dieu se reposera dans tout ce qui contente son coeur, et tous ceux qui lui appartiennent se reposeront dans son repos.

(Verset 10). «Car celui qui est entré dans son repos, lui aussi s'est reposé de ses oeuvres, comme Dieu s'est reposé des siennes propres». Ce verset nous donne le caractère du repos

dont il est question dans le chapitre. C'est le repos succédant au travail, comme cela eut lieu pour Dieu à la création. «Ses oeuvres», ce ne sont pas seulement les labeurs provenant de la lutte contre le mal en nous et hors de nous, mais aussi ceux qui ont pour objet d'accomplir le bien. C'est tout ce que le chrétien a à faire selon la volonté de Dieu ici-bas, ce qui constitue l'activité de sa vie dans le désert. Nous nous reposerons de nos combats et de nos bonnes oeuvres. Quelqu'un a dit: «Les labeurs du nouvel homme cesseront». Mais notre propre repos se trouve renfermé dans celui de Dieu.

(Verset 11). «Appliquons-nous donc à entrer dans ce repos-là, afin que personne ne tombe en imitant une semblable désobéissance». Le terrible exemple de la désobéissance d'Israël dans le désert et de ses conséquences est encore une fois placé devant les yeux des professants chrétiens comme un avertissement. Mais c'est aussi un encouragement. Le repos est au bout de la course, mais les travaux et les labeurs sont là; mettons donc tous nos soins à poursuivre cette course sans nous laisser décourager. Les Israélites avaient la parole de Dieu, ils ne l'ont pas crue et sont tombés dans le désert. Nous aussi, nous avons la parole de Dieu qui nous montre le but et nous trace le chemin vers le repos.

(Verset 12). C'est ce que nous trouvons maintenant. Le reste de ce chapitre nous présente, en effet, les secours précieux dont nous avons besoin pour aller courageusement en avant, à travers tout ce qui peut se rencontrer sur la route. Ces secours sont la parole de Dieu, la sacrifice de Christ et le trône de la grâce.

La parole de Dieu est vivante, comme Dieu dont elle émane; elle est l'expression de sa volonté. Elle produit son effet: elle appelle à l'existence, de même qu'elle fait rentrer dans le néant. Elle agit sur l'âme, et le fait avec énergie, ce qu'indique le mot «opérante». Et pour montrer avec encore plus de force jusqu'où va son action, il nous est dit qu'elle est «plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants». Et pourquoi cette vie, cette énergie et cette puissance? Pour atteindre à ce qu'il y a de plus intime chez l'homme, «jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles». Elle sépare, par la puissance de la vérité, ce qui est le plus étroitement lié dans nos pensées. Si l'âme (ce qui est de la nature) mêle ses sentiments avec ce qui est spirituel, la Parole nous le fait discerner. Elle nous montre, comme révélation de Dieu, ce qui est de Dieu et ce qui est du moi. «Les jointures et les moelles» est à la fois ce qu'il y a de plus vital et de plus profondément caché.

Quel est donc l'effet de cette pénétration de la Parole dans ce qu'il y a de plus intime en nous? C'est de juger les pensées et les intentions du coeur. Elle juge les pensées de la chair qui produisent l'incrédulité et nous conduisent à négliger le repos d'en haut pour le chercher ici-bas.

Elle juge ce qui dans le coeur est de Dieu et n'est pas de lui. Elle manifeste ce qui est un obstacle à notre marche, les ruses et les pièges de notre coeur pour nous faire abandonner notre position de foi. Les intentions même sont jugées par elle. Mon intention peut me sembler bonne, mais supporte-t-elle le jugement de la Parole? Est-ce que je n'y mêle rien du «moi»? Pensées, désirs, motifs, tout a besoin d'être jugé et contrôlé par elle, afin que notre

marche dans le désert ne soit ni arrêtée, ni ralentie, mais se poursuive vers le but, le repos. Qu'elle est donc précieuse comme guide divin pour nous! Elle juge à la racine même les tendances perfides de notre chair, de sorte que nous puissions poursuivre avec joie et confiance notre chemin.

(Verset 13). Ici, nous sommes amenés sans transition de la parole de Dieu à Dieu lui-même. On le comprend, car c'est elle qui nous amène devant Dieu, qui nous place en sa présence, avec tout ce qu'elle nous fait découvrir en nous. De même que son oeil est ouvert sur chaque créature, qu'aucune ne peut se dérober à son regard, de même tout en nous, «toutes choses», est nu et à découvert devant Celui à qui nous avons affaire. En vain essaierait-on de lui cacher quoi que ce soit, pensées, motifs, intentions, tout est devant lui. Notre conscience est ainsi placée sous son regard même. Pensée solennelle et sérieuse, mais bien précieuse aussi, à cause de l'effet béni produit sur l'âme. Tout interdit est ainsi jugé, et nous pouvons continuer la route dans la communion de Dieu.

(Verset 14). Ici commence, pour se continuer dans les chapitres suivants, le grand sujet de la souveraine sacrificature de Christ, cet autre secours pour nous aider dans notre course à travers le désert. Le premier verset du chapitre 3, exhorte les frères saints à considérer Jésus Christ, l'apôtre et le souverain sacrificateur de leur profession. Jusqu'ici, nous avons considéré l'apôtre; nous verrons maintenant le souverain sacrificateur. Si la Parole juge le mal en nous sans réserve, d'un autre côté la sacrificature de Christ nous est donnée comme aide dans nos infirmités.

Comme au premier verset du chapitre 3, l'auteur de l'épître commence par une exhortation le sujet qu'il va traiter: «Ayant donc... tenons ferme notre confession». Il est remarquable de voir dans cette épître la sollicitude avec laquelle l'Esprit de Dieu insiste sur la persévérance et la fermeté dans la profession chrétienne. Mais en même temps, il nous présente les motifs les plus puissants pour que nous tenions ferme. Ici, c'est le fait que nous avons «un grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieux, Jésus, le Fils de Dieu», et tout ce qui résulte de ce fait. Considérons d'abord la personne qui remplit cet office de la souveraine sacrificature. C'est *Jésus*, Celui qui a été un homme ici-bas et comme tel est entré dans tout ce que comporte la condition d'homme ici-bas, mais homme parfait, sans péché. Et ce Jésus est le *Fils de Dieu*; c'est ce qui nous dit sa grandeur. Voilà pourquoi il n'est pas seulement un souverain sacrificateur, mais un *grand* souverain sacrificateur. Voyons ensuite le lieu où la sacrificature s'exerce: «Il a traversé les cieux». De même qu'Aaron, autrefois, au grand jour des expiations, après avoir accompli tout ce qui était ordonné, passait à travers les diverses parties du tabernacle, et entraient enfin dans le *lieu très saint* où se trouvait l'arche, figure du trône de Dieu, où l'Eternel manifestait sa présence, de même Christ, notre grand souverain sacrificateur, après avoir tout accompli en s'offrant lui-même, est monté au-dessus de tous les cieux et est entré en la présence de Dieu. Il n'a pas été seulement au rang des esprits parvenus à la perfection et des anges, mais il s'est assis à la droite de la Majesté, couronné de gloire et d'honneur, avec un nom au-dessus de tout nom, ayant toutes choses sous ses pieds, et là, il paraît devant la face de Dieu pour nous.

(Verset 15). «Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché».

Notre souverain sacrificateur sympathise à nos infirmités. Nous aurions pu penser que sa grandeur l'en aurait empêché. Mais non; s'il est le Fils de Dieu, il est aussi le Fils de l'homme et comme tel, sur la terre où il a vécu, il a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché. Seulement remarquons bien qu'il s'agit de nos *infirmités*, non de nos péchés. Le péché, la parole le juge et je le juge avec elle. Il n'y a point de sympathie pour le péché. Si nous avons péché, nous le confessons à Dieu et nous avons pour Avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste. Mais il est sacrificateur pour sympathiser à nos infirmités, à nos faiblesses, à nos difficultés — les peines et les combats et les labeurs du chemin. Pour tout cela, nous trouvons en lui un coeur plein de sympathie.

Et quelle est la raison qui nous en est donnée? C'est que lui-même «a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché». On sympathise aux douleurs que les autres ressentent quand on y a passé soi-même, et c'est le cas de notre souverain sacrificateur. «Il a été tenté (ou éprouvé) en toutes choses pareillement à nous». Ainsi que nous l'avons lu au chapitre 2, il a participé au sang et à la chair, il a été véritablement un homme, et il a senti les choses qu'il eut à rencontrer avec un coeur d'homme. Il a été l'homme de douleurs. Il a été dans le trouble et l'angoisse. A côté des souffrances morales, il a ressenti nos infirmités physiques, la fatigue, la faim et la soif. Il a souffert de la contradiction des pécheurs qui s'opposaient à lui. Il a été assailli par toutes les ruses de Satan et des hommes. Tenté par le diable, tenté par les méchants, tenté par ses disciples, rien ne lui a été épargné. Il fut ainsi rendu semblable en toutes choses à ses frères, afin d'être pour eux un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur. Et c'est ainsi qu'il peut sympathiser, et sympathise en effet avec nous dans la haute position de gloire où il est entré, après avoir traversé les cieux, et où il est à l'abri de toutes ces infirmités et ces souffrances. De même qu'ayant éprouvé des douleurs profondes, nous sommes à même de prendre part à la peine de ceux qui passent par les mêmes épreuves, ainsi en est-il du Sauveur, et c'est ce qui nous encourage lorsque, dans nos infirmités, nous pensons à lui et que nous nous disons: Il sympathise à toutes mes peines. Mais n'oublions pas que, si le Seigneur fut un vrai homme qui a passé à travers tout ce que comporte la condition d'homme, ce fut «à part le péché». Ce n'est pas seulement qu'il n'a jamais failli, ni en actes, ni en pensée, mais il était en lui-même absolument sans péché. Nous sommes nés de la chair et avons le péché en nous dans la chair, nous sommes donc tentés par le péché qui est en nous, et nous commettons le péché (voir Jacques 1: 14, 15). Jésus naquit du Saint Esprit, sans péché par conséquent, étranger à la convoitise, de sorte que la tentation pour lui ne pouvait venir que du dehors. Mais nos infirmités, il les a ressenties et ainsi, en dehors maintenant de la douleur, mais avec la nature humaine qui, dans le temps de son passage ici-bas, a éprouvé la douleur et la langueur, Jésus peut avec amour sympathiser à tout ce par quoi nous passons ici-bas. Cela nous conduit au troisième point: le trône de la grâce, qui se rattache à la souveraine sacrificature de Christ.

(Verset 16). «Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce, pour avoir du secours au moment opportun». Pour un pécheur non justifié, le trône de Dieu est un trône de sainteté, de justice et de jugement. Amené devant ce trône, il dit: «C'est fait de moi». Mais alors Dieu lui fait connaître le sacrifice de Christ et la grâce qui pardonne, et qui règne.

Désormais, pour lui, le trône de Dieu est devenu le trône de la grâce, et devant ce trône est le souverain sacrificateur, Jésus, le Fils de Dieu, Celui qui a tout accompli pour que nous puissions nous tenir devant Dieu, Celui qui sympathise à nos infirmités. C'est pourquoi tenons ferme notre profession, car Jésus ne cesse point d'être là pour nous maintenir. Mais le savoir n'est pas tout. Ce qui nous est dit est destiné à nous inspirer de la confiance — ce qu'est le Seigneur, ce qu'il a fait, le lieu où il se trouve, ce qu'il fait encore là, et tout ce qu'il y a dans son coeur. Comment tenir ferme dans la faiblesse, les difficultés et au milieu des efforts de l'ennemi? Alors vient à propos l'exhortation, ou plutôt l'encouragement. Dans ce sentiment de nos besoins et de notre impuissance, «approchons-nous avec confiance du trône de la grâce». Avec confiance, car Jésus est là; avec confiance, car c'est le trône de la grâce qui ne repousse point, c'est le coeur de Dieu ouvert en notre faveur. Approchons; être près de Dieu est notre précieux privilège. Il n'est pas dit: Approchons-nous du souverain sacrificateur; mais allons directement au trône de la grâce, où nous avons un libre accès et où nous trouvons tout préparé pour nous. Nous avons besoin de miséricorde, nous pauvres et faibles créatures qui, même comme chrétiens, manquons de tant de manières, et nous la recevons, cette miséricorde, au trône de la grâce; elle s'y trouve pour nous. Mais nous avons besoin aussi de la grâce dans nos combats, et nous la trouvons aussi au trône de la grâce. Miséricorde et grâce nous sont constamment nécessaires; nous les trouvons dans le coeur de Dieu, et ainsi nous sommes secourus au moment opportun. Ils sont fréquents ces moments. On peut dire que c'est chaque instant de notre pèlerinage. Mais il y a des temps où la détresse est plus forte, où le danger est plus pressant; allons avec confiance au trône de la grâce où le secours est tout prêt, où nous n'avons, pour ainsi dire, qu'à le saisir.

Chapitre 5

L'écrivain sacré continue ici le grand sujet de la sacrificature de Christ, commencé dans le chapitre précédent. Il la compare à celle d'Aaron, mais fait ressortir le contraste entre la personne de Christ et celle d'Aaron, et montre la gloire de la sacrificature de Christ, sa supériorité infinie et sa perfection vis-à-vis de celle d'Aaron. Il existe toutefois des analogies que nous verrons en avançant dans l'étude du chapitre. Mais nous pouvons remarquer que, comme dans les chapitres précédents, les prophètes, les anges, le premier homme, David, Moïse, Josué, disparaissent tour à tour devant la suprême dignité de Christ, ici, dans le chapitre 5 et les suivants, Aaron et la sacrificature lévitique avec les sacrifices qui s'y rapportent, disparaissent aussi devant la sacrificature glorieuse et le sacrifice parfait de Christ, dont ils n'étaient que les ombres et les figures.

(Verset 1). Aaron était pris *d'entre* les hommes, de même que tous ceux qui lui succédèrent dans cet office. Christ était bien réellement un homme, et devait l'être pour accomplir son oeuvre et pour pouvoir sympathiser avec nous, mais il n'était pas pris d'entre les hommes pécheurs. Il était saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs (chapitre 7). On voit donc à la fois ici l'analogie et le contraste.

Tout sacrificateur est établi pour les hommes dans *les choses qui concernent Dieu*, c'est-à-dire les rapports des hommes avec Dieu, essentiellement au point de vue du pardon des péchés, du maintien de la jouissance et du rétablissement de la communion avec Dieu. C'est pour cela «qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés», comme nous les voyons décrits dans le Lévitique. «Des dons» les diverses offrandes; «les sacrifices pour les péchés», les victimes. Mais ces dons et sacrifices étaient tous, comme on le voit plus loin, la figure de l'offrande et du sacrifice parfaits de Jésus Christ (voyez Ephésiens 5: 2).

(Verset 2). Le sacrificateur pris d'entre les hommes connaissant par expérience leurs infirmités, était par cela même capable d'y compatir. Christ, comme homme, a connu nos infirmités, et il peut sympathiser avec nous, comme nous l'avons vu. C'est l'analogie. Mais Aaron était, comme les autres, dans l'ignorance et l'erreur, c'est pourquoi il pouvait être indulgent envers ceux qui erraient. Il n'en est pas ainsi de Christ, saint, innocent, sans souillure, comme nous l'avons fait remarquer, homme parfait et Fils de Dieu. C'est le contraste.

(Verset 3). Aussi, et c'est ce qui fait ressortir ce contraste, Aaron, de même que ses successeurs, était obligé d'offrir pour lui-même des sacrifices pour les péchés. Nous voyons, en effet, dans l'Exode et dans le Lévitique, que pour sa consécration, puis, au jour des expiations avant d'entrer dans le sanctuaire, il devait être sanctifié par l'offrande de victimes (Exode 29; Lévitique 9; 16). Et au chapitre 4 du Lévitique, est indiqué ce qu'il doit offrir, s'il a péché. Rien de tout cela ne saurait s'appliquer, à Christ. Il s'est offert lui-même, mais c'est pour nous.

(Verset 4). Un autre caractère du souverain sacrificateur était que «nul ne s'arroge cet honneur, mais seulement s'il est appelé de Dieu, comme Aaron». Exode 28 nous rapporte l'appel de Dieu relativement à Aaron et ses fils: «Et toi», dit l'Eternel à Moïse, «fais approcher de toi Aaron, ton frère, et ses fils avec lui, du milieu des fils d'Israël, pour exercer la sacrificature devant moi». Et nous voyons aussi, par l'exemple de Coré et celui d'Ozias, le crime que commettaient ceux qui voulaient usurper cet honneur, et le châtement qui en fut la conséquence, (Nombres 16; Chroniques 26: 16-21). Le fait que le sacrificateur était établi de Dieu, garantissait au peuple l'acceptation de ses sacrifices.

(Versets 5, 6). Comme dans le cas d'Aaron, Christ non plus ne s'est point attribué à lui-même la gloire d'être souverain sacrificateur; il l'a reçue de Dieu. Et la déclaration divine contenue dans les deux versets de l'Ancien Testament qui sont cités, fait ressortir magnifiquement le contraste entre les deux sacrificatures, celle d'Aaron et celle de Christ, et nous fait voir dans celle-ci des traits qui n'appartiennent point à l'autre, et qui la rendent infiniment plus excellente: «Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré», citation du

Psaume 2, nous dit la dignité glorieuse de Celui qui est établi souverain sacrificateur et qui a été glorifié par Dieu lui-même dans ce but (6: 20). «Tu es sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec», paroles tirées du Psaume 110, et qui nous montrent l'établissement formel de Christ dans cette charge par la bouche de Dieu même. Mais, en même temps, nous y voyons le contraste de sa sacrificature avec celle d'Aaron. C'est dans le ciel, quand il a été glorifié, qu'il est établi souverain sacrificateur, et non sur la terre, comme Aaron; ce n'est pas comme successeur de celui-ci, c'est selon un ordre nouveau, celui de Melchisédec — c'est une sacrificature royale, présentant d'ailleurs d'autres traits que l'auteur indique surtout au chapitre 7; c'est une sacrificature perpétuelle — pour l'éternité — et non temporaire, comme celle d'Aaron.

(Versets 7-10). Ces versets nous disent le chemin par lequel il a passé afin d'être «consommé», rendu propre à être l'auteur d'un salut éternel pour les siens, et souverain sacrificateur aussi pour eux dans le ciel.

C'est «dans les jours de sa chair», tandis qu'il était homme ici-bas, ayant participé au sang et à la chair, afin de pouvoir souffrir et donner sa vie pour nous. Il offrit alors «avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort». Il avait entrepris notre cause; il en devait subir les conséquences. Mais il ne pouvait pas ne point sentir toute l'horreur de la colère et du jugement de Dieu contre le péché, toute l'amertume de la coupe qui lui était présentée. Déjà en Jean 12: 27, à la pensée de cette heure de la mort qu'il devait rencontrer, il s'écrie: «Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, *délivre-moi* de cette heure». Et en Gethsémané, quand le moment suprême est venu, nous entendons encore par trois fois sortir de ses lèvres ces ardentes prières, ces supplications offertes cependant dans une dépendance et une soumission parfaites: «Abba, Père, toutes choses te sont possibles; fais passer cette coupe loin de moi; toutefois non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi» (Marc 14: 36). Comme ces paroles font bien sentir tout ce qu'il y avait de terrible pour lui, le Prince de la vie, à la pensée de rencontrer la mort, jugement de Dieu sur le péché; pour lui, l'homme parfait et juste, à être abandonné de Dieu! Et cette angoisse du combat nous est décrite par Luc: «*Il priaït plus instamment; et sa sueur devint comme des grumeaux de sang décollant sur la terre*» (Luc 22: 44). Il accepte la coupe dans l'obéissance; son âme est fortifiée, et il va au-devant de ses ennemis (Jean 18: 4), mais dans ces trois heures de ténèbres et d'agonie sur la croix, quand il buvait la coupe, le cri douloureux s'échappe encore de sa bouche: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Les scènes émouvantes de Gethsémané et de Golgotha sont le commentaire inspiré des paroles de l'épître, ou plutôt l'auteur de l'épître les a devant ses yeux.

Il offrait ses prières à Celui qui *pouvait* le délivrer de la mort: «Père, toutes choses te sont possibles», et il fut «exaucé». Ainsi que le Psaume 22 l'exprimait à l'avance, il s'écriait: «Sauve-moi de la gueule du lion», et bientôt il peut dire: «Tu m'as répondu d'entre les cornes des buffles». Par la résurrection — «ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père» — il a été délivré à cause de sa piété; Dieu a répondu à son cri et il a pu dire: «Tu n'abandonneras pas

mon âme au shéol, tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption» (Psaumes 16; Actes des Apôtres 2: 27).

Il était Fils (verset 8); comme tel, commander lui appartenait, tandis que le serviteur est né pour obéir. L'obéissance était donc pour lui une chose nouvelle. Mais «quoique Fils» (allusion au Psaume 2), il a obéi. Mais cette obéissance, il l'a apprise «par les choses qu'il a souffertes». En entrant dans le monde, il dit: «Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté», et il n'a jamais eu d'autre volonté que celle de Dieu; il a toujours marché dans une obéissance parfaite; mais c'était à travers des souffrances de chaque jour, un sacrifice constant de sa volonté, exprimé au moment de l'acte suprême d'obéissance par ces paroles: «Non ce que moi, je veux, mais ce que toi, tu veux». Il a su ainsi ce que c'était qu'obéir, depuis le moment où il s'est présenté pour accomplir la volonté de Dieu — puis à travers toute sa vie — jusqu'au moment où il l'a laissée sur la croix.

Et c'est ainsi qu'il a été *consommé, consacré, amené à la perfection* dans la place de gloire où il est, et rendu ainsi parfaitement propre à tout ce qu'il avait à accomplir; devenu premièrement «l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent», et secondement, «salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec». Le «salut éternel» est ici en contraste avec les délivrances temporelles des Juifs; on est sauvé pour toujours, sans que rien puisse arriver qui nécessite un autre salut, de même que lui est assis à perpétuité à la droite de Dieu. Mais ce salut éternel appartient seulement à «ceux qui lui obéissent». Il est digne de remarque qu'il n'est pas dit: «ceux qui croient en lui». — C'est que, comme il a été parlé des souffrances et de *l'obéissance* de Christ qui l'ont amené à la gloire, l'Esprit Saint nous montre que ceux qui croient en lui ont à suivre la même voie. D'ailleurs, on ne peut obéir à Christ, se soumettre à lui pour le salut, si ce n'est en croyant en lui. Ensuite, consommé, arrivé dans la gloire, Sauveur pour l'éternité de ceux qui s'attachent à lui, Dieu le *salue*, le *déclare* souverain sacrificateur «pour l'éternité» aussi (chapitre 6: 20), selon l'ordre de Melchisédec, et là, dans le ciel, il accomplit pour ceux qui lui appartiennent tout ce qui se rapporte à cette sacrificature.

(Versets 11-14). L'auteur de l'épître interrompt ici son développement du sujet de la sacrificature de Christ, et ouvre une parenthèse qui s'étend jusqu'à la fin du chapitre 6. Elle renferme une répréhension sérieuse à l'adresse des croyants hébreux, à cause de leur manque de progrès dans l'intelligence spirituelle des choses qui se rapportent à la position glorieuse de Christ. En même temps, ils sont exhortés d'une manière pressante à saisir les promesses de Dieu et encouragés par la certitude qu'il les accomplira.

Les choses concernant Melchisédec, comme type de la sacrificature de Christ, étaient difficiles à expliquer, non à cause des choses mêmes, mais à cause de l'état spirituel des croyants hébreux. Ils étaient *devenus* — ils ne l'avaient pas toujours été — paresseux à écouter. Dans les jours précédents, «ayant été éclairés», ils avaient soutenu un grand combat de souffrances (10: 32); mais leur attachement aux formes et aux ordonnances les avait empêchés de progresser; ils étaient tentés de retourner aux ombres des biens meilleurs que le christianisme leur avait apportés. Les chrétiens actuellement ont à veiller que les formes

auxquelles ils auraient été attachés ne les arrêtent dans leur développement spirituel. D'une manière générale, nous avons tous à prendre garde qu'après le zèle et l'ardeur qui caractérisent la conversion et l'entrée dans les vérités merveilleuses qui nous ont été révélées, nous ne *devenions* paresseux à écouter, pleins de langueur et d'apathie pour ce qui devrait être toujours nouveau et rempli de fraîcheur.

Depuis le temps où le christianisme leur était parvenu, ils auraient dû progresser et être des «docteurs», propres à enseigner les autres, tandis qu'ils avaient besoin qu'on leur enseignât *de nouveau* les premiers rudiments des oracles de Dieu. Ce reproche qui leur est adressé ne concerne-t-il pas aussi de nos jours un grand nombre de chrétiens? On a été converti, on fait partie d'une assemblée, et souvent les vérités les plus élémentaires, «les premiers rudiments des oracles de Dieu», semblent être peu ou même pas connus! Combien nous avons besoin de secouer cette paresse spirituelle qui nous empêche *d'écouter* ce qui est, non la parole de l'homme, mais la parole de Dieu. «Les oracles de Dieu» sont les révélations que Dieu nous a faites et que nous avons dans sa Parole. Les Ecritures tout entières sont ces oracles, et les rudiments sont les premières et plus simples vérités qu'ils renferment.

Leur paresse spirituelle les avait fait devenir *tels* qu'ils avaient besoin de lait et non de nourriture solide: ils étaient des *enfants*. Il est question, en rapport avec les chrétiens, d'enfance et de lait, dans deux passages qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci. En 1 Corinthiens 3: 1, 2, l'apôtre oppose les hommes spirituels aux hommes charnels. Il nomme ces derniers de petits enfants en Christ, auxquels il faut donner du lait à boire. Il ne veut pas dire qu'ils fussent des hommes naturels, des hommes qui ne fussent pas des chrétiens, mais ils étaient des chrétiens qui se conduisaient d'une manière charnelle, à la façon des hommes. Cet état, qui provenait de leur orgueil, les empêchait de pouvoir saisir les enseignements spirituels relatifs au mystère de la sagesse de Dieu — ils étaient des enfants auxquels, malgré leurs hautes prétentions, il fallait du lait, un enseignement approprié à leur état. Dans 1 Pierre 2: 2, la parole de Dieu, cette parole dont l'apôtre a parlé à la fin du chapitre 1, est représentée comme un pur lait intellectuel, comme la nourriture pure et sans mélange destinée à l'intelligence spirituelle du chrétien pour qu'il croisse à salut. Il doit désirer cette nourriture, *de même qu'un* enfant nouveau-né désire le lait de sa mère, et cela s'applique à chaque instant de sa vie spirituelle. L'apôtre ne reproche pas à ceux à qui il s'adresse, de n'être encore que des enfants, comme c'est le cas dans les Corinthiens et les Hébreux. Pour ces derniers, l'état d'enfance dont ils sont blâmés, consiste en ce qu'ils s'attachaient aux ordonnances et aux règlements de la loi (Galates 5: 1), ce qui leur faisait perdre de vue le Christ céleste et ce qui se rapporte à lui dans cette position. Ils avaient donc besoin de lait, d'un enseignement qui se rapportât à leur état, non toutefois pour les y maintenir, mais pour les en faire sortir, afin de devenir des hommes faits (6: 1), capables de prendre une nourriture solide, de saisir les vérités que l'Esprit Saint voulait leur présenter.

Celui qui en est encore au lait, qui par conséquent est encore un enfant, est inexpérimenté (ou non exercé) dans «*la parole de la justice*». Cette *parole de la justice* (la justice pratique) exprime les «vrais rapports pratiques de l'âme avec Dieu, selon son caractère

et ses voies (*)» et l'on y est exercé dans la mesure où le Christ est révélé à l'âme et est connu d'elle, car lui est la révélation du caractère de Dieu et le centre de ses voies. Or il s'agit pour le chrétien du Christ glorieux dans sa position céleste, et non pas simplement du Messie pour les Juifs. La nourriture solide est donc cette «parole de la justice» qui fait connaître la position de Christ glorifié selon la justice de Dieu et qui nous met en rapport avec Dieu. Elle est pour les hommes faits — ou les parfaits. Ceux-là, par l'habitude, par l'exercice, par la pratique dans cette parole de la justice, ont leurs sens spirituels exercés à discerner le bien et le mal, à séparer ce qui est selon Dieu, dans la position qu'ils ont comme participants à un Christ céleste, de ce qui ne convient pas à cette position.

(*) Etudes sur la parole de Dieu.

Chapitre 6

(Verset 1). «C'est pourquoi» indique que nous avons ici la conclusion de ce qui précède immédiatement à la fin du chapitre 5. C'est encore une exhortation. L'auteur sacré a reproché aux Hébreux d'être restés à l'état de petits enfants en fait de connaissance et d'expérience, au lieu qu'ils auraient dû être des docteurs; il les exhorte maintenant à laisser cet état d'enfance et à avancer vers «la perfection», ou l'état d'hommes faits.

«Le commencement de la parole du Christ», est ce qui appartenait à l'enfance, à l'état des Juifs avant que fût venu le Christ, le Messie annoncé par les promesses et les prophéties (voir Galates 4: 1-5). Elles concernaient bien le Christ, mais la révélation en était obscure: c'était «le commencement de la parole du Christ», et non sa pleine révélation comme glorifié dans le ciel. Il ne fallait pas rejeter les choses qui se rapportaient à cet état d'enfance: elles avaient eu leur place et leur importance; mais Christ étant venu et occupant sa place glorieuse dans le ciel, il fallait les laisser pour les choses qui appartiennent à cette position de Christ et qui en découlent, ces choses qui constituent le christianisme et sont l'apanage, le privilège de l'état d'hommes faits, de ceux qui ont saisi la gloire de la Personne de Christ, car c'est là «la perfection».

(Versets 2, 3). Ces versets nous donnent une énumération de ce qui constitue «la parole du commencement du Christ». «La repentance des oeuvres mortes», — ces oeuvres sont celles que produit l'homme dans sa nature pécheresse, l'homme irrégénéré qui est mort (Ephésiens 2: 1), et dont les oeuvres portent le même caractère de mort. S'en repentir est s'en détourner, et c'est bien la repentance qui précède l'évangile. En effet, nous voyons que c'est par là que commencent, dans leur prédication, Jean le baptiseur et le Seigneur lui-même; et la repentance est toujours le premier pas vers le salut. «La foi en Dieu» est la confiance absolue en ses soins pour nous, en ses promesses, en sa puissance pour les accomplir, et pour nous soutenir et exaucer nos prières. Le Seigneur y exhortait ses disciples (Matthieu 6: 24, etc.; Marc 11: 22), et l'exemple des patriarches nous montre qu'ils la connaissaient. «La doctrine des ablutions» se trouve dans l'Ancien Testament; c'est une des choses qui caractérisaient les cérémonies et ordonnances de la loi (Exode 30: 20; 40: 12; Lévitique 8: 6; 13: 6; 14: 8, 9; 15: 13; 16: 4, 24, 26, 28; 17: 16, etc).

«L'imposition des mains» se pratiquait non seulement dans les sacrifices (Lévitique 1: 4; 4: 15), mais aussi à l'égard de personnes (Nombres 8: 10; 27: 18, 23). Les doctrines de «la résurrection des morts» et du «jugement éternel», reviennent souvent dans les enseignements du Seigneur et étaient reçues généralement parmi les Juifs, sauf les sadducéens. Ainsi ces choses qui sont le commencement de la parole du Christ étaient connues des justes de l'Ancien Testament et des disciples qui suivaient le Seigneur dans sa carrière ici-bas. Elles avaient leur importance, mais il fallait les laisser pour tendre à des choses plus excellentes. C'était un fondement posé et auquel il n'était pas nécessaire de revenir.

Les disciples avaient connu Christ selon la chair; mais à la suite de sa mort, de sa résurrection, de sa glorification dans le ciel, l'Esprit Saint est venu et a révélé des choses glorieuses qui s'ajoutent aux précédentes. Cette nouvelle révélation fait du chrétien un être céleste qui marche vers la gloire. Il a conscience de son union, avec Christ en haut, ainsi que des soins dont il est l'objet de la part de ce Christ glorifié, souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec.

(Verset 3). «Et c'est ce que nous ferons», c'est-à-dire de tendre, d'avancer vers la perfection, l'état d'hommes faits. «Si Dieu le permet», s'il nous accorde la grâce de saisir et de recevoir cette vérité tout entière qui se rapporte à cet état. Mais avant de la développer, de montrer ce qu'est la perfection d'un christianisme céleste, l'écrivain sacré fait voir le terrible danger qui menace ceux qui l'abandonnent après avoir professé le recevoir.

(Versets 4, 5). Ces versets décrivent les privilèges que le christianisme apportait. La lumière divine avait lui, *éclairant* les âmes par la pleine révélation de la connaissance de Dieu; «le don céleste», Christ donné de Dieu, avait été présenté, et on avait pu le goûter; l'Esprit Saint était venu rendre témoignage à la glorification de Christ, et avait manifesté sa puissance par des conversions et des miracles, et par son action au sein de l'Assemblée, de sorte que ceux qui étaient introduits au milieu des chrétiens en sentaient l'influence — étaient ainsi devenus «participants de l'Esprit Saint»; «la bonne parole de Dieu», la parole de la grâce merveilleuse de Dieu était annoncée, et on pouvait en apprécier la saveur et le prix; enfin, des miracles s'accomplissaient par la puissance de l'Esprit Saint et accompagnaient ceux qui avaient cru: ils étaient une anticipation du merveilleux développement de puissance qui aura lieu dans «le siècle à venir», le glorieux millénium, quand le Messie, Fils de Dieu, triomphera de tous ses ennemis, et apportera la pleine délivrance, non seulement à Israël, mais à la création qui soupire (Romains 8: 18-22). «Les miracles du siècle à venir», qui s'opéraient déjà parmi les chrétiens, étaient un témoignage rendu à la puissance, alors cachée dans le ciel, du Sauveur glorifié. Voilà donc toutes les choses qui caractérisaient le christianisme et sous l'effet desquelles se trouvaient ceux qui l'avaient embrassé, ceux qui, ayant abandonné le judaïsme, étaient entrés dans l'Eglise où elles se déployaient. Mais on pouvait être là au milieu de ces privilèges, et sous leur influence, sans avoir été réellement vivifié, sans posséder la vie de Dieu, qui seule les rend efficaces pour l'âme. Rien, en effet, dans toute cette énumération, ne suppose la possession de la vie. Cela posé, la difficulté que peut présenter ce passage disparaît.

(Versets 6-8). Ceux donc qui, après être entrés dans ce nouvel ordre de choses, au milieu de ces privilèges célestes, découlant de la glorification de Christ, venaient à l'abandonner pour retourner au judaïsme, se trouvaient dans la position la plus terrible. Ils avaient apostasié. Et pour ceux-là, il était impossible qu'ils fussent «renouvelés à la repentance». Ce qu'il y avait de plus excellent ayant été rejeté et cela, non par ignorance, mais avec une pleine connaissance et volontairement, quel renouvellement pouvait-il y avoir pour amener l'âme à la repentance? Il n'y en avait point, car agir ainsi c'était, quant à eux-mêmes, de plein gré et après avoir connu les privilèges qu'il apportait, crucifier le Fils de Dieu et l'exposer à l'opprobre, péché d'autant plus terrible que l'on ne pouvait dire d'eux: «Ils ne savent ce qu'ils font».

Que restait-il donc pour eux? Rien d'autre que le jugement, et l'écrivain sacré emploie pour le montrer une image frappante. Il les compare à une terre qui a reçu souvent la pluie — figure des bénédictions d'en haut (Esaïe 55: 10, 11), et qui n'a produit que des épines et des chardons, plantes inutiles et nuisibles. Elle est réprouvée, rejetée, destinée à être maudite, et n'a à attendre que le feu du jugement. Mais au contraire, la terre qui reçoit la bénédiction d'en haut, qui la boit, et produit du fruit, prouve que la vie est en elle; ces fruits sont utiles pour ceux pour qui elle a été labourée; ainsi l'âme en qui est la vie, reçoit de Dieu la bénédiction et manifeste la vie par des fruits. Or tels étaient ceux à qui l'auteur s'adresse. De là, l'assurance qu'il exprime à leur égard dans les versets suivants.

(Versets 9, 10). Ceux auxquels l'épître est adressée auraient pu être effrayés ou découragés, aussi l'auteur, après leur avoir signalé le danger, leur adresse-t-il immédiatement des encouragements — «quoique nous parlions ainsi», pour vous avertir, vous réveiller et vous pousser en avant. Remarquez l'expression «bien-aimés», qui ne se trouve qu'ici dans l'épître, parole bien propre à donner du poids à ce qui est ajouté: «Nous sommes persuadés, en ce qui vous concerne, de meilleures choses, et qui tiennent au salut». Il avait l'assurance qu'ils n'abandonneraient pas ce qu'ils avaient reçu, le grand salut apporté par Christ. Et le fondement de sa conviction à leur égard c'était, malgré leur déclin, les preuves que la vie de Dieu était en eux — leur activité dans le service de Dieu et des saints, et leur amour. Un dernier trait qui devait les encourager était que Dieu, selon sa justice, tiendrait compte de ce qu'ils avaient fait par amour pour lui, car, comme on le voit en bien d'autres en droits, il y a une rémunération.

(Verset 11). L'auteur, par le tableau qu'il a tracé du danger auquel les croyants hébreux étaient exposés et par les encouragements qu'il leur donne, a montré, et ici il l'exprime, l'ardent désir de son cœur de les voir persévérer avec diligence jusqu'au bout dans la voie chrétienne, qui aboutit au repos et à la gloire, objets de l'espérance. Il désire qu'ils ne soient point vacillants, mais qu'ils aient dans leur cœur jusqu'à la fin une pleine assurance de cette espérance, de sa réalisation qui ne peut manquer. N'est-il pas désirable que nous l'ayons aussi, cette pleine assurance?

(Verset 12). «Afin que vous ne deveniez pas paresseux». Ils étaient devenus paresseux à écouter (5: 11), de là leur état d'enfance, de là le danger de se ralentir dans leur course chrétienne; ils sont donc exhortés, en vue de l'espérance glorieuse placée devant eux à n'être

point paresseux, languissants dans leur vie spirituelle, parce qu'ils rencontraient des difficultés. Il y en avait dans le passé, comme il en était aussi dans le présent, qui avaient attendu et attendaient dans la foi et la patience ce qui avait été promis, et qui en héritaient, qui en étaient mis en possession. C'est leur caractère qui est décrit ici: «Par la foi et la patience, ils héritent ce qui avait été promis». Les Hébreux, en n'étant point paresseux, devenaient les imitateurs de ceux-là. Pussions-nous aussi saisir par la foi et attendre avec patience la réalisation des promesses du Seigneur!

(Versets 13-15). Abraham est un grand exemple de cette foi et de cette patience qui héritent la promesse. Mais il faut remarquer que la promesse rappelée ici: «Certes en bénissant je te bénirai, et en multipliant je te multiplierai», est celle qui fut faite à Abraham après le sacrifice d'Isaac, et qui est rapportée en Genèse 22: 16-18. C'est cette promesse-là qui fut accompagnée du serment. Abraham, quand il fut appelé à quitter son pays et sa parenté, avait bien reçu la promesse d'une postérité nombreuse, d'une bénédiction personnelle, et d'une bénédiction des nations en lui (Genèse 12: 3); mais il n'y avait pas eu de serment, comme dans celle qui est rappelée ici, et qui se termine par l'annonce de Christ — la semence d'Abraham — duquel Isaac mort et ressuscité en figure était le type.

«Et ainsi, Abraham, ayant eu patience, obtint ce qui avait été promis». Ces paroles nous enseignent que la foi et la patience d'Abraham furent exercées non seulement relativement à la naissance si longtemps différée d'Isaac, mais encore ensuite, et au travers de la plus terrible épreuve, celle d'être appelé à offrir en sacrifice celui de qui il avait été dit: «En Isaac te sera appelée une semence». La patience d'Abraham traversa tout, et après avoir recouvré Isaac comme de nouveau, il obtint la promesse confirmée par le serment.

(Versets 16-20). Le verset 16 rappelle que, parmi les hommes, le serment clôt les contestations et *rend ferme ce qui a été convenu*. Ils jurent par un plus grand qu'eux; mais Dieu faisant intervenir le serment pour confirmer la promesse, n'ayant personne de plus grand par qui jurer, jure par lui-même (Genèse 22: 16).

«Les héritiers de la promesse» sont les croyants, vrais enfants d'Abraham. Ils héritent de la bénédiction d'Abraham, bénédiction en Christ et par Christ, semence d'Abraham, et cela selon le conseil *immuable* de Dieu, car ce que Dieu a décidé, il ne peut manquer de l'accomplir. Mais, dans sa grâce, afin que les héritiers de la promesse eussent une garantie solennelle sur laquelle reposât leur foi, il leur donne deux choses immuables comme lui-même, d'une part la promesse elle-même, de l'autre le serment. Il n'était pas possible que Dieu mentit dans sa promesse, même si elle n'eût pas été accompagnée du serment. Mais celui-ci est ajouté pour donner à la promesse une solennité, plus grande, et imprimer ainsi plus fortement dans l'âme du croyant la certitude des déclarations de Dieu. La foi a ainsi le fondement le plus inébranlable. Et combien n'était-ce pas nécessaire pour ces Hébreux chancelants! Quelle condescendance de la part de Dieu pour notre faiblesse, qu'il veuille donner ainsi à notre cœur une, pleine assurance de l'accomplissement de ses desseins de grâce envers nous!

Et c'est ainsi qu'appuyés sur la promesse et le serment de Dieu, les croyants hébreux avaient une ferme consolation. Ils avaient fui du système terrestre destiné à périr, pour saisir l'espérance proposée, Christ dans la gloire et revenant en gloire les prendre et les y introduire. Ils avaient pour garantie du conseil immuable de Dieu, sa promesse et le serment, mais maintenant voici un autre fait qui vient donner à leur espérance une stabilité parfaite. Christ lui-même est entré au dedans du voile, dans le sanctuaire céleste, et il y est comme précurseur des siens.

L'expression «enfuis» fait penser au meurtrier en Israël se sauvant dans une des villes de refuge (Nombres 35, et Josué 20). Mais il existe un contraste frappant entre la position des Hébreux croyants et celle d'Israël. Les premiers avaient pour refuge le sanctuaire céleste où se trouvait Jésus leur précurseur, le souverain sacrificateur des chrétiens, toujours vivant pour intercéder pour eux. Leur espérance était là, dans le ciel près de Dieu, établie sur un fondement inébranlable. Quel bonheur et quelle sécurité pour l'âme d'être ainsi rattachée au ciel, à Christ dans le ciel! Israël, coupable par ignorance du meurtre de Christ, se trouve au contraire gardé au milieu des nations jusqu'à l'expiration de la sacrificature actuelle de Christ, où alors Israël rentrera en possession de l'héritage.

«Une ancre de l'âme, sûre et ferme», telle était l'espérance des croyants hébreux, parce qu'elle était fixée au dedans du voile où était Christ leur précurseur. La foi, comme la chaîne qui relie le navire à l'ancre, traverse tout l'espace qui s'étend entre la mer agitée de ce monde et le lieu céleste et immuable où est l'Objet de notre espérance.

«Etant devenu souverain sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec»; c'est ainsi que l'auteur rentre dans le sujet de la sacrificature, interrompu au chapitre 5: 11. Il nous a conduit, par ses exhortations, à considérer de nouveau le grand souverain sacrificateur de notre profession comme entré dans le ciel; il ramène nos pensées à ce système glorieux et céleste. Du moment que Jésus est dans ce sanctuaire, il est devenu souverain sacrificateur *pour l'éternité* selon l'ordre de Melchisédec. Ce n'est plus seulement de sa sacrificature actuelle qu'il est question. Cette déclaration assure aussi l'accomplissement glorieux des bénédictions futures concernant le résidu d'Israël et la terre millénaire, lorsque Jésus sera le vrai roi de justice et de paix, et le vrai sacrificateur du Dieu Très haut, ce dont Melchisédec était le type. C'est ce que développe le chapitre suivant.

Chapitre 7

(Versets 1-3). L'auteur rentre ici dans le sujet béni et glorieux de la sacrificature de Christ, qu'il mettra en contraste avec celle d'Aaron ou de Lévi, pour en montrer l'immense supériorité. Pour la faire voir avec évidence, ainsi qu'il l'a déjà fait pressentir (chapitre. 5: 6, 10; 6: 20), il prend pour type de la sacrificature de Christ celle de Melchisédec, au sujet duquel il avait beaucoup de choses à dire (5: 11). Cette sacrificature, tout à fait en dehors de celle d'Aaron qui ne fut instituée que beaucoup plus tard, offre des traits tels qu'elle représente exactement celle de Christ, et cela au point que plusieurs ont cru à tort voir en Melchisédec plus qu'un homme. On voit ce personnage remarquable apparaître soudain, dans le récit du

14^e chapitre de la Genèse, et disparaître de la même manière, sans qu'il soit plus question de lui historiquement, dans tout le reste des Ecritures.

Melchisédec était roi de Salem, le lieu qui plus tard porta le nom de Jérusalem (Psaumes 76: 2). Or son nom signifie «roi de justice» et, comme Salem veut dire «paix», il était aussi «roi de paix». Mais de plus, il était sacrificateur du *Dieu Très haut*; cette appellation de Très haut est donnée à Dieu quand il s'agit du règne millénaire: «le Dieu Très haut, possesseur des cieux et de la terre» (Genèse 14: 18-20), ainsi qu'on le rencontre fréquemment dans les Psaumes qui se rapportent à cette époque. Melchisédec, roi et sacrificateur, est donc le type du Seigneur quand, ayant établi son royaume sur la terre, il régnera en justice, lui, le Prince de paix, et que l'oeuvre de la justice sera la paix (Esaïe 32: 1, 17; 9: 6), et qu'il sera sacrificateur sur son trône (Zacharie 6: 13). Le premier verset de notre chapitre rappelle à quel moment Melchisédec vint au-devant d'Abraham. C'est lorsque celui-ci «revenait de la défaite des rois», et cela sous-entend aussi le jour à venir de la manifestation de Christ, lorsqu'il aura subjugué les rois de la terre et établi son règne de justice et de paix.

Pour le dire en passant, nous pouvons remarquer que les expressions «alla au-devant d'Abraham», et celles de la Genèse «fit apporter du pain et du vin», ont trait au caractère actuel de la sacrifice de Christ pour nous, c'est-à-dire ses soins préventifs et le secours que nous trouvons en lui au moment opportun.

«Sans père, sans mère», est-il dit de Melchisédec, c'est-à-dire sans aucune parenté d'où il tirât son sacerdoce; «sans généalogie», en contraste avec les enfants d'Aaron qui, pour légitimer leur droit à la sacrifice, devaient prouver leur descendance. (Esdras 2: 62). «N'ayant ni, commencement de jours, ni fin de vie», sans qu'une limite fût assignée à sa sacrifice, comme c'était le cas pour les fils d'Aaron, car il apparaît et disparaît sans qu'il soit question de sa naissance, ni de sa mort. Nous ne le voyons donc que vivant: *sa sacrifice demeure à perpétuité*. Et c'est ainsi qu'il représente d'une manière frappante la sacrifice perpétuelle, intransmissible du Seigneur. Aussi est-il dit: «Assimilé au Fils de Dieu», semblable au Fils de Dieu, non dans sa personne, mais dans son office de sacrificateur. Seulement la sacrifice de Christ s'exerce maintenant dans les cieux.

(Versets 4-10). Après avoir montré tous les traits de la sacrifice de Melchisédec et prouvé ainsi qu'en dehors de la sacrifice d'Aaron, il en existait une autre d'un ordre tout différent, l'auteur montre combien la première sacrifice est au-dessus de la seconde. Or cette sacrifice est celle de Christ, comme le prouvent les paroles du Psaume 110, où David, parlant par l'Esprit, dit: «Tu es sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédec». L'auteur de l'épître les applique au Seigneur, ayant en cela l'autorité de Jésus lui-même, qui parle de ce même Psaume comme concernant sa personne (Matthieu 22: 43).

L'auteur veut donc montrer la supériorité de la sacrifice de Christ selon l'ordre de Melchisédec, sur celle d'Aaron. Pour cela, il prend deux traits du récit de Genèse 14. Le premier est que Melchisédec bénit Abraham, le second est qu'Abraham lui donna la dîme du butin. «Considérez combien grand était celui à qui même Abraham donna une dîme du butin,

lui le patriarche» (verset 4). La grandeur de Melchisédec apparaît en effet d'une manière bien frappante, si nous pensons à la dignité du patriarche Abraham, du dépositaire des promesses, du père des croyants, qui a donné ce grand exemple de foi et de patience mis en relief au chapitre 6 de cette épître.

Abraham, quelque grand qu'il fût, en donnant la dîme du butin à Melchisédec, reconnaissait sa dignité et le droit qu'il avait à cette dîme. Or sous la loi, qui vint longtemps après Abraham, les sacrificateurs de la tribu de Lévi, de la famille d'Aaron, avaient l'ordre de prendre la dîme du peuple, de leurs frères. Or le fait qu'Abraham a été dîmé par Melchisédec, montre que Lévi, le descendant d'Abraham, a été dîmé en lui. Cela fait voir nettement que la sacrificature de Melchisédec était supérieure à celle de Lévi. De plus, les sacrificateurs de l'ordre lévitique étaient «des hommes mortels», tandis que le témoignage rendu à Melchisédec, c'est qu'il était vivant, *«qu'il vit;»* «sans commencement de jours, ni fin de vie». Il subsiste dans sa dignité. Enfin la seconde preuve de la supériorité de Melchisédec sur Abraham est qu'il le bénit, «or, sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent» (verset 7). Un dernier trait est qu'il ne tirait pas «son origine d'eux (des descendants de Lévi), généalogiquement».

Quel que soit donc ce personnage, d'ailleurs inconnu et mystérieux, sa grandeur et les traits de sa sacrificature sont clairement placés devant nos yeux. Nous savons ainsi ce que la Parole nous enseigne, en disant du Seigneur qu'il est «sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec», en contraste avec les sacrificateurs selon l'ordre d'Aaron.

(Versets 11-17). Dans ces versets et ceux qui suivent, se trouvent développés et appliqués au Seigneur les traits qui appartiennent à la sacrificature selon l'ordre de Melchisédec, et qui démontrent sa supériorité sur celle d'Aaron.

Mais il y a autre chose. Le peuple d'Israël avait reçu une loi fondée sur la sacrificature lévitique. Mais cette sacrificature ne pouvait faire parvenir à la perfection, elle n'était pas le terme, le but final des desseins de Dieu. Et ce qui le démontre, c'est qu'une autre sacrificature, selon l'ordre de Melchisédec, était annoncée dans l'Ecriture (Psaumes 110), comme devant se lever. Il s'ensuit que «la sacrificature étant changée, il y a aussi par nécessité un changement de loi» (verset 12). Tout le système lévitique, ont la sacrificature selon l'ordre d'Aaron était la base, tombe avec elle.

Deux choses démontrent le changement complet qui est opéré, le contraste du tout au tout entre les deux genres de sacrificature. Premièrement: «celui à l'égard duquel ces choses sont dites», le Seigneur, appartient à une tribu étrangère au sacerdoce lévitique qui était confiné à la famille d'Aaron. Le Messie, selon la prophétie de Jacob et d'autres encore, devait sortir de la tribu de Juda (Genèse 49: 10) et de la famille de David (Esaïe 11: 1), comme nous savons que cela eut lieu. Voilà une première différence. En second lieu, le sacrificateur de l'ordre d'Aaron était établi «selon la loi d'un commandement charnel». Tout le système était adapté à l'homme dans la chair, tout était extérieur et temporaire; les cérémonies et les ordonnances n'étaient que des figures, et souvent un joug pesant pour l'homme pécheur et

sans force; les sacrificateurs se succédaient l'un après l'autre et n'exerçaient ainsi chacun leur charge que durant leur vie ici-bas. Au contraire, le Seigneur, «à la ressemblance de Melchisédec», se lève comme sacrificateur «selon la puissance d'une vie impérissable». La vie dans laquelle il est entré, après avoir accompli la rédemption, est une vie sur laquelle la mort n'a point de puissance. C'est pourquoi ce témoignage lui est rendu: «Tu es sacrificateur à perpétuité, selon l'ordre de Melchisédec». Sa sacrificature est parfaite.

(Verset 18) Le commandement qui a précédé l'établissement de la sacrificature parfaite, le système légal s'appliquant à l'homme dans la chair, a été abrogé, «à cause de sa faiblesse et de son inutilité». Il était faible, car Dieu restait caché derrière le voile, et rien, dans ce système, ne rendait l'homme capable de pénétrer au delà et d'approcher de Dieu. Il était donc inutile à cet effet, et ainsi se trouve démontré que «la loi n'a rien amené à la perfection».

(Verset 19). Mais si l'ancien ordre de choses a été mis de côté, parce qu'il n'amenait rien à la perfection, la sacrificature de Christ introduit «une meilleure espérance par laquelle nous approchons de Dieu». Ce n'est plus un commandement qui tenait l'homme pécheur loin de Dieu, mais une espérance, une confiance basée sur la promesse et la grâce divine et qui nous permet d'approcher de Dieu, de nous trouver en sa présence sans crainte. Nous pouvons remarquer que c'est là un des grands points sur lesquels l'épître insiste, le fait d'approcher comme étant le privilège du chrétien (voyez chapitres 4: 16; 7: 19, 25; 10: 1, 22). Précieuse grâce pour nous!

(Versets 20-22). «Jésus a été fait garant d'une meilleure alliance». Une alliance sur le principe de l'obéissance se rattachait à la sacrificature aaronique; mais une nouvelle alliance avec le peuple d'Israël, «une meilleure alliance», est établie avec lui en rapport avec la sacrificature de Christ — Christ est le garant de cette alliance qui repose non sur le principe demandant l'obéissance à un peuple charnel, mais sur Christ lui-même et son oeuvre. Rappelons-nous que l'auteur parle à des Hébreux devenus chrétiens, et que les alliances ont rapport à Israël.

Or ce qui démontre l'excellence et la supériorité de cette alliance, c'est que Celui qui en a été fait garant, a été établi sacrificateur avec serment «par celui qui lui a dit: «Le Seigneur l'a juré et ne se repentira pas: Tu es sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec». Les sacrificateurs selon l'ordre d'Aaron, au contraire, avaient été établis simplement sur l'ordre de Dieu, sans qu'aucun serment fût intervenu qui assurât leur perpétuité.

(Versets 23, 24). Voici un nouveau contraste entre la sacrificature lévitique et celle de Christ; c'est le contraste entre la mort et la vie. Dans la première, les sacrificateurs «étaient plusieurs». Hommes mortels, ils ne demeuraient pas, mais se succédaient l'un à l'autre: Christ, vivant d'une vie impérissable, est et demeure unique sacrificateur. Il a la sacrificature qui ne se transmet pas et qui ne change pas. Tout est stable et perpétuel.

(Verset 25). La conséquence tirée de ce qui précède est infiniment précieuse pour nous. D'abord remarquons l'expression: «Ceux qui s'approchent de Dieu par lui». C'est une classe de personnes qui est ainsi caractérisée. Ce sont les croyants, ceux qui sont sauvés, ceux qui

sont au bénéfice de l'oeuvre accomplie par Christ. C'est par lui qu'ils possèdent cette faveur que la loi, ni les sacrifices juifs, ne pouvaient leur donner: ils s'approchent de Dieu. Voyons maintenant le privilège qui résulte pour eux de la sacrificature intransmissible, perpétuelle de Christ. C'est qu'il peut les sauver entièrement, ou jusqu'à l'achèvement. Nous sommes sauvés parfaitement, c'est-à-dire lavés de nos péchés et affranchis du jugement, par l'oeuvre accomplie à la croix. Mais il nous reste encore la course à travers le désert avec ses dangers et ses labeurs. A travers tout et jusqu'à ce que tout soit achevé, il nous sauve, nous délivre et nous garantit. Et en vertu de quoi? C'est qu'il est toujours vivant, vivant à perpétuité, d'une vie que rien n'interrompt dans son activité, et que, dans cette vie, il intercède pour nous. C'est donc à son intercession constante que nous devons d'être sauvés jusqu'à l'achèvement de la course. De même qu'autrefois Moïse élevant, en intercession à l'Eternel, ses mains soutenues par Aaron et Hur (Exode 17), procura à Israël une complète victoire sur ses ennemis, ainsi Jésus toujours vivant, nous fait triompher de tous les obstacles qui arrêteraient notre course.

(Versets 26-28). Un nouvel argument nous est donné ici, qui établit encore par contraste l'excellence suprême de la sacrificature de Christ sur celle d'Aaron. Les souverains sacrificateurs pris d'entre les hommes étaient dans l'infirmité, comme ceux pour lesquels ils étaient établis. Ils étaient des hommes pécheurs qui devaient offrir des sacrifices, d'abord pour leurs propres péchés, puis pour ceux du peuple, et pour cela entraient dans un tabernacle terrestre dont l'entrée était interdite au peuple. Mais nous, sauvés par le sacrifice de Christ qui s'est offert lui-même une fois pour toutes, nous approchons de Dieu dans le sanctuaire céleste, où rien d'impur, ni de souillé, ne peut entrer, notre place est là; nous étions des pécheurs, mais sauvés, nous sommes des saints. Comme tels, il nous *convenait* d'avoir un souverain sacrificateur tel que le demandent la gloire et la pureté du ciel — saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs — de l'avoir là où nous sommes appelés à entrer: élevé plus haut que les cieux, dans la présence de Dieu. Etant ainsi revêtu de ce caractère de sainteté, il n'a point eu à offrir de sacrifice pour lui-même: il s'est offert pour nous. Et ce sacrifice étant parfait, n'a point à se renouveler. Son efficacité demeure, et nous demeurons devant Dieu, là où cet unique sacrifice nous a placés. Sa sacrificature s'exerce donc dans le ciel, et son office comme souverain sacrificateur est d'intercéder pour nous.

C'est la loi qui établissait des hommes dans l'infirmité pour être souverains sacrificateurs; mais une chose plus excellente est venue après la loi. C'est le serment de Dieu: «Le Seigneur l'a juré», et ce serment établit «un Fils». C'est bien un homme, mais il est Fils de Dieu, et il est établi souverain sacrificateur lorsque, après avoir été consommé, consacré (voyez chapitre 2: 10), il est entré dans le ciel, rendu parfaitement propre à accomplir son office pour l'éternité.

Nous ferons une remarque à propos du verset 27. Il est dit: «S'étant offert lui-même». Cela ne veut pas dire qu'il s'est immolé lui-même, accomplissant ainsi un acte de sacrificateur. Mais il s'est présenté lui-même comme offrande, il s'est donné lui-même pour être la victime du sacrifice (Galates 1: 4; 2: 20; Ephésiens 5: 2, 25). De même ce n'est pas lui qui a versé son sang, mais son sang a été versé (Matthieu 26: 28). Dans la sacrificature lévitique, il y avait même bien des cas où ce n'était pas le sacrificateur qui immolait lui-même la victime

(Lévitique 1: 5, 11; 3: 2, 8, 13; 4: 4, 24, 29, etc.). Il n'y a aucun acte de sacrificateur de la part de Christ avant le moment où, entrant dans la gloire, après avoir été consommé, il est salué par Dieu même souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec (voyez chapitre 5).

Chapitre 8

(Versets 1, 2). Ces deux versets sont le résumé de tout ce que l'auteur de l'épître a dit touchant le merveilleux sujet de la souveraine sacrificature de Christ dans le ciel. Ce sujet, introduit à la fin du chapitre 2, se poursuit jusqu'à notre chapitre, à travers les autres, avec des interruptions où des choses accessoires sont traitées, telles que le repos, au chapitre 4, la profession, au chapitre 6, etc. Mais si l'on prend les deux derniers versets du chapitre 2, les premiers du 3^e, les versets 14 à 16 du 4^e, les versets 1 à 11 du 5^e, le dernier du 6^e et tout le chapitre 7, on verra ce que veulent dire ces mots: «la somme de ce que nous disons». Cette somme, ce résumé est le fait glorieux de la souveraine sacrificature de Christ dans les lieux saints, le ciel, où il s'est assis à la droite du trône de la majesté, c'est-à-dire dans la position suprême de grandeur. Ces lieux saints, ce vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, et non pas l'homme, sont en contraste avec le tabernacle terrestre dressé au désert, et où officiaient les sacrificateurs selon la loi. Dans le vrai tabernacle céleste, officie en notre faveur, par son intercession, Celui qui, après s'être offert lui-même comme victime, y est entré et a été salué souverain sacrificateur pour l'éternité.

Ce grand fait introduit une économie nouvelle qui met fin à l'ancienne, non plus sous le rapport seulement des ordonnances lévitiques, mais aussi de l'alliance qui s'y rattachait et qui est mise de côté pour faire place à une nouvelle et meilleure alliance. Tel est le sujet du chapitre qui nous occupe.

(Verset 3). L'office du souverain sacrificateur était de présenter à Dieu pour le peuple des dons et des sacrifices. «Celui-ci», Jésus, a donc dû aussi avoir quelque chose à offrir. Il s'est offert lui-même sur la croix, et ce sacrifice étant accompli, il présente à Dieu pour nous son intercession dans le ciel (comparez 7: 27 et 25).

(Verset 4). Mais l'auteur insiste sur le fait que ce n'est pas sur la terre. Là il y avait des sacrificateurs qui offraient des dons selon la loi pour un peuple terrestre. L'Esprit Saint veut toujours plus détacher les Hébreux de la terre et les introduire dans les choses plus excellentes du ciel.

(Verset 5). C'est ce que ce verset nous montre clairement. Tout le service des sacrificateurs selon la loi se rapportait à «l'ombre et à la figure des choses célestes». Tout y était prescrit de Dieu, tout devait s'y faire exactement pour répondre à sa pensée, cela avait été répété quatre fois à Moïse par l'Eternel (Exode 25: 9, 40; 26: 30; 27: 8), mais ce n'étaient que des figures des choses célestes, «des lieux saints et du vrai tabernacle» dont Christ est ministre. Que devaient donc préférer les Hébreux, les ombres ou la réalité?

(Verset 6). Cette réalité céleste est en Christ, le «Médiateur d'une alliance meilleure» que celle à laquelle se rapportaient la sacrificature et les ordonnances lévitiques. L'auteur, au

chapitre 7: 22, a touché ce sujet de l'alliance dans ces paroles: «C'est d'une alliance d'autant meilleure que Jésus a été fait le garant». Il reprend ici le sujet, qu'il va, dans les versets suivants et au chapitre 9, traiter d'une manière complète. Mais remarquons comme en toutes choses la gloire de Christ ressort, effaçant toutes les gloires de l'économie précédente, que les Hébreux auraient pu faire valoir. Voilà la sacrificature aaronique mise de côté et remplacée par sa sacrificature céleste. Et l'alliance traitée avec les pères par la médiation de Moïse, que devient-elle? Elle est aussi mise de côté pour faire place à une meilleure, dont le Médiateur est bien plus grand que Moïse et «qui est établie sur de meilleures promesses». Les promesses de l'ancienne alliance reposaient sur l'obéissance à la loi. Celles de la nouvelle sont inconditionnelles, ayant pour source la grâce de Dieu seule et basées, quant à leur accomplissement, sur le sacrifice de Christ, ainsi que le montrera le chapitre 9.

(Verset 7). Le fait qu'une nouvelle alliance avait été annoncée dans les Ecritures, comme on le voit plus loin, faisait voir que la première n'était pas irréprochable — «la loi n'a rien amené à la perfection»: elle n'était que provisoire, en rapport avec un peuple terrestre placé sous la condition d'obéissance. Tout ce que Dieu avait dit, ordonné, établi, était sans doute sans défaut; mais ce n'étaient que des ombres, et le peuple à qui la loi était donnée, avec qui l'alliance était traitée, était un peuple charnel, «de col roide», incapable de garder la loi et de ne pas enfreindre cette alliance. Elle devait donc être remplacée par une autre, et c'est en ce sens qu'elle n'était pas irréprochable. Le peuple était tenu de la garder, responsable s'il ne le faisait pas. Aussi est-ce en le censurant, en lui faisant des reproches mérités pour n'avoir pas gardé l'alliance, que, dans sa grâce souveraine, Dieu en annonce une autre.

(Versets 8-12). L'Esprit Saint cite les magnifiques promesses relatives à cette nouvelle alliance et que le prophète Jérémie faisait entendre au peuple dans un jour d'extrême ruine (Jérémie 31: 31-34). Mais au lieu d'entrer dans des développements sur les bénédictions de cette seconde alliance, l'auteur se borne à tirer la conclusion que, puisqu'il y avait une nouvelle alliance, l'ancienne disparaissait. Les croyants Hébreux étaient ainsi détachés de l'ancienne alliance, comme ils l'avaient été de toutes les autres choses qui se rattachaient au judaïsme, et en même temps préservés de s'attacher à ce que comporte la nouvelle alliance qui a trait à un temps encore à venir.

(Verset 13). C'est avec ménagement — et nous pouvons ici admirer les tendres soins de Dieu — que le Saint Esprit conduit peu à peu les croyants Hébreux à laisser le judaïsme et tout ce qui s'y rapporte. Ainsi, au verset 4, il est fait mention des sacrificateurs, comme exerçant encore alors leurs fonctions sur la terre, et cependant la croix de Christ y avait mis fin pour les croyants. De même, ce dernier verset de notre chapitre ne dit pas que l'ancienne alliance a passé, mais qu'elle vieillit et va disparaître. C'est comme une personne très âgée: elle est encore là, mais elle est sur le point de quitter la scène de ce monde.

Remarquons encore qu'au verset 8, en citant Jérémie 31, l'Esprit Saint rappelle que c'est «en censurant» que l'Eternel proclame la nouvelle alliance. Quel Dieu de grâce! Combien de fois, en effet, ne voyons-nous pas dans les prophètes, que les menaces, les jugements, les malédictions prononcés contre Israël, à cause de ses désobéissances et de sa rébellion, sont

accompagnés des promesses de bénédiction qui s'accompliront aux temps millénaires! (voyez, par exemple, Esaïe 2: 2-5; 4: 2-6; 11: 6-16; 12, etc.).

Ajoutons encore quelques mots, nécessaires aux chrétiens, touchant la nouvelle alliance.

Selon les termes de Jérémie 31, cités dans notre chapitre, la nouvelle alliance, de même que l'ancienne, est établie avec Israël, le peuple terrestre, et non avec nous chrétiens. Les alliances sont relatives aux voies et au gouvernement de Dieu en rapport avec des hommes qui sont avec lui dans une condition de relation terrestre. Il n'y a pas d'alliances dans le ciel. Pour nous chrétiens, notre position et nos bénédictions sont dans le ciel (Ephésiens 1: 3). D'ailleurs le caractère de nos relations avec Dieu et avec Christ ne comporte pas une alliance. La relation d'enfant à père, ni celle d'épouse à époux, ne sont pas des alliances. Etre uni dans la gloire, par le Saint Esprit, au Médiateur de la nouvelle alliance, est loin d'être une alliance. Mais nous sommes sauvés par le sang de l'alliance. Nous bénéficions, avant le résidu à venir d'Israël, des privilèges essentiels de la nouvelle alliance, dont Dieu a posé le fondement sur le sang de Christ, mais c'est en esprit et non selon la lettre.

Remarquons aussi la différence entre Moïse, médiateur de l'ancienne alliance, et Christ, Médiateur de la nouvelle. Moïse était intermédiaire entre Dieu et le peuple, pour transmettre à celui-ci la teneur du contrat qu'il acceptait comme passé avec Dieu, et il annonçait les peines attachées à l'infraction de la loi. Mais Christ meurt pour la nation (Jean 11: 50-52), et, comme nous le verrons au verset 15 du chapitre 9, sa mort intervient pour la rançon des transgressions qui étaient sous la première alliance. Ainsi se trouve posée la base de toute la bénédiction de la nouvelle alliance; non l'obéissance des hommes pécheurs, mais la mort de Christ pour les pécheurs.

Une autre différence entre la première alliance et la nouvelle, c'est que la première était établie *avec* le peuple (verset 9: «avec leurs pères»); il y avait deux parties contractantes. Au contraire, la nouvelle sera établie non *avec eux*, mais *pour eux* (verset 8 et 10: «j'établirai *pour* la maison d'Israël», etc.). Pour la nouvelle alliance, Dieu est seul et peut bénir sur le fondement de la rédemption parfaite accomplie par Christ.

Chapitre 9

(Versets 1-5). L'Esprit Saint, dans cette portion de l'épître (9; 10: 1-18), nous présente — en continuant toujours le grand sujet de la sacrificature — le sacrifice unique et parfait de la nouvelle alliance et sa valeur, en contraste avec les anciennes offrandes. Mais pour faire ressortir l'excellence des privilèges attachés au nouvel ordre de choses, l'écrivain sacré rappelle ce qui avait lieu sous l'ancien, et pour cela commence par rapporter ce qui se trouvait dans le tabernacle qu'il appelle un sanctuaire terrestre ou «mondain» (cosmicv) c'est-à-dire «de ce monde», par opposition au «tabernacle qui n'est pas de cette création (*)» (verset 11).

(*) Dans toute l'épître, il s'agit du tabernacle dans le désert et non du temple dans le pays, figure du repos.

La première alliance était en rapport avec ce sanctuaire et elle avait des ordonnances données de Dieu pour le service divin, mais qui, de même que l'ancienne alliance, devaient maintenant disparaître. La structure même de ce sanctuaire exprimait que l'adorateur était tenu à distance, Dieu restant caché derrière un voile.

En effet, il se composait de deux parties distinctes, bien que formant un tout. Il y avait d'abord la première partie, qui est appelée ici le premier tabernacle ou lieu saint, où se trouvaient le chandelier d'or et la table sur laquelle étaient placés les pains de proposition. La seconde partie — l'autre tabernacle — était appelée saint des saints et séparée de la première par un voile qui est nommé ici le *second* voile, parce qu'il y en avait déjà un à l'entrée du lieu saint. Dans le saint des saints se trouvaient l'encensoir d'or (voyez Lévitique 16: 12, 13; Nombres 16: 46), avec lequel le souverain sacrificateur offrait du parfum l'unique jour où dans toute l'année il entrait là en présence de l'Eternel; puis l'arche de l'alliance, le trône de Jéhovah, renfermant la cruche d'or avec la manne, souvenir des soins de Dieu pour son peuple dans le désert (Exode 16: 32-34), la verge d'Aaron qui avait fleuri, sceau de sa sacrificature (Nombres 17: 10), et enfin les tables de la loi ou témoignage, nommées ici tables de l'alliance, car l'ancienne alliance était établie sur le principe de l'obéissance de l'homme (Exode 34: 27, 28; 25: 21; 40: 20). Enfin sur l'arche étaient les chérubins de gloire couvrant de leur ombre le propitiatoire. L'écrivain sacré ajoute qu'il n'a pas à parler en détail de ces choses qui ont toutes leur signification symbolique, comme nous le savons. Nous voyons, en effet, qu'il omet de mentionner l'autel des parfums, mais il parle de l'encensoir qui devait être rempli du feu pris sur cet autel quand, au grand jour des expiations, le souverain sacrificateur offrait l'encens non sur l'autel, mais dans le saint des saints, sur le feu contenu dans l'encensoir. Il faut remarquer que ce qui est dit des sacrifices dans les chapitres 9 et 10, se rapporte à ceux qui étaient offerts en ce jour-là.

(Versets 6-10). Après avoir montré la disposition du tabernacle partagé en deux parties, et avoir indiqué sommairement ce qu'elles contenaient, l'auteur nous rappelle deux faits dont il tire les conséquences. Premièrement, les sacrificateurs (parmi lesquels le souverain sacrificateur aussi) entraient bien constamment dans la première partie du tabernacle pour y accomplir le service, tel que d'offrir chaque jour l'encens sur l'autel des parfums, d'avoir soin des lampes du chandelier d'or, afin qu'elles brûlassent continuellement, et de placer chaque sabbat les pains de proposition sur la table (Exode 30: 7, 8, comparez Luc 1: 9; 1 Chroniques 6: 49; Exode 27: 21; Lévitique 24: 1-9). En second lieu, le souverain sacrificateur *seul, une fois* l'année, au grand jour des expiations (Lévitique 16: 3-19), entrait dans le lieu très saint, en y *portant le sang* des victimes offertes pour lui-même (Lévitique 16: 11) et pour les fautes ou péchés d'ignorance du peuple (Lévitique 16: 15, 16). L'Esprit Saint qui était en Moïse enseigne lui-même ce que signifient ces faits. En premier lieu, c'est que l'accès auprès de Dieu, sous la première alliance, était fermé. L'homme pécheur ne pouvait entrer dans le vrai lieu très saint, la demeure de Dieu, le ciel, dont la seconde partie du tabernacle était la figure. Le chemin pour y entrer n'avait pas été manifesté. Et secondement, nous voyons que toutes les ordonnances charnelles du culte mosaïque, les dons, les sacrifices, les ablutions, ne pouvaient

rendre la conscience parfaite, purifiée du péché, chose indispensable à celui qui veut approcher de Dieu pour lui rendre culte.

L'expression «*les lieux saints*», au verset 8, indique la réunion des deux parties du tabernacle en une seule. C'est la figure du sanctuaire céleste où nous entrons; là il n'y a plus de voile. En effet, quand le Seigneur eut donné sa vie sur la croix, le voile du temple a été déchiré «depuis le haut jusqu'en bas» (Matthieu 27: 51). Au chapitre 10: 19, de notre épître, nous lisons: «Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans *les lieux saints*». C'est donc pour nous le sanctuaire céleste.

Le souverain sacrificateur entrait, au jour des expiations, dans le lieu très saint, avec du sang des victimes, pour lui-même d'abord, puis pour les fautes du peuple. Ces *fautes ou ignorances* sont les péchés commis par erreur, tels qu'il en est parlé en Lévitique 4 et 5, et Nombres 15: 22-29. Mais quant aux péchés commis volontairement, par fierté, il n'y avait point de sacrifice qui pût les expier: le coupable était inexorablement mis à mort (Nombres 15: 30-36). Les derniers versets sont un exemple de péché par fierté (voyez aussi Deutéronome 17: 12). C'est ce qui est rappelé plus loin dans l'épître: «Si quelqu'un a méprisé la loi de Moïse, il meurt sans miséricorde, sur la déposition de deux ou de trois témoins» (chapitre 10: 28).

Le tabernacle était une figure pour un «*temps présent*», actuel, sur la terre; les ordonnances qui s'y rapportaient ne devaient durer que jusqu'au «*temps du redressement*», l'économie nouvelle. S'attacher au mosaïsme, c'était donc préférer l'ombre à la réalité, ce qui ne pouvait satisfaire aux besoins de la conscience, à ce qui la rend parfaite. C'est ainsi que l'écrivain sacré passe au sujet qu'il a en vue, c'est-à-dire la valeur et la portée du sacrifice de Christ, en contraste parfait avec les sacrifices offerts sous l'ancienne alliance.

(Versets 11, 12). Christ est venu! Tel est le grand et glorieux fait posé dès l'abord, et dont on comprend la portée en se rappelant ce qui a été dit de la dignité de sa Personne. Deux choses le caractérisent: 1° Christ est «souverain sacrificateur des *biens à venir*». Ces biens étant à *venir* ne sont donc pas les bénédictions dont, comme chrétiens, nous jouissons actuellement en Christ, bénédictions présentes et entièrement et purement célestes, comme l'est aussi notre relation avec Christ (Ephésiens 1: 3). Ces biens à venir sont ceux qui appartiennent à la nouvelle alliance avec Israël, ce sont toutes les bénédictions promises que le Messie apportera quand il régnera durant le millénium. 2° Il est venu, «par le tabernacle plus grand et plus parfait qui n'est pas fait de main, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création;» c'est-à-dire que Christ est venu, non en rapport avec le tabernacle terrestre que la main de l'homme avait élevé, mais en rapport avec un tabernacle plus grand et plus parfait, en dehors de la création d'ici-bas, en rapport avec le tabernacle céleste. C'est toujours le contraste entre les ordonnances terrestres et les choses célestes — plus excellentes.

Cela posé, nous voyons: 1° que Christ est venu, non avec le sang de boucs et de veaux, mais avec *son propre sang* — nouveau contraste. Il a, par la valeur infinie et à jamais efficace de ce sang, obtenu une *rédemption éternelle*. L'oeuvre est parfaitement, entièrement

accomplie, et le péché ôté pour toujours. Nous avons une rédemption pour l'éternité. 2° Cette rédemption éternelle étant obtenue, Christ «est entré *une fois pour toutes* dans les lieux saints». Il y demeure en la présence de Dieu, gage pour nous de la perfection et de la permanence de l'oeuvre accomplie.

Notons en passant la place qu'occupe *le sang* dans ce chapitre; mais c'est pour établir le contraste complet entre le sang des victimes et la valeur infinie et l'efficacité entière et éternelle du sang de Christ, comme nous le verrons dans la suite du chapitre. L'Écriture nous enseigne que le sang, c'est la vie; de là, la défense expresse de manger d'aucun sang (Genèse 9: 4-6; Lévitique 3: 17; 7: 26; 17: 10-14; Deutéronome 12: 16; Actes des Apôtres 15: 28, 29). Le sang répandu, c'est la mort, c'est-à-dire la vie ôtée. Mais dans le cas de notre adorable Sauveur, c'est la vie donnée: il a donné lui-même sa vie à la mort (Jean 10: 11, 15, 17, 18; Esaïe 53: 12).

(Versets 13-14). Voici maintenant les conséquences de cette rédemption éternelle. Pour les faire mieux ressortir, l'auteur rappelle ce qui avait lieu sous la loi. Les souillures contractées alors étaient extérieures, affectaient la pureté de la chair — c'était la lèpre, c'était l'attouchement d'un mort, etc. — Celui qui était ainsi souillé se trouvait hors de la communion du peuple, jusqu'à ce qu'eût été offert le sang de taureaux et de boucs, ou qu'il eût été aspergé avec l'eau de purification préparée avec les cendres de la génisse rousse qui avait été immolée (voyez Lévitique 4; 5; 14; 16; Nombres 19). Mais par le sang de Christ est opérée une purification bien autrement grande et importante — une purification morale, celle de la *conscience*. Remarquons de quoi la conscience est purifiée: c'est des *oeuvres mortes*, non pas seulement des péchés positifs, mais de tout ce que produit la nature pécheresse de l'homme *mort* dans ses fautes et dans ses péchés. Elles sont mortes ces oeuvres, fruits d'un coeur corrompu et ne pouvant être d'aucune valeur devant Dieu, sauf pour condamner l'arbre qui les porte. Par l'oeuvre de Christ, par le sang qui a été versé, à cause de cette rédemption éternelle, la conscience est purifiée, les oeuvres mortes sont effacées, tout ce qu'était l'homme dans sa nature pécheresse et qui le souillait est mis de côté. Ainsi purifiés dans notre conscience, nous sommes rendus propres à servir *le Dieu vivant*. Cette expression «Dieu vivant» forme un contraste absolu avec ces oeuvres *mortes*, avec l'état moral de l'homme irrégénéré qui les produit et qui se trouve ainsi dans l'incapacité absolue de servir le Dieu vivant. Notons que l'expression «servir» (latreÀw) exprime non pas faire la volonté de Dieu, obéir, mais le service sacerdotal, en sa présence. C'est le même mot, traduit au verset 9 par «rendre culte». Quel heureux privilège que celui de pouvoir, avec une conscience purifiée, nous trouver devant Dieu pour le servir!

Mais arrêtons-nous encore un moment, sur le moyen par lequel nous jouissons d'une telle faveur. C'est le *sang de Christ*, mais ici sont ajoutées plusieurs choses qui rehaussent la vertu et l'efficacité de ce sacrifice. Les victimes (verset 13) étaient offertes, sans conscience de ce qui se faisait. Christ s'est offert *lui-même* à Dieu. Il s'offrait dans la pleine conscience de ce qu'il faisait; l'offrande de lui-même était volontaire; c'était celle du dévouement et de l'obéissance à Dieu; ainsi le sacrifice de Christ était un acte moral accompli pour la gloire de

Dieu. «Sans tache», est-il ajouté; les victimes devaient être extérieurement sans aucune tare. Mais Christ était moralement pur, sans tache, digne ainsi de Dieu auquel il s'offrait lui-même. Il s'agit ici de Christ homme; comme tel, il n'avait pas connu le péché; exempt de péché dans sa naissance comme conçu de l'Esprit Saint, conduit dans sa vie par l'Esprit Saint, il n'avait pas laissé le péché entrer en lui; en tout, il fut à part du péché. Tous ses motifs, ses mobiles, étaient parfaitement purs, n'ayant que Dieu en vue. Offrande volontaire, elle était aussi sans tache, et ainsi parfaite d'une perfection qui la faisait agréer de Dieu. C'était le véritable holocauste. Un autre trait vient encore s'ajouter à ce qui fait l'excellence du sacrifice de Christ. Il s'offre par *l'Esprit éternel*. Il le fait animé et mû entièrement dans cet acte par la puissance de l'Esprit de Dieu qui demeurait en lui comme homme. L'Esprit n'est pas nommé ici l'Esprit Saint, mais l'Esprit éternel, de même que la rédemption accomplie par le sacrifice de Christ est éternelle. La puissance dans laquelle Christ s'est offert est donc aussi caractérisée par ce même mot. L'Esprit par lequel Christ a accompli son sacrifice lui confère une efficacité et une valeur éternelles (*). Combien est grande et magnifique l'oeuvre de Christ à la croix!

(*) «Il faut bien remarquer avec quel soin l'épître aux Hébreux attache à toutes choses l'épithète «éternel». Elle ne place point le croyant sur un terrain de relation avec Dieu dans le temps et sur la terre, mais c'est un terrain de relation éternel. Il en est ainsi de la rédemption et de l'héritage. En rapport avec ceci, l'oeuvre sur la terre est accomplie une fois pour toutes. Il n'est pas sans importance de remarquer cela quant à la nature de l'oeuvre. De là l'application de cette épithète, même au Saint Esprit. (Synopsis V, note de la page 289).

(Verset 15). A cause de cela, en vertu de ce sang qui a été versé, de cette mort qui a été subie, Christ est devenu *médiateur* d'une nouvelle alliance. Cette nouvelle alliance est donc fondée sur son sang. Elle concerne Israël dans le futur, aussi l'apôtre évite toujours de faire une application directe de la nouvelle alliance; mais tout est prêt pour qu'elle ait son effet: le Médiateur est là, et la mort est intervenue «pour la rançon des transgressions qui étaient sous la première alliance». Les sacrifices offerts sous la première alliance ne pouvaient pas expier les transgressions commises, mais le Médiateur en a payé la rançon par sa mort, salaire du péché; elles sont effacées en vertu de cette mort, de sorte que «ceux qui sont appelés», appelés actuellement (voir chapitre 3: 1), sont au bénéfice de cette rançon, et reçoivent *l'héritage éternel* qui a été promis. Cet héritage comprend toutes les bénédictions promises et qui sont en rapport avec la nouvelle alliance, et il est éternel, ou à perpétuité, parce que l'oeuvre qui ôte le péché de devant les yeux de Dieu est accomplie parfaitement, la nature et le caractère de Dieu étant glorifiés par elle, et qu'elle a une valeur éternelle.

(Versets 16, 17). Le mot traduit par alliance, l'est ici par testament. Il veut dire une «disposition». L'alliance est une disposition que Dieu fait par rapport à l'homme qui entre en relation avec lui; un testament est une disposition en faveur de quelqu'un. Dans ces deux versets, qui forment une parenthèse amenée par l'idée d'héritage, on voit clairement que le sens est bien celui de testament. Cette pensée additionnelle est introduite pour montrer la nécessité de la mort de Christ — considéré comme testateur — pour que l'on puisse jouir de ce que le testament des promesses) confère — c'est-à-dire les bénédictions de l'héritage éternel.

(Versets 18-22). Revenant à la pensée d'alliance, l'auteur sacré montre que la première alliance n'avait pas été consacrée sans du sang, sans l'intervention de la mort. En effet, comme nous le lisons en Exode 24: 7, 8, le sang des victimes scella l'autorité de la loi sur le peuple qui l'avait acceptée, en disant: «Tout ce que l'Eternel a dit, nous le ferons». C'était la sanction de la mort attachée à l'obligation de garder la loi. En second lieu, on voit par de nombreux passages, et en particulier en Lévitique 16: 15-19, que même le tabernacle et ses ustensiles, souillés par les impuretés et les transgressions des fils d'Israël, étaient purifiés par le sang (*), et l'auteur arrive ainsi à cette grande et capitale vérité proclamée dans toute la loi: «Sans effusion de sang (sans la mort), il n'y a pas de rémission». L'alliance est donc fondée sur le sang; les souillures purifiées par le même moyen, et la rémission des péchés (l'enlèvement de la culpabilité) obtenir aussi par l'effusion du sang.

(*) «Presque toutes choses sont purifiées par du sang, selon la loi», est-il dit. Il y avait des cas où l'eau était employée comme moyen de purification soit des personnes, soit des choses. Voyez Lévitique 15 et Nombres 19. «L'eau est une figure de la purification morale et pratique. Cette purification s'effectue par l'application au coeur et à la conscience de la parole qui juge tout mal et révèle tout bien».

(Verset 23). Les *images* des choses qui sont dans les cieus — le tabernacle et ce qui y appartenait — étaient donc purifiées par le sang des victimes, mais les choses célestes elles-mêmes, pour être purifiées, demandaient des sacrifices plus excellents — celui de Christ. Ces choses célestes sont le sanctuaire d'en haut, le «vrai tabernacle» où Christ est entré et dont il est le ministre (chapitre 8: 1, 2). Elles ont besoin d'être purifiées, parce qu'elles sont souillées par la présence de Satan et de ses anges. Au grand jour des expiations (Lévitique 16), le souverain sacrificateur, comme nous l'avons vu plus haut, purifiait avec du sang le sanctuaire terrestre souillé par les péchés des fils d'Israël. De même Christ, par son sang, en vertu de son sacrifice, a opéré tout ce qu'il faut pour la purification du sanctuaire céleste. L'oeuvre sur laquelle repose cette purification, est accomplie parfaitement et, pour nous, nous en jouissons déjà pleinement, nos péchés étant effacés, et ainsi nous-mêmes réconciliés avec Dieu, et admis en sa présence, mais il reste encore un côté à venir de la purification, c'est lorsque Satan et ses anges seront précipités du ciel (Apocalypse 12: 9). C'est aussi en vertu du sacrifice de Christ, du «sang de la croix», qu'aura lieu la réconciliation de «toutes choses» avec Dieu, «soit les choses qui sont sur la terre, soit *les choses qui sont dans les cieus*» (Colossiens 1: 20), quand Satan sera jeté dans l'abîme et lié (Apocalypse 20: 1-3); mais nous, nous sommes déjà *maintenant* réconciliés «dans le corps de sa chair, *par la mort*» (Colossiens 1: 21, 22). On voit donc ici, comme dans l'épître aux Hébreux, l'oeuvre de Christ à la croix, son sang versé, et l'application actuelle de son oeuvre aux croyants, puis son application future — la purification des choses célestes et la réconciliation de toutes choses.

(Verset 24). Voici donc le grand fait qui suit le sacrifice de Christ. Il entre, non dans le sanctuaire terrestre fait de main, mais dans le sanctuaire céleste, le ciel, dont le premier n'était que l'image. Il se trouve là selon l'excellence de sa Personne et en vertu de la perfection de son oeuvre accomplie, en la présence de Dieu même, et il y paraît *maintenant pour nous*. Comme le souverain sacrificateur qui entrait une fois l'an dans le lieu très saint et y représentait Israël, ainsi Christ paraît *maintenant* pour nous devant la face de Dieu et il y

demeure, notre position ne change donc pas. Quelle grâce d'être ainsi, sans voile, en la présence de Dieu! Quelle perfection dans la Personne et l'oeuvre de Celui qui parait là pour nous! Quelle sécurité pour l'âme d'être ainsi représentée!

(Versets 25, 26). En Israël, le souverain sacrificateur devait entrer chaque année dans le sanctuaire avec le sang de nouvelles victimes, un sang autre que le sien, afin de purifier le peuple et le tabernacle. L'oeuvre n'était jamais parfaite et n'ôtait pas le péché pour toujours: il fallait constamment recommencer. Il n'en est pas ainsi de Christ. Il est entré une seule fois dans le sanctuaire céleste et il y demeure. Car il est venu avec son propre sang, et comme son sacrifice est parfait en lui-même et dans ses effets, il ne saurait être répété. Pour se répéter, il eût fallu que Christ souffrît plusieurs fois depuis la fondation du monde, depuis l'introduction du péché, mais il n'en était pas besoin, car «maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté *une fois* pour l'abolition du péché par son sacrifice (le sacrifice de lui-même)». Vérité de toute importance et infiniment précieuse.

«En la consommation des siècles», est-il dit. «Les siècles», c'est le temps de la patience de Dieu envers l'homme avant l'oeuvre de Christ, le temps où de diverses manières l'homme est mis à l'épreuve; c'est le temps où se déroule l'histoire de l'homme placé sous sa propre responsabilité, dans les diverses dispensations par lesquelles Dieu le faisait passer: avant la loi, sous la loi, avec la sacrificature pour approcher de Dieu, avec des promesses, puis avec la présence de son Fils bien-aimé venant en grâce et en puissance de délivrance. Ces siècles d'épreuve ont montré clairement ce qu'est l'homme dans sa nature et sa volonté. Il ne s'est point soumis à Dieu, n'a profité d'aucun moyen de s'approcher de Dieu; il s'est clairement manifesté comme mauvais, irrémédiablement mauvais, pécheur et ennemi de Dieu, tellement qu'à la fin de sa carrière d'amour sur la terre, Jésus prononce cette douloureuse parole qui résume finalement ce qu'est le coeur de l'homme: «Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père» (Jean 15: 24). C'est là «la consommation des siècles», la fin de l'histoire de l'homme mis à l'épreuve. Il met le comble à son péché en rejetant et crucifiant le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu. Mais alors aussi Dieu intervient selon ses conseils éternels de grâce. L'homme a montré son entière incapacité à répondre à ce que Dieu demandait de lui, et en même temps sa profonde inimitié contre Dieu, alors le Christ rejeté est manifesté comme accomplissant l'oeuvre de Dieu — l'abolition du péché, et cela dans ce rejet même, par cette mort qu'il subit volontairement de la part des hommes. Cette oeuvre est parfaitement accomplie. Le péché qui avait déshonoré Dieu et qui avait séparé l'homme de lui, est *aboli* par le sacrifice de Christ. Il est *ôté* de devant les yeux de Dieu, et il l'est une fois pour toutes, car Christ a été manifesté une fois, et cette unique fois suffisait, puisque le péché une fois aboli, le grand et final résultat était, atteint pour la gloire de Dieu et la bénédiction de l'homme. La consommation des siècles est ainsi moralement arrivée. Il est vrai que tous les résultats de l'oeuvre de Christ ne sont pas encore manifestés, mais la base est posée. Le péché sera ôté du monde (Jean 1: 29); les oeuvres du diable seront détruites (1 Jean 3: 8); il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre où la justice habite, une création toute nouvelle (Apocalypse 21: 1; 2 Pierre 3: 13), où le péché et ses conséquences n'existeront point et ne pourront jamais entrer, et tout cela est le résultat

de l'oeuvre de Christ; son sacrifice, le sacrifice de lui-même sur la croix, est le fondement sur lequel repose cette manifestation de la puissance, de l'amour et de la gloire de Dieu pendant l'éternité. Mais déjà ce résultat, savoir l'abolition du péché, est réalisé pour le croyant dans la conscience, de même qu'il appartient aussi déjà moralement à la nouvelle création (2 Corinthiens 5: 17).

(Versets 27, 28). La fin du verset précédent présente l'oeuvre de Christ — son sacrifice — et sa portée générale, le résultat complet et final étant encore à venir. Nous avons dans les versets 27 et 28, ce résultat déjà possédé par le croyant, non pas sans doute tel qu'il sera dans la gloire, mais déjà complet quant à ce qui concerne la conscience, de sorte que pour lui le péché est aboli, et il est sans voile en la présence de Dieu. Seulement ici, Christ est présenté sous le caractère de *substitut*: il porte les péchés. Au grand jour des expiations, il y avait *deux boucs* mis à part — un pour l'Eternel, offert en sacrifice pour le péché du peuple et dont le sang était porté dans le sanctuaire, afin de faire propitiation pour le lieu saint et le purifier des impuretés du peuple d'Israël. En type, cela correspond à l'abolition du péché devant Dieu par le sacrifice de Christ. Le second bouc n'était pas mis à mort, mais cependant identifié avec le premier dans sa mort, car il devait disparaître dans une terre inhabitée, figure de la mort. Sur la tête de ce bouc étaient confessées par Aaron, le souverain sacrificateur représentant le peuple, les transgressions et les iniquités des fils d'Israël; elles étaient mises sur lui, puis on le conduisait au désert, et il y emportait tous ces péchés qui disparaissaient ainsi de devant les yeux de Dieu et du peuple (Lévitique 16). En type, ce second bouc nous présente Christ, «s'offrant lui-même pour porter les péchés de plusieurs», c'est-à-dire Christ, notre substitut à nous croyants: «Il a porté nos péchés en son corps sur le bois» (1 Pierre 2: 24).

Deux réalités terribles attendent l'homme à cause du péché, «la mort et après cela le jugement». C'est le sort de l'homme comme enfant d'Adam: il lui est réservé de mourir une fois, mais tout ne finit pas pour lui à cette mort qui est les gages du péché (Romains 6: 23); il reste ce qui est encore plus terrible, c'est-à-dire le jugement. La mort ne fait que l'introduire devant le Dieu qui le juge, et c'est pourquoi la mort est le roi des terreurs (Job 18: 14). Mais pour le croyant, son sort est tout changé; il ne dépend plus d'Adam, mais de Christ. Et en Christ, il trouve deux certitudes bénies: premièrement, Christ a été offert une fois pour porter ses péchés, et par conséquent ils sont entièrement ôtés; et secondement, Christ va bientôt paraître et apporter une parfaite délivrance à ceux qui l'attendent. Il n'a donc point à redouter le jugement et ainsi pour lui la mort, s'il doit la subir, n'a point de terreurs.

Remarquons l'expression «plusieurs». Cela est opposé à tous. L'oeuvre de Christ est suffisante pour tous; il s'est donné en rançon pour tous, il est la propitiation pour le monde entier (1 Timothée 2: 6; 1 Jean 2: 2), mais il n'a pas porté les péchés de tous, sans quoi tous seraient sauvés. Ceux-là seuls qui croient sont au bénéfice de son oeuvre. «La justice de Dieu par la foi de Jésus Christ est *envers* tous», mais seulement «*sur* tous ceux qui croient» (Romains 3: 22).

Pour ceux-là, remarquons-le aussi, il n'est point question de mort. Ils attendent Christ, et il leur apparaîtra — c'est sa seconde venue — et combien elle est différente de la première!

Dans celle-ci, il a paru dans l'humiliation, mais alors il apparaîtra en gloire. Dans sa première venue, absolument sans péché dans sa Personne, nous le savons (Hébreux 4: 15), il a eu cependant à faire avec le péché. En effet, lui qui n'a point connu le péché a été fait péché pour nous (2 Corinthiens 5: 21); il a été la victime pour le péché (Romains 8: 3); il a porté les péchés des «plusieurs»; il en a été chargé sur la croix. Mais là, il a aboli le péché par son sacrifice; il a fait là la purification des péchés; il les a expiés et les a ôtés totalement pour les croyants: cette oeuvre est parfaitement accomplie; la question est réglée, et quand il apparaîtra une seconde fois, ce sera «sans péché», en dehors de toute question de péché, n'ayant plus rien à faire avec le péché, relativement aux croyants, à ceux qui l'attendent, car leurs péchés ont été entièrement ôtés. Il leur apparaîtra, non pour le jugement, mais à *salut*, c'est-à-dire pour les délivrer de toutes les conséquences du péché. Remarquons que cette expression «à salut» qui s'applique d'une manière absolue au chrétien, embrasse aussi le résidu juif qui, dans le temps à venir, attendra Christ et le verra apparaître pour sa délivrance. Il n'est point parlé ici de l'enlèvement des saints, tel que nous le voyons mentionné en 1 Thessaloniens 4, mais de l'apparition de Christ pour la délivrance de ceux qui l'attendent — les chrétiens actuellement, le résidu juif plus tard. Il ne s'agit point non plus de sa manifestation publique au monde, alors que tout oeil le verra (Apocalypse 1: 7), car alors ce sera pour le jugement. Ici, c'est «à salut à ceux qui l'attendent».

Quelle merveilleuse histoire de la grâce que celle qui nous conduit de notre état de ruine, par le sacrifice de Christ abolissant le péché, jusqu'à la délivrance finale des saints, en nous donnant déjà maintenant une place assurée en la présence de Dieu où Christ paraît pour nous!

En la consommation des siècles, Christ *a paru* une première fois pour abolir le péché et porter les péchés; il *va apparaître* une seconde fois sans péché, pour la pleine délivrance de ceux qui l'attendent; c'est notre espérance. Nous nous trouvons entre ces deux venues, parfaitement purifiés, sans conscience de péchés, devant Dieu, en la présence duquel Christ *paraît* maintenant pour nous. Quelle position bénie, quelle heureuse attente!

Cette déclaration «apparaîtra à salut», termine et consomme une série de passages dans l'épître où se trouve l'expression «salut». Il y a «ceux qui vont hériter du salut» (1: 14); «un si grand salut» (2: 3); «le chef de leur salut» est consommé par les souffrances (2: 10); c'est un «salut éternel» (5: 9); les choses excellentes tiennent à ce salut (6: 9); ce salut — opéré par Christ — est entier, se poursuit jusqu'à l'achèvement de la course chrétienne (7: 25); et cette fin de la course, c'est lorsqu'il «apparaîtra à salut à ceux qui l'attendent».

Chapitre 10

Dans la première partie de ce chapitre (versets 1-18), Christ est présenté essentiellement comme la victime sainte et parfaite, dont tous les sacrifices offerts sous la loi n'étaient que des figures; sacrifices qui ne pouvaient point ôter les péchés, ni par conséquent purifier la conscience. Cette offrande de Christ comme victime sans tache avait déjà fait le sujet du chapitre 9, mais le chapitre 10 montre surtout les grands résultats du sacrifice de Christ. Il est bon, en lisant ces chapitres, d'avoir devant les yeux ce qui avait lieu en Israël au grand jour des

expiations. Nous ayons ici le commentaire inspiré de ce que signifiaient les cérémonies de ce jour.

«Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice», est-il dit à la fin du chapitre 9. Qu'étaient donc les sacrifices offerts sous la loi? C'est ce qui va nous être dit.

(Verset 1). «Car la loi, ayant l'ombre des biens à venir, et non l'image des choses». Les biens à venir sont toutes les bénédictions que le Christ devait apporter. La loi ne pouvait les présenter dans leur glorieuse réalité; elle ne se trouve qu'en Christ. L'image même des choses est ce que les choses sont en réalité, par opposition à l'ombre qui indique bien leur existence, mais ne donne, pour ainsi dire, que leur contour. Selon cette loi, des sacrifices devaient être offerts «chaque année», ce qui reporte bien nos pensées au jour des expiations, mais ils ne pouvaient «rendre parfaits ceux qui s'approchent». Rendre parfaits est le même mot qui est rendu par «consommer», aux chapitres 2: 10 et 5: 9, et qui signifie être tout à fait propres pour une chose. Celui qui s'approche de Dieu doit être dans une condition telle qu'il puisse le faire; aucune question quant à son état devant Dieu ne doit pouvoir être soulevée; il doit être «consommé», rendu «parfait», tout à fait propre à se trouver dans la sainte présence de Dieu. Or c'est là ce que les sacrifices offerts sous la loi ne pouvaient faire pour des hommes pécheurs. La raison en est donnée plus loin.

(Versets 2-4). En premier lieu, si ces sacrifices eussent pu avoir pour résultat de «purifier» ceux qui s'approchent, et par conséquent d'ôter leurs péchés pour toujours, de sorte qu'ils n'eussent plus «conscience de péchés», ils auraient cessé d'être offerts. On voit par ces expressions «purifiés», n'avoir «plus conscience de péchés», ce que veut dire ici «rendre parfaits». L'homme est souillé par ses péchés; pour pouvoir s'approcher de Dieu, il doit en être purifié; il faut que Dieu n'en voie plus sur lui. De plus, il est aussi nécessaire que l'homme en la présence de Dieu, sache, pour y être à l'aise, que ses péchés sont ôtés, qu'il n'ait plus «conscience de péchés», rien qui l'accuse. C'est là être «parfait». Heureuse condition! Mais la loi ne pouvait amener à ce résultat. Au contraire, le fait que les sacrifices devaient être offerts chaque année, rappelait que le péché était toujours là: c'était «un acte remémoratif de péchés». Car, dit l'apôtre, «il est impossible que le sang de bœufs et de boucs ôte les péchés». Pour l'Israélite pieux, il pouvait y avoir un certain soulagement de conscience le soir du jour des expiations; mais dès le lendemain, le compte des péchés s'ouvrait de nouveau; la conscience n'était pas purifiée pour toujours; l'efficacité des sacrifices n'était pas perpétuelle: on n'avait que l'ombre des biens à venir, et ceux-là sont introduits avec le verset 5, qui nous montre la seule vraie victime.

(Versets 5-9). De cette incapacité absolue des sacrifices offerts selon la loi, pour rendre parfaits ceux qui s'approchent de Dieu, résulte la nécessité d'un autre sacrifice qui ait cette efficacité. Or dans les conseils de Dieu il y a été pourvu. «C'est pourquoi, en entrant dans le monde, IL DIT: Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps». Nous avons ici une citation du Psaume 40: 6-8. Quel est celui qui dit? C'est Christ, par la bouche de David, parlant en Esprit. L'Esprit Saint déclarait à l'avance ce que le Christ exprimerait en entrant dans le monde, le but de sa venue ici-bas comme homme. «Tu m'as formé un corps»,

c'était la première chose nécessaire pour accomplir la volonté de Dieu; il fallait qu'il devînt un homme, et nous pouvons remarquer que c'est à Dieu qu'il attribue son incarnation non à lui-même, car en tout il est le serviteur, l'homme dépendant. Dans le Psaume nous lisons: «Tu m'as creusé des oreilles (*)» expression qui indique la position de serviteur obéissant que Christ a prise. Mais pour cela, il fallait qu'il fût homme, et voilà pourquoi l'Esprit Saint dit: «Tu m'as formé un corps», prenant la traduction que les septante ont donnée du passage et qui présente le vrai sens.

(*) Ce n'est pas là même expression qu'en Exode 21: 6: «percé l'oreille», signe que l'esclave était attaché à la maison pour obéir à toujours. Ce n'est pas non plus, comme en Esaïe 50: 5 «m'a ouvert l'oreille», ce qui signifie que le Seigneur prêtait l'oreille pour connaître, matin après matin, la volonté du Père. «Creusé des «oreilles», Dieu l'avait préparé, formé, pour accomplir cette volonté.

Christ venant donc comme homme sur la terre, entrant dans le monde, dit: «Tu n'as point voulu de sacrifice, ni d'offrande... Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes, ni aux sacrifices pour le péché; alors j'ai dit: Voici, je viens, il est écrit de moi dans le rouleau, du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté». Nous trouvons plus d'une fois dans l'Ancien Testament des passages où Dieu déclare qu'il ne prend point plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, mais à l'accomplissement de sa volonté (voyez Psaume 51: 16, etc.; Jérémie 6: 20; 7: 21-23; Michée 6: 6-8). Mais quel homme pouvait ou a pu accomplir cette volonté, a pu présenter à Dieu cette offrande parfaite de soi-même, capable d'être agréée de Dieu, et telle qu'elle devînt aussi un sacrifice pour l'abolition du péché? Christ seul le pouvait; seul il a pu dire: «Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire, ta volonté», cette volonté qui était de résoudre une fois pour toutes, la question du péché, afin que Dieu pût sauver en justice des hommes coupables. Et c'était l'accomplissement des conseils de Dieu. Il était écrit de lui dans la rouleau ou en tête du livre. Christ devenant un homme pour glorifier Dieu, était le grand objet des conseils divins. Combien il est grand d'assister, pour ainsi dire, à cet entretien, où dans les profondeurs de la Divinité, Christ s'offre pour venir accomplir la volonté de Dieu en s'offrant lui-même. L'Esprit Saint insiste sur l'incapacité des sacrifices offerts selon la loi, pour satisfaire à ce que Dieu demandait, Il en nomme les quatre genres: holocauste, offrande de gâteau, sacrifice de prospérité et sacrifice pour le péché, tous quatre types de Christ, comme on le sait; puis il les met tous de côté pour montrer Celui en qui ils ont leur réalisation: «Voici, je viens pour faire ta volonté», et ainsi «il ôte le premier, afin d'établir le second». Le premier ordre de sacrifices n'arrivait point à rendre parfaits ceux qui s'approchent; la conscience n'était pas purifiée; le second ordre de choses se résume dans l'unique sacrifice de Christ qui amène à un résultat parfait et éternel. Et cet unique sacrifice est le fruit de l'obéissance parfaite du Seigneur!

(Verset 10). Nous sommes *sanctifiés*, mis à part pour Dieu, sauvés, par conséquent, par le moyen du sacrifice de Jésus Christ. C'est dans son corps, le corps que Dieu lui avait formé, qu'il venait accomplir la volonté de Dieu, dont le point culminant était ce sacrifice parfait, sa mort sur la croix. Remarquons de plus qu'il est offert une fois pour toutes: il est suffisant pour toujours; il n'a pas besoin d'être répété, contrairement aux sacrifices offerts sous la loi. La sanctification, la mise à part, qui en résulte est donc aussi parfaite et pour toujours. Quelle

grâce pour les croyants! Ce n'est pas d'une sanctification pratique qu'il s'agit ici, comme dans le chapitre 12: 14; mais d'une mise à part pour Dieu, en vertu du sacrifice de Jésus Christ.

(Versets 11-14). Le contraste entre le système juif et le système chrétien, se poursuit ici dans la comparaison faite, non plus quant aux sacrifices, mais quant à l'action des sacrificateurs. Sous la loi, les sacrificateurs se tenaient chaque jour devant l'autel, faisant le service qui leur incombait, en offrant constamment des sacrifices qui ne pouvaient jamais ôter les péchés. Leur service était incessant, signe qu'une oeuvre parfaite n'était pas accomplie. Christ, au contraire, a offert un seul sacrifice pour les péchés, mais un sacrifice pleinement suffisant pour présenter à Dieu sans tache ceux qui lui appartiennent, sacrifice d'une valeur et d'une efficacité éternelles. Aussi s'est-il *assis* — marque du repos après l'oeuvre accomplie — *assis à perpétuité*; c'est une oeuvre qui ne saurait se répéter, puisqu'elle est pleinement suffisante. Et c'est à la droite de Dieu, dans la gloire, signe de son acceptation parfaite, après avoir accompli parfaitement toute la volonté de Dieu. Quelle sécurité sans mélange pour les croyants de voir là-haut, dans cette position de gloire, notre grand Souverain Sacrificateur!

Christ est assis à perpétuité, sans interruption, quant à son oeuvre de salut; mais il se lèvera quand il viendra tirer vengeance de ses ennemis. Il attend, depuis le moment où il est entré comme souverain sacrificateur dans le ciel, «jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds», selon ce qui est dit au Psaume 110. Contraste bien frappant et solennel! Pour les croyants, ses amis, titre délivrance parfaite; pour ceux qui se constituent ses ennemis en le rejetant, l'attente d'un jugement terrible. Les fidèles Hébreux pouvaient se dire: Le Messie est venu et nous avons cru; comment donc sommes-nous persécutés et ses ennemis triomphent-ils? L'Esprit Saint leur montre, d'un côté, leur salut assuré par le sacrifice parfait de Christ et sa séance à la droite de Dieu; et, d'un autre côté, dans l'avenir, le triomphe final de Christ et des siens sur tous leurs ennemis. Qu'on lise, à ce sujet, le magnifique Psaume 110, tout entier.

L'Esprit Saint, après cette assurance relative à l'avenir, donne pour le présent, la raison, si précieuse à tous les croyants, pour laquelle Christ demeure assis maintenant, dans le repos. C'est que, «par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés». L'offrande — celle du corps de Jésus Christ — est parfaite, elle ne se répète pas; il est donc assis à perpétuité à la droite de la Majesté. Ceux qui sont sanctifiés, mis à part pour Dieu, le sont pour toujours en vertu de cette offrande (verset 10), et quant à leur position devant Dieu, de même que l'oeuvre de Christ a une valeur perpétuelle, et que lui-même est toujours devant Dieu, eux, à cause de cette oeuvre, sont parfaits pour Dieu à perpétuité. L'oeuvre de Christ est parfaite, son acceptation est parfaite, rien ne peut l'altérer; et nous sommes parfaits, comme représentés devant Dieu par lui (*).

(*) Tous ceux qui acceptaient le christianisme étaient bien, par cela, sanctifiés, mis à part du reste du peuple, mais les vrais croyants étaient de plus rendus parfaits devant Dieu par l'oeuvre de Christ.

(Versets 15-18). Après avoir établi la valeur parfaite et permanente de l'oeuvre de Christ, l'auteur cite le témoignage rendu par l'Esprit Saint à son excellence et à sa perfection éternelle dans son application aux croyants. Ce témoignage est tiré du chapitre 31 du prophète Jérémie,

où le Seigneur montre les privilèges de la nouvelle alliance qu'il traitera avec le peuple. Voici donc ce dont l'Esprit Saint, par la bouche du prophète, nous rend témoignage: «Je ne me souviendrai plus *jamais* de leurs péchés, ni de leurs iniquités». Quelle chose précieuse, d'une valeur infinie pour l'âme, que la certitude de ce pardon complet et absolu de tous les péchés, certitude basée sur le dessein et la volonté de Dieu, sur le sacrifice parfait de Christ, et garantie par l'infaillible témoignage de l'Esprit Saint! Nous pouvons la saisir avec une foi entière, et n'avons à chercher rien d'autre pour assurer notre position devant Dieu: «Car là où il y a rémission de ces choses» rémission parfaite et pour toujours des péchés et des iniquités, «il n'y a plus d'offrande pour le péché». Le sacrifice qui ôte le péché pour toujours de devant les yeux de Dieu (chapitre 9: 26), ayant été offert, il n'y a plus lieu d'en offrir un autre. Pour le dire en passant on voit par là l'erreur profonde et subversive du christianisme, qui est enseignée par l'Eglise romaine, je veux dire le sacrifice sans cesse répété de la messe.

En résumé donc, dans ce que nous présente la portion de ce chapitre 10, que nous venons de parcourir, nous trouvons: 1° Au verset 10, que notre rédemption a eu une source divine dans la volonté de Dieu; 2° au verset 12, qu'elle a été accomplie par une oeuvre divine — le sacrifice de Christ; 3° au verset 15, qu'elle a un témoignage divin, celui du Saint Esprit. Il y a donc la volonté de Dieu le Père, l'oeuvre du Fils, et le témoignage du Saint Esprit.

(Versets 19-21). La partie doctrinale de l'épître, dont le grand sujet est la sacrificature de Christ dans la gloire, se termine ici. La conclusion pratique de ce qui y a été enseigné touchant cette sacrificature et touchant la perfection du sacrifice de Christ assis maintenant à la droite de Dieu, c'est que, le péché étant ôté, la conscience purifiée, et les croyants rendus parfaits à perpétuité, sans péché aux yeux de Dieu, ils ont pleine liberté (ou hardiesse) pour entrer dans les lieux saints. Nulle barrière n'existe plus qui leur en interdise l'accès: le sang de Jésus, satisfaisant à tout ce qu'exigeait la justice de Dieu, leur permet d'entrer en la présence de Dieu sans voile et d'y demeurer sans crainte. Merveilleux privilège pour des pécheurs que leur souillure excluait de cette place bénie! Mais il a fait par lui-même la purification des péchés; il est ensuite entré là et nous en a ouvert l'accès en nous en montrant le chemin. Et ce chemin, c'est sa chair. L'humanité de Christ, son humiliation, son abaissement, était comme un voile qui cachait sa gloire divine à l'homme pécheur. La foi seule la discernait. Mais à sa mort, le voile a été déchiré (*), le péché a été ôté, et dans Christ ressuscité et glorifié à la droite de Dieu, l'homme par la foi peut contempler la gloire de Dieu et, bien plus, être admis en sa présence. Voilà le chemin. L'épître nous avait montré Christ entré une fois pour toutes dans les lieux saints (chapitre 9: 12); maintenant les rachetés sont exhortés à le suivre et à entrer par le chemin qu'il leur a ouvert lui-même. C'est un chemin *nouveau* qui jamais auparavant n'avait existé, puisque l'entrée des lieux, saints était interdite; c'est un chemin vivant, puisque Christ, après avoir passé par la mort, est maintenant ressuscité et, dans la puissance d'une vie impérissable, vivant aux siècles des siècles dans la gloire. Sa mort était nécessaire pour expier nos péchés; sa vie en résurrection et dans la gloire ne l'est pas moins pour nous introduire où il est: «étant toujours vivant», est-il dit (7: 25).

(*) Nous le voyons en Matthieu 27 en figure: le voile du temple est déchiré du haut en bas, du ciel à la terre, de Dieu à l'homme. Le coup vient d'en haut et montre que Dieu ne reste plus caché: la mort de Christ ouvre l'accès à Dieu pour le pécheur.

Sous la loi, le souverain sacrificateur seul, avait la liberté, une fois l'an, d'entrer dans le lieu très saint, avec le sang des victimes. Maintenant tous les sanctifiés, les croyants rachetés par le sang de Jésus, peuvent toujours entrer dans le sanctuaire, avec une pleine liberté, car ils n'ont plus conscience de péchés. Et de plus, ils trouvent là le grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu, Jésus lui-même, qui nous représente dans le lieu saint. Tout est fait pour que nous soyons à l'aise et heureux dans la présence de Dieu.

(Versets 22-25). Cela posé, nous avons les exhortations fondées sur ces vérités. La première est: «*Approchons-nous* avec un coeur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les coeurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure». Toutes les barrières étant ôtées qui nous interdisaient l'accès auprès de Dieu, nous sommes exhortés à profiter de cet immense et précieux privilège et à nous *approcher*. L'état moral de celui qui s'approche est ensuite décrit. C'est un coeur vrai, sincère, exempt de fraude, n'ayant rien à cacher à Dieu devant lequel il se trouve en vertu de l'oeuvre de Christ. C'est l'état de celui qui saisit et apprécie la perfection et l'efficacité de cette oeuvre et qui peut dire avec le Psalmiste: «Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert; bienheureux l'homme à qui l'Eternel ne compte pas l'iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a *pas de fraude!*» (Psaumes 32: 1, 2). A un coeur vrai se lie la pleine assurance de foi qui s'approprie, sans qu'il y ait place au doute, les déclarations divines, relatives à la parfaite valeur de l'expiation accomplie par le sacrifice de Christ, et par ces deux choses — le coeur vrai devant Dieu et la pleine assurance de foi — Dieu est glorifié et Christ et son oeuvre sont honorés. Le reste du verset montre sur quel fondement on peut avoir un coeur vrai et une pleine assurance de foi. C'est que les coeurs, par l'aspersion du sang de Christ appliqué une fois pour toutes, sont purifiés d'une mauvaise conscience, du sentiment de la culpabilité qu'entraîne le péché, et que *le corps est lavé d'eau pure*. Que signifient ces paroles? Il est fait évidemment allusion aux sacrificateurs qui, lors de leur consécration, pour pouvoir s'approcher de Dieu, étaient aspergés de sang après avoir été lavés d'eau (Exode 29). Aaron, au jour des expiations, lavait aussi sa chair avant d'entrer dans le lieu très saint (*). C'étaient des figures. L'eau pure qui nous lave est la Parole dans son application à nos âmes par la puissance de l'Esprit Saint. Nous le voyons en différents passages. En Jean 13: 10, 11, le Seigneur dit: «Celui qui a tout le corps lavé, n'a besoin que de se laver les pieds; mais il est tout net; et vous, vous êtes nets, mais non pas tous. Car il savait qui le livrerait; c'est pourquoi il dit: Vous n'êtes pas tous nets». Et ces paroles nous sont expliquées au chapitre 15: 3: «Vous, vous êtes déjà nets, à cause de *la parole* que je vous ai dite».

(*) Le baptême peut avoir donné lieu à cette allusion. Dans les Actes, chapitre 22: 16, il est dit: «Sois baptisé, et te lave de tes péchés, en invoquant son nom» (le nom de Jésus). Voyez aussi 1 Pierre 3: 21.

Ainsi, de même que l'eau appliquée à nos corps les purifie, de même la Parole appliquée à nos âmes les régénère et les purifie, et cela une fois pour toutes, sans qu'il y ait besoin de répétition. Paul, en Tite 3: 5, parle du lavage de la régénération; Pierre dit: «Vous êtes

régénérés par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu» (1 Pierre 1: 23), et Jacques: «Il nous a engendrés par la parole de la vérité» (1: 18); et le Seigneur nous enseigne qu'il nous faut «naître d'eau et de l'Esprit» (Jean 3: 5).

Il est bien important de remarquer que les paroles dont l'apôtre se sert, indiquent qu'il n'y a pas de répétition de l'aspersion du sang, non plus que de l'application de la Parole pour régénérer. En effet, il n'est pas dit: «Devant avoir le coeur par aspersion purifié d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure;» mais «*ayant* etc.». La chose est faite une fois pour toutes: c'est un fait qui a eu lieu; une position où l'on se trouve. Et c'est parce que nous sommes dans cette condition, que nous pouvons approcher avec un coeur vrai et une pleine assurance de foi, sans qu'aucune question se soulève quant au privilège que nous avons d'entrer en la présence de Dieu avec une entière liberté. Il ne faut pas oublier que, si notre position de consécration à Dieu est assurée une fois pour toutes, le lavage d'eau, l'action de la Parole appliquée à l'âme, ne continue pas moins dans la pratique, action figurée par le lavage des pieds en Jean 13, et dont il est parlé à l'égard de l'Eglise, en Ephésiens 5: «Afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole».

(Verset 23). Nous avons dans ce verset la seconde exhortation, celle qui se rapporte à notre profession devant les hommes. La précédente avait trait à notre privilège d'entrer dans le sanctuaire céleste, en la présence de Dieu. L'espérance se rapporte toujours à une chose à venir, que nous ne possédons pas, mais que nous attendons. C'est Christ, c'est sa venue, avec toutes les bénédictions qu'elle apportera. «Il apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent». On voit que cela est général à dessein, comme toujours dans l'épître, et concerne aussi bien la phase de la venue de Christ pour les saints actuels — la bienheureuse espérance — que celle de la délivrance d'Israël. Nous confessons ou professons attendre Christ — c'est la vraie attitude chrétienne. Combien n'y en a-t-il pas qui, malheureusement, l'oublient, et auraient besoin de s'appliquer l'exhortation de l'apôtre! Et nous avons à la retenir «sans *chanceler*». Le coeur naturel est porté à se décourager si l'attente se prolonge; il raisonne et dit: «Mon maître tarde à venir», et alors on regarde vers le monde, on oublie le but céleste. De là, l'importance de l'exhortation fondée d'ailleurs sur la fidélité de Celui qui a promis l'heureuse et prochaine issue de la course: «Celui qui a promis est fidèle».

(Versets 24, 25). Troisième exhortation qui se rapporte à la communion et aux relations fraternelles de ceux qui avaient été rassemblés en dehors du judaïsme. Il ne suffit pas de retenir pour soi-même la confiance en la fidélité de Dieu; nous avons aussi à penser aux autres et à leur bien spirituel, et ainsi à nous encourager mutuellement à marcher dans cet amour qui est la marque de la vie divine en nous, et dans les bonnes oeuvres qui glorifient Dieu et rendent témoignage de la réalité de notre profession. Or cette profession doit être publique; elle se manifestait dans le fait du «rassemblement» de ceux qui avaient une foi commune. L'abandonner, ce rassemblement, comme hélas! plusieurs avaient l'habitude de faire, éviter ainsi d'affirmer sa solidarité avec ceux qui se rassemblaient autour de Christ, à cause de l'opprobre et de la souffrance qui pouvaient s'y trouver, était un danger et un mauvais signe quant à la foi de ceux qui agissaient ainsi, et qui se contentaient du culte juif. C'est ce qui

motive la déclaration solennelle et terrible des versets 26 à 31. Il fallait donc s'exhorter à demeurer fidèles et fermes dans la confession publique de la foi, et cela «d'autant plus que vous voyez le jour approcher».

Quel est ce jour? Evidemment le jour du jugement, quand le Seigneur viendra (2 Thessaloniens 1: 10). C'est celui qui est toujours présenté quand il est question d'agir sur la conscience, d'exciter à la vigilance et à une marche sainte en dehors du monde et, en même temps, pour encourager le chrétien à ne pas craindre les hommes (voyez 2 Timothée 4: 7, 8; Matthieu 24: 42; 1 Thessaloniens 3: 13, etc.). Du reste, un jour de jugement approchait, prélude et image du jugement de la fin. C'était le jour de la destruction de Jérusalem dont les signes avant-coureurs se montraient déjà (voyez Luc 21: 20-24). Combien donc il était nécessaire, au moment où allaient disparaître et le temple et le culte auquel les Hébreux étaient encore si attachés, qu'ils n'abandonnassent point ce «rassemblement de nous-mêmes» qui subsiste en dehors de toute forme, qui est fondé sur Christ et son oeuvre! Or l'abandon de la profession chrétienne laissait sans espérance. C'est ce que nous voyons dans les versets suivants.

(Versets 26-31). Ils nous montrent les terribles conséquences de l'abandon de la profession chrétienne. Il importe que nous saisissons bien leur portée. D'abord, qu'est-ce que la vérité dont il est ici question? C'est évidemment le christianisme, mais selon la doctrine précédemment exposée, le christianisme au point de vue de la valeur parfaite et suffisante du sacrifice de Christ offert une fois pour toutes pour ôter le péché, sacrifice qui ne saurait se répéter. Si, après avoir connu cette vérité et l'avoir professée en reconnaissant la valeur de ce sacrifice, on l'abandonnait et l'on choisissait volontairement le péché, c'est-à-dire une marche selon sa propre volonté, il n'y avait pas un autre sacrifice auquel on pût recourir. L'unique sacrifice efficace pour ôter les péchés, avait été rejeté. On se constituait adversaire de Christ et de la grâce, et pour de telles personnes il ne restait que le jugement qui allait certainement les atteindre et les consumer (*).

(*) Il semble que l'Esprit Saint a toujours en vue le jugement qui était sur le point de fondre sur les Juifs qui avaient rejeté Christ et résisté au Saint Esprit.

L'apôtre qui, dans toute l'épître, a fait ressortir l'excellence du christianisme sur le judaïsme, montre aussi que le mépris du premier amènera un jugement plus terrible que celui qui frappait les contempteurs du second. Mépriser la loi que Dieu avait donnée par Moïse, c'était la rejeter, et ceux qui se rendaient coupables de crimes qui impliquaient ce mépris, étaient sans miséricorde mis à mort. Rien ne pouvait expier leur péché (voyez Lévitique 24: 10-16; Nombres 15: 32-36; Deutéronome 17: 2-7). Or, rejeter le christianisme après l'avoir connu et professé, était un crime infiniment plus grand. En effet, les deux grands privilèges chrétiens sont le sacrifice unique et parfait que le Fils de Dieu a offert sur la croix en se livrant lui-même, et la présence du Saint Esprit qui rend témoignage à la grâce divine manifestée dans ce sacrifice. Abandonner ces privilèges après les avoir connus et professés, c'était fouler aux pieds celui qu'on avait reconnu comme le Fils de Dieu; c'était estimer profane le sang de l'alliance par lequel on avait professé être mis à part; c'était enfin faire outrage à l'Esprit de

grâce. Dieu, sa grâce, son Fils, le sacrifice de Celui-ci, et l'Esprit Saint qui lui rend témoignage, tout était rejeté et méprisé, et que restait-il comme terme final d'une telle voie, sinon le juste jugement de la part de Celui à qui appartient la vengeance et qui rendra à chacun selon ses oeuvres? Le jugement par le Seigneur est une chose certaine: il l'a déclaré; et combien n'est-il pas terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant pour en recevoir le juste salaire du plus grand des péchés, de celui qui ferme la porte à tout espoir, le rejet volontaire de sa grâce!

(Versets 32-39). Pour qu'ils évitent, un sort aussi terrible, pour les encourager à la patience et à la persévérance, l'écrivain sacré rappelle aux Hébreux combien ils ont souffert au commencement de leur carrière chrétienne, dans «les jours précédents», après avoir «été illuminés» par cette lumière céleste de la vérité qui avait pénétré leurs âmes. Une cause pour laquelle on a beaucoup enduré nous est d'autant plus chère, et de plus l'expérience faite de la grâce de Dieu qui a soutenu dans ces souffrances, est bien propre à encourager. C'est sur ces sentiments que s'appuie d'abord l'exhortation adressée à ces chrétiens. En endurant les opprobres et les afflictions, en s'associant de coeur à ceux qui étaient persécutés, en soulageant ceux qui étaient en prison pour leur foi, en se laissant dépouiller avec joie de leurs biens, parce qu'ils avaient en vue des biens meilleurs et permanents, dans le ciel, ils avaient montré la réalité de leur profession. Ce n'était donc pas le moment de se décourager, maintenant que le but était près d'être atteint, et ils ne devaient pas abandonner la confiance en Dieu et en ses promesses dont ils avaient fait preuve et dont la récompense est la gloire. Il est vrai que la patience est nécessaire pour persévérer jusqu'au bout dans le chemin de la volonté de Dieu, chemin où se rencontrent les épreuves, mais dont le terme est la jouissance des choses promises. Il est précieux de voir comme l'Esprit Saint place constamment devant l'âme, afin de l'encourager, la récompense certaine que Dieu, qui est fidèle et qui a promis, lui donnera au bout de la course. Le repos de Dieu, des biens meilleurs et permanents, le salut apporté quand Christ apparaîtra, voilà ce qui nous attend.

(Verset 37). Or le moment où nous entrerons dans la possession de ce qui est promis, est proche: nouveau et puissant motif pour s'encourager, pour avoir patience et persévérer. «Encore très peu de temps, et celui qui vient viendra, et il ne tardera point». L'accomplissement de tout ce que renferme la promesse glorieuse se rattache à la venue de Christ. Or «il vient» est une expression frappante et qui nous le montre, pour ainsi dire, en route; elle caractérise Christ, de même que l'attente constante et patiente caractérise le fidèle. Et bientôt il paraîtra, il ne tardera pas. Tout, dans ce verset, nous annonce donc la venue très prochaine de Christ: «encore très peu de temps;» «il vient;» «il ne tardera point». «C'est en vue de cela que le chrétien doit vivre, obéir et persévérer. Rien n'influera autant sur sa marche fidèle que cette pensée: «Il vient».

(Verset 38). Mais il y a un principe qui est la puissance de cette vie d'attente: c'est la foi. Elle caractérise la vie du juste, elle la nourrit, elle lui donne la force de persévérer au milieu de toutes les difficultés. Là où elle manque, la vie s'affaiblit; les épreuves effrayent; on est en danger de se retirer, de revenir en arrière, et si quelqu'un entre dans cette voie fatale, Dieu ne prend point de plaisir en lui.

(Verset 39). «Mais pour nous», dit l'écrivain sacré, se plaçant au milieu des croyants, s'associant fraternellement à eux, «nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour la perte», — telle est l'issue fatale où conduit l'abandon de la confiance en Dieu pour l'accomplissement de la promesse, — «mais de ceux qui croient pour la conservation de l'âme». La conservation de l'âme, la jouissance de la vie éternelle en gloire, telle est la fin bienheureuse du chemin de la foi.

Ainsi, tandis que les versets 26-31 font voir que le jugement est la seule issue où conduit l'abandon volontaire de la profession de la foi, les versets suivants encouragent ceux qui gardent la foi, en leur montrant que le terme de la route est Christ venant accomplir les promesses de gloire.

Le passage: «Or le juste vivra de foi», tiré du prophète Habakuk 2: 4, est cité trois fois dans les épîtres de Paul, en Romains 1: 17; Galates 3: 11, et ici. Dans l'épître aux Romains, l'emphase est sur le mot «*juste*»; en Galates, sur le mot «*foi*», et ici sur le mot «*vivra*». Dans le premier cas, la citation est en rapport avec la justice de Dieu révélée dans l'Évangile sur le principe de la foi: «Or le *juste* vivra de foi». Dans le second, la *foi* qui justifie est mise en contraste avec la *loi* qui condamne. Et enfin, dans le troisième, *vivre de foi* est en contraste avec se retirer et périr.

Chapitre 11

(Verset 1). Nous n'avons point ici une définition de la foi de laquelle le juste doit vivre, mais bien plutôt un de ses caractères: la déclaration de sa puissance et de son action. Elle est active et énergique dans l'âme. Elle rend présent l'avenir et visible l'invisible: c'est ce qui fait la force du croyant. Elle réalise les choses que l'on espère, comme si on les tenait déjà; ces choses existent pour le cœur: il a l'assurance de leur réalité. En même temps, elle est une démonstration intérieure des choses que l'on ne voit pas, une conviction intime de leur existence. «La foi est une vue de ce qui est caché; elle nous donne sur l'invisible la même certitude que nous avons pour les choses qui sont sous nos yeux. Ce dont la réalité ne paraît point encore, la foi nous en donne la substance».

La déclaration que «le juste vivra de foi» est appuyée dans ce chapitre par des exemples qui, partant des premiers hommes, traversent toute la période de l'Ancien Testament pour aboutir à Christ, le Chef et le consommateur de la foi. C'est donc par la foi que les anciens ont reçu témoignage — témoignage qu'ils étaient agréables à Dieu. Les croyants Hébreux avaient une peine extrême à se détacher des choses visibles et qui se rapportaient à une religion selon la chair, et à aller en avant comme étrangers et voyageurs sur la terre, ayant les regards de la foi arrêtés sur les choses célestes, qui étaient invisibles pour le moment, et fixés sur la Personne de Christ dans la gloire, le grand objet de la foi et de l'espérance. C'est pourquoi l'auteur de l'épître leur montre, dans notre chapitre, que cette vie de foi à laquelle ils avaient été appelés et la marche qui la manifeste, n'étaient pas du tout une chose nouvelle, mais qu'elles avaient été la vie et la marche de tous les justes depuis le commencement.

Si l'on compare la fin du 3^e chapitre de l'épître aux Romains et le commencement du 4^e avec la fin du 10^e chapitre de notre épître et le commencement du 11^e, l'on trouve que l'apôtre, après avoir dit aux Romains: «Nous concluons donc que l'homme est justifié par la foi», montre, par les exemples d'Abraham et de David, que la justification par la foi n'était pas une chose nouvelle. De même ici, le chapitre 10 se terminant par la déclaration que la vie du chrétien est une vie de foi, le chapitre 11 fait voir que telle a toujours été la vie des justes.

Les sept premiers versets du chapitre qui nous occupe, forment un tout complet composé de plusieurs vérités importantes, et d'abord la création. Il est bien digne de remarque que la création de l'univers soit le premier fait auquel soit rattachée l'action de la foi, de cette foi qui est la démonstration intérieure des choses que l'on ne voit point. La création est la première manifestation du Dieu infini et tout-puissant dans le fini. Comment la connaître? L'homme savant, comme l'homme ignorant, ne *comprendront* jamais que ce qui se voit n'a pas été fait de choses qui paraissent, c'est-à-dire que l'univers a eu une cause invisible. Ils remontent, dans leurs raisonnements, d'effets à causes, et n'arrivent point à la grande cause première, et ainsi ils concluent que le monde a toujours existé. Mais le croyant se fonde sur la révélation positive de Dieu: «Au commencement Dieu créa les cieux et la terre», et il comprend et reconnaît que «les mondes», l'univers entier, «ont été faits par la parole de Dieu». La foi saisit cette action toute-puissante de la Parole créatrice; tout dès lors lui est simple et facile, car elle introduit Dieu. Nous avons en cela comme la base de ce qui suit; car c'est une grande chose pour la foi de recevoir ce miracle qui dépasse tous les autres, cet acte de là toute-puissance, qui tire toutes choses du néant. Ce premier exemple n'est pas seulement la foi en un Dieu créateur, mais la foi dans la toute puissance de sa Parole.

(Verset 4). Nous voyons, dans l'exemple d'Abel, l'âme s'approchant de Dieu par la foi. Le péché était entré; comment l'homme pouvait-il s'approcher de Dieu? Abel comprend, par ce qui était arrivé dans le jardin d'où ses parents avaient été chassés, peut-être aussi par ces vêtements de peau dont Dieu les avait couverts, qu'il était nécessaire qu'un sacrifice fût placé entre lui et Dieu, que la mort, jugement du péché, intervint pour que lui trouvât grâce devant Dieu. Par la foi donc dans la vérité de la déclaration divine relative au jugement du péché, il s'approche de Dieu avec le sacrifice que Dieu agrée et, avec le sacrifice, celui qui l'offre. Par cette foi, il reçoit le témoignage d'être juste, d'une justice selon Dieu. Dieu rend témoignage que ses dons lui sont agréables, et lui est accepté avec son sacrifice. Il en est ainsi pour nous. Le sacrifice d'Abel était la figure du sacrifice de Christ, l'Agneau sans défaut et sans tache. Ce sacrifice, le don qu'a fait Jésus de lui-même — il s'est offert à Dieu sans tache — a été agréé de Dieu, et par la foi en Jésus, je m'approche de Dieu, agréé comme lui-même. Abel, quoique mort, parle encore. Sa foi parle, son sacrifice parle, sa mort même parle. L'exemple de sa foi, consigné dans les premières pages des saintes lettres, a parlé et parlera jusqu'à la fin.

(Versets 5, 6). Après Abel, dans la série des témoins de la vie de la foi, nous trouvons Enoch, qui, par la foi, marcha avec Dieu trois cents ans, comme un homme céleste sur la terre, traversant un monde d'iniquité dont il annonce le jugement (Genèse 5: 22; Jude 14, 15). Cette vie céleste, fruit de la foi qui réalise l'existence et la présence de Dieu, aboutit, dans sa

puissance et par la grâce de Dieu, à une fin qui n'est pas la mort. Enoch est enlevé de ce monde sans voir la mort; il lui est épargné de subir la sentence prononcée sur l'homme pécheur. Il a vécu de la vie de Dieu, il a marché avec Dieu, il s'en va vers Dieu dans la puissance de la vie de Dieu qui est au-dessus de la mort. L'Écriture attribue son enlèvement à sa foi, lorsqu'elle dit: «Par la foi, Enoch fut enlevé pour qu'il ne vit pas la mort». L'Esprit Saint identifie ainsi la marche avec Dieu par la foi, avec l'issue d'une telle marche. Cette issue est le résultat de la foi qui a produit cette marche de communion intime avec Dieu. «Il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu», il avait conscience d'être approuvé de Dieu, dans la jouissance de sa communion avec lui. Les hommes iniques, au milieu desquels il se trouvait, le désapprouvaient sans doute; plaisant à Dieu, il leur déplaisait, mais qu'importe? Plaire à Dieu n'est-il pas le bien suprême? Dépendre de Dieu, se confier entièrement du cœur à lui, voilà ce qui l'honore, et c'est ainsi qu'on lui est agréable; car «sans la foi, il est impossible de lui plaire». Ainsi, par la foi, on vit et l'on marche en communion avec Dieu, on lui plaît, et de plus on trouve en lui sa récompense. Pour s'approcher de Dieu, il est nécessaire de croire qu'Il est; non d'être froidement convaincu de son existence, mais d'avoir saisi par le cœur le Dieu vivant et vrai, le Dieu d'amour qui s'intéresse à nous et qui donne à qui le cherche la rémunération, la récompense — un bonheur résultant de son approbation.

(Verset 7). Noé, le troisième témoin choisi par l'Esprit Saint avant le déluge, nous est ensuite présenté comme exemple de foi. Au milieu du monde qui se croit en sécurité, et qui poursuit ses affaires et ses plaisirs (Luc 17: 26, 27), Noé, «averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore», et qui concernaient le jugement et la destruction des hommes pécheurs (Genèse 6: 13, etc.), croit la parole de Dieu; sa foi saisit ce qui ne se voyait point encore: les jugements de Dieu, et elle lui inspire une sainte crainte. En même temps, il croit que, par le moyen que Dieu lui offre, il échappera à la destruction, et il construit l'arche, en dépit des sarcasmes que cela pouvait lui attirer. Sa foi attend aussi, sans se lasser, durant les cent vingt années de la patience de Dieu. En agissant ainsi, d'une part il se sauva lui et sa maison, et d'une autre, il condamna le monde. Prédicateur de justice (2 Pierre 2: 5), de la justice de Dieu contre le monde, pour lui il devint héritier de la justice qui est selon la foi. Comme Abraham, il crut Dieu et cela lui fut imputé à justice (Romains 4: 3), et la justice de Dieu le fit devenir héritier d'un monde nouveau, après avoir traversé, par grâce, le jugement qui avait mis fin à l'ancien.

En résumé, on trouve donc, dans ces sept premiers versets, comme objets ou résultats de la foi, premièrement la création; puis, après le péché de l'homme, la rédemption en figure. Ensuite, comme fruit de cette rédemption, une marche céleste qui aboutit au ciel, et enfin, un témoignage éclatant rendu contre un monde qui allait subir un jugement, à travers lequel, gardé par Dieu, le juste arrive à l'héritage d'un monde nouveau.

On voit aussi dans ces mêmes versets: la foi à la parole de Dieu; la foi au sacrifice expiatoire; la foi qui fait marcher avec le Dieu qui est le rémunérateur de ceux qui le recherchent; et la foi qui fait rendre témoignage à la justice de Dieu contre un monde coupable.

On peut dire encore que l'on a en Abel l'exemple du croyant racheté par le sacrifice de Christ; en Enoch, le type des croyants qui, rachetés ainsi, et vivant de la vie de Dieu, traversent le monde et sont enlevés dans la gloire avant que le jugement arrive; puis, en Noé, le type du résidu juif aux derniers jours, lequel traversera les jugements, en étant gardé de Dieu, et arrivera ainsi au millénium.

Après avoir montré la foi qui reconnaît et saisit l'existence d'un Dieu créateur, et les principes permanents des relations de Dieu avec les hommes, notre chapitre nous présente une série d'exemples particuliers qui font ressortir la foi comme principe d'obéissance, de confiance, de patience et d'énergie. Remarquons que l'Esprit Saint ne signale ici autre chose que les actes de foi des témoins. Il ne mentionne nullement leurs faiblesses, ni leurs fautes, ni leur manque de foi dans des cas donnés. Non seulement cela, mais en enregistrant les exemples de foi qu'ils nous donnent, il les interprète et fait connaître les motifs intérieurs des actions que l'Ancien Testament se borne à relater. En présentant aussi la manière dont instinctivement leur foi a percé dans les choses à venir et les invisibles, il dépasse ce qui n'était que peu clair et intelligible dans leurs propres âmes.

(Versets 8-12). Nous trouvons en premier lieu l'exemple d'Abraham, le père des croyants. Par la foi, saisissant, lui aussi, les choses invisibles et à venir, Abraham obéit à l'appel de Dieu, sans que Dieu lui eût donné aucun renseignement quant à la situation et à la nature du pays où il l'envoyait pour le posséder: «Il s'en alla, ne sachant où il allait». Remarquons que la foi produit toujours l'obéissance, une obéissance implicite, sans raisonnement. Arrivé dans le pays qu'il devait recevoir en héritage, Dieu lui déclare qu'il le donnera à sa postérité (Genèse 12: 7); lui-même n'y a pas même où poser son pied (Actes des Apôtres 7: 5), tellement qu'il doit y acheter un terrain pour y enterrer Sara (Genèse 23). Le pays devient ainsi «la terre de la promesse», et Abraham, saisissant cette promesse, demeure là comme sur une terre étrangère, habitant sous des tentes, étranger et voyageur, ainsi qu'Isaac et Jacob, cohéritiers de la même promesse que Dieu leur renouvelle (Genèse 26: 3, 4; 28: 13, 14).

(Verset 10). Abraham «attendait la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur». N'ayant rien reçu sur la terre, sauf la promesse faite pour sa postérité, la foi d'Abraham, comptant absolument sur Dieu, s'élève vers des choses plus excellentes, des choses à venir spirituelles, célestes et permanentes. Ce ne sont plus les tentes fragiles du voyageur, mais une cité qui a les fondements posés par Dieu lui-même et qu'il a préparée pour ces hommes de foi. Il en est l'architecte — il en a dressé le plan suivant ses conseils; il en est le créateur — lui-même l'a établie pour durer d'une manière inébranlable. Quelle récompense de la foi! quelle sécurité! combien ce que Dieu prépare pour les siens dépasse ce qu'ils auraient imaginé! La foi marche ici-bas appuyée sur sa grâce puissante, et elle attend avec confiance ce qu'il a établi dans le ciel pour ses bien-aimés.

(Versets 11, 12). L'exemple de Sara est bien frappant, car nous savons, par Genèse 18: 10-15, que d'abord elle montra de l'incrédulité à l'égard de la promesse. Mais ensuite la foi triompha de ses doutes, elle reconnut que la promesse venait réellement de Dieu, et cette foi fut en elle, stérile et hors d'âge d'enfanter, la source de la puissance pour fonder une postérité:

«Elle estima fidèle celui qui avait promis». Ainsi, la foi en Celui qui est fidèle sera aussi en nous le secret de la puissance pour surmonter ce qui semble et qui est en effet insurmontable pour l'homme, car «rien n'est impossible à Dieu» (Luc 1: 37).

Au verset 12, nous avons la conséquence relativement à elle et à Abraham. D'une femme stérile et hors d'âge, et d'un homme amorti par l'âge, est née une postérité égale en nombre aux étoiles du ciel et aux grains de sable sur le rivage de la mer. La promesse de Dieu que nous trouvons en Genèse 13: 16 et 15: 5, et confirmée, après la preuve suprême de la foi d'Abraham dans le sacrifice d'Isaac (Genèse 22: 17), cette promesse s'est accomplie: Dieu est *fidèle* (voyez aussi Romains 4: 18-22).

(Versets 13-16). Ces versets reviennent sur le caractère général de la foi d'Abraham, de Sara, d'Isaac et de Jacob, foi qui les constituait étrangers et forains sur la terre de la promesse. Ils confessaient être tels, comme nous le voyons en Genèse 23: 4; 47: 9. David le reconnaissait aussi (1 Chroniques 29: 15), et nous savons que tel est aussi notre caractère comme chrétiens (1 Pierre 2: 11). Ces patriarches sont morts en croyant aux choses promises, sans en avoir vu l'accomplissement; mais comme des navigateurs qui tendent vers le rivage désiré, qu'ils aperçoivent de loin, et vers lequel leur coeur les porte, ils les ont salués. «Abraham a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour», dit le Seigneur (Jean 8: 56). Détachés ainsi des choses de la terre, professant être étrangers et voyageurs ici-bas, ces hommes de Dieu parlaient et agissaient de manière à montrer clairement qu'ils étaient citoyens d'une autre patrie que le pays où ils plantaient leurs tentes, ou que celui d'où ils étaient venus. Ils recherchaient — c'est ce que leur vie montrait — une patrie meilleure en dehors de ce monde, une céleste. Et n'est-ce pas là aussi ce qui doit nous caractériser, nous qui avons une vue plus claire de notre vocation qui est du ciel? (Hébreux 3: 1; Philippiens 3: 20). Et comme ils marchaient dans la foi en Dieu, ayant en vue ce que Dieu leur avait préparé, au delà de la mort, en dehors de cette terre, Dieu les honora du plus grand des honneurs: il n'a pas honte d'eux, puisqu'ils se sont attachés à lui; il s'appelle lui-même *leur Dieu*: «Je suis le Dieu d'Abraham, ton père», dit-il à Isaac; et à Jacob: «Je suis l'Eternel, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac». Il le rappelle à Moïse: «Tu diras ainsi aux enfants d'Israël: L'Eternel, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous» (Genèse 26: 24; 28: 13; Exode 3: 6, 15). Et comme il est leur Dieu, il leur a préparé une cité où il sera avec eux, leur Dieu, toujours le même. Quelle récompense attachée à leur foi! C'est de ce fait que Jésus tirait cette conclusion si remarquable relative à la résurrection. Ces patriarches morts quant à la vie dans ce monde, étaient vivants pour Dieu, leur Dieu, en attendant la résurrection bienheureuse, moment où s'accompliront pleinement pour eux les promesses (Luc 20: 37, 38). Souvenons-nous que ce Dieu, le Dieu de Jésus Christ, est aussi notre Dieu, et rappelons-nous ce qui est dit pour celui qui vaincra par la foi (Jean 20: 17; Apocalypse 3: 12).

(Versets 17-22). Nous avons dans ces versets la confiance absolue en la puissance et la fidélité de Dieu pour accomplir ses promesses. Le cas d'Abraham offrant son fils unique, fait ressortir cette confiance de la manière la plus remarquable. Après 25 années d'attente patiente, durant lesquelles il vécut en étranger en Canaan, Dieu lui donna ce fils si longtemps

attendu, quand tout espoir d'une postérité semblait évanoui. Isaac était la joie de son vieux père; Dieu, parlant d'Isaac, dit à Abraham: «Celui que tu aimes», et l'on comprend que toutes les fibres de son coeur fussent attachées à ce fils bien-aimé. Mais par-dessus tout, c'était sur lui que reposait positivement la promesse: «En Isaac te sera appelée une semence» (Genèse 21: 12). Quelle épreuve donc, non seulement pour son coeur, mais par-dessus tout pour sa foi, lorsqu'il reçoit l'ordre de sacrifier son fils, son unique! Il avait passé par une série d'épreuves de sa foi, mais celle-ci était au-dessus de toutes. Sa confiance va-t-elle lui manquer? Comment conciliera-t-il la promesse divine avec l'ordre divin de livrer son fils à la mort? Sa foi s'élève au-dessus de tout; il ne s'inquiète pas de la manière dont Dieu résoudra la contradiction entre sa promesse et son ordre; par la foi, il a l'assurance que Dieu saurait tout concilier, qu'il le pouvait et le ferait, dût-il pour cela ressusciter Isaac d'entre les morts; et en figure cela eut lieu en effet. Ce fut comme une image de la résurrection d'entre les morts; car du moment qu'Abraham avait levé le couteau pour immoler son fils, il n'y avait que la voix toute-puissante de Dieu qui pût arrêter son bras et rendre Isaac à la vie. La foi d'Abraham est bien la foi au Dieu qui ressuscite les morts. Il avait dit: «Moi et l'enfant nous irons jusque-là, et nous adorerons; et nous reviendrons vers vous» (Genèse 22: 5). Il avait donc la certitude que, d'une manière ou d'une autre, Dieu agirait. Nous avons déjà vu qu'à l'occasion de la naissance d'Isaac, la foi d'Abraham avait été la foi au Dieu «qui fait vivre les morts, et appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient» (Romains 4: 17).

(Verset 20). La foi d'Isaac bénissant Jacob et Esaü était une démonstration que pour lui les choses à venir promises de Dieu étaient certaines, car il ne possédait rien en Canaan. C'est toujours le caractère de la foi qui saisit les choses invisibles, sans autre fondement que la parole de Dieu.

(Verset 21). Jacob eut une vie remplie de difficultés — châtiments de ses fautes — vie où l'énergie de sa propre volonté a agi plus que celle de sa foi. Hélas! nous ne lui ressemblons que trop à cet égard. Mais, arrivé à la fin de sa longue carrière, instruit et restauré par la grâce divine, sa foi se montre avec un caractère d'une remarquable beauté. Il bénit, avec l'intelligence donnée par l'Esprit de Dieu, chacun des fils de Joseph, de ce fils bien-aimé que Dieu lui avait rendu, assignant au plus jeune la prééminence dans les temps à venir; étranger, voyageur, s'appuyant sur le bâton avec lequel il s'en était allé solitaire, il adore Dieu qui l'a gardé selon sa promesse (voyez Genèse 28: 10-22; 32: 10); il montre son attachement au pays de la promesse et sa confiance en Dieu quant à l'accomplissement de ce qui avait été promis, en demandant d'y être enterré: il veut que ses os reposent avec ceux de ses pères, et enfin, dans sa magnifique prophétie relative à Joseph, sa foi, comme celle d'Abraham, perce jusqu'à Christ, rejeté par ses frères, ainsi que Joseph, type du Seigneur, mais béni par-dessus tout des bénédictions les plus excellentes (lisez Genèse 47: 31; 48; 49: 25, 26). Quelle fin glorieuse, après une vie si agitée, et, on peut le dire, souvent si charnelle! Jacob avait été brisé, dépouillé, et ainsi était devenu un vase propre à être dépositaire des secrets de Dieu, que maintenant sa foi pouvait pleinement et simplement saisir, sans y mettre de conditions (voyez Genèse 28: 20).

(Verset 22). Joseph, au faite des honneurs, à un moment où les familles d'Israël étaient dans une tranquillité parfaite et dans la prospérité en Egypte, saisit, par la foi, ce que Dieu avait autrefois dit à Abraham (Genèse 15: 13, 14), touchant la sortie des fils d'Israël hors d'Egypte; il compte sur la promesse que Dieu avait faite à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner Canaan en héritage à leur postérité; sa confiance est entière: «Dieu vous visitera *certainement*», dit-il (Genèse 50: 24, 25), et il donne des ordres pour que ses os à lui aussi aillent reposer dans le pays promis, participant ainsi à la délivrance de son peuple. Et Dieu prit soin que ces ordres donnés «par la foi» fussent exécutés (Exode 13: 19; Josué 24: 32).

Dans tous ces exemples, nous voyons la foi produisant l'obéissance, la séparation, la puissance, le renoncement à ce qui est de la chair, et la confiance absolue en Dieu s'élevant au-dessus et perçant au delà même de la mort.

(Versets 23-31). Dans ce qui suit, nous voyons plutôt l'énergie active de la foi pour aller en avant, en dépit de toutes les difficultés qui peuvent se présenter dans le chemin. Saisissant son objet, elle agit malgré toute l'opposition du monde; elle ne tient nul compte de la puissance des adversaires; elle foule aux pieds les grandeurs de cette terre. La foi comprend ce qu'elle a à faire selon Dieu, et lui abandonne les conséquences.

(Verset 23). La foi des parents de Moïse montre leur attachement aux promesses de Dieu; elle les élève, au-dessus de la crainte. Durant leur séjour en Egypte, malgré leur dur asservissement, les Israélites avaient tourné leurs yeux vers les idoles de ce pays, oubliant l'Eternel, le Dieu de leurs pères (Ezéchiel 20: 5-8 (*)). L'idolâtrie fut toujours leur péché dominant. Gémissant sous la cruelle oppression qui les accablait, ils n'avaient pas même la consolation que la foi aux promesses divines leur aurait donnée, par l'espoir de la délivrance. Mais comme dans tous les temps Dieu eut toujours un résidu fidèle, il y avait des fils d'Israël qui avaient gardé soigneusement la foi au Dieu qui avait donné les promesses et qui avaient l'assurance des choses qu'ils espéraient. Tels étaient les parents de Moïse. «Par la foi», ils cachèrent leur enfant durant trois mois, malgré la cruelle ordonnance du roi. Ils reçurent leur enfant comme un don tout spécial de Dieu. Sa beauté remarquable — «divinement beau», dit Etienne (Actes des Apôtres 7: 20) — leur présente un cachet divin; leur foi leur fait voir en lui le futur libérateur de leur peuple, et ils sentent leur responsabilité de le conserver, coûte que coûte, en comptant sur la puissance de leur Dieu. Ils ont confiance en lui et ne craignent point la colère du roi. Leur foi, comme nous le savons, fut rémunérée; Dieu conserva l'enfant par des moyens qui n'appartiennent qu'à lui; Moïse, sauvé des eaux par la fille du Pharaon, fut élevé par elle dans la maison du roi.

(*) On peut conclure ce fait de l'idolâtrie d'Israël en Egypte d'autres passages d'Ezéchiel (23: 8, 19; Josué 24: 14), ainsi que de l'érection du veau d'or, souvenir d'une des principales divinités égyptiennes. Qu'ils eussent oublié Dieu, la question de Moïse le prouve aussi (Exode 3: 13-16).

(Versets 24-26). Moïse, après quarante années de séjour dans la maison du Pharaon où il fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, comprit, par la foi, que pour s'identifier avec le peuple de Dieu, il lui fallait quitter cette position élevée où la providence de Dieu l'avait placé. La foi créait dans son cœur des affections en harmonie avec celles de Dieu, pour ce

peuple affligé dont il faisait partie. Mais pour lui venir en aide, il fallait qu'il *choisit* entre le titre de prince, «fils de la fille de Pharaon», et les mauvais traitements qu'endurait Israël; entre la jouissance du péché et l'opprobre de Christ; entre les trésors de l'Egypte et la rémunération que Dieu accorde à la foi (verset 6). Et en rapport avec ceci, trois choses nous sont dites, de lui, qui font bien ressortir l'énergie de sa foi. Premièrement, *il refusa* l'honneur d'être appelé fils de la fille de Pharaon il y renonça, car en Exode 2: 10, nous lisons: «Il fut son fils». En second lieu, il choisit plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché. Remarquons ici que la foi discerne que ce peuple d'esclaves, qui a oublié son Dieu, n'en est pas moins son peuple; et que, pour Moïse, la jouissance de tout ce que lui apportait d'honneurs et de biens sa position à la cour de Pharaon, c'étaient «les délices du péché». C'est «le péché» que d'être en dehors de la place où Dieu nous veut comme siens, car nous ne sommes pas alors en communion avec lui. Et troisièmement, il *estima* (il avait fait l'évaluation de chaque chose; il les avait pesées, comme Paul, en Philippiens 3: 7-11), il estima l'opprobre de Christ comme un trésor plus grand que les richesses de l'Egypte. L'opprobre dans lequel se trouvait le peuple de Dieu en Egypte était déjà l'opprobre de Christ, car Jéhovah s'est toujours identifié avec les siens, ainsi que tant de passages le démontrent, et la foi de Moïse le saisissait. Il en est de même aujourd'hui: le chrétien, en prenant sa place avec le peuple de Dieu, la prend avec un Christ méprisé, et *estime* ainsi que la croix vaut mieux que de gagner l'univers entier (Luc 9: 23-25). C'est ce qu'avait fait Paul, comme nous l'apprend le passage de Philippiens que nous avons cité. Combien cela devait parler aux Hébreux, et combien aussi cela devrait nous parler! L'opprobre de Christ, cet opprobre que le monde jette et jettera toujours sur ceux qui veulent être fidèles au Seigneur, est un trésor, car c'est le sceau que nous lui appartenons. Et que sont les richesses du monde en comparaison de ce privilège? Moïse avait en vue la rémunération. Ce n'était pas la Canaan terrestre; il ne l'a pas possédée: il n'a eu que les peines et les douleurs du désert. C'était comme pour les patriarches quelque chose de meilleur, au delà de ce monde. Sa foi saisissait l'invisible, le céleste, en dehors de cette terre. Son attente a-t-elle été trompée? Non; nous le voyons apparaissant déjà en gloire avec Jésus lors de la transfiguration (Luc 9: 30, 31). Et que sera-ce quand le royaume, dont on n'a ici qu'un échantillon, sera établi! Oui, Dieu est le rémunérateur de ceux qui le recherchent. Il y a tout à gagner à s'engager avec lui dans *son* chemin. Ce n'est pas que la rémunération soit un motif, ni que nous fassions, en marchant bien, comme une spéculation, car le mobile d'une marche sainte ce sont les saintes affections, un cœur gagné par Christ et pour Christ, mais cette rémunération assurée est un encouragement pour la foi. Il est dit du Seigneur lui-même: «Lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix» (Hébreux 12: 2). Et l'apôtre, au milieu de ses souffrances pour Christ, s'écrie: «Désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur juste juge me donnera» (2 Timothée 4: 8).

(Verset 27). Quarante ans plus tard, après avoir appris à l'école de Dieu au pays de Madian, l'Eternel l'envoya en Egypte pour être le libérateur de son peuple. Là, il eut affaire avec Pharaon et sa puissance. Il s'agissait de quitter l'Egypte avec le peuple, et nous savons quelle volonté endurcie Pharaon opposa aux sommations de Moïse, jusqu'à ce que le roi irrité, refusant encore une fois, lui dit: «Va-t'en d'auprès de moi; garde-toi de revoir ma face! car au

jour où tu verras ma face, tu mourras» (Exode 10: 28). Mais Moïse, par la foi, demeure ferme et ne s'épouvante point. Il voit, des yeux de l'âme, Celui qui est invisible à la chair, et qui est avec lui et l'entoure de sa puissance. C'est ce qui fait triompher le fidèle dans les moments les plus critiques. Un Paul, devant le cruel tribunal romain, peut dire: «Tous m'ont abandonné... mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié» (2 Timothée 4: 16, 17). Il voyait Celui qui est invisible. C'est là l'immense privilège de la foi, non seulement pour un Paul et un Moïse, mais pour chacun de nous; c'est ce qui nous rendra plus que vainqueurs en tout. Moïse, à la tête de son peuple, sans se soucier de la colère du roi, quitte donc l'Egypte, fortifié par sa foi. La sortie d'Egypte se trouve ici désignée d'une manière générale. Les deux versets suivants en présentent deux traits particuliers, qui font ressortir la foi de Moïse.

(Verset 28). La foi de Moïse se montre aussi d'une manière remarquable, lorsqu'il fait la pâque et l'aspersion du sang. Il acceptait ainsi le fait de la culpabilité du peuple qui était aussi exposé au jugement que les Egyptiens. Il reconnaît que, pour être épargné, il faut le sang d'une victime, et surtout *il croit, sur la parole* de l'Eternel, que ce moyen — le sang sur les maisons des Israélites — détournera l'épée du destructeur. Ce moyen, aux yeux de la chair, pouvait paraître bien inutile. Quelle apparence que le sang d'un agneau serait efficace contre le jugement de Dieu? Mais la foi ne raisonne pas, elle ne considère pas la valeur du moyen d'après les lumières humaines; l'Eternel avait choisi le moyen; il avait *dit*: «Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous;» cela suffisait pleinement à la foi. N'en est-il pas de même maintenant pour nous? Le sang de Jésus, notre Pâque sacrifiée pour nous, n'est-il pas efficace pour ôter nos péchés, détourner le jugement et la mort, mettre fin à nos doutes et à nos craintes? Assurément. Il en sera ainsi pour nous «par la foi». «Si tu crois», dit le Seigneur.

(Verset 29). Une nouvelle difficulté se présentait aux Israélites délivrés du jugement. Les flots de la mer Rouge, contre laquelle ils sont acculés par l'armée de Pharaon, s'opposent à ce qu'ils quittent l'Egypte, la terre d'esclavage. C'est la mort, si Dieu n'intervient. Mais par la foi en la parole de l'Eternel (Exode 14: 15, 16), le chemin de la mort est mis à sec pour les Israélites déjà rachetés par le sang. Les Egyptiens, n'ayant ni parole de Dieu, ni foi, ayant voulu tenter avec une audace tout humaine de les suivre, sont engloutis. Ils n'avaient pas eu, comme les Israélites, un salut assuré par la mort d'une victime. Ce qu'il faut remarquer surtout ici, c'est l'énergie de la foi qui fait entrer sans hésiter dans la mort même pour y trouver la délivrance. Nous, par la foi, nous avons part à la mort et à la résurrection en Christ.

(Verset 30). Il s'agissait de se mettre en possession du pays, et Jéricho avec ses fortes murailles et ses portes solidement fermées, se dressait devant le peuple comme un obstacle insurmontable. Comment le renverser? *Par la foi*; la foi en la parole de Dieu, quelque étrange que fût le moyen qu'elle proposât. La délivrance, ou plutôt la victoire, dépendait de lui seul, il fallait compter sur lui, sur sa puissance uniquement, sur aucun moyen humain, et les murailles tombent par l'effet de cette puissance invisible à laquelle Josué et les Israélites après lui, se sont confiés.

Dans ces trois versets sont ainsi rappelés trois grands faits: 1° La foi à l'aspersion du sang pour être mis à l'abri du jugement. 2° La foi pour traverser la mer Rouge et être ainsi délivrés

de l'Egypte. 3° La foi pour la mise en possession du pays promis, en dépit des obstacles dressés devant eux. Et l'on voit aisément l'application que nous pouvons nous faire de ces trois faits.

(Verset 31). Rahab, la prostituée de Jéricho, trouve une place parmi les témoins de la foi; et, en effet, sa foi brille du plus vif éclat. Elle ressemble à celle de Moïse; Rahab s'est identifiée avec ce peuple dans lequel elle a reconnu le «peuple de Dieu», à l'ouïe des merveilles que l'Eternel avait opérées en sa faveur (Josué 2: 8-12). A la nouvelle de l'approche des Israélites, sans qu'ils aient encore remporté une seule victoire dans le pays, alors que les Cananéens, et Jéricho en particulier, sont dans toute leur force, elle se déclare pour Israël, parce qu'elle sait, par la foi, que Dieu est avec eux: «Je sais que l'Eternel vous a donné le pays» (Josué 2: 9); elle agit selon sa foi, et reçoit les espions en paix. Elle reçut la récompense de sa foi, échappa au jugement qui fit périr ses compatriotes incrédules, trouva une place au milieu du peuple de Dieu (Josué 6: 25), et, ayant épousé Salmon, de la tribu de Juda, elle prit rang, par Booz et David, parmi les ancêtres du Seigneur (Ruth 4: 20-22; Matthieu 1: 5). Remarquons que sa foi est mise en opposition avec l'incrédulité de ses compatriotes, qui, tout autant qu'elle, avaient entendu ce que l'Eternel avait fait pour Israël. Ils auraient pu croire aussi et être sauvés.

(Versets 32-38). L'apôtre cesse ici d'entrer dans des détails circonstanciés touchant les héros de la foi de l'Ancien Testament. Ce n'est plus maintenant qu'une revue sommaire, où il rappelle d'abord ceux qui ont montré leur foi par de grandes actions (versets 32-35); puis ceux qu'elle a soutenus dans de grandes épreuves (versets 35-38). C'est l'énergie et la patience de la foi. Si l'auteur n'entre plus dans les détails, c'est non seulement que le temps lui manquerait, mais que le peuple, une fois introduit dans le pays promis, a moins fourni d'exemples dans lesquels se montraient les principes d'après lesquels la foi agissait. Dieu toutefois reconnaissait la foi des individus là où elle se trouvait, même chez ceux qui ne sont pas nommés. Gédéon est en tête des juges, libérateurs du peuple, ayant foi en la parole de l'Eternel; David est en tête des rois, et Samuel, en tête des prophètes. On saisit sans peine cet ordre moral.

Il est aisé de trouver dans l'histoire d'Israël ce à quoi fait allusion l'écrivain sacré. On voit les conquêtes de David en 2 Samuel 8 et 1 Chroniques 18; Salomon exerça la justice (1 Rois 3: 28); David encore obtint les choses promises, et d'autres, parmi ses successeurs fidèles, comme Ezéchias et Josias, les réalisèrent; Daniel, par la foi qui produisait en lui la fidélité, ferma la gueule des lions (Daniel 6: 22, 23); par la même foi énergique pour donner la fermeté, les trois jeunes Hébreux éteignirent la force du feu (Daniel 3: 27); David, Elie et Elisée échappèrent au tranchant de l'épée. (David, durant la longue persécution de Saül; pour Elie et Elisée, voyez 2 Rois 1; 6). Ezéchias fut guéri de sa maladie, et la vaillance dans la guerre se montra dans David et ses compagnons (2 Samuel 23: 8-23).

(Versets 35-38). «Des femmes ont recouvré leurs morts par une résurrection;» nous en trouvons deux exemples dans l'histoire d'Elie et celle d'Elisée. La foi de ces hommes de Dieu en la puissance de l'Eternel, obtint cet effet, mais il y en avait aussi dans celles en faveur de qui Dieu agit. Le cri que jette la veuve de Sarepta, l'insistance de la Sunamite auprès d'Elisée, le font bien voir. Remarquons en passant que les femmes présentées et nommées dans notre

chapitre comme exemples de foi, sont mentionnées, non comme montrant cette foi dans un service public, mais chez elles: Sara est dans sa tente et Rahab dans sa maison. Nulle mention n'est faite de Marie, la prophétesse, soeur d'Aaron, ni de Débora, autre prophétesse, à l'ombre de laquelle a marché Barac qui, lui, est nommé comme exemple.

Ce qui suit, dans le verset 35 et les autres, se rapporte sans doute à cette époque de persécutions terribles auxquelles les Juifs fidèles furent exposés et qui sont rapportées dans les livres des Macchabées. Ces livres, on le sait, ne font pas partie des Ecritures, mais rapportent des faits historiquement vrais. «D'autres ont été torturés, n'acceptant pas la délivrance, afin d'obtenir une meilleure résurrection», fait probablement allusion à sept frères mis à mort avec leur mère après d'horribles souffrances, et refusant de renier leur foi, parce qu'ils attendaient une résurrection plus excellente qu'une délivrance temporelle, ainsi que le dit l'un d'eux, s'adressant au roi, leur meurtrier: «Toi, tu nous ôtes la vie présente; mais le Roi de l'univers nous ressuscitera en la résurrection pour la vie éternelle».

Combien est beau le témoignage du verset 38! Il nous montre l'appréciation que Dieu fait de ses témoins au milieu d'un monde qui s'est éloigné de lui. «Ils ont rendu témoignage par la foi», est-il dit; et encore: «Dieu n'a pas honte d'eux, ni d'être appelé leur Dieu;» mais ici, ces hommes rebutés, rejetés, méprisés, chassés, la balayure de la terre aux yeux d'un monde orgueilleux, incrédule et enivré de lui-même, ont une telle valeur aux yeux de Dieu, qu'il déclare que ce monde n'est pas digne d'eux. Ils sont trop de Dieu, pour que le monde soit digne d'eux.

Les deux derniers versets étaient bien concluants pour les croyants hébreux. «Tous ces témoins», est-il dit, «ont reçu témoignage par la foi», qui les rendit agréables à Dieu et les rendit capables d'accomplir de grandes actions et de supporter de grandes épreuves; mais «ils n'ont pas reçu ce qui avait été promis». Ils ont tous dû quitter ce monde sans avoir vu la promesse réalisée; ils ont ainsi marché par la foi seule, vécu de cette foi. Les Hébreux devaient donc être encouragés par leur exemple, et cela d'autant plus qu'ils avaient des privilèges plus excellents, que les anciens ne possédaient point. Mais ni les uns, ni les autres n'étaient arrivés à la perfection, à être «consommés», c'est-à-dire à posséder la gloire céleste, leur part commune. L'auteur de l'épître, comme ailleurs, se place ici au nombre des croyants hébreux, participants de l'appel céleste, il attend avec eux le quelque chose de meilleur que Dieu a en vue «pour nous». Ce quelque chose de meilleur que nous possédons, sont les choses célestes apportées par Christ, l'accès en la présence de Dieu ouvert par son sacrifice, la bourgeoisie céleste, notre union avec Christ en haut, lui étant là comme notre précurseur. Mais quant à la consommation en gloire, ils l'attendent aussi et ils y arriveront avec nous, bien qu'il y ait toujours une part spéciale pour l'Eglise.

Tous les justes de l'Ancien Testament font donc partie des morts en Christ qui ressusciteront au cri de commandement, à la voix de l'archange, au son de la trompette de Dieu; puis les saints vivants seront changés (1 Corinthiens 15: 51, 52), et tous ensemble, depuis le premier croyant de l'Ancien Testament jusqu'au dernier de l'Eglise, monteront au ciel,

seront alors parvenus à la perfection, et reviendront ensuite avec Christ: «Il viendra avec tous ses saints».

Il est donc préférable, en parlant de ce qui aura lieu à ce moment, d'employer l'expression «l'enlèvement des saints», plutôt que «l'enlèvement de l'Eglise», ce qui semblerait exclure les saints de l'Ancien Testament.

Il faut aussi se garder de parler *de deux secondes venues de Christ*. Il n'y en a qu'une, mais qui comprend deux actes: le premier est celui où les saints vont à la rencontre de Christ; le second, celui où ils reviennent avec lui.

Chapitre 12

(Verset 1). Nous retrouvons encore ici ce mot «c'est pourquoi», souvent employé par l'auteur de l'épître, et qui indique que ce qui suit est une conséquence de ce qu'il vient de dire. Il va donc exposer les exhortations pratiques découlant de son enseignement et s'appliquant d'une manière spéciale à l'état d'âme des croyants hébreux et aux dangers qu'ils couraient. Il s'applique à ranimer leur zèle et à les encourager.

La multitude des justes mentionnés dans le chapitre précédent, et comparée à une nuée, était composée de témoins qui attestaient tous cette grande vérité que «le juste vivra de foi». Les Hébreux devaient marcher sur les traces de ces hommes. Mais l'auteur couronne le tableau qu'ils présentent, en plaçant devant les yeux de ceux auxquels il écrit et devant les nôtres. Celui qui marche à la tête de tous ces témoins, le témoin par excellence, devant lequel pâlit le témoignage de tous les autres, quelque grand et apprécié qu'il eût été aux yeux de Dieu. Ce témoin est Jésus: Il est le Chef et le consommateur de la foi qui a caractérisé tous les justes. Il en a donné l'exemple parfait; il en est le Chef; il en a parcouru toute la carrière dans toute sa perfection. Ainsi il en est le consommateur. Les justes avant lui avaient été éprouvés, les uns d'une manière, les autres d'une autre; chacun, selon la position où il s'était trouvé, avait parcouru une partie du chemin de la foi, et avait là rendu témoignage; Jésus a parcouru d'un bout à l'autre la carrière, éprouvé dans tout ce en quoi la nature humaine peut l'être. Et en tout et par tout, que ce fût par les hommes, par Satan, ou même par l'abandon de Dieu, il a persévéré constamment dans l'obéissance, la patience, la confiance, montrant en même temps aussi l'énergie dans l'amour que produit la foi, quand il a renoncé à toute gloire et a subi la croix. En lui, la foi a été consommée, rendue parfaite.

Non seulement son exemple parfait établit entre lui et les témoins du chapitre 11, une différence profonde; il en est une autre. Ceux-ci sont morts et ne sont pas encore parvenus à la perfection, tandis que lui, le Chef et le consommateur de la foi, a été ressuscité et est assis à la droite du trône de Dieu. Il est donc arrivé personnellement à la perfection; il est couronné de gloire et d'honneur; il a atteint le but, après avoir glorifié parfaitement Dieu dans son chemin sur la terre. Nous sommes donc exhortés à fixer nos regards sur lui, là où il est arrivé — tout en nous souvenant du chemin dans lequel il a marché.

Sa séance actuelle à la droite de Dieu, non seulement comme ayant fait par lui-même la purification des péchés, mais comme consommateur de la foi, nous montre l'issue glorieuse d'un tel chemin. Elle nous dit: «Voilà où aboutit le chemin de la foi: courez donc dans ce chemin». Cette issue est placée devant nous pour nous encourager.

Ainsi, c'est pour courir avec patience et persévérance, et sans nous lasser, la course qui est devant nous, que d'un côté nous est présenté, comme derrière nous, pour nous stimuler, l'exemple de tous les témoins qui nous ont précédés, et que, d'un autre côté, pour nous encourager et nous attirer, nous avons comme but et comme phare conducteur, la place glorieuse où est arrivé le Chef et le consommateur de la foi.

C'est de la course qu'il est question ici; plus loin, il s'agit du combat (verset 4). La course ne veut pas dire la carrière que chaque homme a à parcourir ici-bas; de même que l'achèvement de la course n'est pas la fin de cette carrière. Tous ne courent pas la course, comme aussi on peut ne point l'achever. Paul, en Actes 20: 24, exprime son désir d'achever sa course avec joie, et en 2 Timothée 4: 7, il dit: «J'ai achevé la course». Il emploie souvent, comme figure de la vie chrétienne, ces courses et ces luttes qui avaient lieu chez les Grecs dans leurs jeux publics, et où les coureurs et les combattants rivalisaient d'ardeur pour remporter le prix (voyez 1 Corinthiens 9: 24, 25; Philippiens 3: 14).

Deux choses sont requises de celui qui veut courir avec avantage dans la course proposée c'est que rien ne pèse sur lui pour l'accabler c'est ensuite que rien ne s'attache à lui pour l'arrêter. On ne peut courir avec un fardeau; on ne le saurait non plus si des objets étrangers vous enlacent. Les fardeaux sont les difficultés et les soucis de toutes sortes que présente le chemin de la vie; ce qui embarrasse l'esprit ou tient au coeur dans les choses terrestres. Il s'agit de les mettre bas, de les rejeter. Mais il est une autre chose qu'il faut absolument écarter: c'est le *péché*. Il nous enveloppe aisément, car la chair est en nous et les objets que le monde présente agissent sur elle, et les convoitises du coeur sont éveillées et excitées. Si l'on n'y prend garde, on est facilement enlacé dans les liens du péché et ainsi arrêté dans sa course. Il faut donc le rejeter purement et simplement, de même que les fardeaux. Mais comment cela aura-t-il lieu? En fixant les yeux sur Jésus, car le coeur ayant alors un objet divin devant lui, se trouve dégagé et délivré de tout ce qui le chargeait, le détournait et l'arrêtait dans sa course. En effet, en Christ se trouve non seulement ce qui répond aux affections de la vie et de la nature nouvelle que nous possédons, mais aussi la puissance pour écarter ce qui n'y répond pas et qui est de la chair.

Ayant ainsi rejeté tout fardeau et le péché, on est allégé pour courir; on peut courir et il faut courir toujours, avec persévérance. On a besoin de patience pour fournir cette course où les difficultés abondent, où les obstacles sont nombreux, mais on a en vue le but glorieux qui, à mesure que l'on avance, apparaît plus proche et devient plus précieux à l'âme fidèle.

Le verset 2 nous dit, que notre modèle parfait, Jésus, avait, dans son chemin d'épreuves, *une joie* placée devant lui. Il était entré en grâce dans un sentier tel, qu'il avait besoin comme homme d'encouragement par la vue du but qui lui était proposé à la fin de ses souffrances et

de ses humiliations. Il voyait que son chemin le conduisait jusqu'à la mort et au tombeau (Psaumes 16: 10); mais il savait aussi que, par la résurrection, Dieu lui ferait connaître le chemin de la vie, et qu'il arriverait ainsi devant sa face, où il y a des rassasiements de joie et des plaisirs pour jamais (verset 11). Sans doute que le Seigneur avait aussi devant lui la joie de nous avoir, comme prix de ses souffrances et de sa victoire sur la mort et Satan; mais ici, il s'agit de son chemin personnel comme Chef et consommateur de la foi et comme notre parfait modèle dans ce chemin. C'est donc en vue de cette joie dans la gloire de Dieu qu'il a «enduré la croix» et méprisé «la honte» qui s'attachait à ce supplice. Ce n'est pas qu'il ne sentit profondément l'offense faite à sa sainte personne. Il a «enduré», supporté «la contradiction» des pécheurs contre lui-même. Tout contredisait, dans ce monde, l'amour, la dignité et la sainteté manifestés dans sa personne. Sa grâce ne rencontrait qu'inimitié, son autorité que révolte, et sa sainteté que péché. La haine des hommes le poursuivit jusque sur la croix. Sur sa tête auguste fut placée la couronne d'épines, lui qui, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, devait porter la couronne de gloire; il fut lié et conduit au supplice comme un vil malfaiteur, lui devant qui les anges se prosternaient; il fut jugé et mis à mort, lui, le souverain juge des vivants et des morts. On rejeta ses paroles de grâce, on attribua ses oeuvres à Satan; à chaque pas de sa vie, il ne rencontra que contradiction et opposition de la part de l'homme pécheur. Et tout finit par la honte de la croix. Mais il avait devant lui la joie dans la gloire, la joie suprême où il entrerait après avoir accompli parfaitement la volonté de Dieu; il a donc tout enduré, tout méprisé en fait d'ignominie, et le but est atteint. Il est assis à la droite du trône de Dieu; il est couronné de gloire et d'honneur: fixons donc nos regards sur lui, afin que nous ne nous lassions pas dans notre course et que nous ne nous découragions pas dans nos âmes à persévérer dans le combat. Notre divin Chef a marché devant nous; il a combattu et vaincu; combattons aussi, et «si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui».

Au verset 4, nous arrivons au combat contre le péché. Le verset 1 nous parlait du péché qui nous enveloppe aisément. Il s'agit là de ce qui vient de l'intérieur; au verset 4, c'est contre le péché qui vient du dehors qu'il faut combattre. Dans ce sens, Christ a combattu contre le péché, quand il endurait la contradiction des pécheurs contre lui-même. «Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché». Les chrétiens hébreux avaient enduré de grandes souffrances (voir chapitre 10: 32-34), mais ils n'avaient pas encore eu à donner leur vie, à sceller de leur sang leur témoignage à la vérité. Christ l'avait fait, ainsi que plusieurs des témoins dont il est question au chapitre 11. Pourquoi donc se décourager et se relâcher? Nous sommes les témoins de Dieu dans ce monde de péché; les témoins du bien au milieu du mal. Toutes sortes de souffrances se rattachent à ce témoignage. Le monde qui «gît dans le méchant» nous enserme et nous presse de toutes parts; on résiste, mais c'est en souffrant. On endure l'opprobre, le dédain, la malveillance, des pertes, et il s'agit de résister, de tenir ferme, fût-ce même jusqu'à la mort. Christ l'a fait; il a mieux aimé mourir que de ne pas glorifier Dieu en tous points. Les Hébreux, au contraire, s'étaient relâchés devant ces souffrances attachées au conflit entre le bien et mal. Nous aussi, hélas! trop souvent nous nous relâchons. Mais alors Dieu nous vient en aide. Il nous discipline; il fait notre éducation; il

bride notre volonté pour amener la bénédiction dans nos âmes, et pour nous rendre capables de combattre réellement pour lui contre le mal.

(Versets 5, etc.). L'apôtre développe donc maintenant ce sujet si important de la discipline de Dieu à l'égard de ses enfants. On a la tendance de restreindre la discipline aux châtiments; mais la discipline comprend tout ce que comporte l'éducation, et ainsi la verge y est aussi comprise. La discipline renferme tout ce qu'embrasse cette merveilleuse déclaration: «Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste» (Job 36: 7).

Dans les versets 5 et 6, qui sont une citation de Proverbes 3: 11, 12, et dans les suivants, nous avons d'abord le fait que la discipline est une conséquence de la relation de fils dans laquelle se trouve à l'égard de Dieu celui envers qui elle est exercée. La souffrance qu'ils endurent est donc, non pas l'effet d'un châtiment, mais le signe du plus tendre amour de la part de Dieu. De là l'expression «discipline» ou «correction». C'est un père sage qui corrige son enfant, tout en l'aimant et parce qu'il l'aime. Cela posé, nous sommes exhortés à éviter deux écueils: l'un, c'est de passer légèrement sur les épreuves qui nous sont dispensées, ne prenant pas garde que, par elles, Dieu veut nous enseigner quelque chose, nous reprendre et nous former, ou de faire les stoïques dans les afflictions, et ainsi, de «mépriser la discipline du Seigneur». L'autre écueil, c'est de nous laisser aller au découragement; de nous laisser écraser sous le poids des épreuves, comme si tout ce qui nous arrive ne provenait pas de l'amour parfait de notre Père pour nous: «Nous savons que *toutes choses* travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8: 28). Remarquons en passant, que le verset 6 signale une différence entre la discipline qui a pour but l'éducation et la verge qui corrige en châtant pour une faute: «Celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée».

(Verset 7). Sous l'administration paternelle de Dieu, on endure des peines, mais non de la part d'un père irrité. L'Écriture ne connaît pas l'expression de «la colère du Père». Ce sont les soins de l'amour paternel de notre Dieu qui s'exercent envers nous, et non la verge de sa *colère*. La discipline à laquelle nous sommes soumis est une preuve de la relation de fils. Un bâtard n'a point de place dans la maison paternelle, ni de part dans les soins qui appartiennent à cette maison, mais nous, nous sommes la famille de Dieu.

(Versets 9, 10). Les pères de notre chair, ceux desquels nous tenons notre vie naturelle, nous ont disciplinés, et nous les avons respectés. Nous les avons eus comme éducateurs pendant le peu de temps de notre enfance et de notre première jeunesse, et, ils nous disciplinaient selon qu'ils le trouvaient bon. Leur sollicitude pouvait se relâcher, n'était pas constante, et l'éducation qu'ils nous donnaient était sujette à bien des imperfections: leurs vues pouvaient être erronées; ils pouvaient se tromper dans la direction à nous donner. Tout autrement en est-il de Dieu, le Père des esprits. Cette expression est en contraste avec «les pères de notre chair». Ceux-ci nous ont engendrés, mais notre esprit, ce qui nous fait vivre, ce par quoi aussi nous sommes en relation avec Dieu, c'est Dieu de qui nous le tenons. «L'esprit retourne à Dieu qui l'a donné» (Ecclésiaste 12: 7). Il est «le Dieu des esprits de toute chair» (Nombres 16: 22; 27: 16). C'est dans ce sens qu'il est appelé le «Père des esprits;» de lui ils tirent leur origine, de même que nos corps la tirent de nos pères selon la chair. Or si nous

avons respecté ceux-ci, «ne serons-nous pas beaucoup plutôt soumis au Père des esprits», pour nous incliner sous sa discipline? Soumis ainsi, «nous vivrons».

Ces dernières paroles peuvent avoir deux sens. D'un côté, la discipline développe pratiquement la vie spirituelle dans l'âme qui est exercée par elle, et qui s'y soumet avec confiance en Celui qui l'applique avec sagesse et amour (voir Romains 5: 3-5). On *vit* par ces choses, comme le dit Ezéchias: «J'irai doucement, toutes mes années, dans l'amertume de mon âme. Seigneur, par ces choses on vit, et en toutes ces choses est la vie de mon esprit» (Esaïe 38: 15, 16). — D'un autre côté, la discipline peut aller, jusqu'à la mort du corps. Le chapitre 36 de Job nous parle de la discipline de Dieu à l'égard du juste. Après avoir dit: «Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste», il ajoute: «Et si, liés dans les chaînes, ils sont pris dans les cordeaux du malheur, il leur montre ce qu'ils ont fait, et leurs transgressions, parce qu'elles sont devenues grandes; et il ouvre leurs oreilles à la discipline, et leur dit de revenir de l'iniquité. S'ils écoutent et le servent, ils accompliront leurs jours... Mais s'ils n'écoutent pas, ils s'en iront par l'épée, et expireront sans connaissance». Ainsi la soumission à la discipline fait éviter cette fin fatale: *«nous vivrons»*, pour jouir du fruit béni de ces épreuves par lesquelles un tendre Père juge bon de nous faire passer.

(Versets 10, 11). Ce fruit nous est montré dans les versets 10 et 11. Nos pères selon la chair, en nous disciplinant pendant un peu de temps, le faisaient suivant leurs pensées, «comme ils le trouvaient bon», sans avoir toujours dans leurs vues bornées un but répondant à notre vrai bien, ou n'y atteignant pas, faute de connaître ou d'appliquer les moyens d'y arriver. Notre Dieu, le Père des esprits, désire notre vrai bien, un bien en dehors et au-dessus de tout ce que la terre peut offrir. Il nous discipline «pour notre profit», avec une sagesse parfaite; connaissant et choisissant les moyens propres pour nous faire arriver au but qu'il se propose à notre égard, et ne se lassant pas de les employer: faisant travailler toutes choses à notre bien. Les épreuves sont diverses pour chacun, mais toutes tendent pour chacun à ce grand but de la discipline: *«afin que nous participions à sa sainteté»*.

La sainteté de Dieu, quelle pensée! La séparation absolue de tout mal, parce qu'il est le bien absolu; cette pureté inaltérable qu'aucune souillure ne peut atteindre; cette lumière qu'aucunes ténèbres ne peuvent obscurcir; voilà la sainteté, l'état moral auquel Dieu veut que nous participions. Et c'est pour nous dégager de tout ce qui pourrait être une entrave à la jouissance toujours plus grande de cette condition qu'il nous discipline! N'est-ce pas une preuve manifeste de sa tendre sollicitude pour nous? En Christ, nous avons devant Dieu une position de sainteté parfaite: «Saints et irréprochables devant lui en amour» (Ephésiens 1). Mais il veut que nous lui ressemblions pratiquement; que moralement notre état réponde à ce qu'il est; et c'est pour nous le bonheur qui ne peut se trouver que dans la proximité du Dieu saint et bienheureux dans sa sainteté. Quelle grâce que ses soins en discipline aient pour nous un semblable but! Puisseons-nous nous y soumettre avec une humble confiance!

(Verset 11). Notre Dieu sait que ces exercices douloureux de sa discipline paternelle ne sauraient être, alors que nous y passons, un sujet de joie. Si nous ne les ressentions pas, s'ils ne produisaient pas la tristesse, quels fruits pourraient-ils porter? Le chrétien n'est pas un

stoïque qui, orgueilleusement, brave la douleur. Il sent les coups, mais il connaît la main qui les inflige, et en les sentant, il regarde au résultat béni qui en sera la suite. Lorsqu'une fois la volonté a été brisée, que nous avons saisi que «toutes choses travaillent ensemble à notre bien» (Romains 8: 28), que «notre légère tribulation d'un moment» est destinée à opérer «pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire» (2 Corinthiens 4: 17), alors est produit le fruit paisible de la justice pratique, la réalisation dans la vie de cette sainteté dont nous sommes faits participants. Le fruit de la discipline pour ceux qui sont exercés par elle, est donc un état d'âme paisible dans la soumission à la volonté de Dieu et dans une marche de séparation pour lui. Le mal agite et rend malheureux: «Il n'y a pas de paix pour les méchants, a dit mon Dieu» (Esaïe 57: 21); mais le bien, la pratique de la justice rend paisible et heureux: «L'oeuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours» (Esaïe 32: 17). Que le Seigneur nous donne, quand nous passons par l'épreuve, de ne jamais perdre de vue le but béni qu'il poursuit pour nous — nous dégager, nous purifier de tout ce qui serait un obstacle à ce que nous jouissions pleinement de sa présence et de sa communion!

(Verset 12). Nous retrouvons de nouveau un «c'est pourquoi». L'apôtre qui vient de placer devant les yeux de ses lecteurs les grandes vérités touchant le but béni de l'épreuve, en tire comme conséquence l'encouragement qui suit. Tout ce qui est dispensé, provenant de l'amour du Père, nous pouvons prendre courage. «Redressez donc les mains lassées et les genoux défaillants». C'était l'exhortation que l'Esprit Saint, par la bouche d'Esaïe, adressait à Israël, en lui annonçant la bénédiction à venir, quand son Dieu viendrait le sauver. Combien, pour les Hébreux, qui connaissaient les Ecritures, cette citation était propre à relever leurs esprits! Ils pouvaient, sous la discipline actuelle du Père, regarder à la bénédiction qui en serait la suite.

Les mains lassées ont peut-être trait à la prière, en rapport avec cette parole de 1 Timothée 2: 8: «Je veux donc que les hommes prient en tous lieux, élevant des mains saintes». Il est certain que, si l'on se décourage sous la discipline, ne comprenant pas le but de Dieu, on peut se lasser de prier, et qu'alors les genoux défaillent et la marche chrétienne devient languissante et chancelante. Les mains lassées et les genoux défaillants sont l'indice pour le corps d'un affaiblissement, d'un affaissement du système. Appliquées comme figure à l'âme, ces expressions désignent aussi la faiblesse, le relâchement, produits par le doute, par le manque de foi et de confiance en Dieu. C'est un état d'âme maladif et qui devient dangereux, si un remède énergique n'y est pas appliqué. L'épître nous l'indique, ce remède. Ce n'est pas d'attendre passivement qu'un changement se produise, mais c'est de s'appuyer fermement sur ce qui a été dit précédemment touchant les tendres soins de Dieu. Alors, on devient capable de redresser les mains et les genoux; une vie nouvelle circule dans l'âme quand on saisit, par la foi, Dieu et ses voies envers nous; on retrouve une vigueur qui nous fait aussi faire à nos pieds «des sentiers droits» (verset 13), dans lesquels on marche d'un pas ferme et non chancelant. Ces sentiers droits sont ceux dans lesquels nous conduit la parole de Dieu, à part du péché, du monde et de la recherche des avantages que la terre peut donner; sentiers dans

lesquels on regarde droit devant soi vers les choses divines et célestes sans hésiter et se détourner, sans vouloir allier la terre avec le ciel, le monde avec Christ. Ce sont les sentiers de la foi. «Que tes yeux», disent les Proverbes, «regardent droit en avant, et que tes paupières se dirigent droit devant toi. Pèse le chemin de tes pieds, et toutes tes voies seront bien réglées» (Proverbes 4: 25, 26).

En marchant ainsi courageusement à travers les difficultés, portant, à travers tout, un coeur joyeux, témoignage d'une réelle communion avec Dieu, on sera un encouragement pour les faibles; en sorte que ceux qui suivent en boitant ne se dévoient pas, mais soient guéris. Ils verront que c'est aussi leur privilège de poursuivre leur chemin dans les «sentiers droits» où le coeur est au large, et où la bénédiction abonde. «Un bon exemple est un meilleur stimulant que la répréhension même».

(Verset 14). Nous sommes exhortés ici à rechercher ou poursuivre deux choses: *la paix* avec tous, et *la sainteté* sans laquelle nul ne verra le Seigneur. La première chose a rapport à nos relations les uns avec les autres, et la seconde a rapport à nos relations avec Dieu. Poursuivre la paix, est s'efforcer d'éviter ces dissensions entre chrétiens qui nuisent au développement de la vie spirituelle, d'apporter en tout un esprit d'humilité et de douceur qui écarte les occasions d'irritation et de froissements et qui apaise les querelles. Pour cela, on comprend qu'il est essentiel que tout d'abord il y ait un état d'âme paisible, résultat d'une marche avec Dieu, dans la dépendance. Si la paix de Dieu garde mon âme dans la jouissance de Christ (Philippiens 4: 6, 7), si la paix de Christ préside dans mon coeur (Colossiens 3: 15), il me sera aisé de poursuivre la paix avec tous. Je l'apporterai avec moi, là où j'irai; mes pieds seront chaussés de la préparation de l'évangile de paix (Ephésiens 6: 15), et au lieu d'attiser les mésintelligences, je procurerai la paix, comme il convient à un fils de Dieu, du Dieu de paix (Matthieu 5: 9). Quelqu'un a dit qu'un homme heureux est facilement aimable. Si je jouis dans mon âme de la communion avec le Dieu de paix, je suis heureux, et ce bonheur me rend aisé d'être doux, bienveillant, plein de support envers les autres.

Mais cette paix avec tous ne doit jamais s'obtenir aux dépens de la sainteté, aux dépens de ce qui touche nos rapports avec Dieu. C'est simultanément que nous avons à poursuivre ces deux choses. Nous savons ce qu'il faut entendre par la sainteté pratique, celle dont il est question ici. C'est la séparation pour Dieu de toute souillure, de tout ce qui est mal (2 Corinthiens 6: 17, 18; 7: 1), et en même temps une marche dans tout ce qui est selon Dieu. Partout nous y sommes exhortés (1 Pierre 1: 15, 16), et Dieu lui-même nous est proposé comme exemple et modèle, et comme motif à la sainteté. Sans elle, il n'y a pas de communion possible avec Dieu; nous avons déjà le privilège ici-bas de le voir, de le contempler, de jouir de lui par la foi et dans la puissance de l'Esprit, mais jamais en dehors de la sainteté pratique. Si nous cédon à quelque chose qui porte atteinte à la sainteté, notre vue spirituelle s'obscurcit, comme aussi notre jouissance des choses de Dieu est altérée. On comprend donc que la sainteté pratique que nous avons à poursuivre ici-bas, n'est pas d'une autre nature que celle — parfaite à tous égards, sans altération possible (Apocalypse 4: 6) — dont nous jouirons dans le ciel, et qui seule nous rendra possible de voir le Seigneur. Nous avons donc à la poursuivre,

à la rechercher, à y persévérer ici-bas jusqu'à ce que nous soyons «placés irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie» (Jude 24). «Bienheureux ceux qui sont purs de coeur», dit le Seigneur, «car ils verront Dieu» (Matthieu 5: 8). «Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur» (1 Jean 3: 3), et la marche dans la sainteté pratique aboutit à la vie éternelle en gloire (voyez Romains 6: 22). Combien il est essentiel dans nos temps de relâchement de nous souvenir avec sérieux de cette exhortation: «Poursuivez la sainteté!» Est-ce que je la poursuis; est-ce la chose qui occupe mon âme, que d'être en tout gardé à part pour mon Dieu?

(Versets 15, 16). «Veillant», parole d'avertissement bien motivée par les trois dangers signalés ici et dans lesquels le manque de vigilance nous ferait aisément tomber, nous écartant ainsi de la voie de la sainteté.

Premier danger signalé: «De peur que quelqu'un ne manque de la grâce de Dieu». La grâce de Dieu qui nous a introduits dans le chemin de la bénédiction, peut seule aussi nous y faire marcher et persévérer, et nous garder du mal. Aussi les apôtres dans leurs lettres souhaitent-ils la grâce aux saints auxquels ils écrivent; ils les exhortent à persévérer dans la grâce de Dieu; on est recommandé à cette grâce, et exhorté à se fortifier dans la grâce qui est dans le Christ Jésus. Ainsi paix, joie, sécurité, force, tout découle de cette grâce, de cette disposition du coeur de Dieu qui l'incline vers nous; nous y trouvons tout ce qui est nécessaire pour la vie chrétienne, pour la marche dans la sainteté. Mais si un coeur vient à l'oublier, s'il ne s'appuie plus sur elle, s'il n'en jouit plus, en un mot, s'il vient à en manquer — non que ce soit elle qui lui manque, car Dieu reste le même, mais parce qu'il a négligé ce précieux trésor, alors il est ouvert au mal: quelque cause lui en a ôté la jouissance.

Second danger: «De peur que quelque racine d'amertume bourgeonnant en haut, ne vous trouble, et que par elle plusieurs ne soient souillés». Le mal signalé ici, découle du premier, car une racine d'amertume ne pourra jamais germer, bourgeonner et pousser dans le terrain de la grâce, dans un coeur qui n'en manque point. Il y a sans doute ici une allusion à Deutéronome 29: 18, 19, où l'infidélité du coeur et l'idolâtrie, si elles se glissaient parmi le peuple de Dieu, sont comparées à une racine amère produisant «du poison et de l'absinthe». «De peur», dit Moïse, «qu'il n'y ait parmi vous homme, ou femme, ou famille, ou tribu, dont le coeur se détourne aujourd'hui d'avec l'Eternel, notre Dieu, pour aller servir les dieux de ces nations; de peur qu'il n'y ait parmi vous une racine qui produise du poison et de l'absinthe, et qu'il n'arrive que quelqu'un, en entendant les paroles de ce serment, ne se bénisse dans son coeur, disant: J'aurai la paix, lors même que je marcherai dans l'obstination de mon coeur».

Il en est ainsi chez les chrétiens. La pensée de se détourner du christianisme pouvait s'élever dans le coeur des Hébreux à cause des difficultés qu'ils trouvaient sur leur route; s'ils manquaient de la grâce de Dieu, s'ils ne jugeaient pas cette pensée, elle pouvait devenir une racine d'amertume, qui, d'abord cachée, bourgeonnerait bientôt, se montrerait, troublerait les âmes et en souillerait plusieurs. Rien n'est subtil et contagieux comme le mal. Mais l'avertissement a une portée générale et nous concerne tous. Si quelque mal, quelque péché est toléré dans le coeur sans qu'il soit jugé, c'est une racine qui ne manquera pas de

bourgeonner en haut. La mauvaise plante viendra à la surface, le mal apparaîtra extérieurement, troublera les âmes et se répandra, en sorte que plusieurs en seront souillés. Cette marche du mal est surtout frappante au point de vue doctrinal.

L'expression «*racine d'amertume*» est bien propre à attirer l'attention. La racine a déjà tous les caractères qui se trouveront dans les fruits qu'elle produit. C'est poison en soi et *amertume* dans les tristes et fâcheuses conséquences qui en résultent.

Troisième danger: «De peur qu'il n'y ait quelque fornicateur, ou profane, comme Esaü». Voilà où peut aboutir le manque de la grâce de Dieu, et le défaut de jugement du mal, la négligence à extirper la racine d'amertume dès qu'elle se montre. Il peut s'agir de la corruption païenne, quand il est parlé de «fornicateur». Mais cela va plus loin. Dans l'Ancien Testament, l'idolâtrie, dans laquelle les Israélites étaient exposés à tomber et sont tombés souvent, est appelée adultère à l'égard de Dieu et fornication. Il y a donc une fornication spirituelle pour l'âme, quand elle se détourne de la fidélité complète qu'elle doit au Seigneur (voyez Osée 4: 12), et l'apôtre exhorte les chrétiens à cet égard (1 Corinthiens 10: 8; voyez aussi Apocalypse 2: 14, 20). Mais il y a aussi quelque «profane comme Esaü», et ici il s'agit de ce dont l'apôtre a parlé au chapitre 6 et au chapitre 10: l'abandon du christianisme par ceux qui, sortis du judaïsme, l'avaient accepté. C'est là l'acte profane, mépriser et rejeter une chose sainte, le don de Dieu, et les conséquences en sont terribles. Esaü méprisa et livra son droit de premier-né, auquel étaient attachées toutes les bénédictions promises à Abraham. Et ce fut par un motif grossier et tout charnel, trahissant son manque de foi et le peu d'estime qu'il faisait du don et des promesses de Dieu. «Voici, je m'en vais mourir; et de quoi me sert le droit d'aînesse?» disait-il. Ne pouvait-il s'attendre à Dieu? Mais non; «il méprisa son droit d'aînesse» (Genèse 25: 29-34). Les Hébreux étaient exposés à un danger semblable. Pour échapper aux épreuves et jouir des choses terrestres, ils étaient tentés de retourner en arrière. Or ç'aurait été une profanation; ç'aurait été mépriser Christ, le don de Dieu. On voit ainsi toute la force et l'à propos de l'avertissement qui leur est donné. Cela ne nous dira-t-il rien, à nous aussi? Ne nous arrive-t-il point de préférer à Christ et aux choses célestes, quelque avantage terrestre, quelque satisfaction de la chair?

Ce qui rend l'avertissement encore plus sérieux, c'est la conséquence de la profanation ainsi commise, mise en relief dans l'histoire d'Esaü. N'ayant pas apprécié la bénédiction, quand plus tard il la désira, il fut rejeté, bien qu'il la recherchât avec larmes. «N'as-tu que cette seule bénédiction, mon père?» s'écriait-il en pleurant. «Bénis-moi, moi aussi, mon père!» Mais «il ne trouva pas lieu à la repentance;» son père ne changea pas de disposition. C'était trop tard alors (Genèse 27: 38). Cet exemple est placé devant les Hébreux professants pour leur montrer le danger que couraient ceux qui rejetteraient le christianisme, après l'avoir accepté. Il faut se souvenir que les Hébreux sont toujours considérés relativement à leur profession, sans qu'il soit question de la réalité de la vie divine chez eux (*).

(*) Quelques-uns pensent que ces paroles: «Il ne trouva pas lieu à la repentance», s'appliquent à Esaü et non à Isaac. Elles signifieraient d'après eux qu'Esaü, quoiqu'il le désirât avec larmes, ne put se repentir véritablement et fut rejeté. La conclusion serait toujours la même: le profane est rejeté.

(Versets 18-24). Ici, l'auteur de l'épître trace un parallèle frappant entre ce que la loi offrait et les bénédictions que Christ a apportées. Le contraste entre les deux lui sert d'argument puissant — «car», dit-il — pour montrer combien il serait insensé et coupable d'abandonner l'un pour retourner à l'autre. C'est comme s'il disait aux Hébreux pour les encourager et les stimuler: «Voulez-vous donc retourner en arrière vers la loi qui n'offrait que des ombres et des figures, et vous placer sous ses terreurs, en vous privant des bénédictions que la grâce vous apporte dans le christianisme? Voyez le contraste entre votre ancienne condition juive, et votre condition chrétienne sous la grâce. «Car vous n'êtes pas venus» aux foudres du Sinaï, à cet appareil redoutable dont s'enveloppait la majesté de Dieu, et tel que ceux qui entendaient sa voix priaient que la parole ne leur fût plus adressée». La montagne qui peut être touchée, indiquait une économie terrestre, mais en même temps cette montagne, sur laquelle Dieu était descendu, ne *devait* pas être approchée, ni touchée, sous peine de mort. La loi tenait l'homme pécheur à distance, et s'il voulait s'approcher de Dieu dans cette condition, c'était la mort pour lui et ce qui dépendait de lui. Si terrible était ce qui paraissait, que Moïse lui-même était effrayé et tout tremblant. Ce fait ne nous est point rapporté dans le récit que nous donne l'Exode, chapitres 19 et 20. Là, l'Écriture nous présente Moïse dans sa dignité de médiateur. Seul il s'approche de l'obscurité profonde où était Dieu et reçoit ses paroles pour les transmettre au peuple (Exode 20: 21, 22). Mais ici, l'Esprit Saint nous révèle ce qui se passait dans le cœur de l'homme mis en présence de la majesté divine, de Dieu se révélant dans toute la gloire de sa sainteté et de sa justice.

«Mais», dit notre épître, «vous êtes venus à la montagne de Sion», en contraste avec Sinaï. Sion est la montagne de la grâce. Elle figure l'intervention de la souveraine grâce de Dieu envers Israël, quand tout avait failli sous la responsabilité de la loi. Israël était ruiné; «Icabod», c'est-à-dire «privé de gloire», était écrit sur le peuple, car l'arche de l'Éternel était tombée entre les mains de l'ennemi, et bien que ramenée, elle reste chez Abinadab, oubliée pour ainsi dire. L'Éternel ne demeurait pas encore au milieu de son peuple (voyez 1 Samuel 4-6, 7: 1). Alors, en 2 Samuel 5, nous voyons David, le roi élu, l'homme selon le cœur de Dieu, marchant contre les Jébusiens à Jérusalem, et s'emparant de la forteresse de Sion qui devient la ville de David. L'arche y est placée; l'Éternel, dans sa grâce, ayant établi la royauté en David, rétablit aussi le peuple dans ses relations avec lui-même. Sion devient le siège de la puissance royale, c'est la demeure de l'Éternel, c'est là que le Messie est oint comme Roi. «Et moi», dit l'Éternel, au jour où les rois de la terre s'élèvent contre lui, «j'ai oint mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté» (Psaumes 2). Le livre des Psaumes est rempli d'allusions à Sion, les prophètes en parlent aussi, et partout sont célébrées sa beauté, sa perfection; partout, elle est montrée comme le lieu où l'Éternel habite et d'où découle la bénédiction (voyez Psaumes 48: 2, 13; 50: 2; 110: 2; Esaïe 2: 1-5, etc.).

Tout ce qui est décrit dans les versets 22-24 de notre chapitre, présente la scène millénaire à laquelle les croyants hébreux étaient spirituellement parvenus; choses à venir, espérées, non encore établies, mais auxquelles nous appartenons déjà.

Après Sion, lieu de la demeure et du repos de Dieu sur la terre, nous montons en esprit jusqu'à la Jérusalem céleste, la cité du Dieu vivant. Sion est le siège de la puissance du Messie sur la terre; mais le Seigneur, fils de l'homme, a droit à un héritage dont les limites s'étendent à tout l'univers (Psaumes 8; Hébreux 2: 7, 8; Ephésiens 1: 10; 2: 20-22; Philippiens 2: 9-11). De ce vaste empire, la Jérusalem céleste, la cité du Dieu vivant, est, pour ainsi dire, la métropole. C'est la cité qui a des fondements, dont Dieu lui-même est l'architecte et le créateur. En Apocalypse 21, on trouve la sainte cité, *nouvelle Jérusalem*, soit pour le millénium, soit pour l'état éternel. C'est l'Eglise. Là, c'est donc ce que nous serons, tandis qu'ici, dans les Hébreux, la Jérusalem céleste, c'est où nous serons.

En montant le premier versant de cette montagne de gloire, nous sommes arrivés à la Jérusalem céleste. C'est donc le ciel que nous avons atteint, et nous voici au milieu de ses habitants. D'abord nous trouvons les «myriades d'anges, l'assemblée universelle» de ces êtres qui sont comme les indigènes du ciel: ils ont été préservés de chute et sont là dans leur demeure naturelle. Ils peuplent le monde invisible à nos yeux. Nous les voyons, en Apocalypse 5, autour du trône: «des myriades de myriades, et des milliers de milliers».

Montant plus haut encore, cette scène merveilleuse nous présente un objet particulier: «l'assemblée (*) des premiers-nés écrits dans les cieux». C'est l'Eglise. Ceux qui la composent «ne sont pas nés là; ils n'en sont pas les indigènes, comme les anges. Ils sont les objets des conseils de Dieu. Ce n'est pas seulement qu'ils ont atteint le ciel: ils sont les glorieux héritiers et les premiers-nés de Dieu selon ses conseils éternels, en vertu desquels ils sont inscrits dans les cieux. L'Assemblée, composée des objets de la grâce, maintenant appelés en Christ, appartient au ciel par la grâce. Ils ne sont pas (comme les saints de l'Ancien Testament) les objets des promesses, lesquels n'en ayant pas reçu l'accomplissement sur la terre, ne manqueront pas d'en jouir dans le ciel. Les premiers-nés n'ont en anticipation aucune autre patrie que le ciel. Leur bourgeoisie est dans les cieux (Philippiens 3). Les promesses ne leur sont pas adressées; leur place n'est pas sur la terre. Dieu lui-même leur a préparé le ciel; c'est là et nulle autre part qu'il a inscrit leurs noms. Leur place est la plus élevée dans le ciel, au-dessus des voies de Dieu sur la terre, en gouvernement, en promesse et selon la loi». C'est l'Eglise, qui tient le premier rang dans les conseils de Dieu, et qui vient la dernière dans l'ordre des révélations (voyez Ephésiens 3).

(*) Dans l'expression «assemblée universelle», le mot dans l'original n'est pas le même que dans «l'assemblée des premiers-nés». Le premier était celui qu'on employait pour désigner tous les états de la Grèce; le second indique l'assemblée des citoyens d'un état particulier.

Quelle place glorieuse que la sienne! Ce tableau de la gloire, de ce qui y est le plus élevé, et c'est ce qu'il y a de plus excellent en grâce, nous amène au sommet, à Dieu lui-même, «juge de tous». C'est donc sous un autre caractère que nous le voyons là, car l'idée de gouvernement se retrouve partout dans l'épître aux Hébreux. Dieu est présenté comme gouvernant et jugeant d'en haut tout ce qui se trouve au-dessous, caractère sous lequel il est partout désigné dans l'Ancien Testament et surtout dans les Psaumes.

Cela nous conduit, pour ainsi dire, sur l'autre versant. De Dieu, juge de tous, nous arrivons à une autre classe des bienheureux habitants de la gloire céleste. Ce sont les esprits des justes consommés, qui ont achevé leur course, qui, par leur foi, ont vaincu dans les combats. Dieu, juge de tous, les a reconnus pour siens avant que l'Assemblée céleste fut révélée. En rapport avec les voies de Dieu sur la terre, ils ont été fidèles sans recevoir l'effet des promesses, et maintenant, dans le repos du ciel, ils attendent la résurrection et la gloire (chapitre 11: 39, 40).

«Et à Jésus, médiateur d'une nouvelle alliance». Israël n'est pas perdu de vue. De ces esprits des justes consommés, déjà dans le ciel, nous descendons au peuple terrestre, pour lequel il y a encore des bénédictions en réserve; non plus sur le principe de la loi et de la responsabilité de l'homme, mais sur le principe de la grâce. Dieu établira une nouvelle alliance avec Israël, comme nous l'avons vu (chapitre 10). Il ne se souviendra plus de leurs péchés ni de leurs iniquités, et il mettra ses lois dans leurs coeurs et les écrira dans leurs entendements. C'est une alliance de grâce et de pardon, où tout est du côté de Dieu. Et Jésus est le médiateur de cette nouvelle alliance. Il était déjà apparu comme tel et avait posé les bases de cette alliance; il avait accompli tout ce qui était nécessaire pour qu'elle fût établie. Les croyants hébreux étaient venus, non à la nouvelle alliance qui n'est pas encore établie, mais à Celui qui en est le médiateur, et dans lequel une bénédiction à venir était préparée et assurée pour Israël et pour la terre.

Enfin, ils étaient venus «au sang d'aspersion qui parle mieux qu'Abel». Le sang d'Abel, versé par Caïn, criait de la terre à Dieu et demandait vengeance du crime commis. La réponse fut la sentence prononcée contre le meurtrier: «Le sol ne te donnera plus sa force; tu seras errant et vagabond sur la terre» (Genèse 4: 10-12). Mais le sang de Christ, au lieu de crier vengeance, parle de grâce. Il implore le pardon pour ceux mêmes qui l'ont versé (Luc 23: 34); c'est en vertu de ce sang que ceux qui étaient ennemis sont réconciliés, et même qu'un jour, toutes choses, dans les cieux et sur la terre, seront réconciliées (*) (Colossiens 1: 20-22).

(*) Les Juifs ont versé le sang de Christ, ils ont crié: «Que son sang soit sur nous et sur nos enfants» (Matthieu 27: 25). Le sang de Christ n'a pas crié vengeance contre eux, mais eux ont assumé volontairement la responsabilité de leur acte, et sur leurs têtes coupables est tombée la vengeance. Comme Caïn, les voilà errants et vagabonds sur la terre.

(Versets 25-27). Après avoir établi le contraste frappant entre Sinaï avec ses terreurs, et la scène merveilleuse de gloire céleste et terrestre à laquelle les Hébreux étaient venus, l'auteur de l'épître les exhorte d'une manière pressante à ne pas se détourner de Celui qui leur parlait des cieux, c'est-à-dire Christ. C'était déjà lui, le Jéhovah de l'Ancien Testament, qui avait parlé en oracles sur la terre, lorsqu'à Sinaï il donnait des oracles vivants, afin que Moïse les donnât au peuple (Actes des Apôtres 7: 38). Le peuple refusa d'entendre et n'a pas échappé. Christ a rendu, il est vrai, son témoignage sur la terre: il y a fait entendre sa voix. Mais, en fait, les Hébreux, ainsi que nous-mêmes, avaient à faire maintenant à «Celui qui nous parle des cieux», à Christ qui est glorifié, assis à la droite de la Majesté, au Seigneur lui-même dans la gloire, d'où il a envoyé l'Esprit Saint qui a confirmé son témoignage (Hébreux 2: 1-4).

Si le peuple d'Israël n'a pas échappé, ayant refusé Celui qui parlait alors sur la terre, combien moins échappera-t-on maintenant, si l'on se détourne de Celui «qui parle des cieux?»

Sa voix ébranla la terre, lorsqu'il parla en Sinaï (Exode 19: 18), et maintenant il parle avec grâce et autorité du haut du ciel, et que nous annonce-t-il? Qu'il va encore une fois secouer, non seulement la terre, mais aussi les cieux, selon la prophétie d'Aggée (Aggée 2: 6). Or cet ébranlement, selon l'explication qu'en donne l'auteur sacré, indique la dissolution de toutes les choses créées, ainsi que nous le voyons en 2 Pierre 3: 7, 12. Le judaïsme, système en rapport avec l'homme dans sa responsabilité avec Dieu, allait disparaître, mais le passage qui nous occupe va plus loin. Non seulement la terre et tout ce qui s'y trouve, souillés par le péché et la corruption, la terre et tout ce en quoi l'homme cherche à trouver son repos et son plaisir, doivent être dissous, disparaître; mais le ciel même, siège de la puissance de l'ennemi, souillé par sa présence (Apocalypse 12, etc.), doit être dissous. Tout ce qui appartient à la première création — *les choses muables* — doit disparaître et céder la place aux *choses immuables*, permanentes, de la nouvelle création. «Selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite».

(Versets 28, 29). L'apôtre tire maintenant, pour les croyants, la conséquence de ce qu'il vient de dire. Ils étaient arrivés à la possession par la foi de toutes ces gloires millénaires et éternelles; ils étaient la partie céleste de ce royaume qui ne peut être ébranlé et qui sera introduit de fait par l'ébranlement des choses muables — ils étaient les premiers fruits de la nouvelle création, et quant au présent, ils recevaient déjà ce royaume. C'est en effet le privilège de tout croyant de vivre et de se mouvoir par la foi dans tout cet ordre de choses si élevé auquel ils appartiennent. Par là, les Hébreux étaient détachés du judaïsme, chose muable qui passait; par là, nos coeurs seront détachés des choses qui sont sur la terre et qui nous entravent dans le service que nous avons à rendre à Dieu.

Nous possédons ces privilèges par la grâce: ne l'oublions pas, mais *retenons* cette grâce. La loi ne pouvait nous y faire arriver. Et maintenant, qu'avons-nous à faire? Servir Dieu «d'une manière qui lui soit agréable». Servir ici, comme partout dans cette épître, se rapporte au culte que nous avons à rendre à Dieu. Le culte juif avait fait son temps, ce n'était plus le culte agréable à Dieu; maintenant la grâce qui nous a introduits dans la jouissance des bénédictions célestes, remplit nos coeurs de reconnaissance envers Dieu et nous rend capables de lui offrir un culte qui lui est agréable. Il est le fruit de ce que sa grâce a produit en nous.

Toutefois il ne faut pas oublier que, si la grâce nous a amenés près de Dieu, de sorte que nous sommes en liberté en sa présence, il n'en reste pas moins le Dieu Tout-puissant, le Dieu saint et juste, et que nous sommes devant sa Majesté souveraine. Il faut donc que notre service s'accomplisse «avec révérence et avec crainte», dans la conscience de sa grandeur et du respect qui lui est dû. Ce respect et cette crainte, liés au sentiment de la grâce, donneront à notre culte un caractère excessivement élevé. Puissions-nous en être pénétrés dans toute notre marche qui doit être un service journalier! Ainsi le motif de notre service est la grâce, et son caractère, la manière de l'accomplir est le respect et la crainte.

La raison qui nous en est donnée est solennelle. «Car aussi notre Dieu est un feu consumant»: *«notre Dieu»*, remarquez-le, et non Dieu en dehors de Christ. Le Dieu qui consuma Nadab et Abihu pour avoir offert devant l'Eternel un feu étranger (Lévitique 10: 1, 2); le Dieu qui déclare aux Israélites en les avertissant contre l'idolâtrie, qu'il est un feu consumant, un Dieu jaloux (Deutéronome 4: 24), est aussi notre Dieu, le Dieu des chrétiens, et demeure dans sort caractère de sainteté qui lui fait juger le mal. Il ne veut souffrir en ceux qui s'approchent de lui aucune souillure, rien qui rappelle au sens spirituel le feu étranger, ni l'idolâtrie. Il nous veut tout entiers pour lui.

Chapitre 13

Le commencement de ce chapitre nous montre que, si nous sommes encore au milieu des choses muables, dont nous avons à nous détacher, il y a cependant des choses qui demeurent et que nous avons à garder. Tels sont l'amour fraternel et ses fruits, la pureté, la confiance en Dieu, etc.; et, par-dessus tout, Jésus Christ, le même hier, et aujourd'hui, et éternellement.

(Verset 1). «Que l'amour fraternel demeure». L'amour fraternel, ou bien l'amour des frères (la Philadelphie). Plus d'une fois, dans les épîtres, nous trouvons cette recommandation à l'amour des enfants de Dieu les uns envers les autres (Romains 12: 10; 1 Thessaloniens 4: 9; 1 Pierre 1: 22; 2 Pierre 1: 7). C'est l'exhortation que le Seigneur adressait à ses disciples: «Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre» (Jean 13: 34), et l'apôtre bien-aimé la répète à diverses reprises (1 Jean 3: 11, 23; 4: 7, 11, 21), en montrant cet amour fraternel comme un des signes de la vie de Dieu en nous, et en en faisant connaître quelques-uns des caractères et des fruits. La fréquence de ces exhortations à l'amour fraternel nous fait voir, d'une part l'importance qu'il y a de le réaliser dans le coeur et dans la vie, comme le fruit de l'amour et de la vie de Dieu en nous, et, d'un autre côté, comme nous ne le savons, hélas! que trop, la facilité avec laquelle on l'oublie parmi les chrétiens. Remarquons qu'il est dit: «Que l'amour fraternel *demeure*». Il ne doit pas se borner à quelques manifestations extérieures et se montrer seulement de temps en temps, mais *demeurer*, subsister comme une chose qui fait partie de notre vie.

(Versets 2, 3). Deux choses nous sont présentées ici en quoi l'amour fraternel se montre: l'hospitalité et la sympathie pour ceux qui souffrent, étant dans les liens et maltraités. «N'oubliez pas l'hospitalité, etc.». Il peut résulter pour celui qui exerce l'hospitalité une grande bénédiction. Nous pouvons ne pas voir un ange dans l'enfant de Dieu ou le serviteur du Seigneur que nous recevons, mais il peut y avoir en lui quelque chose qui, tout en ne se voyant pas et dont lui-même n'aura pas conscience, apportera avec soi la bénédiction pour la maison qui le reçoit. L'Écriture nous présente plus d'un exemple de cette vérité, ainsi Jéthro recevant Moïse; la Sunamite accueillant le prophète Elisée, et d'autres encore. Il est dit que quelques-uns ont logé des anges; historiquement, nous n'avons que l'exemple de Lot (Genèse 19). «A leur insu», nous n'avons pas à accomplir un devoir pour en recevoir une bénédiction; l'exercice de l'hospitalité n'a pas à tenir compte de l'excellence de la personne que nous recevons; elle

doit découler de l'amour, et il y a déjà une bénédiction dans l'exercice de cet amour. Mais alors, «à notre insu», il pourra se trouver que nous aurons logé «des anges», des envoyés de Dieu, qui nous apporteront de sa part des bénédictions.

(Verset 3,) Un autre fruit de l'amour est la sympathie pour ceux qui souffraient la persécution, étant dans les liens et maltraités. La sympathie réelle s'identifie avec ceux qui endurent des maux: «comme si vous étiez liés avec eux;» et cela, parce que l'on est soi-même «dans le corps», dans un corps susceptible des mêmes souffrances. Les croyants hébreux avaient montré cette sympathie dans les jours précédents, alors qu'ils avaient souffert eux-mêmes (Hébreux 10: 32-34). Rien n'est propre à nous faire entrer dans les souffrances d'autrui, comme d'avoir aussi passé par l'épreuve.

(Verset 4). Les relations naturelles, établies de Dieu dès le commencement, doivent être maintenues dans leur intégrité. Il y avait déjà alors des docteurs qui dépréciaient ou proscrivaient le mariage, sous prétexte d'une plus grande pureté, ce qui avait pour conséquence l'adultère et la fornication. A tous égards, le chrétien doit respecter le saint lien du mariage, le tenir en honneur, et marcher dans la pureté. Il ne demeurera pas impuni celui qui enfreint ce que Dieu a institué: «Dieu jugera les fornicateurs et les adultères».

(Versets 5, 6). La conduite de ceux devant lesquels sont placées les choses immuables et éternelles qui leur appartiennent, et qui reçoivent un royaume inébranlable, doit être sans avarice, ou littéralement, «sans amour de l'argent». L'apôtre dit à Timothée que «c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent» (1 Timothée 6: 10), et aux Ephésiens «qu'aucun fornicateur, ou impur, ou cupide (qui est un idolâtre), n'a d'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu (Ephésiens 5: 5). Il ne faut pas que, dans la manière de vivre — les mœurs — du chrétien, il y ait rien qui dénote qu'il a cet amour de l'argent, ce désir des biens du monde. Hélas! combien souvent, sous un prétexte ou un autre, on en fait la poursuite. Ce n'est pas l'avarice sous sa forme grossière, contre quoi nous sommes mis en garde, mais contre l'amour de l'argent. Vaut-il la peine, en chemin vers la patrie céleste, d'amasser, pour un avenir que nous ne verrons pas, des choses qui vont être détruites? L'exhortation avait une application particulière au caractère des Juifs qui aimaient les biens de cette terre.

«Etant contents de ce que vous avez présentement». Etre satisfait de ce que Dieu nous donne, ne point désirer au delà, est un point important mais difficile de la vie chrétienne. L'apôtre Paul nous donne un bel exemple de ce contentement dans les circonstances présentes, «J'ai appris», dit-il, «à être content *en moi-même* dans les circonstances où je me trouve» (Philippiens 4: 11-13). Apprenons comme lui, car cette satisfaction de ce que Dieu nous donne, le glorifie et est accompagnée d'une paix que ne connaissent pas ceux qui recherchent toujours ce qu'ils n'ont pas, ou veulent avoir plus qu'ils n'ont.

Mais pour pratiquer ce contentement de ce que nous avons présentement, une chose est nécessaire, c'est la confiance en Dieu, et l'épître nous rappelle une promesse faite autrefois à Josué, et qu'il applique aux croyants auxquels il écrit, et que nous pouvons nous appliquer

aussi. C'est lorsque Josué était sur le point d'introduire le peuple en Canaan, que l'Eternel lui adresse ces paroles que cite notre chapitre: «Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point». Il devait avoir à vaincre des ennemis puissants, bien des difficultés devaient s'opposer à lui; mais l'Eternel lui donne l'assurance qu'il ne le laissera pas seul pour trouver son chemin au milieu des difficultés, qu'il ne l'abandonnera pas dans les combats à livrer, et Josué fit l'expérience de la fidélité de son Dieu. D'après ce que nous lisons ici, nous pouvons compter sur cette même parole que Dieu a fait entendre en diverses circonstances à son peuple et à quelqu'un des siens (voyez Genèse 28: 15; Deutéronome 31: 6-8; 1 Chroniques 28: 20). Dans toutes nos difficultés, disons-nous donc: Il ne nous *laissera point* et il ne nous *abandonnera point*, et nous verrons aussi sa fidélité.

Dieu a voulu nous donner cette assurance, afin que, «pleins de confiance, nous disions: Le Seigneur est mon aide, et je ne craindrai point: que me fera l'homme?» La confiance doit avoir un fondement. La confiance du croyant n'est pas aveugle; elle repose sur une déclaration positive du Dieu qui ne peut mentir; ainsi elle peut être et doit être pleine. Là confiance honore et glorifie Dieu. Traverser les difficultés et les épreuves avec un coeur calme, est le résultat de cette confiance. «Le Seigneur est mon aide», dit le coeur confiant. Il ne s'appuie point sur lui-même, sur sa sagesse, sur sa force, sur les ressources humaines, mais sur le Seigneur. Il connaît la promesse du Seigneur et s'y abandonne. Quel motif de crainte aurait-il sous la puissante protection du Seigneur? Toute la puissance de l'homme pourra-t-elle atteindre celui qui s'abrite sous ce bouclier? Quand Paul à Corinthe, sentant sa faiblesse, entendit le Seigneur lui dire: «Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi; et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal», ne fut-il pas rempli de confiance, et rendu capable d'annoncer la Parole avec hardiesse dans cette ville, vraie forteresse de Satan, en dépit de toute opposition? Ainsi, saisissant pour nous-mêmes la précieuse promesse de Dieu, soyons pleins de confiance, quoi que nous puissions avoir à rencontrer de la part de l'homme, dans le chemin où Dieu nous conduit. (La citation est tirée du Psaume 118: 6; mais nous trouvons des paroles semblables, ce saint défi jeté à l'homme par l'âme qui se confie en Dieu, dans le Psaume 56: 4, 11. Le psalmiste, dans ce dernier cas, les prononçait alors qu'il était aux prises avec l'homme — «l'homme voudrait m'engloutir;» — dans le Psaume 118, il a été délivré (verset 5), mais la jouissance de la délivrance vient affermir sa confiance).

(Verset 7). Ici, comme nouveau motif d'encouragement à marcher dans le sentier de la foi, se trouve présenté aux croyants hébreux l'exemple de leurs conducteurs qui leur avaient annoncé la parole de Dieu. Ils avaient été des pasteurs du troupeau qu'ils avaient nourri de la parole de Dieu, leur marche dans la fidélité et le dévouement à Christ, résultat de leur foi, était arrivée à son terme, peut-être par le martyre; après avoir dépensé leur vie au service de Christ, ils avaient achevé leur course. Leur souvenir devait rester dans le coeur de ceux qu'ils avaient conduits, pour les encourager à persévérer comme eux; les croyants hébreux avaient à imiter leur foi qui aboutirait à une semblable issue.

(Verset 8). Les conducteurs humains, si excellents et fidèles soient-ils, passent, et leur absence se fait douloureusement sentir; leurs lumières et leurs soins manquent. En contraste

avec cela, comme aussi avec les doctrines diverses et changeantes des hommes, telles qu'il en est question dans le verset 9, le verset 8 nous présente Celui qui demeure: «Jésus Christ, le même hier, et aujourd'hui, et *éternellement*». Il est le même dans son amour et dans sa fidélité; le même pour éclairer, vivifier, conduire, protéger les siens. Ce qu'il fut dans le passé pour ces conducteurs dont nous avons à imiter la foi, pour tous les saints qui ont achevé leur course, il l'est aujourd'hui pour nous. Ce qu'il est, il le sera dans l'éternité pour remplir et satisfaire nos coeurs. Qu'il nous suffise donc et remplisse nos coeurs. C'est en lui que nous trouverons le repos et le courage et la force. Il répond pleinement à tout.

(Verset 9). Si le coeur, en réalisant ce qu'il est, est vraiment satisfait de Christ, il est garanti de la recherche des doctrines diverses et étrangères. Elles ne le séduisent pas: il a trouvé en Christ le repos. Ces doctrines sont étrangères à ce christianisme dans lequel les fidèles conducteurs avaient conduit les croyants. Il s'agissait de ne pas se laisser entraîner loin de Celui qui est tout, par des spéculations qui prétendent peut-être à une plus haute spiritualité, mais qui en réalité voilent à l'âme la plénitude de Christ.

De plus, «il est bon que le coeur soit affermi par la grâce» qui se trouve en Christ, et non par les viandes des sacrifices judaïques, viandes consacrées et par l'usage desquelles on estimait avoir quelque mérite, ou bien en s'abstenant de certains aliments. Les docteurs qui voulaient ramener au judaïsme, disaient: «Ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas» (Colossiens 2: 21). Etablissant ainsi des ordonnances, ils détournaient de la grâce pour conduire les âmes vers un formalisme religieux, qui ne peut affermir l'âme. L'apôtre parle encore d'eux, en 1 Timothée 4: 3: «Prescrivant de s'abstenir des viandes que Dieu a créées pour être prises avec des actions de grâces par les fidèles et par ceux qui connaissent la vérité». Ces observances n'ont servi de rien à ceux qui s'y sont attachés. Combien nous avons à prendre garde que rien ne nous détourne, même par ce qui aurait une belle apparence de piété, de Celui qui suffit à tout et dont la grâce donne la paix, la force et le courage!

(Verset 10). «Nous avons un autel». Aux chrétiens appartient maintenant l'autel de Dieu. Eux seuls peuvent offrir un vrai culte. La mort de Christ, sacrifice parfait qui était l'antitype de tous les sacrifices offerts sous la loi, et de tout ce que préfigurait le jour des expiations, nous donne accès auprès de Dieu pour lui rendre ce culte, privilège auquel ceux qui restaient Juifs n'avaient aucun droit. On ne pouvait être juif et chrétien en même temps; rester attaché au type et vouloir posséder l'antitype; rendre un culte terrestre avec des éléments du monde, alors qu'on était introduit dans le sanctuaire céleste. Ceux qui restaient attachés au tabernacle, c'est-à-dire à ce qui constituait le culte juif, n'avaient pas le droit de jouir du culte chrétien, de Christ lui-même, de se nourrir de lui, la grande et sainte victime.

(Versets 11, 12). L'écrivain sacré donne une raison à ce qui précède: «*Car* les corps des animaux, etc.». Les Juifs ne pouvaient même se nourrir des corps des victimes offertes pour le péché au jour des expiations. Leur sang ayant été porté dans le lieu saint, elles étaient brûlées hors du camp (Lévitique 16: 27). Ceux qui restaient attachés au système juif n'avaient donc rien, ni du type, ni de l'antitype. Ils ne pouvaient manger de ces victimes, et ils n'avaient

aucun droit à Christ. Mais cela conduit l'Esprit à nous présenter de grandes et précieuses vérités touchant cet antitype, Christ.

Nous voyons d'abord que Jésus a accompli d'une manière parfaite la chose préfigurée par ce qui se faisait à l'égard de la victime offerte pour le péché au jour des expiations. Son sang était porté dans les lieux saints par le souverain sacrificateur; puis elle était brûlée tout entière hors du camp (Lévitique 16: 14, 15, 27). Or Jésus n'a pas été mis à mort dans Jérusalem, ni dans l'enceinte du temple, où plus d'une fois les Juifs levèrent des pierres contre lui (Jean 8: 59; 10: 31). Selon les desseins de Dieu, c'est hors de la porte, loin du temple, en dehors de l'enceinte judaïque, qu'il a été crucifié, qu'il a souffert, qu'il s'est offert en sacrifice pour le péché.

Le but était: «afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang». Le sang des victimes pour le péché, au jour des expiations, était «porté dans le lieu saint pour faire propitiation» (Lévitique 16: 27), et c'est ainsi que Christ est venu avec son propre sang et «est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle» (Hébreux 9: 11, 12). Remarquons que dans cette épître, la sanctification, la mise à part pour Dieu, est par le sang de Christ; ce qui nous rend propres pour sa présence, et nous introduit dans le sanctuaire, c'est le sang de Celui qui a souffert hors de la porte (chapitre 10: 19). De sorte qu'en même temps cette mort de Christ séparait entièrement les croyants du système juif.

(Verset 13). De là suit l'exhortation que renferme ce verset: «Ainsi donc, sortons vers lui hors du camp, portant son opprobre». Les croyants hébreux avaient donc à laisser ce système judaïque, selon lequel on ne pouvait entrer en dedans du voile, en la présence de Dieu, et ils avaient à se placer sur le terrain chrétien, «vers Jésus». Si, d'un côté, leur place bénie était ainsi le sanctuaire, le ciel même, d'un autre côté, c'était sur la terre l'opprobre de la part de ceux qui restaient dans le camp, attachés à une religion terrestre. C'est la part de Christ. Il est entré dans le ciel, agréé de Dieu, mais rejeté et méprisé sur la terre, et c'est aussi la part que le croyant a à prendre: «Sortons vers lui... portant son opprobre». Or cela est dit, non seulement pour les croyants hébreux, à qui l'épître est adressée, mais en principe, dans tous les temps, pour tous les croyants qui ont à se dégager des liens de toute religion fondée sur des ordonnances terrestres, afin de se trouver avec Jésus, sur le vrai terrain chrétien.

Comme exemple de cette sortie hors du camp et de ce que l'on trouve en en sortant, nous avons l'aveugle-né de Jean 9. Chassé de la synagogue, parce qu'il a confessé Christ, il trouve le Seigneur également chassé et méprisé par les Juifs. Jésus se révèle alors à lui comme le Fils de Dieu, et celui qui auparavant était aveugle, devient un adorateur de ce Fils de Dieu.

(Verset 14). Les Juifs, en s'attachant à leur système religieux terrestre, voulaient se faire, pour ainsi dire, une cité permanente ici-bas. Ils devaient bientôt éprouver d'une manière terrible que rien de ce qui tient au monde ne saurait subsister. Jérusalem, le temple, la nation, allaient être renversés. Les croyants sortis du système judaïque vers Jésus, appartenaient ainsi à ce qui demeure éternellement. Etrangers et voyageurs ici-bas, ils regardent: vers la cité permanente à venir, vers l'établissement des choses immuables. Cela est d'une, application

générale, et nous concerne tout comme les Hébreux. Nous sommes dans un monde dont la figure passe. Voulons-nous, nous y établir? Nous y attacherions-nous, nous qui professons être sortis vers Jésus, qui sommes unis à un Christ céleste? Non; nous avons aussi à rechercher cette cité à venir, là où est Christ, et y avoir nos pensées et nos affections (Colossiens 3: 1-3). Remarquons que l'écrivain sacré ne parle pas comme exhortant à rechercher la cité à venir, mais pose le fait que nous la recherchons. C'est *le vrai caractère chrétien*. Souvenons-nous en.

(Verset 15). Ayant laissé les sacrifices qui n'étaient que la figure de celui de Christ, et étant, par ce sacrifice offert une fois pour toutes, purifiés du péché et introduits dans le sanctuaire en la présence de Dieu comme adorateurs, les croyants hébreux avaient cependant — et nous ainsi qu'eux — à offrir un sacrifice à Dieu. C'est celui de la louange sortant d'un coeur qui connaît, goûte et apprécie la grâce merveilleuse dont il est l'objet. Cette louange — fruit des lèvres qui confessent ou bénissent le nom de Celui par qui toute bénédiction nous est acquise — monte aussi vers Dieu et lui est rendue agréable par lui, Christ. Ainsi que le dit Pierre, nous sommes «une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ» (1 Pierre 2: 5). Et remarquons aussi que ce sacrifice de louanges ne montera pas à Dieu seulement dans un moment spécial, mais que nous sommes exhortés à l'offrir *sans cesse*. En effet, les bénédictions qui nous sont conférées en vertu de l'oeuvre de Christ ne sont-elles pas une jouissance de tous les instants? N'est-ce pas constamment que nous avons le privilège d'être en la présence de notre Dieu? Et n'y a-t-il pas un contraste frappant entre les sacrifices de la loi, rappelant *sans cesse* le péché, et le sacrifice de louange montant *sans cesse* de nos coeurs, parce que le péché est aboli pour toujours? Oh! comment nos âmes, dans la sainte liberté où le sacrifice de Christ nous a placés, ne se sentiraient-elles pas *sans cesse* pressées de louer et de bénir notre Dieu?

(Verset 16). Ici, nous avons d'autres sacrifices provenant de coeurs reconnaissants envers Dieu. La louange est ce qui se rapporte directement à lui; l'amour envers nos frères, se manifestant par la bienfaisance et par les dons faits aux nécessiteux, est une chose qui lui est agréable. Elle répond à sa nature, elle montre la conformité de nos sentiments avec les siens à lui qui ne cesse de répandre ses bienfaits. En adorant Dieu, en jouissant de lui, le coeur est disposé à la bienfaisance. L'amour de Dieu dont il est rempli, déborde et se répand sur nos frères, et aussi sur les autres hommes. Dieu prend plaisir à de tels sacrifices. La bienfaisance est la disposition du coeur; faire part de ses biens en est le résultat. On pourrait faire part de ses biens par un principe légal; Dieu ne saurait y prendre plaisir. Si je donnais tous mes biens et que cela n'eût pas l'amour pour source, cela ne profiterait de rien (1 Corinthiens 13: 3). La bienfaisance ne se montrera pas seulement dans la distribution d'aumônes à ceux qui sont dans le besoin. Elle fera du bien (son nom l'indique) moralement, aussi bien que physiquement.

On remarquera en lisant Deutéronome 26: 1-15, qu'on a là les deux mêmes pensées, dans le même ordre: l'action de grâces et la louange envers l'Eternel; la bienfaisance exercée envers le Lévite, l'étranger, l'orphelin et la veuve, envers ceux qui étaient destitués de biens.

(Verset 17). Les conducteurs mentionnés au verset 7, avaient passé, en laissant aux fidèles l'exemple de leur foi. Mais le Seigneur, dans sa fidélité, ne laisse pas les siens sans conducteurs. Ce sont ces hommes qui, responsables envers Dieu, veillent sur les âmes comme devant en rendre compte. Ils ouvrent pour ainsi dire la marche, vont en tête d'une manière intelligente dans le chemin de la vérité, pour y conduire les âmes et les garantir de l'influence des doctrines diverses et étrangères. Ils veillent; ils sont comme des sentinelles qui avertissent contre les attaques subtiles de l'ennemi. Leur service est de chaque instant et souvent difficile et pénible, et leur responsabilité est grande. Grande aussi est la responsabilité de ceux dont ils ont la charge. On a à reconnaître ceux qui sont tels, à les estimer et à les aimer, ainsi que Paul l'écrivait aux Thessaloniens (1^{re} épître 5: 12, 13). On doit leur obéir, leur être soumis, et ne pas prétendre être chacun compétent pour se conduire soi-même. Leur service envers ceux qui les écoutent avec docilité et humilité, produit en eux la plus pure des joies (1 Thessaloniens 2: 13-20). Mais si ce service, par suite de la conduite insubordonnée de ceux dont ils ont à rendre compte, s'accomplit dans les larmes, en gémissant, ce sera au désavantage de ceux qui causent cette douleur.

(Verset 18). Cette demande des prières des saints se retrouve partout, et souvent dans les mêmes termes, dans les épîtres de Paul (Romains 15: 30; 2 Corinthiens 1: 11; Ephésiens 6: 19; Colossiens 4: 3; 1 Thessaloniens 5: 25; 2 Thessaloniens 3: 1). L'auteur de l'épître, comme autre part, ne s'isole pas de ses compagnons d'oeuvre, il dit: «Priez pour nous». Le motif de sa demande est qu'il a bonne conscience dans son service, en sent la responsabilité, et c'est pourquoi, afin de pouvoir l'accomplir, il a besoin du secours des prières des saints. Et il les demande avec confiance, parce que son unique désir est de se bien conduire en toutes choses. Nous avons là l'exemple d'un vrai et humble conducteur.

(Verset 19). Il exhorte d'autant plus les saints à prier pour lui, afin qu'il leur soit rendu plus tôt. Cette confiance dans les prières des saints est touchante; elle exprime aussi la confiance que le Dieu auquel les prières sont adressées, les écoute et les *exauce*. Nous avons grandement besoin de cette confiance qui seule donne à la prière sa valeur et son efficacité. Remarquons aussi que les demandes si souvent répétées de l'apôtre, que l'on prie pour lui et ses collaborateurs dans l'oeuvre, renferment tacitement une exhortation aux chrétiens de nos jours de prier pour les ouvriers du Seigneur dans les diverses circonstances où ils sont placés. Notons enfin que, pour qu'un ouvrier du Seigneur puisse comme tel demander les prières des saints, il est nécessaire qu'il ait une bonne conscience et le désir de bien faire en toutes choses.

(Versets 20, 21). Nous arrivons à la conclusion de l'épître, et cette conclusion commence par une prière pour ceux auxquels elle s'adresse. L'auteur a demandé leurs prières pour lui, et il prie pour eux. Touchante réciprocité! Ce voeu que l'apôtre forme est d'une richesse de pensées infiniment précieuse. Avant de l'examiner un peu en détail, remarquons que dans cette épître nous avons non seulement un grand nombre de citations littérales de l'Ancien Testament, mais aussi beaucoup d'allusions à différents passages. Ainsi, quant aux versets qui nous occupent, si l'on s'en réfère au chapitre 37 du prophète Ezéchiel, après la résurrection des os secs (symbole de la renaissance d'Israël à une nouvelle vie comme peuple), qui sera un

résultat de la mort et de la résurrection de Christ, on trouve, aux versets 24 et 26, ces paroles: «Et mon serviteur David sera roi sur eux, et il y aura un seul *pasteur* pour eux tous... Et je ferai avec eux une alliance de paix, ce sera, avec eux, une alliance éternelle».

Venons-en maintenant à nos versets. L'auteur de l'épître invoque «le Dieu de paix». C'est le nom par lequel Paul désigne si souvent Dieu (voyez Romains 15: 33; 16: 20; Philippiens 4: 9; 1 Thessaloniens 5: 23), comme étant la source de la paix, Celui qui la donne au coeur, et qui l'établira un jour par tout l'univers. Soit que nous considérions les sentiments de l'écrivain sacré à la vue de tout ce qui était de nature à ébranler la foi des Hébreux et qui exerçait ainsi son coeur, ou soit que nous pensions à ces chrétiens éprouvés dans leur âme par la mise de côté de ces ordonnances qu'ils pensaient devoir toujours durer, ce titre de «Dieu de paix» était particulièrement précieux. Au milieu des troubles, quels qu'ils soient, celui qui s'attend au Dieu de paix, sera en paix lui-même (voir Philippiens 4: 6, 7, 9).

Or ce Dieu de paix est Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts. Tout est fondé sur la mort et la résurrection de Christ, comme sur une base inébranlable. La paix est assurée par sa mort, et la résurrection en est la preuve (*).

(*) C'est la première et l'unique fois que la résurrection est mentionnée dans cette épître, bien qu'elle soit partout supposée par l'entrée de Christ dans les lieux saints. Et elle est présentée ici comme caractérisant le Dieu de paix; Il est «*le ramenant*» d'entre les morts, le grand Pasteur des brebis.

Celui qui à été ramené d'entre les morts, Jésus, notre Seigneur, est nommé ici le grand Pasteur des brebis, placé bien au-dessus de tous les conducteurs et pasteurs établis par lui sur le troupeau et dépendants de lui. Dans cet ordre d'idées, nous le voyons en 1 Pierre 5: 4, nommé «le souverain pasteur», qui donnera à ses serviteurs fidèles la couronne de gloire. Les brebis du grand Pasteur, c'est lui qui les a rachetées par son sang: il a donné sa vie pour elles (Jean 10: 11, 15). Et c'est dans la puissance ou en vertu de ce sang, que Christ a été ressuscité. C'est le sang de l'alliance éternelle, c'est-à-dire d'une alliance qui ne saurait passer comme celle de Sinäi. Celle-ci, en effet, promettait la bénédiction sous la condition de l'obéissance du peuple. L'homme était placé sous cette obligation d'obéir à la loi. Il transgressa, et l'alliance fut brisée. Mais sur le fondement de la mort de Christ qui expie le péché, et de sa résurrection qui en est la garantie, est établie une alliance éternelle, durable, qui ne peut être renversée, ni changée. On remarquera que, dans l'épître aux Hébreux, tout est «éternel», c'est-à-dire permanent, durable, en contraste avec le système juif qui n'était que pour un temps. Ainsi nous y trouvons «une rédemption éternelle», un «héritage éternel», «l'Esprit éternel», et «l'alliance éternelle». Sur ce sang de l'alliance éternelle se fonde, pour ceux qui croient, une espérance que rien ne peut ébranler. Quelle chose précieuse! Au milieu de tout ce qui passe, le croyant a Christ toujours le même, une paix permanente, celle du Dieu de paix, et un salut éternel!

Voici maintenant le voeu de l'apôtre pour ces croyants qu'il a cherché à établir dans les choses célestes et immuables, en les sortant des choses terrestres et passagères. C'est que le Dieu de paix «les rende accomplis en toute bonne oeuvre pour faire sa volonté». Cela n'est plus sur le pied de la loi et de la responsabilité de l'homme naturel. Dieu lui-même forme le

croyant et le rend accompli, lui donnant vie, puissance et énergie, pour faire sa volonté en toute bonne oeuvre, toute oeuvre qui se présente et qui est selon Dieu. Et dans ce vase ainsi formé par lui-même, c'est encore Dieu qui agit, qui opère pour que tout ce qui se fait lui soit agréable. En effet ce qui est produit par lui, peut seul être tel; car ce que nous produirions de nous-mêmes est souillé et ne saurait soutenir sa présence: «Ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes oeuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles» (Ephésiens 2: 10).

C'est par Jésus Christ que, non seulement s'accomplit l'oeuvre parfaite qui nous sauve, mais que se réalise aussi cette marche sainte dans toute bonne oeuvre, cette marche selon la volonté de Dieu qui convient à des rachetés et qui le glorifie. Aussi à ce Jésus, Fils de Dieu, Créateur, resplendissement de la gloire de Dieu et empreinte de sa substance, à ce Jésus qui, devenu un homme, victime parfaite et sacrificateur consommé pour l'éternité, est l'Auteur du salut, à lui soit gloire aux siècles des siècles! Quel hommage plus complet pourrait être rendu à sa divinité éternelle? A qui, sinon à Celui qui est Dieu sur toutes choses béni éternellement, pourrait être rendu gloire aux siècles des siècles? Quel blasphème si Celui de qui cela est dit n'était qu'un homme!

(Verset 22). L'écrivain sacré exhorte ses frères à supporter ce qu'il leur a écrit comme une parole d'exhortation. Ces mots respirent l'affection et l'humilité que nous retrouvons en bien des endroits des épîtres de Paul. Il avait l'autorité apostolique et pouvait commander, mais il préfère exhorter et même prier et supplier (voyez Romains 15: 14-16 et Philippiens 4: 2). Il avait pressé les Hébreux de quitter résolument ce judaïsme, ces cérémonies, ce culte d'ombres et de figures, auquel ils tenaient tant, et il sentait qu'il avait touché à des cordes sensibles chez eux. La manière dont il les prie de supporter ses paroles était bien propre à toucher et gagner leurs coeurs.

Il leur avait écrit «en peu de mots», et cependant c'est une des plus longues épîtres du Nouveau Testament. Mais devant les gloires de la Personne et de l'oeuvre de Christ, devant ces richesses infinies des choses célestes, que n'aurait-il pas eu à dire? C'est donc par contraste qu'il estime que c'est peu de mots. Pour dire l'infini de l'amour et des pensées de Dieu révélés en Christ, l'éternité ne sera pas trop longue. L'apôtre en était pénétré; ce qu'il a dit n'est que peu de mots (voyez Jean 21: 25).

(Verset 23). L'auteur de l'épître veut que les saints auxquels il écrit, sachent que Timothée est délivré. Il ne doute pas que leur coeur en soit réjoui, car ils avaient montré de la sympathie pour les prisonniers (chapitre 10: 34); lui-même n'était plus en prison et il se réjouissait de les voir avec Timothée.

(Verset 24). Nous retrouvons encore ici les «conducteurs». Ce n'est pas à ceux-ci que la lettre est adressée pour qu'ils la communiquent. La salutation est pour les conducteurs et ensuite pour les saints. La lettre était à tous.

(Verset 24). Ceux d'Italie, au milieu desquels se trouvait l'auteur de l'épître, envoyaient aussi leurs salutations à leurs frères hébreux. Une même foi les unissait à un même Sauveur,

et leur affection chrétienne devait encourager ces croyants à la veille de voir détruits ce temple et cette ville qui leur étaient si chers.

(Verset 25). Enfin l'apôtre termine par ces paroles: «La grâce soit avec vous tous!» Son dernier adieu est pour leur souhaiter que la grâce dont il leur a parlé, la grâce de Dieu, dont il les a exhortés à ne pas manquer, les garde, les conduise, les soutienne dans les épreuves par lesquelles ils auront à passer. Puisse cette même grâce être aussi avec nous tous actuellement!

Nous avons remarqué en commençant l'étude de cette épître, que l'auteur inspiré procédait envers les croyants hébreux en leur enlevant pièce à pièce leur judaïsme, et en substituant Christ à tout. Il va ainsi jusqu'au chapitre 13, où il donne, pour ainsi dire, le dernier coup, en disant: «Maintenant, c'est le moment de laisser tous ces types et toutes ces figures, car on ne peut être chrétien, et juif en même temps. Il faut sortir vers Jésus hors du camp en portant son opprobre, car il est impossible de prétendre servir le tabernacle, et en même temps participer à l'autel chrétien qui repose sur la mort de Christ et ses résultats».

Le sentier de Dieu dans les temps difficiles

ME 1893 page 35

1. L'état de choses autrefois

Le sujet que je désire placer devant le lecteur chrétien est des plus importants. Tout nous annonce que nous sommes aux derniers jours et dans les temps fâcheux que signalent les apôtres (1 Timothée 4: 1; 2 Timothée 3: 1; 2 Pierre 3: 3; 1 Jean 2: 18). Je ne parle pas ici des difficultés politiques et sociales: cela regarde le monde; je parle de ce qui concerne «la foi qui a été une fois enseignée aux saints» (Jude 3), et il importe pour le chrétien de savoir quel est, à l'égard des choses de la foi, le chemin de Dieu dans ces temps difficiles, afin d'y marcher dans l'obéissance. Il est évident que l'on ne peut connaître ce chemin, l'expression de la volonté de Dieu, que dans sa Parole, dans l'Écriture divinement inspirée. Je suppose donc que mon lecteur est pleinement convaincu qu'il a dans les Écritures toute la parole de Dieu, rien que sa parole, et qu'ainsi elle est pour lui l'autorité suprême qui seule fait règle, et à laquelle tout chrétien est tenu de se soumettre.

Tout lecteur attentif des Écritures ne peut qu'être frappé du contraste qui existe entre l'Église, telle que nous la présente le Nouveau Testament, et l'état de la chrétienté de nos jours. C'est la première chose sur laquelle je m'arrêterai et qu'il est nécessaire de bien constater.

Le Seigneur Jésus, durant sa vie sur la terre, avait rassemblé autour de lui un résidu tiré de la nation juive. C'étaient ses disciples, ceux qui avaient cru en lui et avaient répondu à son appel. C'est d'eux qu'il dit, après avoir été rejeté par les conducteurs des Juifs: «Qui est ma mère, et qui sont mes frères? Et étendant sa main vers ses disciples, il dit: Voici ma mère et mes frères; car *quiconque fera la volonté de mon Père* qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma soeur, et ma mère» (Matthieu 12: 48-50). Jésus ne reconnaissait en Israël que ceux qui, en s'attachant à sa Personne, faisaient la volonté de Dieu; de tout temps, ce qui caractérise ceux qui plaisent à Dieu et forment un résidu au milieu du mal, c'est *l'obéissance*.

Plus loin, après la confession de Pierre: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant», nous entendons le Seigneur annoncer à ses disciples ce grand fait: «Sur ce roc» — sur la vérité capitale que renferme cette confession — «je bâtirai mon assemblée (*), et les portes du hadès ne prévaudront point contre elle» (Matthieu 16: 18). L'Assemblée devait remplacer Israël; elle était une chose encore à venir que Christ devait bâtir, une chose à lui — «mon assemblée» — et qui, une fois établie, était garantie contre tous les efforts de l'ennemi par la puissance vivante du Fils de Dieu. Telle est la première mention faite de l'Église dans l'Écriture.

(*) Je me servirai indifféremment des mots Église ou Assemblée qui ont le même sens, bien que le premier soit souvent pris dans une acception différente, comme désignant le lieu où l'on s'assemble.

Aussi longtemps que Christ fut sur la terre, l'Eglise n'existait donc pas. Les pierres vivantes qui devaient la composer étaient bien là dans la personne de Pierre et des autres disciples, mais Christ n'avait pas accompli la rédemption et n'avait pas encore montré, par sa résurrection, sa puissance de vie qui triomphe de la mort et de celui qui avait le pouvoir de la mort (Hébreux 2: 14). Or c'est sur Christ, «déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts» (Romains 1: 4), que l'Eglise devait être fondée. Une autre chose devait avoir lieu. L'Esprit Saint avait été promis, mais ne pouvait venir avant que Jésus eût été glorifié (Jean 15: 26; 7: 39). L'Esprit Saint était la puissance qui devait réunir les pierres vivantes et les établir sur le roc, afin que l'édifice s'élevât.

En suite de la promesse du Seigneur, le jour de la Pentecôte, l'Esprit Saint vint sur ceux qui étaient réunis à Jérusalem (Actes des Apôtres 2: 1-4), et dès ce moment l'Assemblée, l'Eglise, exista. A la place du temple, Dieu eut sur la terre «une habitation par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22), au milieu de ceux sur qui l'Esprit Saint était descendu, et il n'en eut depuis jamais d'autre.

L'Assemblée, dont le Seigneur avait dit qu'il la bâtirait, avait donc commencé son existence; elle était composée de ceux qui avaient cru au Seigneur Jésus et avaient été baptisés du Saint Esprit. Aussitôt après ce fait important, ceux que le Seigneur avait appelés, les apôtres, Pierre à leur tête, commencent à prêcher l'Evangile (Actes des Apôtres 2: 14). Des foules croient à leur parole, sont sauvées, baptisées et sont *ajoutées*, à quoi? à l'Assemblée (Actes des Apôtres 2: 47). Jusqu'alors l'Eglise n'avait pas franchi les bornes de Jérusalem; mais bientôt l'oeuvre s'étend. Des Juifs, elle passe chez les Samaritains, puis chez les gentils (Actes des Apôtres 8; 10), et partout où des âmes sont converties au Seigneur, elles se rassemblent et forment, dans ces divers endroits, des assemblées ou églises locales, qui ne reçoivent dans le Nouveau Testament d'*autres désignations* que celles d'églises de Dieu ou de Christ, avec l'indication de la ville ou de la contrée où elles se trouvent. Ainsi il est parlé des églises de la Judée, de la Samarie et de la Galilée (Actes des Apôtres 9: 31); de l'église d'Antioche, de celles de Syrie et de Cilicie, de celles de la Galatie et d'Asie (Actes des Apôtres 13: 1; 15: 41; Galates 1: 2; 1 Corinthiens 16: 19); de l'église de Dieu à Corinthe, de celle des Thessaloniens en Dieu le Père, des églises du Christ (1 Corinthiens 1: 1; 1 Thessaloniens 1: 1; Romains 16: 16). Et ceux qui composent ces assemblées sont «les saints», «les fidèles», «les frères» (Actes des Apôtres 26: 10; Ephésiens 1: 1; Actes des Apôtres 11: 29. Il serait trop long de citer tous les passages où ces termes se trouvent).

Mais bien qu'il y eût des églises locales en divers lieux, un grand fait ressort de l'ensemble des Ecritures du Nouveau Testament, c'est que toutes ces églises formaient sur la terre *un corps unique* — l'Assemblée ou l'Eglise de Dieu — dont chaque assemblée locale était l'expression dans l'endroit où elle se trouvait.

Ainsi le Seigneur dit: «Je bâtirai *mon* Assemblée». Elle est donc *une*. Paul parle aux anciens de l'église d'Ephèse de «l'Assemblée ou l'Eglise de Dieu qu'il a acquise par le sang de son propre Fils». A Timothée, il dit: «La maison de Dieu, qui est l'Assemblée (ou l'Eglise) du Dieu vivant»; nous voyons encore ici qu'elle est une. «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit

pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit», dit le même apôtre. «Il y a un seul corps et un seul Esprit», et ce corps, c'est l'Assemblée, car Paul dit encore: «Dieu a donné Christ pour être chef (ou tête) sur toutes choses à l'Assemblée, qui est son corps;» «il est le chef (ou la tête) du corps» (Actes des Apôtres 20: 28; 1 Timothée 3: 15; 1 Corinthiens 12: 13; Ephésiens 4: 4; 1: 22, 23; Colossiens 1: 18). Tous ces passages démontrent l'unité de l'Eglise, et remarquez qu'il s'agit partout de l'Eglise sur la terre, de sa manifestation ici-bas comme un seul corps, et que, dans quelque lieu que ce fût où il y avait des chrétiens rassemblés, ils étaient là tous ensemble l'expression de l'Assemblée universelle de Dieu ou de Christ, sans qu'aucun autre nom les distinguât, sinon peut-être les termes de mépris que leur donnaient leurs adversaires, tels que ceux de «Nazaréens», de «secte à laquelle on contredit partout», de «la voie» (Actes des Apôtres 24: 5; 28: 22; Actes des Apôtres 9: 2; 24: 14).

Il y avait donc, bien qu'en divers lieux, une unique assemblée chrétienne, l'Assemblée de Dieu, nettement distinguée comme corps de tout ce qui l'entourait, Juifs ou gentils, comme le montre le passage suivant: «Ne devenez une cause d'achoppement ni aux Juifs, ni aux Grecs, ni à l'assemblée de Dieu» (1 Corinthiens 10: 32). Il s'en suit que, lorsqu'une âme avait été convertie au Seigneur, elle n'avait pas à chercher à qui se joindre. Il n'y avait dans chaque endroit qu'une assemblée de Dieu, et l'âme qui avait cru, par cela même faisait partie de cette assemblée, y était ajoutée, et faisait ainsi partie du corps, de l'Eglise de Dieu en tout lieu (*). L'Eglise était distincte du monde et était une, selon le vœu exprimé par le Sauveur dans sa prière (Jean 17: 14, 20, 21). On y entrait, non en adhérant à un credo quelconque, non après une instruction plus ou moins longue, mais par la conversion, «par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint» (Actes des Apôtres 16: 31-34; 2: 38, 41, etc.).

(*) Il résultait aussi du fait que, dans chaque endroit il n'y avait qu'une seule assemblée de Dieu, bien qu'il pût y avoir plusieurs lieux de réunion, qu'une lettre adressée à l'assemblée de ce lieu parvenait sûrement à son adresse.

Les assemblées locales étaient en communion distincte les unes avec les autres, car tous ceux qui les composaient se considéraient comme membres du même corps (Romains 12: 4, 5; 1 Corinthiens 12: 12, 26, 27). Dans une même assemblée locale, cette communion des membres du corps les uns avec les autres trouvait son expression à la table du Seigneur, dans la fraction du pain. L'apôtre dit: «Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion du corps de Christ? Car *nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps*, car nous participons tous à un seul et même pain» (1 Corinthiens 10: 16, 17). Mais tous les croyants étant membres du corps de Christ — l'Assemblée — la table à laquelle on se trouvait en différents lieux, était une seule et même table du Seigneur en tous ces lieux. Celui qui était à la table du Seigneur à Corinthe et y rompait le pain, était aussi à la table du Seigneur à Rome et pouvait y rompre le pain. L'unité, ainsi que la communion entre les assemblées locales, était ainsi exprimée et gardée. Elle l'était encore autrement. Nous voyons l'assemblée d'Antioche envoyer des secours aux nécessiteux de l'église de Jérusalem (Actes des Apôtres 11: 27-30); cette même assemblée envoie Paul et Barnabas avec quelques autres, à Jérusalem, pour exposer aux apôtres et aux anciens une question relative à l'observation des cérémonies

judaiques par les gentils. Devaient-ils les observer ou non? La décision prise, la communion des églises locales de la Judée et de celles des nations est confirmée (Actes des Apôtres 15: 30, 31; 16: 4, 5). Un autre fait qui montre cette unité et cette communion, ce sont les lettres de recommandation données aux chrétiens qui se rendaient d'une assemblée dans une autre (Actes des Apôtres 18: 27).

A cela se rattache encore le libre exercice des dons dans les assemblées. Les ouvriers du Seigneur, sans recevoir d'ordre d'aucun homme, ni d'aucun corps d'hommes, mais conduits uniquement par l'Esprit Saint, vont évangéliser ou se rendent dans les diverses assemblées, pour enseigner ou édifier, selon le don qu'ils ont reçu du Seigneur (Actes des Apôtres 9: 20; 8: 4, 5, 26, 40; 13: 2; 18: 24-27; 1 Corinthiens 16: 12, etc.). Nul ne se dit ou, n'est appelé pasteur d'une assemblée; il y a dans chacune plusieurs anciens (nommés parfois évêques ou surveillants), mais on ne trouve aucune trace d'une hiérarchie, ni d'une consécration autre que celle de l'Esprit Saint. Il n'y a point de clergé.

Les saints s'assemblent autour du Seigneur pour rompre le pain en souvenir de sa mort (Actes des Apôtres 20: 7; 1 Corinthiens 11: 20-26). Si, dans une réunion, quelqu'un a un psaume, un enseignement, ou quoi que ce soit donné de Dieu pour l'édification de l'assemblée, il agit en toute liberté (1 Corinthiens 14: 26-33). Si un don tel qu'un apôtre, par exemple, se trouve présent, l'assemblée est heureuse de l'entendre. Mais nous ne voyons ni règlements, ni organisation d'aucune sorte, ni constitution. L'Esprit Saint présent dans l'assemblée — cette présence étant reconnue — en était le directeur, et elle avait les enseignements des apôtres.

Des désordres pouvaient se produire, des erreurs se faire jour. Dans ce cas, la discipline s'exerçait selon les directions données par les apôtres. On ôtait le méchant, ou se séparait de l'hérétique (1 Corinthiens 5: 13; Tite 3: 10, 11; 2 Jean 9, 10). Mais ces directions étaient jugées suffisantes, car à Corinthe, par exemple, où se trouvaient à la fois le mal moral et le mal doctrinal, l'apôtre ne constitue aucune autorité, ni d'un homme, ni de plusieurs, pour maintenir l'ordre et la doctrine; c'est l'assemblée elle-même qui doit se purifier du mal, en suivant les exhortations de l'apôtre inspiré dont les paroles sont les commandements du Seigneur (1 Corinthiens 5: 2, 7; 14: 37). L'Eglise, l'Assemblée tout entière était responsable de se séparer du mal, de maintenir l'ordre, de garder la saine doctrine.

Telle était, en ces temps, l'Eglise de Dieu sur la terre, visible à tous. Elle était une, sans autre désignation que celle de l'Assemblée de Dieu ou de Christ. On y entrait par la conversion, bien qu'il y eût un signe extérieur de cette entrée dans la profession chrétienne — savoir le baptême. Un ministère libre, selon le don de grâce reçu, s'y exerçait, et la discipline, exercée par l'Eglise même, excluait le méchant et l'hérétique. L'Assemblée, l'Eglise était ainsi à la face du monde un témoignage unique et vivant de la présence de l'Esprit Saint, de la glorification de Christ et de la puissance vivifiante de la grâce.

2. L'état de choses actuel

Maintenant, en présence de ce qu'était l'Eglise au commencement, je demande à mon lecteur si ce qu'offre actuellement à nos yeux la chrétienté n'en diffère pas du tout au tout? La réponse n'est pas difficile pour quiconque ouvre les yeux et ne laisse pas des idées préconçues lui obscurcir la vue. Je n'ai pas à entrer dans l'examen des causes qui ont amené l'état de choses actuel. Je veux simplement le constater.

Le paganisme et le judaïsme sont hors de question maintenant: nous naissons dans la chrétienté. Pour la très grande majorité, nous y avons été introduits par le baptême; ce que nous voyons autour de nous et dans quoi nous sommes, c'est la profession chrétienne. Mais cette chrétienté, cette profession, ce qui est compris sous ce nom, que nous présente-t-il? Rien que division et confusion.

Au lieu d'*un seul corps*, l'on voit quantité de corps différents qui se nomment tous *église*, et qui, pour se distinguer les uns des autres, ajoutent à ce nom une dénomination. Il y a l'Eglise romaine, qui s'intitule église catholique ou universelle, qui réclame pour elle la succession apostolique et prétend être la seule vraie église. A côté, nous trouvons en Orient l'église grecque, l'église arménienne, l'église copte et l'église abyssinienne; des sectes diverses et nombreuses existent dans ces diverses églises. En dehors de celles que nous venons de mentionner, on voit les nombreuses églises protestantes, anglicanes, luthériennes, réformées, presbytériennes, congrégationalistes, baptistes, méthodistes, les unes inféodées à l'état, les autres détachées de son joug. On a ainsi les églises nationales et les églises libres de France, du canton de Vaud, de Genève, de Neuchâtel, où se trouvent les églises nationales, indépendantes et libres, sans compter partout d'innombrables sectes diverses, toutes de dénominations différentes, toutes séparées par des divergences souvent profondes, et cependant réclamant pour elles-mêmes la vérité. N'en est-il pas ainsi? Le tableau est-il exagéré? Trouvez-vous que cela présente la moindre analogie avec l'Eglise, telle que nous la voyons dans le Nouveau Testament? Y a-t-il trace dans l'Ecriture d'une sanction donnée à un tel état de choses? Est-ce là l'unité visible? Non, c'est la confusion visible. Prenons le cas d'une ville, Genève, par exemple. Combien de corps religieux ou d'églises distinctes nous y verrons, fondées sur des principes différents! Supposons qu'une lettre apostolique soit adressée «à l'Eglise de Dieu à Genève»; où irait-elle? Et si tous les professants chrétiens se réunissaient pour en prendre connaissance, ne serait-ce pas pour entendre des paroles comme celles-ci: «Je vous exhorte à ce qu'il n'y ait pas de divisions parmi vous, mais que vous soyez parfaitement unis?» (1 Corinthiens 1: 10). Et encore: «Les oeuvres de la chair sont manifestes, lesquelles sont... les divisions, les sectes» (Galates 5: 19, 20).

Ce n'est pas tout. Comme je l'ai rappelé, et comme cela était réalisé aux premiers temps, le Seigneur a dit de ses disciples: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (Jean 17: 14). Tel est le caractère de l'Eglise. Or que voyons-nous? Ce qui distingue un grand nombre de corps religieux, c'est l'appui qu'ils reçoivent de l'Etat, et par conséquent la dépendance où ils se trouvent de lui. Est-ce là n'être pas du monde? L'église romaine élève

une prétention plus haute: elle veut dominer les princes, et a autrefois exercé cette autorité. Vouloir une autorité temporelle, est-ce le propre de ceux qui ne sont pas du monde, de ceux qui se réclament du nom de Celui qui n'a pas voulu être roi ici-bas? (Luc 12: 14; Jean 6: 15; 18: 36). Que dirai-je des pompes mondaines du culte des églises romaine, grecque et anglicane, de leurs hauts fonctionnaires dans les unes et les autres, pape, cardinaux, archevêques, évêques et autres, habitant des palais, s'intitulant princes de l'église, recevant de larges traitements? Sont-ce là les successeurs des pauvres pêcheurs Pierre et Jean? Est-ce n'être pas du monde? Si nous passons aux églises protestantes, nous n'y verrons pas de telles prétentions, ni un tel cérémonial dans le culte, c'est vrai. Mais les unes sont soumises à l'Etat qui a la haute main sur elles: c'est encore être associé au monde; les autres sont régies par des constitutions qu'elles se sont faites, les unes selon une forme, les autres d'après une autre, oeuvre humaine assurément, et en tout cas accentuant la division. De ces nombreuses congrégations indépendantes de l'Etat, mais non de l'homme, quelques-unes se sont formées autour d'une doctrine ou d'une forme, d'autres tirent leur nom d'un homme. Encore une fois, je le demande, est-ce cela que nous lisons dans la parole de Dieu?

Si nous considérons la doctrine, que trouverons-nous? La parole de Dieu nous dit «Il y a une seule foi», de même qu'elle dit «Il y a un seul corps» (Ephésiens 4: 4, 5). Est-ce là ce qui existe? Les églises romaine et grecque retiennent quelques vérités vitales, mais enfouies sous une quantité de traditions et souillées par le contact d'un culte idolâtre. Les églises protestantes ont leurs professions de foi, sur lesquelles on s'accorde si peu que plusieurs sont d'avis qu'il vaudrait mieux n'en avoir point du tout. D'autres les veulent assez larges pour tout embrasser et laissent ainsi lieu à l'équivoque, de sorte que peuvent les signer deux hommes complètement opposés l'un à l'autre sur tel ou tel point de doctrine. Dans les chaires, les écoles de théologie, les livres et les journaux, sont enseignées les doctrines rationalistes à un degré plus ou moins grand, avec plus ou moins de subtilité. L'autorité des Ecritures, leur divine inspiration, est battue en brèche, la Personne de Christ, soit dans sa divinité suprême, soit dans son humanité sans tache, est attaquée de diverses manières, et les doctrines du salut par grâce, de l'expiation par le sang de Christ, sont mises de côté. Et s'il en est qui retiennent encore le sain enseignement, au lieu d'obéir à l'injonction de l'Ecriture qui dit de se séparer d'un tel mal, ils lui restent associés!

Si nous considérons le ministère, qu'est-il devenu? Je me hâte de dire que je n'entends point juger les personnes. Il en est plusieurs qui sont des serviteurs de Dieu dévoués. Je m'occupe des principes. Eh bien! que voyons-nous dans les différents corps religieux à l'égard du ministère? D'abord un principe général prévaut partout. On ne peut exercer le ministère sans avoir été consacré par un homme ou un corps d'hommes, qui eux-mêmes doivent l'avoir été. Voilà un clergé, établi dans l'Eglise de Dieu. Dans les églises romaine, grecque et anglicane, ce clergé forme toute une hiérarchie, dont nous ne voyons trace dans l'Ecriture et qui descend de l'archevêque aux simples fonctionnaires ecclésiastiques, sans compter dans l'église romaine celui qui a la triste audace de se mettre à la tête et au-dessus de tous, s'intitulant vicaire de Jésus Christ. Pour n'en être pas venu là, le protestantisme, dans ses différentes

dénominations, ne présente pas moins un réel clergé dans des corps de ministres consacrés qui seuls peuvent administrer le baptême et la cène, et qui ne peuvent, quel que soit le don qu'ils aient reçu de Dieu, l'exercer sans de longues années d'études, non de l'Ecriture, qui ne tient qu'une assez faible place, mais de sciences plus propres à renverser la foi qu'à l'établir. A la place du ministère dans la puissance de l'Esprit, on a un ministère fait et préparé par l'homme, et qui, au lieu de s'exercer librement, selon le don de grâce reçu, dans la dépendance unique du Chef de l'Eglise, a besoin du contrôle et de l'approbation de l'homme. Et cela est si vrai que, s'il y avait quelqu'un dans une congrégation qui eût reçu un tel don de grâce, à moins d'être ministre consacré et autorisé, il ne pourrait ouvrir la bouche. N'est-ce pas éteindre l'Esprit? (1 Thessaloniens 5: 19). Est-ce là le principe suivant lequel, dans la Parole, nous voyons agir les ouvriers du Seigneur, et d'après lequel Paul disait de lui-même: «Apôtre (ou envoyé) non de la part des hommes, ni par aucun homme, mais par Jésus Christ?» (Galates 1: 1). Si parfois, dans quelques congrégations, on laisse un peu de liberté, c'est une exception: le principe et la manière de faire générale sont bien ce que j'ai exposé.

Qu'en résulte-t-il? Tel jeune homme veut se vouer au ministère, comme on dit. Il n'a peut-être aucun don, il n'est peut-être pas même converti, n'importe; il fera ses études de théologie, il passera des examens, soutiendra, une thèse, et converti ou non, sain dans la foi selon l'Ecriture ou non, il sera reçu à un grade quelconque, comme dans les sciences humaines et, s'il le demande, sera consacré et obtiendra un poste de pasteur et deviendra ainsi un conducteur d'âmes, ayant à les enseigner et à les nourrir de la saine doctrine qu'il ne possède peut-être pas plus que les dons nécessaires pour sa charge d'âmes. Où est en tout cela, la direction de l'Esprit de Dieu? Où est la soumission aux Ecritures?

Ce que je viens d'avancer n'est-il pas vrai? N'est-il pas vrai aussi que, dans plus d'une chaire, le pasteur qui l'occupe et doit édifier le troupeau, est un incrédule, ne croit pas à l'inspiration des Ecritures, rejette la divinité de Christ, et que, dans d'autres cas, s'il est plus orthodoxe, il est cependant inconverti? Ils sont peu nombreux, dans les églises, ceux qui maintiennent absolument la saine doctrine, «nourris», comme dit Paul à Timothée: «dans les paroles de la foi et de la bonne doctrine» (1 Timothée 4: 6). Et qui peut nier que le mal n'aille en croissant? Et n'est-il pas triste de voir ceux qui sont demeurés fidèles, rester associés à ceux qui renversent la foi?

Un autre fait bien frappant et qui se rapporte au ministère, est celui-ci. Un homme est établi par un archevêque, par un synode, ou telle autre autorité humaine, pour être le pasteur d'une église. Dès lors il dit: «Mon église», «mon troupeau». Est-ce là ce que Paul disait aux anciens d'Ephèse? Ecoutons-le: «Prenez garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau, au milieu duquel *l'Esprit Saint* vous a établis surveillants» (Actes des Apôtres 20: 28). Ils sont *plusieurs* et non *un seul*, établis par l'Esprit Saint, et non par l'homme. Et nulle part dans l'Ecriture, il n'est dit l'Eglise ou le troupeau de Mr un tel. Et ce seul homme établi sur le troupeau doit tout faire, être évangéliste, docteur, pasteur, surveillant, etc., quand peut-être n'a-t-il qu'un de ces dons ou pas un seul! La séparation ou plutôt la division entre les diverses dénominations est si distincte que, si même un ministre d'une autre église vient — bien moins encore un simple

chrétien, un laïque, comme on dit — il ne pourra parler dans l'assemblée sans une autorisation expresse.

Autrefois, lorsqu'une âme avait été vraiment convertie au Seigneur, elle était ajoutée à l'assemblée par ce fait même et avait sa place à la table du Seigneur qui était *une*. Aujourd'hui, on naît catholique ou protestant, et si on ne veut pas demeurer dans l'établissement national, on donne son adhésion verbale ou par écrit à une profession de foi, et l'on devient *membre* de telle ou telle église, appellation inexacte, car l'Écriture ne parle que des membres de Christ (1 Corinthiens 12: 27). Et s'il s'agit de la Cène, la plupart du temps pour y être admis on doit avoir passé par une instruction religieuse, après laquelle, converti ou non, on est admis à communier, ne discernant pas, le plus souvent, le corps du Seigneur, (1 Corinthiens 11: 29).

Je pourrais encore m'étendre sur le culte ou ce que l'on entend par ce nom. Chez les catholiques grecs ou romains, il n'est qu'une suite d'actes d'idolâtrie; chez les anglicans, un vain ritualisme; chez la très grande majorité des protestants de diverses dénominations, on nomme ainsi la prédication accompagnée de quelques prières liturgiques. Où est le culte en esprit et en vérité, culte par l'Esprit, caractérisant le chrétien, sacrifices spirituels de louanges et d'adoration, agréables à Dieu par Jésus Christ, offerts par l'ensemble de la sainte sacrificature, tous les croyants réunis autour de la table du Seigneur? (Philippiens 3: 3; 1 Pierre 2: 5; Hébreux 13: 15; Jean 4: 23). Une prédication, si excellente soit-elle, et bien qu'elle ait sa place au milieu des chrétiens, n'est pas le culte.

J'ai parlé de la table et de la Cène du Seigneur. Quelle confusion encore à cet égard! L'acte le plus doux pour le cœur du chrétien, — se souvenir de la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, — bien qu'en même temps solennel assurément, devient chez les catholiques une idolâtrie et une iniquité sans nom. Chez bien des protestants, on l'entoure de terreur, on le détourne de sa vraie signification, on en fait un moyen de grâce. Les uns, même qui se disent être de vrais chrétiens, n'y attachent aucune importance; d'autres le spiritualisent; quelques-uns estiment que communier une fois l'an suffit. Dans certaines églises, c'est quatre fois l'an, aux fêtes, comme on les appelle, bien qu'il n'en soit pas question dans le Nouveau Testament. D'autres églises estiment qu'il est bon de prendre la Cène tous les mois. Dans un grand nombre de dénominations, il n'y a pas de discipline à l'égard de la Cène. Convertis ou non, incroyants ou croyants, tous y sont admis sous leur propre responsabilité, comme si l'Église n'en avait pas une. Que fait-on des indications de l'Écriture? Et ce n'est pas tout. Une question encore plus sérieuse et pressante se pose. Au milieu de cette confusion et de ces divisions, où est vraiment la table du Seigneur? Peut-elle être dans chacune de ces églises, dénominations et sectes divergentes?

On le voit donc, sous tous les rapports, l'état de choses actuel, dans la chrétienté, diffère du tout au tout de ce qui existait au commencement, et est en complet désaccord avec les principes que nous trouvons dans la parole de Dieu, notre seule règle, notre unique, mais souveraine autorité. Désaccord quant à l'unité, quant à la doctrine, quant au culte et au ministère. Que devons-nous en conclure? C'est que, par des causes que je ne veux pas exposer ici, l'Église, comme corps responsable sur la terre, a manqué au témoignage qu'elle devait

rendre, qu'elle est déchuée de sa position primitive, qu'elle s'est écartée du chemin du Seigneur, et qu'elle est tombée en ruines. C'est là un fait, cher lecteur, un fait palpable et évident. Au lieu de chercher à le pallier, à l'excuser, ne vaut-il pas infiniment mieux, n'est-il pas selon Dieu, de le reconnaître avec douleur et humiliation de coeur, comme autrefois Daniel reconnaissait et confessait la ruine de son peuple? (Daniel 9: 4-8). Cet état n'est-il pas un mal, comme toute déviation à ce que Dieu a établi?

Je prie mon lecteur de remarquer qu'en tout ce que j'ai dit, je n'ai point parlé des personnes. Il y a dans cette chrétienté déchuée et ruinée beaucoup de chers et bien-aimés enfants de Dieu, car le Seigneur, au milieu de la confusion qui existe, poursuit son dessein de grâce de sauver des âmes et d'amener plusieurs fils à la gloire (Hébreux 2: 10). Mais ces enfants de Dieu, que l'on trouve dans tous les systèmes humains du christianisme, ne sont pas *un*, comme Jésus l'a demandé. Il y en a, sans doute, qui sentent le besoin de réaliser cette unité, de là des tentatives comme l'alliance évangélique, où pendant quelques jours de l'année, on dépose en quelque sorte sa couleur particulière; mais chacun retournant ensuite dans son système, reprenant sa bannière, on ne fait qu'affirmer la division, au détriment de la gloire du Seigneur. Non, la ruine existe, et quelque effort que l'on fasse, alliance évangélique, ou fédération d'églises, on n'y parera pas, d'autant que, dans ces associations, on laisse toujours de côté de grands corps religieux qui font partie de la chrétienté.

On a cherché à justifier les divisions qui existent dans la chrétienté; on a dit que le Nouveau Testament ne nous présente pas de règle à suivre, et que, par conséquent, le Seigneur laisse aux chrétiens le soin de s'organiser suivant les temps, les lieux et les circonstances, et que l'on a cependant l'unité dans la diversité. C'est se tromper singulièrement que de dire que nous n'avons rien dans le Nouveau Testament pour nous diriger. Que fait-on de tout l'enseignement de Paul relativement à l'ordre dans l'assemblée: «ainsi j'en ordonne dans toutes les assemblées;» «selon que j'enseigne partout dans chaque assemblée»? (1 Corinthiens 7: 17; 4: 17). L'Esprit Saint n'était-il pas là pour distribuer selon qu'il lui plaisait? Y avait-il alors des organisations diverses? Le Saint Esprit rassemblait les âmes autour du Seigneur, il agissait dans l'assemblée; le Dieu d'ordre s'y trouvait et les directions des apôtres étaient là pour guider; était-ce laisser à chacun à s'organiser comme bon lui semblait? Y a-t-il dans l'Écriture un seul passage qui nous autorise à penser qu'il y aurait quelque chose de meilleur que ce qui était au commencement, que l'oeuvre de l'homme vaudrait mieux que celle de Dieu? Non; soit l'effort d'affirmer son unité quand, en fait, les divisions subsistent, soit la tentative de justifier ces divisions, ne font que nous dire: «L'Eglise n'est plus ce qu'elle a été, ce qu'elle aurait dû toujours être; elle a failli». Nous sommes au milieu de ce qui est l'oeuvre de l'homme, et ce qu'il fait est un mal, puisque cela tend à renverser l'oeuvre de Dieu. Dans l'édifice chrétien, l'homme a introduit du bois, du foin et du chaume, et le résultat est la ruine. Croyez-vous que cela puisse être indifférent au Seigneur?

Mais, dira-t-on, ne voyons-nous pas des oeuvres magnifiques opérées de nos jours? L'Évangile n'est-il pas prêché sur une échelle plus vaste qu'il ne l'a peut-être jamais été, et la parole de Dieu répandue à profusion? Béni soit Dieu, il en est ainsi. La méchanceté du coeur

naturel de l'homme, le fait qu'il gêne tout ce qui lui est confié, n'entrave pas, comme je l'ai dit, la grâce de Dieu qui, dans ce temps où elle règne encore, veut sauver les âmes, et agit pour cela par son Esprit. Mais cela n'infirmes en rien le fait de la confusion, du désordre et de la ruine dans l'Eglise, le fait qu'elle n'a pas répondu à la prière de Jésus: «Afin qu'ils soient *un* et que *le monde croie que toi tu m'as envoyé*» (Jean 17: 21), de sorte que ce n'est plus son témoignage à la face du monde qui glorifie Jésus et le Père, et que, s'il y a des âmes sauvées, c'est malgré l'absence de ce témoignage, et par un effet de la souveraine grâce de Dieu. Et que l'on ne dise pas: «Qu'importe, si après tout des âmes sont sauvées». Ce serait singulièrement méconnaître ce qui tient à la gloire du Seigneur. La manière dont il juge le mal dans les églises (Apocalypse 2; 3), nous montre assez qu'il n'y est point indifférent.

Oui, béni soit Dieu, il y a une prédication de l'évangile et des âmes sauvées, mais combien plus puissante serait l'évangélisation dans le monde, si elle était appuyée sur le témoignage de l'Eglise. Mais aussi qu'elle différence dans la manière d'annoncer l'Évangile autrefois et aujourd'hui. Alors, on présentait simplement Christ et son oeuvre, et les âmes touchées de componction venaient à Christ et étaient sauvées. Maintenant, on cherche à agir surtout sur les sentiments, et, nous le savons, souvent par des moyens tout humains et absolument en dehors des Ecritures, ou bien on vise à un résultat purement philanthropique plus qu'au salut des âmes et à la gloire de Christ.

Un autre trait frappant de la confusion qui règne, de l'état de ruine où nous sommes, du mal qui a envahi la chrétienté, est le suivant. Une âme a été sauvée; elle est sérieuse devant Dieu, et se demande: «Où irai-je pour rendre culte à Dieu? A qui me joindrai-je?» Elle se trouve en face de trente-six dénominations différentes entre lesquelles il faut choisir, et si elle les examine avec droiture à la lumière des Ecritures, elle trouve que toutes, après tout, ne sont que des institutions humaines, où souvent les principes divins sont sacrifiés. Quelle ruine! Il faut s'associer avec le mal, semble-t-il, pour ne pas rester seul.

J'ai cherché à placer devant mon lecteur ce qui était au commencement, quand l'Eglise marchait dans les voies du Seigneur, et ce qui existe maintenant. Plus d'une fois la conclusion s'est imposée. C'est un état de ruine, c'est la désobéissance, c'est le mal. La question qui se poserait maintenant est: «Qu'avons-nous à faire dans un tel état de choses pour marcher selon Dieu?» Mais avant d'essayer de la résoudre, je voudrais montrer que cette ruine de l'Eglise avait été annoncée d'avarice dans la parole de Dieu. Cela confirmera la vérité de ce que nous avons dit, et en même temps nous aidera à trouver les ressources que Dieu a mis en réserve pour celui qui désire marcher fidèlement et en obéissance à Dieu au milieu de l'état de choses actuel.

3. Témoignages de la parole de Dieu quant à la ruine

Le Seigneur, et après lui les apôtres, n'avait pas laissé ignorer que le mal s'introduirait dans le nouvel ordre de choses qui allait s'établir et qui devait, pour un temps, remplacer Israël comme témoignage à Dieu sur la terre. Rien d'aussi grand, rien d'aussi précieux aux yeux et pour le coeur du Seigneur que l'Eglise ou l'Assemblée selon les conseils éternels de Dieu. Elle

est le temple saint qui s'élève, composé de pierres vivantes et fondé sur le Fils de Dieu; elle est le corps de Christ, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous; elle est la perle de grand prix: il a tout laissé, il s'est donné lui-même pour l'acquérir; elle est son Epouse qu'il chérit, nourrit, sanctifie, et se présentera à lui-même sans tache. Tout, cela existe déjà en tant que l'on envisage les vrais croyants, et aura bientôt sa complète et parfaite réalisation dans la gloire.

Mais si nous considérons l'Eglise dans son existence et sa marche ici-bas, l'administration en a été confiée à l'homme et à sa responsabilité, comme cela a toujours été le cas dans les différentes dispensations de Dieu sur la terre. Or il est un fait douloureux à constater, mais tout à fait évident, c'est que l'homme a toujours manqué, lorsque Dieu a remis quelque chose à sa responsabilité. Le premier homme, qui devait garder le jardin d'Eden, se laisse séduire. Noé, épargné pour être la nouvelle souche de la race humaine, après que les hommes impies eurent été engloutis par le déluge, Noé, à qui Dieu confie les rênes du gouvernement, s'enivre et tombe. Israël, peuple choisi de l'Eternel pour maintenir la vérité de l'unité de Dieu au milieu des nations idolâtres, se laisse aller à adorer le veau d'or. La sacrificature, établie pour le maintien des relations entre Dieu et le peuple, tombe dans la personne d'Abihu et de Nadab qui offrent un feu étranger. La royauté qui devait conduire le peuple dans des voies de justice, l'entraîne au contraire dans le culte des fausses divinités. Et l'Eglise, responsable de faire briller sur la terre la lumière de Christ et d'y manifester sa vie, — une vie céleste, — manque à son tour à sa haute vocation, et devient la chose corrompue entre toutes, d'autant plus coupable qu'elle a joui de plus de privilèges.

Cette introduction du mal, le Seigneur l'avait déjà annoncée dans les paraboles du royaume des cieux, que nous lisons en Matthieu 13. Jésus avait été formellement rejeté par la nation juive représentée par ses chefs (Matthieu 12: 14, 24). Il rompt avec elle, et ne reconnaît plus pour siens que ceux qui font la volonté de son Père en s'attachant à lui (versets 46-50; Jean 6: 29). Il se présente alors, dans le chapitre suivant, comme semant la parole de Dieu dans les coeurs et montre les différents résultats produits par cette oeuvre selon l'état de l'âme et la manière dont elle reçoit la parole. Ensuite, dans les trois paraboles suivantes, le Seigneur nous fait connaître l'aspect extérieur que prendra le royaume des cieux en l'absence du Roi qui a été rejeté, et la manière dont il s'établira. La parabole de l'ivraie nous apprend que dans le champ, qui est le monde, le Seigneur n'avait semé que du bon grain, — les fils du royaume, ceux qui lui appartiennent en réalité. Mais de son côté, l'ennemi, le diable, a semé l'ivraie, les fils du méchant, parmi le bon grain, en profitant de la négligence des serviteurs. Et ces fils du méchant ne sont ni les païens, ni les Juifs qui se trouvaient déjà là lors de l'établissement du royaume. L'ivraie représente un mal introduit par Satan au milieu des chrétiens. L'ennemi l'a semée après que le bon grain l'était déjà, et ils se trouvent mêlés ensemble. Les judaïsant, les faux docteurs, les hérétiques, ont bientôt surgi et ont répandu les mauvaises doctrines, tout en professant le christianisme. Tel est l'aspect du royaume sur la terre, témoignage de l'incapacité de l'homme à garder pur ce qui lui est confié, et cet état de mélange du bien et du mal, nous pouvons aisément le constater. Peut-on porter remède au

mal? Non, le Seigneur enseigne que les choses restent telles jusqu'au temps final de la moisson. Le jugement sera alors exécuté sur les méchants, et le bon grain assemblé dans le grenier.

Les deux paraboles qui suivent présentent aussi l'aspect extérieur du royaume. Dans la première, on le voit sous la figure d'un grand arbre provenant d'une très petite semence. En effet, les commencements bien faibles du christianisme, comme on le sait, furent suivis d'un accroissement rapide et surprenant en grandeur et en étendue. En moins de trois siècles, il avait dépassé les bornes mêmes du vaste empire romain, et il n'a cessé de se répandre. Il est devenu une grande puissance sur la terre, ce que désigne toujours un grand arbre, dans le langage figuré de l'Écriture (voyez Daniel 4: 20-22; Ezéchiel 31: 3-6). Mais cet arbre abrite les oiseaux du ciel. C'est un mélange aussi, et il est à remarquer qu'en général les oiseaux sont envisagés comme des symboles du mal. Une volée d'oiseaux de proie vient s'abattre sur le sacrifice offert par Abraham, et le patriarche doit les chasser (Genèse 15: 11). «Comme une cage est remplie d'oiseaux», dit Jérémie, «ainsi leurs maisons sont remplies de mal» (5: 27). Et dans la parabole du semeur, ils sont l'image du méchant qui enlève du cœur la parole. Ainsi le christianisme, devenu une grande puissance sur la terre, abrite toute espèce d'hérésies, d'erreurs et d'hommes qui les soutiennent, et quantité de non-croyants.

La parabole suivante est celle du levain qui étend son action dans toute la pâte pure. Or le levain n'est pas l'Évangile remplissant le monde; car d'une part, le monde corrompu n'est pas ce que la farine — une chose pure — représente, et d'un autre côté, le levain dans l'Écriture est toujours le symbole d'une chose mauvaise (Matthieu 16: 11, 12; 1 Corinthiens 5: 6, 8; Galates 5: 9), ce n'est donc pas l'Évangile. La pâte sans levain est ce que Dieu a établi, et le levain est ce que l'homme y a introduit et qui vient tout gâter.

Le Seigneur, dans ces trois paraboles, nous fait donc connaître que le mal, par l'action de l'ennemi et la négligence des serviteurs, s'introduirait dans le royaume qui allait s'établir sur la terre en l'absence du Roi, et que ce mal s'étendrait et ne prendra fin que par le jugement.

L'apôtre Paul est aussi très clair et positif sur ce sujet. Prenant congé des anciens de l'assemblée d'Ephèse, mais embrassant dans sa pensée l'Église entière, il annonce qu'après son départ, quand son autorité apostolique et son énergie par l'Esprit ne seront plus là pour refréner le mal, ce mal s'introduira sous une double forme. «Je sais», dit-il, «qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux» (Actes des Apôtres 20: 29, 30). C'était donc à la fois du dehors et du dedans que viendraient ceux qui corrompraient l'Église. Et c'est d'entre ceux-là mêmes, dont la charge était de paître et de garder le troupeau, que devaient sortir les faux docteurs! N'est-ce pas là ce qui est arrivé et ce que nous voyons dans la chrétienté?

En 1 Corinthiens 3: 9-17, l'apôtre nous montre la construction de l'édifice de Dieu confiée à l'instrumentalité de l'homme. Lui comme un sage architecte a posé le vrai et seul fondement qui puisse être posé, savoir Jésus Christ. D'autres édifient sur ce fondement, mais chacun a à

considérer quels matériaux il apporte dans la structure de l'édifice. Il en est qui apportent de bons matériaux, d'autres qui introduisent des matériaux sans solidité et sans valeur, d'autres encore qui corrompent le temple de Dieu. C'est en effet ce qui a eu lieu et ce qui a causé la ruine de l'édifice.

Si nous prenons 1 Timothée 4: 1-3, nous y verrons annoncé l'abandon de la foi par quelques-uns. Séduits par l'ennemi dont ils auront écouté la voix, ils laisseront les vérités qui sont les objets de la foi, et y substitueront leurs propres enseignements; enseignements contraires à ce que Dieu a établi, et introduits sous le prétexte et la prétention d'arriver à une sainteté plus grande. Qui ne voit là les erreurs de Rome à l'égard du célibat et de l'ascétisme?

2 Timothée 3: 1-5, révèle un mal plus général qui devait caractériser les derniers jours. Remarquons qu'il ne s'agit pas ici des païens, comme dans Romains 1, mais bien de ceux qui professent le christianisme et chez lesquels on retrouve les mêmes traits de corruption. Ainsi, de même que le levain doctrinal, le levain moral devait se répandre et corrompre la pâte pure. N'est-ce pas ce que nous voyons autour de nous? A part un certain nombre qui rejettent ouvertement le christianisme, la masse ne le professe-t-elle pas, «ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance?» Et ne croyons pas qu'il y ait à ce mal une amélioration possible; l'apôtre dit plus loin: «Les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, séduisant et étant séduits» (2 Timothée 3: 13).

Le commencement du chapitre 4 de la même épître vient ajouter un trait à ce tableau. «Il y aura» dit Paul, «un temps où les hommes ne supporteront pas le sain enseignement; mais, ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises, et ils détourneront leurs oreilles de la vérité, et se tourneront vers les fables» (versets 3, 4). D'une manière générale, où est de nos jours le sain enseignement? N'est-il pas vrai que l'on préfère des discours qui flattent agréablement les oreilles et qui intéressent l'intelligence naturelle et l'imagination, sans se mettre en souci si le fond en est Christ et la vérité? Que demande-t-on d'abord en parlant d'un prédicateur? Est-ce: «Prêche-t-il d'une manière scripturaire?» ou bien: «Prêche-t-il bien», c'est-à-dire agréablement?

Aux paroles de Paul, ajoutons celles de l'apôtre Pierre dans sa seconde épître: «Or il y a eu aussi de faux prophètes parmi le peuple, comme aussi il y aura parmi vous de faux docteurs, qui introduiront furtivement des sectes de perdition... et plusieurs suivront leurs excès» (chapitre 2: 1, 2).

De tous ces passages, nous pouvons conclure que la ruine de l'Eglise, que nous avons constatée par des faits, était une chose prévue et annoncée par le Seigneur et ses apôtres, de même qu'autrefois l'apostasie d'Israël l'avait été par les prophètes.

D'autres passages du Nouveau Testament nous font connaître un fait non moins important, c'est que le mal tendait à s'introduire déjà du temps des apôtres, contenu et réprimé toutefois par leur active énergie. C'est ainsi que Dieu a pourvu à ce que nous ayons les directions et les exhortations qui peuvent nous guider dans le temps présent, dans ces «temps fâcheux», «cette dernière heure», où nous nous trouvons.

La première indication du commencement du déclin et de la ruine au temps des apôtres, se trouve dans la seconde épître aux Thessaloniens. C'est une des premières lettres que l'apôtre ait écrites. Elle date de l'an 52 environ. En parlant à cette église de l'avènement du Seigneur, de «l'apparition de sa venue», comme il le nomme, Paul dit que cet événement n'aura point lieu avant que l'apostasie ne soit arrivée et que l'homme de péché n'ait paru; puis il ajoute: «Le mystère d'iniquité opère déjà» (2 Thessaloniens 2: 7). Ce à quoi nous devons nous attendre n'est donc pas à l'Eglise rétablie dans sa pureté primitive, mais à un état de choses qui ira en empirant et aboutira à l'apostasie et à l'Antichrist. Déjà se montraient les germes de ce mal affreux, et l'oeil vigilant de l'apôtre les discernait.

Toutes sortes de désordres se manifestaient dans l'église de Corinthe, divisions, mal moral toléré et fausses doctrines (1 Corinthiens 1; 5; 15). A Rome, il fallait avoir l'oeil sur ceux qui causaient des divisions par des choses qui n'étaient pas selon la doctrine qu'avaient apprise les chrétiens (Romains 16: 17). Les Galates se détournèrent de l'Evangile pour suivre les docteurs judaïsants (voyez toute l'épître); parmi les Philippiens, il y en avait qui étaient ennemis de la croix du Christ (Philippiens 3: 18, 19); les Colossiens étaient en danger de ne pas tenir ferme le chef et de se laisser entraîner par la philosophie et l'enseignement des hommes. (Colossiens 2: 4, 8, 19). L'apôtre combat toutes ces choses avec énergie, il avertit et réprimande les saints en leur donnant de sages et précieuses instructions qui demeurent pour nous; mais les principes du mal étaient là et n'attendaient que l'occasion de se développer. Comme nous l'avons vu, l'avertissement de Paul aux anciens d'Ephèse montre que c'était d'entre eux-mêmes que sortiraient les faux docteurs.

En 1 Timothée 5: 15, on voit que le mal se développait; mais c'est surtout la seconde épître, dernier écrit de Paul, qui nous en atteste les funestes progrès et l'état où était tombée l'Eglise. L'épître entière en porte l'empreinte. Autrefois toute l'Asie avait entendu, de la bouche de Paul, l'Evangile, et les preuves de la puissance de l'Esprit pour la conversion et la marche fidèle des âmes avaient été manifestes (Actes des Apôtres 19: 10, etc.). Aussi pouvait-il dire avec bonheur: «Les assemblées de l'Asie vous saluent» (1 Corinthiens 16: 19). On voit en Actes 20: 37, 38, la vive affection que les anciens d'Ephèse, la principale de ces assemblées, témoignent à l'apôtre. Quelques années ont passé (12 ans environ), et combien les choses ont changé. Paul, prisonnier à Rome, écrit à Timothée: «Tous ceux qui sont en Asie se sont détournés de moi» (2 Timothée 1: 15). Ils se sont détournés de l'apôtre, le héraut de la vérité, le serviteur dévoué du Seigneur, par le ministère duquel ils avaient reçu tant de grâces! Combien n'en est-il pas de nos jours qui se détournent de la doctrine du saint apôtre, disant qu'il s'est trompé, qu'il se laisse influencer par ses préjugés rabbiniques!

Dans la première épître, l'Eglise est encore vue en ordre, comme la maison de Dieu, la colonne et l'appui de la vérité. L'apôtre y parle encore de surveillants et de serviteurs (évêques et diacres), comme charges qu'il reconnaît dans l'Eglise. Il donne des règles relatives à l'ordre à garder (1 Timothée 3; 5). Dans la seconde épître, il n'en est plus question. L'apôtre recommande à Timothée de commettre à des hommes fidèles le saint dépôt des saines paroles. (2 Timothée 2: 2). Il n'est plus parlé de la maison de Dieu; l'état de choses est comparé

à «une grande maison», où il n'y a pas seulement des vases purs et précieux comme il conviendrait à un temple de Dieu, vases propres uniquement pour le service du Maître, mais où, comme dans une habitation d'hommes, il y a un mélange confus de vases vils avec les autres (2 Timothée 2: 20, 21). N'est-ce pas là ce que nous voyons pleinement manifesté? L'ivraie avait crû, elle paraissait distinctement, mêlée au bon grain. On se livrait à des discussions stériles; l'esprit de spéculation engendrait l'erreur qui se propageait: Hyménée et Philète enseignaient que la résurrection était déjà arrivée (versets 14-18). D'un autre côté, tel était l'abandon où l'apôtre était laissé, tel le refroidissement de l'affection chrétienne, tel le manque de zèle et la crainte du monde, que personne à Rome n'avait assisté Paul dans son témoignage (chapitre 4: 10, 16).

Jean, plusieurs années après Paul, nous montre que le triste et fâcheux état de choses dans l'Eglise avait plutôt empiré: «Maintenant aussi», dit-il, «il y a plusieurs antichrists... ils sont sortis du milieu de nous» (1 Jean 2: 18, 19). Dans sa seconde épître, il avertit la dame élue contre ces séducteurs (verset 7), et, dans la troisième, nous voyons un Diotrèphe usurpant l'autorité dans une assemblée et l'obtenant assez grande pour pouvoir rejeter l'apôtre et exclure de l'assemblée ceux qui étaient en communion avec celui-ci. (versets 9, 10). Les épîtres du Seigneur aux sept assemblées de l'Apocalypse, à part leur caractère prophétique, témoignent aussi de la ruine qui allait s'accroissant toujours plus. Ephèse avait perdu son premier amour; à Pergame, l'Eglise était mêlée au monde, siège de Satan, et laissait agir des gens qui tenaient la doctrine de Balaam ou celle des Nicolaïtes; Thyatire tolérait la fausse prophétesse Jézabel; Sardes avait le bruit de vivre, mais était mort, et Laodicée, à cause de son indifférence pour Christ, allait être vomie de la bouche du Seigneur (Apocalypse 2 et 3).

Enfin Pierre, dans sa seconde épître, de même que Jude, dans la sienne, nous font connaître l'affreux mélange qui existait dans les assemblées; des méchants qui, sous le nom de chrétiens, s'adonnaient à toutes sortes d'iniquités, et que les fidèles toléraient au milieu d'eux (2 Pierre 2: 10-14; Jude 4, 8-13).

Ainsi l'état de choses où nous nous trouvons, avait été annoncé et avait déjà commencé au temps des apôtres, et il continuera jusqu'à la fin. Bien que Dieu ait agi d'une manière merveilleuse, quand des hommes qu'il suscita au temps de la Réformation, remirent en lumière sa Parole et les grandes vérités du salut par la foi, il n'y a pas eu de restauration de l'Eglise et il n'y en a pas à attendre. Ce fut comme lorsque les Juifs revinrent de la captivité de Babylone. Ils ne furent pas rétablis dans leur position première. Deux tribus seulement étaient de retour, et encore demeuraient-elle sous la domination des gentils, et la gloire de l'Eternel n'était pas revenue habiter dans le temple. Pour l'Eglise, la fin est l'apostasie finale et le jugement, comme nous l'avons vu d'après 2 Thessaloniens 2. L'apôtre Paul, dans l'épître aux Romains, chapitre 11: 16-24, fait pressentir clairement ce jugement, lorsqu'il parle de l'avenir pour les Juifs. Sur l'olivier franc, dont les branches naturelles, les Juifs, ont été arrachées pour cause d'incrédulité, Dieu, par grâce, a enté des branches de l'olivier sauvage, les nations. Mais «tu es debout par la foi», dit l'apôtre. Dieu a agi, dans sa bonté souveraine, en amenant les nations à la foi, mais si elles ne persévèrent pas dans la bonté de Dieu, la sentence porte: «Toi

aussi, tu seras coupé». Or, comme nous l'avons vu, la chrétienté n'a pas persévéré dans la foi et la bonté de Dieu, et elle sera coupée, tout comme le figuier stérile qui représente Israël (Luc 13: 6-9). C'est ce qui ressort de l'épître de Jude et des paroles du Seigneur à l'assemblée de Laodicée. On voit dans Jude le jugement fondre, à la venue du Seigneur, sur les impies dont il a parlé et qui de son temps se glissaient au milieu des fidèles (versets 14, 15), et Laodicée, l'église professante de la fin, est vomie de la bouche du Seigneur.

N'ayant pas à nous attendre à un relèvement, à une restauration de l'Eglise comme telle, qu'avons-nous à faire? Nous enquérir s'il y a un chemin de Dieu à suivre au milieu de la ruine et quel il est. On pourrait objecter à ce que nous avons dit, les paroles du Seigneur Jésus à propos de l'Assemblée: «Je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle» (Matthieu 16: 18). Béni soit Dieu, il en est ainsi. «Le solide fondement demeure». Dieu agit toujours par son Esprit et rassemble les membres du corps de Christ, les pierres vivantes qui seules entrent dans la structure du temple saint qui ne cesse pas de s'élever (Ephésiens 2: 21). Ce que Christ bâtit, ce qui dépend de lui est parfait et sera manifesté tel dans la gloire; les desseins de Dieu se poursuivent et auront leur plein accomplissement, mais ce qui dépendait de l'action de l'homme, ce qui lui a été confié, l'Eglise comme vase du témoignage de Dieu sur la terre, tout cela est ruiné, et notre responsabilité actuelle est de chercher comment marcher selon Dieu au milieu de cet état de choses. Nous essaierons de montrer ce que l'Ecriture nous enseigne à cet égard.

4. Quel est le sentier de la foi dans un temps de ruine?

Bien que l'état de l'Eglise soit déplorable, comme nous l'avons montré, et que la ruine et la confusion se fassent voir de toutes parts et s'accroissent toujours plus, nous ne devons pas fermer les yeux à ce que Dieu opère dans sa grâce souveraine, même en un temps tel que celui où nous sommes. Outre la Réformation, il y a eu à différentes époques et de nos jours aussi, des réveils où bien des âmes ont trouvé le salut. Actuellement, il y a une grande activité déployée pour l'évangélisation. Il serait sans doute désirable que cette oeuvre se poursuivît d'une manière qui fût en général plus en harmonie avec la parole de Dieu et les exemples qu'elle présente. Trop souvent on fait appel aux sentiments plus qu'à la conscience, de là peu de profondeur et de réalité dans les résultats. Souvent encore, on recherche plutôt une amélioration dans la conduite extérieure, de sorte que l'évangélisation devient une oeuvre philanthropique. Mais, quoi qu'il en soit, il y a des conversions, Dieu en soit béni, car l'Esprit Saint, descendu sur la terre au jour de la Pentecôte (Actes des Apôtres 2), agit souverainement, et, pour la gloire de Christ, sauve les âmes en les amenant à lui, en dépit des manquements des hommes et au milieu de la ruine de l'Eglise.

Mais être sauvé, est-ce tout? Non; lorsqu'une âme a été convertie au Seigneur, il reste pour elle la question de sa marche. Elle n'est plus à elle-même, mais à Celui qui, pour elle, est mort et a été ressuscité; elle n'a donc plus à vivre pour elle-même, mais pour lui (2 Corinthiens 5: 15). Tout chrétien sérieux comprend que, né de Dieu, il a à mener comme individu une vie sainte, dévouée à son Sauveur, dans l'obéissance à sa Parole. Mais ce n'est pas tout;

l'obéissance ne comprend pas uniquement la séparation de ce qui n'est pas selon Dieu et l'accomplissement de qui lui est agréable dans la vie individuelle. Il y a une autre partie de la marche du chrétien qui n'importe pas moins. Il n'est pas appelé à rester seul. Il est enfant de Dieu, et fait ainsi partie d'une famille; il est membre du corps de Christ; il est constitué adorateur de Dieu, pour lui rendre culte en esprit et en vérité avec les autres adorateurs; il fait partie de la maison spirituelle, de la sainte sacrificature, pour offrir à Dieu des sacrifices spirituels (1 Jean 3: 1; Romains 12: 5; Jean 4: 23, 24; 1 Pierre 2: 5). La question qui se pose donc, ou qui devrait se poser, pour tout nouveau converti et pour tout chrétien est celle-ci: «Avec qui me réunirai-je pour rendre culte à Dieu? Où est actuellement le rassemblement selon Dieu et la pensée de Christ?» Et cela n'est pas, soyons-en sûrs, une chose indifférente à Dieu, ni au bien et au progrès de l'âme.

Au commencement, la question ne se posait même pas. Il n'y avait que les Juifs, les païens et l'Assemblée de Dieu (1 Corinthiens 10: 32). Un converti d'entre les Juifs ou les païens se trouvait nécessairement faire partie de l'Assemblée ou l'Eglise. Il se réunissait donc avec les chrétiens de la localité où il se trouvait, rendait culte avec eux, prenait place avec eux à la table du Seigneur qui était *une*. De nos jours, dans la ruine et la confusion universelles de la chrétienté, il en est tout autrement. Une âme est convertie et désire servir le Seigneur, où ira-t-elle? Avec qui se réunira-t-elle? Je le demande encore: Est-ce une chose de peu d'importance aux yeux du Seigneur? En sommes-nous réduits, pour résoudre une telle question, à examiner et peser les arguments que chaque église ou secte présente, ne nous donnant après tout à choisir qu'entre des opinions humaines? On bien faudrait-il aller indifféremment avec tous, comme si la vérité se trouvait partout, ou plutôt nulle part?

Non; béni soit Dieu! Il ne nous a pas plus laissés pour cette question que pour celle du salut, à nous diriger d'après nos propres lumières. Il importe à sa gloire, comme il convient à sa sagesse et à son amour, que nous marchions à tous égards dans le sentier qu'il a tracé pour nous. Je demande donc instamment à chacun de mes lecteurs, de chercher à se rendre bien compte de ce qu'il a à faire pour obéir à Dieu relativement à ce point important. Ce que nous avons dit de la confusion qui règne dans la chrétienté, montre la nécessité d'être au clair à cet égard, La naissance, les circonstances, l'attachement à celui qui a été le moyen de notre conversion ou à des chrétiens que nous estimons, ou bien encore certain penchant pour telles ou telles formes, ont pu faire que nous nous soyons joints à une dénomination chrétienne quelconque, mais notre responsabilité devant Dieu est de nous demander: «Suis-je où Dieu me veut? Est-ce là le rassemblement selon lui? En y étant ou en m'y joignant, est-ce sa Parole que j'ai suivie?»

Pour répondre à ces questions, il faut d'abord résoudre celle-ci: «Quelle est la règle de la vérité? Où se trouve la pierre de touche divine? Comment connaîtrai-je avec certitude la pensée de Dieu?» Eh bien, cher lecteur, il en est de même que pour la question de votre salut, c'est la parole de Dieu qui vous fait connaître sa pensée, et qui est la règle de la vérité. C'est elle qui est l'autorité suprême pour nous conduire, l'Esprit Saint nous la faisant comprendre

et l'appliquant à nos âmes. L'unique pierre de touche pour savoir si ma marche est ce que Dieu veut qu'elle soit, c'est *sa Parole*.

Les passages mêmes qui nous avertissent du mal qui tendait à s'introduire ou s'était déjà introduit dans l'Eglise, nous font connaître cette ressource unique et pleinement suffisante. Que dit Paul aux anciens d'Ephèse, après les avoir avertis des dangers qui menaçaient l'Eglise? Pour conjurer ces dangers, les renvoie-t-il à un pape ou à un concile infallibles? Leur dit-il de faire une constitution avec une confession de foi, ou d'élire un synode ou un presbytère? Non, voici ce qu'il leur présente comme unique ressource et sauvegarde pour tous les temps et toutes les circonstances: «Je vous recommande à *Dieu* et à *la parole de sa grâce*, qui a la puissance d'édifier» (Actes des Apôtres 20: 32). Dieu, agissant par son Esprit; sa Parole comme guide au milieu des difficultés (Hébreux 4: 12), et comme arme contre les artifices de l'ennemi (Ephésiens 6: 17), n'est-ce pas assez?

Nous trouvons la même chose dans la seconde épître à Timothée. La ruine était déjà commencée, et devait grandir encore. A quoi le serviteur dévoué du Seigneur ramène-t-il les fidèles, afin qu'ils soient gardés des séductions du mal? A l'autorité suprême et à l'entière suffisance de la parole de Dieu. Écoutons-le: «Les hommes méchants et les imposteurs», dit-il, «iront de mal en pis; séduisant et étant séduits», et cela dans la chrétienté, car il ne s'agit ni des Juifs, ni du monde païen. Que faire en de telles circonstances? Voici la réponse: «Toi, demeure dans *les choses que tu as apprises* et dont tu as été pleinement convaincu, sachant *de qui* tu les as apprises, et que, dès l'enfance, tu connais *les saintes lettres*, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus» (2 Timothée 3: 13-17). Or les choses que Timothée avait apprises, il les tenait de Paul, l'apôtre du Seigneur, et nous, nous avons les écrits inspirés de Paul, qui maintenant font partie des saintes lettres; des Ecritures dont il parle à Timothée (voyez 2 Pierre 3: 15, 16). L'attachement aux Ecritures est donc la sauvegarde contre l'erreur, et elles sont la règle pour le chrétien. Leur autorité est suprême, car elles sont inspirées de Dieu, et propres pour enseigner et instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli.

Pierre, dans sa seconde épître, où il parle aussi des faux docteurs et du mal qui s'introduisait au milieu des fidèles, dirige de même leurs regards vers la parole prophétique et les exhorte à se souvenir des paroles des prophètes et de ce que le Seigneur et Sauveur a dit par les apôtres (2 Pierre 1: 19; 3: 1, 2). Jude parle de la même manière (verset 17); or ces paroles des apôtres, nous *les avons* dans le Nouveau Testament.

Notre guide pour nous faire connaître le sentier de Dieu au travers de l'état de choses où nous sommes, ce n'est donc pas les traditions, les ordonnances d'hommes, les arrangements humains, quelque sages qu'ils puissent paraître, mais c'est la parole infallible de Dieu. Lecteurs, croyez-vous que le Nouveau Testament, de même que l'Ancien, est la parole inspirée de Dieu? Croyez-vous que vous lui devez une entière et implicite obéissance? Alors, c'est elle seule que vous avez à suivre dans la question qui nous occupe, et elle vous donne pour cela toutes les directions nécessaires. Le tout est d'ouvrir les yeux à ce qu'elle dit et d'obéir simplement, sans se laisser arrêter par des préjugés, des idées préconçues, et des habitudes

et des liens formés peut-être depuis longtemps. Il faut être décidé, coûte que coûte, à tenir pour Dieu et sa parole.

Cela posé, quel est le sentier tracé à la foi par la parole de Dieu? Pour le voir, reprenons le passage 2 Timothée 2: 17-22, dont nous avons parlé à propos du mal que prédisait l'apôtre et qui commençait déjà de son temps. Quelles que soient la ruine et la confusion, «le solide fondement de Dieu» demeure inébranlable. Son sceau a deux faces et deux devises. D'une part, «le Seigneur connaît ceux qui sont siens». Il les discerne au milieu de l'infidélité générale. Cela, c'est le côté de Dieu. Mais il y en a un autre: celui de la *responsabilité* individuelle au milieu du mal. Et voici, à cet égard, le principe de toute importance pour chaque chrétien désireux d'obéir à Dieu: «*Qu'il se retire de l'iniquité*, quiconque prononce le nom du Seigneur». Ainsi quiconque se réclame du nom du Seigneur; en d'autres termes, *quiconque se dit chrétien*, est *tenu* de se retirer de tout ce qui n'est pas en harmonie avec la volonté de Dieu exprimée par sa Parole. Il importe de bien saisir la portée de cette injonction: «*Qu'il se retire de l'iniquité*».

Remarquons d'abord que l'église extérieure, l'ensemble de la profession chrétienne, est envisagée comme une grande maison — une habitation humaine, où se trouvent mélangés des vases à honneur et des vases à déshonneur. Comme nous l'avons déjà fait observer, ce n'est plus «la maison de Dieu», le temple où ne doivent se trouver que des vases saints. Or le chrétien, j'entends celui qui l'est, non pas de nom seulement, mais en réalité, se trouve de fait dans cette grande maison; mais s'il est fidèle, s'il veut être, lui, un vase à honneur, sanctifié, utile au Maître, sa responsabilité est d'obéir à la Parole qui lui prescrit de se retirer de l'iniquité, de se purifier ou séparer des vases à déshonneur. Ici encore, cherchons à bien comprendre. Ce n'est pas seulement, qu'on a à se séparer du mal moral et à marcher dans la pureté, ni qu'on doit rompre les relations avec ceux qui mènent une conduite mondaine ou scandaleuse. L'apôtre a en vue un autre mal. C'est celui venant d'hommes qui, en suivant leurs propres pensées, se sont écartés de la vérité. «L'iniquité» est en effet tout ce qui découle de la volonté propre de l'homme, sans tenir compte de celle de Dieu. Se retirer de l'iniquité est donc se séparer, se mettre à part, de tout ce que l'homme a établi de son chef dans la grande maison, systèmes et ordonnances.

Au temps des réformateurs, ceux qui étaient éclairés par la parole de Dieu se retirèrent du vaste système d'iniquité qui avait envahi l'Eglise. Sous ce rapport, ils obéirent à l'injonction de l'apôtre. Pourquoi rétablir ensuite d'autres systèmes sous le nom d'églises réformées, luthériennes, nationales, libres, indépendantes, etc.? Il est vrai qu'elles ne renferment pas les abominations de Rome, mais elles n'en sont pas moins le fruit de la volonté de l'homme et n'ont fait qu'introduire la confusion dans l'Eglise. Trouvons-nous trace d'un tel ordre de choses dans l'Ecriture? De nos jours, comme nous l'avons vu, que n'abritent-elles pas, ces dénominations diverses du protestantisme? Rationalisme, incrédulité, négation des vérités capitales du christianisme, des faux docteurs, des hommes semblables à Hyménée et Philète qui renversent la foi, sans compter toutes sortes d'aberrations. N'est-ce pas *l'iniquité*? Est-ce à l'honneur du Seigneur, cette manifestation de la volonté de l'homme qui prétend régler et

organiser là où Dieu n'a rien dit, ou qui se place en juge de sa Parole pour agir à son gré? Qu'ai-je donc à faire, sinon de me purifier, de me séparer de ces choses? C'est ma responsabilité devant Dieu, si je veux être obéissant. Je puis reconnaître les vrais chrétiens qui se trouvent dans tous ces systèmes et sectes, mais si dévoués soient-ils, je n'ai pas à les suivre dans leur position antiscrituraire. J'ai à me séparer de tout ce qui n'est pas établi de Dieu, de tout ce que sa Parole ne sanctionne pas; combien plus quand un mal positif s'y est attaché. C'est l'iniquité (*), et je ne pourrais m'y joindre ou y rester attaché sans y participer. Puisse tout chrétien sérieux qui lit ces lignes se demander: «Suis-je *bien sûr* d'avoir la sanction de la parole de Dieu en restant attaché à tel ou tel système religieux?».

(*) Une organisation humaine renfermât-elle beaucoup de vrais chrétiens, fût-elle même composée uniquement de vrais chrétiens, ce serait désobéir à Dieu que d'y rester sous ce prétexte. Le fait seul qu'elle n'est pas établie de Dieu me fait une obligation de m'en séparer.

Ainsi le premier pas dans le sentier de Dieu est *de se retirer* de l'iniquité, de ce que la parole de Dieu n'établit pas, de ce qui est le résultat des pensées et de la volonté de l'homme. Et nous avons à le faire, dussions-nous être aussi solitaires qu'Elie croyait l'être, quand il disait: «Je suis resté seul». Que voulons-nous suivre? Nos pensées, nos goûts et nos sentiments, ou bien la volonté de Dieu?

Quelques-uns voient bien le mal qui se trouve dans les systèmes religieux, mais ils disent: «Il nous faut rester où nous sommes et user de toute notre influence pour essayer de réformer les abus et protester contre l'erreur». Ceux-là verront bientôt avec douleur qu'ils sont impuissants à enrayer les progrès du mal. Protester au sein du mal en y restant *de fait associé*, est une protestation sans force et inconséquente. La vraie protestation est de sortir du mal, et pardessus tout c'est l'ordre de Dieu, qui ne peut accepter de compromis avec l'iniquité: «Sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et MOI, *je vous recevrai*» (2 Corinthiens 6: 17). Précieuse promesse, n'est-il pas vrai? «Sortons donc *vers Jésus*, hors du camp, portant son opprobre» (Hébreux 13: 13). Le camp était un système d'ordonnances et de cérémonies établi sur le principe que Dieu et l'homme pécheur, peuvent habiter ensemble. C'est ce qui existait en Israël. Ce système a pris fin, quand l'homme a chassé Dieu hors du camp, quand Christ a été crucifié. Il fallait en sortir pour être avec Jésus. La position chrétienne était hors du camp. Si l'homme refait des «camps», en établissant, dans le christianisme, selon sa volonté et sa propre sagesse, des systèmes religieux consistant en ordonnances et règlements, l'injonction de la Parole subsiste: «Sortons vers Jésus», afin de nous trouver dans la position normale qui convient au chrétien.

Je suppose maintenant qu'une âme ait été amenée à obéir à la parole de Dieu, et qu'elle soit entrée dans le sentier de la foi en se séparant des organisations religieuses établies par les hommes, ne se sentira-t-elle pas dans un étrange isolement? Que fera-t-elle?

La parole de Dieu qui l'a conduite à faire le premier pas, lui en montre un second dans ces paroles. «Fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, *avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur*» (2 Timothée 2: 22). Fuir les convoitises (voir 1 Jean 2: 16), poursuivre la justice, la foi, l'amour, la paix, est certes ce qui incombe à

chaque chrétien individuellement. C'est ce qui convient à la présence de Dieu, et l'activité de la vie de Dieu dans l'âme par le Saint Esprit portera ce fruit. Chacun de nous doit voir s'il réalise dans sa marche, cette exhortation de l'apôtre. Mais la pensée de Dieu va plus loin. Au milieu de la masse des professants qui remplissent la grande maison et se réclament du nom de chrétiens, il y a des âmes «qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur (*)» Un coeur pur suit l'injonction de la Parole «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur». C'est un coeur qui, sans mélange, désire servir le Seigneur, et rejeter tout ce qui déshonore son nom. C'est un coeur qui, s'étant séparé du mal, marche dans la crainte et la communion de Dieu. Si donc une âme a été amenée à invoquer ainsi le nom du Seigneur, et qu'elle en rencontre d'autres marchant dans le même sentier, sa place n'est pas de rester seule, mais de poursuivre *avec elles* la justice, la foi, l'amour, la paix. Il y aurait aussi peu d'obéissance à vouloir rester seul dans ce cas, qu'à ne pas se séparer du mal une fois reconnu. Il est évident que, si je ne rencontre pas de telles personnes, j'ai à attendre que Dieu m'en fasse trouver; mais, dans aucun cas, sous aucun prétexte, je ne dois m'associer de nouveau à ce que j'ai jugé et condamné. Ce serait réédifier ce que j'ai renversé et me constituer transgresseur (**) (Galates 2: 18). S'attendre à Dieu, compter sur lui, est toujours et en tout, la voie sûre.

(*) Il est évident que ce «coeur pur» ne veut point dire que celui qui le possède n'a plus de péché en lui, comme plusieurs le prétendent de nos jours. L'Écriture dit: «Si nous disons que nous *n'avons point de péché*, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous» (1 Jean 1: 8).

(**) Je prie les âmes qui se sont séparées des systèmes humains de bien peser cela. On peut se trouver, par suite de circonstances, séparé de ceux avec qui l'on marche en communion. Ce n'est jamais une raison pour aller chercher dans un système humain une édification que Dieu, si nous nous attendons à lui, nous donnera plus pure et plus réelle par sa Parole seule.

L'obéissance individuelle amènera ainsi dans le sentier de la foi, des âmes qui y marcheront ensemble. De cette manière, il se formera, sous la main de Dieu, un *résidu*, tel que nous en voyons un au milieu de la ruine à la fin de chaque dispensation. En Ezéchiel, alors que la destruction de Jérusalem était imminente, l'Éternel, dit à son messager: «Passe au milieu de la ville, au milieu de Jérusalem, et fais une marque sur les fronts des hommes qui soupirent et gémissent à cause de toutes les abominations qui se commettent au dedans d'elle» (Ezéchiel 9: 4). Ceux qui désirent être fidèles à Dieu, en ce jour de ruine, ne passent point d'un coeur léger par-dessus ce triste état de choses. Mieux ils la connaissent, et plus leurs coeurs la sentent et s'en affligent. Écoutons un autre prophète, annoncer aussi, quelque temps avant Ezéchiel, aux jours de Josias, le jugement qui fondra sur Juda: «Et je laisserai au milieu de toi un peuple affligé et abaissé, et ils se confieront au nom de l'Éternel. Le *résidu* d'Israël ne pratiquera pas l'iniquité, et ne dira pas de mensonge, et une langue trompeuse ne se trouvera pas dans leur bouche; car ils paîtront et se coucheront, et il n'y aura personne qui les effraye» (Sophonie 3: 12, 13). Le caractère du résidu n'est pas la grandeur qui frappe les yeux du monde. Il est faible et méprisé, aussi est-il tranquille et sans crainte, et il marche dans des voies de vérité et de justice. Le dernier des prophètes, quand ceux qui avaient été ramenés de la captivité tombaient dans un froid formalisme, nous montre aussi un résidu fidèle, dont nous avons plus tard l'expression dans les Zacharie, les Siméon, les Anne, des deux premiers chapitres de Luc. «Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Éternel a été

attentif et a entendu» (Malachie 3: 16). Nous retrouvons ici la marche collective de témoins qui, en faisant ainsi, sont approuvés de l'Eternel.

Nous voyons enfin, dans le Nouveau Testament, les caractères d'un vrai résidu chez les saints à Philadelphie (Apocalypse 3: 7-13). C'est aussi la fin d'une dispensation: le Seigneur annonce sa venue prochaine, et comme le disent les versets suivants, Laodicée, l'église professante, va être vomie de la bouche du Seigneur. Les fidèles de Philadelphie sont en présence, d'une part, de prétentions religieuses, d'un système fondé sur des traditions et des ordonnances — ceux, qui se disent Juifs, et ils ne le sont pas; et d'un autre côté se trouvent «ceux qui habitent sur la terre», le monde, attaché à la terre, y ayant ses intérêts et ses jouissances. Au milieu de cet état de choses qui provoque le jugement de Dieu, les saints, bien qu'ils aient peu de force, se sont attachés à Christ seul — ils ont *gardé sa parole* et n'ont *pas renié son nom*. Ils se trouvent ainsi séparés d'une religion humaine et du monde, et associés à Christ personnellement, gardant la parole de sa patience. Je prie mon lecteur de peser devant Dieu avec sérieux et prière cette portion de sa Parole où sont tracés les caractères d'une marche fidèle et patiente de dévouement à Christ, et où Christ lui-même est présenté sous les traits que les fidèles ont à reproduire comme associés à sa personne — *le Saint et le Véritable*.

Une question importante se pose maintenant pour ceux qui sont entrés dans le sentier de la foi et désirent y servir Dieu. Ayant laissé les formes, les ordonnances et les organisations humaines, qu'auront-ils quand ils se rassembleront? Que leur restera-t-il pour leur marche collective?

Ils auront tous les principes divins, d'après lesquels, les chrétiens se rassemblaient au commencement. Ainsi ils auront le fondement, l'unique, mais sûr fondement sur lequel ils sont édifiés comme des pierres vivantes, savoir Jésus Christ, le même hier, aujourd'hui et éternellement (1 Pierre 2: 5-8; Ephésiens 2: 20-22; Hébreux 13: 8). Ils auront Jésus Christ, la tête du corps dont ils sont membres, étant unis à lui par l'Esprit Saint dont ils ont été baptisés (Colossiens 1: 18; 1 Corinthiens 12: 12, 13).

Ensuite, s'étant séparés de l'iniquité par fidélité au Seigneur dont ils invoquent le nom, étant, selon l'exhortation de l'apôtre, *sortis hors du camp vers Jésus*, et non l'un vers l'autre, ils se trouveront rassemblés *en ce nom*, unique centre que le Seigneur lui-même indique, et vers lequel l'Esprit Saint les aura conduits. Réunis en ce nom, si petit d'ailleurs que soit leur nombre, ils auront Jésus au milieu d'eux, selon sa promesse: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20).

De plus, ils auront le Saint Esprit, non une influence, mais une Personne divine, le Consolateur promis pour demeurer avec nous éternellement (Jean 14: 16, 17). Quel que soit l'état de choses dans la chrétienté, nous savons que l'Esprit Saint venu sur la terre le jour de la Pentecôte (Actes des Apôtres 2), selon la promesse du Seigneur, est toujours là, agissant dans les âmes partout où l'Evangile est annoncé. Dans l'Eglise professante, sa présence est en général oubliée et sa personnalité souvent niée. L'exhortation de l'apôtre: «N'attristez pas le

Saint Esprit de Dieu» et celle non moins importante: «N'éteignez pas l'Esprit» (Ephésiens 4: 30; 1 Thessaloniens 5: 19), sont mal comprises et très peu prises en considération. L'Esprit n'est-il pas attristé par la confusion qui règne dans la chrétienté? N'est-ce pas éteindre l'Esprit chez ceux qui ont reçu des dons de grâce par l'Esprit, de n'en pas permettre l'exercice, à moins qu'ils ne fassent partie d'un ministère établi et consacré par l'homme? Mais ceux qui se trouveront réunis au nom de Jésus, reconnaîtront la présence et l'action de l'Esprit Saint et laisseront les dons de grâce s'exercer librement au milieu d'eux.

Ils auront, en effet, et reconnaîtront les dons que Christ, le Seigneur, donne pour le ministère, selon qu'ils nous sont montrés en Ephésiens 4: 8-13; Romains 12: 6-8; 1 Corinthiens 12: 28. Dans le premier et le dernier de ces passages, les dons sont les personnes mêmes qui possèdent les divers dons de grâce. Les dons d'apôtres et prophètes ne subsistent sans doute plus maintenant, dans le même sens qu'ils avaient au commencement — mais ceux d'évangélistes, de docteurs et de pasteurs, restent pour l'édification du corps de Christ. Nous ne voulons pas dire que, dans les divers systèmes humains, il n'y ait de ces dons, car Dieu agit en grâce souveraine; mais, ils ne sont pas à leur place, et d'ailleurs nous indiquons simplement ici ce qu'auront ceux qui se sont séparés des organisations d'hommes. Il leur restera tout ce qui est de Dieu et en particulier le ministère des dons que Christ dispense.

Et enfin, ceux qui, par la grâce de Dieu, seront entrés dans le sentier de séparation, auront la parole de Dieu pour les édifier, les instruire et les guider dans ce sentier. L'Esprit Saint et son action, le Seigneur et ses dons, la parole de Dieu et ses directions, tout cela n'est-il pas pleinement suffisant? Les premiers chrétiens avaient-ils autre chose? Comme croyants, ils avaient reçu le Saint Esprit, «et», nous est-il dit, «ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières» (Actes des Apôtres 2: 38, 41, 42). Ayant reçu le même Esprit quand nous avons cru, ne pouvons-nous pas faire comme eux? Ils avaient les apôtres, direz-vous. Et nous avons «les paroles des apôtres», dont l'un écrivait: «Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous ayez communion avec nous» (1 Jean 1: 3).

La doctrine des apôtres, nous l'avons dans la parole divinement inspirée. Voudrions-nous y ajouter quelque chose, sous prétexte que Dieu ne nous a pas dit tout ce qu'il fallait pour nous diriger, et qu'ainsi il nous laisse la liberté de nous organiser comme nous l'entendons? Où est-ce que cette liberté nous est laissée? Où Dieu l'a-t-il dit? Toutes choses doivent être éprouvées par cette Parole. A ce qu'elle prescrit, nous avons à nous soumettre; ce qu'elle n'autorise pas, il faut le laisser; ce qu'elle condamne doit être rejeté. Voulons-nous être plus sages que Dieu? L'obéissance en tout n'est-elle pas ce qui nous convient? Pouvons-nous supposer que si telle chose établie par les hommes eût été dans sa pensée, il ne nous l'aurait pas dit, lui qui, pour Israël, son peuple terrestre, indiqua jusqu'au nombre des agrafes des rideaux du tabernacle?

Nous venons de voir que ceux qui, par obéissance à Dieu, se séparent des systèmes humains, ont tout ce qui leur est nécessaire pour leur rassemblement et leur marche selon Dieu. Que l'obligation de se réunir, existe pour eux, l'exhortation contenue dans Hébreux 10:

25, nous le montre clairement, ainsi que les exemples donnés par les disciples (Actes des Apôtres 20: 7), et les indications fournies par les épîtres (1 Corinthiens 11: 18). Mais lorsque ceux qui désirent réaliser un rassemblement selon Dieu se réuniront, quel sera leur objet? Evidemment, leur premier et grand but, comme aussi leur plus précieux privilège, sera de rendre culte à Dieu. Or le culte ne consiste pas en un discours précédé et suivi de prières, suivant des liturgies et des formulaires dressés à l'avance, lus ou récités, ou même improvisés, mais il est l'adoration en esprit et en vérité (Jean 4: 23, 24), s'exprimant par les louanges et les actions de grâces, selon la direction de l'Esprit et la vérité de la Parole, et provenant de coeurs remplis de la présence de Dieu et de la jouissance de ses bénédictions. «Nous rendons culte par l'Esprit de Dieu», dit l'apôtre (Philippiens 3: 3), caractérisant ainsi les chrétiens. Pour rendre à Dieu ce culte, pour lui offrir ces sacrifices spirituels qui lui sont agréables par Jésus Christ, tous les chrétiens sont sacrificateurs (1 Pierre 2: 5). L'exercice des dons n'a donc pas sa place dans le culte; celui à qui Dieu le donne est l'organe de l'assemblée pour s'adresser à lui. Mais les croyants se réuniront aussi pour être édifiés, enseignés et exhortés, et c'est là que les dons de grâce s'exerceront pour le service de Dieu en vue de la perfection des saints (Ephésiens 4: 12).

Les croyants ont dans la Cène du Seigneur, établie «jusqu'à ce qu'il vienne» (1 Corinthiens 11: 26), le fondement du culte chrétien. Elle rappelle les souffrances et la mort du Seigneur, et nous parle ainsi de l'immensité de l'amour de Dieu qui nous a donné son Fils, du dévouement de Christ qui s'est livré pour nous; elle nous dit notre délivrance parfaite par sa mort, et par suite notre séparation d'avec un monde pécheur. La Cène, en présentant au croyant des choses si grandes, exerce ses affections, élève ses pensées vers Dieu — ce qu'il est et a fait pour nous — et ainsi produit l'adoration, les louanges et les actions de grâces. Elle est donc bien le centre du culte chrétien. Mais, en même temps, elle est le centre de communion pour les croyants. Ils affirment là qu'en communion avec Christ, ils sont en communion les uns avec les autres, comme membres d'un seul corps, selon ce que dit l'apôtre: «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ? Car nous qui sommes *plusieurs*, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain» (1 Corinthiens 10: 16, 17). Ils se trouvent ainsi sur le terrain de l'unité du corps de Christ, vérité précieuse, mais oubliée, et qui, bien comprise, ferait disparaître les sectes. La Cène est donc l'ordonnance précieuse établie par Christ lui-même (1 Corinthiens 11: 28), et qu'auront comme centre de leur culte ceux qui se réuniront au nom de Jésus.

Arrêtons-nous encore un moment sur cet acte si important, la Cène du Seigneur. En premier lieu, quant à sa célébration, nous ne voyons rien dans la Parole qui nous autorise à penser qu'il y ait une classe de personnes consacrées et désignées par un synode ou telle autre autorité ecclésiastique, et à qui soit dévolue la fonction de rendre grâces pour la Cène et de la distribuer. Cependant, que voyons-nous dans la presque totalité des systèmes religieux? Je mets de côté le papisme. Nous savons dans quelles monstrueuses aberrations il est tombé relativement à la Cène, qui est devenue la messe, un acte d'idolâtrie. Mais dans les diverses

fractions du protestantisme, la charge de rendre grâces et de distribuer la Cène appartient *exclusivement* — comme le baptême — à des hommes établis pour cela, à des ministres consacrés, comme l'on dit. Est-il question de cela quelque part dans l'Écriture? Non; l'épître aux Corinthiens nous apprend que des désordres s'étaient introduits dans l'assemblée à l'occasion de la Cène. On avait oublié sa signification et sa portée. L'apôtre réprimande-t-il un ministre ou des ministres qui auraient oublié d'accomplir fidèlement leur charge? Ou bien établit-il une autorité quelconque pour maintenir l'ordre? Non; c'est *l'assemblée* à laquelle il s'adresse et qu'il rend responsable pour ce qui concerne la Cène, comme aussi pour l'ordre à garder en tout (voyez 1 Corinthiens 11: 17-34; 14: 26-40).

A qui donc appartient-il de rendre grâces et de distribuer la Cène? A ceux à qui Dieu, par son Esprit, le met au cœur, et qui deviennent dans cette occasion la bouche de l'assemblée, de sorte qu'elle dira «*Amen*» à leur action de grâces. On a peut-être compris jusqu'à un certain point, dans quelques congrégations, ce que nous venons de dire, et, cédant à l'évidence de la Parole, on permettra à un *ancien* — de ceux élus par la congrégation — de bénir et de distribuer la Cène, mais c'est encore un membre du presbytère, du clergé, pour dire le mot, et où voyons-nous cela dans l'Écriture?

Je dirai aussi un mot du jour où il convient de rompre le pain. Dans bien des «églises», on prend la Cène quatre ou cinq fois l'an — aux grandes fêtes, comme on les nomme sans aucune sanction dans l'Écriture pour les établir. En d'autres congrégations, ce sera tous les mois. Mais c'est aussi un arrangement humain, tandis qu'une simple lecture de la Parole nous montre que c'était une chose établie de rompre le pain le premier jour de la semaine, le jour de la résurrection du Sauveur. On voit même que c'était le but du rassemblement des disciples (Actes des Apôtres 20: 7).

Ceux donc qui désirent entrer dans le sentier de séparation où l'Écriture appelle les croyants, auront aussi pour eux ce qui leur rappelle le lien étroit qui les unit à Christ présent au milieu d'eux; ils auront le mémorial de ses souffrances et de sa mort.

Mais à la table du Seigneur se rattache une autre chose qui engage la responsabilité de l'assemblée. C'est la *discipline*. Il est évident que les vrais croyants *seuls* ont leur place à la table du Seigneur, parce que seuls ils sont rachetés par son sang et membres de son corps. Supposons donc la table du Seigneur dressée au milieu de ceux qui se sont séparés des vases à déshonneur. Si triste et humiliant qu'il soit de le reconnaître, un chrétien peut, par manque de vigilance, tomber dans le péché. Que doit faire l'assemblée? Se purifier d'un mal qui la souillerait tout entière, si une fois reconnu, elle le tolérerait. Nous trouvons à cet égard un enseignement clair et positif dans 1 Corinthiens 5, chapitre qui se termine par ces paroles: «Otez le méchant du milieu de vous-mêmes». Exclue de l'assemblée, il l'est nécessairement aussi de la Cène, qui est l'expression de la communion les uns avec les autres. Dans ce chapitre des Corinthiens, il est question du mal moral; que dirons-nous du mal doctrinal, de l'erreur qui porte atteinte à Christ et à sa parole? L'Écriture n'est pas moins claire, puisqu'il faut rejeter l'homme hérétique ou sectaire, après une première et une seconde admonestation (Tite 3:

10, 11), et qu'il ne faut ni recevoir dans sa maison, ni même saluer celui qui n'apporte pas la doctrine de Christ (2 Jean 10).

Or à l'égard de la discipline, que voyons-nous dans la plupart des dénominations chrétiennes? Chacun prend la Cène sous sa propre responsabilité, et la table du Seigneur, ou ce qui est appelé de ce nom, est ouverte à des incrédules ou à des hommes qui professent des erreurs antichrétiennes!

J'ai essayé de montrer, d'après l'Écriture, ce que possèdent ceux qui désirent marcher dans le sentier de la foi et de l'obéissance, en se séparant du mal qui a envahi la chrétienté; en même temps, nous avons pu voir la simplicité des ordonnances et des directions données dans la Parole pour l'ordre à garder dans un rassemblement formé au nom de Jésus. J'ajouterai que, si tous ces points que nous avons passés en revue ont leur sanction dans la parole de Dieu, tous les chrétiens vraiment désireux d'obéir au Seigneur ont leur place avec ceux qui se trouveront sur ce terrain. Il est assez large pour eux tous. D'un autre côté, nul chrétien n'a le droit d'insister pour faire accepter ce qui n'est pas clairement établi dans l'Écriture et le poser comme condition de communion. Tel serait le cas, par exemple, si l'on voulait imposer le baptême des adultes (*). On irait au delà de ce que la Parole nous dit. Il en serait de même, si on laissait de côté quoi que ce soit que l'Écriture établit. Ainsi, je le répète, le terrain est assez large pour recevoir tous ceux qui désirent sincèrement marcher dans l'obéissance au Seigneur.

(*) Voir "[Réponse à un correspondant](#)" M.E. 1893, page 420.

Il y a plus. L'unité qui caractérisait autrefois les croyants d'une manière visible, n'existe plus actuellement de cette manière; toutefois le principe de cette unité retrouvera sa manifestation pratique par l'obéissance à la parole de Dieu. Supposons, en effet, qu'en différents endroits se soient formés des rassemblements de croyants réunis sur les mêmes principes — acceptant tout ce que la parole de Dieu prescrit et rien d'autre. Ces différents rassemblements ne seront-ils pas en communion les uns avec les autres, quelle que soit la distance qui les sépare, à quelque pays qu'ils appartiennent? Evidemment. Et comme ils seront réunis autour d'un même centre, Jésus, et qu'ils ont le même Esprit qui les unit à lui et qui les conduit, ils se trouveront aussi à *une seule et même table*, la table du Seigneur. Les dons aussi qui seront parmi eux auront leur libre exercice dans tous ces rassemblements où qu'ils se trouvent, et la discipline exercée par une assemblée ne pourra qu'être acceptée par toutes. C'est ainsi que l'unité sera pratiquement gardée.

Je désire aller au-devant d'une objection que l'on pourrait faire. On dira: «Vous affirmez que la chrétienté est divisée en *sectes*, et que c'est un grand mal; mais en voulant se rassembler de la manière que vous dites, ne formerait-on pas une nouvelle secte à ajouter à toutes les autres?» Nullement, et j'espère le montrer. D'abord, qu'est-ce que c'est qu'une *secte*? N'est-ce pas un ensemble de personnes réunies par les mêmes vues sur un point, ou des points particuliers? Cela posé, que voyons-nous dans la chrétienté, sinon quantité d'églises séparées les unes des autres par des différences d'organisation, de doctrine ou de discipline? Et ce sont ces vues particulières qui distinguent chaque église, qui forment le lien d'union entre les membres qui la composent. Ainsi, les églises presbytériennes sont celles

dont les membres pensent que la meilleure forme de gouvernement pour une église est celle où le gouvernement de l'Eglise s'exerce par le corps des anciens ou presbytère. C'est ce point de vue particulier qui les sépare des autres chrétiens. Les églises indépendantes ou libres sont fondées sur le principe de l'affranchissement du contrôle de l'Etat quant au salaire du clergé et au gouvernement de l'Eglise. C'est bien; mais est-ce là ce qui doit être le lien d'union? C'est une vue particulière. Si l'on dit: Nous le faisons par obéissance à Christ, le Chef de l'Eglise, je répondrai: Obéissez donc à Christ en tout, et qu'il soit, lui, votre centre d'union. Supposons maintenant une église baptiste. C'est un corps de personnes réunies par cette vue particulière, que le vrai mode de baptême est celui des adultes par immersion. Nous pourrions passer en revue toutes les autres dénominations du protestantisme, et nous verrions qu'il en est de même chez toutes, et qu'ainsi, comme du reste beaucoup le reconnaissent, elles sont des sectes. Mais peut-on appeler de ce nom ceux qui rejettent toute vue particulière pour se réunir au nom de Jésus seul, en s'attachant uniquement à ce que la parole de Dieu enseigne clairement? Il nous est dit, comme je l'ai déjà rappelé: «Sortons donc hors du camp *vers Lui*», c'est là ce que les chrétiens ont tous à faire, et non à former des camps séparés chacun sous une bannière particulière.

Il est vrai que chez beaucoup de chrétiens s'est fait sentir un besoin d'union. On a parlé, on parle encore des moyens d'arriver à y satisfaire. Supposons un moment que des membres des diverses dénominations ou systèmes religieux se réunissent pour examiner comment ils pourraient la réaliser. N'est-il pas vrai qu'il faudrait tout d'abord que chacun mît de côté ce qui caractérise son système? Et s'ils allaient jusqu'au bout et qu'ayant abandonné chacun les points de vue qui les séparent, ils convenaient de ne suivre que ce qui est selon la Parole et rien d'autre, ne se trouveraient-ils pas nécessairement sur le terrain que nous avons indiqué?

On dira peut-être: «C'est ce qu'on réalise dans l'Alliance évangélique; on se réunit pour prier ensemble, et chacun met de côté ses vues particulières pour être là seulement comme chrétien». C'est bien, mais que fait-on après ces jours de réunion? Chacun retourne dans son système et y continue. La confusion a été ainsi mise d'autant plus en évidence. S'il a été bon de dépouiller pendant un jour ou huit jours son caractère de secte, pourquoi ne pas le dépouiller pour toujours? Si on se réunissait en mettant vraiment de côté ce qui distingue et sépare les diverses dénominations, les noms qu'elles prennent deviendraient inutiles; il n'y aurait plus que le nom de Christ, et on se dirait uniquement *chrétiens, frères* dans le Seigneur, comme aux premiers temps.

Qu'il me soit permis de faire encore une supposition. Si le Seigneur Jésus revenait parmi nous, pour mettre les choses en ordre selon la Parole et rétablir l'unité de l'Eglise, pensez-vous qu'il irait prendre sa place dans telle ou telle dénomination, à l'exclusion des autres? Non; mais comme autrefois Moïse qui planta hors du camp la tente d'assignation ou du rendez-vous (Exode 33: 7), le Seigneur, en dehors de tout système, appellerait à lui tous ceux qui l'aiment d'un cœur pur. Ils laisseraient là leurs diverses organisations pour sortir vers lui, et se trouveraient rassemblés en son nom, lui-même et son Esprit au milieu d'eux. Il distribuerait des dons de grâce différents, selon qu'il lui plairait, et ils auraient aussi sa Parole pour les

diriger dans ce qu'ils auraient à faire. Or si le Seigneur n'est pas corporellement au milieu de nous, le principe de *sa présence* est posé dans la Parole. Il l'a dit: Si nous nous réunissons *en son nom* — en son nom seulement — il est *au milieu de nous*. Nous avons donc à agir en conséquence. Il est évident que si tous les vrais chrétiens sortaient ainsi vers Jésus et se réunissaient en son nom, il y aurait comme une nouvelle manifestation de l'Eglise comme un seul corps, n'ayant d'autre nom que celui de Christ, d'autre centre et d'autre Chef que lui, d'autre règle que sa Parole, d'autre ministère que les dons directement donnés de lui et agissant dans la liberté et la puissance de l'Esprit.

Or, mon cher lecteur, nous n'avons pas à attendre que d'autres ou que tous suivent ce sentier pour nous y engager nous-mêmes. Chacun personnellement est tenu *d'obéir* au Seigneur, quelles qu'en soient les conséquences et dût-il être seul dans ce sentier. Si vous reconnaissez que les choses que j'ai essayé de placer sous vos yeux sont selon la Parole, vous n'avez, pour être fidèle, qu'un seul chemin à suivre — celui de la séparation et de l'obéissance.

Les paraboles de Luc 15

ME 1893 page 68

Je prie mon lecteur d'ouvrir sa Bible et de lire avec attention les trois paraboles contenues dans ce chapitre. Une chose frappe tout d'abord. Deux classes de personnes entourent le Seigneur: les pharisiens et les scribes d'une part, les publicains et les pécheurs (pécheurs scandaleux, gens de mauvaise vie) d'une autre. Les uns, gens estimables et religieux aux yeux du monde; les autres, le rebut de la société. Les premiers accusent Jésus de frayer avec les autres: «*Celui-ci reçoit des pécheurs, et mange avec eux*». Eux ne s'estimaient pas des pécheurs; ils se confiaient en leur propre justice et méprisaient les publicains et les pécheurs. Ils oubliaient cette grande vérité proclamée dans toute la parole de Dieu et résumée dans cette parole: «Il n'y a point de juste, non pas même un seul» (Romains 3: 10).

Que répond Jésus à cette accusation lancée contre lui? Cherche-t-il à excuser aux yeux des pharisiens ceux avec lesquels il mange? Dit-il: «Ils ne sont après tout pas si mauvais; il y a pourtant de bonnes qualités chez eux; ils ont eu de mauvais exemples; ne soyons pas si sévères?» Non, il ne pallie leurs fautes en aucune manière; il n'atténue en rien leur état. La grâce est venue par lui, sans doute; la grâce est apparue en lui; Lui l'a pleinement révélée. Mais en même temps, la vérité est venue par lui: la Parole faite chair habita au milieu de nous «pleine de *grâce* et de *vérité*» (Jean 1: 14, 17). La vraie grâce n'exclut pas la vérité: au contraire, elle ne peut s'exercer que selon la vérité. Dieu n'est pas comme un père faible qui ferme les yeux sur les fautes de son enfant. Il ne passe pas par-dessus l'état du pécheur. Il justifie *l'impie*, et montre ainsi sa miséricorde. Jésus, pour exercer sa grâce envers les pécheurs, insiste sur leur misérable état qu'il reconnaît pleinement. C'est ce que nous voyons clairement dans ses trois paraboles: *l'état*, le triste état du pécheur.

Prenons, en effet, la première. Nous y voyons une brebis qui s'est écartée du bercail. Elle est *perdue*: égarée, sans capacité pour retrouver son chemin; elle est *perdue*: loin du lieu où elle était en sûreté, exposée à mille dangers, en proie aux loups dévorants; elle est *perdue*, vaguant misérable, çà et là, sans autre perspective que de périr. Elle est *perdue* pour celui qui la possédait. Quelle frappante image de l'homme! Par son péché, il s'est éloigné de Dieu, le seul lieu de sécurité et de paix, et, comme Caïn, le voilà errant sans repos dans les sentiers du monde. Il cherche le bonheur, qui n'est qu'en Dieu, mais il ne peut le trouver. Il ne *peut* de lui-même revenir à Celui qu'il a abandonné le paradis terrestre lui est fermé; il n'a à attendre que la perdition. Quant à son état, il est perdu pour Dieu.

Que présente la seconde parabole? Une drachme *perdue*. La drachme a une valeur, mais elle a roulé dans quelque coin ténébreux. La lumière est loin d'elle, ou plutôt elle est loin de la lumière qu'elle a quittée. Son éclat ne brille pas. De plus, inerte comme elle est, elle ne saurait revenir d'elle-même à la lumière. Il lui faut un secours du dehors, sans quoi elle est condamnée à l'obscurité pour jamais. Qu'est donc l'âme de l'homme? Une valeur aussi, mais

d'un prix infini; elle vaut plus que le monde entier (Marc 8: 36, 37) — elle est immortelle. Mais où est-elle, cette âme précieuse? «Dieu est lumière», en sa lumière nous sommes éclairés. Mais l'homme s'est éloigné de Dieu à l'instigation de Satan; il a roulé dans les ténèbres où il se trouve maintenant, assujetti au pouvoir des ténèbres, totalement impuissant pour s'en affranchir. Terribles ténèbres que celles-là! Ténèbres, non du corps, mais de l'âme; ténèbres morales qui lui dérobent la connaissance et la jouissance de Dieu, de son amour et de sa communion, la connaissance de la vérité quant à lui-même et quant à l'avenir qui l'attend.

L'âme va à tâtons dans ce cachot obscur où la puissance de Satan la tient enfermée. On parle de lumières, et l'on s'en vante; mais les fausses lueurs de la science et de la raison ne sont pas la lumière. Dans le présent, l'âme est dans les ténèbres quant à Dieu, et l'avenir, que sera-t-il pour elle? Bien plus terrible encore, car pour l'âme *perdue*, ce qui l'attend, ce sont «les ténèbres de dehors» (Matthieu 22: 13), l'éternelle séparation d'avec Dieu. Voilà l'état du pécheur. Non, Jésus ne le flatte, ni ne l'excuse. Il nous fait toucher du doigt la triste réalité: l'homme est *perdu*.

Prenons la troisième parabole. Le plus jeune fils a voulu s'affranchir de la présence de son père. Le paisible bonheur du foyer paternel ne lui suffisait pas; il n'était pas satisfait de tout ce dont l'amour de son père l'entourait. Il voulait être indépendant. Il amasse tout ce qui est *à lui*, il s'en va dans un pays *éloigné*, se livre à toutes ses *convoitises*, voit le *néant du monde*, *tout lui manque*, et il devient un gardeur de pourceaux, sous un maître sans cœur. Quelle chute! De la maison heureuse et honorée de son père, tomber dans la plus abjecte dégradation et la plus affreuse misère, être près de périr de faim! Y a-t-il un tableau plus frappant, plus complet et plus vrai de l'état de l'homme pécheur? L'homme était heureux en Eden, jouissant de la présence de Dieu et des biens dont il l'avait comblé. Mais l'homme, ayant prêté l'oreille à Satan, ne fut plus satisfait. Il a voulu être indépendant de Dieu. N'est-ce pas toujours un des traits dominants de son caractère? Il a amassé tout ce qu'il a, et que, cependant, il tient de Dieu; intelligence, mémoire, raison, faculté de sentir, de jouir, force, santé, il a dit: Tout cela est à moi. Il s'est éloigné de Dieu, le bannissant de sa pensée autant que possible — ne le voyons-nous pas chaque jour autour de nous? Ah! si seulement il n'y avait pas de Dieu, comme cela gênerait moins! Et on s'efforce de se le persuader. On veut être loin, bien loin de lui, aussi loin que possible, pour n'être pas troublé et se livrer à ses convoitises — celles de la chair et des yeux, dans les plaisirs — et à l'orgueil de la vie, dans la richesse, le luxe, les arts, la science. Etranger à la vie de Dieu, voilà ce que l'homme est devenu, et ne vivant que pour la terre. Et avec tout cela, a-t-il le bonheur? Non; tout est dépensé; ses désirs ne sont pas assouvis, ses besoins ne sont pas satisfaits; le monde ne peut rien lui donner qui y réponde. Il est en réalité esclave de Satan, dégradé par ses passions et la recherche des choses de la terre, lui qui était fait pour Dieu, et il n'a devant lui autre chose que de périr dans sa misère, loin de Dieu. Quel sort terrible! Le fils prodigue était *perdu* et mort pour son père; l'homme pécheur est perdu et mort à Dieu dans ses fautes et dans ses péchés.

Non, Jésus qui est la vérité, ne flatte point l'homme, n'atténue point ses fautes, ne voile pas son état. Partout la parole de Dieu trace de l'homme ce portrait triste et douloureux à

contempler, mais vrai. Et remarquez que c'est de *l'état* de l'homme qu'il s'agit, pas seulement de ses actes qui d'ailleurs ne sont que la conséquence de son état. Et de cet état il ne peut sortir par lui-même, quels que soient ses efforts. La brebis ne peut retrouver son chemin, la drachme revenir à la lumière, le fils recouvrer sa position.

Que deviendra donc le pécheur? A cette question il n'y a qu'une réponse; c'est celle de l'amour, de la grâce de Dieu. C'est cet amour merveilleux, infini, seule et unique, mais parfaite ressource qui, sans être nommée, se fait voir à chaque ligne de ces simples et touchantes histoires. C'est l'amour dans son activité pour chercher et sauver ce qui est perdu.

Le berger aime sa brebis perdue; il en a bien encore quatre-vingt-dix-neuf autres, mais celle qui l'a quitté, ne lui est pas devenue indifférente. Il ne peut se résoudre à la laisser en proie aux bêtes féroces, ou périr dans quelque précipice. Elle a du prix à ses yeux. Il faut qu'il la retrouve, et pour cela il ne s'épargnera aucune peine. Il va après la brebis perdue par monts et par vaux, la cherchant et l'appelant, sans compter les dangers et les fatigues. Les autres il les a laissées; il a tout quitté; il n'a souci que de celle qu'il cherche. Nous savons, cher lecteur, qui ce berger représente. C'est Jésus — celui qui se nomme lui-même le bon Berger. Il a vu l'homme perdu, s'égarant toujours plus loin de Dieu et du bercail céleste, en proie aux pièges et aux mensonges de Satan, près de périr, et son coeur a été ému. Il s'est proposé pour venir chercher et sauver ce qui était perdu. Il a dit: «Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté» — tout ce qu'il fallait pour atteindre son but de grâce. Pour cela, il a tout laissé et est venu sur cette pauvre terre annoncer le salut, appeler à lui les pécheurs perdus, souffrir les travaux, la honte, l'ignominie, la croix, et descendre dans la mort pour arracher à Satan sa proie, comme autrefois David enleva sa brebis de la gueule du lion et de l'ours. Il est descendu dans les profondeurs du sépulcre, Lui, le Prince de la vie, et, par la mort, a détruit celui qui avait l'empire de la mort, le diable (Hébreux 2). Il a brisé sa puissance. Voilà ce que Jésus a fait pour sauver et pouvoir ramener à Dieu le pécheur perdu. Qu'est-ce qui l'a porté à ce renoncement si complet? Il nous aimait, c'est là le secret. Il cherchait ces pauvres publicains et pécheurs, parce qu'il les aimait et voulait les sauver. Il nous cherche, parce qu'il nous aime. L'amour se donne, se dévoue, s'oublie, souffre pour l'objet aimé. Connaissons-nous cet amour si grand de Jésus? Pouvons-nous dire: «Le Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi»?

La femme apporte la lampe pour retrouver la drachme perdue, et elle la cherche diligemment, parce que la drachme a du prix pour elle. Nous avons là l'image de l'Esprit Saint, venant apporter à l'âme immortelle du pécheur la lumière de la parole de Dieu, lui annonçant la bonne nouvelle de la grâce, insistant pour qu'il la reçoive. Dans les ténèbres où gît l'âme du pécheur, il fait luire la lumière. C'est par une prédication, par un traité, ou un verset de la Bible. L'Esprit Saint l'applique au coeur, à la conscience. Il fait briller dans l'âme Dieu et son amour, Christ et son oeuvre, et presse le pécheur de se rendre. L'Esprit Saint découvre «la lumière de l'évangile de la gloire du Christ» et fait «luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ» (2 Corinthiens 4: 4, 6). Hélas! ils sont nombreux ceux qui refusent de se laisser amener à la lumière, qui aiment mieux les ténèbres que la lumière, parce que

leurs oeuvres sont mauvaises (Jean 3: 19), et qu'ils les préfèrent à la joie de la présence de Dieu. Mais dans cette action de l'Esprit Saint pour éclairer l'âme, dans cette recherche diligente du pauvre pécheur perdu dans les ténèbres, pour l'amener à Dieu, ne voyons-nous pas l'exercice actif de l'amour divin? Mon cher lecteur, votre âme sauvée se réjouit-elle dans la lumière?

Chacun de nous comprend qui est ce père accueillant avec tendresse son fils repentant. C'est Dieu. Les deux premières paraboles nous ont montré l'activité de l'amour cherchant le pécheur perdu et impuissant pour se sauver. La troisième nous dit le résultat de cette recherche dans l'âme et dans les voies du pécheur, et ensuite les sentiments du coeur de Dieu envers le pécheur qui vient à lui. Remarquons qu'il semble que le fils prodigue revienne *de lui-même* à d'autres sentiments, mais, en réalité, il faut avant tout qu'il revienne *à lui-même*, qu'il rentre dans son bon sens, qu'il soit éclairé dans son âme. Alors il sent sa misère, il se voit près de périr, il se rappelle la maison de son père, il forme le dessein d'y aller, de s'humilier, de demander seulement une place de serviteur pour ne pas mourir de faim. Il en est ainsi du pécheur perdu. Qui vient lui découvrir son état de ruine, et l'impuissance du monde à le secourir? Qui vient lui faire sentir ses besoins, lui parler de Dieu, et lui montrer que sa misère provient de ce qu'il est loin de ce Dieu qui seul peut la soulager? Qui fait *revenir* à elle-même l'âme angoissée? C'est l'action de l'Esprit Saint, qui porte la lumière dans l'esprit du pécheur, comme aussi c'est lui qui inspire la repentance et pousse le coupable à venir vers Dieu. Le voilà donc qui se met en route, le coeur brisé. Le voilà en vue de la maison paternelle. Que dira le père, comment agira-t-il envers le misérable qui s'approche de lui? Ah! chers amis, c'est à ce point de ce récit incomparable, que Jésus nous dévoile tout le coeur du Père, tout cet amour que lui connaissait si bien: «Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1: 18). Le père voit de loin celui dont il attendait toujours le retour; il est ému de compassion en voyant sa profonde misère; il n'attend pas que son fils soit à ses pieds implorant son pardon, il court à lui, il le serre dans ses bras malgré ses haillons; c'est son enfant qui était mort et qui est revenu à la vie, qui était perdu et qui est retrouvé. Le pardon était dans son coeur avant même le retour du prodigue; il le scelle par ses baisers. N'est-ce pas là l'expression de l'amour sous son caractère le plus touchant? L'amour qui oublie les offenses, qui pardonne sans arrière-pensée, qui reçoit avec tendresse. Eh bien, c'est là l'amour de Dieu envers nous. Dieu a pensé à nous dès l'éternité; son coeur a été ému envers nous; il nous a reçus tels que nous étions, malgré ce que nous étions; nous sommes pardonnés à jamais; ses bras se sont ouverts pour nous recevoir; il a constaté ainsi son amour envers nous. Sans doute, c'est à cause de l'oeuvre de Christ; mais là encore et de la manière la plus parfaite s'est montré son amour. Comment eût-il pu nous recevoir, si Christ n'était mort pour nous? Oui; le coeur de Dieu, voilà ce qui nous est révélé, ce coeur que nous, chrétiens, devrions si bien connaître, et que nous connaissons si peu. «Dieu est amour;» comme ce que Dieu est, éclate d'une manière merveilleuse dans ces trois simples récits, et comme cela parle au coeur! Quelle activité, quelle profondeur, quelles richesses, dans cet amour! Dieu le Fils le montre en laissant tout, et sa vie même, pour chercher et sauver sa brebis perdue; Dieu le Saint Esprit manifeste l'amour en cherchant diligemment celui qui est dans les ténèbres et sans puissance pour en

sortir, et Dieu le Père accueille l'enfant repentant, le serre dans ses bras, de manière à ce qu'il sente toute la chaleur de cet amour le pénétrer.

Un autre trait dans nos paraboles vient faire ressortir la grandeur de l'amour divin. C'est la joie du coeur de Dieu quand le pécheur est sauvé. C'est la joie de Dieu, qui seule est montrée, il n'est pas question de celle du pécheur, retrouvé. Le berger, *bien joyeux*, met la brebis sur ses épaules; la femme *se réjouit* d'avoir trouvé sa drachme, et le père, pouvons-nous douter de sa joie, bien qu'elle ne soit pas exprimée dans les paroles du récit? Elle en ressort partout, mais, si j'ose dire ainsi, l'émotion profonde dont la compassion et la tendresse remplissent son coeur, se mêlent trop à sa joie pour qu'elle soit nommée. Et combien ce trait est touchant et vrai. Mais à sa joie, Dieu associe toute sa maison: «Il fallait faire bonne chère et se réjouir». C'est dans le ciel, la demeure de Dieu, qu'éclate la joie causée par le salut d'un pécheur, mais le Berger y est entré, *bien joyeux* (voyez Hébreux 12: 2). C'est *devant les anges* de Dieu qu'il y a de la joie; ils la contemplent et s'y associent. La joie du Père éclate devant tous ses serviteurs dans les ordres qu'il leur donne pour la réception de son fils dans la maison paternelle. Le festin, la mélodie et les danses en sont l'expression. Ne semble-t-il pas que l'on entende l'Alléluia retentir dans les parvis célestes: «Réjouissons-nous et tressaillons de joie?»

Est-ce à dire que cette joie n'a pas son écho dans le coeur de celui qui est sauvé? Loin de nous cette pensée. Chaque chrétien sait quelque chose de «cette joie excellente» dont parle le cantique, la joie du salut. Mais au moment de la délivrance, quand l'âme fait connaissance du pardon, quand elle reçoit le sceau de l'adoption dans les bras du Père, le soulagement du coeur produit par la vue et la jouissance de l'amour parfait qui chasse toute crainte, domine tout autre sentiment. Cet amour est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, et il y a chez nous une réponse: «Nous, nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier». Mais c'est ce que Dieu est, ce qu'il a fait pour nous, la place qu'il nous donne, qui remplit l'âme. Elle se souvient d'où elle a été tirée, et jouit silencieuse de son bonheur. C'est plus tard, après quelques pas de plus dans cette vie nouvelle, que l'âme, contemplant de nouveau ce que Dieu lui a donné, éclate en chants de joie et dit: «Je me réjouirai avec joie en l'Eternel, mon âme s'égayera en mon Dieu; car il m'a revêtu des vêtements du salut, il m'a couvert de la robe de la justice» (Esaïe 61: 10). La joie dans le Seigneur est un des privilèges du chrétien, car «le royaume de Dieu est justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint» (Romains 14: 17). Mais ici, c'est la joie de Dieu d'avoir retrouvé ce qui était perdu, et cette joie nous dit son amour, combien il tient à nous, créatures si indignes, auxquelles il donne une place avec son Fils, près de son coeur.

Enfin ce qui, dans nos récits, fait encore ressortir l'amour de Dieu, c'est la sécurité parfaite qu'il donne à l'âme sauvée et reçue par lui. Comment le berger agit-il avec sa brebis retrouvée? La laisse-t-il se tirer d'affaire comme elle pourra? Se contente-t-il de lui montrer le chemin pour qu'elle y marche? Non. Il connaît sa faiblesse, son impuissance, elle pourrait de nouveau se perdre. Il la place sur ses propres épaules, et là, elle est dans une sécurité et un repos parfaits. Il la porte et la défend, la conduit ainsi sûrement au bercail; qui ira la prendre où elle est? Il faudrait d'abord lui ôter la vie, à lui. Quelle belle image de la sécurité où nous sommes,

une fois sauvés par Jésus! N'a-t-il pas dit: «Je connais mes brebis... et moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront *jamais*; et *personne ne les ravira de ma main*»? (Jean 10: 27, 28). C'est là ma sécurité. Je repose dans les bras de Celui qui est sur le trône du Père, et je suis heureux de me savoir là. C'est lui qui me garde, et non pas moi. Je n'ai pas à regarder à ma *jouissance*, à mon *sentiment* de bonheur et de paix pour en faire la mesure de ma sécurité, car ce qui tient à moi varie; mais Jésus ne change pas. Il s'est chargé de moi, Il ne me laissera pas périr, personne ne me ravira de ses bras. C'est là tout pour moi.

Et la drachme? Elle était perdue, mais une fois retrouvée, la femme la serre soigneusement avec le reste de sa fortune, et elle veillera à ce qu'elle ne s'égaré plus. L'Esprit Saint qui a cherché l'âme immortelle, qui l'a amenée dans la lumière, qui l'a conduite à Dieu, ne la laissera pas. C'est par lui que j'ai la vie, il en est la puissance, il demeure pour toujours avec moi, Il m'a introduit comme un joyau précieux dans le trésor de Dieu, qui viendra le dérober là?

Et qui viendra arracher des bras du père le fils retrouvé? Qui intentera accusation contre celui que le père a fait revêtir de la plus belle robe? Qui viendra l'enlever de la maison paternelle où l'amour l'a introduit pardonné, justifié? La sécurité du fils repose maintenant tout entière sur l'amour du père. N'en est-il pas ainsi de nous, chers amis? Vous avez été reçus par Celui qui a dit: «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités». Le pardon a été scellé par le don de l'Esprit Saint, le baiser d'amour du Père, l'Esprit d'adoption qui vous fait crier avec confiance: «Abba, Père!» Vous avez été justifiés par lui, qui vous condamnera? Il vous a donné Christ pour justice et sainteté, une place dans sa maison. Voudrait-il vous ôter ces dons précieux? Non; Christ a dit: «Mon Père qui m'a donné mes brebis est plus puissant que tous, et *personne ne peut* les ravir de la main de mon Père». Pensez-vous que le fils dans les bras de son père, éprouvât aucune crainte, aucun doute? Il était là et sentait battre son coeur contre le sien, qu'aurait-il craint, pourquoi aurait-il douté? Il pouvait s'humilier, reconnaître son indignité, c'était bien; mais avec tout cela, il était dans les bras de son père. Ainsi en est-il de nous. Notre place est là, non pas une fois, mais toujours. «Je suis assuré», s'écrie Paul en jetant un saint défi à tout ce qui existe de créé, «que nulle créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur» (Romains 8: 39). O triomphe de l'amour au-dessus de la mort, de la vie, des principautés, des puissances, triomphe présent et éternel! Je suis dans les bras de mon Père, dans les bras de l'amour parfait qui bannit la crainte, et nul ne m'en arrachera.

Remarquez, en terminant, les trois phases de l'histoire du fils prodigue. D'abord, il veut jouir *pour lui-même*, s'en va loin de son père et ne trouve que misère. Ensuite, il revient à *lui-même*, et alors n'est occupé que de lui-même: «je me lèverai», «j'irai», «je dirai;» c'était bien, mais cela ne lui donnait ni paix, ni pardon, ni assurance. Il n'avait aucune certitude d'être reçu, même comme un mercenaire. Mais quand il est dans les bras de son père, il en a fini *avec lui-même*, il a reconnu son péché, et c'était bien. Dans les bras du père, couvert de ses baisers, revêtu de la plus belle robe, il n'est plus question de lui, mais de son père seulement et des bienfaits dont son père le comble. Ainsi, chers amis, en est-il de nous. Aussi longtemps que

vous vous occupez de vous, de ce que vous direz et ferez pour approcher de Dieu, vous n'aurez ni paix, ni assurance. Il faut en finir avec vous-mêmes, «et cette fin vous la trouvez dans l'amour de Dieu, à la croix de Christ, où vous voyez que Dieu a fait tout pour vous. Oh! comme Paul, qui était une brebis perdue, cherchée et trouvée, devenu fils de Dieu et revêtu de la plus belle robe, après avoir été un blasphémateur et un persécuteur, comme Paul était vraiment sorti de lui-même, avait compris qu'il en avait fini avec lui-même, quand il s'écriait: «Je ne vis plus moi... je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Puissiez-vous tous, chers amis, avoir trouvé la fin de vous-mêmes auprès de Dieu, dans son amour; la fin de vos péchés, de vos tourments, de vos doutes, de vos efforts pour atteindre ce qui est hors de votre portée — je veux dire une position assurée devant Dieu, pour vous reposer pleinement dans ses bras.

Un mot encore touchant le fils aîné. C'est le triste arrière-plan de cet heureux tableau. La maison retentit des chants et de la danse; tout n'est que joie provenant de la grâce et de l'amour qui a reçu celui qui était perdu. Mais lui, sombre et mécontent, ne connaît pas la grâce et ne veut pas en jouir. Il représente ceux qui veulent par eux-mêmes se faire bien venir de Dieu et estiment, par leurs bonnes oeuvres, avoir un droit sur lui: «Voilà tant d'années que *je te sers, et jamais je n'ai transgressé ton commandement*», et qui accusent Dieu d'injustice de ne pas les récompenser selon ce qu'ils estiment leurs mérites — aussi ceux-là ne connaissent-ils pas la joie qui provient de l'exercice de la grâce; ils s'excluent eux-mêmes de ce bonheur; ils refusent d'entrer. Quelle folie est la leur! Plus on connaît sa propre misère, plus on est capable de connaître et de goûter la grâce; et mieux on apprécie la grâce, plus le coeur se dilate et est heureux.

Puissions-nous la connaître toujours mieux, cette grâce qui règne par la justice, qui s'exerce justement envers le pécheur, parce que Dieu a été pleinement satisfait et glorifié par le Seigneur Jésus Christ.

Le Fils de l'homme

ME 1893 page 124

L'emploi du terme «le Fils de l'homme» mérite d'être examiné de près. Le Seigneur ne se nomme jamais lui-même «le Christ», sauf dans son entretien avec la Samaritaine, en dehors du judaïsme (Jean 4). Interrogé par le souverain sacrificateur, il reconnaît qu'il est «le Christ, le Fils de Dieu;» mais son témoignage quant à lui-même est: «Mais» (ou de plus — πλην) «je vous dis: dorénavant vous verrez le fils de l'homme assis à la droite de la puissance». C'est ainsi qu'Etienne le vit, mais debout; c'était une vision pour celui qui était rempli du Saint Esprit. Pour eux, pour ceux qui le condamnaient, ils devaient le voir «venant sur les nuées du ciel», c'est-à-dire qu'à partir de ce moment ils ne le verraient plus, sauf quand il viendrait de cette manière.

Jésus se nomme lui-même continuellement «fils de l'homme;» c'est son nom de prédilection dans les trois premiers évangiles. Jean le présente plus fréquemment comme «Fils de Dieu». Dans ce dernier évangile, l'expression «fils de l'homme» est employée en rapport avec la position qu'il a déjà prise, comme venant dans le monde qui ne l'a pas connu et chez les Juifs qui l'ont rejeté, et qui sont eux-mêmes rejetés de Dieu. Sa personne, comme divine tandis qu'il est sur la terre, et relativement à la croix, est présentée au chapitre 3 (*). Au chapitre 6, comme fils de l'homme, sa chair est donnée pour la vie des hommes (verset 51), et il monte en haut (verset 62) — c'est Christ sur la terre. Au chapitre 5, le jugement lui est donné, parce qu'il est «fils de l'homme» (verset 27).

(* Il est le fils de l'homme qui est dans le ciel (verset 13), et il est le fils de l'homme qui doit être élevé comme le serpent au désert (verset 14). — *(Note du traducteur)*

Les hommes ne lui donnent jamais ce nom de «fils de l'homme», excepté Etienne quand il le voit dans le ciel. Ce qui est très significatif, après ce qu'il a dit aux Juifs, c'est qu'il ne le voit pas encore assis, mais debout. Sauf ces différents cas, nous trouvons l'expression «fils de l'homme» appliquée à Jésus, quand il est présenté comme souffrant, comme Seigneur de tout, comme pardonnant, comme cherchant et sauvant ce qui était perdu, ou comme revenant en puissance et en gloire (Luc 9: 22; Matthieu 12: 8; 9: 6; Luc 19: 10; Matthieu 25: 31). D'une manière générale, on le voit sous ce nom souffrant et rejeté, ou revenant en gloire.

Dans l'Ancien Testament, le nom de «fils de l'homme», appliqué prophétiquement à Christ, est employé seulement en rapport avec sa gloire et sa puissance à venir. (Daniel 7, et Psaume 8). Les paroles de ce Psaume: «Tu l'as fait de peu inférieur aux anges», sont citées dans l'épître aux Hébreux (chapitre 2: 7, 9), pour montrer qu'il pouvait souffrir la mort.

Nous trouvons encore ce nom donné à Christ dans l'Apocalypse: «Quelqu'un de semblable au Fils de l'homme» (chapitre 1: 13; 14: 14). Le Seigneur y est vu sous le caractère de juge au milieu des assemblées, et comme venant sur les nuées du ciel. Dans le Psaume 80: 17, il est envisagé comme le futur Libérateur d'Israël.

On voit clairement en Jean 12: 20-36, les «souffrances» se rattachant à ce titre de fils de l'homme. Cela y est indiqué d'une manière expresse. Au chapitre 9 de Luc, «le fils de l'homme» souffrant est en contraste distinct avec «le Christ» (versets 20-22), de telle manière que toute la bénédiction est sur un nouveau terrain. La même chose est répétée aux versets 43 et 44, comme étant la grande vérité pratique et nécessaire. La remarque faite plus haut quant au témoignage que Jésus rend de lui-même (Matthieu 26: 64), est déjà évidente dans Jean 1: 52: «Désormais vous verrez le ciel ouvert», et montre l'usage différent fait de cette expression dans cet évangile.

Le chapitre 2 de l'épître aux Hébreux emploie très distinctement l'expression de «fils de l'homme» d'une manière doctrinale, et développe pleinement sa portée en rapport avec l'intérêt que Christ prend aux hommes (la semence d'Abraham) comme tels: «ils sont tous d'un». Le premier chapitre de l'épître aux Ephésiens la rattache à l'Eglise ou à l'Eglise unie à lui, et dans le quinzième chapitre de la 1^{re} épître aux Corinthiens, nous voyons par la résurrection le résultat du fait que Jésus est le fils de l'homme (versets 21, 22). Et cela explique comment le Fils lui-même est ensuite assujetti (verset 28), car il reste — grâce infinie — à jamais fils de l'homme. Sa dignité personnelle et sa seigneurie suprême demeurent, mais il remettra au Père son royaume, son gouvernement et son autorité.

C'est ce qui explique aussi le caractère de l'évangile de Jean, où sont si clairement établies la nature divine de Christ et son unité avec le Père. Bien qu'ayant pris la place de fils de l'homme et ainsi toujours dépendant du Père et recevant tout de lui, il est cependant toujours divin. Ce n'est pas le royaume que nous voyons dans cet évangile, mais une Personne — une Personne divine — le Fils un avec le Père, mais aussi le fils de l'homme qui a pris la place de sujétion, comme cela ressort partout. C'est très important en soi et, pour l'intelligence de l'évangile de Jean, très précieux en même temps. On le voit d'une manière frappante dans le chapitre 17, où il introduit ses disciples à sa propre place, où lui, qui a introduit le Fils dans l'Homme, amène les hommes à être fils avec lui — par lui, sans doute, mais avec lui. Combien cela est plein de grâce! C'est là, par conséquent, sa place pour l'éternité, glorifié alors, cela va sans dire, glorifié comme il le demande: «Maintenant, glorifie-moi, toi, Père» (verset 5).

Sa Personne est mise en évidence d'une manière frappante dans des passages tels que celui-ci: «Le fils de l'homme qui est dans le ciel». Mais quoique Jean emploie distinctement cette expression de la manière et pour la raison que nous avons mentionnées, en relation avec sa Personne — l'Homme ici-bas, bien que «le fils de l'homme qui est dans le ciel» — «la viande... que le fils de l'homme vous donnera, car c'est lui que le Père, Dieu, a scellé» — cependant la mort et la gloire à venir en rapport avec ce titre ne sont pas perdues de vue, seulement ce titre reste attaché à sa personne comme une chose présente. Nous le trouvons au chapitre 6, et aussi quand les Grecs (chapitre 12) demandent à voir Jésus. A cette occasion, le Seigneur déclare que le grain de blé demeure seul, à moins que, tombant en terre, il ne meure. «Il faut que le fils de l'homme soit élevé», en Jean, va plus loin que, «il faut que le fils de l'homme souffre beaucoup et soit rejeté par cette génération», que l'on trouve dans les autres évangiles, car dans le premier cas, le titre de fils de l'homme est directement en rapport

avec Dieu — avec sa nature et l'oeuvre de Christ — d'un côté l'on a ce qui est de la part de l'homme envers Dieu (chapitre 3: 14, 15), l'autre côté venant ensuite et se rapportant au titre de «Fils de Dieu» (chapitre 3: 16). En Jean, le terme «fils de l'homme» présente un caractère très précieux et révélateur de ce qu'est Dieu. C'est en réalité la clef de tout cet évangile, en y ajoutant le don de «l'autre Consolateur».

L'unité absolue de sa Personne, bien que dans la nature humaine qu'il a prise, se voit au chapitre 6: 62, aussi bien qu'au chapitre 3: 13.

Il est évident que, dans les trois premiers évangiles, Jésus, bien que le miraculeux descendant d'Adam par la femme, prédit partout dans l'Ancien Testament, y est présenté comme fils de l'homme en contraste avec le Christ (objet des promesses juives), selon le Psaume 8 et Daniel 9, qui montrent qu'il devait souffrir (et qu'il ne prend pas alors la place assignée au Messie par le Psaume 2); mais souffrir comme fils de l'homme d'une manière plus dispensationnelle. Dans l'évangile de Jean, au contraire, c'est sa Personne qui est présentée — la Personne qui pouvait dire: «Père;» qui pouvait le dire et le disait comme homme — une chose présente, comme nous l'avons déjà fait remarquer sans la développer (voyez le verset 50 du chapitre 1^{er}, et ensuite le verset 52).

En Jean, on voit d'abord au chapitre 1 le «fils de l'homme» que les anges de Dieu servent comme leur objet spécial. Ensuite, il est «le fils de l'homme qui est dans le ciel», mais qui en est descendu; puis «il faut qu'il soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle». Etre «élevé» est toujours en rapport avec le fils de l'homme. Ainsi, au chapitre 8, nous lisons: «Quand vous aurez élevé le fils de l'homme, alors vous connaîtrez que c'est moi;» et au chapitre 12: «Comment, toi, dis-tu qu'il faut que le fils de l'homme soit élevé? Qui est ce fils de l'homme?»

Après le chapitre 3, le chapitre 6 parle aussi du fils de l'homme. Il est Celui que «le Père a scellé», mais qui est «descendu du ciel;» le fils de l'homme dont la chair doit être mangée, dont le sang doit être bu, et qui doit aussi monter où il était auparavant. S'il est «élevé», il attire à lui tous les hommes (chapitre 12). L'expression «être élevé» désigne clairement sa mort, mais sa mort comme étant élevé, et ce mot me semble avoir de l'importance. C'est sa mort comme rejeté et banni de la terre, n'étant plus de la terre comme vivant sur elle et par là en rapport avec le ciel, et l'objet de la foi pour la terre, c'est-à-dire pour les hommes sur la terre qui ont la conscience d'être perdus. C'est pourquoi sa mort est en rapport avec le fils de l'homme, et comme tel il est mis en contraste par le peuple avec le Christ (le Messie) qui, selon la loi, comme le pensaient les Juifs, demeure éternellement. De la même manière, les termes «Christ» et «fils de l'homme» sont mis en contraste en Luc 9: 18-22.

En Jean 3, «il faut que le fils de l'homme soit élevé» est associé aux choses célestes, aussi bien qu'avec le serpent frappé à mort. En Israël même, on devait être né de nouveau pour jouir des promesses terrestres selon les prophètes, — pour l'établissement du royaume, et naturellement les gentils devaient l'être aussi. Mais «Dieu a tant aimé le monde» se rattache au «fils de l'homme élevé»: «Si je suis élevé, j'attirerai tous les hommes à moi». Et c'est à

l'occasion des Juifs qui sont rejetés pour n'avoir pas voulu recevoir sa parole, que le Seigneur dit: «Quand vous aurez élevé le fils de l'homme» alors vous connaîtrez que c'est moi» (chapitre 8: 28). Ils connaîtraient, mais trop tard, qui ils avaient rejeté. Dans ce même chapitre, celui qu'ils ont rejeté, c'est la Parole, c'est JE SUIS.

Il en était ainsi de l'autel, placé, non dans le camp, mais dans le parvis du tabernacle, devant la porte du tabernacle d'assignation ou du rendez-vous. Celui qui venait du camp et se dirigeait vers le tabernacle, figure du ciel, rencontrait en premier lieu l'autel sur le chemin du ciel. Ainsi en est-il de Christ sur la croix, élevé, mourant, témoin ainsi que nous étions morts dans le péché, mais le trouvant en grâce dans un sacrifice pour le péché. Nous allons plus loin — nous entrons dans le lieu très saint à travers le voile déchiré; mais l'autel est le lieu de rencontre, et nous sommes là comme en ayant fini avec le monde, le premier Adam, de même que Christ en avait fini avec lui à la croix. Il fut élevé de la terre, et tout est devenu céleste, sauf le jugement, et il en est ainsi pour nous.

Au chapitre 3, «il est élevé», comme le serpent d'airain, en rapport avec les hommes qui meurent, et comme introduisant dans les choses célestes. Au chapitre 8, «il est élevé», en rapport avec l'entière rejection des Juifs; et au chapitre 12, «il est élevé», et attire tous les hommes à lui — vaste sphère d'application de son oeuvre ici-bas — et tout est par sa mort. Ce sont les seuls cas de l'emploi du mot «élevé» par rapport à Christ.

Le chapitre 12 de Matthieu présente d'une manière très complète le point où les choses changent d'aspect (*). Les pharisiens et les sadducéens, ces deux classes d'hommes entre lesquelles se partageaient les Juifs (et avec eux tous les hommes religieux, ritualistes et propres justes, ou bien rationalistes incrédules), sont rejetés. Aucun signe ne leur est donné, sauf un Christ rejeté et mis dans le tombeau, trop tard alors pour être mis en relation avec la nation dans la chair. En un mot, la mort et le nouvel état de résurrection sont introduits, mais c'est la mort pour l'homme et pour toute espérance en l'homme — le figuier est maudit. Ensuite, au chapitre 16, le Seigneur prend sa propre place avec l'homme — non avec le judaïsme: «Qui disent les hommes que je suis, moi, le fils de l'homme?» Pierre alors le confesse comme «le Christ, le Fils du Dieu vivant». Il ne doit plus être annoncé comme le Christ — bien qu'il fût l'accomplissement de la promesse, la semence de David selon la chair, et le Fils de Dieu, du Dieu vivant, démontré tel en résurrection. Cette confession de Pierre est tout l'Evangile quant à la personne du Seigneur, et c'est ce qu'établit aussi le commencement de l'épître aux Romains, et pratiquement 2 Timothée 2: 8.

(*) C'est lorsque les chefs religieux des Juifs accusent le Seigneur de chasser les démons par le prince des démons. — *(Note du traducteur)*

Le Fils de Dieu, accomplissement de la promesse en tant que Christ, fils de David, introduit la vie en puissance divine, de manière à triompher de la mort. Il descend, comme homme, dans le plein effet de ce que comporte l'état de péché de l'homme et la puissance de Satan, triomphe en victoire et place l'homme dans une nouvelle position, au delà de la mort, du péché et de la puissance de l'Ennemi. Le fils de l'homme, «fait un peu moindre que les anges par la passion de la mort», est le Fils du Dieu vivant en puissance. C'est sur cela que l'Eglise est

bâtie par Christ — des pierres vivantes ajoutées à la Pierre vivante. En second lieu, et comme une chose distincte, les clefs du royaume — non de l'Eglise: il n'y en a point — sont données à Pierre. L'Eglise responsable, bâtie par l'instrumentalité de l'homme, est l'ouvrage de Paul (*) (1 Corinthiens 3), mais ce n'est pas ici notre sujet. Dès ce moment, après ce qu'il a dit à Pierre, le Seigneur commence à parler à ses disciples de son rejet, de sa mort et de sa résurrection. C'est le terrain entièrement et absolument nouveau sur lequel l'homme est placé. De plus, le fils de l'homme doit venir dans sa gloire; mais cela se trouve au chapitre 17.

(*) «J'ai posé le fondement, et un autre édifie dessus; mais que chacun considère comment il édifie dessus» (verset 10). *(Note du traducteur)*

Nous apprenons (par l'exemple de Pierre, Matthieu 16: 22, 23), que la chair peut nous tenir dans un état d'âme au-dessous de la révélation que nous avons réellement reçue, de manière même à être un adversaire de Christ; car c'est là ce que nous sommes, quand nous avons nos pensées aux choses de la terre. Nous sommes alors ennemis de la croix du Christ, car si nous suivons le fils de l'homme, la croix est le sentier qu'il a foulé et que nous foulons. Paul était sur ce terrain de la croix; c'était son point de départ, «sachant que si un est mort pour tous, tous donc sont morts», et il ne connaissait plus personne, non pas même Christ, selon la chair. Comme on l'a souvent remarqué, il ne s'agit donc pas d'un passage du judaïsme au christianisme, mais d'un passage de l'homme dans la chair à une humanité en résurrection à travers la croix et la mort. La relation d'un Christ vivant avec Israël selon la chair a ainsi pris fin, et le fils de l'homme, prenant en main ce qui concerne l'homme, entre et place l'homme dans une toute nouvelle position en résurrection, au delà de la mort et de la puissance de Satan. Cela est en rapport avec le fils de l'homme, mais c'est sur le fait qu'il est le Fils du Dieu vivant que l'Eglise est bâtie: le fait qu'il est le Christ étant mis de côté, il prend la position plus étendue de fils de l'homme. L'Eglise n'est pas bâtie sur ce qu'il est le «fils de l'homme», mais sur le fils de l'homme qui est «le Fils du Dieu vivant». «Fils de l'homme» est individuel et général; le résultat public de ce livre et l'état qui en est la conséquence, se trouvent en Matthieu 17, Luc 9, etc.

Remarquez encore que, bien que la relation éternelle de Christ avec Dieu comme Fils soit une vérité vitale, car sans elle nous perdons le Père qui envoie le Fils et aussi le Fils créateur — et nous n'avons pas le Père si nous n'avons pas le Fils — de sorte que cela gît à la base de toute la vérité, cependant dans la présentation historique du christianisme, le Fils est toujours montré comme étant ici-bas dans la condition d'homme et de serviteur. C'est ce que nous voyons dans tout l'évangile de Jean, bien qu'il soit dans le ciel et un avec le Père: «Celui-ci», cette Personne, «est mon Fils bien-aimé;» Celui qui était comme Homme ici-bas, était cependant là-haut. Toute la Trinité est révélée en Matthieu 3, et nous pouvons dire qu'elle est pleinement révélée pour la première fois. C'est une grâce merveilleuse! Mais si nous faisons attention à ce qui est dit plus haut de la condition du Fils comme homme et serviteur ici-bas, l'expression «non pas même le Fils», ne présente aucune difficulté (Marc 13: 32).

Genèse 22

ME 1893 page 136

L'adoration suppose toujours une volonté brisée.

Dans les chapitres précédents, nous avons vu Abraham en Egypte. Tant qu'il y demeura, nous avons remarqué qu'il ne bâtit aucun autel. Mais il en sort et, ayant abandonné l'Egypte, il peut élever un autel à l'Eternel.

David voit se mourir l'enfant qui lui est cher. Il jeûne, il prie, mais il lutte avec Dieu; sa volonté n'était pas soumise. Lorsque l'enfant eut expiré, David change de vêtements; il mange et boit, et peut venir adorer devant l'Eternel. La lutte qui avait lieu dans son coeur avait cessé; sa volonté était brisée. Job, après avoir traversé les terribles afflictions qui nous sont présentées dans le chapitre 1, et souffert la perte de ses biens et de sa famille, déchire, il est vrai, sa robe (1: 20), mais en cela, dit la Parole, il ne pécha pas. Sa douleur était légitime; il lui était permis de pleurer sur la perte de ses enfants; mais il se lève et se prosterne devant Dieu. Il peut le faire, parce que sa volonté est brisée, et il peut dire: «L'Eternel a donné, et l'Eternel a pris; que le nom de l'Eternel soit béni!»

Mais dans le chapitre que nous venons de lire, nous trouvons un état d'âme surpassant de beaucoup ce qui nous est rapporté de Job et de David. Ils acquiescent à la volonté de Dieu, mais leur soumission est passive; elle ne les force pas à agir. Il n'en est pas ainsi au chapitre 22 de la Genèse. Abraham doit non seulement accepter la volonté de Dieu, mais, encore, agir contre lui-même. Il faut, pour ainsi dire, qu'il se sacrifie lui-même, car sacrifier son fils n'était rien moins que cela. Dieu lui dit: «Prends *ton fils*, *ton unique*, et offre-le en holocauste». Le nom d'une personne nous rappelle tout ce qui la concerne et toutes nos relations avec elle. «*Ton fils*» — ce mot réveillait en Abraham les sentiments les plus tendres; et c'est ce fils qu'il doit sacrifier! Bien plus encore; ce nom lui rappelait les promesses de Dieu qui devaient être accomplies dans ce fils, car l'Eternel avait dit positivement: «En Isaac te sera appelée une semence».

Mais celui dont la volonté est soumise au Seigneur a deux choses qui lui suffisent: d'abord «Dieu y pourvoira», puis «je suis avec Dieu». Tout regard porté vers la chair, s'attendant à trouver en elle l'accomplissement des promesses, doit s'en détourner. Il faut que Dieu demeure seul comme source de la vie, des bénédictions et des promesses. Il est celui qui n'arrive jamais au bout de ses ressources, même quand font défaut les moyens désignés par lui pour l'accomplissement de ses promesses.

Dieu éprouve ainsi le coeur, afin que toute confiance en la chair soit détruite. Mais en même temps, sachant que le coeur a besoin d'être soutenu dans l'épreuve, il lui envoie une nouvelle révélation, qui l'encourage et lui permet de remporter la victoire. Ainsi, nous voyons par Hébreux 11: 19, qu'à l'occasion du sacrifice que l'Eternel exigea de lui, Abraham eut une

révélation concernant la résurrection, si peu connue à ce moment-là. C'est ainsi que Dieu, dans sa grâce infinie, nous permet de gagner en lui ce que nous perdons dans la chair.

Loin de ceux qui l'avaient accompagné (c'est-à-dire seul avec Isaac et avec Dieu), Abraham reçut cette révélation et put offrir le bélier sur l'autel à la place de son fils, selon qu'il l'avait dit lui-même: «Dieu se pourvoira de l'agneau pour l'holocauste». C'est ainsi que, dans le secret de la communion avec Dieu, nous apprenons beaucoup de lui.

En Jésus, le véritable adorateur du Père, la volonté était toujours brisée. Nous savons que pour lui la coupe était remplie d'amertume, mais dans son désir d'accomplir la volonté de Dieu, il oublie, pour ainsi dire, cette amertume et s'écrie: «La coupe que le Père m'a donnée à boire, ne la boirai-je pas?»

Un mot sur le baptême

Voir "Réponse à un correspondant" M.E. 1893, page 420.

ME 1893 page 141

Cher frère,

Je trace ici à la hâte quelques pensées qui m'ont été suggérées par la lettre de notre frère X., laquelle vous m'avez communiquée.

Pour arriver à nous former une idée juste de la pensée de Dieu à l'égard de la question qui occupe votre correspondant, il me semble que ce que nous avons de mieux à faire est d'examiner les passages de la Parole qui parlent du baptême. Nous avons un ordre positif du Seigneur, nous le savons; mais nous ne pouvons pas nous attendre à avoir des textes formels pour résoudre chaque cas qui pourrait se présenter. Les indications que l'Esprit de Dieu nous fournit dans la Parole, nous apprennent clairement le chemin que nous avons à suivre.

Les apôtres ne reçurent évidemment que le baptême de Jean. Qui les aurait baptisés, eux, puisque Jésus lui-même ne baptisait pas? (Jean 4: 2). Il ne voulait pas, dans la conscience qu'il avait des desseins de Dieu, les rattacher à un Christ, à un Messie, vivant sur la terre. Pour accomplir les desseins de Dieu, pour opérer la rédemption, il devait souffrir et mourir, puis être élevé dans la gloire. Ainsi seraient révélées les choses célestes, ainsi on y aurait accès. Aussi le baptême chrétien est-il *pour* le Christ Jésus, *pour sa mort*. On est enseveli avec lui par le baptême *pour la mort* (Romains 6: 3, 4). C'est là la profession chrétienne dans laquelle le baptême chrétien introduit.

Mais les disciples de Jésus baptisaient même avant sa mort (Jean 4: 2). Ils avaient reçu Jésus comme le vrai Messie, «le Christ, le Fils du Dieu vivant» (Matthieu 16: 16), et c'est à lui, connu ainsi, qu'ils rattachaient les âmes qui croyaient en lui. Tous ceux-là, apôtres et disciples baptisés par ces derniers, reçurent au jour de la Pentecôte, le baptême de l'Esprit annoncé par Jean, l'Esprit Saint promis par Jésus. Dès ce moment, il y avait une maison de Dieu formée par les pierres vivantes posées sur Christ, une habitation de Dieu par l'Esprit.

C'est quand Jésus ressuscité eut été exalté à la droite de Dieu, qu'il répandit l'Esprit Saint, et qu'un ordre de choses nouveau commença — le christianisme, fondé sur la mort et la résurrection de Christ. Avant de monter au ciel, Jésus donna, «par l'Esprit Saint, des ordres aux apôtres qu'il avait choisis» (Actes des Apôtres 1: 2), et, parmi ces ordres, celui-ci: «Toute autorité m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, et faites disciples toutes les nations, les baptisant *pour le nom du Père et du Fils et du Saint Esprit*». L'ordre est positif.

Aux Juifs, Dieu s'était révélé comme Jéhovah, l'Eternel leur Dieu. Par, la circoncision, on était introduit dans l'alliance que Dieu traitait avec Israël comme peuple et qui le séparait du reste des nations (Genèse 17: 11). Dans le christianisme, Dieu se révèle comme Père, Fils et Saint Esprit; le Père, révélé par le Fils dans la puissance de l'Esprit Saint. Telle est la profession

chrétienne dans laquelle le baptême chrétien introduit. Tous ceux donc qui confessent Dieu connu ainsi, n'ont-ils pas à recevoir le baptême? Ils sont ainsi séparés publiquement du judaïsme et du paganisme, et introduits là où Dieu est reconnu comme tel: «Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême» (Ephésiens 4: 5). Le seul baptême introduit, placé sous l'autorité du seul Seigneur, ceux qui confessent les vérités de la seule foi. Penser comme votre correspondant que le baptême peut être négligé (s'il a été omis), ôte un des termes de ce faisceau de trois choses étroitement unies par l'Esprit Saint.

Le passage de Marc 16: 15, 16, a, ce me semble, la même portée. L'Évangile est prêché à toute la création; le cercle est aussi vaste que possible. Il y a une responsabilité pour ceux qui entendent la prédication. Si quelqu'un ne croit pas, il est condamné; «si quelqu'un croit et est baptisé» — la parole est formelle — «il sera sauvé». On croit du cœur et on fait profession de bouche (Romains 10: 10). Le signe de cette profession est le baptême; le Seigneur, en donnant cette déclaration, ne fait aucune exception.

Voyons maintenant, dans les Actes, comment l'ordre du Seigneur est mis en pratique. Tous ceux qui adhèrent au Seigneur, disciples de Jean, Juifs, Samaritains ou païens, sont baptisés.

C'est le signe de leur introduction dans le christianisme, de leur sortie du judaïsme et du paganisme; la déclaration publique de leur adhésion à Christ dans sa mort. Ils sont baptisés au nom du Seigneur Jésus; ils ont revêtu Christ (Galates 3: 27); ils sont chrétiens: il s'agit en tout cela de la profession.

Examinons quelques passages des Actes où le baptême est mentionné. Voici d'abord l'introduction des Juifs (Actes des Apôtres 2). L'Évangile leur a été annoncé par Pierre. L'Esprit Saint applique la parole à leur conscience, et ils s'écrient «Que ferons-nous, frères?» Et Pierre répond «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés... Ceux donc qui reçurent sa parole, furent baptisés». Leur baptême au nom de Jésus Christ, était la déclaration publique qu'ils faisaient, qu'ils reconnaissaient pour Seigneur et Christ ce Jésus qu'ils avaient crucifié. C'était leur introduction dans le christianisme, où par l'œuvre de Jésus, ils trouvaient la rémission de leurs péchés et l'Esprit Saint promis. Leur baptême n'était-il pas nécessaire? Auraient-ils pu raisonner et dire: «Nous avons cru et nous sommes sauvés; pourquoi voulez-vous nous imposer encore le baptême?»

A Samarie, Philippe prêche les bonnes nouvelles touchant le royaume de Dieu et le nom de Jésus Christ. Sa parole est crue et les Samaritains sont baptisés, introduits ainsi dans la profession chrétienne. La question de réalité de leur foi n'est pas soulevée. De fait, nous voyons parmi eux Simon le magicien. Ils professent accepter Christ et sont baptisés en signe de leur profession. Remarquons qu'ils le sont «pour le nom du Seigneur Jésus». Nous retrouvons cela partout dans les Actes. Ceux qui baptisaient employaient-ils la formule de Matthieu 28? C'est possible et même probable, mais en même temps c'était «pour le nom» ou «au nom» du Seigneur Jésus, parce que c'est lui qui révèle Dieu, Père, Fils et Saint Esprit, et qui, par sa mort, nous place sur le terrain où ce Dieu est connu et reconnu.

Les deux faits suivants relatifs au baptême sont l'introduction de l'eunuque éthiopien et celle de Saul de Tarse. Dans le premier cas, remarquons que c'est le nouveau converti qui demande le baptême. Il a cru en Jésus que Philippe lui annonçait selon les Ecritures, et il comprend qu'il doit devenir son disciple. Saul de Tarse est aussi baptisé par *Ananias*, en signe qu'il devenait le disciple de Celui qu'il avait haï et persécuté.

Nous arrivons maintenant aux gentils, et ici se présente un fait remarquable. Pierre, qui devait les introduire, leur annonce l'Évangile. Arrivé à dire: «Par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés», l'Esprit Saint vient sceller cette grande vérité dans le cœur de ceux, qui l'ont reçue. Ils parlent en langues et magnifient Dieu. Ils rendent ainsi publiquement témoignage qu'ils sont convertis et appartiennent à Christ. Ne semblerait-il pas devant un tel fait que le baptême était chose superflue? Eh bien, non. L'apôtre, qui se souvient de l'ordre du Seigneur, n'en juge pas ainsi. «Quelqu'un pourrait-il refuser l'eau, etc.», et il commande qu'ils soient baptisés «au nom du Seigneur». Leur introduction publique dans la profession chrétienne par le baptême, était nécessaire. Notons en passant que Pierre ne baptise pas lui-même; quelqu'un des frères de Joppe venus avec lui, le fait sans doute.

Maintenant commence la mission de Paul parmi les gentils vers lesquels Dieu l'a envoyé (Actes des Apôtres 26: 17, 18). Il n'a pas été envoyé pour baptiser, dit-il en 1 Corinthiens 1, c'est-à-dire qu'en lui donnant sa mission, le Seigneur ne lui avait pas adressé, comme aux douze, l'ordre de baptiser. Mais Paul savait — car il avait été baptisé lui-même — que l'on était ainsi introduit dans le christianisme selon ce que le Seigneur avait dit. Aussi le voyons-nous baptiser ou faire baptiser ceux qui ont cru par son ministère. Ainsi Lydie et sa maison, le geôlier et sa maison, sont baptisés après avoir cru. A Corinthe (Actes des Apôtres 18), ceux qui ont cru sont aussi baptisés, et Paul nous apprend que quelques-uns le furent par lui-même.

Le dernier fait relatif au baptême que nous trouvons dans les Actes, est rapporté au chapitre 19. Paul rencontre à Ephèse certains disciples auxquels il demande s'ils ont reçu le Saint Esprit après avoir cru. Il apprend qu'ils n'ont reçu que le baptême de Jean. Il leur annonce aussitôt Jésus comme étant celui en qui Jean exhortait de croire. Ces disciples reçoivent la parole de Paul et sont baptisés «pour le nom du Seigneur Jésus». Ils sont ainsi introduits dans la profession chrétienne; alors Paul leur ayant imposé les mains, l'Esprit Saint vient sur eux; ils jouissent du privilège qui se trouvait attaché à la foi qu'ils professaient publiquement par le baptême.

Ne résulte-t-il pas clairement de tous ces témoignages, que le baptême était toujours le signe de l'entrée dans la profession chrétienne, et que nous ne trouvons nulle part d'exception? Pourquoi en ferait-on autrement maintenant? On ne saurait, me semble-t-il, en présence de l'ordre du Seigneur et des faits qui constatent que cet ordre fut constamment suivi par les apôtres et les disciples, «se sentir libre de ramener ou non la figure à la réalité que l'on possède déjà», comme s'exprime votre correspondant. Je crois qu'une personne qui vient à être convertie, et qui sait n'avoir pas été baptisée, doit tenir avant tout à être introduite sur le terrain de la profession chrétienne par le rite du baptême, comme étant une chose tout à fait scripturaire et nullement laissée à l'arbitraire de chacun. Elle peut et doit demander,

comme l'eunuque éthiopien, à être baptisée. Je crois donc aussi que les frères qui sont déjà reçus à la table du Seigneur et qui n'ont pas été baptisés, ont raison de tenir à l'être. Il n'est jamais trop tard pour se soumettre à ce que le Seigneur a établi. Et d'après la Parole, il me semble également que si quelqu'un insistait pour rompre le pain, sachant qu'il n'a point été baptisé, et cela sous prétexte qu'il est membre du corps de Christ, il ferait acte d'indépendance vis-à-vis de ce qui est clairement établi par l'Écriture. Celui qui n'a pas été baptisé, n'a pas été introduit dans la profession chrétienne.

Là serait la confusion, si même dans l'état de ruine où nous sommes, nous ne maintenions pas ce que le Seigneur a établi. Nous savons bien qu'en soi, le baptême n'a point d'efficacité pour le salut éternel; mais le Seigneur l'a institué, les apôtres l'ont pratiqué sans exception; cela ne doit-il pas suffire à tout cœur vraiment chrétien? Ce n'est donc pas, comme dit notre frère, une «prétention hardie» de tenir à ce que les choses se passent selon l'ordre divin; s'y refuser n'est pas la vraie liberté, et ce serait fouler la conscience de ceux qui désirent le maintenir.

Il est bien évident que, devant le grand trône blanc, ainsi que parle votre correspondant, le baptême ne servira de rien à ceux qui l'auraient reçu sans avoir cru; «celui qui n'aura pas cru, sera condamné». Mais ce dont il s'agit ici est simplement ceci: une personne qui a cru doit-elle être baptisée? A cela nous répondons par les paroles du Seigneur: «Celui qui aura cru et qui aura été baptisé, sera sauvé». Les deux choses sont indissolublement liées. Je ne puis donc, pour ma part, qu'approuver les frères qui désirent qu'avant de rompre le pain, ceux qui veulent y participer soient baptisés, s'ils ne l'ont pas été. C'est ce que j'ai vu autrefois pratiquer par des frères anciens parmi nous.

Quant aux passages cités de 1 Corinthiens 7, il me paraît évident qu'ils n'ont rien à faire dans la question. L'apôtre, au verset 17, applique ce qu'il vient de dire du mariage. Plus loin, il s'agit de la circoncision et de l'incirconcision; est-on appelé étant Juif, que l'on ne cherche pas à ôter la marque extérieure qui avait caractérisé cette position; de même, était-on appelé d'entre les gentils, on n'avait pas à se faire circoncire. La circoncision et l'incirconcision n'étaient plus rien, maintenant que le christianisme avait fait disparaître judaïsme et paganisme. Peut-on en dire autant du baptême qui est le signe de l'entrée dans la profession chrétienne? Plus loin, il s'agit de l'esclavage. Il vaut mieux être libre si l'on peut; il ne faut pas, étant libres, devenir esclaves des hommes. Mais rien qui se rapporte au baptême ou puisse s'y rapporter. Voici ce qu'un frère respecté écrit sur ces passages: «Pour ce qui concerne les *occupations* et la *position* dans ce monde, généralement, la règle donnée ici c'est que chacun demeure dans l'état où il se trouvait lorsqu'il a été appelé, mais qu'il y demeure avec Dieu, en ne faisant rien qui ne le glorifie».

Il y aurait encore plusieurs remarques à faire, mais elles ne touchera pas le fond de la question. Je ne crois pas, comme le dit votre correspondant, que le baptême puisse être laissé à la conscience de chacun, alors que la Parole est formelle à cet égard. On pourrait être hésitant sur le mode d'administrer le baptême, ou la question de savoir s'il faut ne baptiser

que les adultes. Mais la question de l'obligation du baptême demeure pour celui qui vient à croire et qui n'a pas été baptisé.

La distinction entre chrétien et enfant de Dieu est très réelle. Le premier terme s'applique en général à la profession qui peut n'être qu'extérieure; le second exprime toujours une réalité.

La position d'un croyant non baptisé n'est assurément pas normale, et c'est une subtilité et un raisonnement spécieux de dire: Comme croyant, il est du corps, par conséquent il est dans la maison, il n'est donc pas nécessaire qu'il soit baptisé. Dans ce cas, les croyants à Césarée qui avaient reçu le baptême du Saint Esprit, étant par là même du corps, n'auraient pas eu besoin d'être baptisés. Le fait qu'ils l'ont été démontre le contraire. S'il y a «un seul corps et un seul Esprit, comme aussi une seule espérance de votre appel», il y a aussi «un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême;» vous ne pouvez rien supprimer dans ces deux ordres de faits, sans retrancher quelque chose de la Parole.

Voilà, cher frère, mes remarques. Il est bien à désirer que les frères marchent d'accord sur des principes aussi simples.

Je reste votre dévoué en Christ.

Josué 5

ME 1893 page 245

Je trouve une différence suffisamment marquée entre l'effet du salut accompli pour nous par Christ, et ce qui nous rend propres à jouir des choses qui se trouvent dans le pays céleste. La rédemption d'Israël était complète à l'égard de Pharaon; elle était achevée pour toujours. C'est comme un peuple parfaitement racheté qu'Israël est introduit dans le désert. Il en est de même pour nous. Pour la traversée du désert, Christ nous est donné comme nuée, comme manne, comme eau du rocher, car il est lui-même tout ce qu'il nous faut. C'est un fruit de la pure grâce de Dieu. Il n'y a dans tout cela aucune question de combat, Dieu fournit le nécessaire: la nuée, la manne et l'eau s'y trouvent toujours; Christ est donné pour répondre à chacun de nos besoins et nous communiquer la force nécessaire pour la traversée du désert.

Si nous regardons à nous-mêmes, nous nous trouverons incapables de jouir des choses qui nous appartiennent. Il n'est plus question maintenant d'entrer dans le désert, mais d'entrer en Canaan. Le Jourdain doit être franchi. Chaque faute dont nous nous rendons coupables est commise en présence de l'ennemi de nos âmes; elle nous affaiblit et compromet notre jouissance. Le chrétien, en tant qu'agissant dans les lieux célestes, est en la présence de l'ennemi; s'il n'est pas fidèle, il sera incapable de jouir des promesses.

Nous devons traverser ce qui obstrue notre chemin, le Jourdain, c'est-à-dire la mort, mais nous trouvons là toute la puissance de la grâce, l'arche au milieu du fleuve. Christ a fait de la mort un passage, un chemin. La mort est à nous (1 Corinthiens 3: 22). Nous jouissons des promesses de Dieu en tant seulement que nous sommes morts à toutes les choses d'ici-bas. L'homme est tenu pour mort. La manne continue jusqu'au passage du Jourdain; c'est-à-dire que Christ est là pour nous donner la force d'aller en avant. Mais il y a autre chose: la jouissance des trésors qui nous appartiennent dans le ciel; et, à cette fin, nous devons être morts à toutes les choses d'ici-bas. Si aujourd'hui je ne réalise pas cette mort, je ne jouis pas des biens célestes. C'est une chose que de ne pas trouver en nous-mêmes l'activité de la chair et, comme étant dans le ciel, de manger du fruit du pays; c'en est une autre que de traverser le désert, ayant en Christ tout ce qu'il nous faut. Nous sommes appelés à la jouissance des lieux célestes, et pour la réaliser nous devons avoir traversé le Jourdain. C'est là que nous mangeons du fruit de la terre promise.

La première chose que fait Josué avant d'entrer dans la carrière des combats, est de circoncirer Israël; ce qui signifie le dépouillement des péchés de la chair, c'est-à-dire de l'opprobre d'Egypte. Avant notre conversion, nous n'étions que charnels; c'est là l'opprobre d'Egypte, le seul fruit de ce pays-là. Les Israélites sont circoncis à Guilgal, ce qui est la destruction pratique de tout ce qui restait jusque-là de l'Egypte. Nous devons toujours revenir à Guilgal, toujours avoir notre camp établi là; le mal doit y être retranché.

Après cela, les Israélites célèbrent la Pâque dont nous ne trouvons aucune trace dans l'histoire du désert, alors qu'ils étaient incirconcis. Il ne peut y avoir de vraie communion avec ce que Christ a été, que pour un homme circoncis, quand le mal est ôté et que nous nous jugeons nous-mêmes. Pour pouvoir manger la Pâque, il faut que la circoncision ait eu lieu à Guilgal. Sans la circoncision, la sainteté est une chose terrible; mais avec elle, je jouis de la sainteté de Dieu en Christ. Le grain rôti représente Christ ressuscité, sans avoir vu la corruption. Nous en jouissons. Ce n'est pas seulement ce qui nous est nécessaire pendant que nous sommes dans le désert, c'est ce dont nous sommes nourris.

Soit pour le combat spirituel, soit pour la jouissance spirituelle, nous devons être morts au monde et au péché. Il doit y avoir pratiquement un dépouillement de la chair. Nous devons revenir à Guilgal, au jugement de la chair. Ces choses précèdent la manifestation du Chef des armées de l'Eternel, qui se présente pour la bataille. Quand la circoncision et la Pâque ont eu lieu, nous nous nourrissons de choses qui, sans elles, auraient été pour nous mort et condamnation (Genèse 17: 14; Exode 12: 48). Christ se présente pour nous conduire à la bataille. Comme Chef de l'armée de l'Eternel, il se présente dans la même sainteté que lorsqu'il disait à Moïse: «Je suis Celui qui suis». Quand il mène son peuple au combat et à la victoire, il est le Dieu de sainteté, comme au moment où il accomplissait notre rédemption. Cette sainteté se manifeste également dans la conduite de son peuple. A cause du péché de Hacan, il ne monte plus avec son peuple. Les difficultés ne peuvent subsister quand Dieu est là, et le peuple ne peut tenir devant ses ennemis si Dieu n'est pas là.

Pour jouir des choses célestes, il faut avoir traversé le Jourdain et Guilgal — la mort et le dépouillement de la chair. Là, nous mangeons du fruit du pays de Dieu. C'est un gain et une chose précieuse que de réaliser notre privilège d'en avoir fini avec le péché.

Ces deux choses sont vraies quant à la vie chrétienne: le désert et la lutte en Canaan. Pour être forts, nous devons être morts aux choses de la chair. Alors tout est à nous: Christ nous appartient, avec sa sainteté et sa résurrection. Nous avons le Seigneur lui-même, nous conduisant de triomphe en triomphe, et nous disant: «Ote tes sandales de tes pieds».

Dieu veuille nous donner la grâce d'apprécier la mort de Christ, de jouir du fruit du pays, de tout ce que nous avons en Jésus. Dans ce but, nous devons être morts, ayant un coeur circoncis, et revenant à Guilgal pour que nous possédions dans notre camp le Chef des armées de l'Eternel. Nous sommes faibles. Que dis-je? Faibles, quand Christ est notre force? Pussions-nous jouir des biens qui nous sont donnés dans notre Canaan céleste!

Le Seigneur dans la gloire

«Et il les mena dehors jusqu'à Béthanie, et, levant les mains en haut, il les bénit. Et il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux, et fut élevé dans le ciel. Et eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie. Et ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu» (Luc 24: 50-53).

ME 1893 page 249

Ce court et simple récit place devant nos yeux la scène finale du séjour sur la terre de Celui qui, Fils unique et éternel de Dieu, était venu du ciel pour être un homme au milieu des hommes, afin d'accomplir l'oeuvre du salut. «La Parole devint chair, et habita au milieu de nous», dit l'apôtre Jean (Jean 1: 14). Au commencement de l'évangile de Luc, nous voyons son entrée dans ce monde. Né de femme, de la vierge Marie, par l'action de l'Esprit Saint, il est, comme petit enfant, pauvre, sans apparence, couché dans la crèche. Mais c'est la gloire du Seigneur, de Jéhovah, qui est là. Elle avait habité autrefois le tabernacle dans le désert, puis le temple dans le pays de la promesse, mais les crimes des Israélites l'avaient forcée à abandonner cette demeure souillée par l'homme (voyez Ezéchiel 10: 18; 11: 23), et elle ne revint pas dans le temple bâti par les fils de la captivité rentrés dans le pays. Pour la foi seule, ce temple était la maison de Dieu. Mais la gloire allait de nouveau l'honorer par la présence même du Fils de Dieu.

Elle revint en effet sur la terre avec l'enfant né à Bethléhem. «La Parole devint chair... et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père», est-il écrit.

Les anges célébrèrent ce merveilleux événement, et dès lors la gloire, bien que voilée comme autrefois par la nuée, voilée sous l'humiliation de la forme d'esclave, lança ses rayons autour d'elle dans les actes de puissance et d'amour que le Seigneur opéra pendant son passage ici-bas. Que ce fût sur la mer quand il lançait les vents et les flots, dans le désert quand il multipliait les pains, ou au tombeau de Lazare, quand, à sa voix, la mort cédait sa proie, la gloire se manifestait aux yeux des siens comme à ceux du monde. A un instant de l'humble carrière du fils de l'homme, quelques-uns eurent le privilège de voir sa gloire brillant de l'éclat dont elle resplendira dans le royaume à venir. Ce fut sur la sainte montagne. Mais dans la vie de chaque jour de Jésus, elle était toujours là; elle y était même au moment où, sur le point d'être saisi par ses ennemis, il dit: «C'est moi!» et qu'ils reculent et tombent par terre (Jean 18: 6).

Mais les disciples furent lents à croire. Ils attendaient un déploiement de gloire terrestre. Ils pensaient toujours les deux qui allaient à Emmaüs en font foi — que c'était lui qui délivrerait Israël du joug abhorré des nations, et s'assiérait sur son trône à Jérusalem (Luc 24: 21). Quelle déception profonde pour eux en le voyant crucifié et mis au tombeau! Toutes leurs espérances s'évanouissaient. En effet, il fallait dire adieu aux espérances terrestres. Mais Dieu voulait les

introduire dans des choses meilleures. Il y avait une gloire infiniment plus excellente où Christ allait entrer, et où eux aussi auraient part, de même que ceux qui maintenant sont à Christ.

Nous trouvons le premier fait qui annonce cette gloire nouvelle, au commencement de notre chapitre (versets 1-12). Jésus est ressuscité, et dès lors les disciples se trouvent placés avec lui sur ce nouveau terrain de la résurrection. C'est en dehors des choses terrestres et transitoires; c'est le domaine d'une vie impérissable où la mort n'a plus de puissance. Quelle différence avec ce qu'ils connaissaient et espéraient! Le Seigneur avait dit: «Un peu de temps et vous ne me verrez pas, et encore un peu de temps et vous me verrez. Vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie... Vous avez maintenant de la tristesse, mais je vous reverrai, et votre coeur se réjouira, et personne ne vous ôte votre joie» (Jean 16: 19, 20, 22).

Ce moment était venu (Luc 24: 36). Jésus se trouve au milieu d'eux vivant, hors des liens de la mort. Sa gloire, la gloire de Celui qui a triomphé de la mort, la gloire qui dissipe les ténèbres du sépulcre, est là devant leurs yeux. Quel moment que celui où ils le voient ressuscité! Quelle place il occupe maintenant! Le péché aboli, le jugement subi, la mort et Satan vaincus, sa résurrection proclame tous ces résultats glorieux. Et ses disciples lui sont associés dans cette position nouvelle. C'est aussi ce qui nous appartient. Il y avait là de quoi changer leur tristesse en joie. Bien qu'ils ne comprissent pas encore toutes ces richesses de grâce et de gloire, ils avaient Celui en qui elles se trouvent. Ils le voyaient ressuscité.

Mais il y a plus encore, et c'est ce que nous disent les versets qui sont en tête de ces pages. La résurrection du Seigneur était un fait qui montrait sa gloire; les disciples allaient en contempler une autre manifestation. Et là, nous trouverons de nouveaux et précieux enseignements. Jésus sort de Jérusalem avec ses disciples et se dirige vers Béthanie, le lieu où, dans les jours qui précédèrent sa mort, il avait manifesté sa gloire en ressuscitant Lazare, le lieu aussi où son coeur trouvait quelque soulagement dans l'affection d'amis fidèles. C'est là, près de Béthanie, que ses disciples étant rassemblés autour de lui, il lève les mains en haut et les bénit. «Il les aime jusqu'à la fin», et tout cet amour qui se trouve dans son coeur, il le déverse sur eux en bénédictions: la paix, la joie, la force, la jouissance de la grâce, l'espérance, son amour, ses soins, ses désirs et ses demandes au Père pour eux, voilà de quoi il les bénit. Il devait être bien doux de se trouver ainsi sous la bénédiction du Seigneur et de se savoir et sentir lié à lui par un lieu aussi puissant. N'en est-il pas de même pour nous, si nous sommes vraiment ses disciples?

Le moment est venu où il doit les quitter. C'est pendant qu'il les bénit que son départ s'effectue. Ils peuvent ainsi conserver dans leur coeur, pendant qu'ils restent un peu de temps sur la terre, l'image de leur Maître bien-aimé les aimant et les bénissant. Il fut séparé d'eux, non par un char de feu et des chevaux de feu, comme lorsqu'Elie fut séparé d'Elisée et qu'il monta aux cieux dans un tourbillon (2 Rois 2: 11), mais paisiblement, sans appareil qui pût les effrayer, sans aucun des moyens que Dieu emploie et dont l'homme a toujours besoin, il remonta majestueusement, par sa propre puissance, dans le domaine qui lui appartenait (voyez Hébreux 1: 3). Il fut élevé au ciel, et s'assit à la droite de Dieu (Marc 16: 19). Une nuée

l'avait dérobé aux yeux de ses disciples; mais désormais c'est là-haut qu'ils le voient, et c'est aussi là-haut que la foi le contemple maintenant. Ce n'est plus un Christ crucifié, mais glorifié.

Quelle manifestation de gloire, en effet! Mais examinons ce fait de plus près, car il est pour nous de la plus haute importance. Nous pouvons contempler la gloire du Seigneur (2 Corinthiens 3: 18). Les cieux ont reçu Christ. Après son obéissance parfaite jusqu'à la mort de la croix, il est haut élevé et reçoit un nom au-dessus de tout autre nom, et toutes choses sont mises sous ses pieds. Il s'assied, couronné de gloire et d'honneur, à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. Il a traversé les cieux et entre, comme homme, dans la gloire divine, et là, il est salué Sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec. Il est entré dans la maison de son Père, le lieu de l'intimité de l'amour divin. Les disciples, à ce moment, ne saisissent pas encore tout ce que comporte le fait glorieux dont ils viennent d'être témoins, car l'Esprit Saint n'avait pas été donné. Mais en voyant la nuée, symbole de l'habitation et de la présence de Dieu, recevoir Jésus, ils savent qu'il est entré dans la gloire divine. Ils comprennent sans doute alors des paroles qui leur étaient restées obscures, telles que celles-ci: «Si donc vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant» (Jean 6: 62). Aussi, remplis du sentiment de la gloire de leur Maître, *ils adorent*. Ils sont capables aussi de saisir la portée du reproche que Jésus leur avait adressé: «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père» (Jean 14: 28), et loin d'être remplis de tristesse, leur coeur dégagé maintenant de l'égoïsme qui nous est naturel, est rempli *d'une grande joie* et déborde en louanges.

C'est en effet pour le chrétien la source de la joie, de la louange et de l'adoration, que la présence de Jésus dans le ciel, revêtu et couronné de gloire. L'Esprit Saint que les disciples attendaient et qui vint sur eux le jour de la Pentecôte; l'Esprit Saint dont nous sommes scellés pour le jour de la rédemption, est le témoignage de la place glorieuse que le Seigneur occupe dans le sanctuaire (Jean 15: 26). Il a révélé aux apôtres, et par eux nous connaissons les précieuses bénédictions qui découlent du fait que Jésus est en haut. «Celui-là me glorifiera; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera» (Jean 16: 14). Par la foi, dans la puissance de l'Esprit, nous voyons, comme Etienne, le ciel ouvert, et nous y contemplons le Fils de l'homme (Actes des Apôtres 7: 55, 56). Nous savons ce qu'il est là-haut, ce qu'il y fait, et le bénéfice que nous avons de sa séance à la droite de la Majesté, et l'Esprit Saint nous en fait jouir. De même que le son des clochettes dont était garni le bord de la robe d'Aaron, disait au peuple qu'il était vivant dans le sanctuaire (Exode 28: 31-35), ainsi l'action et le fruit de l'Esprit nous disent que Christ est toujours vivant devant Dieu pour nous (Hébreux 7: 25).

Il ne peut qu'être bon pour nos âmes de nous arrêter quelques moments pour considérer ce que nous dit la Parole sur ce grand et précieux sujet — Jésus en haut.

Nous avons besoin d'être dégagés des choses d'ici-bas, et comment le serons-nous sinon en contemplant les choses célestes, notre partage?

«Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu; pensez aux choses qui sont en haut» (Colossiens 3: 1, 2).

Telle est l'exhortation de l'apôtre. Or, quand je pense aux choses qui sont en haut, c'est Christ qui se présente à moi. Je le vois là, dans le repos de l'oeuvre parfaite qu'il a accomplie pour glorifier Dieu et sauver les âmes (Jean 17: 4). Il est là, saint et irréprochable devant Dieu, dans la pleine jouissance de son amour, lui, le Bien-aimé; mais je suis en lui, dans cette position bénie, agréable à Dieu en lui (Ephésiens 1: 4-6). Je le sais aussi, d'après cette parole qu'il a dite aux siens: «En ce jour-là», quand le Consolateur serait venu, «vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, *et vous en moi*, et moi en vous» (Jean 14: 20) de sorte que «comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17). Quelle profonde assurance cela donne!

Dieu, après avoir ressuscité Christ, «l'a fait asseoir à sa droite», mais nous y sommes associés à lui. Nous sortons de la mort avec lui, par un effet de la puissante opération de Dieu et de sa grâce; nous avons part à cette vie de Christ en résurrection. Unis ainsi à lui, notre place est en lui dans les lieux célestes, nous y sommes assis en lui (Ephésiens 1: 20, 21; 2: 5, 6). Quelle heureuse place de repos pour nos âmes, quelle certitude cela nous donne d'être bientôt assis là-haut autour du trône! (Apocalypse 4: 4).

Ici-bas le chrétien ne vit pas d'une vie qui lui soit propre. «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi», dit Paul (Galates 2: 20). Sa vie, c'est Christ — «Christ qui est votre vie», est-il écrit (Colossiens 3: 4). Mais Christ est en haut, et notre vie est cachée avec lui en Dieu. «Parce que moi, je vis, vous aussi vous vivrez», dit le Seigneur (Jean 14: 19). C'est donc une vie céleste, et dont l'objet, Christ, est céleste aussi. C'est de cette vie que nous vivons maintenant dans nos corps mortels, et c'est elle que nous avons à manifester ici-bas (2 Corinthiens 4: 10, 11). «Les choses qui sont sur la terre», n'ont rien à faire avec cette vie-là; elles ne doivent pas avoir de place dans nos coeurs. Dieu ne reconnaît pas d'autre vie et nous voit comme morts quant à celle dont nous vivons hors de Christ. C'est dans la puissance de cette vie de Christ, et par l'Esprit, que nous avons maintenant à marcher à la gloire du Seigneur. A quelle hauteur cela place le chrétien! Quelle responsabilité! Mais aussi, combien il est précieux de posséder une vie qui, étant celle de Christ même, de Christ en haut, est en dehors de toute atteinte, et dans laquelle nous jouissons de Dieu même! Position et vie, voilà donc ce que le chrétien possède en Christ ressuscité et glorifié. Nous ne sommes plus dans la chair, mais en lui dans cette position. Toutefois, ce n'est pas encore tout ce que nous avons par le fait de la place qu'il occupe maintenant.

Jésus, le Fils de Dieu, a traversé les cieux, et comme notre *grand souverain sacrificateur*, il est entré dans la présence de Dieu (Hébreux 4: 14, 15). Que fait-il en cette qualité? Il continue à accomplir son office d'amour envers ses rachetés: Il les aime jusqu'à la fin (Jean 13: 1). Il a voulu être serviteur à toujours, et il accomplit maintenant en haut ce dont il donnait la figure en lavant les pieds des disciples. Il nous a placés en relation avec Dieu, son Père; notre heureux privilège est de jouir de sa communion. Mais si nous avons contracté une souillure en marchant au milieu d'un monde de péché, cette communion avec Dieu est interrompue. Et Christ nous lave par la Parole appliquée à notre âme par l'Esprit. Il rétablit et maintient ainsi notre communion avec le Père. Il est notre Avocat auprès du Père (1 Jean 2: 1).

Comme notre souverain sacrificateur encore, il paraît maintenant *pour nous* devant la face de Dieu (Hébreux 9: 24). Dans toute la perfection de sa glorieuse Personne et après avoir accompli la purification des péchés, il est là notre représentant. Il a aboli le péché par le sacrifice de lui-même, et il paraît pour nous devant la face de Dieu, et nous sommes là en lui sans voile, dans la lumière. De même que le souverain sacrificateur revêtu de ses vêtements de gloire, entrait en la présence de Dieu dans le sanctuaire, portant sur ses épaules et son cœur les noms des fils d'Israël, en mémorial continuellement devant l'Éternel (Exode 28: 29), ainsi Jésus paraît toujours pour nous devant Dieu. C'est une position qui ne change point. Quelle grâce merveilleuse! Quelle assurance elle nous donne!

Et de même que Jésus, comme souverain sacrificateur, maintient notre position devant Dieu, d'un autre côté, dans son amour pour nous, dans sa tendre sollicitude, par ses soins constants, il nous soutient, tandis que, dans la faiblesse, nous poursuivons notre course ici-bas. En effet, «nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché» (Hébreux 4: 15). Et non seulement il sympathise, mais il agit pour nous selon cette sympathie. Il est toujours vivant pour intercéder pour nous, et ainsi peut sauver entièrement jusqu'à la fin, jusqu'au bout de la course, ceux qui s'approchent de Dieu par lui (Hébreux 7: 25). Sympathie, intercession constante et puissante, voilà ce que nous trouvons en Jésus, là où il est. Puissant encouragement, n'est-il pas vrai? Nous pouvons bien dire en triomphe: «C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous; qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ?» (Romains 8: 34, 35).

Mais si le fait de la présence du Seigneur dans le ciel, assure notre position devant Dieu, si pratiquement, il maintient notre communion avec Dieu, si du lieu de gloire où il réside, il nous console, nous soutient et nous encourage, il est aussi là le fondement ferme et certain de notre espérance, et cette espérance, quelle est-elle, sinon d'être pour toujours avec lui, là où il est? «Nous nous sommes enfuis» du lieu du péché et de la mort, «pour saisir l'espérance proposée, laquelle nous avons comme une ancre de l'âme, sûre et ferme, et qui entre jusqu'au dedans du voile, où Jésus est entré comme précurseur pour nous» (Hébreux 6: 18-20). En tout, il marche devant nous et nous précède pour nous conduire où il va, car il nous veut avec lui. Nous suivons le sentier de séparation, d'obéissance, de dépendance et de dévouement qu'il a frayé sur la terre, car il est notre modèle, mais nous le faisons en ayant les yeux fixés sur lui en haut. Il est là le but vers lequel nous courons. Ce que désire Paul, ce vers quoi il tend avec effort, c'est «le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus» (Philippiens 3: 14), et c'est notre privilège de suivre l'exemple de Paul, de laisser tout ce qui pourrait nous entraver dans cette course bienheureuse et de ne penser qu'au but béni que nous allons atteindre. De même que le Seigneur qui laissa cette terre pour entrer dans la gloire, nous aussi nous allons la quitter et être ravis en haut à sa rencontre pour être avec lui à jamais (1 Thessaloniens 4: 17). Il est entré dans le ciel comme notre précurseur, et il nous a laissé cette précieuse parole: «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père... je vais vous préparer une place»

(Jean 14: 2). Sa présence dans la maison du Père, nous assure que notre place est déjà là toute préparée, car il ajoute: «Afin que là où je suis, moi, vous, vous y soyez aussi» (verset 3). Et pour que nos cœurs jouissent avec une pleine assurance de cette bienheureuse espérance, il a dit, lui que le Père exauce toujours: «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire» (Jean 17: 24). L'entrée de Christ dans les lieux saints, dans la maison du Père, dans la gloire, me donne la certitude que moi, son racheté, j'y serai avec lui. Aussi pouvons-nous dire avec l'apôtre: «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus comme Sauveur; qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire» (Philippiens 3: 20, 21), et notre âme, avec l'Epouse et l'Esprit Saint, dit: «Viens, Seigneur Jésus?»

En contemplant ainsi Christ glorifié, notre vie, notre répondant, notre souverain sacrificateur, notre Avocat, notre soutien, notre espérance, quels autres sentiments pourraient remplir nos cœurs que ceux de louange, d'adoration et de joie? Chrétiens, bien-aimés frères, notre place n'est pas dans un temple terrestre comme celui de Jérusalem, mais dans le sanctuaire céleste, où Christ se trouve, où il nous a donné, par son sang, un libre accès. C'est là où nous contemplons «la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ» (2 Corinthiens 4: 6), et c'est en contemplant cette gloire que nous sommes transformés en la même image, par le Seigneur en Esprit (3: 18). Souvenons-nous de cette position céleste, de cette vie céleste, de ce but et de cette fin célestes qui sont les nôtres, et puissions-nous, dans la puissance de l'Esprit, les réaliser ici dans notre marche, en attendant le moment où Christ viendra nous introduire dans leur pleine et glorieuse réalité! Notre précieux Sauveur a commencé sa vie ici-bas dans l'humiliation, l'a poursuivie dans la souffrance, l'a terminée sur la croix et se trouve maintenant dans la gloire: «assis à la droite du trône de Dieu». Courons donc avec patience la course qui est devant nous, les yeux fixés sur lui, bientôt nous serons pour toujours avec lui.

Méditations de Darby J.N.

Méditation de J.N.D. n° 51 – ME 1893 page 273

Genèse 18: 16-33

La destruction de Sodome est un type de ce qui arrivera au jour de la venue du Seigneur. On se conduisait comme si le monde devait durer, et c'est encore le grand péché du monde, ce qui signale l'incrédulité du coeur de l'homme. On fait tous les arrangements possibles, comme si le monde devait durer encore, et cependant, depuis la mort de Jésus, le monde ne peut compter sur un seul jour. Dieu attend que l'iniquité de la terre soit à son comble, qu'elle se manifeste ouvertement, avant d'exercer le jugement. Mais l'exécution de la sentence n'a point encore eu lieu; le coeur de l'homme s'adonne au mal et compte faire ce qu'il a toujours fait (2 Pierre 3). C'est là le principe de l'incrédulité; c'était le caractère du monde avant le déluge et celui de Sodome.

Au milieu de tout cela, Abraham, étranger et voyageur, est le type des fidèles séparés de coeur de toutes les choses d'ici-bas, le type aussi de l'Eglise qui n'a qu'un objet, le ciel (Hébreux 11). Il a vu de loin les choses promises et a fait profession d'être étranger et voyageur sur la terre. Aussi Dieu ne prend point à honte d'être appelé *leur* Dieu, mais il aurait honte d'appeler son peuple ceux qui auraient trouvé leur patrie ici-bas. Le fidèle fait aussi profession d'être étranger sur la terre. Abraham n'avait qu'un sépulcre dans le pays de Canaan. Comme il suivait Dieu fidèlement, Dieu prenait à lui un intérêt particulier; Abraham est appelé son ami. Abraham n'avait pas d'incertitude dans sa marche: il quitte Ur des Chaldéens; il n'hésite pas entre Ur et Canaan. La femme de Lot, elle, quitte Sodome de corps, non de coeur, et son jugement nous est rappelé par le Seigneur: «Souvenez-vous de la femme de Lot».

L'Eglise n'est pas dans un état que Dieu puisse reconnaître, si elle ne fait pas profession d'être étrangère ici-bas et en voyage pour le ciel.

Dieu communique à Abraham ses pensées comme à un ami; il lui annonce un fils et le Messie; il lui fait part de la chute imminente de Sodome; il se révèle à Abraham dans la plus grande intimité: il arrive devant sa tente, s'assied à sa table, converse avec lui, marche avec lui. Le Saint Esprit nous donne avec Dieu une intimité bien plus grande que celle d'Abraham. Il se peut que nous y ayons fait peu de progrès, mais c'est là notre privilège. Quoique cela ne soit pas visible, la réalité de cette intimité n'en est pas moins grande. Dieu est venu à nous en la personne de Jésus; ses conseils nous sont révélés dans la Parole et le Saint Esprit nous est donné. Ce qui nous manque, ce ne sont pas des relations, mais la foi simple et forte d'Abraham.

Abraham ne craint pas la présence de l'Eternel; cette sorte de crainte est l'effet de notre état de péché. Quand nous avons vu la gloire de Dieu en Jésus et que nous possédons la vie éternelle, la présence de Dieu nous devient très douce; elle est pour nous une source de force

et de pleine confiance; elle nous rend heureux et produit dans nos coeurs une joie ineffable. Lorsqu'une âme est dans cette intimité avec Dieu, il lui communique ses pensées. «Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire?»

L'Eglise est séparée du monde; elle est amie de Dieu. Dieu lui communique ses pensées et lui confie ce qu'il va faire, non seulement pour elle, mais aussi au monde; il va juger les vivants et retrancher les méchants. Dieu montre envers Sodome, envers le monde, la plus grande patience. Si un homme avait à gouverner le monde, il ne pourrait en supporter l'ingratitude et l'iniquité pendant une heure.

Les anges se rendent à Sodome, mais Abraham se tient encore devant l'Eternel. C'est aussi la position de l'Eglise, de se tenir devant Dieu, afin d'apprendre ses desseins et de s'instruire de ses pensées. L'amour de Dieu pour elle lui est familier; elle a conscience de cet amour. Alors elle intercède pour le monde, espérant qu'il y a encore lieu à la grâce. Elle s'élève au-dessus des circonstances pour puiser la grâce en Dieu qui en est la source. Si je ne puis pas intercéder pour d'autres, c'est que le péché est plus fort que ma foi. Quand nous sommes près de Dieu, l'Esprit qui voit le péché, intercède en nous pour le pécheur.

Dieu fait plus que ce qu'Abraham demande. Il fait sortir Lot de Sodome et le sauve. Les anges ne pouvaient rien faire avant que Lot fût sorti. L'oeil de Dieu était sur lui. Quel bonheur de pouvoir compter sur l'amour de Dieu pour les justes!

L'intercession d'Abraham est persévérante. Nous ne savons pas, comme Dieu le sait, ce qu'il va faire, néanmoins nous pouvons intercéder avec foi. Abraham s'enhardit; sa confiance grandit; il connaît Dieu à la fin beaucoup mieux qu'au commencement. La paix de Dieu garde son coeur. Le fruit de tout cela est marqué dans le chapitre 19: 27, 28. Abraham, vient au lieu où il s'était tenu devant l'Eternel; il voit le jugement des méchants, mais il est loin de ce jugement. C'est là notre position; si nous sommes réellement célestes, c'est ainsi que nous voyons le jugement du monde.

Ce qui a placé Lot au milieu même du jugement, c'est son infidélité, sa convoitise pour le monde et ses attraites. Plus tard, il dresse ses tentes jusqu'à Sodome; enfin, on le trouve dans Sodome même, Lot est pour nous le type d'un chrétien mondain. Il est sauvé comme à travers le feu, tandis qu'Abraham est avec l'Eternel, converse avec lui, et considère le jugement dans la paix de Dieu.

Méditation de J.N.D. n° 52 – ME 1893 page 287

Jean 2: 23 –3: 21

Comme jadis à Jérusalem, il y a de nos jours une profession à laquelle Jésus ne se fie pas. Elle est composée de personnes qui ont cru en son nom (2: 23), mais avec une foi qui n'est pas fondée sur la parole de Dieu. Plusieurs crurent à cause des miracles, sans qu'il y eût une action sur leur conscience. Ils reconnaissaient qu'un homme faisant de telles choses méritait la confiance. Mais la foi doit s'attacher à la Parole: Celui qui entend ma parole est passé de la mort à la vie. Il ne suffit pas de reconnaître Jésus pour un homme extraordinaire; c'est ainsi

qu'on le reçoit de nos jours, et une telle conviction ne vient pas de l'effet de la parole de Dieu sur le coeur. Si c'est de la foi en quelqu'un, c'est la foi en la parole de l'homme.

Jésus savait ce qui était dans l'homme; aussi ne se fiait-il pas à ces impressions qui ne provenaient pas de la foi en la parole de Dieu. Il faut que le coeur reconnaisse, par cette Parole, Christ comme envoyé du Père; là est la vie éternelle, là est la vie de Christ.

Il n'y a dans l'homme, tel qu'il est, rien en quoi Dieu puisse se fier; Celui qui sonde les coeurs l'a dit; mais la parole de Dieu peut agir sur la conscience, c'est là que commence la vie. Tel est le cas de Nicodème, quoique les apparences fussent contre lui, car il n'osait pas ouvertement confesser Christ. Il ne vient pas en plein jour, mais de nuit; mais sa conscience était atteinte; il avait le sentiment que la vérité qu'il entrevoyait ne pouvait pas être acceptée du monde. Dès que le coeur est attiré vers Christ, il sent, vaguement encore peut-être, qu'il faut rompre avec le monde. Nicodème vient de nuit pour éviter les yeux du monde; la semence était encore toute faible et petite. Il vient demander à Jésus, non des miracles, mais de l'instruction; il avait soif de la parole de Christ. Mais quand il n'y a pas plus que cela, voyez l'effet pour un coeur qui reconnaît Christ comme l'envoyé de Dieu: il craint le monde; il a honte de Jésus, parce qu'il le voit tel qu'il est, tout à fait opposé au monde et possédant en outre des droits sur notre coeur.

Dieu veut mener Nicodème bien plus loin; il veut mettre devant ses yeux un Christ crucifié, méprisable, et voilà ce qui éprouve réellement le coeur.

Le Seigneur interrompt Nicodème: la chose essentielle n'est pas que je sois à tes yeux un docteur, mais que tu sois né de Dieu. Il faut que Dieu te communique une nouvelle vie, afin que tout en toi soit renouvelé. Le christianisme est la communication d'une vie qui n'existait pas auparavant dans l'homme. C'est le don de Dieu, la vie éternelle. Israël devait aussi naître de nouveau (Ezéchiel 37), et cela arrivera aux derniers jours. Nicodème, comme docteur en Israël, n'aurait pas dû l'ignorer. Israël avait manqué sous l'ancienne alliance; Dieu mettra la loi dans leurs coeurs.

Jésus enseigne donc à Nicodème qu'il lui faut la nouvelle naissance, — et de plus, que le Christ doit être rejeté. Il peut être connu par l'intelligence naturelle, mais dès qu'il condamne l'homme, ce dernier le rejette. «Ils ont haï et moi et mon Père». Lorsque la vérité de Christ est présentée, savoir qu'il n'y a pas un homme juste, et que Dieu ne peut se fier à ce qui est dans l'homme, Christ est haï et rejeté.

La croix est présentée au verset 15, d'une manière très différente du verset 16. Au verset 15, Christ a été rejeté comme homme. Il faut, vu l'état de l'homme, que le Fils de l'homme soit élevé, afin d'expié le péché et pour que l'homme puisse être reçu de Dieu. C'est une nécessité, mais cette vérité ne donne pas la paix. Le Fils de l'homme a pris notre place: c'est la première chose présentée dans la croix de Jésus, et c'est aussi là souvent que les chrétiens s'arrêtent.

Le verset 16 nous montre Jésus sur la croix comme Fils de Dieu: la preuve éternelle que Dieu m'a aimé dans mon état de péché, c'est qu'il a donné son Fils unique pour moi. Ce n'est

plus seulement l'homme qui me représente devant Dieu, mais je vois que Dieu a donné pour moi son Fils. Comment le Fils de Dieu est-il sur la croix? Parce que Dieu a tant aimé des pécheurs, ses ennemis! La seule pensée de l'expiation ne donne pas une paix durable. Elle rappelle que Dieu est juge, et dès que les yeux de la foi s'obscurcissent tant soit peu, cette pensée trouble notre paix. Mais la vue de l'amour de Dieu pour le pécheur, avant même que l'expiation fût faite, est la source d'une joie inébranlable, d'une paix parfaite. Le Dieu qui exige une expiation est le Dieu qui juge; le Dieu de grâce est Celui qui a donné son Fils. C'est ce Dieu qui est amour; nos relations avec lui sont fondées sur cet amour. Il commence par nous montrer que nous ne pouvons nous fier à nous-mêmes et que lui ne peut se fier à nous, mais il finit par nous prouver que nous pouvons avoir en lui une pleine confiance. La pensée de mes péchés ne peut dans ce cas que hausser la mesure de l'amour de Dieu pour moi.

Méditation de J.N.D. n° 53 – ME 1893 page 305

Tite 2: 11 – 3:15

La source d'où découlent les bonnes oeuvres (2: 14; 3: 8) est la connaissance de la grâce, la réception du témoignage rendu à la grâce. Mon coeur s'étant donné à Christ, le dévouement devient ma joie; il répond au désir de mon âme. Du moment où Celui que j'aime est présenté d'une manière vivante à mon coeur, je me sens porté à faire ce qui lui plaît.

Il y a beaucoup de mondanité dans le christianisme de ces jours-ci; c'est pourquoi l'on vit en paix avec le monde. Les chrétiens se montrent satisfaits du monde et ce dernier les laisse en repos. Satan persuade aux enfants de Dieu de ne pas se charger de la croix. La croix reste la croix; elle n'est pas agréable à porter et sera toujours un scandale au monde.

Le moyen de pousser les chrétiens aux bonnes oeuvres, est de leur présenter la grâce de Dieu. Au commencement d'un réveil, tout est amour; cela repousse le monde tout de suite. Il tient pour fous ou atteints d'une idée fixe ceux qui n'ont pas d'autre préoccupation que Christ, et qui disent que le monde ne vaut plus rien. Dans la suite, les circonstances changent: le monde a vu qu'il ne gagnerait rien par son opposition, car il ne peut empêcher le témoignage rendu par les chrétiens de s'adresser à la conscience. C'est alors qu'il cherche à corrompre ce qu'il ne peut détruire. Sous son influence, on rencontre des gens qui sont au mieux avec ceux qui professent le christianisme, sans avoir pour cela fait de Christ leur tout. Qu'arrive-t-il? c'est que le christianisme s'affaiblit, que l'homme prend de l'importance, qu'on parle des chrétiens plus que de Christ. Arrivé là, et dans le but de ramener les âmes à la vie, on commence à prêcher les bonnes oeuvres. Mais cela ne sert de rien, car ce sont les motifs pour faire le bien qui sont affaiblis dans les âmes.

Pour remédier à l'affaissement spirituel, il faut avant tout que Christ lui-même soit présent à nos âmes, qu'il soit notre idée fixe. Alors nous reprenons un discernement tout nouveau, les cas, douteux jusque-là, s'éclaircissent; le discernement découle des motifs qui agissent dans nos coeurs. Ce que nous n'aimons pas, ne nous attire pas. Il faut que Christ soit habituellement pour nous le moyen de juger de toutes choses.

«Dieu nous a sauvés, non sur le principe d'oeuvres accomplies en justice que nous eussions faites;» c'est là que commencent tous nos motifs pour plaire à Dieu; nous n'en avons point d'autres, que la connaissance de son amour qui nous a sauvés «selon sa propre miséricorde».

Autrefois, quand un païen ou un Juif était baptisé, il cessait d'être considéré comme Juif ou païen, mais il était tenu pour chrétien et en possédait tous les privilèges. Le «baptême de la régénération» transportait dans le royaume de Christ. Aujourd'hui que tout le monde s'appelle chrétien et que chacun est accepté comme tel, il faut tout d'abord demander s'il l'est réellement. Au commencement il n'en était point ainsi. Le baptême ou lavage de la régénération est la purification par le moyen de la régénération, sans doute aussi une vie nouvelle communiquée, mais en réalité le transfert dans le royaume du Christ avec tous les privilèges qui s'y rattachent.

A la suite de la vie vient le combat; celui qui n'a pas la vie n'a pas à combattre contre Satan. La force de Christ est avec nous par le Saint Esprit. Christ vit en nous et nous garde jusqu'à la fin. Dieu veille sur nous; les cheveux de nos têtes sont comptés, et Satan ne nous éprouve qu'avec la permission de Dieu. Je ne parle que de nos privilèges dans le combat, mais il y a de plus le privilège de l'espérance qui nous fait voir d'ici-bas la gloire à venir et réalise dans nos coeurs cette gloire qui nous est déjà donnée, quoique nous devons encore l'attendre.

Cette expression: «la régénération» est peu usitée dans la parole de Dieu; elle ne s'y applique pas à la communication de la vie, mais à la gloire de Christ, quand il aura rétabli toutes choses. Nous avons perdu cette idée, et nous appliquons seulement ce terme au moment où la vie commence.

Le «renouvellement du Saint Esprit» est autre chose que le baptême de la régénération. Le Saint Esprit agit toujours comme Dieu; il est la source d'une vie entièrement nouvelle, d'un être moral nouveau, avec des pensées et des désirs nouveaux; mais, en outre, il renouvelle chaque jour sa force en nous. Il communique au nouvel homme les choses de Christ. Il met en lui des pensées plus intelligentes et plus éclairées au sujet de Christ, qui produisent des désirs toujours plus grands de le connaître. Il nous fait abonder dans l'espérance.

Si ce renouvellement n'a pas lieu, la vie est là, sans doute, mais elle est en souffrance; un homme ne souffrirait pas, s'il n'était pas vivant. Pour être sain, il faut être nourri; il faut que le Saint Esprit agisse dans nos coeurs. Celui qui est pressé d'arriver au gîte ne s'occupe pas à cueillir des fleurs en chemin. L'homme pressé d'arriver dans la gloire ne trouve aucun plaisir à ce qu'il peut rencontrer en route de joli ou d'agréable.

La Parole, la Cène, la prière, sont entre les moyens que le Saint Esprit emploie pour nous renouveler.

Méditation de J.N.D. n° 54 – ME 1893 page 309

Romains 8: 26-39

Ce chapitre nous montre l'état normal du chrétien: point de condamnation, point de séparation. Il y a cependant aussi de la tristesse pour nous, à nous trouver au milieu d'une création déchue; mais alors, d'une part le Saint Esprit devient un Esprit de supplications, intercédant par des soupirs inexprimables et, d'autre part, Dieu fait contribuer toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. Les chrétiens sont présentés ici avec le caractère de «ceux qui aiment Dieu», parce que Dieu les a prédestinés, appelés, justifiés et glorifiés.

Le chrétien déploie de l'activité, et cependant il a un repos parfait en Dieu. Si je me repose sur lui, je trouve que toutes les circonstances que je traverse, deviennent des moyens que Dieu emploie pour me faire du bien, car je sais que Dieu m'aime. L'apôtre se glorifie dans la certitude de ces choses.

Toutes les opérations de l'amour de Dieu sont présentées ici, sauf la sanctification. L'Esprit nous occupe de Dieu qui veut que nous soyons conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères; ce qui pour nous s'accomplira pleinement à la résurrection. C'est à Christ dans la gloire, que nous serons rendus conformes; «nous porterons l'image du céleste».

La sainteté, l'amour, la puissance de Dieu, ainsi que sa justice, se montrent pour nous en Christ. «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» *Dieu est pour nous*. C'est le centre de toute notre confiance; c'est un repos que rien ne peut gâter. L'opposition, les outrages, les souffrances, le péché même, n'ont pas empêché Dieu d'être pour nous. Dieu est pour nous quant à nos péchés, car il nous justifie. Il n'a point épargné son propre Fils. Au lieu de se débarrasser des pécheurs, il s'est débarrassé des péchés en donnant son Fils. Satan et ma conscience m'accusent: Dieu me justifie. Satan accuse Joshua, Dieu le justifie: C'est, dit-il, «un tison que j'ai arraché du feu». Dieu lui-même est pour nous; c'est bien plus que d'être justifiés devant lui par le sang de Christ. Nous pouvons conclure et affirmer que Dieu sera pour nous dans toutes nos circonstances, dans tous nos besoins, quels qu'ils soient.

Christ est le fondement de cette assurance; il est mort, ressuscité, assis à la droite de Dieu. La mort est la preuve de l'amour de Christ pour moi; il est à la droite de Dieu, parce qu'il m'aime; son amour intercède pour moi. Nous n'avons pas à être en souci de quoi que ce soit; Dieu est pour nous. Est-il un détail de ce qui nous concerne, dans lequel il n'entre pas? La créature est faible; Dieu est tout puissant; il est pour nous. Quelque chose peut-il faire obstacle à la réalisation de ses desseins d'amour?

Cela m'attache à lui. L'amour de Dieu est entré en Christ jusque dans les détails de mes circonstances temporelles. Le but de Dieu, et qui explique tout ce qui nous arrive, est de nous rendre conformes à l'image de son Fils et de nous faire jouir avec lui de toute la gloire et de tout le bonheur dans lesquels il se trouve. Dieu est pour nous, ce n'est pas une vérité dont nous soyons froidement convaincus, mais une source de joie profonde et de confiance illimitée.

Méditation de J.N.D. n° 55 – ME 1893 page 337

Jean 17

Le point capital de ce chapitre est la révélation du nom du Père, la connaissance, non pas de l'Eternel, mais du Père. Le résultat de l'oeuvre de Christ est de nous donner le droit d'être faits enfants de Dieu.

L'unité dont le Seigneur parle au verset 11, est celle des disciples dans ce monde, et non dans le ciel. Jésus la veut, pendant que lui est dans le ciel auprès de Dieu, et que les siens sont dans le monde. «Garde-les en ton nom, afin qu'ils soient un». C'est une unité entièrement divine: «Afin qu'ils soient un, comme nous sommes un;» un seul vase de la vie, des pensées, de la révélation du Père lui-même, comme Christ l'avait été. Ce n'est pas seulement communication, c'est union. Si, de fait, nous ne sommes pas un, c'est que nous sommes charnels (1 Corinthiens 3: 3-11).

L'unité de ceux qui croiraient par la parole des disciples est développée au verset 21.

Jean ne parle jamais de l'unité de l'Eglise, mais de l'unité de la famille de Dieu; mais, en nous reportant aux écrits de Paul, nous trouvons que l'unité est le grand témoignage que Dieu est sur la terre, par le Saint Esprit, dans l'Eglise. L'Eglise y a manqué, et le monde ne croit pas. L'Eglise est une, malgré Satan; plus nous le sentirons, plus nous serons humiliés de l'état de l'Eglise universelle dans le monde. Dieu a placé la bénédiction dans l'unité du corps de Christ. On ne peut comprendre *qu'avec tous les saints*, quelle est la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur (Ephésiens 3).

Depuis longtemps, l'Eglise s'est contentée d'accepter une unité qui aura lieu dans la gloire, quand il n'y aura plus de témoignage à rendre, et de réduire le témoignage ici-bas à un témoignage individuel. Qu'est-ce que cela prouve, sinon l'abandon de la vérité de Dieu? Au temps de l'apostasie complète d'Israël, Elie fut béni, lui seul, pour son témoignage de fidélité individuelle. Mais quand nous nous reportons à ce qui avait lieu au commencement (Actes des Apôtres 2: 42-47), nous comprenons l'importance du témoignage collectif, et nous voyons que c'est ce témoignage qui contraint le monde à glorifier Dieu.

Au verset 23, l'unité est présentée dans son résultat en gloire. Le monde alors connaîtra que le Père a envoyé le Fils, quoiqu'il soit trop tard pour y croire. Il verra que nous avons été aimés comme Christ; en ce jour-là, l'Eglise sera sans tache ni ride, et Dieu la verra selon la pureté de Christ.

Ces trois unités viennent du Saint Esprit; elles sont divines; les deux premières sont manifestées dans le monde et sont réalisées quand Christ est notre seul objet et que nous avons renoncé à nous-mêmes. Pour renoncer à soi-même, il faut avoir un autre objet que soi, et Christ est cet objet. Cela détruit tout égoïsme. Si nous possédons une chose ici-bas, un autre ne la peut posséder; mais si nous possédons Christ et le ciel, plus nous verrons d'âmes y prendre part, plus nous serons heureux.

C'est une insouciance coupable, de se contenter du fait que l'Eglise soit une dans la gloire. Humilions-nous-en, comme Daniel, le plus fidèle des Juifs, s'humiliait de la ruine de son peuple à Babylone. L'Esprit de Christ ne pousse jamais le fidèle à s'élever en se glorifiant d'être hors du mal. Au contraire, il nous humilie, et sans cela nous ne pouvons trouver la bénédiction. Que Dieu agisse puissamment en nous, pour nous humilier dans nos coeurs!

Méditation de J.N.D. n° 56 – ME 1893 page 347

Genèse 24

Tout est en germe dans la Genèse. Elle résume, en un sens, toute la Bible, Elle nous montre le commencement des deux alliances, le jugement de Dieu; elle introduit le grand principe de l'appel de Dieu et dévoile les conseils de Dieu dans la vie des patriarches. Caïn et Abel personnifient les deux familles des hommes; Abraham est appelé à quitter sa patrie pour aller où Dieu lui montrera. Cet appel a lieu, lorsque Satan s'est manifesté comme prince du monde et se fait adorer (Josué 24: 2). Alors Dieu se choisit un peuple; Isaac devient le type de Christ ressuscité; il est l'enfant de la promesse, le type de Celui qui est le chef de l'Eglise. L'Eglise est l'épouse de Christ, comme Rebecca est l'épouse d'Isaac.

Nous trouvons, au chapitre 24, le type de l'appel de l'Eglise. Eliézer est envoyé pour chercher Rebecca, comme le Saint Esprit est venu chercher l'Eglise.

La foi reconnaît sa position, s'appuie sur la révélation de la parole de Dieu, et agit suivant cette position. Eliézer dit: Béni soit l'Eternel, le Dieu d'Abraham. Dieu s'était déjà manifesté sous ce caractère. Dieu est le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ. Quand la foi agit, elle compte sur les promesses de Dieu déjà révélées, et elle est sûre d'être exaucée. Aussi Eliézer a une pleine confiance. Même quand il y a une apparence de réponse, la foi attend que la volonté de Dieu soit manifestée avec certitude.

Isaac était en Canaan; il ne va pas chercher sa femme lui-même; Abraham avait défendu à Eliézer de conduire Isaac chez la femme qu'il lui aurait trouvée. Jésus en a fini avec le monde; c'est dans ce monde que l'Esprit vient chercher l'Eglise, mais elle ne doit pas y rester; sa vocation est céleste; elle ne peut rien avoir en commun avec le monde, sans perdre sa communion avec Christ. Elle doit sortir de ce monde pour être conduite à lui.

Abraham a donné à Isaac tout ce qu'il a (verset 36). C'est là le conseil de Dieu à l'égard de Christ (Jean 17). Le Saint Esprit nous présente Christ, comme le Fils auquel le Père a tout donné. C'est de cette manière que l'Eglise est appelée: Christ lui est présenté comme l'objet de l'amour du Père. Le Père aime le Fils et lui a donné toutes choses.

Eliézer avait le gouvernement de tout ce qui était dans la maison d'Abraham (verset 2). Tel est le caractère du Saint Esprit; il prend ce qui est du Père pour nous le communiquer. Eliézer fait part à Rebecca des richesses d'Abraham; l'Eglise est attirée par les grâces que le Saint Esprit apporte à ceux qui sont appelés à la composer.

Rebecca doit tout quitter. Si l'Eglise suit le Saint Esprit, il faut qu'elle abandonne tout, que tous les liens avec le monde soient rompus, que Christ soit entièrement le Maître; car il ne peut partager avec Satan le coeur de son épouse. Le trône de Christ et celui de Satan ne peuvent subsister ensemble. Laban et Béthuel cherchent à retenir Rebecca, mais Eliézer ne veut pas être retenu. Quand le Saint-esprit agit, il n'a qu'un objet, la gloire de Christ, la volonté du Père. Jésus défendait à ceux qu'il envoyait de saluer personne en chemin. Un coeur rempli du Saint Esprit n'est préoccupé que de Christ. On quitte tout, parce que les affections sont autre part; c'est ce qui rend possible de quitter Père, mère, champs et sa propre vie. Il est impossible à l'homme de poursuivre deux buts; il est déterminé par l'un ou par l'autre. Celui qui hésite entre deux buts ne fait jamais rien. Un homme que ses affaires occupent n'a de temps que pour elles; mais s'il a son enfant malade, il oublie toutes ses affaires pour son enfant. Celui qui cherche des richesses ne cherche pas Christ. Il faut que ce dernier domine tout dans nos affections. Rien ne prouve mieux la présence du Saint Esprit dans le coeur, que cette décision dont Eliézer donne l'exemple.

Le Saint Esprit est venu pour nous faire sortir du monde; tel est son grand objet par rapport à nous. Eliézer n'avait fait ce long voyage que pour chercher Rebecca. Le coeur de celle-ci est attiré par les présents qu'il lui apporte. Ce n'est pas la loi qui nous pousse vers Christ, dans la crainte de l'enfer; c'est l'Esprit qui nous attire en prenant les choses de Christ pour nous les donner.

Rebecca quitte tout et suit l'étranger. «J'irai;» tout est dans ce mot. C'est le coeur renonçant à tout, parce qu'il a savouré ce que le Saint Esprit lui a communiqué des choses de Christ. Le Saint Esprit nous conduit tout droit à lui. Rebecca était encore bien loin d'Isaac, quand elle dit: J'irai. Elle quitte tout pour se rendre où Eliézer la conduit. Montrons-nous aussi cette obéissance au Saint Esprit?

Isaac quitte l'endroit où Agar avait été chassée de la présence d'Abraham, pour aller au-devant de Rebecca (verset 62; conf. 16: 14). Il avait une place prête pour son épouse.

Eliézer ne se borne pas à donner une certaine connaissance et des convictions à Rebecca, pour la laisser ensuite où elle était; non, il la prend et l'amène à Isaac. Beaucoup de chrétiens pensent à introduire du christianisme dans le monde, mais ce n'est pas prendre une épouse pour Christ. Il faut que l'Eglise soit à lui, et à lui seul. La fidélité d'une femme consiste à tout mettre en ordre dans la maison, selon la volonté de son mari. Le coeur doit être entièrement à Christ. «Celui qui est double de coeur est inconstant dans toutes ses voies».

Avons-nous dit: «J'irai?» L'action du Saint Esprit nous présente Christ comme ayant des droits sur nous; le monde n'en a aucun; son amitié est inimitié contre Dieu.

Plus Rebecca s'éloignait des tentes de Laban, plus elle se rapprochait de celles d'Isaac.

Dieu nous fasse la grâce de comprendre les attraits qu'il y a en Jésus, qui s'est dévoué complètement pour nous, afin que nous aussi nous lui soyons complètement dévoués.

Méditation de J.N.D. n° 57 – ME 1893 page 369

Hébreux 11: 13-28

On voit dans ces versets un renoncement entier au monde. Ce qui affaiblit l'Eglise, c'est la mondanité, et nous trouvons ici ce qui doit la caractériser: «Ils faisaient profession d'être étrangers et forains sur la terre». Les chrétiens introduisent le christianisme dans leur mondanité, pensant par là ratifier leurs voies, mais le chrétien n'est pas de ce monde et ne doit pas en être; il est bourgeois des cieux; il n'est point appelé à sanctifier sa mondanité.

Dieu prend soin que l'objet de nos coeurs ne soit jamais réalisé ici-bas, afin que le chrétien montre clairement qu'il cherche encore sa patrie. Dieu a honte de s'appeler le Dieu des mondains, mais n'a pas honte de s'appeler le Dieu de ceux qui lui appartiennent et qui lui rendent témoignage.

Notre foi doit se montrer en sacrifiant tout, comme Abraham. Il sacrifie Isaac, le seul objet qui en apparence puisse accomplir la promesse, pour recevoir cette dernière de Dieu seul (verset 17). La foi ne reçoit pas ici-bas les choses promises; elle se borne à les saluer de loin, à marcher vers elles, et à recevoir la force journalière pour les atteindre.

(Versets 23-24). Prétexter la Providence pour garder sa place dans le monde est une pensée charnelle. La Providence s'applique aussi bien à nous faire descendre que monter, mais on aime à la reconnaître quand elle nous élève, et on ne la voit plus quand elle veut nous abaisser. La Providence se déploie à l'occasion de la naissance de Moïse. Dieu déjoue par elle tous les projets de Pharaon. Si une position est évidemment providentielle, c'est celle de Moïse à la cour du roi; et cependant le premier effet de la foi chez Moïse est de le porter à quitter tous ses avantages et à ne s'appuyer que sur Dieu. Il rompt même les liens que la Providence avait formés. S'appuyer sur la Providence pour nos circonstances est simplement de l'incrédulité. La vraie valeur de tous les raisonnements sur la Providence est de pousser à «jouir des délices du péché». C'est ainsi que Dieu lui-même en juge (verset 25).

Israël en Egypte ne pouvait s'allier au monde sans en devenir l'esclave. Or la Providence avait placé Moïse dans la position qui semblait la plus favorable pour la délivrance du peuple de Dieu. Mais sa foi en juge autrement; elle voit que les promesses étaient faites au peuple de Dieu et compte sur la rémunération; elle ne doute pas des privilèges qui appartiennent à Israël et de la gloire future qui lui est promise, mais en attendant elle trouve plus de gloire dans l'opprobre du peuple de Dieu, que dans une vie de délices avec le monde.

Le verset 27 nous montre un nouveau trait de la foi de Moïse. Satan gouverne ce monde dont il est le prince. Le croyant demeure ferme contre lui. Moïse était poussé par l'amour du peuple de Dieu; c'est ce qui le fit tuer l'Egyptien; il dut fuir d'abord, mais trouva à la fin une rémunération.

Le verset 28 présente encore un autre résultat de la foi. Comme pécheurs, nous avons à faire au jugement de Dieu. Mais le jugement qui détruit les méchants est le moyen de notre délivrance. La mort et le jugement sont pour nous, car Christ les a portés pour nous.

Méditation de J.N.D. n° 58 – ME 1893 page 391

Matthieu 11

Le Seigneur fait entendre ici la voix de Dieu dans le monde. Jean, comme précurseur, lui avait rendu témoignage. Il rend ensuite lui-même témoignage à Jean, mais, dit-il, le plus petit dans le royaume des cieux, le moindre des rachetés sous le nouveau régime, était plus grand que Jean-Baptiste, qui n'était pas appelé à avoir part ici-bas aux privilèges immenses apportés par l'oeuvre du Sauveur. Jean, plus près de Christ qu'aucun autre membre de l'ancienne alliance, prophétise de lui et est bien plus qu'un simple prophète. Mais, quoique le plus grand de ceux qui sont nés de femme, il est plus petit que le moindre enfant, né de Dieu, dans sa position ici-bas. Le Saint Esprit n'avait pas encore été envoyé pour être le lien entre Christ glorifié et les siens. Cette présence du Saint Esprit dans les fidèles, les met en relation avec le Père et les introduit dans la jouissance des choses célestes; elle les rend ainsi plus grands que Jean-Baptiste.

Le monde, en tant que monde, ne connaît pas ces privilèges et ne peut supporter de voir les enfants de Dieu affirmer qu'ils les possèdent. Mais la foi brise les barrières que le monde lui oppose: le royaume de Dieu est forcé. Sous la loi il n'en pouvait être ainsi; on appartenait au système juif par sa naissance. Aujourd'hui, il faut cette violence de la foi qui s'empare de nos privilèges en dépit du monde et, dans ce but, nous rend même ennemis de ceux de notre maison (Matthieu 10: 37).

Dieu avait employé tous les moyens à l'égard du monde; les doux sons de la grâce, les appels à la repentance et les menaces (versets 16, 17). Jean représente la seconde de ces choses. Séparé du monde, retiré dans le désert, il vient avec des airs lugubres, dans la voie de la justice, prêchant la repentance et annonçant les jugements. Jésus, Dieu lui-même, vient au contraire pour faire grâce, pour gagner à Dieu lié coeur de l'homme; il s'assied avec des publicains et des pécheurs; il joue pour ainsi dire de la flûte à leurs oreilles. Jean et Jésus ont été rejetés. Tous les moyens dont Dieu disposait pour manifester sa justice ou sa grâce étaient épuisés. La grâce de Dieu envers les pécheurs était un scandale pour le monde.

Jésus, comme homme, a douloureusement senti sa réjection; son âme s'est fondue au dedans de lui comme de la cire; mais il se soumet (versets 25-26); il voit en cela ce qui est bon aux yeux du Père, le fruit de son amour, et il rend grâces. Les sages et les intelligents rejetaient le Seigneur; c'était là sa souffrance; et c'est ce dont il loue Dieu!

Mais le moment où il exprime sa soumission parfaite est pour Dieu l'occasion de déployer la grâce et la gloire de la personne de son Fils (verset 27): «Toutes choses m'ont été livrées par mon Père». C'est aussi la bénédiction du chrétien quand le monde le méprise et le rejette; il peut dire que tout lui a été donné en Christ et par Christ.

«Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père»: l'union de l'humanité et de la divinité dans sa personne est inscrutable.

Jésus a fait l'expérience du monde c'est un borbier fangeux. Le monde ne peut consoler un pécheur; le monde est fatigué de lui-même; fatigué et chargé, sans la grâce. Jésus a fait l'expérience que le monde a méprisé les remèdes que l'amour de Dieu lui a présentés. Il sait que personne ne peut connaître le Père que celui à qui le Fils voudra le révéler. C'est par cette connaissance seulement qu'il donne le repos et la paix. C'est pourquoi il dit: «Venez à moi». Jésus introduit l'âme dans la connaissance et la jouissance de l'amour de Dieu. Il nous présente le Père comme il le connaît. Le Père aime le Fils et lui a livré toutes choses, mais il ne l'a point épargné pour nous. En nous présentant ainsi le Père, Christ nous donne *le repos du coeur*; il nous place avec le Père dans la même relation où il se trouve lui-même.

Il n'y a pas de repos sans la certitude du salut et de l'amour du Père. Jésus nous donne cette certitude. Il nous a sauvés lui-même, et le Père nous a donné le Fils quand nous étions ses ennemis. Jésus nous donne *le repos de la conscience*, car il n'y a désormais plus rien à débattre entre Dieu et nous. Je n'ai point de repos, si j'ai à craindre de perdre ce que je possède. Dieu nous aime pour l'éternité.

Le repos se trouve aussi dans la soumission à la volonté de Dieu. «Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de coeur; et vous trouverez *le repos de vos âmes*».

Jésus a voulu nous faire comprendre que l'amour de Dieu s'introduit dans toutes les circonstances de notre vie. Jésus est l'ami des pécheurs, à qui il offre la grâce. Christ était Dieu au milieu des pécheurs; il les cherche; je vois en lui ce que Dieu est pour eux, un Dieu qui pardonne tout, qui donne tout!

Cela fond le coeur, de comprendre cette grâce. Il n'y a pas de moment où nous connaissions Dieu davantage que lorsque nous avons vu sur la terre Dieu en Jésus, pardonnant aux pécheurs!

Méditation de J.N.D. n° 59 – ME 1893 page 414

Exode 17

Au cours d'un long voyage, on se reporte vers le repos qui est au bout. Les difficultés de la route peuvent occuper nos esprits, mais on pense au repos. Nous pouvons y penser selon la chair: dans ce cas, nous en aurons assez des fatigues, et nous serons las de travailler et de combattre. Si nous y pensons dans le sentiment de la bonté de Dieu, cela nous encourage à marcher jusqu'au terme.

Deux choses distinguent la vie chrétienne le repos et l'activité. Quand nos coeurs réalisent ce que Dieu *est* et ce qu'il *est pour nous*, nous avons du repos. C'est un repos céleste; mais quand nous cherchons du repos dans le désert, nous oublions Canaan. Ce n'est pas que Dieu ne nous fournisse quelquefois des étapes sur la route. Quand la nuée s'arrêtait, Israël jouissait un moment de ce repos-là, mais c'était un relâche préparé par Dieu et non par l'homme. Jésus lui-même dit à ses disciples: «Venez à l'écart dans un lieu désert, et reposez-vous un peu» (Marc 6: 31).

Au chapitre 16, nous trouvons le sabbat, le vrai repos du peuple, établi en rapport avec la manne: Christ, le pain qui est descendu du ciel. Le repos est par Christ. C'est par là que le peuple commence. Au chapitre 17, vient le combat. Ce qui nous y introduit immédiatement, c'est le don de Dieu, cette eau, figure du Saint Esprit, dont le peuple est abreuvé et qui coule pour lui du rocher. Avec la présence du Saint Esprit, vient le combat et non le repos.

Au moment d'être béni par l'eau du rocher, Israël que Dieu avait sorti d'Egypte, qu'il avait sauvé à travers la mer Rouge, Israël *tente* Dieu. Satan l'y incite pour l'affaiblir. Comment! mettre en question que Dieu soit réellement au milieu de son peuple! Dieu est pour nous; qu'importe que Satan soit contre nous? Dieu n'est-il pas plus puissant que tous nos ennemis? Quand nous pouvons dire: L'Eternel est au milieu de nous, — nous n'avons rien à craindre. La foi trouve de la force dans le sentiment que Dieu est pour nous et dans une entière soumission à sa volonté. C'est surtout dans les difficultés que Dieu se manifeste comme étant pour nous. La foi est appelée à accomplir la volonté de Dieu au milieu d'un monde qui ne connaît ni ne fait cette volonté. Elle compte sur la présence de Dieu, quoiqu'elle ne voie rien et qu'il n'y ait rien autour de nous pour nous rassurer. La foi agit, sans penser aux conséquences. Noé fut averti divinement des choses qui ne se voyaient point encore (Hébreux 11), et agit uniquement d'après la parole de Dieu. Abraham va, sans savoir où Dieu le conduit. La foi n'a ni les choses promises, ni le monde; si elle avait la réalisation des promesses, ce ne serait plus la foi. Elle est un exercice continu de *dépendance* et ne peut compter que sur Dieu. Du moment que nous n'agissons plus *sans voir*, notre activité cherche des appuis dans le monde. Peut-être serons-nous ainsi plus à l'aise, mais la communion et la vie de Dieu en nous seront affaiblies.

Nous devons toujours compter que Dieu est avec nous. C'est la gloire de la foi, de dépendre à tout moment de lui, et de lui seul, sans penser au lendemain. Dieu prend soin du lendemain. Je n'ai à faire que la volonté de Dieu, quand elle se présente; Dieu, répond du reste, c'est son affaire à lui. Qui peut nous séparer de l'amour de Dieu? Lui qui nous a donné son Fils, nous donnera toutes choses avec lui. Aucune circonstance n'est au-dessus de la fidélité de Dieu.

Je n'ai pas à penser à l'avenir. La seule question est: «L'Eternel est-il au milieu de nous, oui ou non?» Si nous sommes dans le chemin de Dieu, le chemin nous conduit où Dieu veut que nous allions. Les difficultés se présentent dans le chemin; y a-t-il là quelque chose d'étonnant? Ne sommes-nous pas appelés à être dans le monde les soldats de Dieu contre Satan? Celui-ci ne peut rester endormi. Israël raisonnait devant les difficultés; c'était de l'incrédulité. Dieu veut que les difficultés exercent notre foi. Il donne de l'eau à son peuple; le Saint Esprit nous mène au combat. La consolation nous est présentée à la fin: «Dieu effacera entièrement la mémoire d'Amalek de dessous les cieux» (verset 14). Satan sera brisé sous nos pieds.

La victoire ne dépend pas des efforts, de la sagesse et de la force du peuple, mais des mains de Moïse. Il fallait, pour vaincre, une dépendance continuelle de Dieu. La même sagesse, la même force, a de l'effet ou n'en a pas, selon que notre conduite réalise ou non

cette dépendance. Si la bénédiction divine n'est pas en activité en notre faveur, Satan est le plus fort. Il est difficile à l'homme d'être fondé sur cette pensée. Quand Dieu nous bénit, nous considérons facilement cela comme un effet de notre conduite, au lieu de n'y voir que Dieu. Ce qui manque bien souvent chez les chrétiens sincères, c'est de rechercher d'une manière suivie la communion avec le Seigneur. La bénédiction dépend à chaque instant de l'activité de sa grâce en notre faveur.

Toute mémoire de Satan, de nos ennemis sera effacée. Ce n'est pas que le combat doive cesser maintenant. L'Eternel aura la guerre contre Amalek de génération en génération. Si nous sommes dans le combat, c'est avec Josué, avec Christ comme notre chef, et nous avons la gloire et l'honneur de servir sous lui. Nous aurons la guerre; il nous faut y compter. Si nous ne sommes pas vigilants, l'ennemi l'est toujours et nous succomberons. Si nous sommes dans le combat, même avec de grandes difficultés, c'est parce que l'Eternel est dans le combat.

Quelquefois Dieu nous donne du repos et des circonstances favorables, mais en général nous sommes en pèlerinage avec lui seul dans le désert.

Il n'y a rien que, dans notre état naturel, nous ne préférerions à Dieu, non seulement comme bonheur, mais aussi comme force. On voudrait la force du monde pour l'avancement de l'Eglise, comme si Dieu ne suffisait pas. Gédéon n'a pu combattre qu'avec 300 hommes. Dieu choisit les choses faibles de ce monde, pour confondre les fortes.

Que Dieu nous donne, avec la certitude que Christ intercède pour nous, cette assurance de foi qui s'appuie sur lui. Quelle bonté de Dieu, de tenir pour péché, le manque de confiance en son amour!

Méditation de J.N.D. n° 60 – ME 1893 page 432

1 Samuel 14

Le caractère de Jonathan offre un grand intérêt. L'infidélité d'Israël avait réduit ce peuple à un triste état. Les Philistins, épargnés jadis quand ils auraient dû être anéantis, subsistaient maintenant «afin que les fils d'Israël connussent, en l'apprenant, ce que c'est que la guerre» (Juges 3: 2). Si, par notre infidélité, il n'y a pas destruction des convoitises de Satan, elles deviennent une occasion de combat. C'était par manque de foi, qu'Israël n'avait pas détruit ses ennemis. L'Eternel les laissa subsister pour éprouver son peuple (Juges 2: 21-23).

Israël fait un pas de plus; il s'allie avec les Cananéens, et le résultat, c'est que les Philistins finissent par avoir le dessus au point d'empêcher le peuple de se forger des armes. Il arrive alors qu'Israël descend vers les Philistins pour aiguïser son soc et sa houe, et sa hache, et sa faucille (1 Samuel 13: 19-23). Il en est de même pour l'Eglise: elle en est réduite à chercher auprès du monde les moyens de labourer le terrain que l'Eternel lui a donné.

Saül était un homme distingué, non selon Dieu, mais selon la chair; aussi s'appuie-t-il sur la chair. David fut roi selon la grâce; Saül le fut selon le coeur d'Israël. Jonathan est remarquable par son amour pour David. L'économie actuelle doit passer pour faire place au

règne de Christ. C'est à lui que le résidu d'Israël s'attachera. Jonathan nous présente donc le type de ce résidu aux derniers temps, formé dans un temps où tout Israël sera plongé dans l'apostasie.

Saül ne délivre pas Israël; toute son action, même quand il s'allie à Jonathan, ne sert qu'à mettre le peuple dans le plus cruel embarras. Saül désire le bien d'Israël, mais s'appuie sur la chair pour le procurer. Du moment qu'il se mêle des événements, il empêche le bien de se produire; on trouve en lui à la fois l'incertitude et la témérité.

Jonathan sentait très bien l'état d'Israël, mais ce n'est pas en lui, ni dans le peuple, c'est en Dieu qu'il cherche des ressources. Il aime Israël, il s'attache à lui; dans le moment dont parle notre chapitre, il possède seul la foi d'Israël, et comprend seul que les Philistins incirconcis, n'ont aucune puissance contre l'Eternel. Le camp des ennemis était rempli d'Hébreux; ceux qui étaient restés avec Saül tremblaient. Il ne restait que Jonathan; la délivrance d'Israël dépendait uniquement de lui, car la force de l'Eternel ne dépend pas du nombre. Quand il y a de la foi, même si cette foi est dans un seul homme, toute la force de Dieu est présente. La foi s'attache non aux avantages humains, mais à Dieu. La foi agit dans l'individu; d'autres en voient l'effet et suivent. Il faut que chacun commence à croire en Jésus pour soi-même, et le résultat c'est que cela réunit à l'Eglise de Dieu.

La foi de Jonathan réalise l'état vrai des choses. Elle ne voit dans les Philistins autre chose que des incirconcis, et dans Israël autre chose que le peuple de Dieu. Elle se fonde sur le fait que l'Eternel est la vraie force des siens. Elle attaque les Philistins dans leur fort, en apparence inexpugnable, et où il faut grimper sans armes. Les Philistins ont la confiance insolente du monde en sa force; ils se moquent d'Israël caché dans ses trous. Jonathan reconnaît à cela même, que l'Eternel les a livrés aux mains d'Israël. La hardiesse de la chair est pour l'Eglise une évidence que c'en est fait du monde. Les hommes du corps de garde tombent devant Jonathan. Il en est encore de même; la force de la chair tombe toujours ainsi, quand il y a de la foi, et la présence de Dieu se manifeste (verset 15).

Jonathan agit par la foi seule, à l'insu de son père et d'Israël. Ce n'est pas la simplicité de la foi, que de s'arrêter pour voir qui nous suivra; ce serait chercher de l'appui hors de Dieu seul. Saül songe à consulter Dieu, quand la chose est déjà faite, mais devant le résultat de la foi, il s'arrête.

Les Philistins s'entre-tuent; c'est une délivrance pour Israël; c'en est une aussi pour les Hébreux qui demeurent au milieu des ennemis. On trouve, hélas! toujours des Hébreux parmi les Philistins. Les Israélites cachés sortent aussi pour la poursuite; ceux qui entourent Saül font de même.

Au verset 24, le zèle téméraire de Saül se manifeste. Jonathan n'avait rien vu, ni entendu de tout cela. Au milieu même de sa fatigue, une seule bénédiction le rafraîchit et l'éclaire (versets 27-30).

Le résultat de la conduite de Saül se montre au verset 32. Il fait pécher le peuple; ensuite il veut tuer même Jonathan. Dans tout cela, la patience, la douceur et la bonté de Jonathan

sont bien remarquables. Il est libre de tous les embarras et de toutes les difficultés que suscite la marche selon la chair. Sa foi ne s'attend à rien qu'à Dieu seul.

Fragments

ME 1893 page 300

Combien peu de chrétiens présentent leur charité à Dieu, et introduisent Dieu dans leur charité, exerçant celle-ci pour lui, en vue de lui, quoique en faveur de l'homme, persévérant en elle, malgré que: «plus ils aiment, moins ils soient aimés» (2 Corinthiens 12: 15). Ils le font pour Dieu. Et pour autant qu'ils font ainsi, leur service est véritablement une bonne odeur pour lui; mais c'est une chose difficile, et qui exige que nous nous tenions beaucoup devant Dieu. Il en était parfaitement ainsi de Christ: plus il était fidèle, plus il était méprisé et contredit. Plus il était débonnaire, moins on l'estimait; mais la réception qu'il trouvait n'altérait rien en lui, parce qu'il faisait tout, uniquement pour Dieu. Devant la multitude, ou avec ses disciples, ou devant ses juges injustes, rien n'altéra la perfection de ses voies, parce qu'en toute circonstance il faisait tout pour Dieu.

ME 1893 page 339

Il n'y avait en Jésus, comme homme, aucune inégalité. Il n'y avait rien de saillant dans son caractère, parce que tout était en parfaite soumission à Dieu dans son humanité, et y avait sa place, et y accomplissait exactement son service, puis disparaissait. Dieu était glorifié, et tout était en harmonie. Quand la douceur convenait, Jésus était doux; lorsqu'il fallait de l'indignation, qui pouvait résister à sa répréhension accablante et flétrissante? Tendre envers le plus grand des pécheurs, au temps de la grâce, — insensible à la supériorité sans coeur d'un froid pharisien curieux de juger qui il était, — quand le temps du jugement est venu, les larmes de ceux qui pleuraient sur lui ne lui font prononcer d'autres paroles que celles-ci: «Pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants», paroles pleines de profonde compassion, mais aussi de profonde soumission au juste jugement de Dieu. L'arbre sec se préparait pour le feu. Sur la croix, tendre pour sa mère quand son service est fini, et la confiant aux soins humains de celui qui, pour ainsi dire, avait été son ami et s'était appuyé sur son sein, il n'a point d'oreille pour ses paroles ou ses droits quand son service l'occupe pour Dieu: parfait ainsi dans l'un et l'autre cas, quand il voulait montrer qu'avant sa mission publique, il était toujours le Fils du Père, et quoique tel, en perfection humaine, soumis à la mère qui l'avait porté et à Joseph, son père au point de vue légal; son calme déconcertait ses adversaires; et, dans la puissance morale qui parfois les épouvantait, il montrait une douceur qui attirait tous les coeurs non endurcis par une opposition volontaire. Puis, quel tranchant affilé lorsqu'il s'agissait de séparer le mal d'avec le bien!

Enoch - Rossier H.

Genèse 5: 21-24; Hébreux 11: 5, 6; Jude 14, 15

ME 1893 page 333

Il y eut autrefois un homme appelé Enoch (*), dont la vie se résuma en deux choses: «Il marcha avec Dieu», et «il ne fut plus, car Dieu le prit».

(*) ou Hénoc.

C'était un triste monde, que celui au milieu duquel vivait Enoch. La grande famille humaine de son temps «marchait dans le chemin de Caïn» qui avait tué son frère et qui, chassé pour ce fait de devant la face de Dieu, avait *organisé* le monde, tel que nous le voyons encore aujourd'hui. Au moment de la chute du premier homme, le monde fut *formé* quant à ses principes, et quand Eve eut prêté l'oreille aux paroles du serpent, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie (Genèse 3: 6; 1 Jean 2: 16), y élurent aussitôt domicile. Exclu de la présence de Dieu, Caïn l'organisa en bâtissant la première ville, et réunit ainsi les hommes en société avec les *bienfaits* des richesses, de l'industrie, des arts et des plaisirs (Genèse 4: 17-22). Cette ville eut, sans doute, sa religion, car Caïn était un homme religieux à sa façon. (Genèse 4: 3). Quelle différence, je le demande, y a-t-il entre ce monde-là et le monde actuel, sinon qu'aujourd'hui le monde est pleinement *manifesté* comme ennemi de Dieu, à la suite du meurtre et du rejet, non pas d'Abel, mais du Fils de Dieu lui-même?

Au temps d'Enoch, bien des centaines d'années après le meurtre d'Abel, le mal s'était considérablement développé sur la terre. Les hommes étaient devenus *impies*, bravant ouvertement Dieu, et leurs paroles et leurs oeuvres en portaient l'empreinte. (Jude 15). Quelques siècles encore et la terre, «entièrement corrompue et pleine de violence» (Genèse 6: 11), sera mûre pour le jugement. Cette histoire de l'homme a donc eu ses phases jusqu'au déluge. Elle en a de nouvelles, du déluge au jugement final par le feu. La famille de Caïn, détruite autrefois, revit dans ses caractères moraux depuis la croix de Christ. Selon l'épître de Jude, elle parcourt trois étapes: le chemin de Caïn, l'erreur de Balaam, enfin la contradiction de Coré, ou l'opposition ouverte d'une chrétienté apostate à la personne de Christ.

Au milieu de l'apostasie de la famille de Caïn, Dieu assigne à Eve, dans la personne de Seth, une *autre semence* en place du juste Abel que Caïn avait tué (Genèse 4: 25). Seth devient le chef d'une nouvelle famille. Dieu le rattache, non pas à Caïn, mais à Abel mort. Il est, avec ses descendants, comme une résurrection d'Abel, le juste. Caïn était du méchant (1 Jean 3: 12), sa famille était devenue la «semence du serpent» (Genèse 3: 15), mais, Dieu soit loué, la mort de Christ, comme celle d'Abel, a porté des fruits; il y eut alors, il y a encore dans le monde, une famille de Dieu, créée et conservée par lui-même.

Nous avons vu ce qui caractérise la famille de Caïn; voici les traits moraux de celle de Seth. Il nous est dit qu'il lui «naquit un fils et qu'il appela son nom *Enosch* (homme, mortel)» (Genèse

4: 26). Sur la tête de son premier fils, il reconnaît que le jugement de Dieu pèse sur tout homme, que la mort, fruit du péché, lui est due. Caïn, lui, s'accommode de ce jugement et fait de son mieux pour l'oublier, tandis que Seth le proclame, Se reconnaître pécheur et perdu, est le premier pas de la foi.

Il est un second trait de la famille de Seth: «Alors on commença à invoquer le nom de l'Eternel». Invoquer le nom de l'Eternel suppose *la foi*. «Comment», est-il écrit, «invoqueront-ils Celui en qui ils n'ont point cru?» (Romains 10: 14). Invoquer le nom de l'Eternel, c'est d'abord trouver *le salut* par la foi avec les infinies bénédictions que ce terme comporte: «Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé» (Romains 10: 13). Mais quand je possède le salut, j'invoque le nom du Seigneur pour *l'adorer*. C'est ce que signifie cette parole: «Alors on commença à invoquer le nom de l'Eternel». Il y eut désormais sur la terre des adorateurs du vrai Dieu. Dès lors, dans l'Ancien Testament, tous les hommes de foi ont invoqué le nom de l'Eternel. Abram bâtit un autel à Béthel et invoque le nom de l'Eternel (Genèse 12: 8). David bâtit l'autel de Morija et invoque le nom de l'Eternel (1 Chroniques 21: 26). Elie bâtit son autel et invoque le nom de l'Eternel (1 Rois 18). On pourrait multiplier les exemples. Invoquer l'Eternel, c'est donc l'adorer, et, comme nous le voyons dans ces passages, l'adoration se lie au sacrifice. C'est parce que l'Agneau a été immolé, que nous sommes faits sacrificateurs pour notre Dieu. L'Agneau immolé est, lui-même, le sujet de notre culte devant Dieu. «Nous avons un autel... Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges» (Hébreux 13).

Tels sont donc les deux traits auxquels se reconnaît la famille de Seth. Non pas que tous ceux qui naquirent de cet homme de foi et de ses descendants fussent sauvés (*), car la maison de la foi se réduisait, lors du déluge, à huit personnes; mais, dans cette descendance, les relations avec Dieu étaient reconnues. Néanmoins, nous l'avons dit, la mort, terrible conséquence du péché, existait. Les mots: «Et il mourut», courent comme un refrain funèbre tout le long de ce chapitre. Lémec mourut cinq ans avant le déluge, Méthushélah, l'année même de cet événement, comme si le Seigneur eût voulu retirer les siens à lui avant le grand cataclysme.

(*) En tout cas, il semble que les chefs de famille étaient des hommes de foi, si je comprends bien ces termes: «le septième depuis Adam» (Jude 14), et «Noé, lui huitième, prédicateur de justice» (2 Pierre 2: 5).

Dans la famille de Seth naquit Enoch.

Considérons maintenant les deux caractères d'Enoch, mentionnés au début de cet article.

Le premier, c'est qu'il *marcha avec Dieu*.

La cause de sa marche fut la foi, car «sans la foi, il est impossible de lui plaire», ou de marcher avec lui. Tout dépend de la foi. Elle est aussi bien la base de notre salut que de notre conduite. Le monde, en son erreur funeste, s'imagine pouvoir être sauvé et marcher sans la foi, lui qui n'est qu'un cadavre aux yeux de Dieu. Le moindre souffle de foi lui donnerait, la vie

et la force. Ces mots: «Lève-toi, prends ton petit lit et marche», restent comme l'expression du résultat immédiat de la foi. Mais Enoch fit plus que marcher; il marcha *avec Dieu*.

Avant de nous rendre compte de ce que signifie ce mot «marcher avec Dieu», je désire faire remarquer que c'est tout autre chose que «Dieu marchant avec nous». Le premier est le fruit de la foi et de la fidélité, le second, celui de la rédemption. A peine Israël est-il racheté d'Egypte, que l'Eternel se met à marcher avec lui. Dans la nuée et dans le tabernacle, Dieu s'associe aux pérégrinations d'un peuple qui a trouvé grâce devant ses yeux et qu'il a rendu propre pour sa présence. Il prouve ainsi la perfection de son oeuvre pour eux. (Exode 33: 16; Lévitique 26: 11-13; Deutéronome 20: 4; 31: 6). A peine l'oeuvre de la rédemption est-elle accomplie à la croix et scellée par la résurrection, que le Seigneur se met à marcher avec les disciples d'Emmaüs (Luc 24: 15). Je suis, pour ma part, frappé de ce fait. Il s'associe à eux, parce qu'il les a rendus propres à être ses compagnons. Certes, ces disciples ne brillaient ni par une grande foi, ni par l'intelligence; leur marche même les éloignait de Jérusalem, mais Jésus peut marcher avec eux, alors qu'ils ne sont guère qualifiés pour marcher avec lui. Pussions-nous ne jamais douter de cette vérité! Ce que Dieu est pour nous, et ce qu'il nous a faits pour lui, est la source de notre assurance. Nous ne jouissons de sa présence que dans la mesure de notre fidélité, mais jamais Celui qui nous a rendus agréables dans le Bien-aimé ne peut détourner sa face de nous.

Marcher avec Dieu, est autre chose. Pour que je marche avec quelqu'un, il faut que nous soyons ensemble. Enoch, bien que sur la terre, marchait en compagnie de Dieu, là où Dieu se trouvait. Il vivait d'une vie céleste, en dehors de tous les principes qui constituent la marche des hommes. Sa conduite sur la terre était caractérisée par des principes qu'il avait puisés dans la communion avec le Dieu du ciel.

Je dis: «la communion». Elle est inséparable de la marche avec Dieu. «Deux hommes peuvent-ils marcher ensemble s'ils ne sont pas d'accord?» (Amos 3: 3). Il y a entre nous et Dieu accord de pensées, de conduite et de but, quand nous marchons avec lui.

La conséquence immédiate de la marche avec Dieu est, comme nous l'avons dit, de reproduire ici-bas le caractère divin et les principes célestes. Un seul homme l'a fait d'une manière parfaite, et sa marche reste le modèle absolu de la nôtre; mais, ayant la même vie, le même amour, le même Esprit, nous pouvons être des copies plus ou moins ressemblantes de ce modèle. Pour marcher avec Dieu, il faut que mon coeur ait un objet, Dieu lui-même, tel qu'il s'est révélé en Christ. Marchant avec Dieu, je suis occupé de Christ, tel qu'il est dans le ciel et je reproduis, dans ma conduite ici-bas, cet objet céleste, dans la position qu'il a occupée comme homme dans ce monde. Ma vie est ainsi la manifestation de celle que j'ai en Christ dans le ciel, et a pour modèle celle de Jésus ici-bas.

Ces caractères de Christ homme, comment les énumérer? Toute sa vie, chacune de ses paroles, chaque pas, tous ses actes, nous les montrent, car il a «passé de lieu en lieu faisant *du bien*». Le Psaume 16 nous décrit cette manifestation de la vie divine en lui, dans le chemin du service. Il marche avec Dieu, dans une sainteté parfaite, sans aucun autre objet que lui. La

confiance, la dépendance, l'humilité, trouver ses délices en ceux qui plaisent à Dieu? la séparation absolue de tout mal, chercher sa portion en Dieu seul, la pleine satisfaction dans le lot qui lui est échu, la louange, l'assurance et la joie, l'espérance, la jouissance anticipée de la gloire! Lisons encore au Psaume 17: c'est le chemin, non plus du saint, mais du juste: la justice en paroles, la justice de coeur, la justice dans la marche (versets 1-5). N'est-ce pas une chose merveilleuse? Il s'est trouvé un homme, le «compagnon de Dieu», — mais dont nous sommes devenus les compagnons, — qui a marché d'une manière parfaite avec Dieu. Est-il besoin de citer d'autres passages? Lisons les évangiles, en adorant les traces des pas de cet homme. Voyons-le, ne se démentant jamais dans l'expression de *l'amour*, d'un amour intarissable. Tous ses actes sont amour. Même quand il annonce le jugement, vous sentez en lui l'amour qui souffre. «En vérité, je vous dis: Toutes ces choses viendront sur cette génération. Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu!»

N'est-ce pas encore lui qui a réalisé cette parole de Dieu à l'homme: «Qu'est-ce que l'Eternel recherche de ta part, sinon que tu fasses ce qui est *droit*, que tu aimes la *bonté*, et que tu *marches humblement avec ton Dieu?*» (Michée 6: 8). Et cette autre parole, adressée au Lévitte: «La loi de *vérité* était dans sa bouche, et l'iniquité ne se trouva pas sur ses lèvres; *il marcha avec moi dans la paix et dans la droiture*, et il détourna de l'iniquité beaucoup de gens» (Malachie 2: 6).

O bien-aimé Sauveur! modèle inimitable, puissions-nous marcher sur tes traces, être des imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marcher dans l'amour, comme aussi tu nous as aimés! Puissions-nous, en imitant un divin modèle, être de ces hommes de foi qui marchèrent avec Dieu, comme un Noé (Genèse 6: 9), un Moïse, un David, un Paul, comme tant de croyants dont le témoignage fut si éclatant; mais encore — car cela convient à notre infirmité — comme tant de milliers de croyants, serviteurs et servantes, sans histoire, inconnus du monde, vivant la vie de l'homme caché du coeur, et qui, pareils à Enoch, marchèrent humblement avec leur Dieu!

Enoch «marcha avec Dieu 300 ans». Pendant trois siècles, son caractère d'étranger céleste ne se démentit pas. Etranger, on l'est toujours, quand on apporte des principes divins au milieu des hommes. Jésus nouveau-né est un étranger dans l'hôtellerie adulte, il n'a pas un lieu où reposer sa tête les pharisiens disent de lui: «Nous ne savons d'où il est;» le peuple: «N'est-il pas le fils du charpentier?» Enfin, à l'heure solennelle où toute la gloire de Dieu est manifestée dans son sacrifice, ils disent: «Si tu es Fils de Dieu, descends de la croix». Sa carrière de 30 et quelques années est d'une durée morale infinie, bien plus complète que les 300 années d'Enoch, parce que c'est l'Eternel lui-même, Dieu fait homme, qui la remplit. Mais quel sujet d'humiliation pour nous, de voir même un Enoch ne pas se démentir pendant trois siècles, nous qui marchons avec Dieu un jour, oui souvent un seul jour, et qui, le lendemain, avons perdu de vue notre objet, avons oublié que nous sommes du ciel!

Vous avez remarqué, sans doute, que la version des LXX, citée en Hébreux 11: 5, remplace «marcha avec Dieu», par «plut à Dieu». C'est que ces deux termes sont inséparables, comme on le voit dans les Colossiens: «Pour *marcher* d'une manière digne du Seigneur, pour lui *plaire* à tous égards» (1: 10). Comment ne pas plaire à Dieu, si nous marchons sur les traces de Christ? Nous sommes déjà rendus agréables dans le Bien-aimé, mais Dieu peut nous rendre témoignage que nous lui sommes agréables, lorsque nous suivons le sentier tracé par Christ. Dieu dit: «En lui, j'ai mis tout mon plaisir;» il peut aussi le mettre en nous, auxquels il a donné la foi et une nature capable de l'aimer et de le servir. «Sans la foi, il est impossible de lui plaire». Par la foi, Enoch s'approche du Dieu invisible, réalise sa présence et marche avec lui, regardant à l'avenir pour la rémunération. Aussi remarquez que, non seulement il plut à Dieu, mais qu'«*avant son enlèvement*, il a reçu le témoignage de lui avoir plu». Soir enlèvement ne fut pas ce témoignage; il n'est pas dit non plus que Dieu lui *rendit* un témoignage éclatant devant le monde, cela étant réservé pour un jour à venir; mais *il reçut* le témoignage d'avoir plu à Dieu, comme Abel celui d'être juste. Cela suffit à l'âme du fidèle. Que lui importe que le monde le méconnaisse, si Dieu le reconnaît. Il garde dans son coeur le précieux témoignage d'une faveur qui est la conséquence de sa fidélité. «Si quelqu'un m'aime», dit le Seigneur, «il gardera ma parole, et *mon Père l'aimera*; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure *chez lui*». «A celui qui vaincra, je lui donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai un caillou blanc, et sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit».

Mais Enoch n'a pas seulement *reçu* témoignage; il a aussi *rendu* témoignage. Sa vie entière d'étranger céleste était déjà un témoignage silencieux au milieu du monde. Avant d'être enlevé, il rendit un témoignage public au Seigneur auquel il avait cru. Enoch, ami de Dieu comme Abraham, devint le dépositaire des pensées cachées de l'Eternel. Ce qui lui fut confié il en fut le messager, le proclama devant le monde et devint ainsi le premier des prophètes. «Voici, le Seigneur est, venu au milieu de ses saintes myriades...» (Jude 14-16). Comme pour, tous les prophètes le Seigneur est, avant tout, le sujet de sa prophétie. Enoch montre que son Seigneur est sur le point de revendiquer ses droits méconnus et qu'il viendra en gloire pour exécuter le jugement. Quel sera alors le sort des siens? Ils reviendront avec lui. Telle est l'espérance de cet homme de foi. Il reçut une révélation qui, sans être le mystère de la venue du Seigneur pour enlever les saints, mystère réservé à l'Eglise, en fait néanmoins partie. «Voici, le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades, pour exécuter le jugement...» C'est ainsi qu'en 1 Thessaloniens 4, avant de parler de l'enlèvement des saints, l'apôtre dit: «Si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi, *avec lui, Dieu amènera* ceux qui se sont endormis par Jésus».

On pourrait objecter que ces *saintes myriades* sont simplement les anges, comme dans ce passage: «La révélation du Seigneur Jésus du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance...» (2 Thessaloniens 1: 7), ou peut-être aussi dans cet autre: «Il a resplendi de la montagne de Paran, et est venu des saintes myriades» (Deutéronome 33: 2). Mais sans exclure les anges, d'autres passages de l'Ancien et du

Nouveau Testament nous montrent quels sont ceux qui accompagnent le Seigneur à son apparition: «Et l'Eternel, mon Dieu, viendra, et *tous les saints* avec toi» (Zacharie 14: 5). «En la venue de notre Seigneur Jésus avec *tous ses saints*» (1 Thessaloniens 3: 13). «Et les *armées qui sont dans le ciel* le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur». «Le fin lin, ce sont les justes des *saints*» (Apocalypse 19: 14, 8). Ce sont donc les saints qui l'accompagnent, «quand il viendra pour être, dans ce jour-là» (au jour où il sera révélé avec les anges de sa puissance), «glorifié dans ses *saints* et admiré dans tous ceux qui auront cru» (2 Thessaloniens 1: 10).

Tel fut le témoignage qu'Enoch rendit au Seigneur, et c'est ainsi qu'il affirma publiquement son espérance; mais en même temps il témoigna du jugement suspendu sur le monde. Sa prophétie avait-elle seulement en vue les hommes de son temps? Non; la Parole a soin de nous le faire remarquer; car «aucune prophétie n'est d'une interprétation particulière;» toutes, au contraire, nous reportent à un temps encore à venir. Et que nous dit cette parole? «Or Enoch aussi, le septième depuis Adam, a prophétisé de ceux-ci, en disant...» (Jude 14). «Ceux-ci», qui sont-ils? Les impies des derniers jours, appartenant à la chrétienté. «*Ceux-ci*», dit Jude, «sont des taches dans vos agapes, faisant des festins avec vous, sans crainte (verset 12). «*Ceux-ci*, ils sont des murmureurs (verset 16). «Mais vous, bien-aimés, souvenez-vous des paroles qui ont été dites auparavant par les apôtres de notre Seigneur Jésus Christ, comment ils vous disaient que, à *la fin du temps*, il y aurait des moqueurs, marchant selon leurs propres convoitises d'impies; *ceux-ci* sont ceux qui se séparent eux-mêmes» (versets 17-19).

Enoch, ce premier prophète, a, dans sa courte prophétie, dépassé la limite de la révélation faite à tous les prophètes d'Israël. Le jugement n'est pas simplement pour lui celui d'un Israël futur et de nations futures, mais celui des hommes de nos jours, dépositaires de la vérité de Dieu, qui se sont corrompus et vont devenir la chrétienté apostate. Il annonce un jugement général sur tous, mais distingue au milieu d'eux les plus coupables, ceux qui ont abandonné leurs relations avec Dieu.

«Pour exécuter», dit-il, «le jugement contre *tous*, et pour convaincre tous les impies *d'entre eux* de toutes leurs oeuvres d'impie que'ils ont impieusement commises, et de toutes les paroles dures que les pécheurs impies ont proférées contre lui» (verset 15).

Le premier fait de la vie d'Enoch fut qu'il marcha avec Dieu, le second, qu'il «*ne fut plus, car Dieu le prit*». Cet événement se lia de la manière la plus intime, la plus indissoluble, avec la foi et la marche d'Enoch. Remarquez cette expression: «Par la foi, Enoch fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort» (Hébreux 11: 5). On s'attendrait plutôt à cette parole: Par la foi, il plut à Dieu, *puis* il fut enlevé. Mais non, son enlèvement fit partie, pour ainsi dire, de sa carrière de foi. Sa marche avait ce but, elle tendait à son enlèvement qui probablement ne lui avait pas été révélé à l'avance. Mais, ne savait-il pas que le Seigneur, l'Eternel, viendrait au milieu, de ses saintes myriades? C'était une telle réalité pour son âme, qu'il dit: «Voici, le Seigneur *est venu*» (Jude 14). Il attendait ce moment comme une actualité; il vivait en vue de cette bienheureuse perspective; et voici que tout à coup l'événement vient confirmer sa foi. Il est

enlevé pour être avec le Seigneur et revenir avec lui. Sa vie, nous l'avons vu, avait été ici-bas une vie céleste; elle avait commencé dans le ciel, elle allait se continuer dans le ciel. Il ne faisait pas deux parts de son existence, l'une terrestre, l'autre céleste. Sa vie avait apporté le ciel sur la terre, elle rapportait maintenant le ciel dans le ciel!

Ah! frères, quelle humiliation pour nous que d'y penser! Cet homme de Dieu était bien loin de posséder l'étendue de nos révélations, car les conseils d'éternité étaient réservés pour nous; il n'avait pas connu comme nous la Parole faite chair; il n'avait ni vu, ni entendu, ni touché ce que des apôtres ont vu et nous ont communiqué par l'Esprit Saint. Et cependant cet homme a marché pendant 300 ans vers un but, et vers le Seigneur qui représentait ce but pour lui. Il y est parvenu, parvenu sans défaillance. Mais nous à qui le Seigneur a dit: «Je viens», nous qui croyons, qui savons cela, que faisons-nous? Le Seigneur pourra-t-il dire de nous, comme de lui: «Par la foi ils furent enlevés»? A quoi se passent nos jours; où tend notre activité? Le Seigneur qui vient est-il le but de notre course, le phare brillant vers lequel notre vaisseau gouverne au milieu de la nuit? Quel ne serait pas notre témoignage, si nous l'attendions en réalité, car cette espérance est le ressort de toute la vie chrétienne.

Et même si le croyant devait, comme d'autres saints, passer par la mort, pour lui mourir ou vivre ne devrait guère faire une différence, sinon que la mort est une bénédiction, parce que la mort n'est pas une perte, mais un gain. Vivre, pour Paul, c'était vivre avec Lui et pour Lui; mourir, n'était-ce pas aussi vivre avec lui et pour lui?

Enoch ne mourut pas; Enoch fut enlevé «pour ne point voir la mort». Il fut le premier témoin d'une puissance qui l'avait retiré *moralement* pendant trois siècles de la région de la mort pour jouir de la vie avec son Dieu, et qui était encore capable, au lieu de ressusciter son corps mort, de le transporter vivant hors de cette région même en le dépouillant de tout ce qui était mortel. Pour Enoch, le premier, cette parole s'est réalisée: «Il faut que ce mortel revête l'immortalité». Par la foi, Enoch échappa ainsi au sort des hommes qui est de mourir une fois; par la foi aussi, il échappa au jugement imminent qui atteignit bientôt le monde d'alors et fut gardé hors de l'heure terrible qui vint sur toute la terre habitable (conf. Apocalypse 3: 10).

Son sort est l'image du nôtre. Il fut qualifié par sa foi pour être presque (*) *le seul* type des futures destinées des saints, du mystère non encore révélé dans l'Ancien Testament.

(*) Je dis «presque», en pensant à l'appel de Rebecca, cet autre type si frappant de l'Eglise.

Il est dit d'Enoch, qu'il «ne fut pas *trouvé*, parce que Dieu l'avait enlevé» (Hébreux 11: 5). Quand il eut disparu, les hommes le cherchèrent, comme plus tard Elie, mais ne le trouvèrent pas. Le monde avait perdu Enoch. Il ne s'était guère inquiété de lui pendant sa vie. Une fois disparu il aurait peut-être voulu le rappeler; il était trop tard! Le monde ne reverra jamais Jésus venant en grâce; de même, il ne reverra plus ceux qui lui avaient apporté, avec beaucoup de défaillances, quelque écho de la grâce de Jésus. La perfection du caractère de Christ, personnellement présent au milieu des hommes, avait resplendi comme le soleil sur le monde qui se trouvait éclairé par le plein jour de cette beauté divine. On aurait pu penser que, devant

la grâce parfaite, le monde ne serait pas resté indifférent; qu'il y aurait trouvé sans doute quelque attrait. Voyons ce qu'il a fait.

Il a fabriqué avec quelques coups de hache et de marteau un grossier gibet et y a cloué, comme le dernier des criminels, Celui dont le seul crime était d'être la beauté et la bonté même. Puis il a convié tous les hommes à un autre spectacle: il s'est mis à construire pendant des siècles un piédestal magnifique à l'érection duquel le marbre, l'albâtre et l'ivoire, l'or et toutes les pierres les plus précieuses ont concouru. Ce piédestal s'élève déjà jusqu'aux nues; il est près d'atteindre le ciel. Quand il sera terminé, le monde y placera son idéal à lui, l'homme tout noir de méchancetés et de haine, corrompu, jetant l'écume de ses infamies, esclave de Satan et ennemi de Dieu, l'homme dont les mains meurtrières sont toutes rouges du sang du juste! Mais Dieu qui a haut élevé le crucifié, précipitera l'homme de son piédestal. «Comme ils sont détruits en un moment! Ils sont péris, consumés par la frayeur. Comme un songe quand on s'éveille, tu mépriseras, Seigneur, leur image, lorsque tu t'éveilleras!»

Oui, le monde ne reverra Christ qu'en jugement. Une fois les saints enlevés auprès de leur Sauveur, ils ne seront plus trouvés. Dès lors, il n'y aura pour le monde, jusqu'au jugement final, ni soleil ni flambeau, ni beauté ni bonté, ni repos ni paix, ni sainteté ni justice, ni amour ni miséricorde, plus rien qui ait une saveur divine. Hélas! hélas! que restera-t-il aux hommes? La puissance du mal et la violence, la haine et le blasphème, le règne de ce qui est subversif de tout principe moral, la corruption dans sa laideur, hideuse même à ceux qui l'ont aimée; rien pour consoler, pour apaiser, rien pour attirer le coeur, mais la douleur et l'angoisse, un désespoir tel que l'on cherchera mille fois la mort sans pouvoir mourir. Ce sera sur la terre le règne de la nuit, l'envahissement du pouvoir des ténèbres (*).

(*) Voyez toute l'Apocalypse.

Mais d'Enoch il est dit: «Dieu le prit». L'ami de Dieu put enfin jouir du rassasiement de joie de sa face. A cet humble voyageur fut donné le droit d'aller habiter la gloire, avant même que le jugement fût exécuté ici-bas. Ce fut pour Enoch la terminaison d'une marche céleste continue.

Puissions-nous avoir une pareille histoire marcher comme Enoch et atteindre le but comme lui!

La foi donnée pour le mauvais jour

Ephésiens 6: 10-24

ME 1893 page 396

Les bénédictions mêmes de l'Eglise nous placent dans une sorte de combat que nous ne connaîtrions pas sans elles, Les chrétiens qui connaissent leurs privilèges sont exposés à plus de manquements et de mal. Sans souiller sa conscience, un Juif pourrait faire bien des choses qui seraient monstrueuses chez un chrétien. Le voile étant maintenant déchiré, la lumière brille en plein, et ce fait a pour conséquence que la lumière qui vient du lieu très saint ne peut tolérer le mal.

Dieu soit loué! nous avons la puissance pour surmonter les difficultés de notre position; et l'épître aux Ephésiens nous découvre les ressources que Dieu a en réserve pour les saints.

L'Eglise est assise «dans les lieux célestes en Christ» (2: 6) — bénie «de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (1: 3); mais aussi nous avons à lutter contre la puissance spirituelle de méchanceté dans les lieux célestes (6: 12). Nous sommes transportés pour le combat dans le lieu même de la puissance; car plus nous sommes près de Dieu, plus nous avons besoin de force pour marcher dans cette proximité.

Lorsqu'Israël entra dans le pays de la promesse, il trouva, comme il ne l'avait jamais fait auparavant, que les conséquences du péché étaient désespérées. Quel terrible massacre devant Aï, à cause du péché d'Achan! (Josué 7). Et encore quelles suites de la négligence des princes de l'assemblée, qui ne s'enquirent pas de la pensée de l'Eternel concernant les Gabaonites: elles se firent sentir de génération en génération jusqu'aux jours de Saül (2 Samuel 21). Dans le pays où Dieu se trouvait et habitait, les conséquences du péché étaient proportionnées à cette présence.

Ce combat nous échoit en partage, en vertu de nos privilèges. De plus, si vous et moi avons plus de connaissance que beaucoup d'autres chrétiens, il y aura parmi nous plus de déshonneur à Christ et de manquements que chez d'autres enfants de Dieu, si nous ne marchons pas selon la lumière.

«Fortifiez-vous dans le Seigneur» (verset 10).

Là est le siège de la force, de cette force qui ne se trouve qu'en lui seul. Quel que soit l'instrument qu'il daigne employer, il n'y a d'autre objet pour la foi que le Seigneur lui-même. Rien n'est plus précieux, sans doute, que le ministère de la Parole. Si, par la bénédiction de Dieu, j'ai été le moyen de la conversion d'une âme, elle s'attachera à moi et avec raison. Cela est de Dieu et il le reconnaît. S'il brise ce qui est de la chair, il crée ce qui est de l'Esprit: Dieu donne cela, — on peut en abuser, mais Dieu lui-même forme le lien entre l'âme qui reçoit la bénédiction et celui qui en est l'instrument. Toutefois, vous ne pouvez avoir un homme pour objet de votre foi; vous ne pouvez mettre votre dépendance en l'homme. La relation existe,

c'est vrai, mais parce que l'âme a été amenée à Christ. Cela seul est la conversion, et c'est là qu'est le lieu de la force. Il n'y a pas de force sinon en Christ. Je n'en ai point, en aucun temps, si mon âme n'est en secrète communion avec Christ, et, par lui, avec Dieu le Père.

Or Satan dirige tous ses efforts contre ce point-ci: il veut empêcher nos âmes de vivre de Christ.

Ce que nous appelons des devoirs, mais que Dieu nomme des «soucis» nous sépare souvent de Christ. Ils fatiguent et oppressent l'âme; et les saints qui ne les rejettent pas sur Christ, s'affaiblissent par des choses qui, de fait, détournent leurs âmes du Seigneur. Un chrétien dira: «Je ne jouis pas de Christ!» — Il ne sait ce qui en est la cause, mais suppose que cela vient d'un poids de soucis qu'il ne peut éviter, tandis qu'en réalité, c'est le résultat du fait que l'on a cherché sa ressource autre part qu'en Christ. L'âme se décourage, parce qu'elle n'a pas trouvé Christ dans ses souffrances, et elle se tourne vers des choses qui, aux yeux de la chair, sont pleines de promesses. Ainsi elle prend goût aux choses vaines et inutiles. L'Esprit, lui, nous pousse toujours à nous fortifier «dans le Seigneur et dans la puissance de sa force». Ne parlons pas de soucis: Satan se cache derrière eux; de difficultés: Satan est derrière elles aussi. Il les jette sur notre route, pour ébranler en nous la puissance de la Parole, et nous pouvons être sûrs d'une chose, c'est que, si nous ne sommes pas en communion avec le Seigneur, Satan aura le dessus sur nous, parce que les préoccupations que nous alléguons n'ont pas Christ pour objet. Je suis appelé à faire toutes choses en vue de Christ et pour lui. Il nous fera sentir notre dépendance, mais elle sera toujours récompensée.

Lorsque nous sommes opprésés par les vicissitudes de la vie, c'est un fait que nous ne sommes pas dans la puissance de Christ, car il est plus fort que les affaires, la famille, ou tout autre souci. Peut-être que je m'occupe d'une chose dont je ne devrais pas me mêler; si je ne puis la faire pour le Seigneur, je ne devrais pas la faire du tout. Il est certain que la puissance de Christ nous porte au travers de toutes les difficultés, si grandes soient-elles; nous les sentirons, peut-être gémirons-nous sous leur poids, mais lorsque je puis dire avec David: «C'est Dieu qui me ceint de force» (Psaumes 18), l'ennemi a beau s'élever contre moi — «mes bras brisent un arc d'airain». L'Eternel nous fait triompher comme David de tous les obstacles.

C'est dans les difficultés que nous apprenons à connaître cette force-là. Aussi le chrétien oublie-t-il souvent que, même pour les petites choses, toute notre dépendance consiste à nous «fortifier dans le Seigneur», c'est-à-dire à rester dans une position de faiblesse consciente. Paul dit: «J'ai été parmi vous dans la faiblesse, etc.» (1 Corinthiens 2: 3), et encore, plus loin: «Au dehors des combats; au dedans des craintes» (2 Corinthiens 7: 5). Ce n'est pas que le chrétien puisse jamais dire: «Je suis fort», lorsqu'il est placé au milieu des difficultés; celles-ci, lorsque nous les rencontrons, nous portent à nous appuyer sur Christ, et en lui nous trouvons toujours la force — «une puissance qui s'accomplit dans l'infirmité», dans la conscience de notre infirmité. Que nous voyions ou non briller la lumière, le secret de tout ceci se trouve dans l'esprit de dépendance. Paul dit: «Je prends plaisir dans les infirmités;» — pourquoi? Parce qu'elles le forçaient à s'appuyer sur Christ. La foi, en exercice, est fortifiée, et Christ donne la lumière à celui qui se réveille: «La lumière se lève dans les ténèbres pour les

hommes droits». Un chrétien qui a eu beaucoup de joie est souvent sujet à de nombreuses chutes, parce que son bonheur l'a détourné du sentiment actuel de sa dépendance: la bonté même du Seigneur l'a porté à jouir de lui-même. La chair est toujours là, et où ne s'introduit-elle pas?

Après avoir montré quel est le lieu de la force pour le chrétien, l'apôtre dit: «Revêtez-vous de l'armure complète de Dieu» (verset 11). C'est l'armure *de Dieu*, voilà le grand point. Sans elle, on ne peut résister à Satan. Ce qui n'est pas de Dieu, cède devant l'ennemi. Je puis être très versé dans l'argumentation, capable de confondre un adversaire par la vérité, tout en agissant dans la chair; mais alors, je ne lui ferai aucun bien et à moi-même beaucoup de mal. Satan agissait sur moi et non pas Dieu. Quand nous revêtons l'armure de Dieu, il faut le faire par la foi et dans une communion secrète avec le Seigneur. Si nous ne réalisons pas ces conditions, la force nous abandonne. Nos connaissances ne nous serviront de rien — non, pas même la parole de Dieu; car elle est «l'épée de l'Esprit», la chair ne peut s'en servir efficacement. La force résulte toujours du fait que nous avons à faire avec Dieu dans un esprit de dépendance. Dans l'exercice de cette dépendance, je puis avoir un sentiment si béni de la force du Seigneur, que je triomphe de toutes les difficultés; mais soit dans l'épreuve, soit dans la victoire, c'est dans le sentiment de ma dépendance que sera ma force. Lorsque les mains de Moïse n'étaient pas élevées, Amalek avait le dessus (Exode 17). Un spectateur aurait pu être surpris de voir Amalek triompher par moments, et il aurait sans doute attribué cela aux avantages ou aux désavantages que présentait la ligne de bataille d'Israël. Mais le secret du triomphe momentané d'Amalek se trouvait dans le fait que les mains de Moïse étaient abaissées. Ce n'était pas que Josué ne fût dans la position pour accomplir l'oeuvre de Dieu; mais Amalek triomphait, parce que l'acte indiquant la dépendance de Dieu était interrompu. Si j'ai été exercé au sujet d'un frère et qu'en parcourant les rues pour me rendre chez lui, quelque objet m'éloigne de Dieu, arrivé chez lui je ne lui ferai aucun bien, même en lui parlant longuement sur ce que j'ai à lui dire.

Voyez le contraste entre Jonathan et Saül (1 Samuel 14). — D'un côté, la confiance en Dieu surmontant les difficultés; de l'autre, l'inutilité des efforts humains, malgré toutes les ressources de la royauté. Jonathan, plein de confiance en l'Eternel, grimpe en s'aidant de ses pieds et de ses mains, et l'ennemi tombe devant lui. Saül, lorsqu'il voit s'accomplir l'oeuvre de Dieu, ne connaît pas la pensée du Seigneur et appelle un sacrificateur. Il se peut que son intention fût bonne, mais certainement il ne possédait pas la simplicité nécessaire pour dépendre de Dieu (tout en demandant ce qu'il devait faire), et il compromet tout par son serment insensé. Il est dit de Jonathan: «Il a opéré avec Dieu aujourd'hui». Dieu était avec lui et il avait la force et la liberté. Si nous marchons dans la dépendance de Dieu, nous serons toujours en liberté devant lui. Jonathan sachant ce qu'il devait faire, prit du miel; car il agissait ainsi dans une pleine liberté et Dieu était avec lui, tandis que Saül, agissant dans un esprit de légalisme, se plaçait lui et son peuple sous la servitude.

Si nous ne dépendons pas de Dieu, les choses mêmes qui devraient nous servir d'armure, se tourneront contre nous. Elles frapperont nos amis, au lieu des ennemis, et nous blesseront nous-mêmes.

Observez qu'il est dit: «Prenez l'armure complète de Dieu, afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister, etc.» (verset 13). Si je voyais quelqu'un aller au combat sans bouclier, sans casque, etc., je dirais qu'il est fou. Un homme qui vit de théories peut bien ne pas avoir besoin d'armure; mais si nous vivons assez près de Dieu pour être pratiquement dans le combat, nous avons besoin de «l'armure complète». Si nous prions sans consulter la Parole, ou la lisons sans prières, nous ne recevons pas de directions. Jésus a dit. «Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait» (Jean 15: 7). Si je ne suis pas dans cet état d'âme, je demanderai peut-être des choses nuisibles qui ne me seront pas accordées.

Le chrétien qui a conscience de sa faiblesse, n'osera faire un mouvement sans Dieu. Je ne puis aller au-devant de l'ennemi avec la Parole et sans la prière. Si je me sentais comme une brebis au milieu des loups (1 Pierre 5: 8) j'aurai conscience de ma faiblesse.

Je pourrais, comme un antiquaire, analyser et exposer la théorie de toutes les parties de l'armure, sans la revêtir, et n'ayant aucune dépendance réelle de Dieu.

Nous avons à résister aux artifices du diable (il n'est pas dit: à sa puissance). Dès que je discerne ses pièges, je puis les éviter. Souvenons-nous cependant que ce n'est pas par la connaissance de Satan que nous devenons capables de déjouer ses ruses, mais en nous tenant dans la présence de Dieu. Il en était toujours ainsi pour Christ. Pierre, dans son affection pour son Maître, essaye de détourner ses yeux de la croix (Matthieu 16: 22). Jésus résiste à Satan et déjoue ses ruses. Non seulement il recevait toujours toutes choses comme venant d'en haut, mais il les recevait dans un esprit de dépendance de Dieu. Du moment que nous voyons qu'une chose est de Satan, la tentation cesse, si nous marchons avec Dieu. Lorsque le diable vint vers notre Seigneur (Luc 4), Christ ne lui dit pas tout de suite: «Tu es Satan». Il lui aurait ainsi montré seulement sa puissance. Il agit comme homme obéissant et déjoue ainsi les ruses du tentateur. Lorsque le diable réclame l'adoration, il lui dit enfin: «Arrière de moi, Satan». Pour discerner les artifices de l'Ennemi, nous devrions nous demander si la chose proposée nous détourne de notre obéissance à Christ. Si c'est le cas, rejetons-la, quel qu'en soit l'instigateur, Le diable a ce caractère de subtilité (non pas toujours d'opposition ouverte), comme étant le serpent (voyez 2 Corinthiens 11: 3); mais s'il nous trouve sur le terrain de l'obéissance à Dieu, il sera toujours déjoué.

«Le mauvais jour» est une expression bien remarquable (verset 13). Elle embrasse, dans un sens général, toute l'époque actuelle, car c'est maintenant le jour où Satan met ses tentations en jeu. Mais il est des circonstances grâce auxquelles la puissance de Satan s'exerce davantage dans un moment que dans un autre. Il est un temps où l'âme sera particulièrement mise à l'épreuve. C'est autre chose de marcher plein d'énergie contre Satan, et d'aller en avant remportant les triomphes de la victoire et en jouissant. Il se peut que nous marchions avec

une énergie qui surmonte tous les obstacles, mais il se peut aussi que nous ayons le sentiment d'une faiblesse telle que nous sommes à peine capables de résister. L'âme traverse souvent «un mauvais jour», après avoir triomphé par Christ. Peut-être aura-t-elle été exaltée au souvenir de la victoire, et ainsi naît une nouvelle source d'épreuve et de dépendance. Je puis avoir renoncé au monde et être si heureux de l'estime et de l'amour des chrétiens, que ce bonheur même donnera à la chair une occasion de se montrer. Un enfant de Dieu tombe souvent dans cet état pour avoir marché quelque temps avec le souvenir de ses conquêtes passées. Un nouveau combat se présente-t-il? Il n'y est pas préparé et succombera pour un temps. Pour nous, la force se trouve toujours dans l'obligation de nous appuyer sur Dieu. Quel contraste nous trouvons entre les chants d'allégresse et de louanges de David et ces tristes paroles: «Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu» (2 Samuel 22; 23).

Le chrétien qui craint toujours le Seigneur est toujours fort, car Dieu est toujours avec lui. Le secret de sa force réside dans le fait qu'il a Dieu pour lui. Souvent nous sommes portés à nous confier en des moyens, même les plus légitimes, et à oublier Dieu. La victoire la plus éclatante a souvent été remportée quand nous craignons le plus d'être vaincus; — nous entonnons souvent les chants les plus heureux, quand un jour mauvais nous a forcés à dépendre entièrement de Dieu. Les difficultés tombent devant nous, lorsque notre âme remplie de crainte ne dépend que du Seigneur. Peut-être ne pourrions-nous pas expliquer la cause de notre succès; mais le secret de notre victoire était que nos mains étaient élevées.

Le Seigneur travaille sans cesse à l'exécution de ses desseins.

«Tenez donc ferme, ayant ceint vos reins de la vérité». La vérité ne nous appartient jamais que dans la mesure où nos affections sont tenues en bride par elle. Je pourrais annoncer des vérités bénies, beaucoup en jouiraient peut-être, mais si mon âme n'est pas en communion avec Dieu dans la vérité que j'ai prêchée, mes reins n'en sont pas ceints.

«Et ayant revêtu la cuirasse de la justice». Si une personne n'a pas la conscience nette, Satan tend des embûches sur son chemin. Mais si ma conscience est bonne, j'ai revêtu la cuirasse et n'ai pas à me préoccuper continuellement d'attaques éventuelles. Si Satan m'accuse, je dis: «Christ est ma justice». Mais il s'agit ici de Satan me troublant au sujet de ma conscience. Si je ne suis pas sans fraude dans les confessions que je fais à Dieu, je n'ai pas revêtu la cuirasse. Si je l'ai revêtue, pas n'est besoin que je m'occupe de moi-même et de mon état; je puis aller en avant, fort de la certitude que je ne cache rien à Dieu, mais que je marche en toute bonne conscience devant lui. Le Seigneur peut nous protéger dans le combat, mais il nous sera impossible de persévérer dans la lutte, si nous n'avons revêtu cette partie essentielle de «l'armure complète». Dans tous nos manquements, nous avons sans doute la ressource de la grâce de Dieu; mais la vraie attitude est de posséder une bonne conscience, et, dans cette position, nous trouvons liberté et puissance.

«Et ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'évangile de paix». L'évangile de paix nous appartient en Christ; mais je dois avoir dans mon cœur l'esprit de paix. La paix a été faite pour nous, afin que nous puissions demeurer en elle. C'est la paix qui surpasse toute

intelligence, la paix de Dieu, qui doit garder nos coeurs et nos pensées. Il n'y a pas d'endroit plus rempli de paix que le ciel. Là, jamais de fausse note. Des myriades d'adorateurs tous à l'unisson, tandis que mille harmonies entourent le centre de la gloire de Dieu. L'âme qui est en communion avec Dieu vivra dans l'esprit de paix. Cette condition est de toute importance pour qui doit traverser le tumulte du monde. Comment un saint pourrait-il marcher comme ayant toujours la paix, si l'esprit de paix ne règne pas dans son coeur? Il peut y avoir chez un tel homme une fidélité sans compromis, mais jamais il ne peut marcher comme Jésus a marché. Rien ne garde l'âme dans une paix parfaite, comme une confiance inébranlable en Dieu. Sans elle, un homme sera toujours excité, agité, anxieux. Si la paix de Dieu garde vos coeurs, vous en éprouverez les conséquences bénies; vous ne pourrez rien entendre qui ne s'harmonise parfaitement avec elle. Une fermeté sans compromis possible nous convient, cependant il nous faut aussi le calme; et rien ne rend l'âme aussi calme que le sentiment de la grâce. Le calme est un signe de puissance qui, de plus, se lie à l'humilité. Toute grâce est venue à nous. Le sentiment de notre nullité, joint à l'esprit de paix, donne une force qui surmonte tous les obstacles.

«Par-dessus tout, prenant le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant». Chaque dard est éteint par la confiance en Dieu. Un chrétien ne doit pas craindre de tenir la tête haute au jour de la bataille, car Dieu est avec lui et pour lui. Ceci ne peut changer, quelque abominables que soient les pensées suggérées par Satan. Cette confiance éteint tout.

«Prenez aussi le casque du salut». Je tiens ma tête haute, parce que je suis en sûreté. Le salut est à moi.

La force commence au dedans. Premièrement, nos reins sont ceints de la vérité, notre poitrine est couverte par la justice, nos pieds sont chaussés de la préparation de l'évangile de paix, etc. Maintenant, nous pouvons prendre notre seule arme offensive: «l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu». Il n'y a rien de plus dangereux pour moi que de me servir de la Parole quand elle n'a pas touché ma conscience. Je me livre entre les mains de Satan si, dans le ministère ou en particulier, je vais au delà de ce que j'ai reçu de Dieu, de ce que possède mon âme. Il n'y a rien de plus dangereux que de manier la Parole sans les directions de l'Esprit. Il est très pernicieux pour moi de parler avec les saints de choses de Dieu, en dépassant ce que je possède dans la communion avec Dieu. Bien des choses regrettables ne seraient pas prononcées et la Parole ne serait pas employée si souvent à faux, si nous étions plus vigilants de ce côté-là. Je ne sais rien qui nous sépare davantage de Dieu que de parler de la vérité en dehors de la communion avec lui. Il y a là un immense danger.

«Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints», etc. Le terme «en tout temps» n'est pas employé en rapport avec quelque autre chose; la prière est l'expression et l'exercice de la dépendance. Si une personne me fait une question et que je lui réponde sans en avoir parlé à Dieu, ma réponse l'éloignera plutôt de Dieu qu'elle ne le rapprochera de lui. Ce fut le cas d'Ezéchias (Esaïe 39), lorsque les ambassadeurs vinrent vers

lui et qu'il leur montra ses trésors, au lieu de diriger leurs yeux sur l'Eternel qui l'avait guéri. Est-ce que nous nous tournons vers Dieu, chaque fois que survient une question ou une difficulté? Nous pouvons nous être adressés à lui auparavant et alors la solution est donnée. Nous devrions avoir une puissance de prière telle qu'il n'y eût pour nous aucune difficulté lorsque les circonstances se présentent; ce serait là cette supplication en tout temps dont parle notre passage. Nous devrions être accomplis pour toute bonne parole et toute bonne oeuvre. Il en était ainsi pour Jésus. Il avait prié auparavant, aussi lorsque la coupe lui fut présentée, il était tout prêt à la boire.

Dieu entend un souhait ou un désir exprimés avec la confiance d'un enfant envers son père. Mais ce n'est pas là nécessairement une prière «par l'Esprit». Lorsque nous vivons réellement dans la puissance de la communion, nous avons cette énergie de supplication qui compte sur une réponse (1 Jean 3: 21, 22; 5: 14, 15). Dans le passage qui nous occupe, l'apôtre parle de quelqu'un qui est en communion avec Dieu. Il devrait en être ainsi pour nous. Nous devrions marcher dans la liberté de Christ, de manière à ne pas avoir notre communion troublée par les soucis, les convoitises et les inquiétudes de cette vie, quoique nous traversions peut-être un «mauvais jour».

Supposons que vous commenciez la journée avec un esprit paisible de prière et de confiance en Dieu. Dans le courant de la journée, en traversant ce monde méchant, vous trouverez mille causes d'agitation. Mais si vous êtes exercé spirituellement, si votre coeur est en éveil pour percevoir les choses qui sont dans les pensées de Dieu, tout ce que vous rencontrerez deviendra pour vous un sujet de prières et d'intercession selon le coeur de Dieu. Ainsi chaque action du chrétien devrait porter le sceau de l'humilité et de la dépendance. Si nous marchons avec Christ, au lieu d'être pleins de regrets à l'égard de ce qui nous entoure, nous verrons ses intérêts que ce soit à l'égard d'un frère ou à l'égard de l'Eglise. Quelle bénédiction que de présenter toutes choses à Dieu, de lui apporter toutes choses, au lieu de murmurer sans cesse sur les manquements des autres!

Notre position est donc de revêtir l'armure complète de Dieu et de ne pas broncher devant Satan. Si nous ne sommes pas nous-mêmes dans un bon état, nous ne pouvons intercéder pour les autres. Le verset 18 s'applique à un homme qui marche revêtu «de l'armure complète».

L'apôtre pouvait prier pour tout le monde, mais il avait un besoin d'autant plus grand des prières de tous les saints, qu'il avait plus de soucis que les autres (versets 19, 20). Il réclamait toujours leurs prières (verset 19). Marchant lui-même avec un coeur plein d'affection, il comptait sur celle des frères. Il en est toujours ainsi de ceux qui marchent comme Paul marchait. Il dit aux saints d'Ephèse, comme à ceux de Colosses, qu'il leur a envoyé Tychique pour leur faire connaître ses circonstances — «afin que vous connaissiez l'état de nos affaires». Il tient leur affection pour certaine. Nous aussi, si nous marchons dans l'amour de l'Esprit, nous pourrions toujours compter sur l'intérêt que les autres porteront «à nos affaires». Dans le monde, ce serait de la présomption de supposer que les autres sont préoccupés de ce

qui nous concerne. Mais le chrétien connaît l'amour de l'Esprit dans les saints et il peut y compter.

Encore un mot sur le grand principe fondamental: «Fortifiez-vous dans le Seigneur». En dépit de Satan et de tout ce qu'il peut faire pour nous entraver, nous avons le privilège de dépendre individuellement de Dieu. Tout peut paraître sombre autour de nous, mais le Seigneur nous répète: «Fortifiez-vous». Cela est toujours accompagné d'humilité de coeur. Adviene que pourra, lorsque notre confiance est dans le Seigneur, nous sommes forts. Mais nous devons dépendre simplement et uniquement de Dieu.

Les types

ME 1893 page 418

Les types que l'Écriture nous présente ont différents caractères: tantôt ils sont la figure de quelque grand principe des voies de Dieu, comme Sara et Agar, figures des deux alliances; tantôt ils nous montrent le Seigneur Jésus lui-même, à différents points de vue, comme sacrifice, sacrificateur, etc.; parfois ils préfigurent certains actes de Dieu dans ses voies envers les hommes, sous d'autres dispensations, ou bien encore quelques grands actes à venir de son gouvernement.

Quoiqu'on ne puisse établir aucune règle stricte sur ces points, nous pouvons dire cependant, en général, que la Genèse nous fournit les principaux exemples de la première série de types; le Lévitique, ceux de la seconde (quoique l'Exode en contienne quelques-uns de fort remarquables), et les Nombres ceux de la troisième; ceux de la dernière classe sont plus dispersés.

L'emploi des types dans la parole de Dieu, est un trait qu'il importe de ne pas négliger dans cette précieuse révélation. Il apporte une grâce particulière. Ce qui est le plus élevé dans nos relations avec Dieu, surpasse presque, dans sa réalité, la mesure de nos capacités et la portée de notre vision. Il ne pouvait, en effet, en être autrement, puisque ces choses, si j'ose m'exprimer ainsi, sont adaptées aux capacités de Dieu, à l'égard duquel la réalité a son existence, et devant lequel elle doit être effective, si elle doit nous être profitable. Tous les objets profonds et infinis de notre foi, — infinis dans leur valeur devant Dieu ou dans la démonstration des principes d'après lesquels il agit envers nous, — se rapprochent et deviennent palpables pour nous, par le moyen des types. Le détail de toutes les grâces et des perfections qui existent dans la réalité ou dans l'antitype, est amené tout près de nos yeux, par le moyen du type, avec l'exactitude d'appréciation de l'oeil de Dieu lui-même, mais en une manière adaptée à notre vue, à notre capacité, afin d'élever nos pensées au niveau de ce qui occupe Dieu. Christ, vu dans toute sa gloire, selon la pensée de Dieu, est celui qui nous est présenté de cette manière; mais nous en avons ainsi tous les traits et les détails, et cela de la part de Celui-là même qui composait la grande réalité. Son nom en soit béni!

Réponse à un correspondant

ME 1893 page 420

Quelques frères ont cru voir une contradiction entre ce qui est dit dans le n° 8 du Messenger, «Un mot sur le baptême», surtout à la page 148, et au n° 12, page 221. Cette contradiction n'existe point.

Dans la lettre sur le baptême, on a simplement cherché à montrer que le baptême étant, d'après la Parole, l'introduction dans la profession chrétienne, il convient qu'une personne ait été baptisée pour qu'elle puisse rompre le pain. «Je ne puis qu'approuver les frères qui désirent qu'avant de rompre le pain, ceux qui veulent y participer soient baptisés, s'ils ne l'ont pas été». Il n'est pas question d'enfants, ni d'adultes.

Dans l'article «le Sentier de Dieu», on a voulu faire voir que si, pour être reçu dans une assemblée, on imposait la condition de n'admettre que le baptême des adultes, on tomberait dans le sectarisme, ce qui arrive chez ceux que l'on nomme baptistes.

Il n'y a donc aucune contradiction entre les deux articles.

Notes sur l'épître aux Colossiens

ME 1893 page 421 - ME 1894 page 13

Colosses ou Colasses était une ville de la province de Phrygie, dans l'Asie Mineure, située non loin de Laodicée et de Hiérapolis qui sont nommées dans l'épître (chapitre 2: 1; 4: 13-16). Ces deux villes, de même que Colosses, avaient reçu l'Evangile, et les assemblées qui s'y trouvaient semblent avoir été, surtout celle de Laodicée, en rapport intime avec l'assemblée de Colosses (4: 15, 16).

Par qui l'Evangile avait-il été apporté à Colosses? Sans que cela nous soit dit d'une manière positive, nous pouvons conclure du verset 7 du chapitre 1, que ce fut par Epaphras, ce fidèle serviteur du Christ et bien-aimé compagnon de service de Paul. L'apôtre, bien qu'il eût été en Phrygie à deux reprises (Actes des Apôtres 16: 6; 18: 23), ne s'était pas arrêté à Colosses. Les saints à Colosses n'avaient point vu son «visage en la chair» (Colossiens 2: 1). Mais nous savons qu'il avait à coeur toutes les assemblées, témoin aussi celle de Rome, où il n'avait pas été avant d'écrire aux saints qui la composaient. «Outre les choses de dehors», écrivait ce dévoué serviteur de Christ, «il y a ce qui me tient assiégé tous les jours, *la sollicitude* pour toutes les assemblées» (2 Corinthiens 11: 2-8). Oh! qu'il nous fût donné d'avoir ce même souci pour les assemblées de Christ!

Quelque chose avait éveillé la sollicitude de Paul à l'égard de l'assemblée de Colosses. Epaphras qui avait prêché l'Evangile à Colosses, se trouvait alors à Rome auprès de l'apôtre prisonnier pour Christ (chapitre 4: 3, 10, 12). Il lui avait apporté de bonnes nouvelles touchant la foi, l'amour et les progrès des Colossiens, mais en même temps il lui avait sans doute fait connaître les dangers qui les menaçaient de la part de certains faux docteurs.

Quels étaient ces derniers? Les enseignements et les exhortations mêmes de l'épître, nous font connaître les erreurs qu'ils propageaient et par lesquelles ils cherchaient à séduire les saints et à corrompre leur foi. Ce n'étaient pas, comme chez les Galates, des judaïsant qui voulaient établir pour les chrétiens la nécessité d'être circoncis et d'observer la loi (voyez Actes des Apôtres 15: 1-5; Galates 2: 12; 5: 2, 11, 12), et annulaient ainsi la grâce de l'Evangile. Les faux docteurs contre les enseignements desquels Paul met en garde les Colossiens, étaient, dans un sens, encore plus dangereux, car ils s'attaquaient à la Personne même de Christ. D'un côté, ils étaient bien des judaïsant voulant assujettir les chrétiens à la circoncision, à l'observance des cérémonies et des préceptes légaux, ainsi qu'aux traditions humaines. Mais d'une autre part, imbus des idées gnostiques (*), qu'ils décoraient du nom de philosophie, ils avaient l'esprit rempli de spéculations sur le monde invisible, sur les anges auxquels ils attribuaient une grande puissance et même la création, en rabaissant la Personne de Christ qu'ils réduisaient au rang des créatures. Ainsi ils ne tenaient pas «ferme le Chef» (la Tête). En prêtant l'oreille à leurs enseignements, les Colossiens perdaient la conscience et la jouissance de leur union avec Christ, la Tête du corps. De plus, ces hérétiques voyant dans le corps la

source du mal, cherchaient par des privations et des macérations à atteindre une fausse spiritualité, qu'ils décoraient du nom de sainteté. On comprend que, par là aussi, le vrai sens de la rédemption était perdu, et qu'elle était placée, non plus en Christ, mais dans les efforts de l'homme et dans le culte qu'il rendait à des créatures, erreurs qui germèrent plus tard et produisirent leurs tristes fruits dans l'Eglise.

(*) Cette expression vient du mot grec «gnôsis», connaissance ou science. C'est le mot dont se sert l'apôtre, en parlant de la «connaissance faussement ainsi nommée» (1 Timothée 6: 20).

C'est contre ces erreurs que l'apôtre s'élève en exaltant la Personne de Christ, en la plaçant devant les yeux des saints, et en rattachant ainsi leurs coeurs au Chef auquel, comme chrétiens, ils étaient unis dans le ciel, afin qu'ils jouissent du sentiment précieux de cette union, en comprenant tous les trésors qui se trouvent dans cette Personne adorable. En même temps il montre l'oeuvre parfaite accomplie par Christ.

Il est impossible en lisant l'épître aux Colossiens, de ne pas y voir des rapports frappants avec celle adressée aux Ephésiens. Mais en même temps, il y a des différences intéressantes à noter. Il ne sera pas inutile d'en dire quelques mots.

Une première différence essentielle est la position dans laquelle les chrétiens sont envisagés dans les deux épîtres. Dans celle aux Colossiens, ils sont vus comme étant ressuscités avec Christ, mais encore sur la terre. Dans celle aux Ephésiens, au contraire, ils sont assis en Christ dans les lieux célestes.

Cela vient de ce que, dans l'épître aux Ephésiens, l'Esprit Saint développe les conseils de Dieu par rapport à l'Eglise et les privilèges de celle-ci. Pour cela, Dieu choisit une église fidèle, à laquelle dans ce moment il n'y avait rien à reprocher. Il peut ainsi placer devant nous toutes les grâces qui appartiennent à l'Eglise en général, en vertu de son union avec Christ, la Tête glorifiée, et aussi celles qui appartiennent individuellement aux enfants de Dieu. Le danger qui menaçait les Colossiens de la part des faux docteurs, danger qui, en amoindrissant la gloire de Christ, pouvait leur faire perdre la conscience et la jouissance de leur union avec lui, la Tête du corps, obligeait l'apôtre à placer devant eux les gloires de Christ, plutôt que les privilèges de l'Eglise, et ainsi à ranimer leurs affections spirituelles pour ce Chef béni, ou au moins, à les empêcher de s'affaiblir.

Aussi voyons-nous que, tandis que dans l'épître aux Ephésiens, l'Eglise est «la plénitude de Celui qui remplit tout en tous» (Ephésiens 1: 23), dans celle aux Colossiens, «toute la plénitude de la déité habite corporellement en Christ» et nous sommes «accomplis en lui» (Colossiens 2: 9, 10).

Une autre différence importante est que, dans les Colossiens, il n'est fait aucune mention de l'Esprit Saint, sauf dans l'expression «votre amour dans l'Esprit» (1: 8). Nous voyons, au contraire, «il en est amplement parlé dans l'épître aux Ephésiens, comme scellant le chrétien, comme les arrhes de notre héritage, comme Celui par lequel Juifs et gentils ont ensemble accès auprès du Père, comme habitant dans l'Eglise et dans le chrétien, comme révélant le mystère aux apôtres, comme la puissance dans le fidèle pour jouir de Christ et de son amour,

comme lien d'union entre les chrétiens et formant le seul corps, comme devant remplir le chrétien et écarter ainsi de lui toutes choses mauvaises, pour produire les louanges et les actions de grâces, comme le conduisant dans ses prières, excitant sa vigilance et lui apprenant à manier l'arme de la Parole contre l'ennemi (Ephésiens 1: 13, 14; 4: 30; 2: 18, 22; 3: 5, 16; 4: 3, 4; 5: 18; 6: 17, 18).

D'un autre côté, Christ est plus complètement présenté comme *notre vie* dans l'épître aux Colossiens. La formation de l'âme en vivante ressemblance avec Christ s'y trouve davantage mise en relief. C'est Christ *en nous*, plutôt que nous *en Christ*, comme dans les Ephésiens.

Ces différences établies, et nous pourrions en voir d'autres chemin faisant, entrons dans l'étude de notre épître.

Chapitre 1

(Versets 1 et 2). L'épître commence à peu près comme celle aux Ephésiens. De même que celle-ci, elle fut écrite de Rome où Paul était prisonnier, et envoyée par Tychique accompagné d'Onésime qui fut aussi porteur de la lettre à Philémon (Ephésiens 6: 21; Colossiens 4: 7-9).

«Paul, apôtre (ou envoyé) du Christ Jésus, par la volonté de Dieu». Paul ne manque jamais, surtout dans les épîtres qui exposent d'une manière spéciale soit les doctrines du salut, soit les vérités qui se rapportent à Christ et à l'Eglise, de revendiquer son titre d'envoyé par Jésus Christ. Son autorité, soit pour prêcher, soit pour enseigner, exhorter ou reprendre, lui vient directement du Chef glorieux de l'Eglise, et c'est par «la volonté de Dieu» qui a conféré à Christ cette place de gloire comme Homme (Ephésiens 1: 20-23), et dont le conseil avait destiné Paul à sa mission (Galates 1: 15). C'est donc comme tel qu'il écrit et que l'Eglise a à recevoir son enseignement et ses exhortations. Ce n'est pas le message d'un homme, mais celui de Jésus Christ, par la volonté de Dieu.

Mais ici Paul s'adjoint «*Timothée, le frère*», ce qu'il ne fait pas en écrivant aux Ephésiens. Est-ce pour ajouter de la force au témoignage qu'il rend aux grandes vérités qu'il va développer, suivant une parole plus d'une fois rappelée dans l'Ecriture? (Matthieu 18: 16; 2 Corinthiens 13: 1). Quoiqu'il en soit, nous voyons souvent l'apôtre s'adjoindre soit tous les frères qui sont avec lui (Galates 1: 2), et ici c'est évidemment pour montrer leur unanimité avec lui dans les reproches qu'il va adresser — soit un ou deux qu'il désigne (1 Corinthiens 1: 1; Philippiens 1: 1; 1 Thessaloniens 1: 1; Philémon 1), et qui ont été ses compagnons d'oeuvre auprès des saints à qui il écrit.

Le titre donné aux chrétiens de Colosses est «*saints et fidèles*», comme dans l'épître aux Ephésiens; mais ici, il ajoute «frères». Le caractère de «saints et fidèles» se rapporte à la relation des chrétiens avec Dieu et le Seigneur, et convient plus exclusivement à ceux d'Ephèse, qui sont envisagés dans une position céleste, tandis que «frères» exprime la

communion des saints les uns avec les autres sur la terre, mais toutefois comme ressuscités avec le Christ.

Puis vient la salutation ordinaire: «Grâce et paix à vous, de la part de Dieu, notre Père, et du Seigneur Jésus Christ».

(Versets 3-8). Ces versets et la prière qui les suit, correspondent aux versets 15 et suivants du premier chapitre aux Ephésiens. Mais nous ne trouvons pas dans les Colossiens les conseils de Dieu, l'appel et les privilèges de l'héritage, bénédictions merveilleuses dont la pensée fait jaillir du coeur de l'apôtre ces paroles: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ» (Ephésiens 1: 3-14).

Ici, comme dans les Ephésiens, au verset 15, l'apôtre rend grâces pour les chrétiens auxquels il écrit, et il motive ses actions de grâces dans les deux cas, parce qu'il a entendu parler de «leur foi dans le Christ Jésus et de l'amour qu'ils ont pour tous les saints». Comme toujours, l'apôtre se plaît à reconnaître le bien qui est en eux. C'est pour lui une source incessante de reconnaissance envers Dieu et de joie pour son coeur, en même temps que cela le conduit à les présenter toujours à Dieu dans ses prières, pour que ce bien s'affermisse et que leurs âmes progressent. Dans notre mesure, ne devrions-nous pas avoir quelque chose de cette sollicitude de l'apôtre?

«Ayant ouï parler de votre foi dans le Christ Jésus et de l'amour que vous avez pour tous les saints», voilà pourquoi il rend grâces. C'était un beau témoignage. Le Christ Jésus — et cela comprend sa Personne et son oeuvre — était l'objet de leur foi, de leur confiance; leur regard spirituel s'arrêtait sur lui. De là découle nécessairement l'amour, car la foi est opérante par l'amour. Sans amour, elle est comme un arbre sans fruits. Et cet amour n'avait rien d'exclusif; il embrassait «tous les saints», tous ceux qui, de même qu'eux, avaient été mis à part pour Dieu et participaient aux privilèges de ses enfants. C'est le caractère de l'amour chrétien, d'être large.

Si l'apôtre rend grâces et prie constamment pour les Colossiens, c'est aussi «à cause de l'espérance qui leur est réservée dans les cieux».

L'apôtre savait ce qui leur était réservé dans les cieux, en dehors de la terre, il s'en réjouissait pour eux et dirigeait leurs regards vers ce but céleste. Ressuscités avec le Christ, un Christ maintenant dans les cieux, ils ne pouvaient avoir d'autre espérance qu'une espérance céleste; c'était ce qui les caractérisait et ce qui devait caractériser leur marche. Ni le judaïsme avec ses ordonnances, ni la philosophie avec ses vaines spéculations, ne pouvaient leur donner cette espérance qui détache de la terre et attache au ciel où se trouve l'objet de la foi et de l'amour. L'Évangile seul nous éclaire d'une lumière céleste, car il vient d'en haut et y appelle nos coeurs. Les Colossiens en danger d'être entraînés dans les pratiques d'une religion terrestre, sont ramenés à leur vraie destination par ce seul mot de l'apôtre: «l'espérance qui vous est réservée dans les cieux». Puissions-nous, exposés que nous sommes à céder aux préoccupations de la terre, nous souvenir sans cesse de «l'espérance qui nous est réservée dans les cieux» et qui doit faire de nous des hommes célestes, réalisant que nous sommes

ressuscités avec le Christ, non pour la terre, mais pour le ciel, où se trouve la source de notre vie.

Les Colossiens n'ignoraient pas qu'il y avait pour eux une espérance céleste. L'Évangile, la bonne nouvelle, était «parvenu» jusqu'à eux. Cet évangile, parole de la vérité, parce qu'il vient de Dieu, nous place en rapport avec Dieu dans le ciel. Le judaïsme ne le pouvait pas, car Dieu demeurait caché derrière le voile, et aussi longtemps que le judaïsme subsistait, le chemin des lieux saints — du ciel — n'était pas manifesté. Mais maintenant, par la mort de Christ, le voile a été déchiré, nous avons par le sang de Jésus une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints, et Jésus y est entré comme précurseur pour nous (Hébreux 9: 8-12; 10: 19, 20; 6: 19, 20). L'Évangile nous donne donc en Christ une espérance céleste (voyez 1 Pierre 1: 3, 4), et les Colossiens, à qui il était parvenu, avaient par lui connaissance de cette espérance. Il en est ainsi pour nous. Quelle grâce d'avoir ainsi pour nos cœurs une espérance qui nous délivre de ce monde et des choses visibles qui nous cachent Dieu.

Mais cet Évangile, parole de vérité qui apportait une religion céleste, en contraste avec ce que prétendaient donner le judaïsme et la philosophie, n'était pas seulement pour un peuple particulier, ni pour les seuls adeptes d'une prétendue science. Il était pour tous, et s'était répandu dans «tout le monde où il portait du fruit et où il croissait». C'est ici, comme au verset 23, plus caractéristique qu'historique. L'Évangile du salut est pour le monde entier. C'est là sa sphère; il est destiné à pénétrer partout pour y porter du fruit et y croître, ainsi que cela avait eu lieu pour les Colossiens: «Comme aussi parmi vous», dit l'apôtre. Nous ne pouvons d'ailleurs point douter que l'Évangile, du temps même des apôtres, n'ait été porté plus loin que peut-être on ne serait disposé à le penser.

Il n'était donc pas resté stérile chez les Colossiens. Il y avait porté du fruit par la conversion des âmes à Dieu et à Christ, par les résultats en marche chrétienne, sainte et divine au Seigneur, et en amour pour les saints. Et il y croissait. Combien cela est important! Les Colossiens progressaient; ils ne restaient pas stationnaires, satisfaits de ce qu'ils connaissaient déjà, ou du point où ils étaient arrivés dans la vie chrétienne. Ils réalisaient l'exhortation de l'apôtre Pierre: «Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ» ([2 Pierre 3: 18](#)). Et cette marche en avant avait commencé et s'était continuée «depuis le jour où ils avaient entendu et connu la grâce de Dieu», que l'Évangile leur annonçait. C'est qu'ils l'avaient entendue et connue «en vérité», c'est-à-dire *vraiment*, d'une manière réelle, dans leur cœur. Combien il serait à désirer qu'il en fût ainsi de nous! Appliquant mal ce qui est adressé par le Seigneur à l'église d'Ephèse comme un reproche: «Tu as abandonné ton premier amour», on parle comme si ce relâchement devait arriver nécessairement dans la vie du chrétien. Malheureusement, il en est trop souvent ainsi. Après la première joie du salut, on se laisse envahir, sinon par les plaisirs, au moins par les occupations de la terre, et on ne fait point de progrès. Non seulement cela, mais, suivant une loi nécessaire, on recule, car on ne peut rester stationnaire dans la vie chrétienne. Mais est-ce nécessaire? Assurément non. Paul ne se ralentissait pas dans sa course, et ne se laissait pas arrêter par les difficultés et les choses terrestres. «Je fais une chose», dit-il: «oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec

effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus» (Philippiens 3: 14). Soyons ses imitateurs, comme nous y sommes exhortés, ayant nos coeurs dégagés de tout sauf de Christ, et puisse l'Evangile, dans ses résultats bénis, croître parmi nous et en nous!

Paul mentionne ensuite, au verset 7, l'instrument dont le Seigneur s'est servi pour leur faire entendre la parole de la vérité. C'est Epaphras, sur lequel nous n'avons d'autres détails que ceux donnés ici, au chapitre 4, et dans l'épître à Philémon (verset 23); mais le peu que l'Esprit Saint nous dit de lui suffit pour nous peindre son caractère et nous faire apprécier ce serviteur de Dieu. C'est le propre de la parole de Dieu de décrire ainsi en peu de mots les qualités de ceux qui plaisent au Seigneur, et à qui il donne une place dans son livre où leur nom est conservé. Inconnus du monde qui exalte ses héros, précieux aux yeux de Dieu, qui leur a réservé une place dans sa gloire.

Deux choses caractérisent ici Epaphras. A la fin de l'épître, nous trouvons d'autres traits. Il était le «bien-aimé compagnon de service» de l'apôtre. On sait combien celui-ci avait un coeur chaud et dégagé de toute jalousie. Il aimait, pour l'amour de Christ, à voir des ouvriers être engagés dans l'oeuvre et le service du Seigneur. Il ne s'arrogeait sur eux aucune autorité, ils étaient ses compagnons. Pour eux, il éprouvait une vive affection, et savait reconnaître leur caractère et leur travail. Ainsi, il rend témoignage à Epaphras qu'il «est un fidèle serviteur du Christ», exerçant pour le bien des Colossiens le ministère qu'il avait reçu. Puissent aujourd'hui les ouvriers du Seigneur être animés du même esprit que Paul! L'oeuvre ne pourra que se ressentir en bien de leur amour dévoué et sincère les uns pour les autres. Epaphras apportant à Paul des nouvelles de Colosses, lui parle de ce qui réjouit le coeur de l'apôtre: «l'amour dans l'Esprit» qui animait les Colossiens.

Nous avons déjà fait remarquer que le verset 8 est le seul passage de l'épître où l'Esprit Saint soit mentionné. Ajoutons que, tandis que dans l'épître aux Ephésiens l'Esprit Saint est présenté comme une Personne divine agissant dans les saints et dans l'Eglise, dans celle aux Colossiens, et cela dans ce seul passage, nous ne le voyons pas tant comme une Personne divine ici-bas que simplement comme caractérisant leur amour. Ce n'était pas une affection ou des affections naturelles, mais l'amour dans l'Esprit, fruit de la vie qui est en Christ. Or, c'est là ce qui est mis en évidence partout dans l'épître. Tout y ramène à Christ.

(Versets 9-11). Ici, au verset 9, commence la prière de l'apôtre pour les saints. Ainsi qu'au verset 15 du premier chapitre aux Ephésiens, Paul commence par «c'est pourquoi», se rapportant dans l'une et l'autre épître, à ce qu'il a exposé, et motivant ainsi sa prière. Mais dans la première épître, il a développé les privilèges merveilleux et les bénédictions spirituelles que les saints ont en Christ, et qui résultent des conseils de Dieu à leur égard. Aussi, dans sa prière, Paul demande pour eux qu'ils aient «l'esprit de sagesse et de révélation» pour comprendre ces conseils, et connaître la puissance par laquelle ils y avaient part. Dans les Colossiens, le «c'est pourquoi» se rattache sans doute à leur foi et à leur amour, au bien qu'il a reconnu en eux, et auquel il désire qu'ils ajoutent «la connaissance» de la volonté de Dieu;

mais c'est surtout en vue de «l'espérance réservée dans les cieux» qu'il prie, afin que leur marche pratique réponde au but placé devant eux.

Il demande donc dans ses prières incessantes (*) pour les Colossiens, qu'ils soient remplis de «la connaissance de la volonté de Dieu en toute sagesse et intelligence spirituelle». C'est le premier principe nécessaire pour diriger notre marche, comme ressuscités avec Christ et tendant vers un but céleste. Les ordonnances humaines, les commandements d'hommes, qui ont une apparence *de sagesse* (2: 23), ne peuvent y conduire. Il faut plus et autre chose. Il faut «la connaissance de la volonté de Dieu» qui résulte de notre relation avec lui comme hommes ressuscités et ainsi sortis des liens d'une religion terrestre, et possédant une vie capable de le connaître réellement. Cette connaissance de sa volonté ne peut découler que d'une communion intime avec lui, communion qui est le propre de cette vie. Là, en effet, nous connaissons vraiment son caractère et sa nature.

(*) Remarquons ce caractère de persévérance dans les prières, si en harmonie avec l'exhortation du Seigneur (Luc 18: 1), et que nous devrions aussi posséder. Il existera là où se trouveront des besoins réellement sentis.

C'est pour cela que l'apôtre ajoute «en toute sagesse et intelligence spirituelle». La sagesse consiste surtout dans le discernement ou l'appréciation exacte des choses, et l'intelligence en fait l'application dans les circonstances diverses par lesquelles on a à passer. Mais remarquez que ce n'est pas l'intelligence et la sagesse naturelles. Ce sont celles qui sont le produit de la vie spirituelle, de la vie de Dieu dans l'âme, de l'action de l'Esprit. Elles dépendent donc de notre état spirituel, de la proximité où nous sommes de Dieu, et s'appliquent à notre marche comme chrétiens dans ce monde. C'est selon cette sagesse et cette intelligence spirituelle, que nous avons la connaissance de la volonté de Dieu, et non par des ordonnances. Plus vous vivrez près de Dieu, dans sa communion, dans ses pensées, plus vous aurez cette sagesse et cette intelligence, et mieux vous connaîtrez ce que Dieu *veut* de vous et par vous et pour vous.

Mais l'apôtre ne borne pas sa prière à demander que les saints connaissent *quelque chose* de cette volonté. Il demande qu'ils soient *remplis*, ou qu'ils soient accomplis «dans la connaissance de la volonté de Dieu». Cela suppose, non pas une connaissance intellectuelle de quelque chose qui est en dehors de nous, et que nous cherchons; mais une connaissance intime, intérieure, et telle qu'elle ne nous laisse point dans l'incertitude ou l'indécision quant à ce qu'elle est. De là résulte, ainsi que quelqu'un l'a dit, «que Dieu a attaché la découverte du sentier de sa volonté — son chemin — à l'état intérieur de l'âme, et il nous fait passer par les circonstances diverses de la vie ici-bas, afin d'éprouver et de nous faire découvrir à nous-mêmes ce qu'est cet état. C'est selon son état spirituel que le chrétien connaît les voies de Dieu, et la parole de Dieu en est le moyen (voyez Jean 17: 17, 19). Dieu a un chemin à lui, chemin que l'oeil du vautour n'a pas aperçu, qui n'est connu que de l'homme spirituel, qui se rattache à la connaissance de Dieu et qui en provient (voyez Exode 33: 13).

Le verset 10 nous montre que c'est bien dans un but pratique, en vue de la marche chrétienne des Colossiens, d'une marche qui, dans ce monde, répondit à leur espérance

céleste, que Paul a demandé pour eux qu'ils soient remplis de la connaissance de la volonté de Dieu. C'est «pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant par la connaissance de Dieu». «Marcher d'une manière *digne du Seigneur*». Cette expression exprime la mesure de la marche ou de la conduite du chrétien. Nous la retrouvons dans d'autres épîtres, mais sous des formes différentes quant au mobile de la marche. Ainsi, dans l'épître aux Ephésiens, nous lisons: «Je vous exhorte à marcher d'une manière *digne de l'appel* dont vous avez été appelés» (4: 1). Cet appel était que Juifs et gentils (et nous aussi) fussent ensemble un seul corps et une habitation de Dieu par l'Esprit, par l'Esprit Saint demeurant dans l'Assemblée. Cette mesure de la marche est en rapport avec la teneur de l'épître. L'appel saint et élevé dont ils ont été appelés, résulte des conseils de Dieu relativement au mystère de l'Eglise.

Dans l'épître aux Philippiens, une autre mesure de la marche chrétienne nous est présentée: «Seulement conduisez-vous (*) d'une manière *digne de l'évangile du Christ*» (1: 27), digne de cette bonne nouvelle qui, en apportant le salut, délivre l'homme de la puissance du péché et lui présente Christ comme vie, comme modèle, comme but et comme force. Les Philippiens qui avaient éprouvé la puissance de cet Evangile que leur avait apporté Paul et qui en goûtaient les bénédictions, prenaient part de coeur à la prédication de l'Evangile (1: 5) et, demeurant dans la foi à ce qu'il leur avait fait connaître, ils pouvaient résister aux adversaires, et se conduire, gouverner leur vie, d'une manière qui glorifiât l'Evangile.

(*) L'expression «conduisez-vous» n'est pas la même que «marcher», dans l'original. La première emporte l'idée de «se gouverner», comme en Actes 23: 1. La seconde renferme l'idée de se mouvoir au milieu des circonstances.

Aux Thessaloniens, Paul écrivait: «Pour que vous marchiez d'une manière *digne de Dieu*, qui vous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire» (1^{re} épître 2: 12). C'est vers Dieu qu'ils avaient été tournés en abandonnant les idoles; c'est ce Dieu vivant et vrai qu'ils avaient maintenant à servir; comme assemblée ils étaient en Dieu le Père; ils avaient pour espérance le royaume et la gloire de ce Dieu, et ils sont exhortés à marcher d'une manière digne de Dieu, dans la sainteté qui répond à son caractère (voyez 3: 13; 4: 1-8; 5: 23).

Mais ici, dans cette épître qui ramène tout à Christ, qui le place sans cesse sous les yeux des chrétiens, la mesure de la marche est «d'une manière *digne du Seigneur*». Tout ce que Christ est, va être placé devant leurs yeux, mais il est le Seigneur; c'est l'autorité dont il est revêtu que ce mot exprime; nous lui appartenons; que notre marche réponde et soit à la gloire de notre «Seigneur». Il y a en même temps dans cette expression quelque chose qui s'adresse à notre responsabilité vis-à-vis de lui.

Ayant donc appris dans la communion avec Dieu ce qu'est sa volonté, étant, *rempli* de la connaissance de cette volonté par la sagesse et l'intelligence spirituelle qui résultent de cette communion, le chrétien peut marcher «d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards». Remarquons cette expression «plaire au Seigneur», lui être agréable, jouir ainsi de son approbation, quoi de plus précieux et en même temps de plus propre à nous encourager! Et c'est «à tous égards». La vie chrétienne n'est pas une vie morcelée, pour ainsi dire, une vie

dont une partie sera pour Christ et l'autre pour nous-mêmes ou le monde. Non, elle est un tout; elle est une, et son caractère se montre en tout, s'imprime sur tout. Rien dans le chrétien ne doit échapper à son action; c'est «à tous égards» qu'il est appelé à plaire au Seigneur. Remarquons aussi comme cela se lie à être «*remplis* de la connaissance de la volonté de Dieu». Cette volonté de Dieu dans laquelle Christ prenait ses délices ici-bas (voyez Jean 4: 34; Hébreux 10: 7), de sorte qu'il pouvait dire: «Je fais toujours les choses qui *lui plaisent*» (Jean 8: 29), est aussi ce dont la connaissance, quand nous en sommes remplis, nous fera «marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards». Quel motif d'activité pour le chrétien de «plaire à son Seigneur!» (voyez Luc 19: 17; Matthieu 25: 21).

Nous comprenons ainsi l'importance de la prière de Paul. Puissions-nous nous y associer de coeur!

L'apôtre précise maintenant sa pensée par ces paroles: «Portant du fruit en toute bonne oeuvre». C'est ainsi qu'on plaît au Seigneur à tous égards. La vie dans le chrétien se montre dans la pratique: il porte du fruit en toute bonne oeuvre. Le fruit, c'est-à-dire le résultat manifeste de la vie, ainsi qu'il arrive pour un arbre, c'est «toute bonne oeuvre». Cela n'est point limité à telle ou telle oeuvre, selon que nous le trouverons bon, ou que nous y serons conduits par nos goûts ou nos préférences. Non; c'est «toute bonne oeuvre». Or, qu'est-ce qui caractérise une bonne oeuvre? Qu'est-ce qui fait qu'elle est telle devant Dieu? Puisqu'elle est le fruit de la vie de Dieu, qu'elle résulte de la connaissance de sa volonté, c'est toute oeuvre faite selon lui, répondant à sa nature, accomplie au nom du Seigneur Jésus, et montrant ce qui est énuméré dans ces paroles: miséricorde, bonté, humilité, douceur, longanimité, support mutuel, esprit de pardon et de paix, amour (Colossiens 3: 12-17). De toutes ces choses se composera la vie pratique du chrétien, sainte et agréable au Seigneur. C'est ce que l'apôtre désirait pour les Colossiens, et ce que nous avons à désirer pour nous.

Mais un autre trait vient s'ajouter à ceux qui précèdent, c'est le progrès dans cette vie pratique: «*croissant* par la connaissance de Dieu». Comme nous l'avons remarqué, on ne peut rester stationnaire, si l'on n'avance pas, on recule. De là les exhortations à croître, à abonder de plus en plus en amour, en sainteté, en connaissance, que nous trouvons dans la Parole (Ephésiens 4: 15; 1 Pierre 2: 2; 2 Pierre 3: 18; 1 Thessaloniens 3: 12).

Mais ici, nous avons le moyen intérieur qui produira cette croissance, cette marche en avant de l'âme; c'est «par la connaissance de Dieu». Il ne s'agit point ici de la connaissance de sa volonté pour diriger notre marche, mais de la connaissance même de Dieu, connaissance pleine et entière, dans le coeur et non dans l'intelligence seulement; connaissance de son caractère, de son amour, de sa sagesse, de sa bonté, de notre relation avec lui; connaissance qui, exerçant son action sur les affections, les attire et les attache toujours plus à lui, et fait que l'âme s'élève et grandit en amour, en sainteté, en ressemblance avec Dieu (voyez 2 Pierre 1: 2), étant ainsi dégagée de tout ce qui pourrait arrêter son développement. En effet, si notre coeur est occupé de Dieu, de ce qu'il est, de ce qu'il a fait et fait pour nous, les choses de la terre cessent d'avoir leur influence sur nous, et nous croissons spirituellement dans la mesure

où cela a lieu. Heureux état que celui où Dieu remplit de plus en plus l'âme de sa lumière et de son amour!

(Verset 11). Or, pour marcher ainsi d'une manière digne du Seigneur, en portant du fruit et en progressant par la connaissance de Dieu, il y a une chose nécessaire, c'est *la force*. Nous trouvons donc maintenant cette vérité précieuse: la connaissance de Dieu nous fait voir où est le secret de la force. C'est en lui qu'elle se trouve; c'est de lui que nous la tirons: «Etant fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire». Le chrétien est fortifié par une force qui vient d'en haut, de la gloire où la puissance de Dieu a placé Christ, après l'avoir ressuscité d'entre les morts (Ephésiens 1: 19, 20). C'est cette puissance infinie vue en Christ dans la gloire, qui donne au chrétien «toute force», non pas seulement une force pour une circonstance particulière, mais cette force dont il a besoin à chaque instant pour réaliser la vie de Christ ici-bas; la vie céleste dans des circonstances terrestres; une vie en harmonie avec le caractère de Dieu qu'il connaît. Telle est la mesure de la force du chrétien: «Fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire»: nulle borne n'y est posée, car c'est la puissance même de Dieu. N'y a-t-il pas là de quoi encourager et soutenir dans le chemin?

Ce n'est cependant pas pour accomplir des actes de puissance aux yeux des hommes que cette force d'en haut nous est donnée. C'est pour réaliser le vrai caractère de la vie chrétienne ici-bas, tel qu'il l'a été d'une manière parfaite par le Seigneur sur la terre. On est fortifié «*pour toute patience et constance, avec joie*». Les peines, les afflictions, les oppositions et les difficultés de toutes sortes abondent dans le chemin de la foi. Le Seigneur ne l'a pas caché aux siens et les apôtres le rappellent (Jean 16: 33; Actes des Apôtres 14: 22). Lui-même a rencontré toutes ces épreuves et a montré en elles sa patience et son endurance constantes. Il est évident que, pour suivre une telle voie, il est nécessaire que la volonté propre soit subjuguée. Mais le Seigneur n'avait d'autre volonté que celle de son Père (Jean 4: 34; 5: 30; 6: 38). De là découlait sa vie de patience et de support constant, qui ne se lassait jamais quelle que fût la contradiction des pécheurs et les efforts de l'ennemi. Pour nous, afin que notre volonté soit soumise et que nous puissions manifester la vie de Dieu en «*toute patience et constance*», nous avons besoin d'être «fortifiés en *toute force*» par la puissance d'en haut. Rien ne manifeste plus la force que la patience; non cette patience passive qui se soumet et supporte parce qu'il le faut, mais une patience active qui endure, parce que c'est la volonté connue de Dieu. Avons-nous cette patience dans les circonstances contrariantes et pénibles de la vie? Avons-nous ce support constant dans nos relations avec les autres? Cela ne provient pas d'un caractère naturel, apathique ou indifférent, mais d'une force venant de Dieu: «Fortifiés selon la puissance de sa gloire». La patience attend. Elle sait que le moment vient où les peines et les difficultés auront passé, et où l'on sera arrivé à la gloire d'où vient maintenant la force. Cette perspective encourage le cœur à la patience, et est placée plus d'une fois devant nous par la Parole (Jacques 5: 8; 2 Thessaloniens 3: 5).

Dans le chemin de l'obéissance et de la patience se trouve aussi *la joie*, en dépit de tout ce que nous avons à supporter, une joie qui vient d'en haut, la joie que Jésus goûtait dans sa communion constante avec son Père, la joie dont il dit: «Je vous ai dit ces choses, afin que *ma*

joie soit en vous, et que votre joie soit accomplie» (Jean 15: 11; 17: 13). C'est une joie qui découle de la certitude que Jésus vit dans la gloire, que nous avons le glorieux privilège de demander au Père en son nom tout ce qui concerne les besoins de nos âmes; c'est une joie qui, résidant dans la connaissance de ce glorieux Sauveur, ne peut nous être ôtée (Jean 16: 22-24). Nous pouvons ainsi comprendre ces exhortations réitérées de l'apôtre à nous réjouir dans le Seigneur, à être toujours joyeux (Philippiens 3: 1; 4: 4; 1 Thessaloniens 5: 16), l'affirmation de Pierre: «Croyant en lui, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse» (1 Pierre 1: 8), et la déclaration de Jean, que dans la communion du Père et du Fils, notre joie est accomplie (1 Jean 1: 4).

Merveilleuse chose que la vie de Dieu dans le chrétien, vie bienheureuse lorsqu'elle est réalisée, témoignage puissant à sa force glorieuse opérant dans les âmes.

(Verset 12). Une vraie connaissance de Dieu et du sentiment de sa force glorieuse agissant en nous, pour nous faire poursuivre avec patience et constance notre course chrétienne selon la connaissance de la volonté de Dieu, produit la joie, et cette joie trouve son expression dans les actions de grâces. Elles sont l'effusion nécessaire d'un coeur qui goûte ce que Dieu a fait pour lui. Nous rendons «grâces au Père, qui nous a rendus capable de participer au lot des saints dans la lumière». Remarquons d'abord qu'il n'est pas dit «nous *rendra* capables». Il ne s'agit pas d'une chose à atteindre, et où l'on ferait des progrès, mais d'une position qui nous a été *donnée*, d'une grâce qui nous a été *accordée* et que nous possédons: «Il nous a *rendus* capables»: C'est un fait. Aussi Dieu est-il introduit ici, sous son nom de *Père*. S'agit-il de notre marche et de notre responsabilité, nous avons affaire avec *Dieu*, nous croissons par la connaissance de *Dieu*. Mais s'il est question de notre relation avec lui, c'est la grâce, et Dieu est présenté comme Père. C'est ainsi qu'il est écrit: «Voyez de quel amour *le Père* nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu» (1 Jean 3: 1).

La grâce dont il est parlé ici, c'est «de participer au lot des saints dans la lumière». «Dieu est lumière» (1 Jean 1: 5); c'est le domaine où il habite; excluant toutes ténèbres. Cette lumière, c'est la sainteté et la pureté parfaites, en dehors de toute souillure, manifestant en même temps tout ce qui est pur ou ne l'est pas, tout ce qui est ou non conforme à sa nature. Or, on ne peut être en relation avec Dieu que dans cette lumière (1 Jean 1: 6, 7); et pour cela, il faut être «*saint*», à part comme lui de la souillure. Le «lot», la part des *saints* est dans la lumière, en Dieu lui-même. Qui pourrait se vanter d'y atteindre? Dieu seul, par sa toute-puissance, pouvait nous en rendre capables ou dignes, et il l'a fait dans sa grâce. Notre part, à chacun de nous, est là; nous sommes avec les saints là où Dieu se trouve, dans la lumière. C'est la région céleste et bienheureuse, où nous avons le privilège de demeurer et de nous mouvoir. Qu'il nous soit donné de le réaliser.

(Verset 13). Ce n'est pas là que nous étions dans notre état naturel. Nous nous trouvons sous le «*pouvoir des ténèbres*», sous l'empire et la domination de Satan (voyez Actes des Apôtres 26: 18, et Ephésiens 6: 12), qui est le prince de ces ténèbres (2 Corinthiens 4: 4). Les ténèbres où Satan agit et exerce son pouvoir sur l'homme devenu son esclave par le péché, sont en contraste frappant avec la lumière où Dieu habite, qui est sa nature même, et où il

donne par grâce une part aux saints. Il a agi envers eux dans sa grâce infinie et, intervenant dans sa toute-puissance, il les a «délivrés» de la puissance sous laquelle ils étaient. Du domaine où Satan règne, brisant leurs liens et ouvrant la porte de leur obscur cachot, il les a introduits dans le domaine de la lumière. Apprécions-nous comme nous le devons cette grâce immense?

Mais il y a plus encore. «Dieu est amour» aussi bien que «lumière», et le domaine de la lumière est aussi celui de l'amour. Nous ayant «délivrés du pouvoir des ténèbres, il nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour». C'est encore un *fait*, c'est une *position* dans laquelle nous ont placés sa souveraine grâce et sa puissance. C'est une chose sur laquelle nous ne saurions trop insister pour la joie et la paix de nos âmes: une *part* dans la lumière, une *place* dans le royaume du Fils de son amour. Tout vient du Père, nous a été conféré par lui.

«Transportés» indique comme un effort de la puissance qui nous délivre, qui nous arrache au pouvoir de l'ennemi, et qui, lui ayant ravi sa proie, l'emporte bien loin de son atteinte, dans un lieu où son pouvoir vient se briser. Nous y sommes sous la garde d'un amour tout puissant. Ainsi que quelqu'un l'a dit: «Ce n'est pas là une règle judaïque pour l'homme; c'est une opération de la puissance de Dieu, qui nous traite comme étant complètement et par nature esclaves de Satan et des ténèbres, et nous place par un acte de cette puissance dans une position et une relation toutes nouvelles à l'égard de lui-même».

Remarquons que nous retrouvons bien ici en principe ce qui est exprimé en Ephésiens 1: 4, 5, et 2: 1-6. Mais là c'est la chose elle-même telle qu'elle est dans la pensée de Dieu, selon ses conseils; dans les Colossiens, c'est le fait que nous y avons part.

«Le royaume du *Fils de son amour*»; c'est la seule fois que cette expression se trouve dans le Nouveau Testament. Le *royaume* est présenté sous différents aspects dans l'Écriture. C'est le royaume des cieux, le royaume de Dieu, le royaume du Père, le royaume du Fils de l'homme. Dans ce dernier cas, il s'agit de la manifestation glorieuse du Seigneur Jésus pour juger et gouverner la terre (Apocalypse 11: 15; Matthieu 25: 31, etc.). Ici, dans notre verset, nous voyons la relation éternelle du Seigneur avec le Père, comme son Fils unique, de même essence que lui, et l'objet de son amour ineffable. Le royaume est la sphère actuelle, invisible et céleste, où cette relation est manifestée et où elle est connue de ceux qui y sont introduits, qui y ont été transportés. C'est la Personne adorable du Fils qui nous y est présentée comme les délices éternelles du Père; c'est plus que la gloire, ou bien c'en est la partie la plus élevée, la plus excellente, c'est l'amour du sein du Père, se déversant sur son Fils. Et c'est là où nous sommes amenés, pour que nous le contemplions et l'adorions. Combien cela rattache le cœur à Jésus, et affranchit du monde et des ordonnances! C'est à ce Fils de l'amour du Père que les Colossiens étaient unis, et que nous le sommes! Nous sommes dans le royaume de l'amour; où cet amour règne, où il domine tout, où seul il est la règle et la loi; nous appartenons à ce royaume bienheureux. Puisse nous en goûter les délices, apprécier toujours plus la position que la grâce nous a donnée en nous y plaçant.

(Verset 14). «En qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés». Voilà la base sur laquelle, en justice, nous avons pu être rendus capables d'avoir notre part dans la lumière et une entrée et une place dans le royaume du Fils de l'amour du Père. La rédemption est en même temps la manifestation de l'amour divin envers nous.

Cette rédemption, ce rachat, a été accomplie par lui, le Fils, par l'oeuvre de la croix, et quant à son efficacité et à ses fruits permanents, elle est et demeure en lui. Le résultat personnel en est «la rémission des péchés». Pardonnés en vertu de la rédemption accomplie, nous avons part au lot des saints dans la lumière, nous sommes délivrés de la puissance de Satan et placés dans le royaume du Fils, où l'amour a sa pleine et souveraine manifestation. Quelle grâce!

(Verset 15, etc.). Le Fils ayant été ainsi introduit comme l'objet suprême de l'amour du Père, l'Esprit Saint, par la plume de l'apôtre, déroule devant nous toutes les gloires qui lui appartiennent, toutes les dignités dont il est revêtu. Jusqu'au verset 20, il n'est plus question que de lui, et non pas du tout de nous. Si même il est parlé de l'Assemblée (verset 18), ce n'est pas de ses privilèges, de sa gloire propre, mais c'est en rapport avec Christ, et pour rehausser d'autant sa gloire à lui. Et il est placé ainsi devant les Colossiens, afin de les délivrer du danger où ils étaient d'être asservis au joug des ordonnances. En tout, c'est le Fils qui affranchit (voyez Jean 8: 36).

Avant d'entrer dans l'examen de ces gloires du Fils, remarquons que, dans tout ce passage, 13-20, nous le voyons, soit dans son caractère d'homme sur la terre, accomplissant la rédemption (verset 14), soit comme Homme glorifié (verset 18), ou enfin dans son existence éternelle (verset 17), mais partout c'est Lui, la personne adorable du Fils; // *est* toujours, ce qu'il est en lui-même, dans son essence divine.

D'abord, il «est l'image du Dieu invisible». C'est le premier caractère de sa gloire personnelle. Partout dans l'Écriture, nous trouvons cette déclaration: Dieu est *invisible*. Cela ne veut pas dire invisible physiquement, mais bien qu'il ne saurait être connu, contemplé en lui-même, dans son essence et ses perfections, par aucune créature. C'est ce que l'Éternel dit à Moïse (Exode 33: 20).

L'Esprit Saint en Jean déclare: «Personne ne vit jamais Dieu» (Jean 1: 18). L'apôtre Paul écrit à Timothée, en parlant de Dieu: «Lui qui seul possède l'immortalité, qui habite la lumière inaccessible, lequel aucun des hommes n'a vu, ni ne peut voir» (1 Timothée 6: 16).

Mais Christ *est* l'image du Dieu invisible; il présente, dans sa nature, dans son être, ce qu'est Dieu, sa gloire, ses attributs, ses perfections morales, son caractère. C'est ce qu'il *est*, non ce qu'il *était*, ni ce qu'il *est devenu*. Mais étant tel, et étant devenu un homme, il a manifesté dans la création ce que Dieu est. Il a été sur la terre «Dieu manifesté en chair» (1 Timothée 3: 16). Si personne ne vit jamais Dieu, «le Fils unique, qui *est* dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1: 18). Il a révélé pleinement dans sa personne l'être et les caractères de Dieu aux yeux des hommes, car qui l'avait vu, avait vu le Père (Jean 14: 9), et aux yeux des anges, car c'est comme Dieu manifesté en chair qu'il est dit: «Vu des anges». En

lui donc, le Fils de son amour, l'image de Dieu, Dieu a été parfaitement révélé. Je ne puis voir Dieu, connaître Dieu que par Christ et en Christ. Quand je connais Christ, je connais Dieu en gloire, en puissance, en sainteté, en justice, en amour. Il a montré ces caractères sur la terre, il les manifeste dans le ciel (2 Corinthiens 4: 6). Mais il l'a montré et le manifeste, parce qu'il est en lui-même l'image de Dieu, «le resplendissement de sa gloire, et l'empreinte de sa substance».

Adam avait été créé à l'image de Dieu. Cela se rapporte à sa position comme centre et chef dans la création qui lui était assujettie. En ce sens, il était la figure de Christ. Mais Christ, le Fils unique, est l'image de Dieu, avant même qu'une création existât où il pût manifester Dieu. Et c'est pourquoi étant tel, lorsqu'il entre dans la création, c'est pour y être comme centre et chef de toutes choses. Il ne peut y occuper une autre place. Aussi est-il dit de lui qu'il est «le premier-né de toute la création». C'est ici un nom de relation exprimant sa suprématie sur tout ce qui a été créé. Il n'est point question de temps, comme si l'apôtre eût voulu dire qu'il était en date la première des créatures. C'est une expression analogue à celle dont Dieu se sert pour montrer l'excellence de Salomon (*) au-dessus des autres rois: «Je ferai de lui le premier-né, le plus élevé des rois de la terre» (Psaumes 89: 27).

(*) Et de Celui dont Salomon est le type.

(Verset 16). Ce verset se rattachant au précédent par le mot «car», nous dit la raison qui élève ainsi Christ au-dessus de la création. C'est qu'il l'a faite: Il est le Créateur. C'est une autre de ses gloires qui est placée devant nous. Ainsi Christ, le Fils unique, est nettement séparé de la création. Il est le Créateur et non une créature. Rien n'établit plus fortement sa divinité, d'autant plus que l'expression dont se sert l'apôtre et qu'il faudrait rendre par «*en lui* ont été créées toutes choses», indique que la puissance créatrice réside en lui (*).

(*) Voyez la note relative à ce passage dans l'édition de 1872 de la version Pau-Vevey.

Après avoir renfermé la création d'une manière générale, dans ces mots «toutes choses», l'apôtre insiste en détaillant ces choses, afin de répondre aux erreurs que certains docteurs cherchaient à répandre. Ils prétendaient que des anges auraient été choisis de Dieu pour créer le monde. Non, dit Paul. «Toutes choses», soit «dans les cieux», soit «sur la terre», l'univers tout entier a été fait par la puissance créatrice du Fils. Et pour ne laisser aucun doute, il ajoute «les visibles et les invisibles», entendant par ces dernières ces êtres intelligents, ces esprits qui peuplent le monde qui ne tombe pas sous nos sens et qui, bien loin d'avoir été des agents dans la création, ne sont que des créatures. Et parmi eux il mentionne les plus élevées, les trônes, les seigneuries, les principautés, les autorités. Il coupe ainsi court à la vénération dont ou aurait voulu entourer des créatures, au culte idolâtre que l'on aurait été conduit à leur rendre (2: 18). Il montre ainsi le Fils, élevé au-dessus de tout, dans sa dignité divine de Créateur, par le moyen duquel toutes choses existent, et en vue de qui, pour qui elles ont été faites. *En* lui réside la puissance créatrice; il l'a exercée en créant toutes choses — elles ont été créées *par* Lui, et c'est *pour* Lui, de sorte qu'il les possède comme y ayant droit. Comparez avec cette déclaration de l'apôtre et avec celle qui suit, au verset 17, les paroles des saints glorifiés se prosternant devant Celui qui est assis sur le trône et qui vit aux siècles des siècles:

«Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance; car c'est toi qui as créé toutes choses: et c'est à cause de ta volonté qu'elles existaient et furent créées» (Apocalypse 4: 11).

(Verset 17). Pour être le Créateur de toutes choses, il fallait qu'il fût avant elles. Sa préexistence est donc ici affirmée: «Il est avant toutes choses». Remarquons que Paul ne dit pas comme Jean: «Au commencement *était* la Parole». L'évangéliste présente l'histoire de la Parole éternelle. Voilà pourquoi il dit: «*Elle était*». Paul exprime la permanence de l'être en Christ: «Avant toutes choses, il *est*», il subsiste. Preuve nouvelle de sa divinité éternelle, comme lorsque le Seigneur lui-même dit: «Avant qu'Abraham fût, *Je suis*» (Jean 8: 58), et non j'étais. Nous ne saurions trop remarquer le soin que met la Parole à faire ressortir l'excellente grandeur de Christ.

Mais ces choses qu'il a créées, comment subsistent-elles? Qui est-ce qui soutient leur être? Continuent-elles leur existence par elles-mêmes? Non, elles tomberaient bientôt dans la confusion et le néant. La même puissance créatrice qui les tira du néant, les empêche d'y retomber; elle est essentielle à leur conservation. Ainsi qu'il est dit aux Hébreux: «Soutenant toutes choses par la parole de sa puissance» (Hébreux 1: 3). Dans quelle grandeur majestueuse nous apparaît la Personne du Fils! Revêtu de tous les attributs qui n'appartiennent qu'à une Personne divine, c'est lui qui s'est abaissé jusqu'à devenir semblable à nous pour nous racheter! Que nos âmes se prosternent devant lui et l'adorent! Il en est digne.

(Verset 18, etc.). Nous arrivons maintenant à une nouvelle gloire de Christ, à un autre genre de suprématie. Nous l'avons vu dans la gloire inhérente à sa Personne comme Fils unique, et dans sa gloire comme Créateur de toutes choses, comme Celui qui les soutient et pour qui elles furent faites. Maintenant nous le voyons essentiellement comme homme, comme Homme ressuscité, qui a vaincu la mort, et comme tel, il occupe encore le premier rang dans une sphère toute nouvelle — la sphère de la nouvelle création. Et là il se trouve en relation avec d'autres qui appartiennent à cette nouvelle création et participent à sa gloire, en vertu de la rédemption qu'il a accomplie et de la puissance de vie qui est en lui. «Il est le chef (la Tête) du corps, de l'Assemblée». Ceux qu'il a rachetés, qui par lui ont la rémission de leurs péchés (verset 14), forment cette Assemblée, le corps dont lui est la Tête. L'expression Chef indique l'autorité, et il faut retenir cette pensée en contemplant Christ ressuscité. Il est le Chef. Mais l'expression Tête implique plus que cela. Elle indique *l'union* intime dans laquelle se trouvent les rachetés avec Christ. De même que les membres du corps sont indissolublement unis à la Tête, ainsi chaque chrétien est uni indissolublement à Christ, la Tête, dans le ciel. Et leur ensemble forme son corps mystique. Les Colossiens avaient grand besoin que cette union avec Christ leur fût rappelée. Combien de chrétiens de nos jours oublient cette vérité capitale, si riche en précieuses conséquences pratiques!

«Lui qui est *le commencement*». Plus haut (versets 16, 17), nous avons vu Christ dans sa divinité éternelle, être le commencement de l'ancienne création, de la création naturelle, si l'on peut dire ainsi. Par sa puissance divine il a créé les mondes. Ici, nous le voyons comme

Homme (mais en vertu de sa gloire divine), être le commencement de la nouvelle création (voyez Apocalypse 3: 14). C'est la puissance divine s'exerçant, non en tirant les êtres du néant, mais dans le domaine de la mort pour amener à la vie ceux qui étaient retenus sous cette puissance de la mort. Or Christ est le *commencement* de cette nouvelle vie, en dehors de la puissance de la mort, lui qui, comme Homme, a bien voulu s'y assujettir, mais qui l'a annulée par sa résurrection d'entre les morts.

C'est pourquoi il est appelé «le premier-né d'entre les morts». Lui, le premier, est sorti du tombeau en puissance de vie — d'une vie impérissable, sur laquelle la mort n'a plus de pouvoir. Et c'est dans cette vie qu'il introduit ceux qu'il a rachetés, les membres de son corps, l'Assemblée, contre laquelle les portes du Hadès ne peuvent prévaloir. «Premier-né de toute la création», à sa tête comme Créateur de toutes choses, il est aussi «premier-né d'entre les morts», à la tête de la nouvelle création comme vainqueur de la puissance de l'ennemi, «afin qu'en toutes choses, il tienne, lui, la première place». Il a donc une double suprématie, comme Créateur, et comme Chef ou Tête de l'Eglise. C'est dans ces deux sphères que se déploie la gloire de Dieu; c'est dans ces deux sphères qu'il occupe la première place. Combien grande est la gloire de sa Personne!

(Verset 19). «Car, en lui, toute la plénitude s'est plu à habiter». Nous avons ici la raison de ce qui précède, comme de ce qui suit. «Toute la plénitude habite en lui». Et si nous demandons quelle est cette *plénitude*, le verset 9 du chapitre suivant nous le dit: «En lui habite toute la plénitude de la Déité corporellement». En Christ homme, habite toute la plénitude de la Déité. Et c'est ainsi que Dieu a été pleinement révélé en lui. Tout ce que Dieu est en puissance créatrice et de vie, en sagesse, en amour, a été manifesté en Christ homme, parce que toute la plénitude de la Déité habite en lui. Tel est le Sauveur glorieux que nous connaissons et dont nous jouissons. Par l'Esprit Saint, dont la plénitude était en lui et qu'il nous communique, nous connaissons le Père, révélé dans le Fils, nous connaissons le Fils de l'amour du Père. Précieuse grâce pour nous! Puissions-nous arrêter nos regards sur lui en qui toute la plénitude s'est plu à habiter, et puissent nos coeurs jouir toujours plus entièrement de tout ce qu'il est et révèle!

(Verset 20). «Et, par lui, à réconcilier toutes choses avec elle-même, ayant fait la paix par le sang de sa croix». Nous avons ici une nouvelle gloire de Christ, l'oeuvre de réconciliation qu'il a accomplie, et qu'il ne pouvait accomplir que parce que «toute la plénitude de la Déité habite en lui corporellement». Pour une telle oeuvre, il devait être Homme, mais il devait aussi être Dieu, toutefois une seule Personne, Christ.

A cause du péché, la création était souillée, éloignée de Dieu, en dehors de toute relation avec lui, avec la plénitude. Mais il a plu à la plénitude de la Déité, cela a été son bon plaisir, de réconcilier toutes choses avec elle-même, de rapprocher d'elle toutes choses, de remettre toutes choses en relation immédiate avec Dieu, étant rendues propres pour cela. Cette réconciliation a lieu sur le fondement de l'oeuvre accomplie par Christ sur la croix: «ayant fait la paix par le sang de sa croix».

Il faut bien remarquer que le fondement est posé, que *la paix est faite*, en vertu du sacrifice offert sur la croix; ainsi qu'il est dit autre part: «En la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même» (Hébreux 9: 26). Et encore: «Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde» (Jean 1: 29). Mais la puissance divine n'est pas encore intervenue pour établir l'effet de cette réconciliation de toutes choses dans les cieux et sur la terre, pour introduire ce nouveau régime où tout rentrera dans l'ordre, où les cieux et la terre, délivrés de la présence et de la puissance du mal, jouiront de leur relation avec Dieu et des bénédictions qui en résultent, où toutes choses seront rendues propres pour Dieu selon toute la valeur du sacrifice de Christ. Une première manifestation de cette réconciliation aura lieu dans le millénium, alors que s'accomplira cette parole: «La bonté et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont entre-baisées. La vérité germera de la terre, et la justice regardera des cieux» (Psaumes 85: 10-13). Toute manifestation du mal sera réprimée, mais quand les nouveaux cieux et la nouvelle terre, dans lesquels habitera la justice (2 Pierre 3: 13; Apocalypse 21: 1-5), seront établis, le mal en sera absolument banni; la réconciliation aura son plein effet. C'est ce que «nous attendons selon sa promesse».

(Verset 21). Mais l'oeuvre de la réconciliation est double. Il y a la réconciliation des choses; elle est encore à venir; il y a la réconciliation des personnes, c'est-à-dire des croyants, fait déjà accompli. «Et vous, qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises oeuvres, il vous a toutefois *maintenant réconciliés* dans le corps de sa chair, par la mort». Tel était le triste état naturel où se trouvaient ceux qui *maintenant* sont réconciliés. Ils n'étaient pas seulement souillés par le péché, comme l'est la création, mais «étrangers et ennemis de Dieu quant à leur entendement dans les mauvaises oeuvres». Nous avons là les hommes, créatures intelligentes, ayant un *entendement*, une faculté morale qui les met au-dessus de l'animal, et les rend capables d'être dans une relation consciente avec Dieu. Mais le péché les a séparés et éloignés de Dieu, quant à leur entendement. Ils ne le connaissent pas, ne sont plus en relation avec lui: ils sont totalement étrangers, aliénés de Dieu, et leur entendement obscurci s'est tourné vers le mal, au point qu'ils sont, non seulement étrangers aux choses divines, mais ennemis de Dieu. Et cet état moral se montre «dans les mauvaises oeuvres». Ce sont de tels êtres qui, par la grâce divine, sont *maintenant réconciliés*, rapprochés de Dieu, le connaissant, rendus propres à être en relation avec lui et à jouir de sa présence et de son amour.

C'est Christ qui a amené ce résultat; c'est en vertu de l'oeuvre parfaite qu'il a accomplie dans le corps de sa chair, en souffrant et mourant, que la réconciliation a été effectuée. Et c'est *maintenant déjà* que les croyants jouissent des bénéfices de cette réconciliation, dont cependant les fruits glorieux et bénis ne seront pleinement vus que dans la gloire, comme nous le voyons au verset suivant. Remarquons en passant que l'apôtre fait une application personnelle aux Colossiens de cette grande et précieuse vérité: «*Et Vous*», leur dit-il; insistant sur cette position excellente qu'ils ont en Christ, et que lui seul, dans sa mort, pouvait leur donner.

Remarquons que ces deux réconciliations des choses et des personnes sont présentées en type au chapitre 16 du Lévitique, versets 15, 16 et 33. Le sang était mis sur le propitiatoire, et la propitiation, la paix était faite. Puis on faisait aspersion du sang sur le tabernacle et ses ustensiles pour les purifier. Ainsi il était fait propitiation pour le saint sanctuaire, pour la tente d'assignation et pour l'autel; mais en outre aussi, pour les sacrificateurs et pour le peuple.

(Verset 22). Voilà le résultat final et glorieux de la réconciliation des personnes: «Pour vous présenter saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui». Sans doute qu'*en Christ*, selon les desseins éternels de Dieu, nous sommes déjà devant Dieu, «saints et irréprochables en amour» (Ephésiens 1: 4); d'un autre côté, nous avons à être, dans notre marche au milieu du monde, «sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables» (Philippiens 2: 15); mais ici, c'est le but final dans la gloire, être présentés «saints et irréprochables et irrépréhensibles» devant Dieu, ainsi que nous le lisons en Jude «A celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez, et de vous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie», etc. (verset 24).

Ainsi, tandis que toutes choses, dans les cieux et sur la terre, seront réconciliées un jour, et seront la scène de bénédictions glorieuses, les chrétiens sont *déjà maintenant* réconciliés, et jouissant des avantages de cette réconciliation, attendent de se trouver dans le ciel tels que Dieu les veut et que Christ les aura faits. Les coupables, demeurés dans leurs péchés, ayant refusé Christ et son oeuvre, seront en dehors de cette scène glorieuse de félicité (Apocalypse 22: 15; 21: 8).

(Verset 23). Mais participer à cette fin glorieuse, suppose nécessairement que l'on demeure dans la foi jusqu'au bout: «Si du moins vous demeurez dans la foi, fondés et fermes, ne vous laissant pas détourner de l'espérance de l'évangile que vous avez ouï». Ce «si du moins» est introduit ici, à cause du danger que couraient les Colossiens de se laisser détourner de l'espérance glorieuse de l'Évangile, cette espérance «réservée dans les cieux» pour ceux qui persévèrent. «Se laisser détourner», dans l'original, est une expression très forte qui signifie proprement: «être emporté loin de», comme un navire emporté par la tempête loin du port. Tel était le danger que faisaient courir aux Colossiens les faux docteurs avec leurs ordonnances judaïques et leurs spéculations philosophiques. Les «si», dans la Parole, se rapportent à notre marche et à notre responsabilité ici-bas, et non à notre position en Christ. Ils s'adressent à la conscience, et sont destinés à empêcher le chrétien de s'endormir dans une fausse sécurité et de se relâcher dans sa marche. En même temps que nous trouvons dans la Parole ces avertissements si sérieux, nous y lisons aussi de consolantes promesses pour encourager ceux qui désirent marcher fidèlement et qui sentent leur faiblesse. Dieu a promis de les garder dans le chemin, et dans ces promesses il n'y a point de «si» (voyez Jude 24; 1 Corinthiens 1: 2; 10: 13, etc.).

(Verset 23). L'apôtre, au commencement de ce verset, comme nous l'avons vu, avait adressé une parole sérieuse aux Colossiens, en leur disant: «*Si du moins* vous demeurez dans la foi, fondés et fermes, et ne vous laissant pas détourner (ou emporter loin) de l'espérance de l'évangile que vous avez ouï». Pour demeurer, et être fermes, il est nécessaire d'être

fondés, enracinés. Un arbre sans racines serait bientôt renversé par le vent; une maison sans fondement ne résisterait pas longtemps. Il fallait donc que les Colossiens fussent fondés, établis quant aux vérités présentées à leur foi, et spécialement la grande vérité relative à la Personne et à l'oeuvre de Christ, sur lequel repose l'espérance présentée par l'Évangile, et qui est l'objet de cet Évangile. Les Colossiens l'avaient entendu, il fallait le retenir. Et tout cela s'applique à nous comme à eux, dans nos temps difficiles où tant de doctrines perverses circulent.

Mais en parlant de l'Évangile que les Colossiens avaient ouï, la pensée de l'apôtre se porte sur la vaste sphère où s'exerce la puissance de l'Évangile, et sur le ministère glorieux dont lui, Paul, avait été chargé à cet égard. Comme nous l'avons déjà vu (verset 6), la sphère de l'Évangile, de la grâce apportée par Christ, dépassait le judaïsme. Volontiers les Juifs l'auraient renfermé dans ces étroites limites, et c'était une des causes de leur opposition à Paul, et même déjà au Seigneur (Luc 4). Mais la grâce et la vérité apportées par le Fils de Dieu étaient pour tous, et la prédication en retentissait partout sous le ciel — «dans toute la création». C'est de cet Évangile universel — pour tous — que Paul, l'apôtre des nations (voyez 1 Timothée 2: 4-7), était devenu serviteur. Il était l'instrument béni dont Dieu se servait, «un vase d'élection pour porter le nom du Seigneur devant les nations et les rois, et les fils d'Israël» (Actes des Apôtres 9: 15).

(Versets 24, 25). Un second ministère avait été confié à l'apôtre; il était devenu, ou avait été fait «*serviteur de l'assemblée*», le corps de Christ. Il rappelle encore ici cette grande vérité: l'assemblée est le corps de Christ, composé, comme nous le voyons dans l'épître aux Ephésiens, de Juifs et de gentils réunis sur le même pied, jouissant des mêmes privilèges. C'est là le mystère, dont il est question plus loin. Dans les Ephésiens, l'apôtre s'étend sur cette réunion des Juifs et des gentils (2: 11-22). Ici, dans les Colossiens, il parle surtout des gentils et des privilèges dont ils jouissent comme introduits dans l'assemblée.

Mais comme «serviteur de l'assemblée», comme révélateur envers les gentils du mystère de l'Église, comme l'instrument dont Dieu s'était servi pour les y introduire, l'apôtre avait eu à souffrir, et il souffrait encore dans les liens. Les Juifs, peuple dans la chair, religieux selon la chair, ne pouvaient supporter la grâce qui s'étendait à tous, et les mettait sur le même rang que les gentils, comme pécheurs et ayant besoin de la même grâce. De là, leur inimitié contre Paul, de là, ses souffrances de leur part.

Mais il pouvait dire avec un coeur que remplissait la joie d'annoncer la grâce illimitée de Dieu: «Maintenant», dans le moment présent où il était dans les chaînes, «maintenant, je me réjouis dans les souffrances *pour vous*». C'était à cause d'eux, pour leur avoir annoncé l'Évangile, qu'il souffrait, mais l'amour de Christ qui étreignait toujours son coeur, lui faisait trouver de la joie dans les souffrances mêmes qu'il endurait pour ceux qui étaient les objets de l'amour du Christ et du sien. Telle est la nature, et tels sont les effets du véritable amour. Et cela nous donne l'intelligence des paroles qui suivent: «J'accomplis (ou j'achève) dans ma chair ce qui reste [encore à souffrir] des afflictions du Christ pour son corps qui est l'assemblée». C'est par amour pour l'Église que Christ a souffert afin de la racheter, ainsi qu'il

est dit: «Le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle» (Ephésiens 5: 25); c'est par amour pour Christ et pour son assemblée que Paul endurait des souffrances, afin de la rassembler d'entre les Juifs et les gentils; c'est ainsi qu'il accomplissait dans sa chair ce qui restait à souffrir des afflictions du Christ pour son corps qui est l'assemblée. C'est ainsi qu'il avait part aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'assemblée; c'est ainsi que, dans notre faible mesure, nous pouvons aussi y avoir part, et que nous y aurons part, si nous aimons vraiment ce qui est cher au coeur de Christ, «son assemblée», «la perle de grand prix», pour laquelle, afin de l'acquérir, il a fait abandon de tout ce qu'il avait (Matthieu 13: 45, 46). Au milieu d'un monde ennemi de Christ, entourés d'une foule à qui convient mieux une religion de formes et qui s'associe avec le monde, si notre coeur est attaché à un Christ céleste, et à l'assemblée, corps de Christ et céleste aussi, nous aurons à souffrir.

Paul était donc «serviteur» de l'assemblée, et comme tel il souffrait. Mais à ce ministère qui lui avait été confié, «selon l'administration de Dieu qu'il avait reçue» envers les gentils, se rattachait une chose remarquable: «Serviteur de l'assemblée», «pour *compléter la parole de Dieu*». Cela ne veut pas dire qu'après les écrits inspirés de Paul, il n'y en eut pas d'autres. Nous savons en particulier que Jean écrivit les siens longtemps plus tard. Mais le mystère de l'Eglise, dont la révélation était confiée à Paul, était le dernier sujet qui, après avoir été caché dès les siècles en Dieu, était maintenant donné à connaître par le moyen de Paul. C'est ainsi qu'il complétait la parole de Dieu, c'est ainsi que cette Parole était complète, que rien ne pouvait y être ajouté, quant aux sujets que Dieu nous y présente. «La totalité de cette Parole est devant nous, totalité démontrée par les sujets qu'elle renferme. Tous les sujets que Dieu a voulu traiter dans sa Parole, sont entièrement complétés, et ce fait exclut tout autre sujet qu'on pouvait prétendre introduire. La loi, le royaume, la personne du Christ, la vie en lui, les voies de Dieu, avaient déjà été mis en avant; la doctrine de l'Eglise restait à révéler» (Etudes sur la parole de Dieu).

(Versets 26, 27). Or ce «mystère» avait été «caché dès les siècles et dès les générations». Les âges précédents, les générations du passé, n'en avaient rien su. A l'égard du mystère, «le silence a été gardé dès les temps éternels» (Romains 16: 25). Les prophètes et Israël ne l'ont point connu; les anges eux-mêmes l'ont ignoré, jusqu'à sa révélation, par la formation de l'assemblée (Ephésiens 3: 9, 10). Mais «*maintenant* Dieu l'a manifesté à *ses saints*». Dans l'épître aux Ephésiens, nous lisons que «le mystère... en d'autres générations, n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes, comme il a été *maintenant* révélé à *ses saints apôtres* et *prophètes* par l'Esprit» (Ephésiens 3: 5). L'épître aux Romains dit: «Le mystère a été manifesté *maintenant*, et, par des écrits prophétiques, a été donné à connaître à *toutes les nations*» (Romains 16: 26). Nous apprenons donc, de ces passages réunis, que le mystère, révélé aux apôtres et prophètes, a été manifesté par des écrits prophétiques aux nations, parmi lesquelles se trouvaient les Colossiens. Il ne faudrait pas conclure de là, que ce n'était que par des écrits que le mystère était manifesté. Les apôtres et prophètes en parlaient aussi, sans doute, dans leurs enseignements. Mais pour nous, ce sont bien leurs écrits prophétiques qui nous le font connaître.

Dieu donc avait manifesté le mystère à «ses saints, auxquels il a voulu donner à connaître quelles sont *les richesses de la gloire* de ce mystère parmi les nations, c'est-à-dire Christ en (ou parmi) vous l'espérance de la gloire». Ainsi que nous l'avons remarqué, dans l'épître aux Colossiens, l'apôtre ne s'occupe pas, comme dans celle aux Ephésiens, de l'union des Juifs et des gentils en un seul corps, composant l'assemblée. Ici, tout est rapporté uniquement aux gentils. Le mystère, dont la révélation leur donnait à connaître, à eux, autrefois étrangers, sans Dieu et sans espérance, leur introduction dans les bénédictions divines en Christ, était en effet une chose glorieuse. La gloire de ce mystère était grande. Dieu y magnifiait sa sagesse, son amour et sa grâce sans limites. L'apôtre renforce encore l'expression de sa pensée, lui dont le cœur était rempli de l'excellence de ce mystère qui glorifiait tellement Christ et son oeuvre. Il dit que Dieu a donné à connaître aux saints «*les richesses de la gloire de ce mystère*». Non seulement on y voit briller la gloire de Dieu et de Christ, mais les richesses de bénédictions répandues sur les nations, non de bénédictions temporelles, comme celles que pouvaient attendre les Juifs, mais de bénédictions célestes, spirituelles et éternelles en Christ — «les richesses insondables du Christ» (Ephésiens 3: 8-10).

Et l'apôtre résume en un seul mot ce que sont ces richesses accordées aux nations, montrant aussi de cette manière leur différence d'avec ce que les Juifs ont à attendre; il dit: «C'est-à-dire Christ en (ou parmi) vous l'espérance de la gloire». Les Juifs attendaient un Messie qui serait manifesté parmi eux en gloire, sur la terre, les gentils n'ayant qu'une part subordonnée à la bénédiction qu'il apporterait. Tandis que «le mystère» consistait en ceci relativement aux nations, Christ demeurant *en* eux et au milieu d'eux, d'une manière invisible, et étant ainsi, non la gloire même, mais «l'espérance de la gloire». C'était une chose toute nouvelle, dont les écrits de l'Ancien Testament ne parlent point du tout. C'était le mystère maintenant révélé. Christ *en* nous, y demeurant, quelle grâce immense! Puissions-nous la réaliser! Et à mesure que nous la saisirons et la goûterons, l'espérance assurée de la gloire deviendra aussi plus vivante. Remarquons encore combien tout, dans cette épître, est destiné à nous rapprocher de la personne du Seigneur. Sa grandeur comme Fils de l'amour de Dieu, sa divinité manifestée dans la création, sa place de Chef de la nouvelle création, la plénitude de la Dété demeurant en lui, le Réconciliateur de toutes choses et des pécheurs avec Dieu, et Celui-là, c'est Celui qui est *en* nous, et au milieu de nous, «l'espérance de la gloire». Que nous faut-il de plus? Cela fermait la porte à toutes les rêveries subtiles des philosophes, au légalisme des docteurs judaïsants, qui ne pouvaient donner rien qui équivalut à «Christ *en* nous, l'espérance de la gloire». Tout ce qui toucherait à la gloire de Christ, diminue pour nous l'espérance. Que ce Christ habite donc dans nos cœurs par la foi (Ephésiens 3: 17), c'est-à-dire qu'il nous soit donné de réaliser, par la foi, cette grande vérité, afin que nos cœurs soient remplis de joie, sachant et goûtant notre union avec lui.

(Verset 28). Paul annonçait ce Christ, tel qu'il l'a présenté dans tout ce qui précède. Ce Christ, soit qu'il prêchât aux inconvertis, ou qu'il instruisît les saints, était l'objet divin et céleste de ses discours. Ses appels, ses exhortations et ses enseignements, étaient selon la sagesse de Dieu que l'Esprit Saint lui avait fait connaître (1 Corinthiens 2: 6-10). Il s'adressait

à tout homme, Juif ou gentil, où qu'il fût, selon le ministère de l'Évangile qui lui avait été confié et qui s'étendait à toute création sous le ciel. Mais ce n'était pas seulement pour que tout homme fût sauvé. De nos jours, on s'arrête trop souvent à ce premier pas. Quelque important et indispensable qu'il soit, il y a un second pas à faire, et l'apôtre l'indique: «Afin que nous présentions tout homme parfait en Christ».

L'effet de la prédication de l'apôtre, selon la sagesse et la puissance de l'Esprit de Dieu, devait être finalement de «présenter (*)» tout homme parfait en Christ, c'est-à-dire arrivé à l'état d'homme fait, dans cet état spirituel où Christ est connu selon la révélation qui est donnée de lui, et où étant ainsi connu par le croyant, celui-ci est transformé à son image et le reflète dans sa vie par la puissance de la parole de Dieu et de l'Esprit Saint (voyez 2 Corinthiens 3: 18; Philippiens 3: 8-16).

(*) «Présenter», non pas «rendre», comme dans quelques versions. Paul voulait présenter la chose comme accomplie en tout homme. Présenter à qui? Devant les hommes, mais aussi à Dieu, comme ayant reçu tout ce que le ministère de l'apôtre pouvait lui communiquer quant à Christ.

(Verset 29). C'était le but des efforts de Paul; il y travaillait, il combattait pour cela, car des obstacles intérieurs dans les âmes, extérieurs de la part des adversaires, devaient être vaincus. Mais Paul n'agissait pas avec son énergie propre, pas plus qu'il n'était apôtre selon sa volonté ou celle des hommes. Tout lui venait de Dieu, et il ne voulait rien tenir que de Lui. Christ opérait en lui et par lui avec puissance; c'était avec cette force qu'il combattait et travaillait. Aussi les résultats bénis de son ministère étaient-ils manifestes. Puissent les serviteurs de Dieu marcher sur les traces du saint apôtre? Par quels moyens s'effectuait ce combat? Il se passait dans l'âme, eu égard aux grands sujets confiés à l'apôtre, aux besoins des saints et au salut des pécheurs, et devant Dieu, en prières.

En résumé, dans ce chapitre, nous avons deux gloires et primautés de Christ, dans l'ancienne création, et dans la nouvelle; deux réconciliations correspondant à ces deux gloires, celle de toutes choses dans les cieux et sur la terre, et celle des personnes; deux ministères de l'apôtre, celui de l'Évangile et celui dans l'Église.

Chapitre 2

(Verset 1). L'apôtre, dans ce qui précède, avait parlé d'une manière générale de son travail et des combats qu'il soutenait par l'efficacité de la puissance de Christ agissant en lui, afin de présenter tout homme parfait en Christ. Mais il voulait que les saints qui ne le connaissaient pas personnellement, qui n'avaient pas vu son visage, sussent aussi particulièrement le vif intérêt qu'il leur portait, et comme son cœur les embrassait ainsi que tous les autres. Il nomme spécialement, et l'assemblée de Colosses et celle de Laodicée, comme ayant une grande part dans ses exercices d'âme, dans sa sollicitude et ses prières, dans ce combat qu'il soutenait pour elles. Les saints, dans ces deux localités, étaient exposés à de grands dangers; ils couraient risque de cesser d'apprécier la personne de Christ; nous pouvons bien voir, par la lettre du Seigneur à l'ange de Laodicée, que ces exhortations à tenir «ferme le Chef», étaient bien nécessaires. Hélas! les Laodicéens n'avaient pas tenu compte de

ce qui leur avait été dit, et en étaient venus à se croire riches sans Christ (Apocalypse 3: 14-22). L'apôtre, dont l'oeil spirituel discernait l'état des âmes et voyait ce qui les menaçait, combattait avec énergie pour les Colossiens et les Laodicéens.

(Versets 2, 3). Le but du combat spirituel à l'égard de ceux pour lesquels Paul avait une si vive sollicitude, est indiqué dans ces versets. C'est «afin», dit-il, «que vos coeurs soient consolés, étant unis ensemble dans l'amour et pour toutes les richesses de la pleine certitude d'intelligence, pour la connaissance du mystère de Dieu, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance». Il y a ici trois choses qui sont l'objet du combat et des prières de Paul pour les Colossiens. Premièrement, c'est qu'ils soient «consolés», encouragés et affermis, selon toute la signification de ce mot (voyez 1 Thessaloniens 3: 2; et 2 Thessaloniens 2: 17). En second lieu, l'apôtre désirait qu'ils fussent unis ensemble dans l'amour. Non pas simplement dans l'affection fraternelle, dans l'amour les uns pour les autres, mais dans ce qui est la source de tout vrai amour et ce qui seul unit réellement, savoir l'amour de Christ, cet amour connu dans une union réelle et consciente avec Christ, le Chef du corps, amour qui est le lien de la perfection (3: 14). L'amour de Christ réalisé dans une vivante union avec lui, par tous les membres du corps, est ce qui les unit par la grâce et la puissance de l'Esprit Saint. Enfin, troisièmement, l'apôtre luttait dans ses prières, pour que les Colossiens possédassent toutes les richesses de la pleine certitude d'intelligence, pour connaître «le mystère de Dieu». Le chrétien a besoin d'intelligence pour connaître la plénitude de la vérité divine dont le centre est Christ. Mais ce n'est pas l'intelligence naturelle qui se livre à toute espèce de raisonnements et de spéculations sur les choses de Dieu, et qui ainsi s'égaré. C'est l'intelligence éclairée par l'Esprit Saint et qui est toujours jointe à l'amour. «La connaissance enfle, mais l'amour édifie», dit Paul (1 Corinthiens 8: 1). «Les yeux de *votre coeur* étant éclairés, pour que vous sachiez», dit-il ailleurs (Ephésiens 1: 18). De plus, l'apôtre désire pour les fidèles de Colosses «*une pleine certitude* d'intelligence». Il ne s'agit pas seulement de connaître, mais d'avoir la certitude entière que ce que l'on a saisi par l'intelligence et le coeur est bien la vérité divine, et ici c'est Christ, de sorte que l'on ne vacille pas, que l'on ne soit pas à se demander si l'on est bien dans le vrai, si l'on n'a pas à chercher autre chose. On est pleinement assuré que Christ et ce que l'on possède en lui, est bien la pleine et entière vérité de Dieu. Et l'apôtre, pour exprimer la valeur d'une telle certitude, la présente par ces mots: «*toutes les richesses*». Quel trésor, en effet, pour l'âme d'avoir saisi «le mystère de Dieu», et d'en être pleinement assurée!

Ainsi ces trois choses sont: l'encouragement qui affermit l'âme, l'amour dans l'union avec Christ qui la réchauffe, et l'intelligence de la vérité qui l'éclaire. La possession de ces trois grâces rend capable de résister à l'erreur qui ébranle, tend à séparer de Christ, et jette le doute, l'incertitude et le trouble dans le coeur.

Ces trois choses devaient concourir à établir les Colossiens dans la connaissance du «mystère de Dieu». Qu'est-ce que ce mystère? Ce n'est pas simplement ce qui avait été caché dès les siècles et les générations concernant l'Eglise, composée des croyants juifs et gentils placés sur un même pied, et unie à Christ, son chef dans le ciel. C'est cela, et c'est plus. Ce

mystère de Dieu, ce sont toutes les gloires de la Personne de Christ révélées dans le premier chapitre, et toute l'oeuvre de la rédemption avec ses conséquences infinies. Et c'est pourquoi l'apôtre ajoute: «Dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance» (ou science). Il ne s'agit point ici de la sagesse humaine qui règle notre conduite dans les choses d'ici-bas, bien que nous ayons à être sages et prudents à leur égard; la connaissance, non plus, n'est pas celle des choses que l'esprit naturel de l'homme acquiert par ses facultés; la sagesse et la connaissance se rapportent ici aux choses divines, et ont pour objet les pensées de Dieu, l'une étant la perception de leur vérité et de leurs relations entre elles, et l'autre l'intelligence que l'on en a, mais une intelligence spirituelle qui les fait comprendre et apprécier. Ces deux choses, «sagesse» et «connaissance», sont souvent réunies par l'apôtre (voyez 1: 9; 1 Corinthiens 12: 8; Ephésiens 1: 17). Toutes les choses auxquelles s'appliquent la vraie sagesse et la vraie science, sont nommées ici «les trésors», à cause de leur prix infini: Christ en étant le centre. Tout ce qui tendrait à une autre fin que lui, ou qui l'amoinerait, serait l'objet d'une fausse sagesse et d'une fausse science.

Remarquons encore le mot «cachés,» ce qui ne veut pas dire que l'homme ne puisse les connaître et les posséder. L'Esprit Saint les révèle dans la Parole. Mais l'homme naturel, avec sa sagesse hautaine et sa vaine science, ne peut les découvrir (lisez 1 Corinthiens 2: 6-8). Pour lui, ces trésors sont cachés, car il ne veut pas de Christ. «Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre», dit le Seigneur Jésus, «parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants» (Matthieu 11: 25). Mais celui qui, dans l'humilité, a appris à connaître Dieu en Christ, pénètre par la foi toujours plus dans ces trésors de sagesse, de science divine, de vérité, de lumière, qui rayonnent de ce centre divin — Christ — et à mesure qu'il y entre, son coeur s'y réchauffe, et il est mis à l'abri des vaines recherches de la sagesse et de la science humaine. C'était le but de l'apôtre, dont on peut ainsi traduire la pensée: «Qu'allez-vous chercher auprès de tous ces docteurs qui prétendent vous mener à des hauteurs plus grandes que celles où le christianisme vous a conduits? Dans le mystère de Dieu, qu'il a bien voulu vous révéler en Christ, sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance. En lui, dans sa glorieuse Personne, à laquelle sa grâce vous a unis, vous avez tout».

(Verset 4). De là l'exhortation de ce verset: «Or je dis ceci, afin que personne ne vous séduise par des discours spécieux», de faux raisonnements qui sembleraient fondés sur des vérités chrétiennes. Les discours persuasifs qui auraient une apparence de sagesse, mais qui, n'étant pas puisés dans la sagesse et la science divines, tendraient à introduire quelque chose qui séparerait l'âme de Christ.

(Verset 5). Nous voyons encore ici la tendre sollicitude de Paul pour les chrétiens de Colosses. «Absent de corps», et même ne les ayant jamais vus, il prenait cependant une vive part à ce qui concernait leur bien-être spirituel. Il était avec eux «en esprit», sa pensée, toujours occupée de Christ, l'était aussi par conséquent des membres de son corps, soit pour s'affliger s'il y avait quelque chose qui allât mal, soit pour avertir si quelque danger menaçait, soit pour se réjouir s'il trouvait quelque fruit dans la marche des saints du Seigneur. Fidèle

serviteur de son Maître dans son service envers l'Assemblée entière, et non pour une localité spéciale, il est un modèle pour ceux qui sont appelés à travailler dans la même oeuvre. Etant donc en esprit au milieu des Colossiens, il trouvait un motif de joie dans *l'ordre* selon lequel ils marchaient, et dans *la fermeté de leur foi*. Il les voyait marcher, pour ainsi dire, en bon ordre de bataille, comme des soldats qui, serrés les uns contre les autres, s'appuient et se soutiennent mutuellement. Leur foi étant dans le Christ, lui en était l'objet, ensemble ils s'appuyaient sur lui; ils n'auraient pas voulu se détourner de Celui qui les avait sauvés et amenés à Dieu; ils étaient restés fermes jusque-là. Mais l'ennemi cherchait à les séduire; il dirigeait ses batteries justement contre la Personne de ce Chef adorable. Des doctrines pernicieuses, judaïques et philosophiques, avec de hautes prétentions, tendaient à s'insinuer parmi eux et à les séparer peu à peu, sans qu'ils s'en doutassent, de la Personne de Christ, et s'ils les écoutaient, bientôt l'ordre serait rompu, leur foi chancellerait, et ils seraient la proie de l'adversaire. Voilà pourquoi l'apôtre en appelle à l'ordre qui existait encore et à la foi encore ferme chez eux, pour les mettre en garde contre le danger terrible qui les menaçait. Combien de nos jours, où tant de spéculations ont cours sur la Personne du Seigneur et tendent à la rabaisser, les chrétiens sincères qui veulent être fidèles à leur Seigneur, n'ont-ils pas à se garder de ces idées étrangères, de ces fatales erreurs qui se présentent sous des apparences spécieuses, et une fois reçues ne vont à rien moins qu'à ébranler et renverser la foi!

(Versets 6 et 7). L'apôtre s'appuie donc sur ce qui le réjouissait et qu'il approuvait chez les Colossiens, pour les exhorter à y persévérer. C'était ce qu'ils avaient reçu «dès le commencement» de leur foi, et il est bien remarquable que ce soit là une exhortation si souvent répétée dans la Parole. L'homme veut ajouter, de son propre fonds, ses idées à lui, à ce que Dieu nous révèle; il veut un développement en dehors de ce que l'Écriture nous présente, mais constamment la Parole nous ramène à ce qui était «dès le commencement», c'est-à-dire à Christ, le centre des pensées de Dieu. Ainsi Paul dit aux Colossiens: «Comme donc vous avez reçu le Christ Jésus, le Seigneur, *marchez en lui*». L'apôtre fait appel à ce qui était en eux une expérience personnelle, à ce qu'ils avaient reçu. Et qu'était-ce? Non pas un système de doctrines, un ensemble de vérités, mais c'était Christ lui-même, sa Personne, devenue l'objet de leur foi et par là aussi de leurs affections. Et c'est Christ tout entier, comme l'expriment tous les noms qui lui sont attribués: le Christ, Celui qui s'est donné pour nous; Jésus, c'est son nom personnel, Jéhovah le Sauveur, le Seigneur, Celui qui a l'autorité. Autour de lui tout se groupe, à lui tout se rattache, et la doctrine chrétienne n'est tout entière que le développement de ce qu'il est, de ce qu'il a fait, et de l'accomplissement des desseins de Dieu relativement à la gloire de sa Personne. Connaître Christ, c'est connaître Dieu, l'amour, la vie, le salut et la gloire. L'avoir reçu par la foi dans son coeur, sous l'action et la puissance de l'Esprit Saint, c'est posséder toutes ces choses; que faut-il de plus? Il faut ce que l'apôtre ajoute: «*Marchez en lui*»; non pas seulement pour lui, par lui, ou avec lui, mais *en lui*, ce qui implique une communion intime avec lui, qui résulte de la conscience que nous avons de lui être unis, communion dans laquelle nous goûtons tout ce qu'il est en amour, en grâce, en vie, en puissance, et qui a son reflet dans notre marche, dans notre conduite journalière, communion qui écarte d'instinct tout ce qui porterait atteinte à sa glorieuse Personne.

L'apôtre nous montre le ressort caché de cette marche en Christ dans ces paroles: «enracinés et édifiés en *lui*». Les racines d'un arbre, tout en ne paraissant point au dehors, le maintiennent debout. Plus elles s'enfoncent dans la terre, plus l'arbre est ferme et peut résister aux efforts de la tempête. Par les racines aussi, l'arbre tire les sucres nécessaires à son existence et à sa croissance. Ainsi en est-il de Christ pour le fidèle. C'est de lui, c'est de la connaissance toujours plus profonde, plus réelle et plus intime de sa Personne et de son amour — l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance (Ephésiens 3: 19), que le chrétien tire sa force et puise sa vie, c'est ainsi qu'il peut croître et se développer et braver les assauts de l'adversaire. L'apôtre ajoute: «édifiés en lui», établis sur lui, comme sur une base inébranlable, ainsi qu'un édifice sur un solide fondement.

La conséquence de ce qui précède est l'affermissement dans la foi. C'est la connaissance de Christ, c'est la communion avec lui, c'est la jouissance de ce qu'il est, c'est la réalisation dans le cœur de tout ce qui est renfermé dans sa Personne bénie, qui nous affermit dans la foi, c'est-à-dire dans la doctrine chrétienne. Elle n'est plus pour nous simplement une affaire d'intelligence, mais elle s'empare du cœur et des affections, en même temps que de la vie. Puis remontant toujours au commencement de leur vie chrétienne, l'apôtre dit: «selon que vous avez été enseignés», et non, selon ce que vous enseignent les faux docteurs. Epaphras, un fidèle serviteur du Christ, leur avait fait entendre «la grâce de Dieu en vérité», c'est en cela qu'ils avaient à persévérer: la grâce de Dieu connue selon la vérité qui est en Christ. L'apôtre Jean exhorte aussi les chrétiens, afin que ce qu'ils ont entendu dès le commencement demeure en eux, et il ajoute, parlant de l'onction reçue de Christ, c'est-à-dire l'Esprit Saint: «Et selon qu'*elle vous a enseignés*, vous demeurerez en lui», c'est-à-dire en Christ (1 Jean 2: 24-27). Partout nous trouvons les mêmes exhortations à ne pas chercher des nouveautés, et à ne pas prêter l'oreille à ceux qui les enseignent, parce que partout et de tout temps, c'est la pente naturelle du cœur et le piège de l'ennemi.

Affermis ainsi dans la foi, selon l'enseignement qu'ils avaient reçu, les Colossiens devaient aussi y abonder, c'est-à-dire que leur foi devait s'emparer de plus en plus de ce qui leur était donné en Christ. L'âme heureuse dans la jouissance toujours plus grande des trésors d'amour et de grâce qui se trouvent en lui, exprime sa reconnaissance par des *actions de grâces*.

(Verset 8) Maintenant vient l'avertissement relatif aux dangers qui les menaçaient. «Prenez garde», dit l'apôtre, «que personne ne fasse de vous sa proie (ou ne vous emmène comme une dépouille) par la philosophie et par de vaines déceptions, selon l'enseignement des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ». Ceux dont l'apôtre parle ici, sont ces docteurs philosophes, raisonneurs et judaïsants, qui mêlaient artificieusement leurs spéculations intellectuelles avec les cérémonies légales données autrefois de Dieu au peuple juif, mais ayant fini leur temps. Ils s'appuyaient du fait que Dieu les avait données, afin de s'accréditer eux-mêmes, et de faire passer leurs propres idées qui toutes tendaient à rabaisser Christ. Ils sont comparés à des loups qui voulaient faire des chrétiens leur proie, comme Paul l'avait exprimé aux anciens de l'assemblée d'Ephèse: «Il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau» (Actes des Apôtres 20: 29). Les anciens

devaient veiller sur le troupeau, mais les simples fidèles, même une simple femme (2 Jean 8-10), ont à prendre garde à ceux qui voudraient les enseigner d'un enseignement d'homme et non selon Christ.

Par philosophie, l'apôtre veut dire cette science faussement ainsi nommée (1 Timothée 6: 20), par laquelle l'homme prétend, par ses propres facultés et ses raisonnements, arriver à la connaissance des choses de Dieu. L'esprit naturel ne peut connaître que les choses qui sont de son domaine; l'Esprit de Dieu seul révèle les choses de Dieu (voyez 1 Corinthiens 2: 11). Le propre de cette philosophie est de conduire l'homme à nier ce qu'elle ne peut comprendre et soumettre à ses raisonnements. C'est ainsi que, de nos jours, elle s'attaque, comme autrefois, au mystère de la Personne de Christ et de la rédemption, et que l'on voit même des docteurs portant le nom de chrétiens, suivre ces raisonnements, ces vaines déceptions qui conduisent à dépouiller le chrétien de ce qu'il a de plus précieux, la Personne de son Sauveur. Combien vaines sont-elles, ces déceptions! L'esprit est trompé par cette philosophie qui ne donne rien pour satisfaire les réels besoins de l'âme. Quel danger d'écouter la voix de ces docteurs! Combien nous avons à veiller!

En même temps, à leurs spéculations intellectuelles, ils joignaient l'enseignement ou la tradition des hommes. Les Juifs avaient une quantité de ces traditions auxquelles ils attachaient une grande autorité, autorité aussi et plus grande souvent pour eux, que celle des Ecritures. Le Seigneur le leur reproche en termes énergiques (Matthieu 15: 1-11). Tout cela constituait une religion qui s'adaptait bien à l'homme dans la chair. Elle était selon «les éléments du monde», c'est-à-dire selon des principes appropriés à l'homme, tel qu'il est comme descendant d'Adam et vivant dans ce monde. C'était un contraste de tous points avec le vrai christianisme qui est céleste. L'enseignement contre lequel les Colossiens étaient mis en garde, et nous avec eux, n'était pas «selon Christ», le Christ céleste dont les gloires ont été présentées dans le chapitre précédent et dans lequel se trouvent toute sagesse, toute plénitude, et tout ce qui répond à nos besoins. Cet enseignement rabaisait Christ pour exalter l'homme, et privait le chrétien de ce qui seul peut remplir le coeur.

(Verset 9). L'apôtre revient donc avec bonheur à ce grand sujet, Christ, pour montrer que là, en lui, nous trouvons toutes les bénédictions, en dehors des spéculations de l'esprit humain, en dehors des superstitions auxquelles l'homme est disposé à s'adonner, en dehors des formes par lesquelles il cherche à satisfaire Dieu.

Il vient de nommer Christ, et son âme le contemple dans sa grandeur divine et sa pleine suffisance pour nous. «Car en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement». L'apôtre met devant nous, en contraste avec les spéculations des hommes, Christ vrai Dieu et vrai homme, ainsi qu'il l'a déjà fait au chapitre 1. La plénitude de la Déité exprime ce que Dieu est comme Dieu, son essence, ses attributs et ses perfections, sa gloire. Et elle «habite», non a habité, corporellement, substantiellement et réellement en Christ homme. Cette union ineffable de Dieu avec l'homme — un homme parfait, forme avec lui un seul Etre, mystère devant lequel nous ne pouvons qu'adorer. C'est la Parole qui est devenue chair, ainsi que le dit Jean (Jean 1: 14). La plénitude de la Déité s'est plu à habiter au milieu des hommes dans

cet homme, le Christ Jésus, non en le revêtant de dons excellents et en en faisant par sa sainteté et ses perfections morales un homme à part et au-dessus des autres, mais par une union personnelle, de sorte que l'on peut dire de Christ: Il est Dieu et il est homme, mais c'est Christ qui est cela. Et remarquons qu'il est dit «habite», c'est une chose permanente qui existe maintenant qu'il est glorifié, comme lorsqu'il était sur la terre. Qu'on le prenne dans la crèche, à Bethléem, ou dans les bras de Siméon, ou à douze ans dans le temple interrogeant les docteurs, ou ensuite à Nazareth, soumis à ses parents; ou bien que ce soit dans le cours de son ministère, ou sur la croix, et enfin dans la gloire; où que ce soit autrefois, aujourd'hui et dans l'éternité, il est Celui en qui habite corporellement toute la plénitude de la Déité.

(Verset 10). Voilà ce qu'il est dans sa Personne, et, dans ce verset 10, nous voyons ce que nous sommes en lui — «accomplis», pleins ou remplis, c'est-à-dire qu'en lui nous avons tout devant Dieu, rien ne nous manque; notre position est parfaite. En cherchant à ravir à Christ quelque chose de sa gloire, on nous ôterait quelque chose de notre position devant Dieu. Mais du moment que toute la plénitude de la Déité habite en lui, nous avons en lui tout ce qu'il nous faut devant Dieu, là en lui nous sommes dans toute la perfection de sa Personne. Quelle place pour le chrétien! Il est accompli devant Dieu en Christ, étant uni à ce Chef glorieux.

L'apôtre ajoute qu'il est «le chef de toute principauté et autorité». L'homme, dans sa folie, serait disposé à fléchir les genoux devant les anges (verset 18); c'est à quoi Satan voulait entraîner les Colossiens par le moyen des faux docteurs et de leurs raisonnements. Mais Christ est Chef de ces autorités et de ces puissances célestes, quel que soit leur rang. Il est au-dessus d'elles, non seulement comme le Dieu qui les a créées (1: 16), mais aussi comme homme glorifié, il a été établi au-dessus de toutes (Ephésiens 1: 21). En lui, bien loin d'avoir à les adorer, nous sommes au-dessus d'elles. Il nous suffit pleinement, soit que nous le considérons comme nous donnant, en lui-même, une position parfaite devant Dieu, soit comme l'Objet divin qui seul peut remplir nos coeurs. En lui, nous avons tout, car nous sommes au centre des délices divines.

(Versets 11-15). L'apôtre, dans ces versets, montre en détail que le croyant a en effet tout en Christ, et n'a rien à chercher en dehors de lui dans les enseignements humains, les traditions et les observances d'un culte terrestre.

En premier lieu (verset 11), le chrétien est «circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair par la circoncision du Christ». La circoncision faite de main dans la chair, était le signe établi de Dieu de son alliance avec Israël, son peuple terrestre; pour faire partie de ce peuple, il fallait être circoncis. En même temps, cette cérémonie avait une signification spirituelle, elle était le symbole du dépouillement de la chair. Les docteurs judaisants, sans reconnaître cette signification, attachaient une grande importance à la circoncision (voyez Actes des Apôtres 15: 1; Galates 6: 12, 13), et voulaient y astreindre les croyants d'entre les gentils. L'apôtre renverse ici leurs prétentions, en montrant que les chrétiens ont en Christ la réalité de ce dont la circoncision n'était que le signe. Par la foi, ils ont part à l'efficacité de la mort de Christ; ils sont morts avec lui, et dans cette mort, ils ont trouvé le vrai dépouillement du corps de la chair — non du corps mortel — mais de

l'ensemble du péché considéré ici comme un organisme complet — un corps. Possédant en même temps la puissance de vie qui est en Christ, ils se tiennent pour morts au péché. C'est là ce que l'apôtre appelle la circoncision du Christ. Nous trouvons cette doctrine en Romains 6: 6 et 7. «Notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché. Car celui qui est mort est justifié (quitte) du péché». Puis il ajoute: «Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus». Tel est le grand privilège du chrétien; voilà ce qu'il trouve dans la mort du Christ auquel il est uni; non pas seulement que Christ est mort pour ôter ses péchés et annuler la condamnation qui était sur lui, mais qu'il est mort avec Christ, uni à lui dans cette mort — pour que le corps du péché en lui soit annulé; il l'a ainsi dépouillé complètement. Remarquons bien que ce n'est pas une chose à accomplir par des efforts graduels; c'est une chose accomplie: «vous avez été circoncis», «notre vieil homme a été crucifié», c'est un fait; et c'est en vertu de cette relation avec Christ, et de cette position en Christ où il est de fait, que le chrétien est armé contre le péché, auquel il est mort, et est délivré de sa servitude. La mort avec Christ et la vie en lui, est le point de départ. Se tenant pour mort au péché, et ayant la vie en Christ, il peut servir Dieu. Quelle grâce merveilleuse!

(Verset 12). Ici, nous trouvons le baptême, cérémonie chrétienne, qui est aussi un signe d'une chose spirituelle, et qui explique bien ce qui précède. Le baptême est le signe de notre entrée dans cette mort avec Christ: «ensevelis avec lui dans le baptême», c'en est la déclaration publique. Etre enseveli, c'est la disparition finale de l'homme de la scène présente, de même être enseveli avec Christ indique moralement la fin de l'homme en Adam, aussi bien que notre fin. Nous en avons fini avec notre état dans la chair. Mais on n'en reste pas là. Nous passons, ou plutôt nous avons passé dans un état nouveau. Christ n'est pas seulement mort, et n'a pas été seulement enseveli. Il est aussi ressuscité, passant ainsi dans cette nouvelle vie sur laquelle la mort n'a plus de puissance (Romains 6: 9). Nous sommes aussi ressuscités ensemble avec lui, nous sommes avec lui dans cet état nouveau, et le baptême est le signe à la fois de notre mort et de notre résurrection avec Christ. Quel heureux renouvellement! Etre morts à ce que nous étions dans la chair et qui n'amenait pour nous rien que misère, et être ressuscités et participants de cette nouvelle vie de lumière, d'amour et de bonheur où Christ se trouve, sur un terrain où le péché et le jugement n'ont plus de place!

L'apôtre nous fait ensuite connaître le moyen par lequel ces choses deviennent en nous une vivante réalité, et ne restent pas une affaire d'intelligence. Ce moyen, c'est la *foi*. Elle s'approprie ce qui nous est présenté et le rend nôtre. Mais ce qui produit et la foi et cette nouvelle vie en Christ, c'est l'opération puissante de Dieu qui a été manifestée dans la résurrection de Christ. C'est ainsi que nous lisons dans les Ephésiens: «Pour que vous sachiez quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers *nous qui croyons*, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts... Et nous, alors même que nous étions morts dans nos fautes, il nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble...» (Ephésiens 1: 19, 20; 2: 5, 6).

(Verset 13). Ce verset contient en même temps la doctrine de l'épître aux Ephésiens et celle de l'épître aux Romains: nous y voyons la mort morale dans laquelle nous étions dans nos péchés, et le poids de la condamnation qui pesait sur nous à cause de ces péchés. En Christ, nous avons la réponse à ces deux choses. Il a pris sur lui la condamnation due au péché, il est mort pour nous, et nous avons ainsi par lui le pardon de toutes nos fautes, il n'y a plus de condamnation pour nous. De plus il est ressuscité, et nous, ressuscités avec lui, nous participons à cette vie dans laquelle il est entré; nous sommes sortis de la mort où nous étions et nous sommes vivifiés ensemble avec lui.

Remarquons que l'apôtre dit aux Colossiens: «Vous étiez morts dans vos fautes et *dans l'incirconcision de votre chair*». Les Juifs étaient bien aussi par nature morts dans leurs fautes (Ephésiens 2: 5), mais ils étaient circoncis comme gage que l'alliance et les promesses leur appartenaient; ils avaient un Dieu et une espérance (Ephésiens 2: 11, 12). Les pauvres gentils n'avaient rien de tout cela. Morts dans leurs fautes, ils l'étaient aussi dans l'incirconcision de leur chair: ils n'avaient aucun droit devant Dieu; ils ne pouvaient être que les objets de sa pure et souveraine grâce, et elle s'était exercée envers eux. L'apôtre le rappelle aux Ephésiens (2: 5, 8). Quel sujet de reconnaissance pour nous! Mais l'apôtre dit ensuite: «*Nous* ayant pardonné toutes *nos* fautes». Les Juifs avaient tout aussi besoin du pardon et de la grâce qui vivifie que les gentils eux-mêmes. Tout en reconnaissant leurs privilèges spéciaux, la Parole les place toujours, comme pêcheurs, sur le même pied que les gentils. Le péché nous a placés tous dans la mort et sous la condamnation; en Christ mort et ressuscité, tous peuvent trouver le pardon et la vie. Quel bonheur de les *posséder*, et non pas seulement de savoir qu'ils sont en lui, ces trésors précieux! Ce qui nous manque trop souvent, c'est de réaliser ces grâces dans notre âme par une foi qui s'en empare et nous en fait jouir. Remarquons encore que le pardon est à la base de tout dans la vie chrétienne, c'est le commencement. L'apôtre dit: «*nous* ayant pardonné toutes nos fautes». C'est après ce pardon que vient la vivification avec Christ. Il a laissé derrière lui, dans sa mort, la condamnation qu'il avait prise sur lui, et nous l'avons aussi derrière nous, et dans sa résurrection, nous avons la vie. Enfin, faisons attention à ces mots: «*Toutes* nos fautes». Le pardon est complet, rien ne reste à notre charge. Quelle sécurité pour l'âme croyante! Dans cette vie nouvelle *en Christ*, il n'y a plus de condamnation, car il n'y a plus de fautes (Romains 8: 1).

(Verset 14). Une autre grâce nous est présentée ici comme résultat de la mort de Christ sur la croix: «Ayant effacé l'obligation qui était contre nous, laquelle consistait en ordonnances, et qui nous était contraire, et il l'a ôtée en la clouant à la croix». Une obligation, comme nous le savons, est un écrit souscrit par quelqu'un et qui l'oblige à un paiement. N'y pas faire honneur entraîne une pénalité. Cette obligation qui était contre les Juifs (l'apôtre dit «*nous*»), consistait dans les ordonnances (*) de la loi, dont la non-observation entraînait la mort. Or les Israélites avaient mis, pour ainsi dire, leur signature à cette obligation, en disant: «Tout ce que l'Eternel a dit, nous le ferons» (Exode 19: 8). Tant qu'ils étaient sous la loi, ils étaient tenus à l'obéissance à ces ordonnances. Or les docteurs judaïsants voulaient placer, les autres sous ce joug insupportable (Actes des Apôtres 15: 1, 10), sous cette obligation que

l'homme ne peut remplir, et qui ainsi laisse la conscience oppressée sous un poids que les efforts de l'homme ne peuvent enlever. Tel est le cas encore maintenant pour bien des âmes qui sont sincères, qui veulent, par des oeuvres, se faire une position devant Dieu et se tranquilliser, mais qui se voient toujours bien au-dessous de ce qui peut satisfaire la justice de Dieu. Eh bien, que ces âmes lisent avec attention la précieuse déclaration de l'apôtre, destinée à prémunir les Colossiens contre un enseignement qui tendait à les placer sous cette obligation des ordonnances de la loi, déclaration que nous pouvons saisir aussi pour nous: «Il (Christ) l'a ôtée en la clouant à la croix». Elle a été effacée, annulée, détruite, lorsque Christ a été cloué à la croix; là elle a trouvé sa fin, et le croyant en est entièrement libéré. Vie, pardon et liberté, nous avons tout en Christ.

(*) *Ordonnances ou décrets, selon le mot de l'original.*

(Verset 15). Une autre chose était contre nous, c'étaient «les principautés et les autorités», la puissance spirituelle de méchanceté (Ephésiens 6: 12), dont le chef est le diable ou Satan. Christ a triomphé d'elles en la croix. Chose merveilleuse! C'était la puissance des ténèbres qui semblait avoir prévalu, lorsque Christ avait été livré, saisi par des mains iniques, dépouillé, injurié, et enfin châtié sur la croix. Les hommes et les démons assistaient là au triomphe apparent de Satan, et à la défaite de Christ. Mais en réalité, aux yeux de Dieu, pour sa gloire et celle de son Christ, pour notre salut et notre bonheur éternels, dans cette ignominie et cette mort du Sauveur, éclatait sa victoire. Il vainquait en subissant tout ce que la haine de l'homme, conduit par Satan, avait pu imaginer contre lui; il vainquait par la mort celui qui avait l'empire de la mort (Hébreux 2: 14). Comme un vainqueur, il dépouillait de leur puissance et de leur force ces autorités et ces principautés maléfiques pour l'homme et ennemies de Dieu; il les désarmait définitivement, comme il avait montré précédemment qu'il pouvait le faire (voyez Matthieu 12: 29). Il les exposait publiquement devant les hommes et les anges (1 Timothée 3: 16), à la honte de leur défaite; et ce triomphe glorieux, il le remportait sur la croix et par la croix: là brillait sa gloire, là s'accomplissait notre délivrance. O merveille de la sagesse et de l'amour de Dieu! (1 Corinthiens 1: 18, 24). Remarquons que, s'il s'agit des principautés et des autorités qui sont bonnes — les anges — Christ en est le Chef (verset 10); et que, quant aux puissances spirituelles de méchanceté, il les a vaincues.

C'est ainsi que les Colossiens avaient tout pleinement en Christ, et l'apôtre exhorte ses gloires et déploie les trésors qui sont en lui, pour dégager les Colossiens des pièges qui les menaçaient, en les ramenant à Celui en qui réside la plénitude de la Dété, et pour leur rendre la conscience et la jouissance de leur union avec lui. La fin de l'homme dans la chair, la délivrance de la puissance du péché et de la condamnation, le pardon, la vie, l'affranchissement de la loi et de ses ordonnances, et l'anéantissement de la puissance de l'ennemi, nous avons tout dans cette Personne adorable, Fils de l'amour du Père, Créateur tout puissant, Chef de l'Assemblée, Sauveur mort et ressuscité, vivant à jamais, et auquel nous sommes unis d'une manière indissoluble. A lui soit la gloire!

(Versets 16 et 17). Du verset 9 au verset 15, l'apôtre a exposé de nouveau ce qui concerne la gloire de la Personne de Christ, en qui habite toute la plénitude de la déité corporellement,

puis les résultats infiniment précieux de son oeuvre pour les chrétiens. Il revient maintenant à l'exhortation qu'il adressait aux Colossiens, au verset 8, en signalant les erreurs qui les menaçaient et qu'il détruit par l'application des vérités qu'il vient d'exposer. C'est comme s'il disait: Puisque l'obligation, qui consistait en ordonnances, a été clouée à la croix, que personne donc ne vous juge de ce que vous n'observez pas ces ordonnances. Et il entre dans le détail de ce à quoi elles se rapportaient. Il s'agit ici de prescriptions juives, comme le montre clairement le verset 17; les faux docteurs ne se bornaient pas à vouloir imposer celles que la loi de Moïse indiquait (comme la distinction des viandes pures et impures; Lévitique 11); ils y ajoutaient celles qu'avaient établies les traditions, comme ce qui concerne «le boire». Nous ne voyons pas qu'en effet, sauf le cas du voeu de nazaréat, il y eût rien de prescrit quant aux boissons dans la loi de Moïse. L'apôtre cite ensuite les différentes fêtes établies aussi par la loi mosaïque, et que les faux docteurs voulaient imposer aux chrétiens; mais toutes ces choses préfiguraient ce dont la réalité — le corps — est en Christ. Et puisqu'ils avaient Christ, qu'avaient-ils besoin de ces ombres? Remarquons que ce n'est pas le seul passage où se trouve combattue cette prétention des docteurs judaïsants. Les Galates s'y étaient laissés prendre. «Vous observez», dit l'apôtre, «des jours, et des mois, et des temps, et des années» (Galates 4: 10), et il appelle cela de faibles et misérables éléments. C'est une tendance naturelle du coeur humain, à laquelle l'Eglise chrétienne n'a pas échappé. Elle aussi a voulu avoir ses fêtes, sans que rien dans la parole de Dieu l'y autorisât. Au contraire, les passages que nous avons sous les yeux nous montrent clairement que c'est retourner aux éléments du monde. On vit dans le monde, on s'y mêle, on suit son train, mais viennent ces fêtes, on devient chrétien pour un jour, pour retourner ensuite à sa vie habituelle, ayant, comme on le croit, satisfait à ses devoirs envers Dieu. Le vrai chrétien a Christ en tout temps, cela lui suffit. Il vit avec Christ, sans qu'il soit besoin de fêtes spéciales pour lui rappeler que sa vie est celle de Christ, cachée avec lui en Dieu. Il a laissé les ombres; il possède la réalité. Remarquons encore que le sabbat même, comme obligation légale, est mis de côté. C'est le jour de repos pour le premier homme; mais c'est celui que Christ, mis à mort par l'homme, a passé dans le tombeau. Lui, le second homme, est ressuscité le premier jour de la semaine, et c'est notre privilège, non une obligation légale, de rappeler ses souffrances et sa mort, en ce premier jour, sur le terrain de la résurrection. Christ met de côté tout ce qui est du premier homme.

(Verset 18). Nous revenons ici aux doctrines erronées et aux enseignements pernicieux, que les faux docteurs mêlaient aux prescriptions judaïques, et qui ne tendaient à rien moins qu'à séparer de Christ, le Chef, la Tête du corps. Les ordonnances juives ramenaient aux ombres ceux qui possédaient le corps, les doctrines gnostiques détruisaient la toute-suffisance de Christ comme Médiateur, et plaçaient entre lui et les âmes des créatures. Tout cela reposait, non sur la parole de Dieu, mais sur les imaginations de l'esprit orgueilleux de l'homme.

«Que personne ne vous frustre du prix du combat», ne vous enlève le prix vers lequel vous tendez — allusion à un juge qui, dans les jeux des anciens, aurait ôté injustement le prix à qui avait combattu ou couru pour cela. Le combat chrétien se livre sur une ligne tout autre

que celle des ordonnances juives et des folies des gnostiques. Les faux docteurs voulaient entraîner les chrétiens de Colosses en dehors de leur vraie course (Philippiens 3: 14), les faire tendre vers ce qui les détournait de Christ, et les priver ainsi du prix. Paul pousse un cri d'alarme pour les ramener vers le Chef. Remarquons que, tandis que pour les ordonnances, l'apôtre dit simplement «que personne ne vous juge», de même que, dans l'épître aux Romains, chapitre 14, il exhorte au support envers ceux qui, faibles en la foi, croiraient devoir faire encore des distinctions dans le manger et dans les jours, quand il s'agit des hérésies fatales, il dit: «Que personne ne vous frustre du prix». C'est qu'en effet il y avait là en jeu la volonté propre et le vain orgueil de l'homme s'ingérant dans les choses que Dieu a réservées à sa connaissance, et de plus une prétendue humilité et une fausse spiritualité conduisant à rendre à des créatures, si élevées fussent-elles, un hommage qui ne leur appartenait pas. Dieu avait-il montré les anges autrement que comme des serviteurs prompts à obéir à ses ordres? (voyez Psaumes 103: 20 et Hébreux 1: 14). Les avait-il jamais présentés comme des objets d'adoration? Loin de là. La loi même disait: «Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul» (Luc 4: 8). C'était donc aller contre le clair enseignement de Dieu et montrer ainsi sa propre volonté opposée à celle de Dieu. Et cela dans une prétendue humilité, car c'était avoir l'air de s'abaisser devant des êtres supérieurs, et qui pouvaient servir de médiateurs entre l'homme et l'Être suprême. Nous savons hélas! combien ces fatales erreurs ont pénétré et sont demeurées dans une grande portion de la chrétienté. N'est-il pas remarquable qu'en cela, comme pour d'autres doctrines erronées, ce qui se passait au temps de l'apôtre ait donné lieu à ces enseignements destinés à nous garantir et aussi à ramener les âmes engagées dans ces erreurs? De plus, c'était de l'orgueil et des pensées toutes charnelles que d'avoir la prétention d'entrer d'une manière quelconque, par des raisonnements ou des visions, dans un domaine que Dieu ne leur avait pas ouvert par sa révélation.

(Verset 19). De plus encore, et c'était la conséquence de leur fausse humilité qui cachait leur vain orgueil et les pensées de la chair, par ces doctrines ils reniaient effectivement leur union avec le Chef, Christ — «ne tenant pas ferme le Chef» (ou la Tête). Ce n'est pas qu'ils rejetassent Christ, mais, professant le christianisme, ils enseignaient ce qui rabaisait le Seigneur, en y ajoutant les ordonnances comme chose nécessaire, et ce qui séparait de lui, — c'est le propre de toute erreur, — en détournant la pensée des chrétiens vers d'autres objets que Christ. Si l'on tient ferme le Chef, si l'on a la conscience de son union avec lui, si l'on jouit de sa communion, on ne place rien entre lui et soi. Si l'on est un avec lui, on est bien au-dessus des créatures les plus élevées. Quelle grâce merveilleuse! Quels privilèges précieux en découlent pour nous! Ne laissons rien se placer entre la gloire du Chef et nos âmes; ne souffrons rien qui le voile à nos coeurs; tenons *ferme le Chef*. Nous sommes unis à lui, là où il est; c'est un fait: que Dieu nous donne d'en garder la conscience et la jouissance!

Et voici ce qui résulte de cette union des membres — du corps — avec la Tête. En opposition avec les prétentions des faux docteurs qui voulaient mener les chrétiens par un développement tiré de leurs raisonnements et de leur imagination, nous avons *ici un accroissement de Dieu*, un accroissement divin dans sa source et sa nature, et non humain.

Cet accroissement provient de ce que les membres du corps, unis à la Tête, Christ, reçoivent de lui les trésors de vie et de grâce qui sont en lui. Ce qui alimente ainsi le corps, tient les membres par toute la terre bien unis les uns aux autres, et ainsi le corps prend sa force et son accroissement. Les différentes parties du corps ne s'isolent pas; elles subsistent ensemble et vivent d'une même vie: «bien uni ensemble», dit l'apôtre; toutes ces parties sont nourries ensemble par la communication qu'elles ont entre elles: «alimenté», est-il dit. Cette réalité du corps de Christ, un, bien que composé de différents membres, qui sont les vrais chrétiens, possédant la vie de Christ, unis à lui dans le ciel, cette réalité bénie doit être soigneusement maintenue. C'est une chose qui subsiste, en dépit de toute la ruine. Le Chef, que nous avons à tenir ferme, a ses membres ici-bas, son corps qui croit d'un accroissement de Dieu. La réalisation et la conscience de ce fait sont une autre chose, mais il subsiste. Les Colossiens, et nous aussi, avaient à y être ramenés.

(Versets 20-23). L'apôtre juge maintenant le système des faux docteurs au point de vue de notre position comme chrétiens. Quelle est cette position? «Vous êtes morts avec Christ», est-il dit. Ce n'est pas toute notre position, car nous sommes aussi ressuscités avec lui et unis à lui dans le ciel; mais c'est le fait de notre mort avec Christ que l'apôtre emploie pour montrer l'inanité du système des ordonnances. Elles sont pour la terre, pour quelqu'un qui vit dans ce monde, et qui par elles voudrait, dans cette vie-là, entrer en relation avec Dieu. Or, le chrétien est *mort* avec Christ, ainsi que l'expose le chapitre 6 aux Romains. Il n'est donc plus dans l'existence à laquelle s'adaptent les ordonnances. Il est mort aux éléments du monde. Qu'est-ce qu'un mort a à faire avec cela? N'étant plus en vie dans le monde, c'est-à-dire ne vivant plus de la vie qui dirige les pensées et les principes du monde dans les choses religieuses (et même en tout), pourquoi le chrétien agirait-il comme s'il vivait encore de cette vie, en établissant des ordonnances? Ces ordonnances, Paul les résume en ces quelques mots: «Ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas». Elles étaient établies selon des enseignements et des commandements d'hommes. C'était un joug que l'on voulait imposer aux chrétiens, sous prétexte que leur abstention des choses que Dieu a créées (1 Timothée 4: 3), les conduirait à la sainteté. Prescriptions méticuleuses qui, au contraire, détournant les pensées des choses du ciel et les portant sur les choses qui périment, sont destructives de la vraie sainteté. Que reste-t-il pour l'âme qui s'est astreinte à ces ordonnances? Rien; «elles sont destinées à périr par l'usage». Il y a eu des ordonnances pour un peuple terrestre, mais elles ont fait leur temps, elles ont trouvé leur fin à la croix; pourquoi les ramener pour les imposer aux chrétiens, et même les aggraver par des interdictions minutieuses? Ce sont des choses venant de l'homme qui veut se glorifier ainsi dans la chair.

En effet, l'apôtre dit: «Qui ont bien une apparence de sagesse en dévotion volontaire et en humilité, et en ce qu'elles n'épargnent pas le corps, ne lui rendant pas un certain honneur». L'apôtre accorde bien qu'il y a, dans ces abstinences et ces macérations que prescrivaient les faux docteurs, une *apparence de sagesse*, Ce culte ou dévotion volontaire, c'est-à-dire arbitraire, envers des êtres élevés au-dessus des hommes, je veux dire les anges, cette humilité prétendue qui se montrait en affectant de ne tenir pas compte du corps, ne lui

rendant pas un certain honneur et ne l'épargnant pas, se livrant à des privations volontaires de toutes sortes, tout cela faisait beau voir aux yeux des hommes. Ces doctrines erronées ont pénétré plus tard dans l'Eglise, et on les a vus, ces ascètes, ces solitaires vêtus grossièrement, se laissant exténuer par la faim, et acquérant ainsi un renom de sainteté. Mais c'était une sagesse apparente; bien qu'il pût y avoir chez quelques-uns de la sincérité, c'était ce qu'ils s'imposaient de leur propre volonté, c'était donc la chair qui profitait; c'était pour la satisfaction de la chair, non pour la gloire de Christ. Heureuse liberté que celle où le chrétien a été mis par sa mort avec Christ. Elle le délivre du joug des ordonnances, non pas toutefois pour qu'il use de cette liberté comme d'une occasion pour la chair, car ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises. Morts avec Christ, ils vivent à Dieu. Morts avec Christ, ils sont aussi ressuscités avec lui, et c'est ce dont le chapitre suivant va nous entretenir.

Chapitre 3

(Versets 1 et 2). Au verset 20 du chapitre précédent, nous avons, ainsi qu'il a été remarqué, la doctrine posée en Romains 6, c'est-à-dire la vérité que le chrétien est mort avec Christ. Nous faisons maintenant un pas de plus; nous voyons notre union avec Christ dans la résurrection: Nous avons «été ressuscités avec le Christ». La puissance de résurrection et de vie qui a relevé Christ d'entre les morts, passe de lui dans ses membres (comparez Ephésiens 1: 19, 20; 2: 6). Voilà un second caractère de notre position. Morts avec Christ, et ainsi en ayant fini avec les ordonnances se rapportant à une vie terrestre; mais ressuscités avec Christ, et étant entrés ainsi dans une autre vie, qui n'est pas celle de la terre, et qui a ses objets dans une autre sphère que celle d'ici-bas. Et si l'on demande: Quand est-ce que nous avons été ressuscités avec le Christ? la réponse est: c'est lorsque Christ a été ressuscité; tout comme c'est à la croix, quand il y a été cloué et qu'il y est mort, que notre vieil homme y a été crucifié et que nous y sommes morts avec lui (Romains 6: 6, 11). Les faits ont eu lieu, et le résultat subsiste, bien que la chose elle-même ne soit appliquée à nos âmes que lorsque nous avons cru et que nous avons été vivifiés.

Or quelle conséquence résulte pour nous du fait que *nous avons été ressuscités* avec le Christ? Elle est simple. On n'est pas ressuscité pour rentrer dans la vie à laquelle on était mort. C'est dans une vie nouvelle que l'on se trouve — celle de Christ ressuscité. C'est donc une vie du ciel, d'en haut, et dans le ciel, où est Christ. La sphère de cette vie est donc le ciel, et c'est pourquoi il est dit: «Cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ (ressuscité) est assis à la droite de Dieu; pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre». Remarquons, en passant, que, dans l'épître aux Colossiens, le chrétien, bien que ressuscité avec Christ, est considéré comme étant encore sur la terre, tandis que dans l'épître aux Ephésiens, il est vu comme assis en Christ dans les lieux célestes.

Mais bien qu'étant encore sur la terre, sa vie n'y appartient pas, et l'apôtre l'exhorte à agir comme entré dans une nouvelle vie, et à chercher les objets qui répondent à cette nouvelle vie et conviennent à un ressuscité: «Cherchez les choses qui sont en haut», qu'elles

soient les objets de vos désirs. Ces choses qui sont en haut sont tous les biens et les privilèges célestes qui actuellement et en espérance sont à nous en Christ et par lui, ces biens, ces trésors spirituels de grâce et d'amour dont il est la source et le centre. Sa gloire nous est montrée: il est assis à la droite de Dieu. En le contemplant là, nous comprenons tout le prix, toute la valeur des choses qui sont en haut. Nous ne connaissons qu'en partie, mais nous sommes exhortés à croître dans la connaissance et la grâce du Seigneur. Nous avons à chercher, comme on creuse pour découvrir des trésors, à acquérir toujours plus la connaissance et la jouissance de ces biens célestes. Les doctrines que l'on apportait aux Colossiens les ramenaient, religieusement parlant, aux choses de la terre; mais là-haut se trouvait Christ dont la Personne et les gloires sont présentées dans le chapitre premier: voilà ce qu'ils avaient à chercher. «Tous les trésors de la sagesse et de la connaissance» étaient là. Chercher les choses qui sont en haut, conduit le chrétien dans la vraie sphère de sa vie, en dehors des choses terrestres.

[\(A suivre\)](#)

Mais il ne faut pas voir dans «les choses qui sont sur la terre» uniquement les ordonnances et pratiques religieuses auxquelles les faux docteurs voulaient assujettir les Colossiens, les détournant ainsi de Christ. «Les choses qui sont sur la terre» ont un domaine plus étendu. C'est tout ce qui se rapporte aux pensées, aux désirs, aux mobiles, aux affections du vieil homme. On ne peut unir la recherche de ces choses, à la recherche des choses d'en haut. Ce sont ces dernières qui seules doivent occuper le coeur du chrétien. Il a à passer dans le monde, il a à s'y occuper, il a à y combattre, mais avec le coeur en haut; c'est ce qui garde, console, et fortifie.

En cherchant les choses qui sont en haut, on apprend à les connaître, à les apprécier, à les goûter. Que notre pensée y demeure. «Pensez (ou mettez votre affection) aux choses qui sont en haut»; vous cherchez et trouvez; mais pour garder, il y faut *penser*. «Occupe-toi de ces choses; sois-y tout entier», disait Paul à Timothée par rapport à ce qui concernait son ministère. Il en est ainsi pour tous les chrétiens quant aux choses qui sont en haut. Oh! combien cette exhortation est de saison pour nous, dans ces

202

temps de relâchement et de poursuite des choses terrestres! Avoir le coeur en haut, être occupé de Christ à la droite de Dieu, vivre dans cette atmosphère pure et paisible du ciel, au milieu de saintes pensées et d'affections célestes, quelle grâce, si nous comprenions que c'est notre privilège! Où allons-nous, où espérons-nous nous trouver bientôt? Dans le ciel, avec Christ, n'est-ce pas? Et nous pouvons déjà vivre là; et le ciel ne nous sera pas comme un lieu étranger, puisque nous y aurons déjà vécu et que nous aurons déjà eu quelques avant-goûts de ce qu'il est. «Cherchons les choses qui sont en haut, pensons aux choses qui sont en haut», et ces choses de la terre nous paraîtront ce qu'elles sont toujours, un néant, des ordures.

(Verset 3). Nous avons dans ce verset le grand motif pour renoncer aux choses qui sont sur la terre et nous attacher à celles qui sont en haut; c'est que «nous sommes morts» à cette

vie de la chair à laquelle se rattachait notre culpabilité et la condamnation, parce que c'était la vie où dominait le péché et la puissance de l'ennemi. Mais pour la foi, de même que devant Dieu, nous sommes morts quant à cette vie-là, morts en vertu de ce que Christ est mort pour nous. Mais la seconde partie du motif dont nous parlons est que nous avons une autre vie, la vie de Christ lui-même. Or cette vie est là où il est: «cachée avec le Christ en Dieu». C'est donc une vie spirituelle, céleste, impérissable, la vie de Christ, caractères qui la séparent nettement et absolument des choses de la terre. Les objets de cette vie doivent nécessairement répondre à sa nature, et ne peuvent ainsi être que les choses qui sont en haut. Christ, ayant accompli son oeuvre, a disparu du monde: «Le monde ne me verra plus», dit-il (Jean 14: 19). Il a été glorifié en Dieu; il est entré dans cette gloire divine comme l'Homme qui a accompli les desseins de Dieu, et il y reste caché aux yeux du monde jusqu'au jour de sa manifestation glorieuse. Or la vie que nous possédons, et qui est Christ lui-même, est cachée dans le lieu même où il est. Elle est nôtre — Christ qui est votre vie — et nous l'avons sur cette terre, mais par elle, nous sommes rattachés au ciel, à Dieu lui-même. Combien misérables apparaissent les choses de la terre, en comparaison de cette vie cachée avec le Christ en Dieu! Et nous en jouissons, nous jouissons des objets célestes et divins de cette vie — Dieu et Christ. De quelle joie, de quelle paix, de quel bonheur est remplie l'âme qui a conscience de la vie qu'elle a en Christ! Elle est ravie par la contemplation des choses qui sont en haut. Mais de même que Christ, notre vie est cachée. Le monde ne peut la connaître. Il ne nous connaît pas, comme il n'a pas connu Christ (1 Jean 3: 1). Il ne peut pas comprendre les motifs et le ressort qui nous font agir, lorsque nous marchons comme morts et ressuscités avec Christ. C'est pour lui une folie, ainsi que Festus disait à Paul: «Tu es hors de sens, Paul» (Actes des Apôtres 26: 24). Mais pour nous, nous jouissons de cette vie cachée, en nous nourrissant de «la manne cachée», de Christ lui-même (Apocalypse 2: 17), et peu nous importe ce que pensera le monde.

(Verset 4). Mais cette vie n'est pas destinée à être toujours cachée. Christ, maintenant caché dans le ciel, doit un jour être manifesté au monde; il apparaîtra dans l'éclat de sa gloire, de la gloire dont le Père l'a couronné, entouré de la gloire des armées célestes (Luc 9: 26). Et alors nous qui maintenant sommes déjà ressuscités avec lui, nous qui l'avons pour notre vie, nous serons manifestés avec lui en gloire. Il a dit lui-même: «La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée» (Jean 17: 22). Et le monde, en nous voyant dans cette gloire de Dieu, comprendra pourquoi nous marchions n'étant pas de la terre; il saura où était notre vie et quels étaient les motifs de notre séparation d'avec lui. La gloire qui est la sphère propre de cette vie éternelle que nous avons en Christ, sera celle dans laquelle nous paraîtrons avec lui.

(Versets 5-6). Les versets précédents nous ont montré la position que nous avons comme morts et ressuscités avec Christ; la vie qui répond à cette position et que nous avons en Christ, et enfin le résultat dans l'avenir quand nous paraîtrons avec Christ dans la gloire. Maintenant viennent les conséquences pratiques.

«Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre», puis suit l'énumération de ces membres qu'il faut mettre à mort — ces membres qui appartiennent au vieil homme. Le fait que l'on a la vie, une vie dont les choses d'en haut sont les objets, rend capable de mortifier

les membres qui sont sur la terre, qui appartiennent à cette sphère d'en bas à laquelle nous sommes morts. On doit les renier en pratique; nous n'avons rien à faire avec eux. Ces membres sont, comme nous le voyons, les diverses convoitises et leurs fruits extérieurs. Les deux premiers sont des actes; les trois suivants sont des sentiments intérieurs: d'abord, les affections dérégées qui se portent sur des objets illicites, ou qui, peut-être légitimes en elles-mêmes, se dérèglent et dégénèrent en passions auxquelles l'esprit n'a point de frein à opposer; secondement, la mauvaise convoitise, ou les mauvais désirs, les désirs du coeur charnel vers des choses coupables, et enfin *la cupidité*, mot qui, dans son acception générale, signifie le désir illicite de s'approprier ce qui est à autrui, désir qui conduit à employer de mauvais moyens pour y parvenir. Ce mot s'applique aussi bien au désir de s'emparer de quelque chose contrairement à l'intégrité des moeurs (voyez 1 Thessaloniens 4: 5-7), qu'au désir de posséder de l'argent, à l'avarice. En un mot, c'est ce que comprend le dixième commandement. Si le coeur s'en va après les objets qu'il convoite, n'est-ce pas une idolâtrie, puisqu'alors il se détourne de Dieu? De là ce que l'apôtre dit: «la cupidité qui est de l'idolâtrie».

On peut demander quelle est la différence entre *nos membres*, en Romains 6: 13, et *nos membres*, en Colossiens 3: 5. Dans le premier passage, le mot exprime nos facultés intellectuelles et nos capacités physiques, pour qu'elles puissent maintenant servir d'instruments à notre nouvelle vie, après avoir servi à l'ancienne; on le voit aisément en comparant les versets 12, 13, 19. Le verset 1 du chapitre 12, nous exhorte à offrir *nos corps* en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent.

Mais «nos membres qui sont sur la terre», en Colossiens, c'est le péché positif dans la chair et ses manifestations. C'est ce que quelqu'un a appelé «le for intérieur des convoitises», et leur accomplissement appelle la colère de Dieu sur ceux qui y sont assujettis et qui sont ainsi dans un état de rébellion ou de désobéissance envers Dieu. C'est cet état qui est exprimé par «fils de la désobéissance».

(Verset 7). Les mots «marché» et «vivez» ne sont pas une répétition; par le premier, il faut entendre la conduite, les actes; le second exprime la vie même qui produit ces actes. Les Colossiens, comme gentils, avaient autrefois marché dans cette corruption morale qui est un des traits saillants du paganisme, et que l'on retrouve, hélas! dans la chrétienté professante (comparez Romains 1: 29-31 avec 2 Timothée 3: 1-5); c'était la manifestation de la vie de la chair dont ils vivaient alors, et ces choses étaient, pour ainsi dire, la sphère de cette vie. Mais maintenant ils n'existaient plus dans la vie où ces choses se pratiquent. Ils étaient morts avec Christ et y avaient ainsi échappé, et ils étaient ressuscités avec Christ et introduits dans une nouvelle vie. Le chrétien a à réaliser cette nouvelle vie dans sa marche, et pour cela suivre l'exhortation contenue dans les versets suivants: «Renoncez, etc.».

(Versets 8, 9). Il faut donc renoncer à «toutes ces choses: colère, courroux, malice, etc.», les renier, les rejeter complètement de sa vie de tous les jours. Ce sont les mouvements de la propre volonté et d'un coeur sans frein. Elles sont incompatibles avec la vie de Christ qui est la nôtre; faisons-y une sérieuse attention et veillons, pour que ces manifestations du vieil homme ne se produisent pas. Où avons-nous jamais vu une seule de ces choses dans la vie de

notre adorable Sauveur, lui la douceur et la patience constantes mêmes? «Je suis débonnaire et humble de coeur», disait-il, et le prophète dit de lui: «Il ne criera pas; on n'entendra pas sa voix dans les rues». Lui, qui ne rendait pas l'outrage quand on l'outrageait, et qui était la vérité même. Nous avons à suivre ses traces et à marcher comme lui dans la vérité en toutes choses (1 Pierre 2: 21-24; Matthieu 11: 29; 12: 19).

Remarquons que, dans ces deux versets, nous avons: 1° *la méchanceté extérieure*, qui se montre dans des actes et paroles, qui caractérise l'homme naturel, et à quoi le chrétien doit renoncer (verset 8); et 2° *le mensonge*, qui est un signe distinctif du vieil homme. Or le chrétien étant mort avec Christ, a, par ce fait, dépouillé le vieil homme avec ce qui le caractérise.

(Verset 10). Mais si le chrétien a dépouillé *le vieil homme* — c'est un fait — et doit marcher en reniant tout ce qui s'y rapporte et en y renonçant, il a, d'un autre côté, revêtu *le nouvel homme*, résultat de sa résurrection avec Christ. Nous ne trouvons pas l'expression «le nouvel homme», dans l'épître aux Romains, parce qu'il s'agit là de notre mort avec Christ. Ici, dans les Colossiens, où le chrétien est ressuscité avec Christ, lui dont la vie est Christ, le nouvel homme est introduit comme le caractérisant. Il a revêtu le nouvel homme, non pas *il doit le revêtir*. C'est un fait acquis.

Or le nouvel homme «est renouvelé en connaissance»; il a ce qui n'avait pas été auparavant dans l'homme, l'intelligence de Dieu et des choses divines. Ce n'est pas qu'il se renouvelle constamment il *est* renouvelé. Il est une chose toute nouvelle ce qu'il est comporte une intelligence de ce qu'est la nature de Dieu, moralement parlant. Il possède la lumière de Dieu, et Dieu dans sa nature est pour lui la mesure du bien et du mal. Merveilleuse condition que ce renouvellement en *connaissance* de Dieu, de sa nature, de Christ, et de notre participation morale à cette nature! Cet état tout nouveau, cette connaissance toute nouvelle, les justes de l'Ancien Testament ne pouvaient l'avoir, bien qu'ils fussent nés de nouveau, et qu'ils eussent ainsi les dispositions du nouvel homme, et aussi la conscience de celles du vieil homme.

Le nouvel homme est *créé*; c'est une oeuvre de Dieu dans l'âme. Ce n'est pas un état auquel on parvient ni de soi-même, ni en progressant. Il est créé à *l'image de Dieu*, image morale comprenant la sainteté, la justice, la vérité. Christ en est le modèle parfait, le type accompli. La nature du nouvel homme, c'est Christ.

(Verset 11). Au vieil homme, à l'homme naturel dans la chair, descendant d'Adam, se rattachaient toutes sortes de distinctions: Grec et Juif — c'est-à-dire païens et ceux qui avaient, comme peuple choisi de Dieu sur la terre, la connaissance de ce Dieu; «circoncision et incirconcision», c'est-à-dire privilèges religieux ou non (Ephésiens 2: 11, 12); «barbare, Scythe», ceux qui étaient en dehors des limites de la civilisation grecque et latine, et dont les Scythes étaient considérés comme les plus reculés; «esclave et homme libre», inégalités de position amenées dans la condition sociale par la violence et l'arbitraire. Dans le nouvel homme, toutes ces distinctions ont disparu; le vieil homme n'est plus reconnu par le chrétien que comme mort. Il reste donc le nouvel homme. Là tous sont égaux; là Christ est tout dans

tous les croyants. Toutes les barrières qui séparaient les hommes tombent: le lien commun, celui qui unit tous les croyants, est Christ. Il est toutes choses pour eux, et en eux tous. Grâce précieuse! Tous ensemble ayant Christ pour unique objet, et lui en tous, c'est lui seul que l'on peut voir et reconnaître. Voilà le nouvel homme. Les doctrines que l'on apportait aux Colossiens maintenaient des distinctions entre les hommes; le vieil homme y avait sa place.

(Verset 42). «Revêtez-vous donc»; ici commence l'application pratique d'avoir «revêtu le nouvel homme». On l'a revêtu; c'est un fait. C'est un vêtement de perfection morale qui a maintenant à se manifester, de même que l'on peut voir une robe richement ornée sur celui qui la porte. Que servirait-il de la posséder, si on ne la portait pas? Non pour se glorifier, sans doute, mais pour glorifier Christ, en manifestant dans notre conduite ce qu'il est, lui, notre vie: «Revêtez-vous donc», que chaque chrétien fasse attention à cette exhortation qui commence le résumé le plus complet et le plus beau de la vie chrétienne pratique.

Mais remarquons que, comme le fait d'avoir *dépouillé le vieil homme* est le point de départ pour *mortifier* les membres qui sont sur la terre et qui appartiennent à la vie du vieil homme, renonçant à la convoitise, à la méchanceté et au mensonge, de même le fait d'avoir *revêtu le nouvel homme* est un point de départ pour en manifester pratiquement le caractère, qui est celui de Christ. De cette manière, le nouvel homme n'est pas un état de contemplation mystique, mais un état pratique de notre marche ici-bas. Le nouvel homme, sa vie, la vie de Christ, est la seule où nous soyons reconnus de Dieu, soit en haut, soit sur la terre.

«Comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés», tels sont les titres donnés aux chrétiens qui sont exhortés à revêtir le caractère de Christ. Premièrement, dans l'éternité passée, la pensée de grâce de Dieu à notre égard — «élus de Dieu»; ensuite, notre mise à part avec le caractère qui convient à la nature de Dieu, et qu'il nous a aussi donné par grâce en vertu de notre élection — «saints»; oui, des vases purifiés pour son service, et comme tels les objets des délices de Dieu, ses «bien-aimés». Oh! quels puissants motifs pour nous revêtir de tous ces traits qui vont être énumérés et qui constituent l'ensemble de la vie du nouvel homme sur la terre, y marchant à la gloire de Dieu et de Christ! «Voyez», a dit quelqu'un, «à quelle hauteur l'apôtre se place, et avec quelle tendre affection il nous exhorte! Au lieu de nous presser et de nous pousser par des commandements et des lois, il nous attire par le souvenir de la grâce de Dieu, afin d'obtenir les fruits de notre foi, et que nous portions ces fruits librement et joyeusement».

«Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, etc.». Les chrétiens ont à se revêtir «d'entrailles de miséricorde». La miséricorde est la compassion du cœur que l'on éprouve pour les faibles, les souffrants, les malheureux, et même les coupables. Les «entrailles de miséricorde» est un terme très fort qui indique que nous ne devons pas être miséricordieux seulement à l'occasion, mais que nous avons à posséder, à revêtir ce caractère dans le plus profond de notre cœur; il doit émaner de ce qu'il y a de plus intime dans notre être intérieur. Nous avons eu besoin de la miséricorde divine envers nous, et nous en avons constamment besoin; cette miséricorde, provenant des profondes affections de son cœur, a caractérisé notre adorable Sauveur, dans son passage

sur la terre, alors qu'il s'inclinait avec amour vers tous ceux qui souffraient, soit dans leur corps, soit dans leur âme à cause du péché; combien de fois nous le voyons «ému de compassion!» Eh bien, nous avons comme caractère de la vie que nous tenons de lui, à avoir, comme lui, des entrailles de miséricorde. Remarquons le passage suivant des paroles de Zacharie, lorsque, rempli de l'Esprit Saint après la naissance de son fils Jean, il prophétisa et bénit Dieu qui allait envoyer le salut à son peuple, «dans la rémission de leurs péchés, par *les entrailles de miséricorde* de notre Dieu, selon lesquelles l'Orient d'en haut nous a visités» (Luc 1: 77, 78). C'est la compassion infinie de Dieu envers des pécheurs coupables et perdus qui l'a porté à envoyer son Fils, l'Orient d'en haut, pour les éclairer et les sauver.

Du reste, les autres choses recommandées aux saints, c'est-à-dire la bonté, l'humilité, la douceur, la longanimité, doivent aussi sortir du fond même de nos coeurs: ce sont les entrailles de miséricorde, de bonté, etc.

(Verset 13). Ici, nous avons deux autres caractères de la vie de Christ dans le chrétien, le support et le pardon mutuels. Le support se rapporte aux infirmités qui résultent de notre condition actuelle, l'ignorance, l'erreur, par exemple; aux difficultés de caractère, aux divergences de vue, à certaines différences d'habitude, etc. A tous ces égards, nous avons à supporter les autres, montrant un esprit de patience, comme Christ l'a montré si souvent envers ses disciples; il ne s'agit pas ici du mal moral. Celui-là nous n'avons pas à le supporter, mais à le reprendre. Mais il se peut qu'on ait mal agi envers nous et qu'ainsi nous ayons un réel sujet de plainte; alors il faut pardonner, ne garder aucun ressentiment dans son coeur; Christ ne nous a-t-il pas pardonné?

(Verset 14). Il semble que la réalisation de toutes les qualités qui précèdent, constitue la perfection morale pour celui qui les posséderait. Mais l'apôtre, dans ce verset, met quelque chose au-dessus: «Et par-dessus tout cela, revêtez-vous de *l'amour* qui est le lien de la perfection». *L'amour* qui est la nature même de Dieu, et qui imprime un cachet divin à toutes les qualités énumérées, les réunissant et les tenant réunies comme en un faisceau, les animant de sa vie et de sa chaleur. N'est-ce pas là aussi ce qui domina en Christ et donna à sa vie cette parfaite unité, cet accord et cette harmonie parfaite dans la manifestation de tous ces traits? L'amour n'est-il pas aussi au fond la source dont ils dérivent? «Si j'ai l'amour», ils se montreront (voyez 1 Corinthiens 13).

Remarquons que l'on revêt ces qualités dans la conscience que l'on a de la place bénie devant Dieu qu'expriment ces paroles: «Elus de Dieu, saints et bien-aimés». C'est *comme* tels, et il n'en saurait être autrement. C'est dans le sentiment de cette merveilleuse faveur, que la grâce se développe dans nos coeurs. Ainsi, en Ephésiens, il est dit: «Soyez imitateurs de Dieu *comme* de bien-aimés enfants».

Il se peut que l'on rencontre des qualités naturelles qui ressemblent à plusieurs de celles qui sont indiquées aux versets 12 et 13, et qui appartiennent à la vie divine. Mais il est rare de les trouver réunies, comme lorsque l'amour divin est le lien qui en fait un ensemble, et ensuite elles se présentent habituellement avec un manque d'énergie qui les fait dégénérer en

défauts. La douceur s'unira au laisser-aller; la bonté deviendra de la faiblesse; le support et la longanimité subsisteront au détriment de la sainteté et de la vérité. Au contraire, dans la vie divine se trouve l'énergie d'amour qui provient de la communion avec Dieu et qui maintient les caractères de Dieu. Or c'est ce qui manque dans les dispositions naturelles. Lorsque l'amour est là, il y a un caractère, quelque chose de complet, une justesse d'application, une perfection, une propriété, et une énergie pour la manifestation de ces qualités que l'amour seul peut donner. Car c'est Dieu qui est là, agissant dans sa nature qu'il nous a communiquée, car «celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui».

Nous trouvons de même, en 2 Pierre 1: «Ajoutez à l'affection fraternelle l'amour». Car même chez le fidèle, s'il n'y a pas la conscience de la présence de Dieu, s'il n'y a pas la communion avec Dieu dans l'amour, les affections chrétiennes peuvent dégénérer en sympathies humaines qui ne garantissent pas du mal, et conduiraient à l'excuser et à le supporter. Ainsi, l'amour est le lien de la perfection, car la perfection c'est bien l'ensemble harmonieux de toutes ces qualités, mais cet ensemble n'existe que par l'amour. Dans quelle perfection nous voyons toute cette vie réalisée en Christ! Mais il est notre vie, et notre privilège est de «marcher comme lui a marché».

(Verset 15). Nous avons ici, non plus une exhortation, mais un vœu que forme l'apôtre: «Que la paix du Christ... préside dans vos cœurs». La paix du Christ! Tout est rapporté à Christ dans cette épître: le pardon de Christ, la paix du Christ et, plus loin, la parole du Christ (verset 16). La paix du Christ est cette paix douce et ineffable que rien ne pouvait troubler en lui, bien qu'il fût éprouvé de toutes manières, car il marchait avec Dieu. «Je vous donne ma paix», nous a dit Jésus (Jean 14: 27). Le chrétien, en suivant le sentier où Jésus a marché, celui dont les traits sont indiqués plus haut, jouira de cette paix; elle *présidera* ou dominera dans son cœur; toute sa vie en portera l'empreinte. Quel doux repos dans ce monde agité, au milieu de tant de troubles! Mais c'est à cela que Dieu — le Dieu de paix — nous a appelés. Le Sauveur ne veut pas que notre cœur soit troublé, mais que sa paix y règne!

L'unité du corps est introduite ici; simplement quant au fait que les chrétiens sont appelés à réaliser ensemble cette unité dans la paix du Christ. Régnant dans nos cœurs, elle présidera aussi à nos relations mutuelles et écartera toute aigreur, toute animosité. «Bienheureux ceux qui» — jouissant de cette paix — «la procurent» et la répandent autour d'eux, comme «fils» du Dieu de paix!

Ce verset 15 se termine par trois mots d'une grande signification et d'une haute importance: «Et soyez reconnaissants». L'âme qui jouit de la paix du Christ et de toutes les grâces qui découlent pour elle de l'amour de Dieu, et qui a conscience de l'activité constante de cet amour envers elle, est remplie de reconnaissance, déborde d'actions de grâces. Pourquoi donc l'exhortation? Ah! c'est que nous sommes enclins à oublier, à perdre de vue, c'est que la conscience de ce qu'est Dieu pour nous, n'est pas toujours assez nette, et l'apôtre, par ces paroles: «Soyez reconnaissants», nous rappelle que nous recevons tout de lui.

Mais nous ne devons pas oublier d'être aussi reconnaissants les uns envers les autres pour tout ce que nous recevons du Seigneur les uns par les autres. Et même, nous devons savoir être reconnaissants de la bonne intention de quelqu'un, quand même il se tromperait dans l'application de sa bonne volonté à notre égard. La reconnaissance est un caractère du chrétien, de même que *l'ingratitude* en est un de l'homme irrégénéré (2 Timothée 3: 2). Être reconnaissant même pour les plus petites choses, pour un petit service, pour une bonne parole, est une chose agréable à Dieu. Lui-même estime la pite de la veuve, et un verre d'eau froide donné à un petit.

N'oublions donc pas d'être reconnaissants; que ce sentiment ne s'éloigne pas de nos coeurs; il est un des traits qui doivent caractériser notre vie chrétienne.

(Verset 16). L'activité de la vie de Dieu dans le chrétien comporte deux choses: la jouissance de Dieu lui-même, et l'exercice de cette activité envers les autres selon la nature de la vie divine, c'est-à-dire l'amour. Mais pour cela, l'âme a besoin, d'une part, de ce que lui révèle Dieu, et d'un autre côté, d'une règle de son activité envers les autres. C'est ce que nous avons dans «la parole du Christ».

Pourquoi cette expression: «la parole *du Christ*»? C'est parce que, selon le dessein de l'Esprit dans cette épître, tout est rapporté à Christ. La parole du Christ est donc ce qui, dans la révélation, se rapporte spécialement à lui, c'est tout ce qui, dans les Ecritures, exprime Christ d'une manière quelconque. Par exemple, le chrétien, le nouvel homme, possède l'intelligence qui lui fait trouver Christ partout dans l'Ancien Testament, en type ou prophétiquement, tandis que les justes de ce temps-là n'y voyaient que l'histoire de certains personnages, ou des ordonnances et des rites religieux. A plus forte raison le chrétien trouve-t-il Christ dans les évangiles et les autres écrits du Nouveau Testament. On ne pourrait dire que la parole du Christ, c'est la Bible, bien qu'il soit le centre de tout ce que les saintes lettres nous présentent. La parole du Christ est essentiellement ce qui nous le révèle, et en lui les pensées, les desseins et les voies de Dieu.

Nous sommes donc exhortés à ce que cette parole «demeure richement» en nous, afin que notre coeur possède tout ce qui dans les Ecritures est l'expression de Christ. C'est la nourriture aussi bien que la joie de l'âme; c'est ce qui nous fait croître et nous fortifie pour l'action selon la vie de Dieu. Garder sa parole attire l'approbation du Seigneur, comme il l'exprime à l'égard de Philadelphie: «Tu as gardé ma parole». Ici l'exhortation est non pas seulement de garder, d'observer, mais il est dit «que la parole du Christ *habite*», ou demeure «en vous». Il y a dans cette expression quelque chose de plus intime, de plus profond. C'est la parole cachée dans le coeur (Psaumes 119: 11), y demeurant comme un hôte saint et béni dont l'influence se fait sentir partout dans l'intérieur de l'âme et dans la vie. «Qu'elle demeure donc en vous, non pas comme un hôte qui y passe un jour ou deux, mais comme un habitant de la maison, qui y a toujours son domicile».

«Richement» exprime qu'elle doit être là dans toute l'abondance de ses divins enseignements, pénétrant et réglant toute la vie, consolant et réjouissant le coeur en toute

circonstance, en nous faisant toujours mieux et plus connaître Christ et Dieu par lui, dans tout son amour, toute sa grâce, toutes ses compassions, sa pleine suffisance en tout et pour tout.

«En vous», dans le coeur tout d'abord. Elle répond aux besoins du nouvel homme, le forme et le dirige selon Dieu. Mais en même temps, cette expression a aussi le sens d'«entre vous», ainsi que le montre la suite du verset. Que dans vos relations comme chrétiens, cette parole occupe pleinement la place qui lui est due. Que dans les entretiens, dans les assemblées, ce soit elle qui domine et règle tout.

Lorsque cela est réalisé, que la parole du Christ habite effectivement en nous, nous sommes rendus capables de nous enseigner et de nous exhorter l'un l'autre en toute sagesse. Au verset 28 du chapitre premier, l'apôtre dit qu'il exhorte et enseigne tout homme en toute sagesse. Ici, les chrétiens les uns à l'égard des autres ont à accomplir cette même tâche bénie. C'est que la parole du Christ qui habite en eux, les conduit à la source même de la sagesse, à Christ qui est la Sagesse incréée. C'est cette sagesse, bien différente de celle du monde, car elle est «premièrement pure, ensuite paisible, modérée, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité, sans hypocrisie», c'est cette sagesse qui vient d'en haut, qui règle et dirige la vie du chrétien. C'est selon cette sagesse que l'on s'enseigne et que l'on s'exhorte l'un l'autre. Chacun, lorsqu'il y a l'activité de la vie divine en lui, peut enseigner son frère. L'enseignement ne tombe pas nécessairement du haut d'une chaire, ni de la bouche d'un docteur; les chrétiens nourris dans la parole, en occupant leurs pensées et y trouvant leur plaisir, doivent être en état de communiquer aux autres ce qu'ils ont appris dans la communion du Seigneur; mais cela suppose un coeur que les soucis de la vie et la préoccupation des choses de la terre n'absorbent point, car alors la parole est comme reléguée dans un coin obscur de l'âme. Et si elle ne m'a pas enseigné, comment aurai-je de quoi enseigner les autres? Tels étaient les Hébreux, à qui l'apôtre le reproche (Hébreux 5).

A l'enseignement mutuel se joint l'exhortation: «Vous exhortant l'un l'autre», trouvons-nous dans cette même épître. C'est un devoir d'amour, qui doit être accompli dans l'amour, que celui d'avertir nos frères. Combien il est alors besoin de la vraie sagesse. Elle fait discerner ce qui demande l'avertissement, elle montre aussi comment le faire d'une manière efficace. Il est nécessaire pour cela de vivre bien près du Seigneur. Il ne s'agit pas de reprendre rudement, il faut éviter de blesser: «Je supplie Evodie, et je supplie Syntiche», voilà le ton de l'exhortation dans la bouche de Paul. L'exhortation ne prévient pas seulement d'un danger à éviter, elle ne montre pas seulement une fausse route d'où il faut sortir, elle a aussi et surtout pour objet d'encourager l'âme, de peur que se laissant abattre, elle ne perde sa confiance et ne donne prise à l'ennemi; elle l'encourage aussi à être ferme et à marcher avec joie dans les sentiers de Dieu, malgré les obstacles et l'opposition du monde. Nous trouvons bien des exemples de ces avertissements, de ces encouragements, de ces exhortations, dans les paroles du Seigneur et dans les écrits des apôtres. Nous avons à nous les rappeler les uns aux autres. Mais rappelons-nous que c'est l'expérience que nous aurons faite en la présence de Dieu, de son amour, de ses soins, de sa sollicitude constante pour nous, qui nous rendra capables d'exhorter. C'est «dans sa lumière que nous voyons la lumière».

Le moyen pour s'enseigner et s'exhorter mutuellement est ici bien frappant: «par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de vos coeurs à Dieu dans un esprit de grâce». Sans rechercher ici ce que nous devons entendre par ces diverses sortes de chants, nous voyons que les sentiments du coeur produits par la connaissance et la jouissance de l'amour de Christ et de la communion avec Dieu, s'exprimaient par ces chants, qui devenaient ainsi un moyen d'enseignement et d'exhortation. Si nous éprouvons une certaine difficulté à comprendre cela, la cause n'en serait-elle pas en ce que la présence de Christ en nous est faiblement réalisée, et qu'ainsi il y a dans nos coeurs peu de joie et peu de louanges? Lorsque l'excellence du Sauveur et son amour remplissent véritablement l'âme, comment la louange n'en jaillirait-elle pas?

L'apôtre nous dit la source d'où coulent ces chants: c'est de «nos coeurs; « il dit aussi vers qui ils montent: «à Dieu», et enfin, ils sont produits par «la grâce». C'est donc essentiellement ces heureuses et saintes dispositions d'un coeur en qui «la grâce» est connue, en qui elle réside et agit, que nous avons à rechercher et à cultiver. Le bonheur dont notre âme est alors remplie se communique à d'autres, et on est à l'unisson pour chanter à Dieu, pour le louer et le bénir. Qu'ils sont rares les chrétiens heureux, dans lesquels il y a constamment comme un cantique de joie! C'est pourtant notre privilège d'être «toujours joyeux», et c'est une des choses qui glorifient le Seigneur. Mais tout découle de l'état du coeur.

On voit, en 1 Corinthiens 14: 14-16, que la prière, le chant et l'action de grâces, produits par l'Esprit et exprimés avec intelligence — une intelligence spirituelle — sont destinés, dans l'assemblée, à édifier les autres.

Écoutons l'exhortation de l'apôtre, et pour cela que nos coeurs soient davantage et plus constamment et plus entièrement occupés de Celui dont au ciel, autour du trône, nous chanterons, dans un cantique nouveau, l'amour, les gloires et les perfections!

(Verset 17). «Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père». Christ est tellement la vie du chrétien, le but et l'objet de son coeur, qu'aucune chose, petite ou grande, ne se fait sans lui. Tout se fait en sa présence et en son nom, et cela imprime à la vie chrétienne son vrai caractère. En accomplissant même ce qui peut sembler des choses indifférentes, même manger et boire, le coeur est préoccupé de lui. Tout se dit ou se fait en son nom. Oh! quelle sauvegarde, si cela est réalisé, pour ne tomber dans aucun excès, pour que tout soit à sa gloire! En est-il ainsi de nous? Notre vie porte-t-elle ainsi le cachet de Christ? Et c'est un immense privilège et une gloire de déployer ainsi en tout et partout la bannière de Christ. Si nous ne faisons pas ainsi, s'il n'est pas le but et le mobile de notre vie, comment et par quel motif agissons-nous? N'est-ce pas selon la chair et pour la chair? Il n'y a pas de milieu, c'est ou Christ ou la chair. Prenons-y garde.

«Faites *tout* au nom du Seigneur Jésus». Cela évidemment décide de tout ce que l'on peut faire ou ne pas faire. La règle n'est donc pas: Y a-t-il du bien ou du mal en telle et telle chose mais: Puis-je y associer le nom du Seigneur Jésus, c'est-à-dire Christ lui-même? Il y a en effet

des choses qui pourraient sembler indifférentes ou bonnes en elles-mêmes, mais dans lesquelles le chrétien ne pourrait entrer au nom du Seigneur Jésus. Mais quand la vie est ainsi réglée par le fait que Jésus en est l'objet et le but, lui, le Saint et le Véroitable, quand on réalise que lui vit en nous, de sorte que tout se fait en vue de lui, alors aussi, dans la conscience de son approbation et la joie de sa présence, on rend «grâces par lui à Dieu le Père», parce que rien ne gêne notre relation avec ce Dieu, notre Père, à qui nous avons été amenés. Ces actions de grâces envers Dieu, le Père, par l'amour duquel nous avons été délivrés et reçus et introduits dans le royaume du Fils de son amour, ces actions de grâces pour la vie de Christ qui nous a été communiquée et dont nous vivons au milieu des circonstances de notre existence terrestre, ces actions de grâces montent à notre Dieu et Père, par Jésus qui les lui présente avec tout le parfum exquis de sa Personne adorable. Quelle vie que celle du chrétien! De quelle grâce elle est comblée!

(Versets 18-21). Après ces principes généraux et d'une immense importance pour la vie chrétienne pratique, l'apôtre en vient aux devoirs des fidèles dans les diverses relations où ils se trouvent.

En premier lieu, nous avons les relations naturelles, établies de Dieu, comme nous le voyons dès le commencement, et auxquelles le Seigneur et l'Esprit Saint mettent leur sanction (voyez Matthieu 15 et 19, et les exhortations en Ephésiens 5 et 6). Les chrétiens ont donc à manifester leur caractère comme tels dans ces relations, c'est-à-dire au foyer domestique. Remarquons la manière dont le Seigneur est partout introduit là, comme Celui qui a l'autorité, et qui est la source de toute autorité. Il est là, présidant au milieu de la famille chrétienne comme le Seigneur. Il convient que les devoirs s'accomplissent comme en sa présence, pour lui plaire en reconnaissant son autorité, car être chrétien c'est confesser que Christ est le Seigneur. Cette autorité du Seigneur est invoquée pour appuyer les préceptes adressés à ceux qui se trouvent dans une condition de subordination — les femmes et les enfants. Si les femmes doivent être soumises, cela «convient *dans le Seigneur*»; si les enfants doivent obéir, «cela est agréable *dans le Seigneur*». C'est en harmonie avec la pensée du Seigneur, c'est en sa présence et sous son autorité que la soumission et l'obéissance doivent être rendues. Quel motif puissant pour agir selon ces préceptes: «*le Seigneur*», Celui qui nous a acquis pour que nous soyons à lui! Comment ne pas s'empresser de faire ce qui convient à son nom, ce qui est agréable à son coeur! Pensez-y, femmes chrétiennes, enfants élevés sous les enseignements du Seigneur. De plus, le Seigneur mis ainsi en évidence comme motif de soumission et d'obéissance, fera que rien dans la personne ou les manières de faire de ceux à qui la soumission et l'obéissance sont dues, ne sera un obstacle à être soumis et obéissants. Nos devoirs sont envers le Seigneur; leur accomplissement est indépendant de ce que sont ou font les autres. Chacun est responsable pour soi-même envers *le Seigneur*.

La soumission envers son mari est donc réclamée de la femme. Le mari est le chef de la femme. Divers motifs en sont donnés dans l'Écriture (voyez Ephésiens 5: 22, etc.; 1 Timothée 2: 11-15). C'est sa place, sans que cependant cela implique rien de servile. La dégradation de la femme, son rôle d'esclave chez tant de nations, est le fruit du péché. Elle ne cesse pas d'être

la compagne et l'aide qui correspond à l'homme (Genèse 2: 18-20). Mais sa place est celle de soumission, et tout ce qui tendrait à l'y soustraire, à lui donner, comme cela arrive toujours plus de nos jours, une position d'égalité avec l'homme, dans ce qui est du domaine de celui-ci, va à l'encontre des pensées de Dieu. Spirituellement, *en Christ*, il n'y a ni homme, ni femme; mais là seulement. Et remarquons encore que cette position *convient*, est convenable. Le monde même juge quand une femme prend, en dehors de la soumission, la place qui ne lui appartient pas. Combien plus la femme chrétienne ne doit-elle pas être heureuse de garder la sienne?

Quant au mari, c'est l'amour qui lui est recommandé: «Maris, aimez vos femmes». C'est cet amour, cette tendresse de coeur, cette amabilité, ce support, ces égards (1 Pierre 3: 7) qui découlent de l'amour, qui rendront facile la soumission. Tout sera en harmonie entre deux époux animés de ces sentiments; la paix régnera dans cet heureux ménage. Nul motif, nul exemple, comme en Ephésiens 5, n'est donné aux maris. L'amour, caractère de la vie de Dieu, est rappelé comme ayant à s'exercer dans cette relation particulière.

Remarquons la suite bien nécessaire de l'exhortation: «Ne vous aigrissez point contre elles». La femme a tout particulièrement besoin d'être entourée d'affection, et son coeur sait la rendre. Mais elle est dans sa nature faible, «un vase plus faible», plus délicat, non seulement quant au corps, mais quant aux sentiments, qui aisément sont douloureusement froissés. Dans son corps aussi, elle est exposée à bien des souffrances qui peuvent agir sur son humeur. Maris, ayez soin que rien ne vous aigrisse contre elles; traitez, supportez et soutenez avec amour ce vase plus faible. Gardez-vous de tout ce qui pourrait le froisser ou le blesser. Que toute aigreur en paroles soit écartée, quand même vous croiriez avoir quelque motif de plainte.

Vient maintenant l'exhortation adressée aux enfants et aux pères (versets 20, 21). Les enfants doivent être obéissants. C'est dans le cercle de la famille chrétienne que nous nous trouvons ici. C'est là qu'ils sont élevés dans la discipline et sous les enseignements du Seigneur. Mais comme la relation existe, même là où le christianisme réel, du coeur, ne se trouve pas, l'obligation de l'obéissance subsiste dans toute sa force partout où il y a enfants et parents. Le monde même le reconnaît. La désobéissance aux parents est un des traits de la corruption dans le paganisme (Romains 1: 30), qui se retrouve dans la corruption qui envahit le christianisme (2 Timothée 3: 2). Nous voyons en effet, de nos jours, cette forme particulière du mépris général de l'autorité, précurseur de la ruine sociale. Raison de plus, raison très forte pour que, dans la famille vraiment chrétienne, où le Seigneur a la place qui lui est due, le principe d'obéissance soit fermement maintenu, et cela dès l'âge tendre des enfants. La volonté propre et l'indépendance se montrent de très bonne heure; de très bonne heure aussi, il faut apprendre aux enfants l'obéissance. Là où, dans la famille, la vie chrétienne est en activité, où l'on prie, où la Parole est lue, où la marche, en séparation d'avec le monde, est vraiment selon Christ, là, l'enfant apprend que l'obéissance envers ses parents lui est imposée par le Seigneur. Il voit, chez ses parents, l'amour pour Christ et la soumission à sa parole, et il comprend et respecte l'autorité divine qui lui dit: «Enfants, obéissez en toutes choses». Il

désire, lui aussi, faire ce qui est agréable dans le Seigneur, ce qui est le vrai ornement de l'enfant. N'a-t-il pas l'exemple suprême de Jésus qui, de retour à Nazareth, était, bien qu'il fût le Fils de Dieu, soumis à Joseph et à Marie? (Luc 2: 51). Heureux ces enfants qui marchent dans l'obéissance. C'est une préparation salutaire pour le reste de leur vie.

Remarquons que ce n'est pas seulement envers leurs pères que les enfants doivent montrer leur obéissance. Certains enfants redoutent l'autorité paternelle, mais n'auront pas à l'égard de leur mère la même obéissance. Or ici nous avons: «Obéissez à vos *parents*». L'obéissance doit être la même envers l'un qu'envers l'autre, et le père doit tenir à ce que le respect dû à la mère de famille lui soit rendu, et l'obéissance comme à lui-même. L'Ancien Testament insiste en plusieurs passages sur ce devoir des enfants envers leur mère (Lévitique 19: 3; Deutéronome 21: 18-21; Proverbes 6: 20; 23: 22; 30: 17).

L'étendue de l'obéissance est aussi mise devant les yeux des enfants. C'est «en *toutes choses*». Non seulement celles qui plaisent, mais aussi celles qui sont pénibles, pour lesquelles on n'a point de goût. Il est nécessaire que, de bonne heure, la volonté soit brisée. L'enfant obéira peut-être volontiers en telle chose qui est en harmonie avec ses désirs, ou qui convient à ses dispositions naturelles. Il regimbera au contraire en d'autres. Il faut qu'il apprenne à obéir en toutes choses. Parfois il voudra raisonner, discuter le pourquoi, l'opportunité de ce qui lui est commandé ou défendu. Il doit obéir simplement en toutes choses. Dieu l'appelle à une obéissance implicite. C'est sa responsabilité comme enfant. Pères, vous avez à enseigner cette obéissance-là à vos enfants, sans faiblesse; enfants, vous avez à obéir ainsi. La question si l'on commande quelque chose contre la conscience n'est pas soulevée. Il s'agit de l'ordre normal dans la famille chrétienne.

«Cela est agréable dans le Seigneur», non *au Seigneur*, bien que ce soit vrai. C'est ici le motif qui doit encourager les enfants à être obéissants. La place des enfants comme des parents dans la famille chrétienne n'est pas dans le monde, mais dans le Seigneur. Il est selon sa pensée que les enfants obéissent, c'est pourquoi ils doivent le faire. Désobéir à leurs parents, n'est pas seulement agir contre eux-ci, mais c'est sortir de la relation bénie qui unit parents et enfants dans le Seigneur. Comment être heureux en dehors du Seigneur, privé de son approbation, loin de sa bénédiction? Au contraire, en marchant dans la voie de l'obéissance, l'enfant éprouvera de la satisfaction, il aura une conscience sur laquelle ne pèse aucun fardeau, il sentira que c'est un sentier agréable et où le cœur est réjoui, comme tout ce qui est dans le Seigneur. «Il est bon à l'homme de porter le joug dans sa jeunesse» (Lamentations de Jérémie 3: 27).

(Verset 21). A ce qui concerne les enfants, correspond l'exhortation adressée aux pères. Ceux-ci doivent maintenir leur autorité comme chefs dans la famille. Ils ont à instruire leurs enfants, à les diriger, à les reprendre, à les châtier même, si cela est nécessaire (Ephésiens 6: 4; Genèse 18: 19; 1 Samuel 2: 23, 24; Proverbes 13: 24; 19: 18; 22: 15; 23: 13, 14). Ici, dans les Colossiens, nous ne trouvons pas ces préceptes, mais l'esprit dans lequel les pères ont, en les appliquant, à agir envers leurs enfants, un esprit de sagesse et d'amour, semblable à celui avec lequel Dieu, notre Père, nous traite aussi. «Pères, n'irritez pas vos enfants, afin qu'ils ne soient

pas découragés». Une sévérité excessive, non pondérée, qui ne distingue pas entre faute et faute selon la gravité de chacune, qui ne tient pas compte du caractère de l'enfant, de son tempérament plus ou moins sensible, ou bien des accès de sévérité mêlés d'excès d'indulgence, ou encore châtier avec colère, comme si l'on avait une injure personnelle à venger, et non une juste discipline à exercer pour le bien de l'enfant et de telle sorte que l'enfant ne puisse douter que, même en châtiant, nous l'aimons, sont toutes choses qui sont de nature à irriter l'enfant. Ses affections pour ses parents se refroidissent ainsi; il se décourage dans les efforts que peut-être il a faits pour les satisfaire, et il est porté à chercher au dehors, dans le monde, un bonheur qu'il ne trouve pas dans le cercle de famille. L'amour, l'amour vrai, sans faiblesse, mais tendre, tel qu'il convient à l'enfant chez lequel tout est à former, qui est une plante délicate qui a besoin de soins, et surtout de la chaleur du coeur chez ceux qui s'occupent de lui; voilà ce qui doit présider dans l'éducation chrétienne. N'est-ce pas ainsi que Dieu agit, lui dont en tout nous avons à être les imitateurs? S'il nous châtie, c'est pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté. C'est donc dans l'amour et selon sa sagesse, pour notre vrai bien. Pères chrétiens, vous avez à montrer à la fois la tendresse, la sollicitude, le discernement, la sagesse, la fermeté, pour élever vos enfants. Comment réaliser une tâche aussi grande, aussi belle, mais aussi difficile? C'est essentiellement en vivant près de Dieu, près de Christ, dans sa communion, pour garder toujours le calme qui convient à l'exercice de votre devoir paternel. «Si Christ est reconnu, la famille est un précieux foyer de douces affections, où le coeur est élevé dans les liens que Dieu lui-même a formés, et qui, en nourrissant les affections, préservent des passions et de la volonté propre».

Remarquons que, tandis que les enfants sont exhortés à obéir à *leurs parents*, ici l'exhortation s'adresse aux *pères* seulement. Pourquoi? C'est qu'il y a naturellement, dans le coeur des mères, une tendresse pour leurs enfants qui rendrait cette exhortation superflue à leur égard. Mais que les mères chrétiennes se souviennent que cette tendresse ne doit jamais dégénérer en une indulgence qui les porterait à pallier les fautes, ou qui les conduirait à cacher au chef de la famille ce qui doit être repris ou châtié chez l'enfant. Qu'elles soient les premières à montrer leur respect pour l'autorité que Dieu a établie dans la famille.

Qu'elle est heureuse la famille chrétienne qui se meut dans cette atmosphère d'amour, de paix, de tendresse; où le Seigneur domine dans sa grâce, où vraiment il demeure. Combien grand et puissant sera son témoignage au milieu du monde!

Chapitres 3: 22 à 4: 1

Nous arrivons maintenant aux devoirs des esclaves envers leurs «maîtres selon la chair». Cette position de subordination ne provenait pas d'une institution divine à la création, mais était une conséquence de l'entrée du péché dans le monde. Les pauvres esclaves étaient la propriété de leurs maîtres; mais ceux d'entre eux qui étaient à Christ étaient les affranchis du Seigneur (1 Corinthiens 7: 22). S'ils pouvaient recouvrer leur liberté, ils devaient en profiter,

sinon, ne pas se mettre en peine de leur basse condition, puisqu'elle était pour eux une occasion de servir le Seigneur (le Maître) Christ.

Il est touchant de voir comment l'apôtre, par l'Esprit Saint, encourage les saints qui se trouvaient dans cette triste et malheureuse condition. Il élève leurs pensées de leurs «maîtres selon la chair», à leur Seigneur ou Maître selon l'Esprit. Toutes leurs responsabilités et leurs motifs d'action étaient ainsi transformés, et là aussi ils trouvaient leur encouragement et leur consolation.

(Verset 22). Derrière leurs maîtres, ils pouvaient voir le Seigneur. C'est parce qu'ils avaient dans leurs coeurs sa crainte —crainte dans l'amour — qu'ils avaient à obéir en toutes choses à leurs maîtres. C'est parce qu'ils craignaient ce Maître invisible, qui sondait tous leurs actes et leurs pensées, qu'ils avaient à servir leurs maîtres, non seulement quand ils étaient présents —non seulement sous leurs yeux —mais toujours, en toutes circonstances, avec un coeur simple, sans calcul, qui ne cherchait pas à plaire aux hommes pour en obtenir quelque avantage, mais s'efforçant de plaire au Seigneur. Quel mobile élevé et puissant pour régler la vie!

(Verset 23). Ainsi, agissant pour le Seigneur et non en vue des hommes, ils pouvaient tout faire de bon coeur, même si leur service était pénible, dur, ou encore répugnant. Ils avaient à se soumettre sans murmures, sans raisonnements, en se disant: c'est pour le Seigneur qui m'a aimé, à qui j'appartiens, dont je suis l'affranchi. Remarquons ces points: obéir en toutes choses, sous les yeux du maître ou non, avec simplicité de coeur et de bon coeur. Ce sont les traits d'une vraie obéissance. Le mobile, c'est le Seigneur et sa crainte.

(Versets 24, 25). Et voici maintenant deux motifs que leur présente l'apôtre pour les encourager dans cette voie d'obéissance. En premier lieu, ces pauvres esclaves n'avaient droit, de la part du monde, à aucune récompense. Ce qu'ils faisaient, ils étaient obligés de le faire. Ensuite, leur humble condition ne comportait pas qu'ils eussent aucun héritage terrestre. Leur corps, leur temps, leur gain, tout était à leur maître.

Mais, de la part de leur Maître céleste, ils devaient recevoir une récompense et un héritage. L'héritage que tous les saints partageront avec Christ, leur est compté, à eux, comme une *récompense* relative à leur état présent de sujétion. Celui qu'ils servaient, en obéissant à leurs maîtres selon la chair, était Christ. Et lui n'oublierait pas de rémunérer leur foi, leur patience et leur fidélité.

Mais, en second lieu, le principe du gouvernement de Dieu, est aussi rappelé aux esclaves, comme motif à leur obéissance. Premièrement, c'était le Seigneur, le Sauveur qui les aimait: motif pour le coeur. Mais ici, c'est un motif pour la conscience: «Celui qui agit injustement, recevra ce qu'il aura fait injustement», c'est-à-dire recevra la peine de son injustice; il en subira les conséquences. Devant Dieu, il n'y a point d'acception de personnes. S'il se montre plein de tendresse et de compassion pour ceux qui sont dans une condition malheureuse, abaissés et méprisés, cette condition ne peut le faire passer par-dessus l'injustice. Etre pauvre, dénué,

esclave même, n'excuse pas l'injustice. A cet égard, tous sont égaux devant le saint gouvernement de Dieu. Les esclaves devaient s'en souvenir.

Remarquons que les exhortations adressées aux esclaves, présentent aux serviteurs chrétiens d'aujourd'hui, la ligne de conduite qu'ils ont à suivre (voyez 1 Pierre 2: 18, etc.).

(4: 1). L'apôtre s'est étendu sur ce qui concerne les esclaves, dans le but surtout de les encourager à être fidèles dans leur position, difficile. Il s'adresse maintenant brièvement aux maîtres. Ils doivent envers leurs esclaves être justes et équitables. La position d'autorité où l'on se trouve, et surtout d'une autorité presque sans limites, comme l'était celle des maîtres à l'égard de leurs esclaves, pouvait aisément conduire à exercer cette autorité d'une manière capricieuse et arbitraire. C'est ce que l'on voyait souvent d'une façon odieuse et parfois cruelle chez les païens qui n'avaient aucun frein. Les maîtres chrétiens en avaient un tout puissant. Ils avaient eux-mêmes un Maître souverain dans les cieux, duquel ils dépendaient, auquel ils avaient à se soumettre, et qui, à l'égard de leurs esclaves, qui chrétiens eux-mêmes étaient ainsi leurs frères (Philémon 16), demandait d'eux l'exercice de la justice et de l'équité. Les esclaves, bien que dans cette condition d'infériorité, étaient des hommes; ils avaient comme tels des besoins de corps, de coeur et de conscience. Les maîtres avaient à leur accorder à ces différents égards, ce qui était juste et équitable. Il y avait des limites à leurs forces et à leurs capacités; les maîtres devaient veiller à ne point les dépasser. Ils avaient besoin de patience, de douceur et d'indulgence, comme aussi d'encouragement; il était juste de ne pas les en laisser manquer. Il ne fallait pas que le service fut comme celui des Israélites en Egypte — «tout avec dureté» (Exode 1: 14). Et si les exhortations de l'apôtre aux esclaves conviennent aux serviteurs de nos jours, n'en est-il pas de même de son injonction.

Chapitre 4 (suite)

(Verset 2). Après tous les préceptes donnés aux saints dans les diverses conditions où ils se trouvaient, l'apôtre leur adresse d'importantes exhortations générales. Et, en premier lieu, il les exhorte à la prière, à la vigilance et aux actions de grâces. La prière suppose la communion de pensées avec Dieu, en même temps qu'elle entretient aussi cette communion. Par elle, on est en rapport intime et heureux avec lui; on s'approche avec joie de lui, pour lui exposer les besoins de son âme. Cela suppose encore un esprit de dépendance; on sait que c'est de lui seul qu'on a à attendre et qu'on peut attendre toutes choses. L'âme vient avec confiance à ce Dieu plein d'amour qui a bien voulu entrer en relation avec nous. On lui parle comme l'enfant à son Père; il répond, et de là naissent les actions de grâces. Communion, proximité de Dieu, dépendance et confiance, voilà ce qui caractérise la vraie prière.

Mais l'apôtre veut que l'on *persévère* dans la prière. Nos besoins sont constants, notre faiblesse toujours la même, le mal nous entoure, l'ennemi est toujours là, quel motif pour persévérer dans la prière, pour ne point nous dessaisir de cette arme, puissante justement parce qu'étant le signe et la confession de notre faiblesse, elle fait appel à Dieu.

«*Veillant en elle*». Pierre exhorte à veiller *pour prier* (1 Pierre 4: 7). Si la vigilance manque, on ne prie pas, on est indépendant. Ici, non seulement nous sommes exhortés à persévérer dans la prière, mais comme quelqu'un l'a dit: «A nous tenir éveillés en priant». La sentinelle veille pour ne pas se laisser surprendre; le danger est-il là, elle s'écrie pour que le secours vienne. Tel est le chrétien. Si nous veillons en priant, si nous sommes éveillés de coeur et d'esprit en présentant nos requêtes, nous saurons ce que nous avons à dire, et ce que nous disons; nos prières seront de vraies demandes et non des formules plus ou moins exactement récitées, ni non plus des expositions de doctrines ou des répétitions banales. Nous parlerons vraiment à Dieu.

Mais à la prière persévérante, ils joignent les actions de grâces. En effet, on sait que Dieu exauce et n'abandonne pas les siens qui prient; on a éprouvé et l'on éprouve qu'il répond aux prières, et on a le coeur rempli d'actions de grâces pour tout ce qu'il a fait et fait encore pour nous. N'est-ce pas déjà un grand sujet de reconnaissance, que de pouvoir nous approcher de lui pour lui exposer nos requêtes? (voyez Philippiens 4). L'action de grâces est ce en quoi le chrétien, qui a conscience de sa relation avec Dieu, se meut avec délices. L'amour de Dieu répand sur lui ses grâces précieuses, et son coeur y répond en bénissant.

(Versets 3, 4). Mais la prière ne doit pas se borner à ce qui concerne nos besoins particuliers. Le coeur s'élargit en pensant aux besoins des autres et en les présentant à Dieu. Et ce qui doit attirer spécialement nos coeurs, ce sont les ouvriers du Seigneur dans l'accomplissement de leur tâche difficile, soit au milieu d'un monde ennemi, soit dans les assemblées. L'apôtre Paul sentait vivement combien lui était nécessaire cette collaboration et ce combat des saints pour lui par leurs prières. Maintes fois, il les demande et compte sur elles. Et n'en est-il pas de même maintenant des serviteurs de Dieu? Oui, nous avons à nous souvenir d'eux et de l'oeuvre qu'ils accomplissent, soit en notre particulier, soit dans les réunions de prières.

Il y avait un sujet spécial pour lequel l'apôtre demandait aux Colossiens le secours de leurs prières pour lui et ses compagnons d'oeuvre. C'était le grand sujet qui lui tenait toujours tellement au coeur, et auquel sa vie entière était dévouée, en captivité, aussi bien qu'en liberté. «Afin», dit-il, «que Dieu nous ouvre une porte pour la parole, pour annoncer le mystère du Christ, pour lequel aussi je suis lié, afin que je le manifeste comme je dois parler». Remarquons que Paul, en prison, ne demande pas qu'une porte lui soit ouverte pour en sortir, mais que des occasions soient données pour prêcher l'Evangile, qu'une porte soit ouverte dans les coeurs pour que la parole de Dieu y pénètre, et qu'il puisse annoncer ce merveilleux mystère de Christ dont il était le révélateur, et qui consistait en ce que les gentils étaient «coparticipants (avec les Juifs) de la promesse de Dieu dans le Christ Jésus, par l'évangile» (Ephésiens 3: 6); «Christ en eux l'espérance de la gloire» (Colossiens 1: 27). C'était pour cela qu'il était lié, mais dans sa captivité même il pouvait en parler, le manifester, comme nous le voyons en Actes 28: 30, 31, car la parole de Dieu n'était pas liée (2 Timothée 2: 9). Paul éprouvait le besoin de ce secours divin et tout puissant qui ouvre les portes et les coeurs, et qui donne aux serviteurs de Dieu d'annoncer l'Evangile de la manière qu'il le faut, l'adaptant

aux divers besoins et circonstances des auditeurs, aux Juifs comme à des Juifs, aux gentils comme à des gentils, etc. (voyez Romains 1: 14). C'est ce qu'il faisait, comme nous en voyons le témoignage dans les Actes, mais pour cela, il demande les prières des saints. Combien il est à désirer que les serviteurs de Christ aient ces sentiments d'humilité et de dépendance qui étaient dans le grand apôtre des gentils! Quelqu'excellamment qu'un ouvrier du Seigneur soit doué, il ne sera béni qu'en raison de son entière dépendance de Dieu. «Notre capacité vient de Dieu» (2 Corinthiens 3: 5); nous n'avons à nous glorifier de rien, et si Paul désirait ardemment les prières des saints, combien plus encore ceux qui maintenant, dans une grande faiblesse, sont appelés à travailler dans l'oeuvre du Seigneur!

(Verset 5). Voici maintenant une exhortation d'une haute importance. Il s'agit de notre conduite vis-à-vis de ceux de *dehors*. Ce qui précède concerne la vie individuelle et celle de l'Eglise. Le *dedans* et le *dehors* sont comme deux camps nettement distingués dans la parole de Dieu (voyez 1 Corinthiens 5: 12; 1 Thessaloniens 4: 12). Le *dedans* est le cercle de ceux qui appartiennent à Dieu, qui composent sa famille, son Eglise; le *dehors*, c'est le monde, ce sont ceux qui n'ont point la vie de Dieu. Le monde est hostile ouvertement ou non à la vérité et à ceux qui la professent; le dehors est opposé au dedans. Le monde a les yeux sur ceux de dedans, afin de les trouver en faute, si possible. Il s'agit donc pour les chrétiens de se conduire avec sagesse envers ceux de dehors, pour ne donner aucune prise à leur blâme et leur ôter toute occasion de mal parler d'eux, même dans des choses qui sembleraient indifférentes (voyez 1 Pierre 4: 14-16). La sagesse est prudente et vigilante, elle discerne ce qui convient ou non, elle ne se précipite point; le chrétien doit la posséder, cette vraie sagesse, puisqu'il a la vie de Dieu et qu'il est conduit par l'Esprit Saint. Ici, il s'agit de l'appliquer à sa marche au milieu du monde. Elle ne consiste pas à bien faire ses affaires, à réussir ici-bas, comme on dit: cela, c'est la sagesse du monde. Elle consiste à marcher constamment selon Dieu et avec Dieu, l'esprit éclairé de la lumière d'en haut.

Mais elle n'exclut pas l'amour envers ceux de dehors. Au contraire, en évitant de donner occasion de blâmer sa conduite, le chrétien est d'autant plus propre à manifester cet amour envers ceux qui ne connaissent pas Dieu. Une marche sans sagesse dans ses transactions avec le monde, une marche dans laquelle il y aurait à reprendre, lui fermerait la porte auprès de ceux à qui il voudrait faire connaître la grâce de Dieu, et il n'aurait pas la liberté de le faire. Mais s'il marche dans la sagesse, le coeur rempli de cet amour de Christ qui a pour objet le salut des âmes ainsi que la gloire de Dieu, il saisira l'occasion là où elle se présente, et toutes les fois qu'elle se présente, pour inviter les autres à venir au Seigneur afin de jouir de sa grâce. Qu'elle est belle et agréable au Seigneur, cette marche d'un chrétien sage, qui poursuit toujours «ce qui est bon», soit au milieu des fidèles, soit «à l'égard de tous les hommes!» (1 Thessaloniens 5: 15).

(Verset 6). A cette exhortation de «*saisir l'occasion*», se rattache celle que renferme ce verset: «Que votre parole soit toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun». Combien elle est importante! Notre vie extérieure, celle que le monde voit, se compose d'actes et de paroles, qui devraient

toujours être l'expression de notre vie intérieure et rendre témoignage qu'elle se passe dans la communion de Dieu. Ici, il s'agit de notre parole, de ce qui sort de notre bouche. Elle doit être «dans un esprit de grâce». La grâce dont le chrétien a été l'objet et qui remplit son coeur, ou du moins qui devrait *toujours* le remplir, se montrera dans ses paroles, empreintes de douceur et de bonté, communiquant la grâce divine, et propres à attirer les coeurs vers Celui qui en est la source. La grâce est patiente, la grâce console, la grâce relève le coeur abattu et l'encourage; tels seront les effets bénis de la parole du chrétien, s'adressant aux autres «dans un esprit de grâce». Et cela, dit l'apôtre, «*toujours*». Elle exclura donc toute amertume, toute plainte, toute médisance, toute légèreté. Les paroles vaines et oiseuses seront bannies de la conversation de celui qui a pris l'exhortation de l'apôtre au sérieux (Ephésiens 4: 29; 5: 4). Nous serons ainsi les imitateurs de Celui duquel il est dit: «La grâce est répandue sur tes lèvres» (Psaumes 45: 2), de Celui aux paroles de grâce de qui ses auditeurs rendaient témoignage (Luc 4: 22).

Mais la douceur de la grâce n'exclut pas la saveur de la sainteté et de la vérité divine; elle doit être accompagnée de cette énergie qui juge le mal et s'en sépare absolument. La parole doit être «assaisonnée de sel». Si notre âme est en la présence de Dieu, elle goûte sa grâce et elle la communique dans ses paroles; mais cette même présence nous éloigne du mal qu'elle nous fait discerner, et notre parole sérieuse peut être parfois sévère et indignée, qui ne transige pas avec le mal, qui ne l'atténue pas, et fera sentir aussi aux autres l'effet de la présence de Dieu et de la sainteté qui lui convient.

Muni ainsi de la grâce et du sel qui assaisonne la parole dictée par la grâce, on peut répondre à chacun selon les besoins qui lui sont propres. Combien n'en rencontrons-nous pas sur notre route! Besoins du coeur et de la conscience, afflictions et détresse, égarement dans de mauvaises voies, abattement et découragement, incrédulité et doutes, les états d'âme sont extrêmement différents. La même parole ne peut convenir à chacun, bien qu'elle doive toujours sortir du même fond d'amour. La sagesse divine doit nous éclairer pour parler à propos, et cette sagesse ne manque pas à qui vit avec Dieu. Quel parfait modèle nous avons sous ce rapport dans notre précieux Sauveur! Quelqu'un a dit à ce sujet: «Le chapitre 15 de Matthieu m'a frappé par la manière dont il fait ressortir cette perfection sous des aspects divers de beauté et d'excellence. Le Seigneur y est appelé à répondre tour à tour aux pharisiens, aux foules, à la pauvre Syrophénicienne affligée et à ses propres disciples, selon qu'ils manifestent leur ignorance ou leur égoïsme; et nous pouvons remarquer la différence qu'il y a dans le caractère de sa réprimande ou de son raisonnement, dans la manière dont il enseigne avec patience, ou dont il cherche à nourrir une âme fidèlement avec sagesse et avec grâce. Nous ne pouvons que reconnaître combien tout chez lui vient à propos, et est adapté au lieu ou à l'occasion qui fait appel à son activité».

L'enseignement doctrinal et les exhortations pratiques qui en découlent se terminent ici. Ce qui suit renferme quelques détails sur des compagnons d'oeuvre de Paul, et les salutations soit de quelques-uns d'entre eux, soit de Paul lui-même. Mais ces détails et ces salutations

sont pleins d'intérêt, en ce qu'ils montrent le coeur brûlant d'amour de l'apôtre, comme aussi le zèle de plusieurs de ceux qui l'entouraient et la vie de Christ, qui circulait dans ces serviteurs du Seigneur et les unissait les uns aux autres. Entrons dans l'examen de ces derniers et précieux versets.

(Versets 7-9). Tychique, qui était de la province d'Asie, où étaient situées Ephèse, Laodicée et Colosses, est mentionné pour la première fois en Actes 20: 4, comme l'un des compagnons de Paul dans son voyage à Jérusalem. Les titres qui lui sont donnés par l'apôtre, soit ici, soit dans l'épître aux Ephésiens, sont un beau témoignage rendu à son caractère comme engagé dans l'oeuvre du Seigneur, et montrent l'affection de Paul pour lui. Il était pour l'apôtre un frère bien-aimé, voilà pour le coeur; son dévouement se manifestait en ce qu'il servait fidèlement Paul comme servant le Seigneur (voyez Ephésiens 6: 21; en Actes 13: 5, nous voyons aussi que Marc était serviteur de Paul et Barnabas¹), et il était aussi compagnon de service de Paul dans l'oeuvre de l'Evangile. C'est ainsi que nous le voyons envoyé à Ephèse par Paul prisonnier pour la seconde fois à Rome (2 Timothée 4: 12), et devant être envoyé à Tite, sans doute avec un message de l'apôtre (Tite 3: 12). Dans nos versets, nous voyons ce bien aimé serviteur, envoyé aux Colossiens pour leur porter la lettre de l'apôtre captif, en même temps qu'il devait aussi porter celle aux Ephésiens (Ephésiens 6: 21, 22). En même temps, il devait faire connaître aux Colossiens ce qui concernait Paul. Celui-ci ne doutait pas de l'affection et de l'intérêt que les chrétiens de Colosses lui portaient, surtout vu qu'il était alors prisonnier pour avoir annoncé l'Evangile aux nations. Il devait leur être précieux de savoir ce qui se passait autour de l'apôtre, ce qu'il lui était donné d'accomplir, bien que captif, pour le Seigneur; quelles étaient ses perspectives, les dangers qu'il pouvait courir et les privations qu'il endurait, comme aussi les consolations que le Seigneur lui donnait. Nous pouvons comprendre cela. Ne sommes-nous pas intéressés à ce qui concerne les serviteurs de Christ, surtout dans les contrées lointaines? Tout au moins devrions-nous l'être.

(*) L'expression de «serviteur» exprime ici celui qui remplit un service spécial. On comprend comment des jeunes chrétiens pouvaient rendre aux apôtres des services de diverses sortes.

Mais Paul avait dans l'envoi de Tychique un autre but: «Je l'ai envoyé vers vous tout exprès», dit-il. Il y avait là une raison sérieuse pour le coeur de Paul. Il portait un vif intérêt au bien-être spirituel des saints à Colosses, qui étaient en danger de la part des faux docteurs, et il leur envoyait tout exprès, dans ce but, un fidèle serviteur, un homme en qui il avait confiance dans le Seigneur, pour connaître «l'état de vos affaires», dit-il. On comprend que ces affaires qui préoccupaient Paul pour les Colossiens, n'étaient en rien celles de ce monde, de leur commerce ou de leur industrie, mais, comme nous le disions plus haut, ce qui concernait les saints quant à leur témoignage, l'état de leurs âmes et le service du Seigneur. Mais en même temps, Tychique devait consoler leurs coeurs par les bonnes nouvelles qu'il leur apporterait, et les encourager aussi (car c'est aussi ce que comporte le mot consoler; voyez 2 Corinthiens 1: 3, 4) à tenir ferme contre l'erreur. C'est ainsi qu'il y avait un courant d'amour entre Paul et les saints, se manifestant par l'intérêt mutuel qu'ils se portaient.

Tychique n'était pas seul. Onésime, dont nous connaissons la touchante histoire, est envoyé avec lui. Onésime, cet esclave qui s'était enfui de chez son maître Philémon, s'était rendu à Rome, le rendez-vous des gens de cette espèce. Là, il avait entendu l'évangile de la bouche de Paul, le prisonnier du Seigneur, et avait été converti (Philémon 10). L'apôtre avait conçu pour lui une tendre affection (verset 12); le pauvre esclave, autrefois inutile, était devenu un «frère fidèle et bien-aimé», utile à l'apôtre dans le service de l'Évangile (versets 11, 13), et Paul le renvoyait à son maître pour qu'il fût aussi utile à celui-ci, non plus seulement comme un esclave, mais «au-dessus d'un esclave, comme un frère bien-aimé» (verset 16). Telle est la puissance de la grâce du Seigneur, telles sont ses voies merveilleuses envers un pauvre pécheur, et tel est aussi son amour pour son serviteur Paul dans les liens: il lui donne de voir ce fruit de son travail. «Onésime, qui est des vôtres», dit Paul, non seulement de leur ville, mais maintenant des «leurs» comme chrétien (Actes des Apôtres 4: 23). Lui donc, porteur de la lettre à Philémon, et Tychique, porteur de celles aux Ephésiens et aux Colossiens, devaient informer ces derniers «de toutes les choses d'ici», c'est-à-dire de Rome; non pas assurément des choses politiques et du monde, mais de celles qui regardaient Paul, les serviteurs du Seigneur et l'assemblée.

(Versets 10 et 11). Trois compagnons de Paul, mentionnés ici, envoient leurs salutations aux Colossiens. Le premier est Aristarque, de Thessalonique en Macédoine, qui partageait la captivité de Paul. Nous ne savons pas à quel moment il s'était joint à l'apôtre, mais nous le trouvons avec lui, à Ephèse, lors du tumulte qui eut lieu dans cette ville (Actes des Apôtres 19: 29). Puis, lorsque Paul quitte la Grèce et la Macédoine pour se rendre à Jérusalem, Aristarque et d'autres vont en avant et attendent l'apôtre en Troade (Actes des Apôtres 20: 4, 5). Et enfin, on le voit, toujours fidèle compagnon de Paul, le suivre quand celui-ci, prisonnier, s'embarque pour Rome (Actes des Apôtres 27: 2). Combien cet attachement pour le grand serviteur de Christ est touchant!

Il ne l'est pas moins de voir mentionné ici Marc, neveu ou cousin de Barnabas, comme compagnon d'œuvre de l'apôtre. Nous savons que Marc était fils de cette Marie chez qui les disciples étaient assemblés, afin de prier pour l'apôtre Pierre alors en prison et devant être mis à mort. Le vrai nom de Marc était Jean; Marc était un surnom qui prévalut plus tard pour le désigner (Actes des Apôtres 12: 12). Lors du départ de Barnabas et Paul pour l'œuvre à laquelle l'Esprit Saint les appelait, Marc les avait accompagnés pour les servir. Mais les difficultés et les labeurs de l'œuvre l'avaient bientôt découragé; il avait abandonné les apôtres pour s'en retourner à Jérusalem (Actes des Apôtres 13: 5, 13; comparez 15: 38). Lorsque, pour un second voyage, Barnabas, son parent, veut le reprendre avec eux, Paul s'y oppose; les deux apôtres se séparent, et Barnabas, accompagné de Marc, s'en va en Chypre, son pays natal (Actes des Apôtres 15: 37, 39; 4: 36). Nous voyons sans doute ici l'influence des liens naturels chez Barnabas, et ce n'est pas toujours une chose profitable dans le service du Seigneur. Sa patrie l'attire, et il veut prendre avec lui son proche parent, sans avoir peut-être pesé suffisamment si celui-ci était propre pour la tâche. Un mot dans les Actes semble nous dire que, dans cette occasion, l'assemblée donna raison à Paul, bien que peut-être il se fût aussi

laissé aller à l'irritation. Quoi qu'il en soit, on est heureux de voir ici et en d'autres passages, comme la grâce du Seigneur avait agi à l'égard de Marc. Le voici à Rome, près de Paul, et celui-ci le recommande, comme un compagnon de service, aux Colossiens, dans le cas où il se rendrait auprès d'eux: «Recevez-le», dit-il. On ignore d'ailleurs quels ordres les Colossiens avaient reçu touchant Marc, mais ils devaient le recevoir. Plus tard, l'apôtre, écrivant à Timothée, rend à Marc un témoignage encore meilleur: «Amène-le avec toi», dit-il «car il m'est utile pour le service» (2 Timothée 4: 11).

On le voit, la grâce de Dieu n'abandonne pas un faible serviteur. Elle l'instruit et le forme peu à peu pour le service. C'est Marc probablement que nous retrouvons encore à Babylone auprès de l'apôtre Pierre (1 Pierre 5: 13), et enfin, c'est lui qui écrit l'évangile qui porte son nom. Nous pouvons voir aussi combien tout ressentiment était étranger au cœur de Paul. Si autrefois il avait refusé de s'associer Marc, c'était pour ne pas compromettre le service et la gloire du Seigneur par une nouvelle défaillance de sa part; mais Marc, ayant été éprouvé, il l'accepte sans arrière-pensée. Bel exemple encore que l'apôtre donne à ceux que le Seigneur occupe dans son oeuvre. Ce qui en toutes choses régissait le cœur de Paul, c'était la gloire de son Maître, et non ses sentiments personnels.

Le troisième compagnon de Paul, Jésus, appelé Juste, qui, dans ces versets, salue les Colossiens, ne nous est connu que par cette mention. Il était Juif, ainsi que Marc, et reçoit avec celui-ci le beau témoignage d'avoir été seuls d'entre les Juifs, les compagnons d'oeuvre de Paul pour le royaume de Dieu qui lui fussent en consolation et encouragement. Nous voyons en effet, d'après Philippiens 1: 15-17, qu'il y en avait à Rome qui s'éloignaient de lui.

(Versets 12, 13). Epaphras, fidèle serviteur de Christ, cher au cœur de Paul, qui était de Colosses, «des vôtres», est-il dit, et par qui les Colossiens avaient entendu l'Évangile, la grâce de Dieu en vérité (Colossiens 1: 7), était, comme nous l'avons vu, à Rome, près de l'apôtre. Il saluait aussi les Colossiens. Bien qu'éloigné d'eux, il ne les oubliait pas. Leur état spirituel préoccupait son cœur. Il les savait exposés aux plus grands dangers de la part des faux docteurs qui, par leurs raisonnements et leurs subtilités, cherchaient à les entraîner dans l'erreur, et à les séparer de Christ. Il combattait donc toujours pour eux par des prières instantes, ainsi que pour les saints des localités avoisinantes, Laodicée et Hiérapolis, où il avait probablement aussi travaillé. L'arme puissante du chrétien contre Satan et ses ruses, c'est la prière, soit qu'il l'emploie pour lui-même ou pour les autres. L'ennemi ne peut tenir contre cette arme, car la prière fait appel à la puissance même de Dieu. Mais c'est la prière de la foi, la prière instante, la prière persévérante, la prière qui nous engage tout entiers avec Dieu. Epaphras «combattait», voilà l'énergie, «toujours», voilà la persévérance (voyez Jacques 1: 6, 7; 5: 17, 18). La prière a un objet déterminé. Si nous prions pour les autres, c'est en vue de leur état, de leurs besoins. Epaphras demandait pour les Colossiens qu'ils demeurent «parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu». L'apôtre avait demandé pour les Colossiens qu'ils fussent «remplis de la connaissance de la volonté de Dieu» (1: 9); il les avait enseignés en toute sagesse, pour les présenter «parfaits en Christ» (1: 28), arrivés à cet état d'hommes faits, état spirituel où Christ est connu selon toute la révélation donnée de lui et de

la perfection de son oeuvre et de la position du croyant en lui; où l'on est ainsi transformé à son image, et où on reflète cette image moralement dans sa vie; Paul avait encore dit aux Colossiens qu'ils étaient accomplis devant Dieu en Christ (2: 10). C'était là la volonté de Dieu. Et maintenant Epaphras, dans sa vive sollicitude pour eux, demande qu'ils demeurent, qu'ils restent fermes dans ces choses, pour échapper aux faux docteurs. Là, rien ne leur manquait, et ils pouvaient fermer l'oreille à ces enseignements qui prétendaient les «mener en avant», en dehors du Christ qui était pleinement suffisant. Oh! que les serviteurs du Seigneur portassent ainsi les âmes devant Dieu! Enseigner et exhorter est bien, mais prier, combattre, être dans ce grand travail de coeur pour les saints (bel éloge donné à Epaphras), est la chose qui devrait venir toujours en première ligne.

(Verset 14). Luc, le médecin bien-aimé, l'auteur du troisième évangile et du livre des Actes, était aussi avec l'apôtre et salue les Colossiens. Il était probablement païen de naissance, puisqu'il n'est pas nommé avec «ceux de la circoncision compagnons d'oeuvre de Paul»; mais nous ne savons pas quand et comment il fut converti. Dans les Actes, nous voyons qu'il se joint à Paul dans la Troade, et devient son fidèle compagnon (Actes des Apôtres 16: 10; le mot «nous» l'indique). Il resta sans doute à Philippes, après que Paul en fut parti, car on ne le retrouve qu'au chapitre 20: 6, où il part de Philippes avec l'apôtre et l'accompagne à Jérusalem (Actes des Apôtres 21, jusqu'au verset 18). Puis, quand il eut été décidé que Paul irait à Rome, Luc va avec lui dans ce voyage difficile et plein de dangers, exemple touchant de dévouement (Actes des Apôtres 27: 1). Nous le retrouvons donc là auprès de l'apôtre. Et quand les derniers jours du bienheureux apôtre sont arrivés, qu'il n'attend plus que la couronne du martyr ici-bas, et celle de justice là-haut, «Luc seul est avec lui» (2 Timothée 4: 11), quand tous l'ont abandonné. Quelle touchante histoire de fidélité nous est donnée dans ces quelques traits épars de la vie du médecin bien-aimé! Dieu l'a honoré ainsi, ce compagnon d'oeuvre de Paul (Philémon 24).

Bien différente est l'histoire de Démas. La lettre à Philémon le mentionne au nombre des compagnons d'oeuvre de Paul (verset 24), mais ici son nom seul est mentionné. Il salue les Colossiens. Il y a dans cette expression «et Démas», quelque chose de froid et qui fait pressentir ce que l'apôtre dut écrire plus tard à son sujet: «Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle». Hélas! combien n'y a-t-il pas de ces serviteurs du Seigneur qui, après une course plus ou moins longtemps fidèle, ont fait comme Démas, ont aimé le présent siècle et ont cherché ce qu'il donne. Qu'est devenu leur service? C'est un avertissement bien sérieux que celui qui est donné par l'exemple de ce pauvre Démas.

(Versets 15, 16). A ces salutations, Paul joint les siennes pour les frères qui étaient à Laodicée, ville située à environ trente-cinq kilomètres de Colosses, et sans doute en rapports fréquents avec cette dernière. Paul salue en particulier un certain Nymphas, chez lequel se réunissait une assemblée, de même qu'à Colosses, il y en avait une chez Philémon (Philémon 1, 2), et à Rome, chez Priscilla et Aquilas (Romains 16: 3-5), qui avaient déjà l'assemblée chez eux à Corinthe (1 Corinthiens 16: 19). On ne connaissait pas, dans ce temps-là, les temples

splendides et les vastes cathédrales avec leurs riches ornements. Quelque membre de l'assemblée était heureux d'avoir un local où l'assemblée pût se réunir.

Ensuite l'apôtre donne l'ordre que la lettre qu'il écrivait aux Colossiens fût, après qu'ils l'auraient lue, communiquée à l'assemblée des Laodicéens. De leur côté, les Colossiens devaient lire celle qui leur viendrait de Laodicée. Il ne semble pas que celle-ci fût une lettre spécialement adressée à l'assemblée des Laodicéens. En effet, si Paul leur avait écrit directement, pourquoi les faire saluer dans l'épître aux Colossiens? L'expression aussi «qui viendra de Laodicée», n'implique pas que ce fût une lettre spécialement pour cette assemblée. Peut-être était-ce celle aux Ephésiens qui, comme nous l'avons remarqué autre part, a un caractère général. Quoi qu'il en soit, on voit que les lettres de l'apôtre, ces enseignements que l'Esprit de Dieu donnait par son moyen aux saints, circulaient dans les assemblées, même là où il n'était pas connu de visage (2: 1). Nous pouvons encore remarquer en passant, que l'assemblée des Laodicéens ne sut pas profiter des exhortations de l'apôtre à trouver en Christ seul leur trésor, à s'attacher à lui comme morts avec lui, ressuscités avec lui, ayant en lui seul leur vie, et par conséquent à ne pas chercher les choses de la terre. Nous savons qu'elle en vint à se trouver riche par elle-même de ce qu'elle avait acquis, et à n'éprouver pour Christ que de la tiédeur qui la fit vomir de la bouche du Seigneur (Apocalypse 3: 14, etc.). L'abondance de connaissance religieuse ne suffit pas, elle est même un grand danger, si l'intelligence seule est en jeu. Christ veut le coeur et le veut tout entier.

(Verset 17). Paul n'oublie pas les personnes à qui un avertissement peut être salutaire, vu la place qu'elles occupent. Archippe est nommé, dans la lettre à Philémon, comme étant compagnon d'armes de l'apôtre. Il était donc aussi employé dans l'oeuvre du Seigneur. Comme tel, il avait reçu du Seigneur un service spécial (nous ignorons lequel) qui demandait ses soins. Il devait y prendre garde pour l'accomplir fidèlement. Les services sont variés. Le Maître dispose comme il lui plaît de ses serviteurs. Quoi qu'il leur donne à faire, ils ont à «l'accomplir» avec sérieux et dévouement. Pourquoi cet avertissement solennel donné à Archippe? Solennel, car c'est dans une lettre adressée à l'assemblée tout entière qu'il se trouve. Serait-ce qu'il laissait à désirer dans son service, ou qu'étant au début de ce ministère, il avait besoin de sentir toute sa responsabilité devant l'assemblée? Dans l'un et l'autre cas, nous voyons ici une parole de Paul assaisonnée de sel, et bonne à méditer pour tous ceux qui, de même qu'Archippe, ont reçu un service dans le Seigneur. «Ce qui est requis dans des administrateurs, c'est qu'un homme soit trouvé fidèle» (1 Corinthiens 4: 1, 2).

(Verset 18). Enfin, l'apôtre met la salutation finale de sa propre main. C'était le signe de l'authenticité de ses épîtres (2 Thessaloniens 3: 17), et cela était devenu nécessaire, parce que des hommes mal intentionnés faisaient usage de lettres venant soi-disant de lui (2 Thessaloniens 2: 2). Nous voyons par l'épître aux Romains que Paul n'écrivait point toujours lui-même ses lettres, mais les dictait à quelque frère (Romains 16: 22). Il insiste auprès des Galates sur ce qu'il leur a tout écrit de sa propre main (Galates 6: 11), afin de leur mieux montrer toute sa sollicitude pour eux, et cela vient corroborer la pensée qu'en général il n'écrivait pas lui-même. En tout cas, il prenait des précautions, pour que l'on n'abusât point

de l'autorité de son nom, triste nécessité qui montre combien de bonne heure la fausseté et la fraude furent employées, hélas! dans des choses religieuses.

Ce n'est qu'en terminant que l'apôtre, dont on voit en cela l'absence complète d'égoïsme, réclame le souvenir des Colossiens dans la position douloureuse où il se trouvait. Il n'y a pas une plainte: il souffrait pour le Seigneur; mais il éprouvait dans son coeur si aimant le besoin de la sympathie des saints. Quel appel touchant! Il devait bien aller jusqu'au coeur des Colossiens. Oh! pensons aux serviteurs de Dieu dans leurs difficultés et leurs peines. Pour lui, il leur souhaite que la grâce soit avec eux, cette grâce pour les accompagner, les soutenir, les garder et les encourager jusqu'au terme de la route, grâce dont nous avons tous et toujours un si grand besoin!

Psaume 84

ME 1893 page 429

Les tabernacles de l'Eternel, telle est la pensée dominante de ce Psaume. Nous voyons que, de tout temps, l'intention et le désir de Dieu étaient d'avoir un tabernacle. C'est pourquoi il en montre le modèle à Moïse sur la montagne.

Dans son cantique célébrant la délivrance d'Israël et le miraculeux passage de la mer Rouge, Moïse dit: «Jéhovah est ma force et mon cantique, et il a été mon salut. Il est mon Dieu, et je lui préparerai une habitation», un tabernacle (Exode 15: 2). Mais Dieu dit: Je me préparerai moi-même un tabernacle; et à la fin des temps, après le millénium, ce désir de Dieu sera accompli, selon ce que nous lisons dans Apocalypse 21: 3: «Voici, l'habitation (ou le tabernacle) de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux».

Le mot tabernacle signifie toujours une habitation de Dieu avec les hommes. David, après s'être écrié: «Combien sont aimables tes demeures!» ajoute: «Mon coeur et ma chair crient après le Dieu vivant».

«Le passereau même a trouvé une maison, et l'hirondelle un nid pour elle, où elle a mis ses petits». C'était de ce côté-là que regardait l'âme de David. Selon cette providence de Dieu qui a préparé un lieu de repos pour chaque créature, il dit par la foi: «Puisque tu as préparé un nid même pour l'hirondelle et le passereau, tu en as aussi préparé un pour moi;» et il ajoute: «Tes autels, ô Eternel des armées!» C'était là le nid, le lieu de repos qu'il cherchait: «Tes autels, ô Eternel des armées!» Et, de fait, l'adoration est le repos de l'âme.

Il n'y a qu'un seul homme, chers lecteurs, qui n'ait jamais eu de lieu de repos. Jésus dit lui-même: «Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des demeures, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête». Et si maintenant nous avons un nid, un lieu de repos en Dieu, c'est que, pour nous, Jésus ne connut pas le repos ici-bas.

(Verset 4). «Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison ils te loueront incessamment!» Il ne dit pas: Bienheureux ceux qui la visitent, qui y viennent en passant; mais: «Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison». Et il est impossible d'y habiter, sans le louer continuellement.

Mais dans un autre sens, nous ne sommes pas toujours dans la maison; nous en sortons pour le service, comme l'hirondelle qui va chercher la nourriture de ses petits. Mais (verset 5) il est des chemins qui conduisent à la maison, c'est-à-dire diverses voies de Dieu, se rapportant à nous, qui aboutissent à la maison. Ces voies, chers amis, sont parfois pierreuses, épineuses, meurtrières pour la chair. Mais elles n'en sont pas moins ses voies; et celui dont le coeur est dans la maison, préférera la route qui y conduit à celles qui s'en éloignent. Pour les premiers disciples, par exemple, ces chemins étaient la faim (verset 6), les périls, la persécution, la mort, la vallée de Baca, ce qu'il peut y avoir de plus affligeant; mais ils «en firent une fontaine». C'est

ainsi que toutes les difficultés se transforment pour ceux qui sont sur le chemin de la maison; elles deviennent des fontaines, des sources de joie, de bénédiction et de gloire. «La pluie aussi les comble de bénédictions». Celui qui est dans le chemin n'y trouve pas seulement les secours ordinaires, mais la pluie même, un secours venant directement de Dieu, survient inopinément au milieu du désert.

(Verset 7). «Ils marchent de force en force; ils paraissent devant Dieu en Sion». Il y a, pour ainsi dire, des étapes sur la route du chrétien, des épreuves d'où jaillissent des fontaines qui le font marcher de force en force.

(Verset 9). «Vois, ô Dieu! et regarde la face de ton oint». Nous pouvons toujours présenter à Dieu avec confiance son oint, Christ. Nous trouvons là de quoi nous consoler et nous encourager, quand nous pensons à ce que nous sommes.

(Verset 10). «Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille. J'aimerais mieux me tenir sur le seuil dans la maison de mon Dieu que de demeurer dans les tentes de la méchanceté». Beaucoup d'enfants de Dieu sont satisfaits en se tenant à la porte; il en est même qui restent dehors, tandis que nous sommes appelés à entrer et à demeurer dans la maison. Toutefois si notre incrédulité, ou les convoitises de notre coeur qui désire d'autres objets que Dieu, nous empêchent d'avancer, nous possédons du moins «la porte», car Christ est «la porte», et cette porte-là vaut mieux que tout ce que le monde peut offrir.

Soupirer en esclavage et soupirer sous la grâce

Romains 7 – 8

ME 1893 page 452

Rien n'est plus malaisé pour nos coeurs que de demeurer dans le sentiment de la grâce et d'avoir toujours pratiquement la conscience que «nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce». C'est par elle que le coeur est «affermi», et cependant rien ne nous est plus difficile que d'en comprendre réellement la plénitude, de saisir l'excellence de cette «faveur de Dieu dans laquelle nous sommes», et de marcher dans la puissance et la conscience de cette faveur.

Nous ne pouvons la connaître que dans la présence de Dieu, et c'est notre privilège d'y être. Du moment que nous en sortons, il se fait toujours un certain travail de nos propres pensées au dedans de nous, et celles-ci ne peuvent jamais atteindre aux pensées de Dieu à notre égard, c'est-à-dire à la grâce de Dieu.

Il est tout à fait impossible que nous ayons des idées justes sur la grâce avant d'être fermement établis sur le grand fondement qu'elle pose — le don que Dieu nous a fait de Jésus. Aucun raisonnement de notre coeur ne peut jamais s'élever jusqu'à la grâce de Dieu, parce que, pour être telle, elle doit découler directement et librement de Dieu. Si j'avais, au moindre degré possible, le droit d'attendre quelque chose de Dieu, ce ne serait plus la pure et libre grâce; ce ne serait et ne pourrait être «la grâce de Dieu».

Mais, même après que nous avons «goûté que le Seigneur est bon», il est tout à fait naturel que nos pensées se mettent à travailler dès que nous quittons la présence de Dieu; et alors, que nous soyons occupés de nos péchés, de nos bénédictions, ou de toute autre chose, nous perdons le sentiment de la grâce et ne pouvons plus nous appuyer sur elle.

Le fait que nous ne restons pas dans la présence de Dieu, est la source de toute notre faiblesse comme chrétiens, car par sa force nous pouvons toutes choses: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Le sentiment réel de sa présence nous rend «plus que vainqueurs». Que nos pensées aient trait à nous-mêmes ou aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, tout devient alors facile. Mais c'est seulement en étant en communion avec lui, que nous sommes ainsi capables de mesurer toutes choses selon la grâce.

Pensons-nous à nous-mêmes? Quand, dans la présence de Dieu, nous nous reposons sur sa grâce, rien ne peut nous troubler. «Qui tentera accusation contre des élus de Dieu?» — «Qui est celui qui condamne?» — «Qui nous séparera de l'amour du Christ?» Mais, dès que nous sortons de la présence de Dieu, nous ne pouvons plus nous reposer sur sa grâce comme lorsque nous sommes en communion avec lui.

Nos pensées s'arrêtent-elles sur l'état de choses qui nous entoure? Nous pouvons bien être attristés en voyant le mal, la misère et la ruine existant partout. Jésus lui-même «frémit

en son esprit et se troubla». Mais il est impossible, lorsque nous demeurons dans le sentiment de la présence de Dieu, que quoi que ce soit nous ébranle, non, pas même la condition de l'Eglise, car nous comptons sur Dieu, et alors toutes ces choses ne sont que la sphère et la scène où se déploie et agit sa grâce.

Le coeur naturel ne compte jamais sur la grâce de Dieu. Il peut prétendre s'appuyer sur la miséricorde d'un Dieu qui passerait par-dessus le péché; mais c'est seulement en s'imaginant, ou que Dieu est indifférent au mal (lui attribuant ainsi sa propre et faible estimation du péché), ou qu'il n'a pas le droit de le juger. La grâce apparaît, à l'âme qui la comprend, étant tout l'opposé de ces pensées du coeur naturel. L'âme voit cette grâce fondée sur un sentiment juste de l'énormité du péché aux yeux de Dieu. Et lorsque nous avons appris dans notre faible mesure à estimer le péché comme Dieu l'estime, nous sommes remplis d'étonnement devant cette grâce de Dieu, qui peut l'effacer entièrement, et qui a porté Dieu à donner son propre Fils et à le livrer à la mort pour ôter le péché. Ce que l'homme naturel entend par miséricorde n'est pas Dieu effaçant le péché par le sang de Jésus; mais c'est Dieu passant avec indifférence par-dessus le péché. Or cela n'est pas la grâce.

Lorsque la conscience est réveillée et que surgissent des pensées de responsabilité sans que la grâce soit comprise, l'âme cherche tout d'abord à se placer sous la loi; il ne peut en être autrement. L'homme naturel lui-même agit souvent ainsi. Il ne connaît pas d'autre moyen que l'obéissance à la loi pour se rendre agréable à Dieu, et ignorant comme il l'est de Dieu et de lui-même, il pense pouvoir arriver à cette obéissance.

Mais la vraie source de notre force comme chrétiens, consiste à avoir des pensées très simples sur ce qu'est la grâce. Demeurer dans le sentiment de la grâce en la présence de Dieu, est tout le secret de la sainteté, de la paix et du repos de coeur.

Deux choses peuvent faire obstacle à la paix de notre âme, et, comme elles sont souvent confondues et mêlées ensemble, il en résulte une difficulté dans l'esprit des saints. C'est, en premier lieu, une conscience troublée à l'égard de notre acceptation et de notre salut; et secondement, ces soupirs «en nous-mêmes» dont l'apôtre Paul fait mention en Romains 8: 23, causés par la vue des maux qui nous entourent, et qui nous affligent et nous éprouvent.

Ces deux choses sont tout à fait distinctes. Le trouble et les exercices de coeur par lesquels les saints peuvent avoir à passer et passent en effet en traversant le monde, à cause de ce qu'ils rencontrent, diffèrent entièrement du trouble de la conscience relativement au pardon des péchés. Dans ce dernier cas, l'amour n'est pas en exercice envers les autres; on s'occupe de soi, et il ne peut en être autrement. Mais lorsque le trouble a pour cause l'état de choses qui nous entoure, c'est le contraire qui a lieu. Combien a été grand le fardeau qui pesait sur l'âme du Seigneur Jésus, lorsqu'il traversait ce monde! Mais l'amour en était la cause, ainsi que le sentiment parfait de ce qu'était la grâce de Dieu.

Lorsque la grâce est pleinement connue, c'est-à-dire reçue avec simplicité; lorsque nous nous reposons sur Dieu, sachant qu'il est pour nous et qu'il est amour, nous saurons toujours

faire la différence entre ces deux causes de trouble. Mais si nous ne comprenons pas ce qu'est la grâce, nous serons tout de suite portés à les confondre.

S'il y a dans notre conscience quelque incertitude quant à notre acceptation devant Dieu, nous pouvons être sûrs que nous ne sommes pas entièrement établis dans la grâce. Il est vrai que chez quelqu'un qui est bien fondé en elle, il peut y avoir un sentiment du péché; mais c'est une chose très différente de celle d'avoir une conscience troublée quant à l'acceptation.

Le manque de paix peut avoir deux caractères — l'incertitude quant au salut provenant de ce qu'on n'a jamais été amené à se confier entièrement en la grâce; ou bien l'agitation du cœur qui, sans douter du salut, a perdu par négligence le sentiment de la grâce, chose qui arrive si aisément. La «grâce de Dieu» est si illimitée, si pleine, si parfaite, que si nous sortons un seul moment de la présence du Seigneur, nous ne pouvons plus avoir vraiment conscience de cette grâce, nous n'avons plus la force de la saisir; et si nous cherchons à la connaître en dehors de sa présence, nous ne réussissons qu'à la tourner en licence.

Si nous considérons le simple fait de ce qu'est la grâce, nous voyons qu'elle n'a ni bornes, ni limites. Quelque mauvais que nous soyons, (et pouvons-nous être pires que nous ne sommes?) malgré tout, ce que Dieu est pour nous, c'est amour, et cela en justice par Christ! Notre paix ne dépend pas de ce que nous sommes pour Dieu, mais de ce qu'il est pour nous, et c'est là la grâce. Notre joie présente dépend en revanche, comme règle, de ce que nous sommes pour Dieu.

La grâce suppose tout le péché et tout le mal qui est en nous, mais elle est la précieuse révélation du fait que, par Jésus, tout ce péché et ce mal ont été ôtés. Un seul péché est plus horrible aux yeux de Dieu que ne le sont pour nous mille péchés, et même tous les péchés du monde entier; et néanmoins, avec la plus parfaite connaissance de ce que nous sommes, il plaît à Dieu de n'être envers nous qu'une seule chose: AMOUR! Il est inutile de considérer le plus ou moins d'étendue du mal — quelqu'un peut être, humainement parlant, un grand ou un petit pécheur; là n'est pas du tout la question. La grâce se rapporte à ce que Dieu est et non à ce que nous sommes, si ce n'est que la grandeur de nos péchés magnifie d'autant plus l'étendue de la grâce de Dieu. En même temps, il faut nous rappeler que le but et l'effet nécessaire de la grâce sont de nous introduire dans la communion de Dieu, de nous sanctifier en amenant notre âme à connaître Dieu et à l'aimer; de là vient que la connaissance de la grâce est la vraie source de la sanctification.

Si donc la grâce consiste en ce que Dieu est envers moi, et que je n'aie plus rien du tout à faire avec ce que je suis, il est évident que je ne suis plus d'une manière consciente dans la grâce, du moment que je pense à moi comme si Dieu voulait me juger à cause de mes péchés.

Ces pensées sont naturelles au cœur de l'homme et c'est aussi l'un des effets produits dans une âme réveillée, car dans cet état, la conscience commence immédiatement à raisonner sur ce que Dieu pense d'elle; mais cela n'est pas la grâce. L'âme qui se replie sur elle-même pour savoir quel jugement Dieu porte sur elle et quelles doivent être ses voies envers elle, ne se repose pas sur ce que Dieu est; elle n'est pas dans la grâce.

J'ai dit qu'il y a deux choses tout à fait distinctes, et qui, cependant, sont souvent confondues dans l'esprit des saints: une mauvaise conscience et les «soupirs» de l'homme spirituel, causés par la vue du mal qui l'entoure. Dès que nous perdons un peu le sentiment de la grâce, nous sommes en danger de confondre ces choses. Supposons, par exemple, que, comme chrétien, je sente le poids terrible du mal qui est autour de moi et que j'en soupire; bientôt (à moins que je ne sois sur mes gardes) il s'y mêlera du trouble de conscience; je perdrai le sentiment de l'amour de Dieu et me placerai sous la loi. Cependant un chrétien peut soupire ainsi, sans perdre du tout la conscience de l'amour de Dieu; au contraire, il soupirera par cette raison même qu'il en a le sentiment.

Lorsque le Seigneur Jésus «frémit en son esprit» et pleura au tombeau de Lazare, le profond sentiment qu'il avait de la douleur et de la misère apportées par le péché dans le monde, n'affectait en rien celui de l'amour de son Père. «Père», disait-il, «je te rends grâce de ce que tu m'as entendu. Or moi je savais que tu m'entends toujours». Un chrétien peut être affligé de la même manière, mais il ne doit pas, à cause de cela, oublier que Dieu est amour et perdre le sentiment de sa grâce.

L'amour pour les autres, joint à une perception spirituelle du mal, sera pour nous une source de très grande tristesse. Jésus éprouvait cela bien plus vivement que nous ne le pourrions jamais faire, parce que la puissance d'amour dans son cœur le rendait d'autant plus sensible au terrible poids du mal qui accablait les cœurs des autres. Il sentait les misères qui l'entouraient en proportion de la connaissance qu'il avait de la félicité qui se trouve dans la présence du Père et dans son amour.

Dans Romains 8, il est parlé de souffrances et de soupirs. Paul soupirait en lui-même, parce qu'il avait conscience de son incapacité, parce qu'il sentait la détresse, les épreuves, etc.; mais cela ne soulevait jamais en lui de doutes quant à la certitude de la grâce de Dieu au contraire. Plus nous aurons la conscience que «l'Esprit habite en nous», plus nous «soupirerons». Plus nous serons assurés de la bénédiction, plus nous réaliserons la grâce, plus nous connaîtrons l'amour de Dieu et ses effets, et plus aussi nous soupirerons à la vue de ce qui nous entoure; mais non comme si ces choses voilaient du plus léger nuage la faveur divine.

Il est dit de Paul qu'il soupirait en esprit, et pourquoi soupirait-il? C'est qu'il réalisait le résultat de la «faveur dans laquelle il était». Ayant conscience, par la puissance de la foi, des bénédictions qui lui appartenaient, il soupirait en lui-même après elles; mais jamais comme s'il y avait dans son cœur le plus léger doute quant à son salut. Délivré de toute incertitude relativement à la plénitude et à la gratuité de la faveur divine envers lui, et en ayant la conscience, il soupire en lui-même, «attendant l'adoption, la délivrance de son corps».

La fin du chapitre 7 décrit un soupir d'une tout autre sorte, quoiqu'il soit souvent confondu avec le précédent, comme je l'ai déjà fait remarquer. Cela provient de ce que, le péché demeurant toujours en nous, c'est-à-dire en notre chair, ceux qui ne sont pas réellement établis dans la grâce ne peuvent discerner la différence entre ces deux causes de tristesse.

Ce chapitre 7 est rempli de ce que l'on appelle des expériences, non pas les expériences chrétiennes proprement dites, mais les pensées d'une âme qui se replie sur elle-même. L'état décrit est celui d'un homme qui a la vie, mais dont tous les raisonnements se concentrent sur lui-même. Je ne me hasarderai pas à dire combien de fois nous trouvons les mots je et moi dans ce passage. Il en est plein d'un bout à l'autre.

Remarquez la différence d'expression dans le verset 14: «*Nous* savons que la loi est spirituelle» — tous les chrétiens savent cela; mais, plus loin, est-ce que l'apôtre dit: «*Nous* savons que nous sommes charnels, vendus au péché?» Non, mais «*moi*, je suis charnel, vendu au péché!» Il revient immédiatement au moi et au jugement qu'il avait porté sur lui-même d'après sa propre expérience, comme placé sous la loi, bien qu'étant vivifié. Il commence alors à raisonner sur ce qu'il est devant Dieu, et non sur ce que Dieu est pour lui; aussi doit-il s'écrier: «Misérable homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?»

Il en est ainsi pour nous. Dès que nous commençons à raisonner sur nous-mêmes, nous ne pouvons que dire: «Misérable homme que je suis!» Que dois-je faire? Je hais le péché; je désire plaire à Dieu; je confesse que la loi est bonne; mais plus je vois cela, plus il en va mal pour moi, plus je suis misérable!

Y a-t-il un mot de la grâce dans tout ceci? Pas un seul. Lorsqu'à la fin, il introduit Christ, il peut alors remercier Dieu: «Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur».

Ce chapitre renferme une grande somme de vérité quant à l'expérience de l'individu, qu'il suppose être dans l'état mentionné; mais c'est la vérité à part de la grâce — à part du simple fait que quel que soit son état, si mauvais qu'il puisse être, «Dieu est amour» et uniquement amour envers lui. Au lieu de regarder à Dieu, il dit toujours *je, je; moi, moi*. Dans le verset 15, il parle six fois de lui-même et de ses pensées; et bien que plusieurs de celles-ci soient spirituelles, c'est néanmoins: «Ce que *je* hais, *je* le pratique». «Pour *moi* qui veux pratiquer le bien, le mal est avec *moi*».

Ces expériences peuvent être très profitables pour porter en nous la conviction que notre état est absolument désespéré. Mais laissons-les à leur vraie place, et souvenons-nous que ce n'est pas là, à proprement parler, l'expérience chrétienne, mais la description des sentiments d'une âme qui n'a pas encore pleinement et expérimentalement connu le simple fait que «Christ, alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies».

La foi, ou plus exactement l'esprit du nouvel homme, produit dans le coeur plusieurs effets qui répondent toujours à l'objet dont il s'occupe. Si, par exemple, il regarde à la loi, il en verra la spiritualité bien plus clairement que ne pourrait le faire l'homme naturel. Mais alors, voyant aussi la chair dans toute sa réelle corruption, si l'on ne regarde pas plus loin, mais que l'on se juge soi-même selon cette spiritualité de la loi, l'effet produit sera de nous placer (quant à nos sentiments, j'entends) sous la condamnation de la loi, avec la conscience de notre culpabilité et de notre faiblesse. Nous détesterons le mal et chercherons à nous en séparer,

mais ce sera tout. Nous serons laissés avec le cri: «Misérable homme que je suis!» Plus la lumière sera grande et plus grande sera la misère.

Mais si la foi regarde à Dieu comme il s'est révélé en grâce, elle jugera les choses selon cette grâce. Elle ne raisonnera alors jamais sur le fruit produit; elle se reposera dans la grâce, dans la révélation que Dieu a donnée de lui-même.

Il va sans dire que l'on doit s'attendre à trouver des fruits de la grâce; car, s'il y a de la vie en nous, le «fruit de l'Esprit» sera manifesté. Le chrétien sait, par exemple, que la paix a été faite par le sang de la croix; l'amour découlera de cette connaissance. Il sent qu'il est appelé à apporter la bénédiction, aussi ses pieds seront-ils chaussés de la préparation de l'évangile de paix. S'abreuvant dans son âme aux sources de l'amour de Dieu, il devient lui-même un fleuve d'amour coulant vers les autres (Jean 7: 38). Mais, quoique ces fruits soient produits, la foi ne raisonne jamais sur ses propres fruits; elle se repose entièrement sur la révélation que Dieu a donnée de lui-même, comme étant le «Dieu de grâce». C'est la seule sphère qui lui convienne.

La tendance naturelle de notre coeur est de toujours raisonner sur lui-même, et, partant de là, sur ce que Dieu sera envers nous. Chez le chrétien, cette tendance sera toujours de juger d'après les fruits. Cela amène nécessairement le trouble au lieu de la paix. Dans la chair, elle-même, nous ne pouvons voir rien d'autre que le péché; et, quant au fruit que je pourrais avoir été rendu capable de produire, il est tellement mêlé d'imperfection qu'il ne peut être qu'un sujet de jugement. Ce n'est pas là ce qui me donnera la paix. Elle ne peut se trouver que dans l'oeuvre du Sauveur, dans «la grâce qui est dans le Christ Jésus».

Quelle est donc la position décrite dans le chapitre 7? En tout premier lieu, l'apôtre établit le grand principe que le croyant «est mort à la loi». Il décrit ensuite les combats d'une âme vivifiée qui, sachant que «la loi est spirituelle», se sent encore «sous la loi» et par conséquent est forcée de s'écrier: «Misérable homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?»

A qui pense-t-il en tout cela? A lui-même. Maintenant, chers amis, laissez-moi vous demander: «L'objet de la foi, est-ce moi, ou serait-ce peut-être mon état?» Non, assurément non. La foi ne prend jamais pour son objet ce qui est dans mon coeur; mais bien la révélation que Dieu a donnée de lui-même en grâce. Si nous nous arrêtons à mi-chemin et que nous ne voyions que la loi, cette vue nous découvrirait seulement notre condamnation et nous prouvera que «nous sommes sans force». Lorsque Dieu nous a permis d'acquérir de la loi et de l'expérience décrite dans ce chapitre, une connaissance suffisante pour nous convaincre de notre véritable état, c'est là justement que la grâce nous rencontre.

Ce n'est pas que le combat, dont il est parlé ici, doive cesser. Les inconvertis seuls l'ignorent. Mais ce qui ne continue pas, lorsque la grâce est pleinement connue, c'est cette douleur amère de coeur, qu'éprouve durant la lutte l'homme qui se juge, voyant que «la loi est spirituelle», mais que lui est «charnel, vendu au péché». Il ne réalise pas l'amour de Dieu comme étant pour lui, aussi doit-il s'écrier: «Misérable homme que je suis!»

Il est bien clair que, tant que dure cette expérience, la simple foi dans la grâce de Dieu n'existe pas; il n'y a pas non plus une vue claire de ce que Dieu est pour moi en Christ, car

lorsque l'âme a compris ce que Dieu est pour elle, lorsque les facultés du nouvel homme sont tournées vers leur véritable objet, il y a un repos parfait. Et, bien que le combat dure encore, cependant l'âme est en paix. La lutte n'est plus nôtre, mais du Seigneur.

Mais comment puis-je savoir quelle est la pensée de Dieu à mon égard? Est-ce en la jugeant d'après ce que je trouve en moi? Certainement, non. Même en supposant que je trouve quelque bien en moi, si je m'attendais à ce que Dieu regarde à moi à cause de ce bien, serait-ce la grâce? Il peut y avoir une mesure de vérité dans ce genre de raisonnement; car s'il y a de la vie dans mon âme, le fruit en sera apparent. Mais cela ne me donne pas plus la paix, que le mal qui est en moi ne m'empêche de la posséder. Lorsque l'apôtre dit: «La loi est spirituelle, mais moi, je suis charnel». «Misérable homme que je suis», — le raisonnement est juste. Mais où trouver un mot de la grâce en tout cela?

La certitude de la grâce nous préserve-t-elle donc de trouble? Non; je ne nie pas du tout le fait que, tant que nous sommes dans un corps de péché, il y ait et il doive y avoir toujours une lutte entre la chair et l'Esprit. Mais il est bien différent d'avoir à soutenir cette lutte avec la certitude consciente que Dieu est pour moi, parce que je suis «sous la grâce;» ou de la soutenir dans la crainte qu'il ne soit contre moi, parce que je suis «sous la loi».

Si je pense que Dieu est contre moi, à cause du mal que je vois dans mon cœur (et tant que je serai ici-bas j'en verrai la racine, même si les fruits n'en sont pas manifestés), je serai sans force pour le combat. Bien plus, je serai entièrement découragé et je gémirai, doutant de mon acceptation. Mais si je suis certain que Dieu est pour moi, la conscience que j'en aurai me donnera du courage et me fera remporter la victoire; je pourrai même m'écrier: «Sonde-moi, ô Dieu! et connais mon cœur; éprouve-moi et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin et conduis-moi dans la voie éternelle». Dans la confiance que j'ai en l'amour et la grâce de Dieu, je puis lui demander de sonder tout le mal qui est en moi, ce qu'autrement je n'oserais pas faire, de peur d'être accablé par le désespoir. Dieu est mon ami; il est pour moi, contre le mal qui habite en moi.

L'apôtre dit, au chapitre 8, que «la pensée de la chair est inimitié contre Dieu». Mais Dieu, dans le don qu'il a fait de Jésus, a révélé cette précieuse vérité, que lorsque l'homme était inimitié contre Dieu, Dieu était amour envers l'homme. Son amour est venu au-devant de notre inimitié. Le triomphe de la grâce se voit en ceci, que lorsque l'inimitié de l'homme eut chassé Jésus de la terre, l'amour de Dieu a accompli le salut par cet acte même. Il est venu expier les péchés de ceux qui le rejetaient. En présence du déploiement le plus complet du péché de l'homme, la foi contemple le déploiement le plus parfait de la grâce de Dieu. Où la foi voit-elle la profondeur la plus noire du péché de l'homme et de sa haine contre Dieu? A LA CROIX. Et du même coup d'oeil, elle peut embrasser l'étendue merveilleuse du triomphe de l'amour de Dieu et de sa miséricorde envers l'homme. La lance du soldat qui perça le côté de Jésus, ne fit que manifester ce qui exprimait l'amour et la miséricorde.

L'apôtre ensuite va plus loin; il montre que ceux qui autrefois étaient ennemis de Dieu sont maintenant devenus ses héritiers, et que la connaissance de ce fait est fondée sur celle

qu'ils ont de la grâce: «Car vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père!» La grâce commence par nous faire «enfants de Dieu;» ensuite, elle nous donne la connaissance de cette relation et celle que nous sommes «héritiers de Dieu».

Mais quelle est l'étendue de cette grâce envers nous? Elle nous a donné la part que le Seigneur Jésus possède. Nous sommes «héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ». Il est certain, non seulement que la grâce nous a visités, nous a trouvés, quand nous étions «dans nos péchés», mais aussi qu'elle nous a placés là où est Christ, nous identifiant avec le Seigneur Jésus en tout, sauf dans la gloire essentielle qu'il possède comme étant Dieu. L'âme est ainsi placée dans la conscience de l'amour parfait de Dieu, et c'est pourquoi, comme il est dit au chapitre 5 «nous nous glorifions en Dieu».

Je me suis écarté de la grâce, si j'éprouve le plus léger doute ou la moindre hésitation touchant l'amour de Dieu. Dans ce cas, je dirai: «Je suis malheureux, parce que je ne suis pas ce que je voudrais être». Mais, chers amis, là n'est pas la question. La vraie question est: Dieu est-il ce que nous voudrions qu'il soit? Jésus est-il tout ce que nous pouvons désirer? Si la conscience de ce que nous sommes, de ce que nous trouvons en nous-mêmes, a un autre effet, tout en nous humiliant, que celui d'accroître nos sentiments d'adoration pour ce que Dieu est, nous sommes sortis du terrain de la pure grâce. La conscience de ce que nous sommes doit sûrement avoir pour effet de nous humilier, mais aussi elle doit faire déborder nos coeurs envers Dieu et envers sa grâce, qui abonde au-dessus de tout.

Mais, si la grâce donne ainsi une paix parfaite à nos âmes, elle ne nous garantit pas de l'affliction et de la tristesse. Le Seigneur Jésus lui-même, lorsqu'il était ici-bas, entraînait si parfaitement dans la douleur et les peines de ceux qui l'entouraient, qu'il est nommé «un homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur». Ainsi dans sa mesure, le chrétien doit aussi sentir le poids du mal qui est dans ce monde et devenir lui aussi un homme de douleurs. Dans la proportion où nous demeurerons dans la grâce, nous sentirons le poids du mal qui nous environne, et nous soupirerons en sympathie avec une création qui soupire et est en travail. Et non seulement cela, mais étant nous-mêmes dans le corps, «nous soupirerons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps».

Mais y a-t-il dans ce soupir quelque incertitude quant à notre salut? Non, tout au contraire; c'est la certitude même que «toutes choses sont à nous» qui nous fait soupirer. Nous avons la certitude et l'avant-goût de la gloire, et tout ici-bas nous est d'autant plus douloureux par contraste. La part future du chrétien est si différente de tout ce qui l'entoure maintenant, que plus il connaît la joie de demeurer dans la présence de Dieu, mieux il comprend l'amour et la grâce de Dieu, plus il réalise la félicité inhérente à cette gloire à laquelle il est prédestiné, et plus aussi il soupire.

Quelle différence d'avec le soupir d'une conscience mal à l'aise! Ne nous méprenons pas, chers amis; ne confondons pas ce soupir d'un homme parfaitement délivré de la

condamnation (chapitre 8), et le soupir d'une conscience troublée qui s'écrie: «Misérable homme que je suis!» (chapitre 7).

La négligence dans la marche, dont la conséquence est toujours la perte du sentiment de la grâce, peut ramener la détresse d'âme chez celui qui auparavant se tenait d'une manière consciente dans la puissance de la rédemption. Mais jamais il ne doutera de son salut, s'il a vraiment connu la rédemption. Le seul cas où l'assurance du salut puisse se perdre est si on laisse tomber le bouclier de la foi et si alors les dards enflammés du méchant nous atteignent, c'est presque le désespoir; douter et chercher est un tout autre état. Quand le coeur est rempli des riches bénédictions de Christ, il ne revient pas en arrière pour se repaître de lui-même.

Notre privilège comme chrétiens est de savoir qu'il n'y a «maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus», et que «la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, nous a affranchis de la loi du péché et de la mort». Mais il ne faut pas en rester là. Nous devons aller en avant et apprendre que nous sommes comme «fils de Dieu», les «héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ», l'Esprit nous en rendant témoignage. Dieu nous a «liés à Christ», nous a oints, «nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos coeurs». Sachant ainsi pleinement que Dieu a pensé à nous en amour, qu'il nous a prédestinés à être conformes à l'image de Jésus et à partager sa gloire, comprenant comment se manifeste maintenant son amour dans ses voies envers nous, n'étant pas encore dans la gloire mais dans le corps et, au milieu du mal et des soupirs de ce qui nous entoure, «nous soupirons». Nous-mêmes aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi, nous soupirons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps». Nous soupirons précisément, parce que nous avons «les prémices de l'Esprit», et nullement parce que nous avons une mauvaise conscience. C'est l'Esprit de Christ qui soupire en nous.

Ce soupir-là est toujours accompagné de la confiance en Dieu. Jésus, lorsqu'il «frémit en son esprit et se troubla», au tombeau de Lazare, dit: «Je savais que tu m'entends toujours;» il est donné aux saints d'avoir la même confiance (voyez 1 Jean 5: 14-15). Et cette confiance ne devrait pas nous faire défaut, même lorsque, «nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient», car nous lisons plus loin: «Mais nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu». Il se peut que je voie du mal en moi-même, dans un autre saint, ou dans l'Eglise, et que j'en fasse un sujet de prières, sans avoir cependant l'intelligence nécessaire pour savoir quel remède y apporter; l'Esprit alors «me sera en aide dans mon infirmité» et soupirera en moi. Dieu ne regarde pas à mon ignorance; il me répond selon «la pensée de l'Esprit», qui toujours «intercède pour les saints selon Dieu».

Je devrais être si assuré du fait que Dieu dirige toutes choses, que je puisse dire: Je suis certain que «toutes choses travailleront ensemble pour mon bien». Lorsqu'une âme est dans cet état, il peut survenir tout ce que l'on voudra, troubles, chagrins, désappointements, peines, ou quoique ce soit — tout est paix en elle, car elle se repose sur Dieu et ne regarde pas à elle-même, comme au chapitre 7.

Notre douleur elle-même découle alors de la connaissance de l'amour immense de Dieu et de la conscience que nous avons de tout ce qui nous appartient en Christ. Jésus connaissait pleinement et mieux que personne, ce qu'étaient la présence de Dieu et la jouissance de sa faveur, et il soupirait, parce que, venant de cette présence, il trouvait l'homme en dehors d'elle. La vie que je possède maintenant m'identifie, non avec la responsabilité comme étant «sous la loi», mais avec Christ qui a subi à ma place le jugement. Au lieu d'être malheureux et misérable, en me considérant comme étant sous la loi, je jouis en ayant conscience de la rédemption accomplie, je me repose dans la grâce, et «je me glorifie dans l'espérance de la gloire de Dieu». Mais du moment que nous avons saisi, ne fût-ce qu'une lueur de la gloire de Christ comme étant nôtre, ce monde devient pour nous une scène de misère et d'esclavage.

Ce «soupir» à cause du mal s'associe toujours avec l'amour. Si, par exemple, je vois un saint commettre un péché, cela me conduit tout de suite vers l'amour et la grâce contre lesquels il a péché. C'est la conscience que j'ai de la faveur divine envers ce saint, qui me rend anxieux à son sujet; et tandis que je suis affligé de son péché, j'ai de la joie en Dieu au milieu de ma douleur.

Eh bien, chers amis, s'il en est ainsi, si telle est la place où la grâce nous a mis, laissez-moi vous demander: «En est-il ainsi pour vous?» Si Dieu est pur amour et rien qu'amour pour nous, s'il ne peut y avoir en lui de sentiments mélangés, et si, de votre côté, vous n'avez pas une joie parfaite, s'il y a quelque hésitation dans vos âmes quant à votre position devant lui, c'est que vous ne vous reposez pas simplement dans sa grâce.

Y a-t-il du doute ou de la détresse dans vos cœurs? Voyez si cela ne vient pas de ce que vous dites encore «je et moi», et qu'ainsi vous perdez de vue la grâce de Dieu.

Vous pouvez avoir la foi, sans doute, mais vous manquez de simplicité de cœur en regardant à la grâce de Dieu.

Il vaut mieux penser à ce que Dieu est qu'à ce que nous sommes. Au fond, cette occupation de nous-mêmes n'est que de l'orgueil; elle prouve que nous n'avons pas pleinement conscience qu'il n'y a aucun bien en nous. Tant que nous n'aurons pas appris cela, nous ne cesserons jamais complètement de regarder à nous pour regarder uniquement à Dieu. Quelquefois, peut-être la vue du mal qui est en nous pourra servir en partie à nous l'enseigner; mais même alors, ce n'est pas tout ce qu'il faut. C'est notre privilège de nous oublier nous-mêmes en regardant à Christ. La vraie humilité ne consiste pas tant à penser mal de nous-mêmes, qu'à ne pas penser du tout à nous-mêmes. Je suis trop mauvais pour qu'il vaille la peine que je pense à moi; ce que je désire, c'est de m'oublier moi-même et de regarder à Dieu qui, Lui, est digne de toutes mes pensées. Est-il nécessaire alors de chercher à nous humilier au sujet de nous-mêmes? Nous pouvons être tout à fait sûrs que cet effet se produira de lui-même.

Bien-aimés, si nous pouvons dire comme au chapitre 7: «En moi, c'est à dire en ma chair, il n'habite aucun bien», nous nous sommes arrêtés bien assez longtemps sur nous-mêmes. Occupons-nous plutôt de Celui qui eut à notre égard «des pensées de paix et non de mal»,

longtemps avant que nous eussions pensé le moins du monde à nous-mêmes. Cherchons quelles sont ses pensées de grâce envers nous et répétons les paroles de la foi: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?»